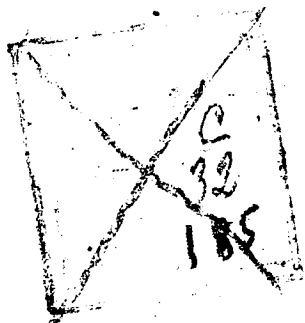


*2. su. fanna. Du. Bier*

*2. non. sans. raison*



16985576

BIBLIOTECA HOSPITAL REAL GRANADA	
Sala:	A
Estero:	42
Número:	392

LE <sup>119</sup> R. 22798  
SECOND TOME DES HISTOI-  
RES TRAGIQUES, EXTRAITES DE  
l'Italien de Bandel, contenant encore dix-  
huit Histoires traduites & enrichies outre  
l'inuention de l'Antheur.

Par François de Belleforest Comingeois, dédié à  
Ma Damoselle la Procureuse generale.



A ANVERS.

Chez Jean Waesberghes, sus le Cemitiere nôtre Dame,  
à l'Escu de Flandres, sus le Marché des Toiles.

Avec Priuilege du Roy.

1567



A NOBLE ET VERTVEVSE DAMOYSELLE, MADAMOYSELLE Yfabeau de Fusée, femme de Monsieur Bourdin, Conseiller du Roy, & Procureur general en sa court de Parlement: François de Belle-forest Comingeois Salut.



MA Damoyelle, comme les miseres esquelles la calamité de ce temps nous auoit reduits, eussent offusqué avec la ioye de nos aises passez, l'honneste liberté qu'vn chacun auoit à seruir au public par quelque proufita ble deportement & vertueux deuoir: aussi auoyēt elles alēty la mesme gaillardise de bons espritz, lesquels voyās tout tourné sans dessus dessous, s'estans presque du tout retirez des estudes. Qui fut cause qu'ayant continué le discours du Bandel, commencé par le Sieur de Launay souz le tiltre d'histoires Tragiques, & d'iceluy fait vn amus assez recreatif, & autant honneste pour y occuper l'oyssiueté de la ieunesse Francoyse, comme l'estoye sur le point de faire mieux, ie senty vn pareil estonnement que les autres, & vne mesme perte de ma gaillardise & nayueté à pour suyure mon entreprise. Ainsi ie laissay mes destiens en herbe, & l'esperance d'en cueillir quelque proufit & honneur en demoura flestrie & morte, laissant à part l'histoire qui seruist de plaisir & aise, pour embrasser des subiets plus graues & serieux desquels les vns sont sortis en euidence, les autres par ne scay quel desastre ont esté esgarez à mon grand regret, & contre cœur. En ces discours i'ay fait essay de contenter les bons, seruir au public, & faire cognoistre à chascū quel est le zele qui me meut, & quelle est la foy & but de

ma

ma persuasiō. Ainsi ma Damoyelle, ie laissay, avec la ioye du temps les histoires & argumens tragicqs du bandel, & oubliay ce qu'il traite, soit d'amour ou haine, courtoisie ou cruauté, trahison ou simplicité, recognoissance & ingratitude: en somme ce qui est de bon ou mauuais entre les hommes, attendant quelque issue à ces troubles sanglans, qui affligeans la France, ont rendu le reste de la Chrestienté estonné de voir chose tant contre l'opinion de chascun. A sis donc comme spectateur sur ce theatre i'attendoye pour voir ceux qui postposans toute ambition, proufist & auancemēt pour seruir à Dieu, & se monstrer loyaux à leur Prince & patrie, ie peusse avec ce nombre choisi de bons citoyens, & fidelles seigneurs François m'esfouir en leur constance, foy, innocēce & hardiesse: & par mesme moyen reprendre mes erres, & continuer la deuotion que i'ay de seruir au public, & recognoistre ceux ausquels ie suis redeuable pour bienfait. Entre ceux cy, ie voy mon Seigneur le Procureur general vostre espoux reluire comme vn S. Herme fait à ceux qui ont couru fortune en mer, & le voyant sur la Poupe de leur nauire: d'autant qu'en ce bon seigneur vostre mary, la cité de Paris, voire & toute la Erance ont tenu les yeux fichez, admirans sa liberté en parolle, son grand cœur, sa constance inuincible, & sa prudēce à contenter les plus chatouilleux, & loyauté à seruir son Prince. Or d'autant que pour le present ie ne peux satisfaire ny à mon deuoir, ny à mon desir en son endroit, attendant vne meilleure occasion, c'est à vous ma Damoyelle, à qui ie presente ce qui me reste de mes trauaux, & à qui i'offre vn Bandel continué en ses tragiques discours, afin que ie ne sorte de mes desseins chargez de larmes, à cause que le temps est plus re-

marqué de tristesse que d'aucune esperance de ioye & contentement. Et qu'aussi ie voy ce discours estre necessaire, ou la vie des hommes est tant deprauee que maintenant, afin que les exemples proposez sur la vie de nos predecesseurs nous esguillonent à changer ce qui est de mauuais, & qu'un chascun voye le vice portant quand & luy sa punition, & penitence: ce qui nous fera confesser au contraire que la vertu ne laisse celuy, qui en est vestu sans salaire, l'investissant icy de repos, & apres la mort de gloire eternelle. Aussi est ce vn apennage de nostre naturel, & inclination que d'aymer mieux estre enseigne par exemples que par loix & commandemens: d'autant que l'un nous semble trop fascheux, & plein de rigoureuse seuerité: l'autre marche selon nos vouloirs, & nous guide suyuant nostre fantaisie. Et voila pourquoy les historiens n'ont rien oublié de ce qui sert à l'ornement & institution de nostre vie, lors qu'ils ont descrit la vie, les gestes les conquestes, & hauts faitz des grans Princes, sans taire toutesfois leur vilennie, si quelques fois ils se sont esgarez, leur cruauté, tyrannie, & mespris de religion: par lesquelz discours ils sont voir que le meschant est tousiours sans repos, & semble qu'il ait vn bourreau attaché à la queue qui le geine & tourmente, tant la conscience de ses mesfaits le point & esguillonne. Mais quand ils paignent vn bon Roy, vn Magistrat sans auarice, vn Politique sans fureur ou transport, vn Courtisan loyal, & sans dissimulation, Le ministre de l'Eglise sans hypocrisie, & ne cherchant que l'honneur de Dieu: les Dames chastes, pudiques, honnestes, courtoises, charitables, & aimans Dieu, & le seruans en toute crainte, c'est là qu'ils incitent les hommes, & les induisent à suyure la

saincte-

saincteté de telles personnes proposees comme miroirs à ceux qui leur suruiuent. C'est la raison qui m'a fait encor feuilletter Bandel, & l'ageancer suyuant ma premiere deliberation, afin que les choses de plus fresche memoire nous donnent avec le plaisir vn appetit & honnestes desir de suyure la vertu & detester le vice. Et quoy que de prime face il semble que ce soyet desdiscours d'Amour, si est-ce que ma pretente ny proget ne s'adresse aux sollastres, ains à faire voir à la ieuuesse le degast, la ruine & malheur qui luy aduient si elle suit ses desirs volages & lascifs. Aussi y voit on des filles si chastes, & tant amies de vertu, que la mort leur est plus souhaitable & plaisante que de se laisser vaincre par les piperies de quel que fascheux & subtil poursuyuant: & des hommes & commandants à leur appetit, que peüuantz iouir de ce que plus ilz auoyent desiré, ils en quittent la iouissance. Veult on voir vn sot amant, vne folle qui s'abandonne, vne grande qui se marie plus bas que son calibre ne requiert, comme l'ardeur d'Amour se refroidist avec le temps, & se conuertist en haine, il en trouuera les exemples dans ce liure. La courtoisie, la recognoissance d'un bien receu, le salaire du plaisir, y sont si bien effigiez, qu'il ne manque rien pour l'ornement de telle peinture: voulez vous voir vn homme cruel & desloyal, vn esclau traistre à son seigneur, vn homme d'Eglise dissolu, & vn autre chargé d'auarice, vn Prince plus cruel qu'à la même cruauté? c'est icy que trouueres ou paistre vostre desir assamé. La gracieuseté d'un Prince vers les petits n'y est point oubliée, ny le bon cœur d'un Roy pardonant à celui qui auoit osé sans raison luy faire la guerre, non sans luy faire sçavoir quelle est la main des Rois & Princes que Dieu a fait naistre pour seigneur-

rier sur son peuple. En somme ie ne pense point que le gētilhomme puisse trouuer romant plus mignard , qui luy diuersifie plus le goust de ses appetits , que ces histoires tresveritables, ny Damoiselle trouuera liure plus chaste souz le mesme recit de l'Amour, que cestuy cy, auquel ie me plais de chercher les subiets, afin de faire sauouer le desgoust qui en ceste viande si peu plaisante que celle que les hommes cherchent si obstinement. Voila pourquoy ma Damoyelle, j'ay prins la hardiesse de vous presenter ce liure, en estant incité encor par Monsieur Theuet , qui m'a assureé du bō accueil que vous faictes aux choses qui ressentent le goust de vertu , religion , & sainteté. Vostre bon esprit iugera de la verité de ce que ie propose, & par mesme moyen receurez le present de la main de celuy, qui ne souhaite autre bien. que d'auoir le moyen quelque iour de faire tout tel seruice à vostre maison , comme il y est affectionné dés long temps. Priant le tout puissant, Ma Damoyelle, de vous tenir en telle santé, heur, & prosperité avec les vostres , que vous desirez. Le plus humble de ceux qui desirent vous obeir. De Paris ce xxxi.  
¶ Aoust. 1565.

FA-

FABRICE DE LAS , SEIGNEUR DE Vienne, au seigneur de Belleforest Comingeois. 4

LES pensemés du cœur, qui de la basse lie  
D'vn peuple est esloigné, produisent  
les effects,  
Que les plus abaissez, & les moins, sont  
parfaits.  
Plus que ne sont ceux là que l'ignorance lie.  
Voyez Belleforest, lequel semble folie  
Dans sa traduction d'vn Bandel, mais ses  
faits  
S'estendent bien plus loing, & ont d'autres  
souhairs  
Que n'est la vanité, le plaisir, la folie.  
Il vous paint vn Amour, pour detester le  
vice,  
Le riche il met en jeu, abhorrant l'auarice,  
Et d'vn vaillant cruel, il condamne l'effort:  
La courtoisie il louë, la vertu il poursuit,  
En son œuure l'honneur comme vn Soleil  
reluit,  
Et tels sont ses escrits que la mort point  
n'y mord.  
Honrado, y no mas.

*Bandel traçant le fil de son histoire  
S'il en a eu quelque los ou honneur,  
C'est rien au pris de toy, qui avec heur  
As esueillé son renom sans memoire.  
Car d'un Lombard le stile peu notoire  
En France fais marcher plein de faueur,  
Luy departant tant d'audace & de cœur,  
Que de soy mesme il a ia la victoire.  
Heureux Bandel d'un Gascon decoré,  
Belleforest ainsi est honoré,  
Qui fait parler au Bandel bon François.  
Mais ce que plus luy a donné de grace  
C'est que Bandel, traduisant il surpasse,  
Luy donnant vie, ornement, lustre & voix.*

Viam fata inuenient.

AD-

**I**E ne pensoye pas, amy lecteur, que tu deusse encor voir vn argument tel que ces hystoires tristes-plaisantes, sortant de ma main, & comme desrobé de mes trauaux plus penibles & serieux : dequoy faut que tu en remercies plustost autre que moy, qui n'estoie pas beaucoup affectionné à telle matiere, comme celle qui est du tout esloignée de mes desseins. Qui est cause que tu passeras legeremēt. & sans trop t'arrester, les fautes que je fay au parler si poly, duquel les Damerets vseut enuers leurs Dames, & reconnoistras (s'il te plaist) qu'en oubliant les amours, l'oublie aussy la delicatesse & mignotise du language. D'un cas sera aduertie ta naturelle bonté, que je me suis estudié à enrichir la langue plus de mots propres qu'affectez & escorchez du Grec ou Latin, & ay embelly l'oeuvre de l'Italian assez mal fluide & doux-coulant, tout ainsi & mieu encor qu'es douze dernieres hystoires du Bandel que ie t'ay mis en lumiere soubz le tiltre de continuation des Tragiques. Reçoy donc d'aussy bon visage ce present, comme je m'asseure tu y trouueras en quoy prendre plaisir, & donner repos à tes fasceries par la diuersité de tant de sortes d'hystoires desquelles j'ay fait recueil pour esueillir l'esprit à la noblesse Francoise, laquelle semble s'endormir, & oublier l'affectio qu'elle auoit iadis aux bonnes lettres. Et s'il te prend volenté de faire comme j'ay fait, le Bandel est encor assez abundant en hystoire, lequel tu pourras embrasser, limer, & augmenter, d'autant que je t'en quitte l'honneur & l'aduantage, & Adieu.

A . 5

Som-

SOMMAIRE DE LA  
XIX. histoire.

DE TANT plus l'honneur & autorité tient les personnes en lustre, & les fait apparoir, c'est lors aussi que les fautes y sont plus sensibles, & les pechez par eux commis, causent plus de scandale. Comme aussi la fortune est plus difficile à supporter à celui lequel toute sa vie aura vescu à son aise, si par cas il tombe en quelque grand' necessité, que non pas à l'homme qui onc n'aura expérimenté que de desastre, malheur & aduersité. Denis Tiran de Sicile semoit plus de traueil, se voyant chassé de son royaume, que ne faisoit pas vn Milon estant banny de Rome, veu que l'vn estoit Seigneur souuerain, filz de y, nō iusticiaire à personne: & l'autre n'estoit que simple citoyen, dans vne cité en laquelle le peuple auoit loix, & les loix du magistrat estoient reuerées. Aussi la cheute d'vn haut & grand arbre fait plus de bruit, que d'vn bas & petit fruitier. Et voit on de plus loing les hautes tours & palais des Rois, que les cabanes & loges des simples pasteurs, & les grottesques que les pauures gens s'approfondissent ou dans les collines, ou par la profondeur des roches dures. C'est pourquoy il faut que les grāds seigneurs viuent de telle sorte, & se maintiennent si honestement, que personne n'ait occasion de prendre mauuais exemple sur le discours de leurs saictz & vie mauuaise. Et sur tout ceste modestie doit estre obseruée par les femmes, lesquelles comme la race, grandeur, auctorité & nom, saict plus grandes, aussi la vertu, honesteté, chasteté & continence doit rendre plus recommandables: & est besoing que tout ainsi qu'elles souhaitent d'estre honorées sur toutes autres, que leur vie se face digne de tel honneur,

sans

6  
sans s'auilir en sorte aucune, ni faire ou dire riē qui puisse denigrer cette splendeur qui recommande leur renommée. I'ay grand peur que tous les saictz heroiques, les conquesses & explanades faictes par la Babylonienne roine Semiramys n'eussent iamais ~~estant~~ tant de recommandation <sup>eu</sup> comme son vice a eu de vitupere par ceux qui ont laissé la memoire de saictz des anciens. Je dis tout cecy pource que la femme estant comme vn image de douceur, courtoisie & pudicité, tout aussi tost qu'elle se foruoie de son droict chemin, & qu'elle laisse le sentier de son deuoir & modestie, oultre le faux bond qu'elle donne à son hōneur, elle se met en danger d'infinis troubles, & cause la ruine de tel qui seroit honoré & loué, si l'attraiēt des femmes ne le sollicitoit à quelque folie. Je n'iray icy rechercher les exemples de Sanson, Salomon, ou autres, qui se sont laissez follement coiffer aux femmes, & qui par le moyen d'icelles sont tombez en grandes fautes, & ont encouru de grands perils. Me contentant vous reciter vne histoire assez pitoyable, & qui est aduenue presque de nostre temps, à scauoir quelque année apres que les François souz la conduite de ce grand & excellent Gaston de Foix vainquirent la force Espaignolle & Neapolitaine à la iournée de Rauenne du temps de Loys douziesme, qui pour sa bonté & amour enuers ses sūiets, a esté appellé le Pere du pays & du peuple.

L'informe

# L'INFORTVNE MARIAGE

du Seigneur Antonio Boloigne , avec la  
Duchesse de Malfi, & la mort piteu-  
se de tous les deux.

## HISTOIRE. XIX.



N ceste mesme faison donc viuoit vn gentil-hôme Napolitain, le nom duquel estoit, Antonio Bologna, lequel ayât esté Maistre d'hostel de Federic d'Aragon, jadis Roy de Naples, apres que les François eurent chassé l'Arragonnois de Naples, ledict Bologne se retira en France: & par mesme moyen recouura ce qu'il auoit de bien en son pais. Or ce gentilhomme, outre ce qu'il estoit vaillant de sa personne, bon guerrier, & ce fort renommé entre les grands, auoit encor vne infinité de graces, qui le faisoient aimé & caressé de chascun, veu que pour picquer & manier cheuaux, il n'auoit second en toute l'Italie: au reste, homme qui sçauoit jouer dextrement & fort mignonement du Luc, & qui au son le plus souuent faisoit accompagner la voix avec telle grace, que les plus melancoliques oublioyent vne partie de leurs resueries: au surplus beau en perfection, & bien formé de ses membres: En somme, nature ayant trauaillé en luy, & despouillé, pour l'inuestir de ses thresors, il auoit par art acquis ce qui rend l'homme plus heureux & louable, à sçauoir, la cognoissance des bonnes lettres, esquelles il auoit si bien versé, qu'il faisoit rougir en discourant bien souuent ceux qui en faisoient estat & profession. Antonio Bologna ayant laissé en France Federic d'Aragon, lequel étant chassé de Naples, s'estoit retiré vers le Roy Loys, s'en alla en sa maïso, afin de viure en sō repos & fuir tout trouble, oubliant les delicateffes des cours des grans, pour estre le seul mesnager de son reuenu.

Mais

## HISTOIRE. XIX.

7

Mais quoy? il est impossible d'euitre ce que le ciel a deliberé sur nous. Et moins le malheur qui semble nous suyure comme naturel dès le ventre de nostre mere: de sorte que le plus souuent, celuy qui semble le plus sage, conduit par ce mal-heur, s'en va la teste baiffée, se rouller au precipice de sa mort & ruine. Ainsi en aduint il à ce Seigneur Napolitain, veu que du mesme lieu qu'il auoit eu son auancemēt, il en recut aussi la diminution & decadence, & par la maison qui l'auoit hauffé, il se veid priué, & d'estats & de vie, & entendez comment. Je vous ay desia dit que cestuy-cy auoit seruy de maistre d'ostel le Roy de Naples: & étant de gentil esprit, bon courtisan, bien appris, & sachant comme il se failloit gouverner en la Cour & seruire des Princes, la duchesse de Malfi print opiniō de le prier qu'il voulut la seruir en l'estat mesme qu'il auoit eu chez le Roy, Or estoit ceste duchesse sœur de la maison d'Aragon, & sœur du Cardinal d'Aragon, qui pour lors estoit riche & puissant homme. Ainsi elle complotta cecy, & s'assura de n'estre point esconduite, d'autant qu'elle estoit bien assurée, que le Boloigne estoit deuotieusement affectionné à la maison Arragonaise, comme celuy qui y auoit esté nourri dès son jeune aage. Parquoy l'ayant fait appeler en sa maison, luy vsa de telles ou semblables paroles, en disant: Seigneur de Boloigne puis que vostre desastre, voire le malheur de toute nostre maison a voulu que vostre bon Seigneur & maistre ait perdu ses Estats, & ait quitté sa dignité, & que vous ayez de mesme fait perte d'un si bon maistre, sans en receuoir autre loyer que la louenge que chascun vous donne de l'auoir bien seruy: je vous ay bien voulu prier me faire cest honneur, que de prendre la charge du manimēt de ma maison, & en vser tout ainsi que vous faisiez en la maison du Roy vostre maistre: Je sçay bien que

que



que c'est s'abaïffer de beaucoup, toutesfois vous n'ignorez point qui je suis, & de combien l'atouche à ce-luy de qui vous estes si affectionné seruiteur : que si je ne suis ny Royne, ny grand terrienne, si est ce que avec le peu que j'ay, je porte vn cœur Royal, & tel que vous cognoistrez par experience ce que je sçay faire, & si ceux qui me seruent sortent de ma maison sans recom-pense de leurs peines & traux. La magnificence pas-se aussy bien par les cours des petits Princes comme par les superbes Palais des Roys & grans Monarques. Il me semble auoir leu que vn certain Ariabarzane Perse, monstra des exemples de galantise & grandeur à l'endroit du Roy Artaxerxe, si bien que le Roy sésbahit de sa magnificence, & se confessa pour vaincu. Vous aurez conseil sur ce que je vous requiers, & pense ne me refuserez point tant pour ce que ma deman-de est juste, & que aussi ie suis assuree que nostre mai-son & race vous est si bien caractérée dans le cœur, qu'il est impossible que la memoire en soit effacée. Le gentilhomme oyant la courtoise demande de la Duchesse, se sentant obligé au nom des Arragonnois, & conduit par ne sçay quel instinct à sa malheureuse grandeur, luy respondit en ceste forte :

Pleust à Dien, Madame, que avec autant de raison & equité je peusse vous denier ce qu'il vous plaist me commander, comme justement vous le dictes : suyuant l'obligation que je doy au nom & memoire des Arragonnois, je vous prometz que j'euiterois non le tra-uail, voire le peril de ma vie, laquelle tousiours sera prestte à s'offrir à vous seruir : mais il y a je ne sçay quoy en mon esprit, qui me commande de me tenir seul en ma maison, & de me contéter du peu que j'ay, sans plus embrasser les charges des maisons somptueu-ses des Princes. Tant y a, Madame, que je seroye bien marry, que vous eussiez occasion quelconque de mes-

contentement contre moy, & que pensassiez que je vueille fuir ceste charge que vous m'offrez, pour mes-priser vostre Cour, au pris de celle du Roy mon Sei-gneur & maître : veu que je ne sçauroye mieux estre, ny auoir plus d'honneur qu'en seruant celle qui est de l'estoc & source Royale. Par ainsi, quoy qu'il en doye aduenir, je me refous d'obeir à vostre volonté, & fa-tis faire humblement au deuoir de la charge à laquel-le vous plaist m'employer, plus pour vous faire plai-sir, & pour n'estre veu ingrat, que de desir que j'aye de me voir plus caressé, ny honoré en la maison de Prin-ce qui viue, veu que ayant esloigné celuy du nom du-quel je me confortoye, & faisoie riche, ie n'ay autre soucy que viure solitaire, & passer mes ans en repos, sauf en ce que je pourray faire pour continuer mon ser-vice enuers la maison, de laquelle je suis le seruiteur. Ainsi vous voyez icy l'homme du monde le plus pre-à vous obeir en ce qu'il vous viédra le plus à gré pour l'employer. La Duchesse le mercia de ce bon vouloir, & l'enchargea soudain de tout le train de sa maison : voulant au reste qu'un chascun luy feist telle reuerence comme à elle mesme, & luy obeist comme à celuy qui representoit le chef de toute la famille. Ceste Dame estoit veufue, mais belle par excellence, gaillarde, & fortieune, ayant souz sa main & garde vn petit filz du feu Duc son mary, avec le Duché, heritage de son en-fant. Or pensez si en telle gaillardise, & viuât à son aise, nourrie delicatement, & voyant tous les jours la jeunesse se resiouissant ensemble, elle ne se sentoit ai-guillonnée de quelque desir, qui luy brusloit plus ar-dement le cœur, comme les flammes en estoient plus couuertes, & qu'elle l'essaoyt le moins qu'elle pou-uoit à en donner la signifiante. Tant y a, que suyuant tout bon conseil, je diray, qu'il luy valoit mieux faire l'essay d'un bon mariage, que brusler ainsi à petit feu,

ou que courir au change des amans , comme font les louues eshontées , lesquelles sont plustost lasses que rassasiées du plaisir d'Amour. Et à dire la verité , il n'est guere sagement fait de tenir longuement vne fille meure sans la marier, ny vne jeune femme en viduité, quelque grand' assurance qu'elles donnent de leur continence. Car les papiers sont si pleins de comptes de ces entrepreneuses , & les maisons tant remplies d'exemples des jeux faicts à la desrobée , qu'il ne faut plus de preuue pour assurer nostre cause, laquelle est de soy toute manifeste. Et est vne grand folie de bastir des Idées de chasteté, au milieu des plaisirs & folies mondaines. Je ne veux point impossibiliter les matieres, ny juger à la vollée , qu'il ne soit des filles & femmes qui se contiennent fort sagement au milieu de la troupe des amoureux poursuyuans. Mais quoy? l'experience en est fort difficile, & l'essay tres-dangereux : & ne faut qu'un moment pour peruertir l'esprit d'une, qui toute sa vie aura clos l'oreille aux paroles de tous ceux qui luy auront fait offre de leur seruice. Il ne faut plus courir vers les histoires , & feuiller les liures des anciens , veu que tous les iours nous en voyons reussir les effects par les maisons des grans , & par les cours des Roys & grans Princes. Qu'il soit vray, ceste belle Duchesse esperonnée d'un même desir, qui point tous autres qui sont de chair & d'os, se faschoit fort de coucher seule, & luy venoit à contre cœur d'estre sans party, mesmement la nuit, que le silence, & l'obscurité, luy offroient deuant les yeux de l'esprit l'imaige du plaisir qu'elle auoit experimenté du viuât du feu Duc son Seigneur & mary, & que maintenant elle s'en verroit du tout frustrée , & ne scauoit comme se preualoir en vne si forte & fascheuse luite. Elle voyoit vn combat continuel en soy mesme, & tel, qu'elle n'osoit ce qu'elle vouloit le plus , & fuyoit ce que son ame a-

uoit en

uoit en singuliere recommandatiō. Las disoit elle : est il possible, qu'apres auoir gousté combien vault l'honneste obeissance que l'epouse doit à son mary, j'aye de sir d'experimenter les ardeurs qui brulent, & alterent les ames passionnées de ceux qui s'assuietissent à l'Amour. Pourroit-il entrer en mon cœur de deuenir amoureuse, & de m'oublier & m'egarer en mes honnestes façons? Mais, quel desir est cecy? J'ay je ne scay quel appetit, sans que je sache encor qui est celuy qui m'esmeut, & auquel ie pourray dedier ceste mienne despouille. Je suis voirement plus folle que ne fut oncq' Narcisse: car je n'ay ny ombre, ny voix à qui ie puisse arrester ma veuë, non pas seulement la simple imagination d'homme du monde, sur lequel ie puisse arrester le concept de mon cœur, & les desirs lesquels aiguillonnent mon ame. Pygmalion aimâ jadis vne statue de marbre, & je n'ay que vn desir, la couleur duquel est plus passe que la même mort. Veux qu'il n'a rien qui luy puisse donner vn seul point de vermillon. Si je descouure ces appetits à quelcun, peut estre se moquera il de moy : & quelque beauté ou grandeur qui soit en moy, ne fera conscience d'en dresser des tiffées, & se soulacer en ses comptes de mes folles apprehensions. Au reste, puis qu'il n'y a aucun enemy en campagne, & que rien qu'un simple soupçon ne nous affaut, il faut rompre cecy, & effacer toute memoire de ces legeretez de mon cerueau. C'est à moy à me monstrer estre sortie de la race des Arragonnois, & qui ne doy rien faire qui forligne, ou degenerer du sang royal, duquel je suis issue. C'estoit ainsi que cete belle veuve & jeune Princeesse fantasioit la nuit sur le discours de ses appetits: mais quand le jour estoit venu, voyât la grand multitude des Seigneurs Napolitains, qui alloient par ville, & qui ceilladoient leurs fauorites, ou tenoient propos de ioyeuseté avec celles, desquelles

ilz

ilz estoient seruiteurs, tout ce qu'elle auoit pensé la nuit s'euanoüissoit aussi tost que le feu passé par de l'estoupe, ou de la poudre à canon : & se proposoit à quelque pris que ce feust de ne viure plus ainsi, mais se promettoit la conqueste de quelque amy, & gaillard & discret. Mais la difficulté gisoit en cecy, qu'elle ne scauoit sur qui affoir son amitié, craignant d'être scandalisée, & aussi que la gaillardise & façons de faire de la plus part de la jeunesse luy estoit suspecte, tellement que laissant tous ceux qui voltigeoyent sur les genets, cheuaux Turcs, ou Sardes par la ville de Naples, elle proposa de prendre curée d'autre venaison que de ceste folle & esuentée jeunesse. Aussi son mal-heur luy commençoit desjà à tramer le fil lequel suffoqua l'air, & respiration de sa vie mal-heureuse. Vous auez ouy par cy deuant que le Seigneur Boloigne estoit vn des plus accorts & parfaits gentils-hommes, que la terre Napolitaine nourrit en ce temps là, & tel que fust en beauté, proportion, gaillardise, vaillance, & bonne grâce, il en y auoit fort peu qui se peussent paragonner à luy. Il auoit vne douceur nayue en luy, & telle que ceux qui le frequentoient ne pouuoient se garder de luy porter quelque affection. Qu'eust la fait la belle Princesse, estant si pressée d'vn desir de partie pour s'oster les chatouillemes de la chair de deuant, & aiant en sa presence homme si accort, & qui meritoit bien que vne grande Dame en tint quelque conte? Que feroit celuy qui a faim & soif, se trouuant à discretion assis à table, ou toutes sortes de viandes luy sont proposées? N'en prendra il pas à suffisance? Il me semble que celuy s'oublie grandement, lequel ayant l'occasion à sa poste la laisse escouler, & permet qu'elle s'en fuie, veu qu'il doit s'affeurer qu'elle estans chauue par le derriere, ne laisse aucun lieu de prise pour le saisir alors que le desir nous esmeut de la prendre. Qui fut cause

que

que la Duchesse deuint extrêmement amoureuse de son maistre d'hostel, si bien que deuant tous elle ne faisoit conscience de louer les perfections de celuy qu'elle souhaittoit estre du tout sien, & alla la chose si auant, qu'il estoit autant possible de voir la nuit sans obscurté, que la Duchesse sans la presence de son Boloigne, ou las tenir quelque propos qui seruiroit à salouange, ne viuant en son ame que de la continue memoire de celuy qu'elle ayuoit comme soy mesme.

Le gentil-homme qui n'estoit ny sot ny estourdy, & qui auoit autres fois senty combien grande est la force de la passion qui procede de beaucoup aymer: print bien tost garde aux contenance de la Duchesse, & y veit de si près qu'il cogneut que c'estoit sans fiction que la Dame s'estoit ardemment esprise de son amour. Et pource quoy qu'il veit l'inegalité des parties, & la differce de luy à elle, qui estoit sortie de sang Royal, si est-ce que voyant & sachant l'amour n'auoir esgard à grandeur, ny estat ou dignité, delibera de suyure sa fortune, & seruir celle qui si amoureuxment se monstrois estre son affectionnée. Puis soudain se reprenoit, disant à part soy. Quelle folie est celle là que j'entreprends, au grand preiudice & peril de mon honneur, & de ma vie? Fault il que la sagesse d'vn Cheualier, soit esbranlée par les assauts d'vn appetit qui procede de la sensualité, & que la raison cede à la partie qui participe avec les brutes, & animaux priuez de toute raison, assuiectissans l'ame aux affections du corps? Non non, il faut que l'homme vertueux face reluire en soy la force du meilleur qui soit en l'ame. Ce n'est point vescu selon l'Esprit, quand la volupté nous chatouille si auant, qu'elle nous face oublier, & nostre deuoir, & le salut de nos consciences. La reputation du sage gentil-homme ne vient pas seulement de ce qu'il sera vaillant & accort au fait des armes, ou au

B à

ser-

seruice des grans; il y est besoin encor qu'une discretion le rende louable & qu'en vainquant soy-mesme, il s'euure la porte à vne gloire qui l'eternise à toute la posterité. L'Amour poingt, & esguillonne les Espritz à bien faire, je le confesse, mais ceste affection faut que s'adresse à vne fin qui soit vertueuse, & tendant à mariage: car autrement ceste image du bien, seroit bien tost souillée par la vilennie & boüe de volupté. Las? aioustoit il, qu'il est aisé de disputer en soy-mesme lors qu'on est absent de l'obiet de la chose qui peut & forcer, & violenter les fortresses des cœurs les plus constants, & qui semblent inuincibles. Je voy bien la verité, je sens ce qui est bon, & cognoy ce qu'il me faut sçayre. Mais quand je voy ceste beauté diuine de ma Dame, ses graces, accortise, maintien, & courtoisie, quand ie voy qu'elle m'œillade si amoureusement, qu'elle me caresse avec si grand priuauté, qu'elle oublie sa grandeur pour s'abaisser à prendre esgard sur ma petiteesse, comment seroit il possible que je feusse si sot, que de mespriser vn don si rare, & precieux, & regretter ce que les plus grans pourchasseroient avec tout deuoir & reuerence? Serois-je point si despourueu d'entendement de permettre que ceste jeune Princeesse se voyant mesprisée de moy, conuertit l'amour en haine, & en ayment vn autre, elle occasionast ma ruine? Qui est celuy qui ignore quelle est la furie d'une femme, & mesmement d'une grand Dame, se voyant mesprisée? Non non, elle m'ayme, & je luy seray seruiteur, & vseray de fortune tout ainsi qu'elle se presente: Seray-je le premier simple Gentilhomme qui a espouse ou aymé vne princeesse? N'ay-je pas plus d'honneur de colloquer mes pensées en vn lieu si haut, que non pas au l'bir mon cœur à courtiser quelque simple femmelle, de laquelle je n'aurois ny bié ny auancement: **Baudouin de Flandres ne fait il pas plus grand**

chose,

chose, lors qu'il rauit sur mer vne fille de France que on amenoit en Angleterre, pour estre l'espouse du Roy de ce pays? le ne suis point ny rauisseur ny suborneur, puis qu'elle m'ayme, quel tort fais je à personne de l'aymer en contre-change? N'est elle pas en sa liberté? A qui doit elle rendre conte de ses faicts que à Dieu & à sa propre conscience? je l'aymeray, & luy porteray vne affection reciproque à l'Amitié que je sçay & voy qu'elle me porte, estant assureé que ce que elle fait ne tend qu'à bonne fin, & que vne si sage dame ne vaudroit faire faute si lourde: qui peult denigrer tant peu soit son honneur. Ainsi le Boloigne complota en soy-mesme de se rédre la Duchesse plus sienne, quoy qu'il le fust assez esprise en l'amour de luy: & se fortifia en son esprit contre tout malheur, & occurrence perilleuse qui luy sçauoit suruenir, comme ordinairement vous voyez que les amans prennent toutes choses à leur aduantage, & se fantasient des songes correspondans à ce que plus ilz desirent: ressemblans les manacles qui ont tous-jours deuant les yeux les idées qui causent l'apprehension de leur furie, & s'arrestent en la vision de ce qui trouble le plus leur cerueau offensé. D'autre part la duchesse estoit en non moindre soucy de son amant, la volonté duquel luy estoit cachée & secrette, ce qui luy faisoit plus de mal, & la tourmentoit beaucoup plus que le feu d'amour qui la brusloit si ardemment. Elle ne sçauoit quel chemin tenir pour luy faire entendre son cœur & affection: elle craignoit de luy descouuir, se doubtant ou bien de quelque sottise & rigoureuse responce, ou de la departure de celuy la presence duquel luy plaisoit plus que de tous les hommes du monde. Las! disoit elle, suis-je reduitte en si estrange misere, qu'il faille que de ma propre bouche je face requeste à celuy qui doit en toute humilité me presenter son seruice? sera point cōtrain-

te vne Dame d'un tel sang que je suis de prier, ou toutes autres sont requises par l'importune instance de ceux qui les ayment ? Ah Amour, Amour, quiconque fuit celui qui te vestist de telle puissance, j'ose dire qu'il estoit l'ennemy cruel de la liberte des humains. Il est impossible que tu ayes ton estre du ciel, veu la clemence, & courtoise influence que le ciel infue sur nous : en core moins estre nature, d'autant qu'elle aime ses nourrissons d'autre sorte que pour les traiter avec telle rigueur : Celuy ment qui dit que Venus soit ta mere, veu la douceur & bone grace de la deesse, qui onc ne print plaisir à voir les amans epoinçonnez par trauerfes si aigres que celle qui afflige mon cœur. Ça esté quelque fier pensément de Saturne, qui te produict & enuoya en ce monde, pour rompre l'aïse de ceux qui viuent gaillardement & sans passion. Pardonne moy Amour si je blaspheme ta maiesté, car le destroit & Abisme auquel ie suis plongée, me fait ainsi extraiuaguer. Et les douces ou ie suis, ostent le plus sain de ma pensée.

Le peu d'experience en ton escolle, cause cest esbahissement en moy, pour me voir sollicitée d'un desir, lequel contredit à mon deuoir, honneur & reputation de ma grandeur. Au fort, celuy que j'aime est Gentilhomme, vertueux, vaillant, sage, & de bonne grace : En cecy l'on ne blasmera point Amour d'Aueuglement quel que inegalité que noz maisons apportent sur leur front, & de premier regard. Mais d'ou sont sortis les Monarques, Princes, & grands Seigneurs, que de la masse naturelle & commune au reste des hommes ? Qui fait ces differences d'apparier ceux qui s'entraiment, si non vne sorte opinion que nous auons conceu de grandeur & préeminence ? Comme si les affections naturelles estoient semblables à ce qui est ordonné par la fantasie des hommes en leurs loix ri-

goureuſes. Et quel droit plus grand ont les Princes de s'aioindre à vne simple gentil-femme, que la Princeſſe ne puisse auoir en epouſant vn gentil-homme ? Et tel que le Seigneur Antonio Bologna, auquel le Ciel ny nature n'ont rien oublié pour l'esgaller à ceux qui marchent entre les plus grands ? Je seroye d'auis que nous soyons tousiours les esclaves de la folle & cruelle fantasie de ces Tyrans, qui se disent auoir puissance sur nous, & que astraingans nostre volonté à leur tyrannie, nous soyons tous-jours liees à la cadene, comme vn pauvre forçat à la chiorme. Non non, le Boloigne sera mon mary : car d'amy me delibere-je de n'en prendre que celuy qui me sera loyal & legitime espoux. Car ie ne veux point offenser Dieu & les hommes ensemble, & si pretends viure sans aucun elancement de consciencé, & sans que ie pense que mon ame soit intereſſee pour chose que je face. Espouſant celuy que j'ayme si estrangement, je m'assure de n'estre deceuë en mon amour, & qu'il m'aime autant ou plus que je luy ſcauroye estre affectionnée : mais il n'ose faire euaporer ce qui l'esmut, craignant d'estre refusé, & reſſetté avec sa courte honte. Ainsi deux volonteſ vnies, & deux cœurs liez esgallement, ne pourront estre que ne produisent fruitz dignes de telle association. En parle qui parler en voudra, car je n'en seray autre chose que ce que ma teste & esprit m'en conseilleront. Aussi ne doy-je rendre compte à personne de mes faictz, estant en ma liberte, & mon corps & ma reputation. Au fort le faict lien de mariage courrira ce que les hommes acconteroyent à quelque faute, & laissant mon estat, ne seray tort que à la grandeur qui me fait plus honorer entre les hommes. Mais ces grandeurs ne sont rien, là où l'esprit est sans aucun contentement, & où le cœur aiguilloné du desir laisse

corps & esprit sans repos quelconque. Ainsi la Duchesse fait & bastist son dessein, arrestât en foy d'épouser son Maistre-d'hostel, ne faisant que espier l'occasion & le temps à propos pour luy en faire l'ouuerture. Et quoy que vne honte naturelle qui accompagne les Dames ordinairement, luy clouist la bouche, & luy feist differer pour quelque temps l'effect de ceste sienne deliberation, si est-ce que à la fin, vaincue d'amour & impatience, elle franchist le faut, & s'assura en foy jettant loing la crainte conceüe de vergoigne, pour se donner chemin au plaisir, qu'elle souhaittoit plus, que le mariage qui ne seruoit que de masque & couuerture pour pallier ses folies & eshontées lubricitez, Aussi en porta-elle toute telle penitence que sa follie le meritoit. Car il ne faut point farder le bien d'une couleur si mal adaptée, qu'il serue d'excuse à vne infigne meschanceté. Elle donc affermie en sa deliberation & ne songeant rien plus ny pensant que les embrassemens de son Boloigne, voulut donner fin & resolutiõ à ses conceptions & pretendues folies. Et pource le feist-elle venir vn jour en sa chambre, comme assez ordinairement elle faisoit, pour luy parler des affaires & charges de la maison : & l'ayant retiré à vne fenestre, qui respondoit sur vn jardin, ne sçauoit par ou commencer sa harangue. Car le cœur estant fuisi, l'ame passonnée, & l'esprit hors de foy, la langue manquoit à faire son office, de sorte que elle fut vn fort long tems sans pouuoir proferer vne seule parole. Luy, qui se sentoit surprins, fut encor plus assailli d'estonnement, voyant l'alteration de sa Dame : ainsi tous les deux sembloient deux statues regardans l'une l'autre, sans que le mouuement apparust en quelle que ce fust des deux, jusques à ce que la Dame, ou plus hardie, ou sentant l'apprehension plus grande & vehemete que l'amant, print le Boloigne par la main & dissimulant, ce

qu'elle

qu'elle auoit en pensée, luy vîa de tel ou semblable langage.

S'il failloit, mon Gentil-homme, qu'autre que vous entendist le secret, que maintenant ie pretès vous descouurir, je seroye en doute de quel langage il faudroit que je coulourasse mes propos : Mais étant assurée, quelle est vostre discretion & sagesse, & combien nature vous a doué de la perfection d'un bon esprit : & l'art ayant en vous accomply ce que la nature y auroit commencé à ouurer, comme celuy qui a esté esleué & nourry en la court Royale d'Alfonse second, de Ferdinand, & Federic d'Aragon mes cousins, je ne feray scrupule aucun de vous manifester le secret plus caché de mon cœur, tenant pour ferme, que quand vous aurez & escoutees & sauourees mes raisons, & gousté le droict que j'ameine de mon costé, facilement vous iugerez que mon aduis ne peut estre que iuste & raisonnable. Que si vos conceptions s'escartent & esloignent de ce que je diray, & ne trouuez bon ce que je delibere, je seray forcee de penser & dire que ceux qui vous estiment sage & accort, & homme d'un bon & vif entendement, se trompent plus que de iuste pris. Toutesfois le cœur me dit, que il est impossible que le seigneur Boloigne ne sçauroit s'esgarer si loing de l'équité, que bien tost il ne rentre en lice, & reconnoisse le blanc d'avec le noir, & l'iniustice d'avec ce qui est equitable. Veux que je ne voy rien qui ait encor preposteré ny peruertey rien de ce bon jugement, que tout le monde estime que reluit en vostre esprit, & se manifeste par vos paroles. Vous sçavez & voyez, comme je suis demeurée veufue par la mort de feu, de bonne memoire, Monsieur le Duc mon seigneur & espoux : Aussi n'ignore pas, que j'ay vescu, & me suis gouuernée de telle sorte en mon veufuage, que il n'est homme tant soit il difficile & seuer en son jugement, qui

puisse rien blasonner sur moy, en ce qu'appartient à l'honnesteté & reputation d'une telle Dame que ie suis, m'y estant si bien portée, que la conscience ne me donne aucun remors, & ne pense que aucun y ait dequoy y mordre, & accuser. Quant au maniment des biens du Duc mô filz, i'y ay vsé de telle diligence & bon mesnage, que outre les debtes que j'ay acquitté depuis le deces de feu Monseigneur, j'ay acquis vne belle terre au pais de Calabre, & l'ay adiointe au duché de son heritier, si bien que je ne pense point estre pour le jour d'huy redeuable d'un seul denier à homme des creditiers qui auoyent fourni au feu Duc mon mary pour suyure les Rois nos souverains es guerres passées sur l'estat du Royaume de Naples. J'ay, ce me semble, avec ces moyens clos la bouche à tout mesdisant, & donné dequoy à mon filz de me demeurer obligé & redeuable tout le temps de sa vie.

Or ayant iusques icy vescu pour les autres, & m'estant assuiettie plus que mon naturel ne porte, j'ay deliberé de changer, & de vie & de condition. J'ay iusques icy couru & trauaillé, fust par les chasteaux du Duché, ou à Naples, estant en pensée de demeurer telle que ie suis, à sçauoir veufue. Mais quoy ? mon gentilhomme, à nouveau affaire, nouveau conseil, c'est assez trauaillé & pené, c'est trop longuement demeurer seule. Ie suis en propos de me pouruoir d'un mary, lequel en m'aymant m'honore & cherisse selon l'amour que ie luy porteray, & suyuant mon merite. Car d'aimer homme sans mariage, ia ne plaist à Dieu, que mon cœur y pense iamais : & j'aïmeroye plus cher mourir de cent mille morts, qu'un si malheureux desir souillast ma conscience, sachant bien que la femme qui a son honneur au vent, est fait moins que rien, & ne merite seulement que l'air commun luy respire : tant s'en faut que les hommes luy portent, ou facent quelque reue-

rence

rence ou careffe. Ie n'accuse personne : tant y a que plusieurs avec le tiltre de grandeur, portent sur le front le blasme d'une vie deshoneste. Et estant adorées d'aucuns, sont neantmoins la fable de tout vn peuple. Afin donc que tel malheur ne m'aduienne, & me tenant peu forte pour viure tous-iours ainsi, estant ieune comme ie suis, & la Dieu mercy, ny layde, ny contrefaicté, i'y veux pouruoir, & estre plus tost femme d'un petit compaignon, que l'amie d'un Roy ou grand Prince. Et quoy ? vn Monarque peult illaquer la fante de la femme qui s'abandonne à luy plus que le deuoir & honnesteté ne le requierent ? Non moins que les Princesses qui jadis se sont forfaictes avec ceux qui ont esté de plus basse estoffe que elle. Messaline avec sa robe imperiale, n'a peu courir si bien ses fautes, que les historiens ne la diffament, avec le nô & tiltre de femme abandonnée & publique. La femme de ce sage Monarque Marc Aurele n'a peu gagner ce point, que d'estre nommée chaste ayant forfaict, & s'estant laissée aller à autre que à son espoux legitime. Quant à me marier à vn qui ne me soit esgal, il est impossible, veu qu'il n'y a seigneur de mon calibre en ces pais, qui ne soit bien bas d'aage, estans morts les autres en ces prochaines deffaictes. D'espouser mary encor enfant, c'est vne folle, veu les inconueniens qui en aduiennent tous les jours, & le mal traictement que les Dames recoiuent estans venues sur l'aage : lors qu'elles sont refroidies, que leurs embrassemets sont sans saueur, & que les maris saouls de la viande ordinaire font estat & coustume d'aller au change. C'est pourquoy ie me resous, & conclus sans respit ny delay aucun, de choisir quelque Gentil-homme bien qualifié & renommé, lequel ait plus de vertu que de richesse, & de bon bruit & renom, que de cens & rente, afin de le faire mon seigneur, espoux & mary. Ve-

que

que ie n'aime point le thresor, qui peu estre desrobé la où les richesses de l'ame defaillent, & seray plus contente de voir vn bon seigneur avec vn peu de reuenu, loué & prisé de chascun pour ses biens saicts, que vn riche mal-plaisant, mauidict & detesté de tout le monde. Tant y a, & c'est le point où gist tout le secret, & dequoy je voudray auoir conseil & aduis de vous: je sçay que on s'offenceroit de ceste mienne façon de faire, & que Messieurs mes freres, mesmement le Cardinal, trouueroyent cela si estrange & de mauuaise digestion, que à grand' peine pourroy-je faire ma paix avec eux, ny les oster du cœur le mal talent qu'ilz conceuroyent contre moy pour ceste mienne entreprise. Pource voudroy-je bien que la chose fust tenue secrette, jusques à ce que sans peril & dâger, ny de moy ny de celuy que je pretens espouser, je peusse publier & manifester, non mes Amours, mais le mariage que j'espere en Dieu sera bien tost consommé & accompli avec vn que j'aime plus que moy-même, & lequel, comme je sçay, m'a plus chere que la propre vie. Le seigneur Boloigne, qui jusq' à lors auoit escouté la harangue de la Duchesse, sans s'esmouoir en sorte aucune, se sentant charouiller des si pres, & oyant que sa Dame auoit fait ses approches pour se marier, demoura tout esonné, & sans que la langue peult former vne seule parole: seulement se fantasioit-il mille Chimeres en l'air, & paignoit des Idees en son esprit: ne pouuant penser qui estoit celuy à qui la Duchesse auoit dedié son amour, & la iouissance de sa beaulté. Il ne pouoit penser que cest aise s'apprestait pour luy, veu que jamais sa Dame ne luy en auoit tenu aucun propos, & qu'il ne s'estoit onc hazardé de luy en auoir fait ouuerture. Il s'asseuroit bien qu'elle l'auoit aimé outre mesure, toutesfois cognoissant la legereté & cœur volage des femmes, il disoit en soy-même, qu'elle auroit

changé

changé de volonté, l'ayant veu si peu hardi, que de n'oser offrir son seruice à vne Dame, de laquelle il se voyoit si souuent, & œilladé mignardement, & caressé avec vne priuauté plus que familiere. La Duchesse fine, & accorte, voyant son amy outré de passion, & immobile de crainte, aussi esperdu & passe, que le criminel ayant ouy la sentence de sa condemnation, cogneut par ceste contenance & estonnement du Boloigne, qu'elle estoit aimée parfaictement: ainsi ne voulant plus le tenir en suspens, & l'affliger avec sa dissimulation & mariage, feint avec vn autre que luy, le print par la main, & le regardant d'vn œil mignard, & attrayant, de telle sorte que les Philosophes Caluinistes mesmes s'en esueilleoyét, si telle lampe & torche les esclairoit en leur estude, luy vfa de tel langage: Seigneur Antonio, je vous prie prenez cœur, & ne vous tourmentez pour chose que j'aye ditte: ie sçay bien, & de long temps l'ay-j e cogneu, quelle est la bonne & fidele amitié que me portez, & de quelle affectio vous m'auiez seruié depuis que vous estes en ma compagnie. Ne pensez point que ie soye si grué, que ie ne cognoisse pas ce qui fe fait dehors, & vne bonne partie de ce qui est caché dans le cœur: & que les coniectures ne me donnent bien souuent la vraye cognoissance de ce que lon veut tenir secret. Et ne suis si sotté que je vous pense si peu aduisé, que vous n'ayez pris garde à mes contenances & façons, & de même cogneu que ie vous estois affectionnée d'autre maniere qu'à tous les autres.

A ceste cause, dit elle, luy serrant les doigts bié fort amoureuxment, & non sans que la couleur ne luy montoit au visage, je vous jure & promets que si vous le trouuez bon, autre que vous ne sera celuy que je veux, & desire prendre pour mary, & espoux legitime me faisant si forte de vous que l'amour qui a esté si long

temps



temps couuée en nos cœurs, sortira tellement en euidence, que la seule mort sera la fin & dissolution d'icel le. Le gentilhomme oyant parole si inopinée, & l'asseurance de ce que plus il souhaittoit, quoy qu'il vist le danger extreme dans lequel il se lançoit, espoustant ceſte grand Dame, & les ennemis qu'il s'acqueroit prenant vne telle alliance, toutesfois se fondant sur vne vaine esperance, & pensant à la longue que la colere des Aragonnois freres de la Duchesse se passeroit, s'ils entendoient ce mariage, se delibera de poursuyure sa pointe, & de ne refuser point vn si grand bien, luy effiait offert avec telle prodigalité : pource respondit à sa Dame, disant : ¶ S'il estoit autant en ma puissance, ma Dame, d'effectuer ce que ie desire pour vostre seruice, & en recognoissance des biens & faueurs, qu'il vous plaist me departir, comme l'Esprit me presente de suiets pour vous mercier, ie m'estimerois le Gentil homme le plus heureux qui viue, & vous seriez la Princesse du monde la mieux seruite : car de mieux aymée, je l'ose dire, & le diray toute ma vie, ne s'en peult-il trouuer. Que si iusques à maintenant j'ay differé à declarer ce qu'ores je vous descouure, ie vous prie, ma Dame, que cela soit imputé à vostre grandeur, & au deuoir de mon estat & office en vostre maison. n'estât bien feant au seruiteur de parler de telle priuauté avec sa Dame & maistresse. Et veritablement la peine que j'ay endure à taire & cacher mon tourment, m'a esté plus facheuse, que cent mille pareilles douleurs ensemble, pourueu qu'il feust permis de les descouurir, & s'en manifester à quelque sien amy. Je ne nye point, ma Dame, que de lóg temps ne vous soyez apperceu de ma sottise & presomptiõ, qui osay dresser ma volée si haut que vers le sang d'Aragon, & vne Princesse telle que vous. Et qui scauroit tromper loeil d'vn amant, & sur tout de celle qui n'a pareille en bõ esprit, sageſse

& gen-

& gentillesse. Et vous confesse encor que j'ay cogneu assez euidemment de longue main, que quelque amitié logeoit en vostre gracieux cœur, par laquelle vous me portiez plus d'affection que à tout autre d'entre ceux qui sont domestiques en vôtre maifõ. Mais quoy? les grandes Dames ont des secretz & conceptions en leurs ames, qui conçoieut d'autres effects que ne font les esprits des simples femmelettes, qui estoit que je n'esperois autre guerdon pour ma loyalle seruitude & fidelle affection, que la mort, & icelle tres-briue: veu qu'vn peu d'esperance accompagnée de grande, voire extreme pafsion, ne bastoit point pour donner force suffisante au souffrir, & à la constance de mon cœur. Or puis que c'est de vostre grace, douceur, courtoisie, & liberalité, que ce bié m'est offert, & qu'il vous plaist m'accepter pour vostre : ie vous supplie disposer de moy, nõ cõme d'vn mary, ains cõme de celuy qui vous est, & sera à jamais seruiteur, & sçauiez-vous quel, plus prest à vous obeir, que vous prompte à me commander Reste donc, ma Dame, à pèser cõment, ny en quelle sorte nos affaires serõt conduits, afin que les choses estât en assurance, vous viuiez aussy sans peril, & sans que les langues mesdisantes ayent occasion de denigrer vostre bonne renommée.

Voyla le premier acte de la tragedie & l'appereil de la table qui depuis les ennoia tous deux au tombeau, veu que sur l'instant ilz se donnent la foy, & s'assignēt heure au lendemain, que la belle Princesse se trouua seule en sa chambre, ayant seulement retenu vne fille seruâte, laquelle auoit esté esleuée avec la Duchesse dès le berceau, & qui aussy estoit consentante au triste mariage des deux Amans, lequel feust consommé en sa presence, lors qu'ils se prindrent de parole de present, & pour ratificatiõ dequoy ils coucherēt enſemble. Mais la peine à la fin fut plus grãde que le plaisir, & eust esté meilleur

meilleur pour l'un, & pour l'autre, voire pour la troisième, qu'aussi sages se fussent ils montrés au fait, comme discrets à taire ce qu'ils auoient executé. Car quoy que leur mariage fust celé, qu'ilz se gouvernassent discrettement en leurs larcins d'Amour, & que le Boloigne feist souuent plus l'estat de jour de maître d'Hostel que de Seigneur, & celui qui de nuit iouoit le dessus, si est-ce qu'à la fin, il fallut, qu'on veist ce qu'ils ne vouloient point que sortist en euidence. Il estoit aussi impossible de cultiuier souuent vn bon terroir, sans en voir quelque fruit: Par ainsi la Duchesse (apres plusieurs plaisirs) estant meure, & fertile, deuint grosse, ce qui estonna les deux mariez de prime face, neâtmoins y fut il si bien pourueu, que ceste premiere couche fut si cachée, que personne ne s'en apperceut en forme quelconque. L'enfant fut nourry au village, & voulut son Pere qu'on l'appelast Federic, en souuenance des parents de son espouse. Or fortune qui est tous-jours aux aguets, & embuches, & qui se fâche de voir longuement les humains s'esioir en leurs aises & passe-temps, estant enuieuse de telle prosperité, donna tel croc en iambe à noz Amans, qu'il fallut changer de luitte, & aprendre vne autre pratique. Veu que la Duchesse estant derechef deuenue grosse, & ayant enfanté vne fille, ne peut aller si secretement en besoigne, que le fait ne fust descouuert.

Et ne suffit pas seulement que ce bruit fust espardu par Naples, que le son n'en volast encor plus loing. Aussi chascun scait que la renommée à plusieurs bouches, & avec le grand nombre de ses langues & trompes, elle feist ouyr à plusieurs & en diuers lieux les choses qui aduiennent par toutes les regions de la terre: Ainsi ceste babillarde feist courir les nouvelles de ce second enfancement jusques aux oreilles du Cardinal d'Arragon frere de la Duchesse, qui se tenoit à

Rome.

Rome. Pensez quel plaisir: & aise eurent les freres Aragonnois, oyans vn tel recit estre fait de leur sœur: i'oserois dire que quoy qu'ils fussent extremement marris de l'escandale aduenu, & pour le renom de honneste que la Duchesse s'acqueroit par l'Italie, si estoit leur transe & creue cœur plus grand, ne sachant point qui estoit celui qui s'estoit si gentiment allié à leur maison, & qui en ses amours leur auoit accru leur lignage. Et pource creuās, de despit & trāsportez de furie pour se voir ainsi diffamez en vne de leur sang, se delibererent par tout moyen & à quelque pris que ce fust, de scauoir qui estoit l'amant heureux qui auoit si bien cultiué le champ de leur sœur la Duchesse. Ain si desireux de s'oster ceste honte de deuant les yeux, & se venger d'vne iniure tant remarquée, ils enuoyent des espions par tout, & des mouchars à Naples, pour prendre esgard à tout geste & parole de la Duchesse: afin d'affoir quelque iugement sur celui qui furtiuement s'estoit fait leur beau frere. La court de la Duchesse estant en ce trouble, & elle voyant de iour à autre les gens de son frere en sa maison, pour espier ses contenancez & voir ceux qui venoyent la visiter, & à qui elle môstreroit le plus de careffes, d'autāt qu'il est impossible que le feu, quoy qu'il soit couué touz les cendres, ne face sentir la chaleur: & aussi que deux Amans s'entrehantent sans môstrer quelque ligne de leur affection, proposā de changer d'estat pour vn temps, & de donner tresues à ses aises.

Le Boloigne aussi qui estoit homme preuoyant & saige, craignant d'estre surpris sur le fait, ou que la fille de chambre corrompue par argent, ou forcée de crainte, ne dit quelque chose à son desauantage, delibera de s'absenter de Naples, non toutesfois si subitement, qu'il n'en aduertist sa Dame & compagne fidelle: & parainssi estant vn jour en sa chambre en son se-

cret, luy tint telz ou semblables propos. Madame quoy que là où l'intention est fort bonne, & la conscience n'est point interessée, le peché n'ait aucun lieu: si est ce que les hommes jugent plus ce qui est extérieur, que la force de la vertu, & la mesme innocence, ne sçachâs rien des secrez de la pensée: si est ce qu'aux choses mesmes qui sont bien faictes, il fault euiter de tomber au jugement de ceux qu'une brutale affection transporte plus, que la raison ne les domine. Vous voyez la solennelle garde & sentinelle que les gens de Messieurs voz freres font en vostre maison, & le soupçon qu'ilz ont conceu pour cause de vostre second enfantement, & par quels moyens ilz s'efforcent de sçauoir au vray comme vos affaires vont, & les choses se sont passées. Je ne crains pas la mort, la ou vostre seruice m'y conduira: mais en cecy, si vostre fille de chambre se laisse vaincre, si elle parle plus qu'elle ne doit, vous n'ignorez point que c'est fait de ma vie, & mourray en l'opiniõ d'un paillard & suborneur, moy qui vous suis fidelle & legitime espoux. Ce ne sera par iustice que nos discords se vuideroient, veu que la cause est trop iuste pour nous: ains me feront tuer voz freres, lors que je penseray estre le plus en assurance. Si ie n'auois affaire qu'à vn ou deux, ie ne daignerois changer place ny aller plus loing que Naples, mais assurez qu'une grande cõpagnie, & icelle bien armée, me courra sus: je vous prie, Ma dame, me permettre que je me retire pour quelque temps, estant tout assurez que moy absent, iamais ils ne souilleront leurs mains, ou ensenglateront leurs glaiues en vostre sang. Si ie me douttois le moins du monde que vous deussiez periller, j'aymeroy mieux cent & cent fois mourir en vostre compagnie, que viure ne vous voyant plus. Mais hors de doute suis-je, que si la chose estoit descouuerte, & qu'ils sçeuissent que vous auez esté enceinte de mon

faict,

faict, que vous demeureriez sauue, la ou ie porteray la folle enchere de la faute sans peché ny offese. Et pour ce ay ie deliberé m'en aller à Naples, donner ordre à mes affaires, & faire tant que mon reuenu me soit porté la part ou je me retireray, & de là m'en yray à Ancone, iusques à ce que Dieu par sa grace permettra que le couroux de voz freres s'appaïse, & que nous recourions leurs bonnes graces, avec le consentement de nostre mariage. Mais ie ne pretens faire chose aucune sans vostre conseil. Et si vous ne le trouuez bon, aduisez ma Dame, qu'est-ce que voulez que je face, afin qu'en la vie & à la mort vous cognoissiez vostre seruiteur & espoux prest à vous obeir & complaire. La bonne Dame oyant ce discours de son mary, ne sceut estre si assuree qu'elle ne larmoyast bien amerement, tant pour la fâcherie qu'elle auoit de perdre sa presence, qu'aussy qu'elle se sentoit grosse pour la troisiemes fois: les sospirs & larmes, les sanglots, les piteux regards qu'elle gettoit à son triste mary donoyent assez de signifiãce de sa tristesse & creuecœur, & si personne ne l'eust ouye, ie pense que ses plaintes eussent encor exprimé l'interieur de son ame. Mais cõme sage qu'elle estoit, voyant la raison du costé de son espoux, le licencia: quoy que bien enuis, non sans luy dire ce petit mot auant qu'il sortist de sa chambre. Mon grand amy, si j'estois aussy assuree de l'affection de mes freres comme de la loyauté de la fille qui est avec moy, je vous prierois de ne me laisser ainsi seule, & mesme-ment à present que ie me trouue grosse: mais sçachant que ce que vous dictes est iuste & veritable, ie suis contente de forcer mon affection pour vn peu de temps, afin que par cy apres nous puissions viure ensemble en repos, nous esiouissant avec la compagnie de nos enfans & famille, loing des troubles que les grans courtz portent ordinairement dans

l'enceint de leurs Palais. D'une chose vous veu-  
 je bien prier, que le plus souuent que faire se pourra a-  
 uec assurance, vous me faciez entendre de voz nou-  
 uelles, d'autant que ce me sera vn plaisir & contente-  
 ment le plus grand qui me scauroit aduenir, & pource  
 aussi que selon les occurrences qui suruiendront, ie  
 puisse pouruoir à mes affaires, & à la seureté de vous  
 & nos enfans. Cecy disant elle l'embrassa fort amou-  
 reusement, & il la baissa avec sigrand regret, & creue  
 cœur, que l'ame s'en cuida voler de son corps en ceste  
 excuse, se fachât outre mesure de laisser ainsi celle qu'il  
 ay moit & pour ses honnestetez, & pour l'honneur  
 qu'il auoit reçu d'elle. A la fin craignant que les es-  
 pions des Aragonnois ne vissent, & s'aperceussent  
 de ceste priuauté, le Boloigne print cōgé & dist à Dieu  
 à sa Dame, & espouse. Et ce feust, le second acte tragic  
 de ceste histoire, que de voir vn mary fugitif pour a-  
 uoir espousé clandestinement & à la legere celle qu'il  
 ne deuoit seulement regarder qu'avec crainte & reue-  
 rence. Voyez icy vn miroir de vos legeretés, ô fols A-  
 mans, & vous femmes l'obiet de vos legeres appre-  
 hensions. Ce n'est point aux sages d'executer soudain  
 les premiers mouuemens & desirs de leur cœur, veu  
 qu'ils doiuent s'asseurer, que le plaisir est suiuu de pres  
 d'une repentance plus aigre à supporter & difficile à  
 digerer, que la volupté ne leur aura esté agreable. Il est  
 vray que les mariages se font au ciel, & se paracheuent  
 en terre: mais vous ne dictes pas aussi que les fols, qui  
 se gouvernēt, par les desirs charnels, & le but desquels  
 n'est que volupté, sont salariez le plus souuent à l'esgal  
 de leur folie. Ie ferois d'aduis qu'un seruiteur dome-  
 stique sollicitast, voire subornast la fille de son Seig-  
 neur sans punition, ou qu'un vil & abiet homme osast  
 monter sur la couche d'un Prince. Non non, les poli-  
 ces requierent ordre par tout, & faut qu'un chascun  
 soit

soit apparié selō sa qualité, sans que nous mettions en  
 jeu, pour couurir nos folies, me scay quelle force sans  
 effort & de l'Amour, & de la destinée. C'est belle cho-  
 se que d'aymer: mais ou la raison perd sa place, l'ay-  
 mer est sans effect, & ce qui s'en ensuit est pure rage  
 & forcenerie. Laissons les discours de ceux qui se cou-  
 urent d'un sac mouillé, & se font à croire vne contrain-  
 te en ce qu'ilz peuuent forcer en leur ame, & assuiettir  
 aux loix de vertu & honnesteté: veu que telles gens se  
 plaisent en leur perte & trouuent beau tout ce qui est  
 nuisible à leur santé, suyuant tousiours leur contraire.  
 Reuenans donc au propos du Seigneur Boloigne, a-  
 pres qu'il eut laissé sa femme en son chasteau, il s'en al-  
 la à Naples, & ayant donné à rente ses biens, & fait a-  
 mas d'une bonne somme de deniers, s'en vint à An-  
 cone, ville du patrimoine de l'Eglise, ou il mena ses  
 deux enfans qu'il auoit euz de la Duchesse, lesquels il  
 faisoit esleuer avec toute telle diligence, & soing que  
 pouuez penser feroit vn Pere bien affectionné à sa fem-  
 me, & qui se plairoit à voir lignée de l'arbre le mieux  
 aimé que chose de ce monde: là loua il vne maison  
 pour son train, & pour la suite de sa femme. Laquelle  
 ce pendant estoit en grand soucy, & ne scauoit de quel  
 bois faire flesches, sentant que son ventre s'enflait à  
 bon escient, & que le temps de ces couches s'appro-  
 choit bien fort, voyant que de jour à autre les gens de  
 ses freres luy estoient à dos, de sorte qu'elle estoit en  
 voye de perdre & Conseil, & sens, si vn soir elle n'eust  
 parlé à sa fille seruante touchant ces doubtes, & le pe-  
 ril auquel elle se voyoit lancée, sans scauoir comme  
 s'en deliurer. Ceste fille estoit gentille, & de bō esprit,  
 & laquelle ay moit extremement sa maistresse, & la  
 voyant ainsi estonnée, & qu'elle se tourmentoit ius-  
 qu'au mourir, ne voulut l'espouuenter d'auantage, ny  
 la tencer de sa faute, laquelle ne se pouuoit plus repa-  
 rer,

rer, mais bien plutoſt s'alla aduifer d'vne fourbe nouvelle; pour oſter ſa Dame du dangier ou elle la voyoit precipitée. ¶ Comment ma Dame, diſoit elle, ceſte ſageſſe qui vous a eſté tant familiere dès voſtre enfance, s'eſt elle eſloignée de vous au temps qu'il faut le plus ſe reſoudre, pour obuier aux malheurs qui nous ſuruiennent? eſtimez vous euiter les dangiers en vous tourmentant ainſi, & ſans mettre la main à l'œuere, pour rejeter les efforts d'vne aduerſe fortune? Le vous ay ouy ſi ſouuent parler de la conſtance & force d'eſprit, qui doit reluire és faitz des Princeſſes plus clere ment que des Damoyſelles de baſſe maiſon, & qui les doit faire apparoir comme vn Soleil entre les moindres eſtoilles; & neantmoins je vous voy eſtonnée, comme ſi jamais vous n'auiez preuue que le malheur eſt auſſy bien pour accabler les grans comme pour mettre à bas les plus ſimples. Eſt-ce d'aujourd'huy que vous auez fait le diſcours en voſtre eſprit de ce qui pouuoit s'enſuiuir de voſtre mariage, avec le ſeigneur Boloigne? Sa ſeule preſence vous aſſeuroit elle contre tous les aguetz de fortune, & vous eſtoit le penſemēt des peines, frayeurs & craintes, qui maintenant affligent voſtre dolent eſprit? Eſt-ce à vous de vous tourmenter ainſi, lors qu'il eſt beſoin de penſer à ſauuer & voſtre honneur, & le fruit qui eſt en voz entrailles? Si vous auez ſi grand regret ſur le ſeigneur Boloigne, & ſi vous craignez qu'on s'aperçoie de voſtre fait, encores en ceſte couche, que ne cherchez vous les moyens d'entreprendre quelque voyage afin de courir ce fait & de tromper les yeux de ceux qui vous veillent ſi ſoigneuſement? Le cœur vous faut il encor en ceſt affaire? Qu'eſt-ce que vous ſongez? que reſüez vous tant ſans me faire vn ſeul mot de reſponce? Ah, mamiere, reſpond la Duchefſe, ſi tu ſentois ce que je ſouffre tu n'aurois pas la parole tant à commandement, com-

me

me tu monſtres, à me reprendre de mon peu de conſtance. Je ſuis marrie voirement pour les cauſes que tu as amenées, & ſur tout, que je ſçay bien que ſi mes freres ſont aduertiz encor vn coup de ma groſſeſſe, c'eſt fait de moy & de ma vie, & peut eſtre, pauvre fille, porteras tu encor la penitence pour mon peché. Mais quel chemin ſçauroy-je prendre, que touſiours ces chandeliers ne m'eſclairant, & que je n'aye avec moy la ſuite qui deult accompagner mes freres? ie penſe que ſi ie descendoy aux Enfers, encor voudroient ilz ſçauoir ſi quelque ombre me ſeroit point amoureuſe. Or deuiue ſi je voyage par le Royaume, ou m'en vois en autre lieu, ſ'ils me laiſſerōt en paix. Rié moins, veu qu'ilz ſoupponneront ſoudain que la cauſe de mon depart procede d'vn deſir de viure à ma liberté & de caſſer celui, qu'ilz penſent eſtre autre que mon eſpoux legitime, & peut eſtre comme ilz ſont meſchans, & ſoupponnēt, ſe doubteront ilz de ma groſſeſſe, ainſy feray-je plus malheureuſe en voyageāt que ne ſuis deſaſtrée icy au milieu de mes angoiſſes, & vous autres tomberiez en plus grand danger que ces bourreaux ne s'acharnaſſent ſur voſtre peu heureuſe compagnie ſur nous, Madame, dit la fille hardie, franchiſſez hardiement le pas, & ſuyuez mon conſeil, car j'eſpere que ce ſera le moyen & de voir voſtre eſpoux, & d'oſter ces facheux de voſtre ſuite, & par meſme ſorte de vous deliurer en toute aſſurance: Dis ce qu'il te plaira dit la Dame, peut eſtre me gouverneray-je ſelon que tu me conſeilleras. Je ſuis donc d'aduſ Madame, dit la Damoyſelle, que vous faciez entendre d'auoir fait voeu d'aller viſiter le ſainct temple de noſtre Dame de Lorette, & que faciez appreſter voſtre train pour y aller parfaire voz deuotions, & de là auant vous prendrez la route d'Ancone, ou auant partir vous enuoyerez voz meubles & vaiſſelle d'argent avec telle

somme de monnoye que verrez vous estre necessaire : Et puis Dieu parlera le reste, & vous guidera en voz afaires par sa sainte misericorde : La Duchesse oyant ainsi parler ceste fille, & esbahye de son inuétion soudaine, ne se peut tenir de l'embrasser & baiser, benissant l'heure de sa naissance, & qu'elle estoit venue en sa compagnie, puis luy dit : Mamie i'auois bien delibéré de laisser mes estats & grandeur pour viure en simple gentil-femme ioyeulement avec mon mary : mais ie ne pouuois imaginer comme ie sortirois honnestement de ceste terre sans estre soupçonnée de quelque folie : & puis que tu m'as si bien instruite, ie te prometz que ton conseil sera suiuy aussy diligemment, comme ie voy qu'il m'est tresnecessaire, car l'ayme mieux voir mon mary estant seule & sans tiltre de Duchesse ou grand Dame, que de viure sans luy, careffée de tels, & si fors noms d'honneur, & préeminence. Comme le complot fut pris, l'on executa aussy l'affaire, & y fut si dextrement besoigné, que en moins de huit jours, la Dame enuoya la plus part de ses meubles, & nomément les plus precieux, à Ancone, prenant ce pendât le chemin de Lorete, apres auoir fait entendre à chascun le vœu solennel, qu'elle auoit fait d'aller en ce pelerinage. Il ne suffit point à ceste folle femme d'auoir pris mary plus pour rassasier sa lubricité que pour autre occasion, si à son peché elle n'auoustoit vne execrable impieté, faisant les saints lieux & les offices de deuotio estre comme les ministres de sa folie. C'est aussy le vice pour le jour d'hy le plus frequent, & duquel on tient le moins de conte, que la profanation des saints temples & sacrées Eglises, esquelles le seruice de Sathan y est meslangé, avec la reuerence du deuoir qui se doit referer aux puissances celestes : de sorte que les voyages & pelerinages de ce téps, en diuers lieux, ressentent mieux l'escole de quelque maquerelle, que

la

la societé de ceux qui portent tiltre de Christiés. Mais laissons ces propos pour les prescheurs : & considerons quelle est l'efficace de la rage d'Amour, depuis qu'elle a saisi l'esprit des hommes : voyons quelz & combien merueilleux sont ses effects, & avec quelle force & puissance ceste forcenerie subiugue les plus forts & sages de vniuers. Qui eust pensé qu'une grand' Dame eust laissé sa grandeur, ses biens & enfant, eust mesprisé son honneur & reputation, pour s'uyure, comme vne vagabonde, vn pauvre & simple Gentilhomme, & ce-luy encor qui estoit domestique seruiteur en sa cour? Et toutes fois vous voyez ceste Duchesse courir apres le masse, comme vne louuë ou liste estant en ses ribaudes chaleurs; & oublier le sang illustre d'Aragon, duquel elle estoit issue, pour s'accoupler presque au plus simple de tous les bragards cheualiers de Naples. Mais ne tournons l'exempie des folles en consequence, que si vne ou deux ont fait banqueroute à leur honneur, ne faut, mes damoyelles, que leur faict serue de parade à vos desseins, & moins de patrons pour les suyure. Ces histoires s'ecriuent, non pour courtoiser ou apprendre à faire mille tourdions & passépieds de gaillardise en l'Amour: mais plus tost pour se contregarder soigneusement en fautes pareilles, & se seruir du venin pour oster le poison que rongé le plus sain & parfait que l'Ame ait en elle, & que l'esprit careffe. L'Apoticaire ou drogueur raccort & sçauant, aprette la cher des vipers pour purger le patient d'un sang chaud & corrompu, qui conçoit & engendre la ladrerie en son corps: aussi l'on propose les folles amours & ribaudises d'une Semiramis, Pasiphaë, Messaline, Faustine ou Romilde afin que chascune de vous craigne d'estre mise & enregistree au nombre de ces esuentees, & femmes sans honneur. Vous seigneurs & grands Princes, lisez les folies de Paris, les adulteres d'un Hercule, la molle

& effeminée vie de Sardanaple, la tyrannie de Phalaris, Buisire, ou Denis de Sicile, & voyez l'histoire de Tibere, Neron, Caligule, Domitian, & Heliogabale, & n'espargnez ceux d'enrre les nostres, qui se sont souillez en ces vilenies, plus lourdement que le pourceau ne se veautre dans la bouë: Tout ceuy tend-il à instituer vostre jeunesse à imiter ces Monitres d'infection & paillardise? Plustost fussent tous les liures au plus profond de la mer, qu'une vie Chrestienne fust corrompue par leur moyen: mais l'exemple des meschâs est proposé tout ainsi pour les fuir, comme la vie des gens de bien est escrite pour se former & adresser selon qu'ilz se feront rendus louables en ce monde: autrement la mesme saincteté des lettres sacrées seruiroit aux esuentez d'argument, pour confirmer & approuuer leur desbauchée & licentieuse meschanceté. Reuenans à nostre propos, la bonne pelerine de Lorette s'en alla faire son voyage, & paracheuer ses deuotiôs, pour de la aller visiter le saint, pour les reliques duquel elle estoit partie des terres du Duc son filz. Acheuë qu'elle ha fes suffrages à Lorette, ses gens pensoyent que le voyage eust prins fin, & qu'elle voulust s'en retourner au Royaume: mais elle leur dist, que puis qu'elle estoit si pres d'Ancone, n'en estant guere plus esloignée que de quinze mille, qui sont sept lieues & demie de France, elle ne s'en retourneroit point sans voir vne cité si ancienne & belle, & de laquelle les histoires faisoient si grand cas, tant pour l'antiquité, que pour le plan, & assiete d'icelle. Tous sont de sô aduis, & s'en vont visiter les antiquitez d'Ancone, & elle renouueller les plaisirs qu'elle auoit auparauant commécez avec son Boloigne, lequel estoit aduertý du tout, côme celuy qui desia estoit meublé des joyaux, & richesses de la Duchesse: Et se tenoit sur la grand ruë en vn beau palais, de sorte qu'il falloit que le train de sa

sa Dame passast par deuant sa porte. Le mareschal deslogis de la Duchesse estoit deuant, pour faire les logis pour son train, mais le Boloigne luy presenta son palais pour ma Dame. Ainsi le Boloigne qui estoit desia bien aymé dans Ancone, & zuoit fait nouvelles amitez, & forcée congnoissances avec les gentils hommes de la cité, print vne belle troupe d'iceux, & s'en alla au deuant de sa femme, à laquelle il presenta sa maison, & la pria qu'elle & son train ne prissent logis ailleurs que chez luy. Elle accepta de bon cœur, & assez soudainement, le party, & se retira avec luy, lequel la conduisoit, non comme mary, mais comme celuy qui faisoit l'estat de son seruiteur affectonné. Mais que faut il icy tant prolonger les matieres? la Duchesse congnoissant qu'à la longue elle ne scauroit tant faire que chascun ne fust abbreuüé de son fait, & ne sceust ce qui se passoit entre elle & son mary, afin qu'on n'eust plus opinion de son enfantement, autre que de celle qui ne s'estoit point forfaité, & que tout auoit esté fait depuis le mariage accomplý. Lendemain qu'elle fut arriüée à Ancone, elle feist venir en sale tous ceux qui l'auoyent accompagnée, avec deliberation de ne tenir plus secret que le seigneur Boloigne fust son mary, & qu'elle auoit desia eu deux enfans de luy, & que encor elle estoit grosse: à ceste cause, eux tous assemblez vne apres-disnée en la preséance de son mary, leur vsa de telle harangue:

Desormais il est temps, mes Gentils-hômes, & vous tous mes seruiteurs, que je manifeste vne fois à chascun qui a esté fait deuant la face & en la preséance de celuy, lequel scait le plus obscur & chaché secret des péseés: & n'est plus besoin de taire ce qui n'est ny mal fait ny nuisible à personne. Si les choses pouuoýent estre & demeurer incogneues, sâs q̄ ceux qui les font les declarassent, encor ne voudroy-ie poit me faire ce tort, que de celer

de celer ce qui me plaist en delcourant, & deliure mon esprit d'une grand'angoisse, lors que ie le fay no- toire à vn chascun: de sorte que si les flammes de mon desir pouuoient sortir avec tel effort, comme le feu est espris en mon ame, l'on en verroit la fumée plus haute & plus espaisse, que celle que le mont Gibel vomist certaine saison de l'année. Et afin que je ne vous detiè- ne longuement en suspens, ce feu caché en mô cœur, & que oresie veux faire sortir en euidéce, est vne opi- nion qui me print il y a quelque année, de me marier, & choisir espoux à ma poste & fantasie, ne voulât plus viure en viduité, & moins encor faire chose qui preiu- diaist à ma conscience: ce que i'ay fait, & ay failly en vne seule chose, qui est d'auoir tenu caché si longue- ment ce mariage, veu le mauuais bruit qu'on m'a don- né par le Royaume, à cause de l'enfantement mien, l'année passée: toutesfois ma consolation consistoit en ce que ma conscience se pense estre en cecy sans cou- pe, ny tache. Or sçavez vous à present qui est celuy que ie recognoy pour seigneur & espoux, & lequel m'a le- gitimement espoussée en la presence de ceste fille que voyez, laquelle est le tesmoin de nos nopces, & accord de mariage. Le seigneur Antonio Boloigne cy present, est celuy à qui i'ay juré & donné la foy, & lequel m'a reciproquement engagé la sienne: c'est luy que ie tien pour mary & espoux, & avec lequel ie m'atten de for- mais de demeurer. A ceste cause, ceux qui voudront se retirer de mon seruice, & aller à la suite de mon filz, ie n'empesche en rien leur deliberation: vous priant le seruir fidellement, & estre soigneux de sa personne, luy estans aussi bons & loyaux, comme vous estes mô- strez tandis que i'ay esté vostre maistresse. Que si quel qu'un a desir de suiure encor mon train, & participer de mon heur, & malaise, ie m'essayeray de luy faire si bon traictement qu'il aura occasion de s'en bien con- tenter

tenter, sinon allez à Malsi, & le maistre d'hostel pour- uoyra à ce qui vous est deu: Car quant est de moy, ie ne suis plus en deliberation d'estre nommée Duchesse mal renommée, ains ayme mieux qu'on m'honore du titre de simple gentillefemme, avec l'honneur que peut auoir celle qui a vn mary honneste, & auquel elle tient fidelle & loyale compaignie: Vous sçavez, dit elle au Boloigne, ce qui c'est passé entre nous, & Dieu est tesmoin de l'integrité de ma conscience: Pource vous prie de faire venir icy nos enfans. Afin que chascun voye les fruits qui sont fortis de nostre alliance. Elle ayant dit ces mots, & les enfans estans venus en sale, toute la compaignie demeura aussi estonnée de ce nou- ueau succez, & compte, comme si cornes leur fussent forties, & demeurèrent aussi immobiles d'esbahisse- ment, que la grâd statue du Pasquile à Rome: veu que iamais ils n'eussent deuiné que le Boloigne fust le suc- cesseur du Duc de Malsi en sa couche nuptiale. C'estoit le preparatoire de la catastrophe & issue sanglante de ceste farce, car de tous les seruiteurs de la Duchesse n'en demeura que peu ou point, qui voulust suiure leur ancienne maistresse, laquelle demeura avec sa fi- delle fille de chambre à Ancone, jouissant des joyeux embrassements de son mary, en tout tel plaisir & con- tentement que font ceux lesquelz ayant vescu en crain- te se trouuent libres, & hors de tout soupçon, ou vne mer de joye & bonace de tout passetemps, le Boloigne n'auoit autre soucy que de plaire à sa mieux aimée, & elle ne sestudioit qu'à luy gratifier & luy obeir, com- me la femme doit faire à son espoux. Mais ceste sereni- té ne fut de longue durée, veu que jasoit les biens des hommes soyent peu durables, & qui s'escoulent en peu de temps, encore sont les aises des Amans moins fermes, & se passent presque en vn moment. Or faut sçauoir que les gens de la Duchesse qui s'estoyent reti- rez,



rez, & qui n'auoyent osé demeurer avec elle, craignâs la fureur du Cardinal d'Aragon, frere d'icelle Dame, le jour qu'ilz fortirent d'Ancone ilz cōploterent ensemble que l'un d'entre eux s'en iroit en poste à Rome, pour aduertir le dit Seigneur Cardinal ; afin que les freres Aragonnois n'eussent occasion de les accuser de felonnie & trahison. Comme il fut deliberé, le fait s'en ensuyuit tout soudain, l'un postant vers Rome, & les autres galopans vers le Royaume, & aux chasteaux du Duc. Ces nouvelles recitées au Cardinal, & à son frere, pouuez penser ne luy furent pas trop agreables, & ne peurent tant commander à leur modestie, que le plus jeune d'entr'eux ne vomist vne infinité de maledictions, & iniures sur le pauvre fexe des femmes. Ha disoit le prince transporté de colere, quelle est la loy qui puisse chastier, ny retenir la folle indiscretiō d'une femme qui s'adonne à ses plaisirs? qu'elle vergongne la sçauroit destourner de ses deliberations, & forcennerie? ou par quelle crainte aura on puissance de les retarder d'executer leurs lubricitez? Il n'est animal tant soit il farouche quel'homme quelques-fois n'adoucisse, & ne le soumette à sa discretion: la force de l'homme & son industrie le font dompter ce qui est fort, & superbe, & empoigner ce qui surpasse le tout en legereté, & atteindre aux choses les plus hautes: mais c'est animau endiable des femmes n'est force qui le surmōte, ny adresse ou legereté qui puisse approcher de ses mobilitez, ny bon esprit qui sçache se garder de ses ruses. Auffy sont elles procrées ce semblable contre tout ordre de nature, & vivent sans la loy qui regit le reste de ce qui a quelque raison & intelligence.

Mais quelle est ceste lubricité si grande, qu'une fille de telle maison que la nostre ait oublié son ranc, & la grandeur des siens, & le lustre de son mary defunct, avec l'esperance de la jeunesse du Duc son filz, & nostre

stre neveu: Ah faulce louue, je te iure Dieu que si je te puis tenir avec ton paillard, que je vous sonneray vn branle si gaillard, que jamais vous ne sentistes vne telle feste, & vous feray baller vne gaillarde si sanglante, que vos ribaudes chaleurs en seront esteinctes à perpetuité. Et qu'on ne s'abuse point sur ce mot de mariage, veu que cela est fait si clandestinement, que la seule couchette peut tesmoigner de leurs accolades, mais de la foy promise, elle est en l'air, & ne sert que de couuerture & masque à leur infecte paillardise. Et quand bien il seroit ainsi, & que mariage s'en seroit ensuiuy, sommes nous si peu à respecter que ceste maxime ne nous peust aduertir de ses entreprises? ou bien est-ce le Boloigne l'homme qui merite d'estre apparié ny meslé avec le sang royal d'Aragon & Castille? Non non, aduiéne ce qu'il en pourra aduenir: mais je fais vœu à Dieu, que jamais ie ne reposeray de bon sommeil, iusqu'à-ce que j'auray osté vn tel diffame de nostre lignée, & que le paillard soit traicté selon son merite. Le Cardinal aussy ne pouuoit s'appaiser, ains groumeloit entre ses dents, & disoit la patenostre du Cinge, ne promettant pas meilleur traictement à leur Boloigne, que faisoit son frere le plus jeune. Or afin qu'ilz eussent mieux le moyen deles arrapper (sans faire emotion) dans vne ville, ilz s'adressent au seigneur Gifmond Gonzague, Cardinal de Mantouë, lequel estoit pour lors Legat pour le Pape Iule second à Ancone, & le gaignerent si bien que le Boloigne & toute sa famille eurent commandement de vuyder bien tost de la ville. Mais quelque chose que le Legat feit, si ne peut de long tēps auoir le dessus, à cause que le Napolitain Boloigne auoit de grādes intelligences dans Ancone: Neantmoins pendāt qu'il differoit son depart, il auoit fait amener la pluspart de son train, ses enfans & meubles, à Siene, ville ancienne de Toscane, & laquelle

laquelle a bien long temps bataillé contre les Florentins, pour sa grandeur & liberté : de sorte que le jour mesme qu'on vint dire au Boloigne que dans quinze il eust à sortir de la cité : il fut prest, & monta à cheual, & print la route de Siene. Qui fut cause que les Arragonnois cuiderent creuer de dueil, voyans qu'ils estoient deceuz & frustrez de leur attente, veu qu'ilz s'attendoyent de surprendre le Boloigne par les chemins. & le faire tailler en pièces. Mais quoy ? le temps de son defaistre n'estoit encore venu : & aussy la marche d'Ancone ne deuoit point seruir de theatre pour la defaite de ces deux infortunez amans, lesquels vesoient quelque mois en repos en Toscane. Le Cardinal, qui ne dormoit ny nuict ny jour, & son frere, qui estoit tousiours au guet, pour parfournir à son serment de vengeance, voyans leur ennemy hors de crainte, s'adressent à Alfonso Caltruccy Cardinal de Siene, afin qu'il feist tant avec le seigneur Borgliese, chef de la seigneurie de Siene, que leur sœur & le Boloigne fussent bannis des terres Senoises : Ce qui leur fut accordé fort facilement. Les deux infortunez, mary & femme, chassés de tout lieu, & aussy malheureux que fut jadis Acaste, estant interdit, ou Oedippe apres la mort de son Pere, & nopces incestueuses avec sa mere, ne sçauoyét plus à quel saint se vouer, ny vers quel lieu prendre leur retraite. En fin se determinent d'aller à Venise, & prendre la route de Romaine, & s'aller embarquer pour se retirer à sauueté à la ville enuironnée de la mer Adriatique, & la plus riche de l'Europe. Mais les pauures gens compoyent bien là sans leur hoste, aussy furent ils deceuz plus que de moytié de juste pris : Car estans sur le terroir de Forly l'un d'entre eux veit venir de loing vne grand' troupe de cheuaux, qui venoient le grand galop vers leur compagnie & qui à leur contenance, ne monstroient point aucun

signe

signe de paix ou d'amitié, & aussy auoint ilz eu quelque aduertissement du complot de leurs ennemis. Qui fut cause que le gentil-homme Napolitain commença presque à sentir les apprehensions de la mort, nō qu'il se souciast de son mal-heur & ruine, trop bien luy creuoit le cœur de tristesse, voyant sa femme & ses petits enfans prestz à estre massacrez, & à seruir de passetēps aux yeux des Arragonnois, desquelz il se sçauoit hay à mort, & que pour luy faire despit & luy auancer sa mort par la defaite des siés, il s'affeuroit qu'ilz luy occiroyēt les enfans à sa veue & presence. Mais qui eust il fait, la ou le conseil & moyen d'eschapper luy deffail loyent ? Plein de pleur, esbahissement & crainte il attendoit la mort, autant cruelle qu'homme sçauroit imaginer, et s'estoit desia tout resolu à la souffrir de bon cœur, quelque chose que la Duchesse luy sceust dire. Il pouuoit bien se sauuer à la cource avec son filz aîné, estans tous deux montez chacun sur vn bon Cheual Turc, & qui couroyent aussy viste que vn garrot descouché de dessus vne Arbaleste : mais il aymoit trop sa femme & enfans, & vouloit luy tenir compagnie & à la vie & à la mort. A la fin la bonne Dame luy dist. Monsieur sur tous les biens & plaisirs que me sçauriez faire, ie vous supply de vous sauuer avec cest enfant qui est pres de vous & qui endurera bien la course, veu que ie suis seure que vous estant hors de la troupe, nous n'aurons garde d'auoir aucun dommage, la ou si vous demeurez, vous serez cause de la ruine de nous tous, sans que pour cela vous en ayez aucun profit ny aduantage. Prenez ceste bourse & vous sauuez, attendāc quelque meilleure fortune. Le pauure Boloigne cognoissant que sa femme auoit quelque raison, & s'aperceuant qu'il estoit impossible desormais qu'elle ny son train se peut garantir de tomber en leurs mains, ayant pris congé d'elle, & baisé ses petits enfans, sans

oublier l'argêt qu'elle luy presentoit, dist à ses gés que chascû taschast à se sauuer ainsi qu'il lui seroit possible; ainsi donât des esperons à sô cheual se print à fuir à toute bride: & son filz aîné voyât son pere partir, se mit aussy à arpenfer la terre de même sorte, & le suivit tousiours de pres, & se sauua avec le Boloigne, lequel rôpit sô premier dessein, & au lieu de s'auoyer vers Venise, il tourna d'autre part, & s'en alla à grâds journées à Milan. ¶ Ce pendant ces cheuaucheurs viennent sur la compagnie de la Duchesse, & voyâs que le Boloigne s'estoit sauué, comencèrent à parler fort courtoisemét à la Dame, soit que les Arragonnois les eussent ainsi enchargez, ou qu'ilz craignissent que la Dame ne les sachast avec ses cris & lamentations importunes: par ainsi l'un d'entre eux luy dist, Ma Dame la Duchesse, nous auons commandemét de par Messieurs voz freres de vous conduire au royaume en vostre maison, afin que repreniez le gouvernement du Duché, & la conduite de Monsieur le Duc vostre filz, veu que c'est vne folie d'estre tousiours ainsi vagabonde apres vn homme de peu, tel que le Boloigne, lequel quand il sera saoul de vous, il fera sa main, & s'en ira en terre estrange: La simple Dame, bien qu'il luy feit mal d'ouyr ainsi parler de son espoux, si se teut elle, & dissimula ce qu'elle en pensoit, se tenant pour assez satisfaite de la courtoisie qu'on luy vsoit, sans la massacrer: & cuidoit estre desia quitte, & que c'estoit le plus grand coup que sa prise, esperant que de là en auant & elle & ses enfans seroyent en assurance. Mais elle fut bié trompée, & cogneut peu de temps apres, quel estoit le bien que ses freres luy vouloyent, d'autant que aussy tost que ces gallans l'eurent conduite au Royaume de Naples, en vn des chasteaux de son filz, elle fut emprisonnée avec ses enfans: & celle qui auoit esté la secretaire de son infortuné mariage avec le seigneur Antonio

nio Boloigne, jusque icy s'estoit la fortune contentée de proceder assez ciuilemēt contre les amâs, mais d'ici en auant vous orrez l'issüe de leurs peu heureuses amours, & comme le plaisir ayant aueuglé l'hôme, ne le laisse iusques à ce qu'il l'ait du tout exterminé. Je n'ay affaire de reciter icy ny fables ny hilstoires, me contentant que les Dames lisent sans trop larmoyer la pitoyable fin de ceste miserable Princeisse, laquelle se voyât prisonniere en la compagnie de ses enfans & chäbriere, vjuoit patiemment en l'esperance de voir appaifez ses freres. & se consoloit en ce qu'elle s'asseuroit que son mari estoit eschappé de la main de ses aduersaires. Mais son assurance fut changée en vn horrible tremblemēt, & son espoir en vne grand defaillance d'attēte de rien de bon, lors que quelques iours apres son emprisonnemēt, vint son Geolier, qui luy dit: Madame ie suis d'auis que dores en auant vous penſez à vostre conscience, veu que je croy que cestuy sera le dernier jour de vostre vie. Je vous laisse penser quel trace deüt assaillir le cœur de ceste pauure Dame, & de quel le oreille elle receut vne si furieuse nouuelle: tāt y a qu'elle pleurs & gemissemēt qu'elle faisoit moustroÿe assez de quel cœur elle receuoit cest aduertissemēt? Las disoit elle, est il possible que mes freres s'oubliēt iusqu'à la, que pour vn fait ou ilz n'ont rié à perdre, ils facēt cruellemēt mourir leur sœur innocēte & se souillēt la memoire au sang de la personne, qui onc ne leur feist offense? Fault il q' cōtre tout droit & equité ie sois iusticiée sans que le iuge ou magistrat ait fait information de ma vie, & cogneu l'innullice de ma cause? Ah Dieu pere iuste & trespõ, voy la malice de mes freres, & la tyrannique cruauté de ceux qui à tort pourchassēt ma vie. Est ce peché que se marier? est ce faute q' fuir & euitier le peché de paillardise? Quelles loix sont ce cy, ou la pudicité coniugale est poursuiuie avec pareille se

uerité quel'on traite les larrons, brigans & adulteres? Br quelle chrestienté de Cardinal est ceste cy? d'espandre le sang, que lon deuroit defendre, & de faire espier les chemins en lieu de punir les assassineurs, & larrons? O Seigneur Dieu, tu es iuste, & fais toutes choses justement, ie voy que j'ay failly deuant toy en autre chose que en me mariant, ie te supply auoir compassion de moy & me pardonner mes fautes, acceptât ceste confession & repentance de moy ton humble seruante pour satisfaction de mes offences, lesquelles il te plaise lauer au sang precieux de ton filz nostre seigneur, afin qu'ainsi purifiée je puisse apparoir en ton saint banquet en la gloire celeste. Ainsi qu'elle acheuoit de prier voicy entrer deux ou trois des ministres qui l'auoyent prise pres Forly, qui luy dirent.

Or sus ma Dame, despechez vous d'aller voir Dieu: car voicy vostre heure derniere. Loué soit Dieu, dit-elle, du bien & du mal qu'il luy plait nous enuoyer. Mais je vous supplie mes amis, d'auoir compassion de ces petits enfans, & creatures innocentes, sans leur faire sentir le maltalent que ie suis assurée que lon a contre leur mal-heureux Pere. Bien bien, ma Dame, dirent ilz, nous les mettrons en tel lieu, qu'ilz n'aurônt disette de chose aucune. Ie vous recommande, dit elle encor ceste pauvre fille, & la traicté bien en souuenance qu'elle a bien seruy l'infortunée Duchesse de Malsi. Ainsi qu'elle acheuoit ces motz, deux de ces paillars luy mirent la corde au col, & l'estranglerent. La fille de chambre voyant la piteuse Tragedie, commencée sur sa maistresse, se mist à crier à toute force, & à maudire la cruelle malice de ces Bourreaux, & appeller Dieu à tesmoin, & implorant sa maiesié le supplioit qu'il feist redonder son jugement sur ceux qui sans cause, & n'estans point Magistrats, faisoient ainsi mourir les personnes plus innocentes.

C'est

C'est bien raison, dit encor ce Tyran, que tu participes en l'aide de l'innocence de ta maistresse, puis que tu as esté si fidelle ministre & messager de ses folies: & soudain la print par les cheueux, & luy mist le cordeau pour carquan à l'entour du col. Et quoy, dist elle est-ce la foy que vous auez promise à Madame? Mais ce mot s'envolla en l'air avec son ame, laquelle alla apres celle de la miserable Duchesse. Mais oyez le point le plus triste de toute la Tragedie: Les petits enfans qui auoient veu tout le jeu furieux exercé sur leur mere, & sur la fille de chambre, comme nature les incitoit, & vn ne scay quel presage de leur malheur les induisant à ce faire, se meirent à genoux deuant les Tyrans: & leur embrassant les jambes, gemissoyent de telle sorte, que ie pense que tout autre, sinon vn cœur plein de maltalent & despoillé de toute humanité en eust eu compassion: Et estoit impossible qu'ilz se detraissent des embrassemens de ces creatures innocentes, lesquelles sembloient deüiner leur mort par la farouche mine & contenance de ces rustres. Auffy fault il confesser que Nature a en soy & sur nous peinct vn indice de diuination, & mesmement sur l'heure de la mort: de sorte que les bestes mêmes en sentent les apprehensions, quoy qu'elles ne voyent ny glaiue ny baston: & se mettent en peine d'eüiter le passage cruel d'vne chose si espouuentable, que la separatiõ de deux choses si bien conioinctes, comme sont le corps & l'ame: laquelle, veu l'efmotion qui aduient en cest instât monstré, comme nature est violentée en ceste monstrueuse separation, & plus, que hideuse deffaitte. Mais qui scauroit appaifer vn cœur deliberé de mal-faire, & qui a juré la mort d'autrui, & qui le fait par le commandement d'autrui? Les Arragonnois n'auoyent autre pretente que d'exterminer du tout le nom & race du Boloigne: par ainsi les deux ministres d'iniquité

D 3 firent

feirent pareille tuerie & massacre qu'ilz auoyent fait de la mere, nō sans quelquel creue-cœur qui les esmouuoit, faisans vn acte si piteux & detestable. Voyez iusques ou s'estend la cruauté d'vn homme qui n'appete rien que vengeance, & quels fructz produit vne excessiue colere en l'ame de ceux qui se laissent par trop forcer & trāsporter de fureur. Laissons à part la cruauté d'Eucrate; filz du Roy des Bactrians, & de Phraate filz du Prince des Parthes, de Timon Athenien, & du nombre infiny de ceux qui ont esté souuerains en l'Empire de Rome, & mettons au rang de ces Arragonnois vn Vitolde Duc de Lituanie, la cruauté duquel cōtraignoit ses subiets de se pendre, de pèur qu'ilz auoyent de tomber en ses furieuses & sanguinolentes mains, & confessons ceux cy plus brutaux que ne fut onc Othon Comte de Monferrat, & Prince d'Vrbīn, lequel feist mourir vn sien valet de chambre dans vn drap empoiffé & souphré, & puis allumē comme vne chandelle, pource seulement qu'il ne l'auoit pas esueillé à l'heure qu'il luy auoit assignée: sans que nous les excusons d'auoir quelque affinité avec ce Maufroy, filz de Héry second Empereur, lequel estoiffa son pere, ia vieillard, entre deux couettes: veu que nous les precedens pouuoient auoir quelque legere excuse de leur cruauté, là où ceux cy n'auoient autre occasiō, qu'vne bestialle fureur de faire massacrer ces petits enfans leurs neueux, & lesquelz ne pouuoient preiudicier le Duc Malféen en la successiō de son Duché, veu que la mere en auoit tiré ses meubles, & rapporté sō dot: mais vn mauuais cœur fait que produise œuures semblables à sa malice. Durant ces massacres, l'infortuné amant se tenoit à Milan, avec son filz Federic, & s'auoioit au Seigneur Siluie Sauelle, lequel tenoit le siege deuant le chasteau de Milan, pour & au nom de Maximilian Sforce, lequel à la fin il conquist & recouura par composition avec

avec les François qui estoient dedans. Mais ceste charge estant mise à fin, le general Sauelle s'en alla avec son camp à Creme, là où le Boloigne n'osa le suyuir, ains s'accosta du Marquis de Bitonte, ce pendant les Arragonnois feirent & besongnerent si bien, que ses biens furent confisquez à Naples, & luy fut besoing que les ducats de la Duchesse l'aïdassent à tenir son estat à Milan, la mort de laquelle, quoy que plusieurs l'en aduertissent, ne pouuoit luy estre persuadée, d'autant que quelques vns qui le trahissoient, & craignoient qu'il s'enfuiſt de Milan, luy tenoyent le bec en l'eau, & l'asseuroyent, & de la vie & aise de son espouse, & que bien tost il auroit sa paix avec ses beaux freres, à cause que plusieurs des plus grands luy tenoyent la main, & desfiroyēt son retour au Royaume. Repeu & apasé de ceste vaine esperance, il demeure encor plus d'vn an à Milan, frequerant, & estant biē voulu des plus riches de la Cité, & souuent pratiquant en leurs maisons: & sur tout viuoit assez familièrement ches la Dame Hippolitte Bentiuoglie, là où vne apres dinée, tenant vn Luc en main, duquel il s'aïdoit assez bien, il se print à chanter certains couplets qu'il auoit composez sur le discours de son defastre: la teneur desquels estoit telle:

CHANT D'ANTONIO BOLOGNA,  
mary de la Duchesse de Malsi.

**S**I L'Amour, la mort & le temps  
Auoyent mesuré mes destresses,  
Si de mes poignantes tristesses  
La langueur & le traitt des ans:  
L'Amour me seroit tost reuoir  
Ce que le plus mon cœur desire,  
Et de ma douleur & martyre  
Me seroit l'allegeance auoir.

Le temps accourceroit son cours,  
Afin de prolonger mon aise:  
Et afin que mon cœur s'appaïse,  
Je iouyroÿ de mes Amours.

Ou bien la mort d'un dard cruel  
Estonneroit du tout mon ame,  
Endormant mon corps, soubz la lame  
D'un sommeil amy eternel:

Mais l'Amour, le temps ny la mort,  
N'oyent rien de ce qui propose,  
Et n'escoutent aucune chose  
De ce mien lamentable accord.

Esloigné ie suis de mon heur,  
Et de ma moitié ne m'approche:  
Le mal & le dueil m'est si proche,  
Que tout changé, ie suis en pleur.

La plus courtoïse qu'ont les Dieux  
Ayent formé: i'ay possédée:  
Maintenant l'ire desbordée:  
De quelque puissance des Cieux.

Me tient d'icelle séparé,  
Et disioient les choses esgales,  
Non pas qu'elles soyent inesgales,  
Pour me voir ainsi esgaré:

Mais l'inegalité prouient  
Pour mon peu, & le grand d'icelle,  
Et l'egalité ne me vient  
Que de la bonté de ma belle.

De ma belle, de qui ie suis  
L'espoux, le serf, l'amy fidelle,  
Et qui mourray pour l'amour d'elle;

Si autre aide auoir ie ne puis.

Sors mon ame, sors, & va loing  
Des maux qui trop mon cœur oppressent,  
Et des douleurt qui nous angoïssent,  
Va ailleurs estre le tesmoing:

Puis que l'Amour, puis que la mort,  
Ont esloigné de moy tout aise,  
Et puis que le temps rien n'appaïse,  
De son grand courroux & transport.

Finissant ce propos, le pauvre gentil-homme ne sceut estre si constât que les grosses & chaudes larmes ne luy coulassent de loin de sa triste face, & que le panthelement de ses souspirs continus ne montrassent au vray l'alteration de son ame, si bien qu'il n'y eut homme ny femme en la compagnie qui n'eust grand compassion de luy & sur tous vn, qui encor ne le cognoïsoit, & qui scauoit les complots que les Arragonnois auoyent fait & conspiré contre la vie du miserable Boloigne. Cestuy se nommoit Delio, homme scauant, & de gentille inuention, & qui a assez gentiment escrit en sa langue: le quel ayant sceu que ce gentilhomme estoit le mary de la Duchesse defunte, le vint acoster, & le tirant, à part luy dist: Mon gentilhomme, bié que je n'aye point grand accountance avec vous, estant ceste-cy la premiere fois que je pense vous auoir veu en ma vie, si est ce que la vertu a telle force, & rend les espritz gentils si amoureux de leurs semblables, que dès qu'ilz se voyent ilz sentent vne telle liaison de volonte, qu'il est impossible d'en faire la separation: Or scachant qui vous estes, & les bones, & louables parties qui sont en vous, je serois marry de vous taire chose aucune qui vous puisse tourner à preiudice.

Scachez donc que j'estois n'agueres avec vn seigneur

neur Napolitain , qui est en ceste ville avec quelque compagnie de Caualerie, lequel m'a assuré auoir charge de vous faire mourir , & pour ce vous a fait prier, ainsi qu'il m'a dit, que vous ne vous presâtisiez point deuant luy , afin qu'il ne feust contraint de faire ce qui luy viendroit à contrecœur , & de quoy il seroit marry tout le temps de sa vie. Mais ie vous diray encor pis, c'est que pour vray Madame la Duchesse est morte de main violente en prison , & la pluspart de ceux qui estoient en sa compagnie: au reste, tenez pour tout certain, que si ne pouruoyez à voz affaires , que ce que le Capitaine Napolitain a differé de faire , que d'autres l'exécuteront, ie vous en aduertis , d'autant que ie seroy bien fort marry qu'un tel homme que vous fust saccagé ainsi miserablement, & m'eslimeroye indigne de viure , si sachant les complots que l'on fait contre vous, ie le dissimuloys, sans vous en donner quelque aduertissement. Auquel le Boloigne respondit: Ie vous mercie affectueusement, seigneur Delio , du bon vouloir que me portez : mais quant à ce que dictes de la conspiration de Messieurs les Arragonnois , & de la mort de Madame : vous estes trompé , & vous a lon donné faux entendre, veu qu'il n'y a pas deux jours que j'ay receu lettres de Naples, par lesquelles il m'est mandé, que Monseigneur l'Illustrissime & reuerendissime Cardinal, & son frere, sont presque appaisez , & que bien tost le Fisc me rendra ce qu'on a mis entre les mains du Roy, me restituant par mesme moyé ma chere espouse. Ah seigneur, dit Delio, que vous estes trompé, & comme lon vous paist de bayes, & nourrist d'appasts de Cour : soyez assuré que ceux qui vous escriuent ces folies , vous vendent aussi eshontement que le boucher vend la chair qu'il estalle à la boucherie: & vous trahissent si meschamment, qu'il est impossible d'excoigiter vne trahison plus detestable: mais vous y

penserez

penserez. Ayant dit cecy, il le laissa , & se fourra en la compagnie d'une troupe d'hommes de bon esprit, qui estoient associez ensemble. Ce pendant l'esprit cruel des Arragonnois ne pouuoit s'appaiser pour les meurtres précédans, ains sailloit que le dernier acte mist la Tragedie de Boloigne afin, & qu'il allaist tenir compagnie à la femme & enfans ausy bien en l'autre monde, comme il auoit esté vny par amitié en ceste vie flesse & peu durable. Le Napolitain qui auoit entrepris , pour satisfaire au Cardinal Barbare , la mort de son concitoyen, ayant changé d'aduis, & differant de jour à autre d'effectuer ce qu'il ne vouloit aucunement entreprendre, aduint qu'un Lombard moins conscientieux que l'autre, se laissa auueugler d'auarice, & practifa à deniers comptans la mort du pauvre mary de la Duchesse. Cestuy s'appelloit Daniel de Bozole, lequel auoit charge de quelque compagnie de fanterie à Milan. Ce nouveau Iudas, assuré meurtrier , quelques jours apres sachant que le Boloigne alloit souuent ouir la messe à l'Eglise , & conuent de saint François , se mit en embusche assez pres del'Eglise saint Jacques, là où il vint assaillir , estant accompagné d'une troupe de ses Soldats bien armez, l'infortuné Boloigne , lequel fut plustost massacré, qu'il ne pensa à se defendre , & fut le malheur tel que celui qui l'occist eut tout tel loisir qu'il voulut de se sauuer , pour le peu de poursuite que lon fait de l'homicide. Voyla vn beau acte Cardinaleque, & qui resent sa purité Chretienne, que de massacrer en sang froid, & longues années apres le fait vn pauvre qui ne songe en aucune malice. C'est observer la douceur des Apostres, desquels lon se vante estre les successeurs & imitateurs, & toutes-fois il ne se trouue, ny selyt que les Apostres, ny ceux qui ont suivy leur trace , achetassent les brigans pour couper la gorge à ceux qui leur portoyent nuylance. Mais

quoy?

quoy c'estoit du temps de Iule second, lequel fut plus Martial, que Chrestien, & aimoit mieux esprendre le sang, que donner la benediction au peuple. Telle fin eut le defaître mariage de celuy, qui se deuoit contenter de son ranc, & de l'honneur qu'il auoit acquis par ses faitz & gloire de ses vertus recommandées d'un chacun: Aussi ne fault il jamais voler plus hault que les forces ne permettent, ny sortir de son deuoir, & moins se laisser transporter des fols desirs d'une brutale sensualité, estât le peché de telle nature, que jamais il n'abandonne celuy duquel il est le maistre, qu'il ne l'ait conduit à l'effait de quelque insigne folie. Vous voyez le miserable discours des Amours d'une princesse peu sage, & d'un gentilhomme oubliant son ranc, qui doit seruir de miroir à ceux qui sont trop hardis entrepreneurs, & les faire mesurer selon ce qu'ilz peuuent, & doiuent pour se maintenir en reputation, & porter le tiltre de bien aduisez & ne seruir d'exemple par leur ruine à toute vne posterité, comme pouuez prendre sur la mort du Boloigne, & de tous ceux qui sortirent de luy, & de son infortunée épouse, Dame, & maistresse. Mais c'est assez discouru sur cestuy-cy, veu que l'histoire diuersifiée de nos recitz, nous appelle à mettre d'autres en jeu, qui n'ont esté gueres plus heureux, que ceux desquelz vous auez desia gousté l'histoire.

Fin de la xix. Histoire.

## SOMMAIRE DE LA xx. histoire.

**C**ela n'a point esté sans cause si de tout temps les hommes plus accorts & saiges, ont tenu l'œil & sur leurs filles & sur celles qu'ilz auoyent prises pour espouses

espouses, non afin de les tenir comme serues & esclaves, & leur oster toute liberté, ains pour euiter le murmure d'un peuple, & les occasions qui se presentent à la ieunesse pour la corrompre & infecter, & sur tout estans assurez des assauts que l'on donne aux filles estans encor en la premiere flamme du feu que nature allume au cœur de celles mesmes, qui sont les plus sages. Non que les aucuns ne trouuent bien fort estrange que lon face vne si solennelle garde de celles qui doiuent viure en liberté: mais telles gens ne pensent point que la liberté & bride trop licentieuse donnée à la ieunesse, luy cause vne si forte & fastcheuse seruitude, qu'il vaudroit mieux estre enchainé & clos dans quelque obscure prison, que d'estre marqué d'une telle tache d'infamie, que volontiers telles licences & libertez nous apportent. Si la France ne voyoit des filles de grand' maison denigrees pour leur trop grande & libre façon de viure, & leurs parens desolez pour telle vilennie, & le nom des maisons qui seruent de fable & de chanson au peuple: il faudroit laisser ceste maniere de faire la sentinelle sur ses enfans aux nations qui ne conuersent guere avec l'estrange: & où les hommes sont ialoux de la seule Idée de ceux qu'ilz estiment estre de bonne grace, & qui osent d'un seul regard donner atteinte à leurs filles. Mais où les exemples sont euidens, où la folie est plus que manifeste, où tout le monde est assuré de ce qui se passe, & que les fruits de la desbauche en sortent en lumiere, ne fault plus garder les costumes dangereuses d'un pays, & s'asservir à la sotte opinion de ceux qui disent que la ieunesse qu'on tient de trop pres, se nourrist en telle grosseur & lourderie d'esprit, qu'il est puis après impossible d'en faire quelque chose de bon. Les filles de



de Rome iadis viuoient recluses dans les palais de leurs peres, estans tousiours à la queue des meres : & toutes-fois estoient elles si bien instruites, que les plus ciuivilisees, & mieux apprises des nostres, auroyent assez à faire à seconder vne des moins parfaictes. Mais que peuuent apprendre de ciuil, & tant bon, nos filles en ce temps par les compagnies, que des paroles : pleines de paillardise & lubricité, des gestes réplis de bouffonnerie, & le plus souuent des actes qui sont moins honnestes, que la parole ne scauroit l'exprimer? Je ne pretends priuer ce sexe de l'honneur & confabulation aux compagnies, & moins des exercices acoustumez entre les nobles de nostre France, ny de la liberté de se voyr que nous auons retenue de nos ancestres: seulement me semble qu'il seroit bon de contempler les mœurs, & inclinatio des volonte, & resrener celles qui seront trop gaillardes, esueillant par mesme moyen l'esprit que lon verroit trop morne, & separé de courtoisie, & ciuilité. Car en faisant ce choix, il seroit impossible que la vertu ne reluit beaucoup plus par les maisons des grands, que ne fait la rusticité es Cabanes des paysans, & villageois, lesquelz bien souuent obseruent mieux la discipline de nos predecesseurs en esleuant leurs enfans, que ceux qui s'osent louer de scauoir que c'est que de biē manier, & gouuerner l'aage le plus fascheux à regir que soit son quelle que ce soit de la vie des hommes.

C'est pourquoy le bon & sage Empereur Marc Aurele ne vouloit point que ses filles fussent nourries en Cour d'autant que, disoit il, quel prouffit tirera la nourrice apprenāt honnesteté, & vertu à sa fille: veu que nos œures les conuient à solatrer & apprendre la sottise des amoureux? Je discours ainsi, non que ie sois si rigoureux iuge  
pour

pour nos Damoysselles Françoises, que ie les souhaite ainsi reformées que la veue nous en soit interdite, m'asseurant que la vertu en quelque lieu qu'elle soit, ne peut ouurer que choses qui sentront le goust d'icelle, mais afin d'entrer en propos d'une Dame Italienne, laquelle tant que son premier mary, cognoissant son inclination, la tint suiuite, elle vesquist en reputation de femme modeste, sans que personne veist en elle rien qui peust diffamer sa renommée: & tout aussi tost que l'ombre de ceste libre carriuité fut passée par le trespas de sō mary, Dieu scait quel les farces elle ioua, & comme elle souilla & son renom, & l'honneur de celuy qui l'espousa en secondes nopces: comme vous entendrez, si prenez la patience de lire le discours de l'histoire presente.

## VIE DESORDONNEE DE LA

Comtesse de Celant, & comme ayant fait  
mourrir le Comte de Mustine, elle  
fut decapitée à Milan.

## HISTOIRE. XX.



ASA L, comme chacun scait est ville située en Piedmont, & subiette au Marquis de Monferrat, en laquelle estoit vn homme fort riche, quoy que de bas lieu, nommé Iacques Scapardon, lequel estoit deuenu opulent, plus par mauuais art & vsure trop manifeste, que par autre sienne industrie: lequel print à fēme vne jeune Grecque, que la Marquise de Monferrat, mere du Marquis Guillaume, auoit amené du voyage qu'elle fist en Grece avec son mary, lors que les Turks coururent

rurent le país de Macedone, & saisirent la ville de **Mo-**  
**don**, qui est en la Morée : de laquelle Scapardon eut  
 vne fille assez belle, mais gaillarde viue & trop esueil-  
 lée, le nom de laquelle fut Blanche Marie: Le pere mou-  
 rust assez tost apres sa naissance, comme celui qui estoit  
 chargé d'ans & qui s'estoit beaucoup tourmenté en sa  
 vie pour s'enrichir, & montoit son bien à la valeur de  
 plus de cent mille escus. Blanche Marie estant perue-  
 nue à l'aage de seize ou dixsept ans, elle fut requise de  
 plusieurs, tant pour sa beauté, gentillesse, bonne grace,  
 que grandes richesses: mais à la fin, elle fut mariée au  
 seigneur **Hermes**, Visconte, enfant d'une des premie-  
 res maisons de Milan, lequel l'amena incontinent apres  
 les nopces en sa maison, laissant la Grecque pour ma-  
 nier les vsures du deffunct. Ce Gentilhomme, qui cog-  
 noissoit entre deux vertes vne meure, ayant pratiqué  
 quelque temps sa femme, veit qu'il luy falloit vser plus  
 de mors & bride que d'aiguillon; la voyant volage,  
 pleine de desirs, & qui n'appetoit qu'une folle & des-  
 ordonnée liberté: & pource, sans la tourmenter, fa-  
 scher ny tancer, l'accoustuma peu à peu à se tenir à l'ho-  
 stel, & la caressoit plus que de son naturel il n'eust fait  
 vne moins legere, afin de la tenir en deuoir. Et quoy  
 que à Milan les Dames ayent presque pareille liberté  
 que les nostres, participant ce pays, de l'air Gaulois, si  
 la tenoit **Hermes** neantmoins en ceste maniere, qu'elle  
 ne frequentoit autre maison que celle de Madame  
**Hippolite Sforce**: laquelle vn jour luy demanda pour-  
 quoy il tenoit sa femme de si court, & qu'elle estoit  
 d'aduis qu'il luy laschast vn peu la bride, à cause que  
 plusieurs murmuroyent desia de ses façons de faire, &  
 le tenoyent comme mal-gracieux, l'estimant estre ou  
 assorté de sa femme, ou jaloux. Madame, dist lors le **Mi-**  
**lannois**, ceux qui à leur aise parlent de moy en ceste  
 sorte, ne scauent point encor le naturel de ma femme,  
 laquelle

laquelle j'aime mieux que soit vn peu captiue, que li-  
 bre avec son deshonneur & mon infamie. Iesçay ou  
 est-ce que ma chauffeure me presse & blesse, & com-  
 bien il faut conceder à vne jeunesse si volontaire que  
 celle de ma femme, & jusqu'à où ie luy peux lascher  
 la bride. Que j'en soye ialoux, non suis, sur la foy que  
 je doy à Dieu: mais je cognoy, ce que je ne veux point,  
 s'il est possible, que m'aduienne: & cela vous en face  
 foy, que je luy donne licence de venir chez vous, &  
 jour & nuict, & à quelque heure q'ce soit, estât assureé  
 de l'honnesteté de vostres, & vertueuses compagnies  
 qui frequentent vostre maison. Mais de ce Palais en là  
 il luy suffira que mon logis est assez suffisant pour son  
 plaisir, & le commun aise de nous deux: & que l'on  
 ne m'en parle plus, afin que le trop m'en importuner,  
 ne me rendist plus dur que mon naturel, & ne me feist  
 penser d'elle ce que ie n'en veux seulement soupçon-  
 ner, me contentant de sa chasteté, pourueu que trop  
 de liberté ne la luy corrompe.

Ces propos n'estoyent point dits sans cause, & le sa-  
 ge mary voyoit bien que telles bestes, quoy qu'il ne  
 faille les trop rudoyer, fault que soyét tenues de court  
 & qu'on ne les laisse trop aller & courir à leur aise. Et  
 vrayement sa prophetie fut par trop veritable, veu ce  
 qu'elle feist depuis, d'autant que six ans apres ses nop-  
 ces, le bon **Hermes Visconte** deceda, dequoy elle fut  
 bien fort marrie, comme celle qui l'aimoit vniquemét,  
 n'ayant encore guere gousté des apasts d'une liberté  
 telle que depuis elle beut à glouton trait, qu'ad apres  
 les obseques elle se retira à **Montferrat**, & depuis à  
**Casal** en la maison de son pere, sa mere estant aussy  
 trespassée, & elle demeurée seule, pour jouir à plaisir  
 du fruit de ses desirs. Aussy tout son estude n'estoit  
 qu'à se parer, & attirer, à employer tous les matins à  
 se vermillonner les joues, avec plus de curiosité que la

plus éshontée courrisanne de Rome , œilladant vn chacun qui passoit, riant à tout le monde, & tenant le barlan d'arraisonner tous gétils-hommes, qui passoyent par la rue. Ce fut le chemin par lequel elle paruint au feste glorieux de ses triumpantes lubricitez , & gaigna le pris sur les plus fameuses femmes qui de son temps ayent fait profession des armes, avec lesquelles Venus jadis faisoit despouille Mars , & luy ostoit le plus fort & mieux acéré de tout son harnois. Ne pensez filles que soit peu de cas que le caquet avec la jeunesse, veu qu'une ville est à demy gaignée , quand ceux qui sont dedans demandent à parlementer , à grand peine sont ilz pour endurer le canon : aussy quand l'oreille d'une jeune fille , ou femme, se laisse si foudain chatouiller, & se plaist à dire le mot , quoy que la caractere n'y soit point interessée, si est ce qu'on donne occasion au peuple d'en parler, peult estre au desauantage de telle qui n'en peult mais : & voila pourquoy il fault euter non seulement l'effait d'une chose mal faite, ains encor le soupçon, veu que le bô renom est autant requis aux Dames, que la vie honneste.

Ce grand lule Cesar, qui premier reduit la Republique Romaine en forme de Monarchie, interrogé pour quoy il auoit repudié sa femme, puis qu'il n'estoit poit assure, qu'elle eust forsaict avec Clodie, la nuit que on celebroit les sacrifices de la bonne Deesse : respôdit autant sagement que veritablement, que la maison de Cesar ne deuoit pas seulement estre void d'adultere, ains encor du soupçon d'iceluy. Voyla pourquoy i'ay dit, & dy encore, que de vo<sup>9</sup> memes vous deuez vous tenir sur vos gardes, & rire avec le téps, sans trop vous amuser à escouter : ains plustost faire comme le serpent qui estoupe son oreille de sa queue, afin de n'ouyr les charmes & enforcele mës d'un enchanteur. Tandis d'oc que Blanche Marie estoit à Casal, chérie & amourachée de

de plusieurs, qui souhairtoyent l'espouser , aduint que deux s'offrirent entre tous les autres , & s'essayoyent chacun selon sa puissance , c'estoyét le Seigneur Gismond Gonsague, parent proche du Duc de Mantouë, & le Conte de Celant, grand seigneur en Sauoye , les terres duquel sont en la vallée d'Agoste. C'estoit le pas setemps de ceste fine semelle, de se repaistre des harâgues des deux seigneurs, & en faire puis apres ses cōptes, exprimant de si bonne grace les contenance des amoureux, & y meslant les souspirs, sanglots, & courtoisnemens de veuë, que lon eult dit proprement que de sa vie elle n'auoit fait autre chose. La Marquisse de Monferrat, voulant gratifier au seigneur de Mantouë son gendre, faisoit son pouuoir d'induire ceste folle à prendre pour espoux Gismond Gonsague, & estoit la chose allée si auant, que presque le mariage s'en alloit conclud, si le Comte Sauoyen n'eult monsté son adresse, & la gentillesse de son esprit, lors que sachant comme les choses se gouuernoient , & que vn autre estoit en bransle d'emporter le pris, & gagner la maistresse. A ceste cause s'en vint voir la Dame, laquelle luy feist fort bon accueil , ainsi que coustumierement elle en vsoit à tout autre. Luy qui ne vouloit employer son temps en vain, l'ayant trouuée seule & à propos , la commença prescher en ceste sorte, avec vne telle contenance, qu'elle cogneut que le Comte estoit à bon escient espris de son amour.

*Harengue du Comte de Celant  
à sa Dame.*

Je suis en doute, ma Dame, de qui me dois plustost plaindre, ou de vous, ou de moy-mesme , ou bien de la fortune qui nous guide & conduit ensemble : Je voy bien que vous avez quelque tort , & que ma cause n'est pas trop iuste, vous n'ayant pris garde à ma passion qui est outrément desmesurée , & moins

escoute ce que plusieurs fois je vous ay fait entendre  
 del'honneste amour que je vous porte: mais je suis en  
 cor plus accusable, qui ay permis qu'un autre ait mar-  
 ché si auant sur mes brisées, que j'ay presque perdu le  
 trac de la proye que le plus ie desire: & sur tout con-  
 damne nostre fortune que je sois en dangier de perdre  
 ce que ie merite, & vous en peril d'aller en tel lieu, ou  
 vostre captiuité ne sera pas moïdre que celle des esclau-  
 ues, condamnez aux mines des Portugais aux Indes.  
 Ne vous suffit il pas que le seigneur Hermes vous ayt  
 tenue cinq ou six ans en chambre, sans aller parache-  
 uer le reste de vostre belle Ieunesse par my ces Mâtou-  
 ans qui ont tousiours quelque martel en teste? Il vaut  
 mieux, ma Dame, que nous qui sommes plus proches  
 de la gaillardise Françoisë, & qui viuons suuant la li-  
 berté dudit pais, viuions ensemble plustoit que vous  
 foyez captiue dans la maison d'un Italien, lequel vous  
 tiendra en pareille seruitude que d'autresfois vous a-  
 uiez experimenté. Au reste voyez quelle opinion aura  
 l'on de vous, & si tous ne diront que pour crainte de la  
 Marquise vous auez espousé le Seigneur Mantouan, &  
 je sçay que vous ne voulez point qu'on estime ainsi de  
 vous, comme d'une pupille, & qui est hors de ses  
 droictz: & afin que je n'employe mon temps en ha-  
 rangues, je vous supplie voyr la ferme amitié que je  
 vous porte, & qu'estant riche comme je suis, ce n'est  
 point autre chose qui m'induise que voz bonnes gra-  
 ces & nourriture à vous aymer plus que toute autre  
 Damoyelle qui viue. Et quoy que je vous puisse amen-  
 er d'autres raisons pour la preüue de mon dire, si est-  
 ce que ie m'en raporte & à l'experience, & à la bonté  
 de vostre esprit, & equité de vostre jugement. Si ma  
 passion n'estoit vehemente, & mon tourment sans re-  
 ceuoir comparaison ie souhaiterois qu'on se moquast  
 de mes saintes angouisses, & qu'on salariat mes peines  
 simulées

simulées, avec vne risée poignante. Mais estant mon a-  
 mour plein de telle sincerité, mon traual continu, &  
 mes lancements qui ne peuuent prendre fin, que par la  
 compassiõ que vous auez de moy: ie vous supplie, ma  
 Dame, voyr le merite de ma foy, & le mesme avec le  
 deuoir de vostre courtoisie, & lors vous iugerez de  
 combien ie dois estre preferé à ceux, qui sous le voyle  
 de la puissance d'autruy veulent acquerir pouuoir de  
 vous commander, la ou ie m'astrains, & oblige ma  
 parole de ne sortir de ma vie de pas vn de voz com-  
 mandemens. Voyez s'il vous plaist qui ie suis, & de quel  
 le affectiõ je vous supplie, ayez esgard à l'embassadeur  
 qui est le mesme Amour, lequel me tient en voz lacs, &  
 me rend le captif de voz beautez & graces qui ne se  
 parangonnent à autres, de forte que si ie pers ma cau-  
 se, outre que vous ferez accusée de cruauté, vous ver-  
 rez l'entiere deffaicte du gentilhomme qui vous aime  
 plus que l'amour même ne sçauroit bailler de flammes  
 & desirs pour s'affectionner vers creature mortelle:  
 mais je pense que le ciel m'en a departy telle quantité,  
 afin qu'en vous ayant de telle vehemence, vous sentie-  
 tiez aussi, que c'est moy qui dois estre l'Amy, & espou-  
 se de celle gentille, & courtoise Dame Blanche Marie,  
 qui seule se peut dire maistraille de mon cœur. La Da-  
 me, qui au parauant s'estoit moquée de toutes les de-  
 mandes du Comte, oyant ces derniers discours, & re-  
 suant sur son premier mariage, & sur le naturel ialoux  
 des Italiens, à demy gaignée, sans qu'elle en feit autre  
 semblant, respondit au Comte en ceste maniere.

Monsieur le Comte, bien que je sois obeissante aux  
 vouldoirs & commandemens de Madame la Marquise,  
 & que bien ennuis ie voudrois luy desplaire, si est-ce  
 que iamais ie n'engaigeray tant ma liberté, que tous-  
 jours je ne me referue vn point pour dire ce que j'ay

en ma pensée. Et que péux ie auoir rien de moins, que choisir celuy à qui ie dois estre & à la mort & à la vie? & duquel estant vne fois inuestie, il est impossible s'en depestrer: ie vous assure que si ie ne craignois le parler & soupçon des ames malignes & le venin des langues mesdisantes, que iamais mary ne me tiendrait plus en captiuité: & si ie pensois que celuy que ie pretes eslire me fust si farouche que d'autres que j'en cognoy, la partie seroit dès cest instant rompue. Je vous mercie neantmoins & des aduertissemens que m'auiez donné: & de l'honneur que me faites, souhaitant de m'honorer par le mariage, d'entre nous deux: & vous prometz, veu la rondeur de vostre parole & le peu de dissimulation que ie voy en vous, qu'il n'y a Gentilhomme en ce pais auquel ie donne plustost puissance sur moy que à vous, si par cas ie me marie, & de ce tenez vo<sup>s</sup> aussi assuré, côme si la chose estoit desia faite.

Le Comte voyant vne si belle entrée, ne voulut ainsi laisser escouler le temps, ains batant les buissons, tandis que la proye estoit preste à en sortir, lui dist: Et puis que vous cognoissez ce qui est profitable, & nuisible, & que le bien de vostre liberté vous est tant recommandé, que ne paracheuez vous, ce qui ne peut redonder que à vostre honneur? Assurez moy de vostre parole, & me promettez la foy, & loyauté de mariage, puis laissez moy conuenir du reste, car l'espere d'en venir à bout, sans l'offence, & desplaisir de personne: & voyez qu'elle demeueroit resuant, & sans mot dire, luy print les mains, & les baisant vn million de fois, aiousta encor: Et quoy, ma Dame, estes vous estonnée en vn assault si plaisant, là où vostre aduersaire se confesse estre vaincu? Courage, & voyez icy celuy qui vous supplie de le receuoir pour vostre loyal espoux, & lequel vous iure toute telle amitié, & reuerence qu'un mary doit à sa loyale espouse. Ah monsieur le Comte dit elle, & que

dira

dira la Marquise, à laquelle je me suis du tout rapportée touchant ce mariage? N'aura elle pas iuste occasion de me porter mauuais visage, voyre & de me mal mener, voyat le peu de respect que ie luy porte? Dieu me soit tesmoin si je ne voudrois que iamais ce Gonzague ne fust venu en ceste contrée, car ne l'aymant point j'ay presque fait vne promesse que ie ne scaurois tenir. Et puis que (dist le Sauoyien) il n'y a rié de fait avec luy qu'auiez vous affaire de vous tourmenter? La Marquise voudroit elle tyranniser la volonté de ses vassaux & contraindre les Dames de sa terre de se marier contre leur gré & vouloir? Le ne pense qu'une Princesse tant sage: & si bien aprise s'oublie iusqu'à la, qu'elle force ce que Dieu a laissé en la liberté d'un chascun. Au reste, laissez moy faire, & promettez moy seulement mariage, car nous pouruoirons bien au tout. Blâche Marie vaincue par ceste importunité, & craignant de tomber encor vn coup au seruage, esperant que le Comte la tiendroit en toute telle liberté qu'il luy assureoit, s'accorde à luy & luy jura la foy, & s'entrefirent promesses de parole de present respectiue ment l'un à l'autre, & encore pour mieux assurer le fait, & empescher que la corde ne rompist, ilz la tordirent si bien que sautans l'un par dessus l'autre, ilz paracheuerent la partie entiere. Le Comte bien ioyeux de ce beau rencontre, en donna si bon indice par sa contenance, & avec la familiere & continuel le hantise qu'il faisoit chez Blanche Marie, que bien tost apres la chose fut publiée, & vint aux oreilles de la Marquise, que la fille de Scapardon auoit espousé le Comte de Celant. La bonne Dame, bien qu'elle en fust marrie outre mesure, & que volontiers s'en fust végée sur l'espousée, si est-ce que respectant le Comte, qui estoit grand seigneur, elle aualla ceste pillure sans la mascher, & pria le Seigneur Gonzague de ne s'en fâcher: lequel voyant la legereté de la Dame, n'err

feist que rire, & loua Dieu de ce que la chose s'estoit ainsi rompue, car il preuoyoit presque desia quelle issue auroit ceste Comedie, ayant conuersé familièrement quelques jours en la maison de Blanche Marie. Le Mariage donc fut publié, & la solennité des nopces faites fort magnifiquement, & selon la grandeur de celui qui l'epousoit: mais l'Augure & presage fut triste, & monstra la face melancolique du temps, lequel s'obscurcist sur le point qu'on alloit à l'Eglise, que l'aïse & joye ne dureroit longuement en la maison du Comte: aussy dit on communément. Que qui se prend par amourettes, se laisse avec rage. D'autant que s'estant retiré le Seigneur de Celant en ses valons des montaignes Sauoyennes, il commença voir à qui est-ce qu'il auoit affaire, & que ceste femme surpasseoit toutes les autres en legereté & desirs effrenez, de mesme se resolut d'y mettre ordre, & luy fermer le pas auant qu'elle eust gagné la campagne, & que librement elle alast à la Pecorée ou bon luy sembleroit. La folle Contesse, voyant que son mary s'auisoit de ses tourdions, & que sagement il y vouloit remedier, ne fut vn brin estourdie: ains commençant ses plaintes, luy reprochoit ores ses richesses, tantost ceux qu'elle auoit refusez, pour aller viure comme vne beste sauuage par les môtaignes desertes & peu fertiles de Sauoye: & que au reste, elle ne pretendoit point se laisser ainsi coiffer & tenir enfermée comme vne beste.

Le Comte, qui estoit sage, & qui ne vouloit point rompre l'anguille au genoil, luy mettoit deuant les yeux combien vne Dame doit auoir son honneur en recommandatiō, & que les fautes les plus legeres des grandes semblent des pechez mortels deuant le peuple: qu'il ne suffit pas à la Gêtilfemme d'auoir le corps chaste, si la parole ne s'y conforme, & si l'esprit ne suit ce qui est exterieur, & la hantise ne donne signifiante

des concepts & cache en l'ame. Et seroye bien marry, disoit-il, Mamie, de vous donner occasion aucune de mescontentement: car la où vous serez faschée, ie ne scauroye auoir guere grand aïse ny plaisir, vous estant celle qui deuez estre vn second moy mesme: & moy de liberant de vous tenir ma promesse, & vous traiter comme espouse, pourueu que vous me respectez en tout comme mary. Car la raison ne veut point ny ne scauroit le commander, que la teste obeisse aux membres, & face rien pour leur secours, s'ils ne se monstrēt telz, comme ceux qui dependēt de la fantē & vie d'elle. Le mary estant le chef de la femme, faut que soit obey en ce qui est raisonnable: & elle s'estant rapportée aux plaisirs de son chef, ne peut estre que celui qui luy est associé, ne face beaucoup pour sa compagne. D'vne chose faut que je vous accuse, c'est que de peu de chose vous formez complainte, d'autant que l'esprit qui s'occupe à folle, ne peut souhaiter que choses vaines, & de peu de prouffit, & où le plaisir du corps est seulement consideré: mais l'ame qui suit la raison, dissimule ses passions avec paroles pleines de sagesse: & en sachant beaucoup, fait toutesfois parade d'vne hōnestē & accorte ignorance. Mais ie pourroye bien faillir en cecy, pensant que vne femme qui a des opinions particulieres, puisse prester l'oreille à chose quelle que ce soit, sinon à ce qui luy chatouille le sens, & plaist aux desirs complotez en sa folle fantasie. Ne trouuez estrange ce que je dy: car voz paroles proferées sans discretion, me font tenir ce langage. Au reste, vous me ferez plaisir, & bié pour vous, de garder ce dont ie vous prie, & suyure sur cecy mon conseil. La Contesse qui estoit aussy fine, & malicieuse, comme le Comte estoit bon, & sage, dissimulant son maltalent, & courant le venin qui se couuoit en son ame, commença à si bien faire l'hypocrite deuant son mary, & à contrefaire la

simple, qu'un plus accort que son mary eust esté pris à telle pipée: & fait tant qu'elle gaigne le Comte, & le fait aller à Casal, pour visiter les terres de son heritage.

Voyons à quoy tendoit l'intention de ceste faulse femme, & quel échec elle vouloit donner & à son mary & à son honneur, & lors nous cognoistrons, que quand vne femme se veut adonner à mal faire, il n'est malice, ny surprise desquelles elle ne s'aduise, & qu'elle ne mette à fin, quelque danger ou peril, qui luy soit offert. Les faits d'une Medée, s'il faut adiouster foy aux Poëtes, & la folie de l'amie à Thesée montrent assez de quel zele sans raison elles commencent & paracheuent leurs entreprises: de sorte que le vol de l'aigle ne s'estend point si hairement comme celuy des solz desirs & conceptions d'une femme qui se fie en son opinion, & laquelle se desreigle du chemin de son deuoir, & de la voye de prudence. Pardónez moy mes Dames, si ie parle si auant, & ne pensez que je vueille blasonner autres que celles, lesquelles oublient le ranc auquel leurs ancestres les ont colloquées, & qui forligné du vray sentier de celles qui par vertu ont immortalisé la memoire & d'elles & de leurs espoux, & des maisons d'ou elles sont descendues. Ie seroy marry de faire l'office d'un mesdisant, non moins que de flater ceux que je voy faillir lourdement & à veue d'œil deuant tout le monde: Mais que me seruiroit de dissimuler ce que ie sçay que vous mesmes ne voudriez taire en estans requises en conscience? Ce seroit folie & impudence de masquer le vice, & luy vestir le saint habillement de vertu, & appeller courtoisie, & civilité ce qui seroit vne pure & manifeste paillardise: appellos chascune chose seló son nó, & ne denignons rien de ce qui de soy est beau, & pur, & ne souillons aussy le renom de celles que leur propre vertu rend de soy assez recommandées. Ceste gentille Comtesse estant à Casal,

Casal, caressant son mary, & le baissant du baiser de trahison, & estant de luy caressée sans fiction, ne pouvant oublier les sermons de son espoux, & moins sa lubricité, voyant qu'avec son Comte il luy estoit impossible de faire arrouser son iardin par autre Iardnier que celui qui en estoit le vray vsfructuaire & possesseur, delibéra de s'enfuir, & aller à son aventure: pour à quoy paruenir, elle ouit mis desia ordre aux deniers, les interez desquelz courroyent à Milan à son prouffit, & s'estât saisi de la main d'une grãd somme de ducatz, pour attendre ses rétes, s'enfuit de belle nuit, accompagnée de quelques siens seruiteurs, qui estoient les secretaires de sa menée. Sa retraicte fut à Pauie, ville suiette à l'estat, & Duché de Milan, ou elle leua un Palais grand & magnifique, lequel elle meubla selon son estat, & train de son mary, & suyuant le grand reuenu qu'elle auoit du sien propre. Ie vous laif se pèser, quel tintamare vint en teste au Comte de Celant, voyant la soudaine fuite de sa femme: Peu s'en fallust qu'il n'enuoyast & allast luy même apres de toutes partz pour la ramener en la maison, mais ayãt bien imaginé à son bié, & auantage, & cognoissant que ceste absence luy estoit un grand fardeau de dessus sa teste, & un sauuãge soucy de son cerueau, se resolut de la laifser en quelque lieu qu'elle se seroit retirée, sans iamais faire estat de la rapeller. Ie serois bié sot, disoit il, de tenir aupres de moy un ennemy si pernicieux, & redoutable que ceste loutie eshontée, laquelle un jour que je n'y penserois en rien me seroit couper la gorge à quelque sien paillard, apres auoir souillé la sainte couche de nostre mariage. Ià ne plaifse à Dieu que vne telle paillarde profane plus par sa presence la maison du seigneur de Celãt, lequel est puni à la rigueur pour l'excessiue amour qu'il a porté à ceste malheureuse. Aille ou bon luy semblera, & qu'elle viue à son aise: ie me contente

contente de sçauoir ce que les femmes sçauent faire, sans plus tenter la fortune, & essayer le dernier point de sa meschanceté. Il passe encor oultre, disant que l'honneur d'un si homme de bien qu'il estoit, ne dependoit point du deuant de sa femme meschante. Et vous peuz bien assurez, que tout le sexe ne fut en rien esparné par le Comte, qui parloit alors plus par transport, que esguilloné de raison aucune qui lors dominaist en luy, & sans qu'il feist conference d'une bonne troupe de femmes de bien, qui effacent la vilennie de quelque nombre de celles qui s'abandonnent, sans auoir esgard à la modestie, & honte qui deuient estre familiere, & comme vne naturelle inclination à toutes femmes & filles. Mais reuenans à Blanche Marie, tenant cour & maison ouuerte à Pauie, elle acquist vn si saint renó, que celle Laïs Corinthienne n'estoit iadis guere plus esuentée par l'Asie, que ceste cy par les coins presque de toute l'Italie, s'y portant si honestement, que le trop de liberté & priuauté qu'elle monstroit à vn chascun, tesmoignoient assez de sa vie trop peu honneste: Bien est vray qu'elle tenoit vn peu de reputation. Et ne se prestoit point que à bien-bonnes enseignes, si bien que celle de qui iadis le grád orateur Grec ne voulut acheter vn repentir à haut pris, estoit bien plus excessiue en vente de sa marchandise: mais non pas lasciuie: Veu que dés aussy tost que ceste cy voyoit vn homme gentil, beau, bien proportionné, & gaillard, elle ne faisoit à luy monstrez si bon visage, qu'il fust esté bien sot s'il n'eust cogneu à quelle auoine ceste iumét hennisoit, si bien que Messaline Princeesse Romaine ne la surpassoit sinon en ce qu'elle visitoit les lieux publics, & ceste cy faisoit ses yeux en sa propre maison: l'autre aussy receuoit indifferement les Chartiers, Matelots & Crochetteurs, & ceste demigrecque prenoit son passetemps avec la noblesse disposte & gaillarde. Mais d'une

d'une chose luy ressembloit elle tresbié, c'est que plus tost elle se lassoit du trauail, qu'elle n'estoit rassasiée du plaisir, & deduit, ressemblant vn gouffre, lequel reçoit tout sans desgorger rien qu'on y puisse getter dedans. C'estoit la vie pudique que ceste bonne Dame menoit apres qu'elle s'en fut fuyé d'avec son Espoux. Aduisez si le Milanois qui l'auoit épousée en premieres nopces estoit vn brin lourdaut, & s'il ne cognoissoit pas l'art, & industrie d'un bon Phisognome: & s'il n'est pas necessaire de ployer de bon heure les verges afin d'en faire ce que l'on veut, & s'en seruir en son affaire, & de mesme bailler vn ply à la ieunesse, & y retrancher les sions trop gaillards, & lesquelz peuuet trop oster d'humour de la tige & rameaux principaux de l'arbre. Aduint durant qu'elle se tenoit à Pauie, menant ce beau, & honorable train: que le Comte de Mafine, nommé Ardizzin Valperga vint au seruice de l'Empereur, & par mesme moyé se retira à Pauie, avec vn sien frere. Le Comte estoit beau, gaillard, & dispos, adextre à toute chose, ayant vn seul defaut, que d'estre boiteux par vn hazard, & coup receu à la guerre: mais cest accident ne luy ostoit pas beaucoup de sa naueté & gaillardise. Ayant seiourné quelques jours à Pauie, il print garde à la beauté, maintien & bonne grace de la Contesse de Celant, & s'arresta avec telle deuotion à la cõtémpler & amouraischer, faisant souuent la ronde par la rue où elle se tenoit, que en fin il eut moyen de parler à elle. Les premiers propos ne fut que vn simple langage, & tel que vsent ordinairement les Gentilz hommes se trouuans en la compagnie des Dames, & ne peut de prime face le Valperga asseoir autre iugement sur ceste deesse, que de femme accorte & honneste: & telle toutesfois, qu'il ne faudroit point tout le camp de l'Empereur pour forcer la place, laquelle neluy sembloit pas si bien flanquée & remparée, que vn bon



vn bon cheualier n'y entraist facilement, ayant la lance en arrest, y estant, desia la bresche si viue avec le fossé, qu'il y paroïssoit vn beau chemin, accessible pour toute sorte de soldat. Il se familiarisa donc si bien avec la Dame, & luy parloit si priuément, qu'vn jour estât seul avec elle, il luy vfa de ceste façon de parler: Ne seroy-je pas vituperable sur tous les hommes, & reprochable d'vne grand fortife, d'estre si long tems avec vne tant belle & courtoise Dame que vous, sans vous presenter mon seruice, & vous offrir mon corps, vie & biens, pour en disposer tout ainsi que bô vous semblera? Ce que ie dy, Madame, n'est pour mauuais & finistre iugement que je face de vous, qui vous louë: & estime sur toute Gentilfemme, que j'aye encor cogneu jusques icy: ains pour me sentir epris tellement de vostre amour, que je seroye tort à vostre honnesteté, & à ma loyale seruitude vers vous, si ie demeureoye muet, & celoye ce qui brusleroit incessamment mon cœur d'vne infinité d'ardans desirs, lesquels me boïllonnent pour l'extreme & ardent amour que je vous porte. Et ne veux que me croyez, si ie n'execute toute chose en laquelle il vous plaira m'employer: pource vous supplie, Madame, m'accepter pour vostre, & me favoriser comme celuy, qui auec toute fidelité, espere passer son temps en vostre compagnie.

La Contesse, quoy qu'elle cogneust bien que le feu n'estoit pas si allumé en l'estomach du Comte qu'il disoit, & que ses paroles estoient trop gaillardes, & sa contenance trop gaye pour vn amoureux transy, tel qu'il se feignoit. Si est-ce, que le voyant adroict, jeuné dispos, & fort en membres, delibera d'accepter le party, & s'arrester pour vn temps à cestuy-cy, appaisant sa gloutonnie és choses de l'amour; auec vn morceau si friant, que la delicate gaillardise de ce jeuné seigneur: & que pendant que cestuy-cy se refroidiroit, vn autre

se presenteroit en lice. Et pource luy dist elle: D'autât que ie sçay quelles sont les façons de faire des hômes, & avec quelz appalts ils trompent plus souuent les Dames qui ne se donnent garde de leurs faïets, ayant expérimenté leur malice, & peu d'amitié, j'auoie deliberé jamais n'aimer autre que mon affection, ny faire faueur à homme, que celuy qui auroit simplement le deuis avec moy, & prendre mon passetemps à ouïr les braues requestes de ceux qui se disent brusler d'Amour au milieu d'vn torrét de delices. Et bien que ie ne vous pense pas meilleur que les autres, ny plus loyal, affectionné ou esmeu, si suis-ie contente, pour le respect du ranc que vous tenez, d'en croire vne partie, & vous accepter pour mien: pourueu que vostre discretion soit telle, que ie me fie que seigneur de telle part que vous voudroit monstrer en telles affaires: & là où ie verray l'effect de mon espoir, ie ne seray si ingrate que avec toute honnesteté je ne m'effaye de satisfaire à ceste vostre amitié. Le Comte se voyant seul, & prenant le langage de la Dame aux fins qu'il deuoit, la voyant embellie d'vn tiers pour l'alteration de son ame, & le desir qu'elle auoit que le Comte n'vsast de delay, & feist trop l'honneste, ou elle ne demandoit que l'execution, vfa de mesme de l'occasion presentée si à propos, si bié que oubliant toutes reuerences & ceremonies, il l'empoigna, & baisa en cent mille sortes: & quoy qu'elle feist quelque simple & attrayante resistence, si est-ce que l'aman qui voyoit que c'estoit vne semonce pour la luite d'Amours, s'efgara en ses honnestez: & l'ayant iettée sur vn liét de camp, qui estoit dans la chambre, il print d'elle ce qu'il en auoit souhaitté assez longuement, qu'il l'auoit oëilladée & seruië. Et la trouuât digne d'estre caressée, & elle, luy prôpt & fort pour la besongne, cöploterët ensemble de se dóner du meil leur temps qu'il leur seroit possible, & tellemët que le

seigneur Ardizzin ne parloit plus que par la bouche de Blanche Marie, & ne faisoit rien que ce qu'elle commandoit, estant si affablé de ce pesant manteau de bestise amoureuse, qu'il ne bougeoit ny nuict ny iour de la maison de sa fauorite, de sorte que le bruit en estoit par toute la ville, & les châsons de leurs amours estoient plus souuent en bouche à chascun, que les Stanzas, ou sonetz de Petrarque sur les Lires, Luth ou Harpes des gens de bonne maison, & plus accortz que n'est vne sottte populace: Voyla vn Comte bié dressé, & afferuy, pensant se jouer avec vne telle & si faulfe femelle, que celle qui auoit desia faulfé sa foy à vn mary plus honneste, doux & vertueux qu'elle ne merita de sa vie. Laquelle voyant son amant ainsi abesty apres elle, luy iouoit mille passe-pieds & luy faisoit tenir la Mule, pendant qu'elle gouernoit en son secret d'autres qui estoient ausy de la partie. Ceste accointance fut ausy perilleuse au Comte, comme elle auoit esté honteuse pour le seigneur de Celant: car l'vn en portales armes de Cornuaille, & deuint vn second Acte-on: L'autre y laissa malheureusement la vie, & perdit le plus de ce qu'il attendoit, ayât fait seruice aux grâs par la trahison d'vne vilaine & paillarde publique. Durant que ces Amours continuoyent avec tout plaisir & contentement reciproque des paries, Fortune qui vouloit entrer sur le Theatre, & faire voir que ses mobilitéz ne sont en rié plus stables que la volonté d'vne femme, (ausy la paignent & les paintres & les Poëtes souz tel habit & sexe) feist tant que Ardizzin se ressentist de ce changement: & peu de temps apres se veit autant esloigné de sa Dame, comme n'aguères il en estoit le possesseur. L'occasion de ce reculemēt vint pour ce que la Contesse ne se contentoit point d'vne mesme viande, & qu'elle auoit les yeux plus gloutôs, que l'estomach n'estoit capable de viande, & souhai-

toit

toit sur tout le change, ne cherchât que le moyen d'en trouuer, qui fust digne d'estre caressé, & aimé d'vne grand dame telle qu'elle s'estimoit, & comme l'opiniô de telles femmes se le fait à croire, lesquelles ont plus de grauité, & sont plus la grande que celles que nature & la vertu rendent admirables & reuerées, & en leur maiesté, & par la saincteté de leur vie. Ce souhait ne la deceut en rien: car quelque temps apres qu'Ardizzin entra en possession du fort de ceste belle Comtesse, vint & se retira à Paue Robert de Sanseuerin Comte de Gaiaz, jeune, beau & vaillant homme, s'il s'en trouuoit guere delà les monts, & qui auoit grand familiarité avec le Comte de Massine. La desloyalle Alcine, & cruelle Medée n'eut si tost donné vn clin d'œil au seigneur de Gaiaz qu'elle en deuint si fort amoureuse, que si bien tost elle n'eust atteint le comble de ses desirs, elle estoit à en deuenir folle, d'autant que cestuy-cy portoit, ne sçay quelle representatiô au visage, & promettoit telle gaillardisè en ses gestes, que soudain elle iugea cestuy estre le vray moyen d'estancher la soif de ses lubricitez. Et pource se deffist elle le plus gentiment qu'elle peut de son Ardizzin, avec lequel ne vouloit plus parler: ains le fuyant, où elle le voyoit & luy fermant la porte, feist tant que le bon seigneur ne peut estre si modeste, qu'il ne luy dist assez de paroles iniurieuses, dequoy elle print occasion & de le chasser, & luy porter vne telle inimitié, que depuis elle machina sa mort, ainsi que cy apres entendrez. Ceste grande haine fut cause qu'elle, esprise, comme auez entendu, du Comte de Gaiaz, luy monstra tout signe d'amitié, & voyant qu'il ne s'en mettoit poinc trop en peine, luy escriuit vne lettre de telle substâce.

*Lettre de Blanche Marie au  
Comte de Gaiaz.*

Monſieur je ne ſaiz aucun doute que ſçachant le ranc que ie tiens, ne ſoyez eſbahy de voyr le transport de mon eſprit, quand outre la couſtume, & paſſant les limites de la modeſtie que doit tenir vne Dame telle que je ſuis, ie me voy forcée, ne ſçay comment, à vous faire entendre la paſſion qui me tourmente, laquelle eſt telle, & ſi forte, que ſi de voſtre grace vous ne venez viſiter, vous ferez deux fautes, laiſſant choſe qui vous ayme & eſtime, & qui ne merite d'eſtre regettée & cauſant la mort de celle qui pour l'Amour de vous a perdu tout repos: & ainſi Amour a bien peu en moy ſe ſaiſir & du cœur & de la liberté, mais l'allegeance de mon martyre procede de voſtre ſeuſe grace, qui pouuez ainſi vaincre celle laquelle vainq tout autre, & qui attendant voſtre reſolutiō, demeurera ſouz la ſeuſe miſericorde d'un eſpoir, lequel l'ayant deceuë, verrez par même moyé la ſin miſerable de la toute vôtre.

Blanche Marie Comteſſe de Celant.

Le jeune ſeigneur eſbahy au poſſible de ceſte embaffade, ſoit qu'il fuſt deſia amoureux d'icelle, & que pour l'Amour de ſon Ardizzin il n'en feiſt ſemblant, ou qu'il craigniſt qu'elle ne ſe forfeiſt, ſe voyant meſpriſée, delibera de l'aller voyr: puis ſe reprenoit, & jugeoit que ce n'eſt point tour de compaignon que courir ſur les briſées de ſon amy: mais à la ſin le plaifir ſurmontant la raiſon, & la beauté & bonne grace de la Dame luy ayant auueglé & charmés ſens auſſy bien qu'à l'Ardizzin, il print ſon chemin vers la maiſon de celle qui l'attendoit en bonne deuotion, là où eſtant arriué, ne ſalut tant vſer de langage comme auoit fait le Valperge, veu que & l'un, & l'autre, apres quelques reuerences & menus propos, s'amuserent à l'entretien que le plus ilz deſiroyent. Ceſte pratique dura quelque moyz, & ſi bien que la Comteſſe eſtoit ſi

ſiere

ſiereement eſpriſe de ſon nouueau amant, qu'elle ne penſoit qu'à luy complaire, & il ſe monſtroit ſi affectionné, & ardent qu'elle penſoit luy tenir bride en toutes choſes, dequoy elle ſe trouua deſpuis deceuë, & entendrez comment.

Ardizzin ſe voyant du tout chaffé de la preſence & Amour de ſa Dame, ſçachant qu'elle le blaſmoit par tout ou elle ſe trouuoit s'en alla de Paue à demy transport de courroux, & s'eſgara, tant vaincu de neſçay quelle colere, que par toute compaignie il blaſnoit ceſte Comteſſe trois fois plus qu'on ne ſçauroit peindre, ny coulourer de couleurs plus ſales la plus vile, & abierte femme d'entre celles qui courent l'eſguillette. Blanche Marie entend cecy, & eſt aduertie du bon renom que l'Ardizzin ſemoit d'elle par la Lombardie: ce qui l'eſmeut de telle ſorte, qu'elle en penſa perdre le ſens, & courir les rues, ne ceſſant nuict & jour de ſe plaindre de l'ingratitude & peu de cognoiſſance de l'Amant regetté, quelque-fois diſoit elle qu'il auoit iuſte occaſion de ce faire, puis ſe flatant en ſoy meſme, luy ſembloit que les hommes ſoyét faitz pour ſouffrir tout ce qu'il plaira à telles folles qu'elle de faire & de dire, & que puis que les hommes ſe diſent ſeruiteurs, ilz doiuent tout endurer de leurs maĩtreſſes. En ſin elle ne pouuant plus dominer ſa colere, ny vaincre l'appetit de vengeance, delibera, quoy qu'il luy deuſt aduenir, de faire mourir ſon ancien amy, & cecy par le moyen de celuy qu'elle penſoit tenir en ſes lacs. Voiez l'impudence de ceſt elice, & la rage de ceſte tigreſſe, vouloir armer l'un amy contre l'autre, & ne ſe contenter d'auoir fait adultere le Comte de Gaiaz, elle pretend encor le rendre homicide. Ainſi vne nuict, cōme ilz eſtoyét au plus eſtroit de leurs embraſſemés, elle ſe miſt fort à pleurer, & ſouſpirer de telle ſorte qu'ō euſt dit, veu le battemēt du cœur, que l'ame luy partoit du

corps. Le jeune seigneur s'enquist fort amoureuxment de la cause de sa tristesse, & luy dist, que s'il estoit en sa puissance, & qu'homme aucun luy eust fait desplaisir, il luy en feroit faire telle raison, qu'elle s'en tiendroit pour contente. Elle l'oyant ainsi parler, & pensant de voir la fin de son ennemy, parla au Conte en ceste forte: Vous sçavez, Monsieur, que la chose qui plus tourmente vn cœur bié nay, & l'esprit, qui ne peut souffrir iniure, est quand l'honneur est interessé, & que l'on se sent ataqué par note & charge d'infamie publique: Je dy cecy à cause du seigneur de Massine, lequel ayant esté, il faut que le vous die & confesse, fauorit de mesme forte que vous estes de moy, n'a eu honte de le publier, & me diffamer par tout, comme si l'estoye la plus infeste paillardé, qui onc s'abandonna aux Matelots le long des haures de Sicile. S'il ne s'estoit que vanté des faueurs que luy ay donné, & à quelqu'un sien amy, ie n'en seroye vn brin scandalisée, ny ne m'en formaliseroye tant soit peu: mais oyant les recits faitz, les paroles iniurieuses, & le mauuais bruit qu'il me donne, ie voudroye vous supplier m'en faire la raison, & le punir de sa faute, & du tort qu'il fait à celle qui est toute vostre. Le seigneur Sanfeuerin oyant ce discours, luy promist de faire son deuoir, & d'apprendre à Valpergue à parler plus sobrement de celle qu'il ne meritoit de seruir, que en sa pénitée. Toutesfois parloit-il au plus loing de ce qu'il en pensoit: car il voyoit bié que l'Ardizzin estoit si honnesté, sage, & courtois, qu'il ne faisoit, ou disoit rien q'ce ne fust à iuste cause, & qu'au reste, il luy pouuoit quereller ceste partie comme luy ayant rauy celle qu'il aymoit, iaçoit que ce fust apres qu'il eust discontinué d'y aller, & en estant requis par elle: Ainsi il conclud en son esprit de demeurer amy à l'Ardizzin, & se donner ce pendant du bon temps avec la Contesse. Ce qu'il feist, & ysa ceste vie quelques

mois,

mois, sans que pour cela il demàndast rien au Valperga qui estant de retour à Pauie, conuersoit, & viuoit familièrement avec luy, ne faisans le plus souuét qu'un pot, & vn list ensemble. Blanche Marie voyant que le seigneur de Gaiaz ne se foucioit autrement d'elle que pour en tirer ses plaisirs, conclud de luy faire & jouer vn pareil tour qu'elle auoit fait au premier amant, & l'esloigner de sa compagnie. Ainsi quand il la venoit voir, ou elle estoit malade, ou ses affaires ne lui permettoint qu'elle se tint avec luy, ou bié elle faisoit tenir sa porte close: à la fin jouant à quitte ou double, elle pria ledict seigneur de luy faire ce bien, & faueur que de ne venir plus chez elle, & qu'elle estoit en termes de se retirer chez son mary le Comte de Célant, qui l'auoit rapellée, & qu'il falloit que les gens dudit seigneur la trouuassent, au moins en autre equipage, que de femme qui fait l'Amour: que c'estoit assez vescu sans recognoistre sa faute, & que les plus courtes folies sont tousiours les meilleures, concluant qu'il ne seroit jour de sa vie que elle ne luy portast bonne affection pour l'honnesté compagnie qu'il luy auoit tenu, & les courtoisies desquelles il auoit vîe en son endroit. Ce jeune Comte, soit qu'il aiouffast soy à ceste histoire fabuleuse, ou non, si feist il semblant de la croire, & sans luy tenir guere plus long propos, se retira de ceste empreinte, & osta de sa teste toute l'affection amoureuse qui l'auoit tenu l'esclau de ceste Circe Piedmontoise. Et afin qu'il n'eust occasion de s'y amuser, & que la presence ne le surprint derechef, & ne le rendist encor poursuiuant de celle, qui l'auoit requis, & poursuiuy, il se retire à Milan, assez à temps pour ne tomber en quelque malheureté, veu qu'à la longue ceste malheureuse luy eust fait donner quelque croc en jambe, lors que le moins il s'en fust douté, ayant elle vn cœur si meschant, & malin que cessant

de paillarder, les meurtres luy seruoient de passetemps.

Esloigné que fust le Gaiaz de Pauie, il print vouloir à ceste Venus d'essayer encor vn coup les embrassements de son Ardizzin, & ne sçauoit par quel moyen y aduenir, veu qu'elle craignoit que l'autre qui s'en estoit allé, ne luy eust decouuert l'entreprise qu'elle auoit fait de le faire massacrer. Mais quelle chose n'ose entreprendre celuy, l'esprit duquel est esclau de peché? Les premiers essais sont difficiles, & en est l'ame gagnée, & la conscience en suspens, & rongée d'un ver de repentance: mais depuis qu'on est enuicilly au vice, & qu'il s'est viuement enraciné au cœur, il est plus plai sant & aisé à l'exécuter au meschant, que la vertu n'est familiere à ceux qui la suyuent. Aussi la hôte s'estant esloignée de deuant les yeux de la jeunesse, l'age plus meur nourry en impudence, ne void rien qui le face rougir de peur & vergoigne. Qui fut cause que ceste Dame, continuant en ses meschancetez, pratiqua tant & si bié les amis de celuy qu'elle auoit voulu faire tuer, & s'exculsa si dextrement enuers luy par ses embassades, qu'il parla à elle, & l'ouyr en ses iustifications: lesquelles furét assez aissées à faire, veu que le juge n'estoit point trop criminel. Elle promet & iure, que si la faute ne vient de luy, il ne fera iour de sa vie qu'homme voye Blanche Marie, autre que l'amie & esclau de seigneur Ardizzin, se soubmettant du tout à sa volonté, & se disposant de jamais ne luy desobeir. Voyla côme la paix fut capitulée entre les deux amans reconciliez, & quelz en furent les articles, le seuu desquelz fut apposé la nuit par les deux appointez, lors que le sieur de Massine reprit la possession de la forteresse qui s'estoit reuoltée, & laquelle auoit esté fort long temps en la puissance d'autrui: mais reprise pource que la Dame voyoit bien que ce sien amant recouuré, n'estoit pas si facheux que l'autre, & que souz

cestuy

cestuy elle viuoit en plus grande liberteé. Continuans donc leur bal amoureux, & l'Ardizzin n'ayant plus soucy que de se resiouir, ny la Dame que de caresser & entretenir son amy. Voicy derechef les desirs de sang, & vouloir de voir massacres qui s'esleuent en l'esprit de ceste nouvelle Megere, laquelle aiguillonnée, ne sçay de quelle rage, eut satasie de faire mourir celuy qui auoit refusé d'occir celuy mesme que à present elle aimoit plus que soy mesme. Et qui luy eust demandé la raison pourquoy, je pense qu'elle n'eust sceu la rendre autre, sinon que estant sa teste sans ceruelle. & son esprit sans raison, il luy sembloit aduis que les meschancetez plus segnalees luy estoit faciles, & que c'estoit rié que d'exécuter choses si detestables: & s'affermir si estrange-ment en ses appetits desordonnez, que à la fin elle se causa sa honte & ruyne malheureuse, avec la mort de tel qui se l'auoit aussy auoisinée, en se fiant d'une telle que celle qui faisoit du vice vertu, & se prisoit & glorifioit en ses follies: ce que vous orrez, lisant au long le discours de ceste hittoire. Blanche Marie se voyant en pleine possession de son Ardizzin, delibera le faire le haut exécuteur du meurtre par elle pourpensé sur le Gaiaz, pour à quoy paruenir, vn soir qu'elle le tenoit entre ses bras, apres l'auoir vn long temps caressé & mignardé fort follastremét, comme elle en estoit bonne maistresse: à la fin tissant, & trainant sa trahison de bien loing, luy dit ainzy: Monsieur, il y a long téps que j'auoy en fantasie de vous requerir vne faueur: mais craignant de vous fasher, & quant & quant d'estre escōdite, j'ay differé vous en importuner: & quoy que la chose vous touche, si aime-ie mieux m'en taire, que sentir vn refus de chose que vous me deuriez offrir, quand elle vous seroit seulement proposée.

Madame, dit l'Amant, vous sçauéz qu'il faudroit que la chose fust de bien grande importance, si ie la

vous deuoyz, & mesmement que avec vostre interest, vous dictes que i'y suis aussy interessé, & pource, si je puis rien, ne m'espargnez point, & ie m'effayeray de vous satisfaire de toute ma puissance.

Or ça Monsieur, dist elle, le Comte Gaiaz est il fort de voz amis ? Ie pense, respond le Valperga, que ce soit des plus entiers que j'aye, & tel que m'assurant de son amitié, je ne feroye difficulté de m'employer pour luy, comme pour mon propre frere, estant en ceste opinion, que si l'aouye affaire de luy, il ne s'espargneroit en rié pour me faire plaisir. Mais pourquoy me faites vous ceste demande ? Ie le vous declareray, dist la traistresse, (en le baissant autât amoureusement que jamais il se sentit caressé de Dame) d'autant que vous estes si deceu en vostre aduis, & tant frustré en ceste vostre opinion, comme il est meschant en vous dissimulant ce que plus il a de mauuais en son cœur. Et afin que je ne vous tienne longuement, vous pouuez vous tenir pour certain que vous auez en luy le plus grand & capital ennemy qu'autre qui soit en ce monde. Et afin que vous ne pensiez que ce soit quelque fourbe ou legere inuention, ou que j'aye ouy dire à quelqu'un in digne qu'on le croye, je ne vous diray sinon ce que lui mesme m'a dit lors qu'il pratiquoit ceans durant vostre absence. Il me iura d'oc sans me vouloir jamais declarer l'occasion, que jamais il n'auroit joye au cœur, ny reposerait à son aise, s'il ne vous faisoit tailler en pieces, & qu'auant que long temps le passast, il vous liureroit vn tel assault, que de vostre vie vous ne seriez en peine de faire l'Amour aux Dames. Et quoy q' pour lors je fusse en colere contre vous, & que vous m'eussiez donné quelque cause & raison de vous hair, si eut nostre amitié premiere telle force en mon cœur, que je le priay de ne mettre poit ceste entrepryse afin, tant que ie serois en lieu ou vous seriez demeurance :

pource

pource que je ne pourrois endurer, sans ma mort, de vous voir mal traicté, & moins encor qu'aucun vous ostast la vie : A quoy il faisoit l'oreille sourde, iurant tousiours, & protestât, que ou il mourroit en la peine, ou qu'il redroit le môde priué du Comte Ardizzin : Ie n'osoy, ny pouuoy pour lors vous en aduertir, obstant le peu d'accez que les miens auoyent en vostre logis, mais maintenât je vous supplie de prendre esgard sur vous, & le deuancer en sa malheureuse deliberation : car il vault mieux que vous luy tollissiez la vie, que s'il vous fait, ou joué quelque faux tour, & en ferez tousiours estimé plus sage, & luy accusé de trahison, de dresser embusches contre celuy qui lui vouloit tât de bien, & s'essayoit de luy plaie en toute chose. Faites donc ce que je vous conseille, & auant qu'il commence, faictes le massacrer, ce faisant vostre vie sera sans auoir qui l'espie, & vous ferez le deuoir d'un bon Cheualier, & si satisferez à la volété de celle qui vous en requiert sur tous les biens, plaisirs, & faueur que luy scauriez faire en ce monde. Ie verray à ceste heure si vous m'aymez, & qu'est-ce que vous voudriez faire pour la vostre tant affectionnée amie comme je vous suis, qui ne parle de ceci que la peur que j'ay qu'il vous offence, & que vous ayant perdu je ne scaurois plus estre en vie. Accorde moy cela mon grand amy, & ne permetz que ceste dolente forte esconduite de ta presence, & veux tu que je meure, & que ce superbe, desloyal & infidelle viue pour se moquer de moy, & en faire ses risées ? Si la Dame n'eust aiouste ces derniers motz à sa folle harangue, peult estre eust elle induit l'Ardizzin à suiure son Conseil, mais la voyant si obstinement bastir sa requeste, & y perfeuerer ainsi, la concludant par sa querelle propre, il se mit à penser en sa conscience, & mesurer la malice de ceste femelle & l'honnesteté de celuy, de qui elle luy faisoit recit tant

F 5 defaun-

desauantageux : aussy qu'il cognoissoit son amy pour homme si rond & peu dissimulé , qu'il ne faisoit pas volontiers ce qui luy poignoit le cœur, & ne se laissoit resonner qu'à bonnes & seures enseignes. A ceste cause il s'assurea que c'estoit vn rapport fait à la posté de sa Dame, laquelle s'effayoit de semer querelle entre deux si bons amis que les Comtes de Gaiaz & Mafine: toutes fois pour la tenir en haleine , & ne la faire sortir hors des gons , luy promist-il l'execution de sa maudicte volonté, & la mercia de l'aduertissement qu'elle luy auoit donné , & que au reste il se tiendrait désormais sur ses gardes. Et afin qu'elle pensast qu'il allast effectuer sa promesse , il print congé d'elle , pour s'en aller à Milan: ce qu'il feist, non pour suiure la volonté abominable de ceste mastine, trop bien afin d'en scauoir la raison avec son compagnon , & se gouverner ainſy que la chose le meriteroit. Ce qu'il feist, & arriué qu'il est à la cité, chef de Lombardie, il feist si bien, que ayant trouué le Gaiaz , il luy conta de poinct en point les propos que la Comtesse luy auoit tenus , & la requête qu'elle luy auoit faicte apres son rapport.

Ha mon Dieu, dist lors le seigneur Sanſeuerin , qui pourroit se garder des aguets de telles paillardes, si de ta grace tu ne nous tenois la main , & gouvernois les cœurs & pensées? Est il possible que la terre nourrisse vn Monstre plus pernicieux que ceste malheureuse? C'est vraiment lalie des vsures de son pere, & la punaise de toutes les vilennies de ses predecesseurs: aussy est-ce vne folie que de péser faire d'vn Milã vn Esperuier ou Tiercelet, ceste malheureuse est fille de vilain, sortie de la plus basse race d'entre le peuple la mere de laquelle estoit plus galante que chaste, & escorte, que modeste: & ceste en a laissé son mary pour venir dresser des eschauffauts sanglans de tuerie parmy les nobles de l'Italie. Et n'estoit le deshonneur que ie m'aquerroy

de souiller mes mains au sang d'vn telle corruption que ceste vilaine , ie la tailleroye en cent mille pieces, luy ayant fait au parauant confesser combien de fois, & en quãd diuerses sortes elle m'a prié les mains iointes de tuer le seigneur Ardizzin Ah mon compagnon & grand amy? auriez vous point eu opinié que ie soye si poltron & traistre, que de n'oser dire à tout homme à q̄ je porteroye haine, ce q̄ plus j'auray sur le cœur? A toy d'homme de bien, dist l'Ardizzin , mon grand amy, ie seroye fort marry que ma pensée eust baillé seulement attainte à ceste folie, mais m'en suis venu vers vous, afin que je n'eusse plus ceste chãson aux oreilles. Il reste donc puis que Dieu nous a gardez iusques icy, que nous eschoignons l'air de ceste infection , afin que nostre cerueau n'en soit offensé, & que désormais fuyons ces Sansues, escolieres de Venus, veu le biẽ, proufit & honneur que la jeunesse en retire. Et vraiment c'eust esté vne grand' louange à l'vn ou à l'autre d'entre nous d'occir son compagnon pour le seul passetemps & sottè fantasie de ceste mignonne. Je me suis repenty cent fois , que lors qu'elle me parla de vous dresser le piege pour vous faire mourir , ie ne luy donnay cent poignaldes, afin de clorre la voye par cest exemple à tout autre, qui s'essayeroit de bastir de telles ou pareil les boucheries : veu que par cela ie me pouuoye bien assurer, ayant souuenance de ce que l'auoye dit d'elle , que la haine qu'elle vous porte , ne procede que pour auoir differé de satisfaire à son enrené desir , de quoy ie vous mercie : & m'offre à vous le rendre en toute occurrence en laquelle vous plaira m'employer. Laissons ce propos, dist Gaiaz, car ie n'ay fait que mon deuoir, & ce que tout bon cœur & noble doit à chascun, ne faisant tort à personne, & s'essayant d'aider & bien faire à chascun: car c'est le vray pourtrait & marque assurée de noblesse.

Quant à ceste malheureuse, sa vie propre nous vengera des torts qu'elle s'est efforcée de venger sur nous par nos mains mesmes cependant resiouyffons nous, & pensons que les richesses qu'elle a tiré de nous, ne luy seront trop enfler ses bougettes : au reste elle n'a rien dequoy se moquer de nous, ayant esté bien traitée de nous, & nuit & iour. Si d'autres la payent d'icy en auant de meilleure monoye, qu'elle en face grâd chere: car à nous, à ce que ie voy, elle a failly. Ainsi passoyent ces deux seigneurs leur temps, & ne se trouuoient en compagnie où la plus grand' partie des deuis & discours ne fussent dressez sur la vie trop indiffrette de la Comtesse, tellement que dans Milan ne se parloit que de ses ruses, & des moyens qu'elle auoit à attirer à soy la noblesse, & les ruses pour s'en deffaire & depaistrer, apres qu'elle en estoit saoule. Et ce qui plus la tourmenta, ayant eu le vent de tout cecy, fut quelque Epigramme Italien, composé à son grand deshonneur, duquel ie n'ay peu auoir la copie, & lequel on disoit auoir esté fait par l'Arduzzin: car ce fut lors qu'elle pensa perdre toute patience. Et si elle eust eu les cheualiers à son plaisir ie croy qu'elle eust fait de belles Anatomies de leurs corps en sa colere: tant y a que l'Arduzzin en eust eu tousiours du pire, comme ce luy sur qui elle fondoit le plus son mal-talét, ayant esté le premier qui auoit tenu l'escrime en chambre close avec elle. Vous n'eussiez ouy autre chose par Paue que les Villanesques faictes cõtre les lubricitez de ceste Comtesse, qui estoit cause qu'elle n'osoit presque plus sortir en rue: à la fin print complot de changer d'air & de place, esperant que tel changemét luy pourroit oster vne partie de son ennuy. Ainsy s'en vint elle à Milan, où premieremét elle auoit eu plus d'honneur, receuant la louenge d'estre pudique, viuât le seigneur Hermes, que lors elle n'eust suttie pour estancher la

soif

soif des alterez, qui puisoyent ordinairement à sa fontaine.

Du temps qu'elle laissa Paue, arriua à Milan avec vne compagnie de caualerie Dom Pietro de Cardonne, Sicilian, frere bastard du Comte de Colifan, duquel il estoit le Lieutenant, & le pere desquelz estoit mort à la Bicoque. Ce Sicilian estoit aagé de vingt vn ou vingt & deux ans, vn peu noir de face: mais au reste, bié formé, & vn peu melancolique en son regard. Dés que la Comtesse se fut arrestée à Milan, cestuy cy s'enamoura d'elle, & cherchoit tous les moyens qu'il pouuoit pour fe la rendre amie, & auoir la iouyffance d'elle. Laquelle le voyoit jeune, & fort nouueau à telle escrime, comme vn pigeon de prime plume, delibera de leurrer, & s'en seruir en ce qu'elle prétédoit parfaire sur ceux de qui elle s'estimoit si outrageusement offensée. Or pour plus attirer à sa fantasie ce ieune seigneur, & l'appaiter pour le surprendre, s'il passoit par la rue, & qu'il la saluast, & soupirast à l'imitation de l'Espagnol, faisât la røde pour sa Dame: ceste cy luy monstroit assez bon visage, puis soudain se refermoit, luy laissant vn goust de plaisir entremeslé de l'amertume d'vn souhait qu'il ne scauroit comme le mettre à execution. Et de tant plus estoit il moins hardy, comme jamais il n'auoit courtisé ny seruy Dame qui fust de grand maison ou estosse: qui estoit cause que pesant que ceste cy fust vne des principales de Milã, il se tourmentoit, & affigeoit si estrangement pour l'amour d'elle, que la nuit il ne faisoit que resuer en elle: & de jour il tourdionnoit pardeuant la maison ou elle estoit logée. Vn soir que sa gayeté l'empoigna, il s'alla pourmener, menant vn Gentilhomme avec luy, lequel jouoit assez bien du Luth, & voulut qu'il donnast vn reueil à sa Dame, laquelle estoit à la fenestre à vne ialousie escoutant, & le son de l'instrumét, & les paroles de

celuy



celuy qui estoit tant amoureux d'elle. Or chantoit le  
Gentilhomme ceste chanson.

**L**A mort avec son dard aigu tranchant  
D'un mal me poingt que oublier ie ne puis:  
Et toutesfois ce mal ainsi ie suis,  
Que mort sans mort eu luy ie vay touchant.

D'une ie suis l'Amant & seruiteur,  
Et si ne sçay si aymé ie suis point,  
Tant est qu'à coup ie suis atteint & pointé,  
Sans que ie puisse oublier la douleur.

Dame qui as la vie & mort pour moy,  
Aide mon cœur, & refais mon effort,  
Car sans toy viure est pour moy vne mort,  
Et vy heureux si suis aimé de toy.

Puis se mettoit à soupirer aussy efforcement, comme si defia elle luy eust donné la sentence & arrest définitif de son congé, & disputoit avec son compagnon de telle sorte, & avec opinion si a fleurée de son mespris, comme s'il eust fait l'Amour à quelque vne des Infantes d'Espagne. A ceste cause se print encor à chanter fort piteusement ces couplets:

Ce Dieu qui esmeut mon ame  
Et sçait le mal que ie sens,  
Qui brillonne d'une flamme  
(Qui onc ne s'estaint) mes sens.

Voit desia le sentiment  
De ma souffrance & martire,  
Et entend aussi comment  
Ie sens plus que ne peux dire.

Il consent à mon malheur,  
Et s'accorde avec la Dame,  
Laquelle me paist de l'ardeur

D'une plus bruslante flamme.

Que ne sont les chants, soupirs,  
Qu'un mont Gibel nous haleine,  
D'autant que par mes desirs,  
Mon cœur iour & nuit le geine.

Si doncques par ta pitié  
Tu n'as esgard & n'allege  
Mon mal qui vient d'amitié,  
Ie fondray comme la neige.

Au leuer d'un chauld soleil:  
Et faudra que ie finisse  
Sans auoir repeu mon œil,  
Et sans offrir mon seruire.

Atoy Dame, qui me fais  
Agiter les sens, & qu'erre  
Tantost nourry d'une paix,  
Et soudain mis en grand guerre.

Et qui peux à ton plaisir  
Alliger le mal qui m'offense,  
Me donnant à mon desir  
La faueur de iouissance.

La faueur qui me fera  
L'esclau de ta noblesse  
Et qui me desliera  
De la fureur qui m'opresse  
Pour me rendre tout en toy,  
Et te faire à moy vnie,  
Pour t'immoler, & ma soy,  
Et tout l'honneur de ma vie.

Ceste façon tant gentille d'amourachement pleut tant à la Dame, qu'elle feist ouuir sa porte, & introduire

duire le seigneur Sicilian , lequel se voyant fauorité  
 outre toute esperance de sa Dame , & recueilly de si  
 bon oeil, & caressé avec si grand courtoisie , demoura  
 aussy estonné que s'il fust tombé des nues, mais elle qui  
 le vouloit apriuoiser pour en faire le ministre de sa vé-  
 geance, le prenant par la main, le feist asseoir sur vn liçt  
 verd auprès d'elle, & voyant qu'il n'estoit encore bien  
 assésuré, quoy que ce fust vn bon soldat, toutes-fois se  
 monstra elle plus hardie que luy, & l'assaillit la premie-  
 re de propos, disant. Monsieur, je vous prie ne trouuer  
 estrange si à telle heure qu'il est j'ay pris l'audace de  
 vous faire entrer en ma maison, quoy que ie n'aye pas  
 grand cognoissance de vous que par ouyr dire , mais  
 suyuant qu'en ce pais nous sommes vn peu plus libres  
 qu'au vostre, encore me plais-je en ce qu'il m'est possi-  
 ble à faire honneur aux seigneurs estrangers, & les re-  
 çoy de bien bon cœur, quand il leur plaist m'honorer  
 par leurs visitations. Ainsi quand il vous plaira vous  
 ferez le bien venu toutes les fois que heurterez à ceste  
 porte , laquelle à toutes heures je veux que vous soit  
 ouuerte comme si c'estoit mon frere propre , & dispo-  
 serez en tout honneur de ce qui est ceans commé du  
 vostre. Dom Pietro de Cardonne satisfaict, & content  
 au possible de cest offre inesperé, la mercia bien cour-  
 toisement , luy suppliant au reste qu'elle ne trouuaist  
 point mauuais aussy, s'il s'endardissoit de luy faire re-  
 queste de son amour, & que c'estoit la chose seule qu'il  
 souhaitoit le plus en ce monde : que si elle le receuoit  
 pour seruiteur & amy, elle verroit vn Gentilhomme  
 en luy, lequel ne promer rien à la volée, & que là où la  
 parolle met rien en auant, l'effet n'y manque en sorte  
 aucune. Elle qui le voyoit donner attainte ou plus il  
 luy demangeoit, luy respondit en fouriant d'une fort  
 bonne grace. Monsieur j'en ay tant veu de ceux qui  
 sont de ces promesses à la volée, & lors qu'ilz offrent leur

leur

leur seruiteur seigneurial aux Dames, que si j'en voyois  
 l'effet, encore ne le penserois ie croire, tant ces pro-  
 messes s'esuanouissent tost, & s'en vont en fumée. Ma  
 Dame, dist le Sicilien, si je faux à chose que me commā-  
 dez, je veux que jamais ie ne reçoie faueur ny grace  
 aucune de celles que ie souhaite le plus entre toutes  
 les courtoisies. Si donc, dit elle, vous me voulez pro-  
 mettre de vous employer à vn mien affaire quand je  
 vous en requerray, ie vous prometz aussy de vous ac-  
 cepter pour Amy, & vous donner toute telle priuauté  
 qu'un loyal amant scauroit desirer de sa Dame. Dom  
 Pietro, qui se fust sacrifié pour elle, ne scachāt ce qu'elle  
 luy demanderoit, luy iura & promist aussy legerem-  
 ent comme follement depuis ille mist en œuere.  
 Voyla les preparatiues des obseques des premiers A-  
 mours, & les arres d'une couche sanglante. Ceste-cy  
 fait prodigue liberalité de son honneur, & l'autre se  
 rend le bourreau de sa reputation, & met à neant le  
 deuoir & le ranc qu'il tenoit, & que la maison d'ou il  
 estoit issu luy commandoit de garder, & entretenir.  
 Ainly il demeura celle nuit avec Blāche Marie, laquelle  
 luy feist trouuer si bōnes ses caresses & embrassemés  
 que jamais il ne se fust lassé d'estre en sa compagnie. Et  
 la cauteleuse Circe se faignoit tant ardante en l'amour  
 vers luy, & luy faisoit tant de souplesses, & tourdions  
 de sa maistrise, qu'il s'estimoit le plus heureux Gentil-  
 homme de la Sicile, mais bien de tout le monde : &  
 s'enyura tellement de son vin, & fut si estrangemēt en-  
 forcé par les mignotises de sa belle maistrisse, que  
 pour luy obeyr, il eust entrepris l'embrassemēt de tou-  
 te la cité de Milan, aussy bien que Blofe de Cumes de  
 mettre le feu dans Rome, si Tibere Grache, seditieux  
 luy en eust donné la charge.

Ainsi en aduient à la folle jeuneffe, laquelle se laisse  
 transporter plus loing que la raison ne prend sa carri-

re: c'est ce qui a ruiné iadis tant de Royaumes, & causé le changement des monarchies: & certainement il fait beau voir qu'un homme s'auillisse apres vne femme publique, & luy soit plus assaietty qu'il ne seroit plaissant avec vne honneste & vertueuse Dame, s'il l'auoit espousee. Ce sont les grans soubrefaults des folz de ce monde que de se moquer d'un homme qui peut estre se laissera vn peu trop manier à sa femme legitime, & loyate espouse, là où ce pendant ilz feront coiffez si estrangement de quelque paillardie, que s'il est besoin, & elle le commande, ilz se mettront au hazard de perdre leur honneur, & le plus souuent de seruir d'exemple à tout vn peuple sur vn echafaut public. Je n'iray rechercher des exemples plus loin, estant assez satisfait de la folie du Bastard de Cardonne pour complaire à la cruauté, & malice de ceste furie infernale la Comtesse: Laquelle ayant mignardé, caressé, & enforcé par ses mignotises, & peut estre avec quelque breuuage, son nouveau Pigeon, voyant qu'il estoit tés de le semôdre de sa promesse, & se venger de ceux qui ne pensoyent plus en ses conspirations, & trames traistresses, & aussy que l'heure approchoit qu'il failloit qu'elle fust punie & de sa paillardise, & violement de foy à l'endroit de son espoux, & de ses meurtres pourpensez, & quelqu'un mis en execution: elle (dis-je) de sireule de voir la fin de ce qu'elle auoit en pensée, tira vn iour Dom Pietro en secret, & luy commença ainsi sa harenque. ¶ Je prens Dieu à tesmoing Monsieur, si la requeste que je pretens faire à present ne me procede plus de desir que j'ay qu'on sache que iustement ie pourchasse le maintienement de mon honneur, que de souhait d'estre vengée: sachant fort bien qu'il n'est rié si precieux, qui puisse reparer l'honneur interessé d'une Dame tenant le ranc que ie tié entre les plus grandes. Et afin que avec mes propos ie ne cause quelque fa-

scherie à celuy qui s'est offert le iuste vengeur des torts que j'ay receuz, il fault que vous sachiez, Monsieur, que il y a quelque temps que je me tenoye à Pauie, tenant train, & maison si honneste, que les plus grans seigneurs se contentoient de mon ordinaire. Aduint que deux assez honnestes, mais grans, & de maison remarquée, & de grand nom, commencerent frequenter mon logis de pareille façon, & avec mesme visage que vous voyez que je reçooy chascun: lesquelz ayans esté honorez de moy, se sont oubliez jusques à là, que sans respecter mon ranc, ny la race & famille d'ou ilz descendent, ilz ont fait essay de dénigrer mon renom, & souiller ma bonne renommée, & n'a tenu à eux que je n'ay esté diffamé, plus que fême qui viue: mais ceux qui me cognoissent ont veu aussy que ce n'estoit que vne pure calomnie: non toutes fois que ce recit n'ait demeuré tellement en la bouche du vulgaire, que plusieurs, pour me voir ainsi gaillarde, pensent, ayans ouy les discours que ces gallans en ont fait, que je soie vne paillardie publique: de quoy je ne veux autre tesmoing que vous, & ma conscience: & oseray iurer, que depuis que je suis à Millà, vous estes le seul qui auez sceu vaincre ma chasteté: & si vous estiez absent, ie vous prometz que n'y seroye pas vingt & quatre heures, tât ces rustres & infames mesdisans m'ont desgoutée des villes, & me font hair toute honneste compagnie. Toutes-fois ce ne seroit sans auoir pris plustost vengeance du tort qu'ilz m'ont fait, que si je ne puis trouuer homme qui vueille l'entreprendre, ou ie mourray sur le champ, ou ie verray la fin de ceux qui sont cause que ie ne peux viure à mon aise. Et disant ces motz, elle se mist à plourer avec telle abondance de larmes, qui ruisselloyent le long de ses joues, & luy descendoient dans son sein plus blanc qu'Albâtre, que le Sicilian, qui n'auoit presque autre Dieu que la

Comtesse, luy dist: Et qui est celuy si hardy, qui a osé fa-  
 scher celle qui a en sa puissance vne infinité de Soldats  
 & gens de bien? Je fais vœu à Dieu, que si je puis sça-  
 uoir le nô des paillards, que tout le môde ne les sça-  
 uroit garantir, que je ne les taille en autant de pieces  
 comme ilz ont de membres sur leurs meschans & ab-  
 hominables corps. Pource Madame, dit il en l'embras-  
 sant, ie vous prie ne vous tourmenter plus, & vous re-  
 poser sur moy en cest affaire: dites moy seulement le  
 nom de voz galans, & puis apres vous verrez si ie mets  
 difference du faire ou dire, & si ie ne les testonne si  
 gentiment qu'ilz n'auront plus affaire de Barbier pour  
 leur accoustrer les cheueux. Elle, comme resuscitant  
 de mort à vie, se mist à le baiser & embrasser plus d'un  
 million de fois, le mercioit de son bon vouloir, & luy  
 offrant tout ce qui estoit en sa puissance. A la fin luy  
 dist que ses ennemis estoient les Comtes de Massine  
 & de Gaiaz, lesquels ne pouuoient que par leur mort  
 luy reparer son honneur. Ne vous souciez, dist il, auant  
 que soit long temps, vous en orrez des nouuelles, &  
 sçavez qu'est ce que ie sçay faire, & comme ie chastie  
 ces testes eceruelées. Comme il le promist, aussy ne  
 faillit il à l'executer: car peu de tems apres, l'Ardizzin  
 estant allé souper en ville, il fut espié par cestuy-cy, ac-  
 compagné de vingt & cinq hommes d'armes de sa cõ-  
 pagnie, lesquels attendirent l'Ardizzin dans vne ruel-  
 le, qui va tirant à gauche à la rue dite de Merauegli,  
 allant vers sainct Iaques, là où falloit que le Comte  
 passast. Lequel s'en venant tout joyeux avec vn sien  
 frere, & cinq ou six de sengens, se vid en vn moment  
 assailluy de tous costez: & ne sachant que ce pouuoit  
 estre, voulut fuir: mais les chemins & passages estoÿt  
 tous clos: se deffendre ne luy seruoit de guere, ou rié,  
 n'ayans que les espées seules, & se voyans au milieu  
 d'vne telle troupe d'hommes armez jusques à la gor-  
 ge:

ge: lesquelz en vn rien meirent en pieces toute ceste  
 compagnie. Or quoy qu'il fust tard, si est-ce que le  
 Comte Ardizzin auoit plusieurs fois nommé Dom  
 Pietro, qui fut cause que la nuict mesme il fut empoig-  
 né, & fait prisonnier par le Duc de Bourbon, lequel  
 s'en estant fuy de France, estoit pour lors Lieutenant  
 pour l'Empereur Charles le quint dans Milan. Qui fut  
 estonné, pensez que le Sicilian ne se trouuoit guere à  
 son aise, & ne fallut le tourmenter ny geiner, car de  
 son bon gré il confessa le fait: mais que c'estoit par  
 l'enforcement & induction de Blâche Marie, faisant  
 le recit tout tel que vous l'auiez ouy cy dessus. Elle a-  
 uoit desia esté auertie du tout, & pouuoit s'enfuir, &  
 se sauuer auant que la chose allast plus auant, & atten-  
 dant que les choses fussent amorties: mais Dieu, qui  
 est iuste, ne vouloit pas que ses meschancetez s'esten-  
 dissent plus loing, veu qu'ayât trouué si gaillard & vo-  
 lontaire executeur, le Comte de Gaiaz n'eust guere  
 plus demeuré en vie: lequel de bon heur pour luy, es-  
 toit pour lors absent de la Cité.

Si tost que Dom Pietro eut accusé la Comtesse, le  
 Seigneur de Bourbon la feist emprisonner, & estant  
 interrogée, ne faignit de confesser le tout, se confiant  
 en ne sçay de combien de mille escus qu'elle auoit, a-  
 uec lesquelz elle esperoit corrompre ou le Duc, ou  
 bien ceux qui estoient tenus de la representer, mais, &  
 ses escus, & sa vie allerent par mesme chemin. Car dès  
 l'endemain de son emprisonnement elle fut condam-  
 née à perdre la teste. Ce pendant Dom Pietro fut fau-  
 ué, & s'en alla ailleurs par la diligence des Capitaines  
 de l'armée, ausquelz le Duc le donna, ne voulant per-  
 dre vn tel guerrier, ny le secours de son frere le Com-  
 te de Colisan.

La Comtesse oyant ceste sentéce, & ne pësant point  
 que ce fust à bon escient, ne vouloit se preparer pour

mourir , ny ne faisoit estat quelconque de demander pardon à Dieu de ses fautes, iusqu'à ce qu'on la tira du Donion du chasteau, & qu'elle fe veit mener en la place publique, ou l'eschafaut estoit dressé pour iouer le dernier acte de sa Tragedie. Ce fut là que la miserable Dame commença à se recognoistre, & confesser ses pechez deuant tout le peuple, priaut Dieu deuotement qu'il luy pleust n'auoir point esgard à ses demerites, & n'estriuer point contre elle : ou entrer avec elle en jugement, d'autant que si le jugement estoit fait selon son iniquité, ce seroit fait de son salut. Pria le peuple de prier pour elle, & le Comte de Gazab absent qu'il luy pardonnast son mal-talent, & la trahison qu'elle luy auoit brassée. Ainsi mourut miserablement celle, qui en sa vie n'auoit jamais trouué meschanceté, qui l'eust destournée de la suiuir, & ne cogneut jamais rié de mal fait, sinon les choses qui ne luy pouuoient seruir d'aïse, & passer temps. Beau exéple, pour vray pour toute la jeunesse du temps present, veu que la pluspart se lancent indifferemment au gouffre de toute debauché, & se laissent transporter à leurs folles conceptions, sans auoir esgard aux maux qui s'en peuuent ensuiuir. Si le seigneur de Cardonne n'eust esté fauorisé de son general, en quelle necessité estoit il tombé pours'estre trop donné en proye à ceste miserable femme, & pour auoir eu plus d'esgard à vne legere, & volage fantasie de celle qui luy seruoit plus qu'il n'estoit son esclaué, s'il n'eust bien regardé de pres, qu'à son deuoir, & reputation. Et veritablement ceux là font bien alienez de leur bon sens, lesquelz pensent estre aymez d'vne Paillardé, veu que leur amitié ne dure sinon autant qu'elles en tirent ou prouffit ou plaisir. Et pource que tous les jours presque on en voit des exemples aduenir: ie laisseray ce discours, pour prendre la route vers chose plus plaïfante, & ou la recognoissance d'vn plaisir

fir reçu, fait resplédir la vertu propre à ce luy qui porte le titre de Gentilhomme. Ainsi que pourrez voir en continuant la lecture de nostre histoire iuyuante. Car le parler tousiours de meurtres, & massacres, fâsche l'esprit de ceux qui ont l'ame paisible, & souhaitent de voir quelque fois la bonace, & serenité de la mer appaisée, non moins que le Pilot, & sage marinier ayant enduré long temps, & couru fortune par les destroits perilleux de l'Océa. Et quoy que la corruption de nostre naturel soit si grande que les folies nous plaissent beaucoup plus que le récit des choses serieuses, & pleines de raison & prudence : si ne pense-je point que nos ames soyent tant peruerties, & esloignées de la verité, que quelque fois n'ayons soucy, & ne cherchions de parler plus grauement que ne font les paysans, & plus modestement que les personnes, la vie desquelz porte vne marque d'infamie, & sont segnalées de chascun, pour le seul nom de leur vocation. Qu'il nous suffise qu'il n'y a histoire tant soit elle pleine de risée, laquelle n'apporte qu'ad & soy de quoy instruire nostre vie, & ne faut estre si scrupuleux que de reiecter quant & quant les escritz ioyeux, pource que la seuerité d'vn Stoique n'y est peinte des l'entrée. Veux que les saintz escrits mêmes nous proposent des personnes vicieuses, & si detestables que rien plus, & les faitcs desquelles empunaisit l'air au simple & moindre récit qu'on scauroit faire. Et bien, est-ce pour cela qu'il faut reiecter telle leçon, & fuir ces saintz liures. Rien moins: trop bien faut il mettre diligéce de ne ressembler ceux qui ont esté pour exemple, d'autat que soudain apres le peché, s'en ensuit vne grieue & assez soudaine punition. C'est pourquoy j'ay choisi ces histoires, afin que la jeunesse voye que ceux qui suyuient le chemin damnable d'iniquité, ne faillent guere apres les grandes transgressions, & l'exécution des pechez

plus enormes, de sentir la main iuste & puissante de Dieu, qui salarie les bons de leurs iustices, & s'asprit sur l'iniquité & forfait des meschans,

Fin de la xx. Histoire.

## SOMMAIRE DE LA xxi. histoire.

**N**ous n'aüds icy que faire de discourir des Palais, la sumptuosité & magnificence, lesquelz donnent dequoy s'esmerveiller aux hommes, ny de reduire en memoire les effects merueilleux de l'industrie des hommes, à bastir dans la meme profondeur de la mer, & leur travail ingenieux à rompre les monts pierreux & roches plus dures, pour bien-aïser les chemins, & donner moyen aux armées de passer par les lieux qui sembloïent inaccessibles. Seulement preterens-ie maintenant à monstrier les effects de l'Amour, lesquelz surpassent toute opinion des choses communes, & se monstrent autant esmerueillables que la construction & bastiment des Collisces Colosces, Theatres, Amphiteatres, Pyramides, & autres œuures qui seruent de merueille par l'vniuers: veu que le cal endurcy d'une haine & inimitié de long temps commencée & obstinement pourfuyüe, & executée avec estrange cruauté, fust conuertie en Amour, par l'effect d'Amour, & concorde telle que ie ne sache aucun, qui avec moy ne s'en estonne autant qu'il se pourroit esmerueillir, voyant la superbité des Bastimens, où les Roys & grans Monarques ont employé le plus du reuenu de leurs prouinces. Or tout ainsi que l'ingratitude est vn vice le plus à vituperer  
que

que autre faute qui puisse tomber en l'homme: la reconnaissance aussi faut que porte le tiltre d'une vertu tres-recommendable. Et comme les Thebains ont esté accusez de tel crime, pour le respect de leurs grans Capitaines, Epaminonde & Pelopide. Les Platéens au contraire ont esté louangez pour auoir solennellement recogneu le bien fait des Grecz, qui les auoyent deliurez de la seruitude des Perses: & les Sicyoniens ont rapporté le salure d'une eternelle louange, pour auoir recogneu les biens faitcs receuz d'Arate, qui les auoit deliurez de la cruauté des Tyrans. Et si Philippe Marie, Duc de Milan, merite vituperer eternel, pour l'ingratitude de laquelle il vsa à l'endroit de sa femme Beatrix, la faisant mourir secrettement, ayant eu ses biens & grans thresors, vn Barbare turc, & Arabe de nation, emportera le los sur luy: lequel ayant esté vaincu par Baudouyn, Roy de Hierusalẽ, en Arabie, & luy captif & sa femme prise, & thresors tombez en la main de ce bon Roy, fouché du sang Lorrain: Neantmoins voyant que le Chresien l'auoit deliuré, & rendu sa femme, ne voulut estre vaincu en magnificence & liberalité, & moins porter le nom d'un Prince ingrat: ains estant vaincu ledict Baudouyn par les Infidelles: & s'estât retiré dans quelque ville, cest Admiral Arabe, vint à luy de nuit: & luy declarant le complot de ses compagnons, le mena hors la ville, & le conduit iusques à ce qu'il vid bien qu'il estoit hors de peril. I'ay mis tout cecy en auãt, pource que l'histoire que ie preten vous reciter, porte deux exemples non vulgaires: l'un d'une grãd amitié: & l'autre, d'une reconnaissance telle, qu'il ne me n'a point semblé bon que les François fussent sans scauoir ceste histoire. Et que ceux seulement eussent le bien de la lire, qui enten-

*dent la langue Italienne : ains en redonnera le fruit & bien d'icelle par tout le terroir de nostre France, afin que chascun forme sa vie sur ceux qui par les pays estranges & loing de nous ont vescu vertueusement & sans reproche, qui peust souiller ou denigrer leur reputation.*

**ACTE GENEREUX D'VN GENTILHOMME Sienoïs, lequel deliura son ennemy de la mort, & l'autre qui luy feist present de sa sœur, de laquelle il le scauoit estre amour eux.**

## HISTOIRE. XXI.



**E**N Siene donc, ancienne & tresnoble cité de la Toscane, laquelle n'a pas long temps estoit gouvernée par ses Magistrats, & vivoit en ses loix & liberté, comme aussy faisoient les Lucquois, Pisans & Florentins, auoit iadis deux familles, tresriches, nobles, & les premieres de la Cité, qui s'appelloient les Salimbènes & Montanins, de la race & tige desquelz sont sortis d'excellens hommes en leur Republique, & de bons guerriers pour la conduite de leurs armées. Ceux cy estoient au commencement si grans amis, & se frequentoient avec telle amitié & habitude, qu'il sembloit que ce ne fust que vn même sang & maison, estés toujours de compagnie, & se banquetans les vns les autres. Mais estant l'Italie de tout temps comme vn Magasin de troubles, & vray marché de feditiōs, ligues & partialitez, voire de guerres ciuiles par toutes les villes, il falloit que Siene ne fust point la cité seule, laquelle se resiouyt avec sa liberté en la paix & vnion de ses citoyens,

citoyens, & se vantaist de ne scauoir que c'estoit que de discorde particuliere: car de guerres en a elle assez experimenté contre les Florentins, qui de longue memoire ont fait tout ce qu'ilz ont peu pour se la rendre suiette. Or la cause de ceste discorde vint de ceux la mesme, qui tenoyent les citoyens en accord, & fut occasionnée par ces deux maisons, les plus fortes & puissantes de leur Republique, & entendez comment. Il n'est aucun qui ignore que l'antiquité mesme n'ait eu cela de peculier pour la noblesse, que d'adresser les enfans des bonnes maisons à la chasse, tant pour leur donner cœur & accoustumer aux dâgers, comme aussy pour les réforçer, & rendre plus vîtez au travail, & leur otter ceste delicatesse trop grande, qui suit les grâs maisons: veu qu'à la suite des bestes, les ruses de guerre y sont obseruées, on y dresse vn escadron d'abbayeurs, les chiens courans sont aux flancs pour fuyre l'ennemy, & l'homme à cheual sert de luy donner la chasse lors qu'il se prend à broffer, les trompes n'y maquans point pour sonner le mot, & donner cœur aux chiens qui sont en deuoir: si bien qu'il semble que ce soit vn vray camp de bataille, dressé pour le plaisir & passetemps de ceste jeunesse. Neantmoins sont de la chasse procedez de grans malheurs, & s'en sont ensuiuis de dangereux esclandres. Meleager en perdit la vie pour la victoire rapportée sur le sanglier de Callydoine: Cephale y tua sa chere Procris, & Acaste en fut interdit ayant occis le filz du Roy, qui lui auoit esté donné en charge. Aussy fut ce la chasse d'vn sanglier, qui ensanglâta la ville de Siene du sang de ses citoyés, lors que les Salimbènes & Montanins allerēt vn iour de compagnie à l'assemblée, & s'esbatas sur vn grad & fier sanglier, ilz le prindrēt à force d'hōmes & de chiens. La beste estât prise, cōme ils beuuoiet & deuiroyēt de la gaillardise de leurs Dogues, louâs chascūle sié, cōme ayāt

le mieux fait, s'ourd vn grand debat entr'eux sur ceste matiere, & proceda la chose si auant, que follement ils commencerent à se piquer de paroles: des propos piquans lon vint à l'effect, & aux mains: mais scauous cōment, il y fut si bien combatu, que plusieurs estans blesez, tant d'vne part que d'autre, à la fin les Salimbenes eurent du pire, & en y demeura vn des principaux des leurs mort sur la place, qui donna plus d'effroy à tous les autres, non qu'ilz perdissent le cœur, & moins le desir de se venger en temps & saison. Ceste inimitié s'alluma si efforcément entre les deux parties, que peu à peu apres plusieurs combats & bandes deffaites des vns & des autres, la ruine tomba sur les Montanins, lesquelz avec leurs richesses furent presque reduitz à neant. Qui fut cause que la rigueur & colere des Salimbenes s'adoucit, n'ayans plus qui leur fist teste, & oublians les iniures avec le temps: ceux ausy des Mōtanins qui restoyent à Siene, viuoyēt en paix, sans que leurs aduersaires leur demandassent rien, ou leur dressassent aucune querelle: il est bien vray qu'ilz ne parloyent point, ny ne se frequentoient ensemble. Et qu'est ce qu'ilz eussent querellé, veu que tout le sang, & nom de Mōtanins estoit demeuré en vn seul, nommé Charles, filz de Thomas Montanin, adolescent autant honneste & bien nourry, qui fut pour lors dans Siene, lequel auoit vne sœur, laquelle ne deuoit rien, fust en beauté, grace, courtoisie & honnesteté, à Damoiselle quelle que ce fust de toute la Tosfane. Ce pauvre jeune Gentilhomme n'auoit pas grand reuenu, à cause que le patrimoine de ses predecesseurs s'estoit escoulé en despenses pour entretenir les soldats durāt leurs melées & debats, & qu'ausly le fisc en auoit emportré vne bonne partie. Encore du peu que luy restoit, s'esfayoit-il de sustenter sa famille, & maintenir lon train assez honnestement, viuant sobrement en sa maison, & tenant

tenant sa sœur modellement en ordre. Ceste cy se nommoit Angelique, nō pour vray, qui luy estoit deu, sans faire tort à autre, veu que c'estoit la mesme douceur, bonté & gentillesse, & estoit si bien apprise, & tant gentiment esleuée, que ceux mesmes qui n'aimoyent guere leur nom ny race, ne pouuoient fe tenir de la louer & souhaiter que leurs filles luy ressemblassent: Voir y eut tel des aduersaires qui la print en telle amitié, qu'il enperdoit le repos, & le boire & le manger. Cestuy auoit à nom Anseaume Salimbene, lequel eust volontiers requis ceste fille pour mariage: mais les differens passez luy amortissoient tout ausly tost son desir, comme il en faisoit les desseins & cōplots en son cerueau & fantasie. Toutesfois estoit impossible que cest amour si viuement empraint en son ame peust estre effacé si legerement, veu que s'il estoit vn jour sans la voir, il luy sembloit aduis que son cœur sentoit les tourmēs d'vne cuisante flamme: & eust voulu que iamais la chasse du fanglier n'eust causé l'annihilation d'vne si excellente famille, afin d'auoir le moyen de s'apparier avec celle que autre ne pouuoit desplacer de la memoire du Salimbene: lequel estoit vn des plus riches & puiffans de Siene: Or ce qui plus bourreloit son cœur, c'estoit qu'il ne s'osoit descourrir à personne de ceste sienne maladie amoureuse, & desesperoit pour l'ancienne & inueterée inimitié des deux familles, de jamais cueillir ny fleur ny fruit de ceste affectiō presuppasant que jamais Angelique ne mettroit son amour sur celuy, les parens duquel auoyent causé la deffaitte, & ruine de la maison Montanine. Mais quoy? y a il rien de durable souz les cieux, ny biē ou mal qui n'ait sa reuolution souz le maniemēt des cas qui aduient aux hommes? Les amitez ou inimitiez des Rois & Princes, sont elles si obstinées que bien souuēt l'on ne voye en vn moment celuy amy cordial, qui n'a

gures



guerres estoit l'ennemy si cruel, qu'il n'aspiroit que à la  
 deffaitte de son aduerfaire? Voyons la varieté des euene-  
 mens des hommes, & lors iugerons à l'œil que c'est  
 grand simplese que de s'arrester & asseoir certain, &  
 infallible jugement sur les occurrences humaines. Ce  
 luy qui n'agueres gouuernoit vn Roy, & faisoit tout  
 trembler par sa parole, eist soudain demis, & meurt  
 d'vne mort fort ignominieuse. Et d'autre part, l'autre  
 qui ne s'attendoit que de sa ruine, se void remettre en  
 ses estatz, & void la vengeance de ses ennemis. Calir  
 Bassa Turc, gouuernoit iadis ce grand Mahomet, qui  
 occupa l'empire de Constantinople, & ne faisoit rien  
 ce fier Monarque. que ce que ce Bassa luy conseilloit:  
 mais en vn moment il se void desappointé, & dès len-  
 demain estranglé par le commandement de celuy mé-  
 me, qui l'auoit tant honoré, & qui sans iuste occasion  
 le feist mourir si cruellement. Là où au contraire Ar-  
 gon Tartare ayant pris les armes contre son oncle Ta-  
 godor Cani, lors qu'il estoit sur le point de perdre la  
 vie pour sa rebellion, & qu'on le menoit en Arménie,  
 afin de l'y executer, il fut rescou par certains Tartar-  
 es, seruiteurs domestiques de feu son Pere, & declara  
 depuis Roy des Tartares, & cecy enuiró l'an 1285.  
 L'exemple de l'emperiere Adalede ne fait moins de  
 foy en cecy que les histoires precedentes, laquelle es-  
 tant tombée entre les mains de Beranger, occupateur  
 de l'Empire, eschappa sa fureur & cruauté par fuite, &  
 à la fin mariée à Otton premier, veit son iniure ven-  
 gée par son filz Otton second sur Beranger & toute  
 sa race. Le vous amene ces hisloires pour preuue des  
 mobilitéz de fortune, & changemét des cas de ce mó-  
 de, afin que vous voyez que la mesme misere qui suy-  
 uoit Charles Mótanin, le remit sus, & lors que le moins  
 il s'attendoit d'estre rescous, il veit sa prompte deli-  
 urance. Or suyuaét le fil de nostre histoire, faut sçauoir  
 que

que pendant que le Salimbene se consumoit peu à peu  
 en l'Amour de son Angelique, sans qu'elle sceust ny se  
 souciaist de ses amours: & encor qu'elle luy rendist hu-  
 mainement son salut quand quelquefois surpris de sa  
 rage il la voyoit en fenestre, ce neantmoins n'eust ia-  
 mais deuiné les pensées de son amant ennemy. Durát  
 ces entrefaictes aduint qu'vn riche Citoyen de Sién-  
 ne, ayant vne belle terre aupres de l'heritage du Mon-  
 tanin, eut desir d'accroistre son patrimoine, & aioin-  
 dre ceste piece avec la sienne, & sçachant que le jeune  
 Gentilhomme auoit faute de plusieurs choses, le fait  
 semondre à vendre son heritage, luy en presentát mil-  
 le ducatz contant. Charles qui de tout le reste de gran-  
 des richesses de ses anccstres n'auoit que ceste ferme  
 aux champs, & vn palais en la cité, & qu'avec ce peu il  
 viuoit honnestemét, & entretenoit sa soeur du mieux  
 qu'il pouuoit, refuse tout à plat de se deffaisir de la pie-  
 ce, qui luy renouuelloit encore l'heureuse memoire de  
 ceux, qui auoient esté les premiers de la republique.  
 L'auare vilain se voyant ainsi esconduit, eut si grand  
 subre-faut de colere contre le Montanin, qu'il delibe-  
 ra à droit ou à tort de trouuer le moyen de luy faire,  
 perdre, & auoir, & vie, voulant imiter l'iniuste Iesabel  
 qui feist mourir Naboth pour aussy iouir de son herita-  
 ge. En ce temps là pour les querelles, & discors com-  
 muns de toute l'Italie, la noblesse n'estoit guere asseu-  
 rée par les villes, ains estoient les populaires, & rotu-  
 riers chefs, & gouuerneurs des principautez, de sorte  
 que la plus part des nobles, au moins les plus puiffans,  
 estans chaffez, ceste lie de villennie, & grossiere popu-  
 lace feist vne loy, toute semblable à celle des Atheniés  
 du temps de Solon: Que toute personne de quelque  
 estat, ou condition qu'elle fust, qui praticqueroit par  
 foy, ou moyen d'autre, le reestablishement, & rappel-  
 pour ceux qui auoyét esté bannis de leur ville, fussent

amendables au fise de la somme de mille Florins , & n'ayant dequoy satisfaire à la condamnation, que la teste y demeurait pour gage. Voyla vne loy fort equitable, & qui resentoit en cœur vrayement Goth & barbare, fermant la porte à l'innocence des personnes dechassées pour les querelles particulieres des citoyens animez les vns contre les autres, & punissant rigoureusement la courtoisie, & douceur pour vser d'vne cruauté qui n'en peut recevoir de pareille. Ce Citadin donc proposa en foy de faire accuser le Montanin d'auoir fait contre la loy, puis que autrement il ne pouuoit venir à son entente, & luy fut assez facile, veu que l'accusation ne fut pas si tost dressée, qu'il eut vne balle de tesmoins, qui deposerent contre le pauvre gentilhomme, & luy maintindrent estant cõfrontez qu'il s'estoit forfait contre les loix du pays, & auoit cherché les moyens d'introduire les bannis en la Cité, afin de massacrer les gouuerneurs, & remettre encor sus les ligues qui estoÿt cause des troubles de l'Italie.

Le miserable Gentilhomme ne scauoit icy que faire, & comment se defendre: sa partie c'estoit la seigneurie, & procureur du Fisc, les tesmoins qui lui faisoient teste, & la loy qui le condamnoit. Il est mis en prison, l'on fait son proces, & se voit mené si vistement que presque il n'auoit pas le loisir de penser à ses affaires. Il n'estoit aucun, craignant de tomber en l'indignation des Potentatz, qui osaft ouurir la bouche pour parler de son innocence, à se hazarder de moyenner sa deliurance: & aussy qu'on voit communement que les Amis d'aujourd'huy semblent le Corbeau, qui ne vole que vers les lieux ou il a que repaître, ny eux visitent les maisons sinon pour y faire prouffir, & reuerent l'amy tant qu'il le voyet estre en prosperité, c'est ce que le Poëte chante, & dequoy il se plaint, disant.

Ainsy

*Ainsy que l'or aux flammes en espreuue  
Telle la Foy des amis on essaye  
En temps diuers, si vn malheur t'effraie  
Chascun s'en suit, & plus d'amy ne treuue.  
Et ne cognoy celuy qui te suyuoit,  
Et qui sur tous amytié te monstroït.*

Et ne faut que les petits compaignons s'en esbahissent, & trouuent mauuais que leurs amis s'enfuient de telle sorte, veu que les Princes, & grans seigneurs courent le plus souuent vne mesme fortune. Ce grand conducteur, des armées Romaines Pompée l'honneur du peuple, & Senat Romain, quel compaignon eut il de sa fuite? ny quel de ses anciens amis le receut pour le celer, & deliurer de la main de son ennemy qui le poursuuoyt? Vn Roy d'Egypte, lequel auoit senti, & trouué ce bon Prince Romain courtois & secourable, fut celuy qui le feit mourir, & en enuoya la teste au vainqueur, & insatiable Iule Cesar, faussant la foy promise, & mescognoissant les plaisirs receuz. Entre tous les soulas que ce pauvre Gentilhomme Sienois s'etoit, quoy que ce ne fust qu'vne trahison maudite, c'estoit que ce desloyal, & maudit Cameleon de Bourgeois, luy presentoit tout deuoir, & s'offroit à luy faire plaisir en ce qu'il auoit puissance. Mais le paillard attendoit l'heure oportune pour lui faire gouster son venin, & luy faire voir par effect combien chose dangereuse c'est que d'estre mal auoyiné, esperant qu'apres la condamnation du Montanin, il cheuïroit à son aise de la piece qu'il auoit tant souhaitée. Dequoy il eust bié tost son passetemps, veu que deux ou trois jours estans passez au recolement, & raport du proces, Charles fut condamné à l'amede de mille florins dedans 15. iours, & ce pendant tenir prisons, & s'il falloït à la payer, la

seigneurie condemoit à perdre la teste pour auoir enfrainct les loix, & ordonnances du Senat. Ceste sentence fut fort difficile à digerer au pauure Montanin, qui voyoit tout son bien s'en aller pillé, & redigé au fisc, & luy mis ches Guillot le songeur, plaigant sur tout la fortune de sa sœur la Belle Angelique, laquelle depuis l'emprisonnement de son cher frere n'estoit bougée de sa maison, ny n'auoit cessé de plorer, & se plaindre du desastre lequel acheuoit d'accabler leur famille par ceste nouvelle mesadventure. Las ! disoit la belle & courtoise Damoiselle, ne sera jamais le Ciel appaisé sur l'infortune de ceste famille deplorée, & ne cessera le malheur de nous suiuir de tous costez ? N'eust il pas esté plus supportable pour tout ce qui restoit de nostre sang, que les dissensions passées, eussent tout fait passer au fil de l'espee, que de voir à presēt l'innocēce de cest adolescent en danger d'estre accablée par l'injustice de ceux qui hayent à mort la noblesse, & se glorifieront d'en oster la totale memoire de ce monde ?

Et puis allez vous fier au jugement irreuocable de ceux qui iugent en vne cité qu'ilz appellent libre, ou vne confuse multitude a le dessus, & peut sur ceulx là que Nature a produictz pour gouverner les autres. Ah cher frere ie voy bien que c'est, si tu n'eusse encor ce petit domaine que tu as aux champs, & ceste spacieuse maison en ville, personne n'eust enuié tō estat, ny ne t'eussent chargé de chose laquelle ie voudrois & que tu n'eusse pas seulement entreprinse, ains mise à effet, afin de venger le tort que ceste vilenaille font ordinairement à la noblesse. Mais quelle raison y a il que des Marchans & artisans, ou filz de ceux qui ne se monstrent iamais autres que vilains, regissent republiques ? O heureuses les contrées ou les Roys donnent Loix, & les Princes voyent de bon œil ceux qui les ressemblent : là ou nous sommes malheureux d'e-

stre

stre les esclaves d'un conseil plus peruertie que la mesme corruption. Et qu'est ce que noz predecesseurs ont pensé de cuider establir quelqueliberté par la confuse administration de plusieurs en nostre pais ? Nous auons à toutes heures les François à la queue, ou les gens du grand Euesque, ou ces cauteleux Florentins, & sommes comme la proye commune de tous ceux qui veulent prendre de nous leur curée. Et ce qui est encore le pis, c'est que nous mesmes nous rendons esclaves, & nous faisons les serfs de ceux qui deuroyēt estre les valetz du moindre d'entre nous. C'est fait de toy, pauure frere, & voy bien que tu n'es pas fait prisonnier qu'on ne fust assuré de faux tesmoins contre ton innocence. Au moins si ma vie pouuoit racheter la tienne avec ton estat, & soultien, assure toy que bien tost Angelique se prepareroit pour estre la proye de ces loups rauissans, qui beent apres ton domaine, & ta vie. Pendant que la belle Sienoise se tourmentoit en ceste sorte, le pauure Montanin se voyant réduit à la derniere extremité de tout ce que iamais il pouuoit esperer, & desirant, comme tout homme fait naturellement, de prolonger sa vie, cognoissant que tout autre moyen luy defailloit pour sa deliurance, s'il ne védoit sa terre, tant pour satis-faire à l'amende, que pour se preualoir du reste en ses affaires, enuoya vn des gēs de la Geole à ce reuerend vsurier, qui estoit cause de son desastre, afin de luy faire offrir sa terre pour le pris & somme de mille Ducatz. Le pernicieux & traistre vilain voyant qu'il tenoit à sa mercy le Montanin, lequel estoit en eau iusques à la gorge, & ne scauoit plus que faire, comme si desia il eust triomphé de sa vie, & tint du fisc la piece tant conuoitée, il luy respon dit en ceste sorte. Mon amy, tu diras au seigneur Charles que n'a pas long temps j'eusse volontiers donné vne bonne somme de deniers de sa ferme, mais de-

puis peu de temps ençai'ay employé mon argent en autre prouffit. Et quand bien ie serois en opinion de l'acheter, je serois bien marry de luy en auoir donné plus de sept cés florins, asséuré que le prouffit n'est pas si grand comme l'argent m'en pourra rapporter toutes les années. Voyez comme l'auarice est la rechercheuse du gaing le plus abscons & caché, & vn abisme profond de conuoitise, ne desirant que proye rauie d'autrui, pour accumeler le sien, sans que pour cela l'abondance la bié heure, ains est l'Esprit de l'auaricieux plus miserable comme plus ses richesses luy accroissent, n'ayant amitié qu'à son tresor, ny charité qu'enuers ses coffres, lesquelz il ne veut deslaisir de ses ioyaux, fust-ce pour le rachapt de la vie de son pere propre. Ce detestable vilain ayât offert d'autresfois mille Ducatz à Charles de son heritage, maintenant n'en veut plus, esperant la ruine totale de la famille Montanine.

Charles aduert de ceste sentence, & autant estonné comme de l'arrest du Conseil, veid bien que toutes choses luy estoient contraires, & qu'il falloit mourir à l'appetit de l'auarice excessiue de ce paillard, la malice duquel il scauoit estre si vehemente, qu' autre ne s'auã cerroit point d'y mettre deniers, puis que ce malheureux en auoit fait difficulté. A ceste cause tout resolu en luy de mourir plustost, que sa sœur pauure & sans moyen de trouuer party, ne voulut onc accorder à ce marché si peu à son uantage, & tant tyrannique du meschant volleur de sa vie: voyant aussy que toute voye de se purger & auerer son innocence luy estoit ostée, ayant desia passé le decret des Iuges sur la fin de sa cause. Pource commença il à disposer de son ame, non sans auoir plustost fait vne complainte de ses malheurs, en ceste sorte:

Que

*Que n'a le ciel helmeux des aisés des humains  
Accablé ce mien corps par maux, & travaux mains?  
Durant que le discord sanglant de l'aduersaire  
Ne cerchoit que mon mal, & vouloit me desfaire?  
Pourquoy l'ingrat destin n'a semons de ce temps  
Les trois mains, les fuseaux, & filets differens  
Des Déesses qui sont aux enfers filandieres,  
Qui ont coupé le fil à nos aieux, & peres?  
Que n'a couru sur moy la hideuse Gorgone  
Et vn chef Serpentin de celle Tesiphone  
Qui punist aux enfers les ombres malheureuses  
Plustost qu'un tel malheur m'accable par les ruses  
D'une enuie mordante, & par le seul desir  
D'un auare, ie sois desfait à son plaisir?  
Et lors que quelquefois i'ay voyagé heureux  
Sur les fillons marins, par les flots escumeux  
D'une bleue Thetis pourquoy ce grand Eole  
Ce gouverneur des vens n'a versé la Bouffole,  
Abbatu le Trinquet, & brisé tous les mastz  
De nos nefs par l'effort de ces venteux combatz,  
Afin que sans sentir vn si cuisant malheur  
I'eusse veu, & cogneu ce grand Palais de pleur,  
Ou est peinte l'idée, & l'Image dressée  
Des malheurs, des dangers, de la race blessée  
Laquelle gemira, me voyant la poursuyure  
A lors que ie deuois pour l'imiter plus viure?  
Ah ah! puis quo mon sort vouloit que ma desfaite  
Fust par vn tel decret & tel iugement faicte,  
Que ne m'a il permis d'emmener quand & moy  
Celuy qui me liurant, a violé sa foy?  
Que n'ay-ie massacré le vilain vsurier*

Qui ma lancé, & mis en ce mortel dangier?  
 Mais que ay-ie dit, hélas! faut il que ie souhaite  
 Le mal d'autrui, alors que la voye imparfaicte  
 De ma vie s'en va rechercher son parfaict,  
 Et laisse pour vn temps icy son imparfait?  
 Las! il vaut mieux mourir innocent, & sans vice  
 Qu'estre maudit de tous pour quelque malefice,  
 Et laisser le renom d'un homme vallant rien,  
 Ains plustost emporter l'effaict, & nom du bien,  
 Dieu regisse ton cœur, tes faitz Dieu conuertisse  
 Et change en loyauté la trahison & vice  
 V'surier, qui me fais mourir par ton enuie:  
 Car mourant i'acquerray doublement double vie.  
 Je viuray louangé pour n'auoir onc commis  
 Chose, que seulement mes plus grands ennemis.  
 Ayant faulse iugée, & ma vie sera  
 Eternisee aux cieuz tant que le ciel luira,  
 Et que l'eternité par supplice, & par dons,  
 Punira les meschans, salariera les bons.

Hélas ce n'est pour moy que ces plaintifs ie dresse,  
 Ce n'est pour ce grand nom de vertu, & noblesse  
 De mes predecesseurs que de mourir me sache:  
 Vn boucon plus amer en mon esprit ie masche,  
 Lequel rongé, & deffait le plus sain de mes sens,  
 Et lequel iusqu'au fons de mon esprit ie sens  
 Borreller ma raison, tenter ma patience.  
 Et esbranle souuent ma force, & ma constance,  
 C'est toy, qui n'as ton pair, ô plaisante Angelique,  
 Qui me fais plus resueur, & plus melancolique  
 Et qui plus que la mort me donnez de trauerses,  
 Et plus de pensemens, & passions diuerses.

O Dieux

O Dieu! aye pitié d'elle, & de moy ensemble,  
 Et puis que ce malheur ainsy nous desassemble:  
 Ne permets qu'il elle soit autre que iadis furent  
 Celles qui ses parens, & qui les mieus conceurent,  
 Qu'elle viue, moy mort, avec l'honneur des siens,  
 Comme i'ay desiré de ressembler aux mieus.

Hélas la main me faut, & mon esprit ne peut  
 Permettre que l'escriit public ce qu'il veut  
 Garder dans le secret profond de la poitrine,  
 Seule sçachant le tout la maiesté diuine.  
 Laquelle de mon fait iugera l'innocence,  
 Et de l'accusateur la sauce conscience,  
 Effaçant le peché qui me pique, & remord,  
 Afin que ie ne tombe és latz, griez de la mort.

¶ Ce complot pris, & estant du tout resolu Charles  
 en son propos de mort, c'estoit grand pitié de voir la  
 belle Angelique se déchirer la face, & arracher les che-  
 ueux, voyant qu'il estoit impossible d'oster ceste cruel-  
 le deliberation de la teste de son frere: enquoy elle a-  
 uoit employé tous ses sens, & le beau parler de tous  
 ceux qui luy atouchoyent de sang. Ainsy elle restoit  
 seule pleine de telle fascherie, que peuent pèser ceux  
 qui se voyét prieuz des choses qu'ilz ont les plus che-  
 res: vne chose vous diray-je bié, que si le malheur eust  
 permis que Charles eust esté deffait, c'estoit aussy le  
 dernier poinct de la vie de la gentille Damoiselle, don-  
 nât par mesme moyé fin à la famille & race des Mon-  
 tanins. Que faut il tât langager? voicy venu le dernier  
 jour du delay donné par les Iuges, auquel il failloit, ou  
 bien satis-faire à la condemnation, ou mourir dès len-  
 demain comme rebelle, & ayant commis felonnie

H 4

contre

contre l'estat de la seigneurie, sans que pas vn de tous les parés du criminel, qui estoient du costé maternel, feist aucun deuoir de moyenner sa deliurance: Bien alloient ilz voir la belle fille, & la consoloyent sur ceste occurrence, l'instruisans comme elle se deuoit gouverner, prenant patiemment les choses ausquelles tout remede defailloit. Angelique accompagnée de ses parés, & filles voisines ses compagnes, remplissoit l'air de gemissemens, & crioit comme vne forcenée, laquelle estoit suyvie & accompagnée des pleurs & cōplains des autres, qui plaignans la fortune de l'adolescēt, estoient marries de voir ceste fille en danger de tomber en quelque desastre.

Durant ces pleurs, aduint sur les neuf heures du soir, que Anseaume Salimbene, celuy que nous auons dit estre si espris de l'Amour d'Angelique, estoit de retour des champs, où il s'estoit tenu quelque temps, & passant par deuant la maison de sa Dame, comme il auoit de coustume, il ouyt les voix des femmes & filles, qui aidoyēt à faire le deuil du Montanin, fort pressé de la mort: & ce qui plus tost le feist arrester, ce fut qu'il veid sortir des femmes toutes espleurées du Palais de son Angelique. Pource s'arrestant, demanda à vn voisin, quel bruit estoit-ce, & si quelqu'un estoit trespasé en celle contrée: auquel l'autre declara le fait tout au long, ainsi que auez ouy par cy deuant. Le Salimbene ayant ouy ceste histoire, s'en alla chez luy, & estant en sa chambre à son secret, se mist à discourir sur cest accident, & fantastiquant mille choses en son cerueau, en fin il pensa que Charles ne se laissoit point ainsi aller, fust il conuaincu ou innocent du fait, que pour le seul respect de sa sœur, afin de ne la laisser destituée de tout bien & heritage, ainsi discourant diuer ses choses, à la fin il dist: Ne suis ie pas bien simple de zeposer maintenant en doute, voyant que la fortune

est

est plus curieuse de mō aite, que je ne le scauroye souhaiter, & me moyenne l'effect de mes desirs, alors que le moins i'y auoye mis ma pensée. Car voycy le Montanin seul de tous ceux qui ont esté les mortelz ennemis de nostre maison, qui perdra demain la teste publiquement comme rebelle & seditieux, qui sera cause que en luy je seray vengé de ses ancestres, & que la querelle finira d'entre nos deux familles, n'ayant plus cause de craindre vn renouvellement de discorde, par le moyen de ceux qui pourroyent descendre de luy. Et qui m'empeschera de jouyr de celle que j'aime, son frere estant mort, & ses biens estans acquis à la seigneurie, & elle sans support ny appuy que de sa seule beauté & courtoisie? Dequoy je pourra elle preualoir, sinon de l'Amour de quelque honneste Gentil-homme, qui la retire pour son plaisir, & passionné de la perte d'une beauté si excellente? Ah Salimbene? qu'as tu dit? As tu desia oublié que le Gentilhomme est pour ceste seule cause respecté sur tout autre, quand il fait resplendir ses faitz glorieux par sur le lustre de ceux qui s'ef forcé de suyre la vertu? N'es tu pas nay Gentilhomme, & esleue en vne maison noble, sorty de parés Gētils & illustres? Ignores-tu que c'est à vn cœur noble & genereux de se venger des iniures receuës de soy, sans chercher aide d'autruy, ou bien les pardonner, vsant d'une clemence & courtoisie vrayemēt Royale, enseuelissant tout desir de vengeance souz le tombeau d'un eternel oubly? Et quelle plus grand gloire peut acquerir l'homme que en vainquant soy mesme, & chassant ses affections, & trāsports, se rendre obligé celuy qui onc ne pensa receuoir plaisir ne bienfait de ta main? C'est chose qui excède l'ordre commun de nature: aussy faut il que les plus excellēs facent paroistre les effects de leur excellence, & se dressent la voye à l'immortalité de leur memoire.

Ce grand Dictateur Cesar a esté plus louangé pour auoir pardonné à ses ennemis, & s'estre montré courtois & affable, que en subiugant les braues & vaillans Gaulois & Bretons, ou vainquant le tant renommé Pompée. Dom Roderigo Viuario Espagnol, quoy qu'il peult se venger de l'infidelité de Dō Pietro Roy d'Aragon, qui luy voulut empescher son voyage contre les Sarrasins, qui estoient à Grenade, ne voulut toutesfois le punir, ny le rançonner ains l'ayant prins en guerre, le laissa aller, sans exiger rien sur luy, ny son Royaume. De tant plus ie suyuray l'exemple des grans és choses bonnes, je me rendray admirable en la rarité de leurs uers faictz. Au reste, quand ie ne voudroye oublier vne iniure m'estant faite, dequoy me puis-je plaindre du Montanin? quelle chose a il jamais fait contre moy, ny les miens? Et bien, ses predecesseurs ont esté les ennemis de nostre famille: ausly en ont ilz porté la penitence, plus dure que n'estoit le peché. Et vrayement ie craindroye que Dieu ne permist que ie tombasse en quelque grā malheur, si voyant vn affligé je m'esouyffoye en son affliction, & prenoie en sa deffaite l'argument de mon aise & plaisir. Non non, ce n'est point au Salimbene que ceste sottie imagination doit oster l'affection de se faire vn amy, & gaiguer par liberalité & courtoisie celle qui pour sa seule vertu merite qu'vn plus grand seigneur que moy se mette en peine pour elle. M'asseurant que si vn homme n'a despouillé toute douceur & humanité, & mesmement portant l'amour à l'Angelique que ie luy porte, qu'il ne soit marry de la voir ainsy esplorée & en tel desespoir, & ne s'essaie de la deliurer de telle facherie. Car si je l'aime, comme je fay, ne faut il pas ausly aimer tout ce à quoy elle est tresaffectionnée, comme à celuy qui maintenant est en danger de mort, pour le seul respect d'vne simple amēde de mille Florins? Que mon cœur donc face appa-

paroir

paroir quelle est l'Amour qui m'a fait tributaire & subiect à la belle Angelique, & que chascun cognoisse que puis que ce fier Amour a vaincu les Rois & grans Monarques, ne faut point s'esbahir, si moy qui suis & homme & subiect aux passions comme les autres, me submets au seruice de celle que je m'affeure est si vertueuse, que la mesme necessité ne la pourroit induire à oublier le bien & maison d'où elle prend son origine. Vante toy donc, ô belle Angelique, d'auoir forcé vn cœur indomptable de soy, & fleschi celuy que les plus braues eussent plustost priué de vie, qu'oité du chemin de sa generosité: & toy Montanin, pense que s'il ne tient en toy, tu gaignes aujourd'huy vn amy si cordial, que la seule mort fera celle, laquelle separera l'vnion de nous deux, laquelle s'estendra sur nostre posterité: & que ce sera moy qui passeray les tiens en deuoir, môstrant le chemin aux plus sages de s'acquiescir honneur, & violenter l'esprit animé de ceux qui nous sont aduersaires: Aymant mieux perdre le mien vainement, que laisser les conceptions vertueuses qui sont desia enracinées en mon ame. ¶ Apres ces longs discours, voyant que le temps requeroit diligence, il prend mille ducatz, & s'en va au receueur des amendes député par la seigneurie, lequel il trouua encor en sa boutique & Cabinet, auquel dist: Voyla mille ducatz que Charles Montanin faict configner pour sa deliurance, comptez les, & luy dōnez sa quittance, le faisant sortir dès ceste heure. Le cōmis pour la seigneurie luy voulut rēdre le reste qui excedoit la sōme de mille florins, mais le Salimbene refusa de la prēdre: ains aiāt la lettre de sa deliurāce, l'enuoya par vn de ses gens au maistre de la Geole, lequel ayāt veu que le payemēt estoit fait, feist soudain tirer le Mōtanin de la prisō où il estoit, & ferré & chargé de gros & bié fort pesās fers, Charles pēsant que ce fust vn beau pere qui vint pour

le con-

le confesser, & qu'on luy feist grace de le faire iusticier en prison, sans qu'une hôte publique acheuast de fouiller la memoire de sa race, fut estonné de prime face: mais ayant desia fait estat de sa mort, loua Dieu, & le pria qu'il luy pleust ne l'oublier point en ce passage tât espouuentable, & où les plus affeurez, bien souuent perdent cœur & constance. Recommande son ame, prie pour ses pechez, & sur tout, supplie la bonté de Dieu, qu'il luy pleust auoir esgard sur sa cœur, & la deliurer de toute infâmie & deshonneur. Tiré qu'il est de la Geole, & amené deuant le maistré des prisons, soudain on luy oïte les fers des iambes, & luy monstra chascun fort bon visage, sans que personne parlât de chose qui le deust contrister.

Ceste courtoisie non esperée le fait attendre quelque chose de meilleur, & l'affeure de ce qu'au parauant il n'eust osé pèser en forte aucune. Aussy ne fut il point deceu de son attēte. Car le Geolier luy dist: Estouïffez vous seigneur, car voicy les lettres de vostre deliurance. Parainsi c'est en vous de vous en aller en liberté ou bon vous semblera: disant cecy il feit ouvrir la Prison, & licencia le Montanin, non sans le prier de ne lui scauoir mauuais gré du traictement, veu qu'il ne luy eust peu faire autre chose, luy estant ainsi enioint de la seigneurie. Qu'un chascun donc contemple maintenant si en l'Amour les euenemens ne sont tout autres, qu'es autres passions de l'ame: veu que comment eust le Salimbene deliuré si gratuitement & tant à propos le Montanin, estant l'inimitié enracinée de long temps entre ces deux familles, si quelque cas de grand, & qui n'a point de propre nom en l'Amour: ne luy eust changé le naturel, & effacé son affection mesme? C'est quel que chose de secourir celuy qu'on ne veit jamais, veu que nature nous rend bien-faisans à l'endroit de ceux qui nous ressemblent, mais la foy est surmontée là où

la mesme inclination naturelle se sent violēter, & voir rompre ce que avec obstination elle pretendoit tenir en son ame. Les graces, gentillesse, beauté, doux maintien, & attrait d'Angelique eurent plus de force sur le Salimbene, quen'eust en l'humilité de son frere, quand bien il se fust agenouillé cent fois deuant Anseume: mais quel est le cœur si farouche qui ne fust rendu traitable & ne s'adoucit en la contemplation d'une chose si rare que l'exquise beauté de ceste Sienoise, & ne s'humiliait pour aquerir les bonnes graces d'une si parfaite Damoiselle? Ne l'accuseray iamais l'homme de s'ammouracher d'une belle & vertueuse femme, ny n'estimeray esclauē celuy qui sert obstinément vne modeste Damoiselle ayant le cœur remply d'honnestes affections & l'Esprit de desirs, qui tendent à bōne fin. Trop bien estime vituperable celuy qui n'ayme que le dehors, & prise seulement l'arbre chargé de fleurs, sans prendre esgard au fruit qui le fait digne d'estre loué, & gardé en estre. La jeune fille ne peut resentir que la fleur d'un Prin-temps iusques à ce que par sa constance, modestie, & chasteté, elle aye vaincu les concupiscēces de la chair, & produit le fruit esperé d'une vertu, & pudicité non vulgaire. Autrement ce seroit comme le soldart enrrollé, de la vaillāce duquel sa seule pēfée peut tesmoigner, & l'offre qu'il en fait à celuy qui l'enregistre en ses papiers. Mais quand l'effait est ioint à l'attente, & que l'espreuue ne démēt en rien la promesse, c'est lors que le Capitaine l'acolle, & le propose comme vn miroir aux besongnes pour l'ensuiuir. C'est ainssi des Dames ayant passé par les assaurz, & résisté aux attentats des poursuyuās, lesquelles sont femmes de bien non par force, n'ayans esté requisēs, ains de leur naturel, & avec l'industrie de leur cœur chaste & inuincible. Mais reuenons à nostre propos, le Montanin deliuré qu'il fut, s'en alla aussy tost chez luy pour consoler



consoler celle, qu'il estoit plus qu'asseuré estre en grad destresse, & douleur & qui auoit autant de besoin de reconfort, que luy de se reposer. Il vient à la porte de son Palais, là ou entendu que c'estoit le Montanin, il estoit impossible de le faire croire à sa sœur, tant les choses que le plus nous desirons nous semblent impossibles d'estre executées, ains estoient tous suspens comme se list quand saint Pierre sortit de la prison d'Herode par le moyen de l'Ange.

Assurée que l'Angelique fut que c'estoit son frere, les sanglots mis à part, les souspirs laissés, & les larmes de tristesse conuerties en pleurs de joye, vint embrasser & baiser son frere, louant Dieu de sa deliurance, & accomplant cecy à vn pareil faict, comme s'il fust resuscité de mort à vie, veu l'assurance qu'il leur auoit donné de plustost mourir que laisser à vilpris son heritage. Les Dames ses parentes qui estoiet la demeurées pour tenir compagnie à la fille à demy desesperée, afin que sur ceste fureur elle ne s'outrageast & sorfist à sa vie, aduertirent soudain leurs maris de la liberté non attendue du Montanin, lesquelz vindrent, tant pour s'esjouir avec luy en sa liesse & bonne fortune, qu'aussy pour s'excuser de ne s'estre mis en deuoir pour l'oster de telle misere. Charles, qui ne se foucioit en rien de ces benissôs de bouche, dissimula ce qu'il en pesoit, les merciant neantmoins de leur uisitation & bonne fouenance qu'ilz auoyent eu de luy, uistans & confortans ainsi sa sœur, lequel honneur il estimoit autant que s'ils l'eussent employé à l'endroit de sa propre personne. Retirez que leurs parens se sont, assuré que pas vn d'eux n'auoit esté le payeur de sa rançon, demeura estonné outre mesure, & plus dolent encor pour ne sçauoir qui estoit celuy qui sans estre requis auoit fait vne preuue si gétille de sa liberalité. S'il n'en sçauoit rien, sa sœur en estoit encor plus ignorante,

d'au-

d'autant qu'elle pensoit qu'il se fust raduisé, & que l'horreur de la mort luy eust fait changer d'opinion, vendant son heritage champestre à celuy qui premier en auoit fait offre de l'acheter : mais voyant & l'vn & l'autre qu'ilz estoient deceuz en ce qu'ilz pensoyent, s'en allerent coucher. Le Montanin ne reposa guere toute la nuict, ayant tousiours deuant les yeux l'image non cogneuë de celuy qui l'auoit deliuré, & ne luy seruit sa couche que d'vn long champ, ou quelque grand allée dans vn bois, pour en s'y pourmenant faire des discours en son esprit, mettant en jeu tantost vn, tantost autre, sans iamais toucher au blanc, & nommer celuy qui estoit son liberateur, & duquel il se conffessoit estre obligé & redevable. Et pour ce, dès qu'il veid qu'il s'adiournoit, & que l'aube auancoureuë du jour semonnoit Apollon à atteler ses cheuaux pour recommencer sa course en nostre Hemisphere, il se leue, & s'en va vers le Carmelinguo, à sçauoir, le com mis pour la recepte des amendes de la seigneurie, lequel ayant salué & eu le reciproque de son salut, il pria luy faire tant de grace & faueur, que luy dire, qui estoit celuy si liberal qui auoit satisfait à l'amende laquelle il deuoit payer au Fisc & thresor de la Police. Auquel l'autre respondit : Autre n'a moyenné ta deliurance, ô Montanin, que l'homme du monde duquel tu deuinerois le plus tard le nom, auquel j'ay baillé la quittance de ton emprisonnement : mais non celle de la somme, d'autant qu'il m'a donné mille ducatz pour mille Florins, sans iamais vouloir reprendre le surplus de la debte, que ie suis prest te liurer avec ta quittance. Je n'ay affaire de l'argent, dist Charles : seulement vous prie me dire le nom de celuy, qui sans le cognoistre pour amy, m'a fait vne si grande courtoisie. C'est, dist le Carmelinguo, Anseume Salimbene, qui en a porté le los par sus tous ceux qui te sont

parens

parens & proches, lequel vint icy au soir bié tard porter l'argét, duquel voycy le surplus. Ia à Dieu ne plaise, dist le Montanin, que ie retire ce qu'il a bien mis pour m'oster de peine : & s'en alla avec sa quitance, chargé de penfers infinis sur l'achoisson du fait entrepris par le Salimbene.

Estant à sa maison, il fut vn bien long temps detenu en vn bien profond pensement, voulant s'eclaircir la cause d'une telle generosité procedant de celuy, duquel les peres, & ayeulx auoyent esté les capitaux ennemis de sa race. A la fin comme sortant d'un grand sommeil, il luy vint en memoire qu'il auoit veu bien souuent Anseume auoir le regard fiché, & ententif sur Angelique, & qu'en l'oeylladant fort amoureuxment, il passoit tous les jours plusieurs fois deuant leur porte, sans môstrer autre visage que bien vueillât, & avec geste d'Amy, plustost que d'ennemy, saluant Angelique toutes les fois qu'il luy venoit encontre. Pource le Montanin s'assura que le seul Amour du Salimbene vers sa sœur auoit causé ceste sienne deliurance : concludant en son esprit que quand la passion qui procede de bien aymer se fait d'un cœur gentil, & de grand emprise, il est impossible qu'elle ne produise de merueilleux effaitz de galantise vertu, honnesteté & courtoise, & que l'Esprit bien né ne peult tant cacher sa nourriture gentille, qu'il n'en face sortir le feu en euidence, si bien que ce qui semble impossible est facilité, & rendu possible par les concepts, & emprises hault colloquées, & non vulgaires de l'ame eslongnée de vilennie. Pource Charles afin de n'estre surmonté en honnesteté, & de ne porter la marque d'un qui mes cognoit les biens receuz, delibera d'vser d'une grand prodigalité à l'endroit de celuy qui s'estoit monstre souz le nom d'ennemy plus loyal amy, que ceux qui faisoient bonne mine, & qui au besoin s'estoyét estoig

nez

mez de l'affligé Montanin. Lequel ne sachant de quoy faire present au Salimbene que de foy, & de sa sœur, delibera le communiquer à Angelique, & puis luy uât sa volonté, par faire sa deliberation. A ceste cause sachant que son gracieux aduersaire s'en estoit allé aux champs, proposâ en foy de dresser la partie de sa reconnaissance durât qu'il seroit absent, afin de l'executer luy de retour à la ville, il appella donc Angelique à part, & estans eux deux seuls ensemble, luy vîa de telz ou semblables propos.

Vous sçaez, ma sœur treschere, que tant plus la cheute est & prouient de haut lieu, de tant là douleur & ruine en est plus dangereuse, sensible, & qui mieux se resent que si l'on tombe de quelque lieu plus bas & moins precipité. Je dis cecy, reduisant en memoire la condition, grandeur & excellence de nos ancestres, la gloire de nostre race & richesses de toute nostre maison, laquelle me contrainst bien souuent à soupirer, & espandre vn grand ruisseau de larmes lors que ie voy les Palais somprieux, qui ont esté la demeure de nos peres & ayeulx, quand ie côtempse de toutes les parts de ceste cités les armoiries, & escussions peints, & entaillez portans la marque de l'antiquité de nostre famille, & lors que i'aduise les superbes tombeaux de Marbre, & Bronze dressez en plusieurs de nos temples pour la memoire perpetuelle de plusieurs Cheualiers, & chefs de guerre sortis de la maison & race Montanin, & sur tout ie n'entre jamais dans ce grâd palais, reste de nostre heritage & patrimoine, que la souuenance de nos grands ne me donne vn tel trance au cœur, que cent & cent fois j'ay souhaité la mort, afin que moy seul ne sois les reliques du malheur, & desastre tombé sur le nom, & famille tant nommée des Montanines. Qui est cause que i'estime nostre vie mal heureuse, estant dechez de telle felicité, pour sentir

vne misere tant extreme : mais vne seule chose nous  
 doit contenter, que parmy tant de pauureté, malheur,  
 ruine & abaïssment, aucun ne nous peult impûter  
 chose indigne de la noblesse & maisõ de laquelle nous  
 sommes descendus, estant nostre vie conforme à la ge-  
 nerosité de nos predecesseurs, d'où aduent que quoy  
 que nostre pauureté fust de tous cogneuë, si est-ce que  
 nul ne peult nier que nous ayons forligné de la vertu  
 de ceux qui ont vescu vertueusement en nostre race.  
 Que si nous auons reçu plaisir ou bien faict d'aucun,  
 il ne fut jamais que par tout deuoir ie n'aye recogneu  
 le bien faict, ne laissant chemin à l'ingratitude de scul-  
 ver la reputation en laquelle i'ay iusques icy passé ma  
 vie. Aussi y a il rache qui sonille plus le renom de l'hõ-  
 me, que la mecognoissance des biens receuz, & l'ou-  
 bly des plaisirs qu'on nous aura fait en nostre necessi-  
 té. Je croy que vous entendez, ma sœur, à quelle fin ie  
 dy ces paroles, sans que toutesfois vous sachiez encor  
 la fin de ce que ie preten vous esclaircir. Vous sçau-  
 ez en quel peril de mort i'ay esté ces jours passez par l'ac-  
 cufation faulse de ceux qui ne m'aimoyent gueres, &  
 comme presque miraculeusement i'ay esté racheté  
 d'entre les mains de l'executeur de iustice, & de la  
 cruelle sentence du peu iuste magistrat, sans que pas  
 vn de nos parens se soit offert pour ma defenße, soit de  
 fait, soit de parole. Qui me fait dire ce mot, que i'ay  
 senty ce que iamais ie n'eusse pensé en mes plus pro-  
 ches, & ay gousté vn bié de la part de celuy duquel ie  
 n'eusse onc osé en esperer plaisir, confort, aide, ny sou-  
 lagemét quelconque. L'attendoye deliurance de la part  
 de ceux que ie tenoye pour parens & amis : mais cela  
 s'est aussi tost esuanouy, comme la necessité & peril se  
 font presétez. Ainsi pressé du mal, & delaisé des miés,  
 j'estoye en crainte q nos aduersaires, pour s'oster toute  
 crainte & soupçon aduenir, pourchassassent ma totale  
 ruine, &

ruine, & moyennaissent la deffaire du nom Montanin  
 en ma mort, & fin prochaine. Mais bon Dieu, du lieu  
 duquel ie craignoye le dâger, i'ay veu sortir la serenité,  
 qui a mené mon nauire au port de salur : & de la main  
 de laquelle j'eusse attendu ma ruine, j'ay gousté la def-  
 fiance, & soultien de mon honneur & vie. Et afin que  
 ie parle clairement, ç'a esté Anseaume Salimbene, filz  
 de nos anciens & capitaux ennemis, lesquels s'est mon-  
 stré l'amy tresloyal & fidelle de nostre famille, & a de-  
 liuré vostre frere, payant à la seigneurie la somme, non  
 de mille Florins, ains de mille ducarz, pour le racher  
 de la vie de luy qui l'eust pensé son plus cruel aduer-  
 faire. O cœur vrayement genereux, & ame gentille, la  
 rarité des vertus, de laquelle surpasse tout humain en-  
 tendemét ! Les amis conioinctz ensemble du lien d'a-  
 mitié, rendét le monde estonné par les effectz, nõ vul-  
 gaires des choses qu'ilz font l'un pour l'autre : mais ce-  
 cy surpasse tout, qu'un ennemy mortel, sans estre re-  
 concilié ny requis, sans demander assurance pour le  
 plaisir qu'il fait, paye les debtes de son aduersaire, cela  
 excède toute consideratiõ de ceux qui discourent sur  
 le faict des humains. Je ne sçay quel nom donner au  
 faict du Salimbene, & cõme ie doy appeller ceste bien-  
 ne courtoisie : tant y a, qu'il fault que ie die que l'exem-  
 ple de son honnelteté & gentillesse est de tel effort, &  
 m'a vaincu tellemét, que ou ie mourray en la peine, ou  
 ie l'esgalleray, si ie ne puis le surmonter en recognois-  
 sance de sa liberalité. Or estant ma vie engagée à ce  
 qu'il a fait pour moy, l'ayât deliurée du pas d'une mort  
 honteuse, c'est en vostre main ma treschere sœur, de  
 m'aider à executer le complot desseiné en ma pensée,  
 afin que ie fois le redcuable seul de vous, ayant satis-  
 fait à la liberalité du Salimbene, par le moyen duquel  
 vo<sup>o</sup> qui ploriez la mort, & liberté perdue de vostre frere,  
 me voyez libre & en santé, n'ayant aitre soucy que

de m'aquiter vers celuy, à qui & vous & moy sommes grandement obligez. Angelique oyant ainsi parler son frere, & sçachant que le Salimbene estoit celuy, qui auoit surmonté tous leurs parens en amitié, & soulagement de leur famille, respondit à son frere, disant. Je n'eusse jamais cuidé voyrement que ce fust de telle part que vostre deliurance deust prendre son issuë. Et que nos ennemis, rompans tout souuenir des anciennes querelles, se souciaissent du salut & conseruation des Montanins: pource, s'il estoit en ma puissance vous drois-ie auoir satisfait à la courtoisie & gétilesse d'Anseume, mais je ne sçay comment y donner attainte, moy estant fille, qui ne puis faire autre chose que recognoître vn bienfait en mon cœur, sans qu'il me soit loysible de l'en aller mercier, & moins de luy faire offre de chose quelconque, veule peu d'acez & hantise que j'ay avec les Damoiselles de sa maison, & famille. Toutes-fois, mon frere, aduisez en quoy est-ce que je puis vous ayder, & assurez vous que, sauf mon honneur, je n'espargneray rien qui face à vostre contentement.

Ma sœur, dit le Montain, j'ay long temps discouru sur ceste mienne occurrence, & fantastiqué sur l'occasion qui a peu induire ce jeune gentilhomme à vser de telle & si grande courtoisie en mon endroit: & ayant assez diligemment recherché tout ce qui se peut penser ay veu & cogneu que la seule force d'amour l'a contraint à violenter son affection, & faire eschange de la haine hereditaire qu'il nous portoit en vne amitié qui à grand peine se pourra amortir. C'est le feu couuert qu'Amour a espandu par ses mouelles, qui luy a fait sortir les vrais effaits de sa gentillesse en euidence, & a rompu les concepts d'un cœur passionné de colere. O grand force de ceste amoureuse alteration, qui en vn rien change ce qui semble impossible à receuoir change-

changement, & muance! La seule beauté & bonne grace de vous, Ma sœur, ont induit nostre gracieux ennemy, esclau de voz perfections, à deliurer ce miserable gentilhomme abandonné de toute bonne fortune. Ce sont les honnestes façons, & louables coustumes de l'Angelique Môtanine qui ont incité Anseume à faire vn acte si louable, & fait si genereux que de moyener la deliurance d'un qui n'attédoit pas voir vn accident de telle consequence: Ah gentil Adolescent que ton Esprit est royal & ton cœur illustre & magnanime. Las! comment sera-il possible que jamais ie puisse approcher l'honneste liberalité de laquelle tu m'as rendu ton redeuable? Ma vie est tienne, mon honneur depend de toy, mes biens te sont obligez, que reste il, si nō que vous ma sœur soyez sans cruauté, n'vsant d'aucune ingratitude à l'endroit d'un qui vous aime, & lequel pour l'amour de vous a prodigalement offert le sien, pour m'oster de peine & deshonneur. Que s'il est ainsi que ma vie & conseruation vous eust esté si chere, & que pour me voir hors de prison, vous auez voulu consentir que i'alienasse nostre patrimoine, faites à present que je me puisse reuenger avec vn grand, rare & precieux present, du bien, plaisir & courtoisie que le Salimbene m'a fait en vostre faueur. Et puis qu'avec les biens de Fortune, je ne sçauroye satisfaire à sa largesse, soit vostre personne, laquelle supplée à ce defaut, afin que vous & moy puissions estre quittes de l'obligation, par laquelle nous luy sommes astrings. Il fault que tout ainsi qu'il s'est offert & donné pour moy en ses deniers, que nous luy faciōs present de vostre beauté, non vendant le pris de vostre châteté, mais luy proposant vn contr'eschange de courtoisie, m'assurant, veu sa gentillesse & bonne nourriture, qu'il ne fera autrement en vostre endroit, ny n'vserez d'auce plus grande puissance, que celle que la vertu

permet à tout cœur genereux & illustre. Te n'ay autre moyen de satisfaction, ny rançon pour rēdre libre ma troye de l'acheter que le Salimbene a fait de ma liberté & vie. Penſez, ma chere ſœur, quelle reſolūtiō vous voulez prendre, & voyez s'il eſt iuſte que ie ſoye eſcōduit: vous eſtes en l'option & choiſ de nier ou accorder ce que ie vous demande: tant y a, que ſi ie ſuis reſufé, & pers le moyen par voſtre reſus de m'aquiter enuers mon conſeruateur: j'aime mieux quitter ma Cité & pais, que viure icy avec le renom d'ingrat, & meſcognoiffant vn ſi grand plaifir. Mais las! de quel œil oſeroiy ie regarder la nobleſſe Sienoiſe, ſi avec vne grand' ingratitude ie paſſoye ſouz ſilence ceſte faueur la plus rare que lon pourroit imaginer? Quel creue-cœur ce me ſeroit d'eſtre monſtré au doigt, comme celuy qui auroit oublié de recognoiſtre par eſſet le bien reçeu de ma deliurance? Nō ma ſœur, ou il fault que vous ſoiez le repos de mon ame, & l'acquit pour nous, ou biē que ie meure ou m'en aille vagabond par les terres eſtrangeres, ſans jamais mettre le pied en Italie. A ces motz Angelique demeura ſi eſtonnée & conſulē, & tāt hors de loy, comme lon void aſſoupy en ſon ſens celuy qui ſe ſent attainſ de quelque eſtonnement d'Apoplexie: à la fin reprenant les eſpritz, & fondant toute en larmes, & l'eſtomach luy panthelant comme deux ſoufflets de forgeurs, reſpondit à ſon frere en ceſte ſorte. Je ne ſçay, mon treſcher frere, veu la conſuſion de mō ame, par quel moyen ie puiſſe reſpondre à ta demāde, qui me ſemble & iuſte & inciuiile: le droict eſtāt de la part de l'obligation, & l'iniuſtice pour le reſpect de ce que tu veux que ie face. Mais eſtāt vn faire le fault, que de deduire mes raiſons, & diſcourir ſur ce que tu requiers, eſcoute moy autant patiemment, comme i'ay raiſon de me plaindre, & de diſputer ſur ceſte occurrēce, la plus grande & difficile à vuyder, qui me ſçauroit eſtre

eſtre préſentée: veu que la vie & expoſition d'icelle, n'eſt rien au pris de ce que ie voy que tu veux que ie mette en vente avec vne trop prodigue liberalité: & pleuſt à Dieu que la vie y peult ſatifaire: aſſeure toy qu'elle y ſeroit auſſy toſt employée, comme ie t'en tay la promeſſe. Helas! bon Dieu, ie penſois lors que ie veis mon frere hors de priſon, & qu'il fut eſchappé du prochain deſtroit de la mort, à laquelle iniuſtice ment il eſtoit condanné, ie penſoy, diſ ie, & croyoye fermement que la fortune ennemie de nos ayles euſt lá vommy tout ſon venin, & que ſe deſpouiliant de ſa fureur, & maligne nature, elle rompiſt ſes ſanglantes & enuenimées ſaettes, avec leſquelles elle auoit par ſi long temps blecé, & affligé noſtre famille, pour en ſe reſoſant donnāt relache aux Mōtanins de toutes leurs fatigues, & deſtreſſes. Mais, ō moy miſerable! ie voy & ſens à combien ie ſuis eſloignée de mon eſperance, & deceuē en mō opinion, veu que ceſte furieuſe maraſtre ſe préſente deuāt moy avec vn viſage plus courroucé, & plein de menaces, que jamais elle ne feiſt, s'aigriſſāt contre ma jeuneſſe d'autre façō que jamais elle ne feiſt cōtre pās vn de noſtre race. Que ſi elle a perſecuté noz ayeux, & aſceſtres, ſi elle les a ruinez, & deſſaitz, c'eſt à preſent qu'elle ſ'eſſaye d'y mettre la derniere main, & nous precipiter en la proſōdeur de l'abiſme de toute miſere, exterminant du tout les reliques de noſtre pauvre maiſon, ſoit par la perte de toy, mon frere: ou par la mort violente de moy, qui ne puis prodiger ma chaſteté, que au pris de ma vie malheureuſe. ¶ He bon Dieu, en quelles angoiſſes eſt tombée mon ame, & cōme je ſens l'effort & impetuoiſité de ceſte fortune aduerſe! Mais q̄ diſ je fortune? cōme le malheur me ſuit par vn jugement du Ciel ſur noſtre race, qu'il faille qu'e aage ſi bas, & tendre, & vn ſexe ſi foible, & peu fort, ie face choix d'vne choſe qui dōneroit à penſer aux plus

sages & experimentez qui soyent aujourd'huy sur la terre? L'esprit me fault, la raison me manque, & le iugement est balancé par continües agitations, voyant que je suis reduite à l'extremité de deux destroits, tous deux perilleux, & environnez d'effroyables dangers: estât necessaire, & viue force, ou que je sois esloignée, & separée de toy mon frere, que j'ayme plus que ma vie propre, & en qui apres Dieu, j'auois assis, & posé tout mon espoir, & attente, n'ayant autre soulas, consolation, ny support que toy: ou bien en te conseruat, je sois forcée de donner à autrui, & ne sçay comment ce precieux thresor, lequel vne fois perdu ne peut estre recouuert en sorte quelconque, & pour la garde & conseruatiō duquel, toute femme de bon iugemēt, & qui ayme la vertu, deuroit s'exposer mille fois à la mort, si tant de vies nous estoient données, plustost que laisser tacher ou souiller ceste Pierre precieuse de chasteté, avec laquelle nostre vie est vrayement vie, là où au cōtraire celle qui sollemēt s'en laisse desfaisir, & despouiller, & la perd sans honneste tiltre, quoy qu'elle viue, si est elle enfeuelie au plus obscur cachot de la mort, ayant perdu l'honneur qui fait marcher les filles hault la teste leuée. Mais quelle chose a de bon la Dame, ou Damoyelle ny en quoy se peult elle glorifier estant son honneur en doute, & sa reputation denigrée par vn renom de peu de chasteté? Dequoy a seruy aux Dames de la maison d'Auguste le nom de filles d'Empereur, puis que avec leur vilennie elles se sont rédues indignes du tiltre de vertueuses, & chastes? Que prou fitoit à Faustine la couronne Imperiale sur la teste, puis que celle de chasteté luy auoit esté rauie par sa lubricité?

Quel tort a lon fait à plusieurs simples femmelettes de les auoir enfeuelies au tombeau d'vn obscur ou bly, lesquelles par leur vertu & pudicité meritoient louange

louange eternelle? Ah! Charles, frere trescher, où est-ce que tu as l'œil de ton esprit, que sans auoir esgard à la renommée des honnestes Dames & pudiques Damoiselles de nostre famille, tu vueilles, qu'ayant perdu les biens & heritages paternels, je face par mesme moyen perte de ma chasteté, laquelle j'ay iusques icy gardée avec si extreme diligence? Veux tu frere trescher, que par le pris de ma virginité, Anseume ait plus de victoire sur nous, que s'il auoit fait passer au fil de l'espée tout ce qui reste de nostre parenté? Ignorez tu que les playes & maladies de l'ame soyent plus vehementes que celles qui affigent le corps? Ah! malheureuse fille que je suis, & quelle malheureté m'est il reserüee, quelle destinée m'a gardée iusques icy pour me preséter comme victime de Venus, à l'appetit d'vn adolescent qui ne desire (peult estre) que les despouilles de ma virginité?

O heureuse la Romaine, laquelle fut occise par les propres mains de son triste Pere Virginie, afin qu'elle ne fust fouillée d'infamie par les paillardz embrassemens de ce bouc Appie, qui en souhaitoit l'accointance. Las! que ne fait ainsi mon frere, plustost que d'estre de son gré le ministre infame de ma vie prestée à estre violée, si Dieu, par la grace ne prēd ma cause en main? Las! mort, que n'executes tu sur moy le plus cruel de tes dards, afin que j'aille accompagner les ombres de mes bienheureux parens, lesquels sentans ceste mienne angoisse, ne seront si vuydes de passion, qu'ils ne gemissent mon desastre. He Dieu! que ne fu-ie aussi tost suffoquée comme ie su tirée des secrets enlacements de la matrice de ma mere, plustost que venir en ce malheur, qu'ou il me fault perdre ce que i'ay plus de cher ou mourir avec la violēce de mes mains propres? Vié mort, vien, & coupe le fil malheureux de ma triste vie, ferme le pas avec ton dard trenchant aux larmes,

lesquelles coulent impetueusément sur ma face, & clos le vent des soupirs, qui ne te laissent vser de ton office sur mon cœur, luy empêchant la suffocation de luy & de ma vie. Ainsi qu'elle acheuoit ces motz, la parole luy faillit, & deuenant passe & transie, demeura (tout ainsie qu'elle estoit) si comme morte en sô siege. Charles pensant que sa sœur fust trespassée, vaincu de douleur, & ne voulant plus viure apres sa sœur, voyât qu'il estoit cause de cest euanoüissement, tomba du haut de soy tout plat à terre, ne remuant ny pied ny patte, non moins que si l'ameluy fust partie du corps. Au bruit que feist le Montanin à sa cheutte, Angelique reuint de pasmoison & : voyant son frere en si piteux estat, & croyant estre deliurée du soucy de sa requeste, & d'estre sans frere, fut si esmeüe, que peu s'en fallut qu'elle ne feist comme Thisbe, voyant son amy mort: mais reueü d'esperance, sciecta sur son frere, maudissant sa fortune; & accusant les astres de cruauté, & sa parole de trop de legereté, & soy mesme de peu d'amitié enuers son frere, lequel n'auoit fait conscience de vouloir mourir pour luy conseruer son patrimoine, là où elle refusoit de se donner à celui qui l'aimoit de si bon ne affection. En fin, elle applique rât de remedes à son frere, ores luy iettant de l'eau froide sur le visage, tantost le pinçant, ou luy frottant les temples & poux du bras, & la bouche avec du vinaigre, qu'elle le feist reuenir : & voyant qu'il auoit les yeux ouuerts, & qu'il la regardoit fort ententiuemét, avec la contenâce d'un homme à demy desesperé, luy dist: Puis que ie voy, frere, que le malheur m'est si grand, qu'il ne te chaut en sorte aucune du sort maling qui me lance en l'abisme d'une mortelle misere, & qu'il fault, à quelque jeu que ce soit, que ie suyue les desseins de ton ame, & obeisse à ton vouloir, lequel est plus genereux & haut que suivant la raison, ie suis contente de satisfaire à ce que tu

veux, &

veux, & à l'amitié que iusques icy tu m'as porté. Prends courage, & fay de moy & de ce mien corps ainsi que bon te semblera, en faisant don & present à qui bon te semblera. Bien te puis-ie assureur, que tout aussy tost que ie feray hors de ta main, & puissance, que tu n'auras plus moyen de m'appeller, ou estimer tienne, & moins l'autorité de m'empêcher de suyure les complots de ma fantasie: iurant & protestât le hault Dieu, que jamais homme ne touchera Angelique, si ce n'est en mariage: que si s'effaye de passer outre, j'ay vu cœur, lequel enhardira mes mains à sacrifier ma vie à la chasteté des Dames illustres, qui ont mieux aimé mourir, que viure en reputation de deshonestes. Je mourray, le corps sans diffame, & l'esprit estant sans auoir consenty iamais à ordure qui le puisse souiller. Ayant ce dit, se mist derechef à pleurer en telle abondance, qu'à peu que toute l'humeur de sô cerueau ne s'escouta la parla bôde de ses deux yeux. Le Montanin, bié qu'il fust marry outre mesure, de voir sa gentille & chaste sœur ainsi esplorée, s'esuyoysoit neantmoins en son esprit, de ce qu'elle s'estoit accordée à ce de quoy il auoit tant requis, ayant ne sçay quoy en l'esprit qui luy disoit & presageoit le bon heur qui luy aduint depuis pour cest offre si liberal: pource, dist il à Angelique: Te ne fu de ma vie si conuoiteux de viure, que ie n'eusse mieux aimé choisir la mort, que te solliciter de chose qui te peust tourner à desplaisir & cõtre-cœur, ou que mettre ton honneur & reputation en branle & peril d'estre interessé: ce que tu as & eusses tousiours cogneu par effect, voire touché au doigt, si ceste courtoisie qui ne reçoit point de cõparaison, & liberalité non vulgaire du Salimbene ne m'eust esbrälé de sorte q'j'aye osé te requerir ce q' honnestemét tu ne peux dõner, ny moy demander sans te faire tort, & préiudicier à mon honneur mesme. Mais quoy? la crainte que j'ay d'estre

estimé

estimé ingrat, m'a fait oublier en ton endroit : & la grand honnesteté d'Anseaume me fait esperer, voire fermement croire, que tu ne receueras autre desplaisir que celui que tu auras d'estre présentée à celui, que d'autre-fois nous auons estimé comme ennemy mortel : & m'assure qu'il est impossible qu'il vse de vilénie à l'endroit de celle qu'il a aimé si ardemment, qu'il n'a crainit de desplaire à ses parens, & ne s'est desdaigné de sauuer celui, qu'il haïssoit, & duquel il pouuoit prendre vengeance. Et d'autant, ma sœur que le visage est celui le plus souuent qui dōne signe & indices des affections du cœur, ie te prie ne te monstrier aucunement triste en la presence du Salimbene, ains rassereine ta face, & fais secher l'abondance de tes larmes, afin que te voyant joyeuse il soit plus esmeu à cōtinuer ses courtoisies, & vser de son honnesteté, se contentant de ta liberalité, & del'offre que je luy feray de nostre seruice. Qu'on voye icy l'extremité de deux choses diuerses, le deuoir bataillant avec la honte, la raison estant en contention avec soy-mesme. Angelique cognoist, & cōfesse que son frere fait ce qu'il doit, & qu'elle est liée à ceste mesme obligation, & d'autre part le ranc qu'elle tient, & sa virginal pudicité rompent les desseins de ce deuoir, & la rebutant de faire ce qu'elle iugeroit estre iuste. Néanmoins se prepare elle à suivre & l'un & l'autre, & en s'aquittāt de ce qu'elle doit à son frere, dresse le moyē de rendre son frere absouls de ce qu'il est redeuable à son bienfaicteur, en deliberation toutes-fois de mourir plustost que villainemēt elle se forface, ou perde la fleur qui la faisoit reluire entre les pucelles de sa cité, & que sa bonne renommée fust denigrée par l'effert d'un acte vilain. Mais la rarité d'une grande vertu fut plus singularisée en cecy, que ne fut la continence du roy de Perse, qui craignāt d'estre forcé par les attraits de la beauté excellente de la

pudique

pudique Pantée, ne voulut jamais qu'elle luy fust menée en sa presence, afin que surmonté de ses folz appetits, il ne forçast celle, qui ne pouuoit par autre moyen estre esbranlée à rompre les saintes loix de mariage, & foy promise à son espoux. Car le Salimbene ayant en sa presence, & à son commandement celle qu'il ayroit sur toutes choses, tant s'en fault qu'il abusast de son pouuoir, que sa generosité se monstra d'autre force & efficace, que celle du Roy sus nommé ainsi que verrez lisant le succez de l'histoire. Apres que le Montanin & sa sœur, eurent tenu plusieurs autres propos sur ce qu'ils auoyent affaire en leur deliberation, & que la belle se fut appaisée en ses douleurs, attendant l'issue de ce qu'ilz alloient commencer: Anseaume reuint des champs, ce que sçachant Charles, feit sur les deux heures de la nuict aprestier sa sœur, & ayant pour toute compagnie vn seruiteur portant vne lanterne, s'en vindrent au logis du Salimbene, le seruiteur duquel voyant le Montanin ainsi accompagné heurter à la porte, s'il fut esbahy ie le vous laissez à penser, veu l'inimitié qu'il sçauoit estre entre les deux familles, & ignorant ce qui s'estoit desia passé pour donner vn cōmencement à la paix finale de tant de controuerses. A ceste cause, ainsi estonné & esmerueillé qu'il estoit, s'en vint dire à son maistre que le Montanin estoit à la porte qui desiroit fort à luy dire vne parole en secret. Salimbene ayant sçeu quelle compagnie estoit celle de Charles, ne fut paresseux à descendre, & ayant fait allumer deux torches, vint à la porte de son Palais acueillir, & bienuiener le frere, & la sœur, avec autant de douceur & amitié, comme il estoit surpris d'Amour, voyant deuant ses yeux l'obiet de celle qui luy bruloit incessammēt le cœur, sans qu'il eust encore osé luy decourir le secret de sa pensée, luy faisant entendre le bien qu'il luy vouloit, & de combien il luy estoit seruiteur.



vireur. Il ne scauoit bonnement s'il estoit charmé, ou si  
 les yeux luy estoient esbloys, voyant à Angelique, tât  
 il sentoit d'estonnement pour la nouveauté du faict  
 & arriué de ceste fille en sa maison. Charles le voyant  
 ainsi confus, & cognoissant que le trop d'affection le  
 rendoit ainsi perplex, & hors de soy, luy dist: Seigneur  
 Anseume, nous voudrions bien vous dire vn mot en  
 quelque chambre, où n'y eust autre tesmoing de nos  
 discours, que nous trois ensemble. Le Salimbene, qui  
 estoit tout transporté d'aïse, ne sceut respondre autre  
 chose, sinon: Allons là où il vous plaira. Ainsi prenant  
 son Angelique par la main, entrerent en Sale, & de là  
 s'en allerent en la chambre, laquelle estoit parée selon  
 la grandeur & richesses du seigneur, qui estoit vn des  
 plus opulens, & premiers de la cité de Sienne. Assis  
 qu'ilz furent, & eïtans sortis tous les seruiteurs, Char  
 les commença à parler au Salimbene, en ceste sorte:  
 Vous ne trouuez point estrange, si contre les loix &  
 coutumes de nostre Republique, ie vous appelle à pre  
 sent, Mon seigneur, veu que sentant l'obligation, par la  
 quelle ie vous suis redeuable, il fault que ie soye per  
 petuellement celuy qui se confesse & die vostre esclau  
 & seruiteur, vous ayant fait chose telle en mon en  
 droit, qui merite le nom de seigneur & maistre. Mais,  
 qui seroit l'homme si peu cognoissant, qui oublieroit vn  
 bienfait tel que celuy que j'ay receu, tenant de vous la  
 vie, les biens & l'honneur, & ceste mienne sœur, iou  
 yssant par vostre moyen de la presence de son frere, &  
 du repos de son esprit, n'ayant point perdu la reputa  
 tion de grandeur par la perte qui m'estoit apprestée  
 par le iugement, peu iuite du Magistrat, vous ayât em  
 pesché la ruine & d'elle & de moy, & de nostre famil  
 le. Ie suis bien joyeux, Monsieur, que ce soit vn si ver  
 tueux Gêtilhomme que vous à qui ie suis tenu de tel  
 le redevâce: mais suis marry outre mesure que la for  
 tunc

tunc me soit si maligne & contraire, que ie soie priué  
 de tout moyen pour vous faire cognoistre quel est mô  
 desir, & si ingratitude peult loger en l'esprit de ce pau  
 ure gentilhomme, lequel n'ayant que soy mesme, & la  
 volonté chaste de sa pudique sœur, & l'esprit, vny des  
 deux conseruez par vostre courtoisie, fault que vous  
 face presét de ce reste, & vous soubmette tout ce que  
 il a, pour en disposer à vôtre bô plaisir. Et pour ce que  
 ie suis bié assureé que c'est la seule Angelique qui a al  
 lumé le feu de desir, & a causé en vous d'aimer ce que  
 voz predecesseurs ont hay à mort: celle mesme estin  
 celle de recognoissance que nostre misere n'a peu  
 esteindre avec tout son effort, nous fait voye, & mon  
 stre le chemin par lequel nous eiterons le nom d'in  
 grats & mescognoissans: & celle mesme qui vous a  
 fait liberal en mon endroit, sera prodigue pour ma sa  
 tisfaction au vostre. C'est Angelique, Monsieur, que  
 vous voyez icy presente, laquelle, pour absoudre mon  
 obligation, se rend volontairement vostre, se soubmet  
 tant à vostre bon vouloir, pour estre perpetuellement  
 vostre: & moy qui suis son frere, ayant receu ce bien  
 d'elle, que d'auoir son vouloir en ma puissance, vous  
 en fay presét, & la laisse entre voz mains, pour en vser  
 comme de chose qui est faite vostre propre: vous  
 priant en l'acceptant, voir quel est le don, & d'où il  
 vient, & comme il doit estre respecté. Ayant dit cecy,  
 le Montanin se leue, & s'en va (sans plus parler) en sa  
 maison. ¶ Si Anseume fut esbahy à l'arriué des Mô  
 tanins, & estonné de la harâgue de Charles, il fut plus  
 esmerueillé du soudain depart de luy mesme, & de  
 voir l'effect de chose que iamais il n'eust esperé ny pé  
 sé. Il estoit extremement aïse & ioyeux outre mesure,  
 de se voir en la compagnie de celle qu'il souhaitoit  
 sur tous les biens & aïses de ce monde: mais dolent  
 au possible de la voir contrister & se douloir pour  
 telle

nelle occurrence, que luy feist croire que ce qui s'estoit passé, procedoit de trop de generosité de l'adolescent, & ne plaistoit guere à la pucelle Angelique. A ceste cause la prenant par la main, & la tenant entre ses bras, luy vint de telles ou semblables paroles : Madamoiselle, si jamais ie senty & cogneu de quelle aisse volle la variété & legereté des choses de ce monde, & les yeux d'une fortune inconstante, ç'a esté à present que j'en ay veu vne des preuues la plus manifeste, laquelle me semble si estrange, que presque ie n'ose croire ce qui s'offre devant mes yeux. Je sçay bien que c'est par vous, & pour la seuitude que ie vous porte: que j'ay rompu l'effect de la haine que j'auoye hereditairement contre les vostres, & qu'en ceste deuotion j'ay deliuré vostre frere: mais ie voy que la fortune ne veult point que j'aye le dessus, comme il luy semble, & que je soye le vainqueur de ses algarades. Mais vous, vous verrez, & chacun le cognoistra, que mon cœur n'est autre que noble & mes complotz ne tendent qu'à l'exploit de toute vertu & gentillesse. Pource vous prie, dist il, la baisant fort amoureusement. Ne vous contristez point, & ne doutez que vostre serf soit autre, vous ayant en sa puissance, que lors qu'il n'osoit vous descourir l'ardent amour qu'il passionnoit & tenoit languissant, repeu de desir & pélées, & que vostre frere s'assure de n'en porter point le dessus & victoire par sa courtoisie ny vous pour luy auoir obey. Car puis que vous estes mienne, & telle m'estes donnée & octroyée, ie vous garderay comme celle que j'aime, & estime sur toutes les choses de ce monde, vous faisant ma compagne, & la seule maistresse de mes biens, cœur & volonté. Ne pensez pas que ie soye celuy qui est l'amy de la Fortune, & qui suit le seul plaisir sans la vertu: c'est la modestie qui me commande, & l'honnesteté qui est la guide de mes conceptions.

Assurez

Assurez vous donc, & confortez sur moy, que iamais autre que Angelique des Montanins ne sera l'espouse d'Anseume Salimbene, & que moy viuât ie seray l'amy, deffenseur & soustien des vostres. A ces bonnes nouvelles s'esueilla l'esprit assoupi, & tout esgaré de la belle Sienoise, laquelle mettant fin à ses larmes, & appaisant sa douleur, se leua, & feist vne forte basse reuerence à son courtois amy, le remerciant de sa grand' & à nulle autre pareille liberalité: luy promettant tout seruice, deuoir & amitié que Gentilfem me doit porter à celuy que Dieu luy a reserué pour espoux & mary. Apres vne infinité d'honnestes embrassemens & gracieux baisers donnez & receuz reciproquement de l'un amant à l'autre. Anseume feist venir vne sienne tante qui demouroit avec luy, à laquelle il donna sa nouuelle conquise en garde, & soudain (le delay luy estant fascheux) enuoya querir ses plus proches parens & meilleurs amis, lesquels estās venus vers luy, il pria de l'accompagner à vn sien vrgent & bien fort pressé affaire: A quoy ilz se monstrerent non moins retifs, que luy pareilleux à executer son entreprife. Veut que faisant venir sa tante & sa fauorite & mieux aimée Angelique, les amena (non sans l'esbahissement de tous) au Palais du Montanin: là où estāt arriué, & estant recueilly avec sa compagnie par le frere de la belle Sienoise, comme ilz furent en salle, le Salimbene dist à son futur beau frere: Seigneur Montanin, il n'a pas longue espace de temps que vous accompagnés de Madamoiselle que voicy, estes venu pour me parler, sans que personne entendist ce que vous vouliez me cōmuniquer: mais ie suis venu chez vous avec ceste troupe, pour deuant tous vous dire mon concept, & esclaircir la pensée de mon ame, afin que tout le monde sache vostre honnesteté, & cognoisse comme ie me reuente de ceux qui se mettent en de-

K 1 NOIR

noir de me gratifier en quelque chose. Ayant dit cecy, & chascun estant assis, il tourna sa parole au reste de l'assistance, disant ainsi : Je ne doute point, mes seigneurs & Dames illustres, que tous ne soyez grandement esmerueillez de me voir à heure si tarde, & en vostre compagnie, venir en ceste maison : & m'asseure qu'un grand desir vous esmeut les esprits de scauoir à quelle fin, & conuoitire le but & presence miene, en faisant ceste assemblée en tems si peu esperé, & en lieu où les nostres long téps a ne meirent le pied, & moins penserent d'y faire entrée. Mais quand vous aurez mesuré ce qui est de bon au cœur des hommes, qui fuiét ce qui est brutal en l'ame, pour suyure la partie raisonnable, & qui proprement s'appelle spirituelle : vous verrez par mesme moyen, que la generosité & haut cœur estant par la grande maistresse Nature, entée & enracinée en l'esprit des hommes, ne cesse iamais de faire apparoitre l'effect de ses executions en iceluy, ores produisant vne vertu, tantost vn autre, lesquelles ne cessent d'y germer, & faire sortir le fruit de telle industrie, de sorte que de tant plus elle met en lumiere les oeures, & actes vertueux & louables, tant est plus diligente à chercher la matiere en laquelle elle puisse faire apparoitre l'effort de sa vertu & excellence, prenant vn singulier plaisir en ce sien bō & saint enfanement, lequel produit fruitz dignes d'une telle foyche. Et est ceste force de l'ame & generosité du cœur noble si ferme en son operer, que quoy que les choses humaines soyent instables & subiettes à changement, ne peult estre esbranlée : & quand bien elle seroit le but & blanc où Fortune deslachaist tous ses dardz & sagettes contre elle, la menaçant, dardant & assaillant de tous costez, si demeure elle stable & ferme, non moins que vn roch & escueil batu de l'impetueuse furie des vagues enléés du vent & orage. D'ou aduiant que

que les richesses & estat ne peuuent non plus hausser le cœur à vn poltron & homme de vile condition, que la pauureté faire auilir la grandeur de courage à ceux qui sont naiz d'autre estoife que de la lie populaire : lesquels gardent tousiours la maiesté de leur origine, & viuent selon l'instinct du bon & noble sang, duquel leurs ancestres s'estoient ennoblis, & abbreuuez en la mammelle de la vertu mesme, si bié qu'au milieu des troubles & trauerfes de la Fortune qui leur court sus, & les aggraue la modestie, le visage, & la contenance, & les faictz monstrent assez leur condition, & donnét à entendre, que souz vne telle misere se couure vn esprit qui merite autre traictement que celuy qui les tourmente. ¶ C'est en quoy reluisoit la ieunesse du Monarque des Perles & Medes, estat nourry entre les bouuiers de sō ayeul, & la generosité du battisseur des murs de la superbe Romaine, estant eleué en la case & Cabanne des pasteurs royaux. Je vous ay proposé tout cecy, mes bons seigneurs & dames illustres, eu esgard à la grandeur du courage & gétilleffe d'esprit de Charles Montanin & de sa sœur, laquelle, sans préiudice d'autre, i'ose dire, est le paragon & miroir des filles chastes, courtoises & bien apprises entre toutes celles qui viuent auioird'huy en nostre cité : lesquelles estās conduictz à la fin & dernier point de leur ruine, ainsi qu'un chacun de vous scait : & estant leur race tellement aneantie, qu'ilz sont seuls du nom Montanin : toutesfois n'ont ils onc perdue le cœur, desir, voire ny l'effect de la courtoisie & nayue bonté qui tous-jours accompagne l'esprit de ceux qui sont vrayement nobles. Qui est cause que ie suis contraint d'accuser noz ancestres de trop de cruauté, & peu de respect, lesquels pour vne meslée aduenue fortuitement ont poursuyuy leur pointe & vengeance avec telle animosité, que sans cesse & de toute leur force ilz se sont

effayez de ruiner, abolir & estaindre du tou ceste tant noble & illustre race des Montanins : entre lesquelz, si iamais autre bien ne fust auenu que l'honnesteté, gentillesse, courtoisie & vertueuses façons de ces deux cy, frere & sœur, encor faudroit il les tenir au ranc des plus excellens & premiers de nostre cité : afin qu'on ne pense point à l'aduenir que les richesses, non la vertu & modestie nous ont fait reuerer & caresser ceux qui sont en nostre ville. Ains plustost imitans ces excellens gouverneurs de l'Italie, qui tenoyent l'Empire à Rome, fault plustost recognoistre le pauvre vertueux, que louer ou reuerer le riche tout confit en vices & meschancetez. Et d'autant que ie vous voy tous desirieux de sçauoir la cause, & l'argument qui me fait tenir ce langage, & me contraint de louer la courtoisie & bonté des Montanins, il vous plaira me prestier encor vn peu de temps, & escouter, sans vous facher, ce que ie preten vous deduire : C'est de longue main, il faut que ie le confesse, aussy n'est ce pas vn crime de mort, ny faute irremissible, que les graces, beautez, & doux maintié de la belle Angelique cy presente, captiuerent tellement mon ame, & priuerent mon cœur de liberté, que nuict & iour resuant en la façon comme je luy pourroie faire entendre mon martyre, ie me consumoye de sorte, que perdant l'appetit, j'ay peur qu'à la longue ie ne fusse ou mort de douleur, ou estrangé de mon bon sens : ne voyant chemin qui facilitast ce qui me sembloit impossible : pour ceste seule cause que nos deux maisons & familles estoient en continuelle discorde, & bien que les combats fussent esloignez, & les querelles à demy assoupies, si restoit encor (comme ie péfroy quelque desir & aux vns & aux autres de ne bien faire à son compagnon, quand le temps & l'occasion y donneroyent entrée. Non que pour cela mon affection en diminuast, trop bien estoy

ic plus

ie plus passionné, & mō mal croissoit, estât sans espoir de guerison, laquelle m'est aduenue, ainsi qu'ores entendrez : Vous sçauéz (la chose estant notoire à chacun) comme ces iours passez le seigneur Montanin cy present, fut accusé deuant la seigneurie d'auoir fait cōtre les statuts & edictz du Magistrat, & estant prisonnier, n'ayant le moyen de satisfaire à la condennatiō, il falloit que la vie satisfist, & suppleast à l'amende pecuniaire. Le ne pouuoie souffrir la deffaitte de celuy qui est le frere de la chose qui m'est au monde la plus chere, & laquelle n'ayant point, encore estoy-ie en soucy de la perdre sans aucune esperance, ainsi ie payay la somme, & luy deliuray, ne sçay par quel moyé, ny comment il a deuiné que ce que i'en ay fait soit procedé de l'honneste amitié & affectionnée seruitude de laquelle ie suis lié aux bonnes graces d'Angelique. Tant y a, que le ressentant de ma courtoisie, il m'a vaincu avec vne prodigalité, estât venu ce soir, & n'a pas deux heures en ma maison, avec sa sœur ma maistresse, se donnant pour mon esclau, & me laissant sa sœur, pour en faire comme de chose qui est du tout en ma puissance. Voyez, mes bons seigneurs, & vous mes dames & cousines, avec quelle recognoissance ie satisferay à present si precieux, & don de telle conséquence, veu que tous les deux sont telz qu'vn bien grand Prince & seigneur seriendoit pour satisfaire, voyant vn deuoir si liberal, & le pris inestimable des choses offertes. Les assistans estoient là, ne sachans, que dire, tant le discours leur mettoit de fantasies diuerses, & opiniōs contraires en leur esprit, voyans que cela meritoit bien qu'on pensast à la matiere auant que la vuyder trop legerement : mais ilz ne sçanoyent pas la deliberation de celuy qui les auoit appellez, plus pour tesmoigner de son fait, que pour iuger si la chose se deuoit faire, ou si l'on la pourroit empescher. Il est bien vray que les Dames,

voians la gracieuse contenance de la Montanine, eussent iugé pour elle, si elles n'eussent craind d'estre refusées de celui à qui la chose touchoit le plus. Lequel, sans guere arrester, esclairoit à tous ce qu'il auoit entrepris de faire, disant : Puis que vous pensez si longuement sur vne chose desia aduisée & arrestée en mon cerueau, ie veux que vous sachiez qu'ayant l'honneur deuant les yeux, & desirant satisfaire à l'honnesteté & du frere & de la sœur, ie me delibere de prendre Angelique pour femme & legitime espouse, vnissant ce qui a esté si long temps separé, & faisant de deux corps iadis mal vnis & accords, vne mesme & pareille volonté : vous priant trestous que joyeusement vous acceptiez ce mien vouloir, & vous esiouyffez en ceste alliance, laquelle semble plus estre oeuvre du Ciel, que effect sortant du Conseil, & industrie des hommes : Aussi les mariages, veu leur consequence, & Dieu en estant l'auteur, & celui qui les a instituez, sont escritz au liure infallible de sa prescience, afin que rien ne tombe qui ne soit soustenu de la main toute-puissante de ce Seigneur Dieu des merueilles, lequel vrayement a ouuré sur toy, frere tresaimé, te faisant tomber en destresse, & au peril de mort, afin que mon Angelique estant le moyen de ta deliurance, fust aussi cause de l'vniion que i'espere, sera d'icy en-auant entre deux si illustres maisons que les nostres. Cest arrest cōme il estoit contre l'opinion, & outre ce que les parens d'Anseume l'eussent estimé, ne fut sans leur dōner autant desbahissement, comme de ioye, & plaisir, sentans ne sçay quelle allegresse non accoustumée en leur esprit pour ceste vniion, & alliance : & bien que les biens fussent inescgaux, & que le douaire d'Angelique, n'approchast en rien aux grandes richesses du Salimbene, sil'estimoient tous trēheureux d'auoir rencontré vne pucelle tant vertueuse, la seule modestie & integrité de laquelle

quelle meritoit qu'elle fust apparée à quelque grand seigneur. Aussi quand l'homme respecte seulement la beauté ou richesses en celle qu'il doit auoir pour compagne, il n'eschape guere souuent le malheur qu'un esprit de dissensio ne se brouille parmy leur mesnage. & que le plaisir s'euanoouissant avec l'aage qui fait flestrir la naueté de la couleur, & la femme haçant le cœur pource voir plus auacée en biens que son espoux, veut auoir le dessus en toutes choses, d'ou auient que de deux choses caduques & fresles le baistiment qui a si peu ferme fondement ne peut auoir durée, estant l'homme nay pour commander, & ayant qui le veut maistriser, quoy qu'il soit le chef, & seigneur de la femme. Or le Salimbene afin de paracheuer l'effect de sa courtoisie, donna la belle moytié de ses biens tāt meubles que immeubles en faueur de mariage, adoptant par mesme moyen le Montanin pour frere, avec substitution en tous ses biens, en cas qu'il decederoit sans hoir de son corps, & ou il y auroit des enfans, l'institutoit heritier de l'autre moytié qui restoit de la donation faicte à Angelique sa nouvelle espouse. Laquelle il espousa solennellement le Dimanche suyuant, au grand contentement & merueille de toute la cité, laquelle auoit esté long temps affligée par les dissensios ciuiles d'entre ces deux maisons. Mais quoy? telles sont les varietez des succez mondains, & de tant fait quelquefois le malheur aux hommes, que ce que l'honnesteté n'aura peu gaigner, soit surmōté par la disgrace, & desastre d'un tēps calamiteux. Je n'ay icy affaire d'amener ceux d'entre les Romains, lesquels d'une grand inimitié se sont iadis reconciliez, faisans vne aliance indissoluble, veu que les dignitez, & honneurs de leur cité en a induitz les vns, le proufit particulier a chatouillé les autres, & pas vn n'y est venu de telle gaillardise que ceux cy, l'un desquelz a esté vaincu du feu d'une passion a-

moureuse, laquelle forçant la mesme nature, luy a fait effectuer ce que les hommes n'eussent iamais sceu ny peu mettre en leur fantasie. Et puis vous accusez l'Amour, & le paignez des couleurs de rage folle & enragée forcenerie. Non non, l'amour est le vray subiect en vn cœur gentil, de vertu, courtoisie, & modestes mœurs: chassant toute cruauté, & vengeance, & nourrissant la paix entre les hommes. Que si quelques vns violent & profanent les saintes loix d'Amour, & peruertissent ce qui y est de vertueux, ce n'est la faute d'un si saint subiet, ains de celuy qui le suit sans en sçavoir, ny cognoistre la perfection, comme aduiet en toute operation de soy honneste, laquelle est diffamée par ceux qui en pensans vsér, en abusent lourdement, & font que les grossiers condannét vn bien, pour le mal de ces volages. En l'autre est paint vn cœur tellement vuide de ce sanglant & abhominable peché d'ingratitude, que si la mort eust deu estre le remede & moyen de satisfaire à son obligation, il n'eust fait conscience de s'offrir librement & franchement au pas effroyable d'icelle. Voyez quelle est la force d'un cœur gentil, & bien nourry, de ne vouloir point estre vaincu par courtoisie, & liberalité. Je vous fais iuges, vous qui versez en la cognoissance des causes amourenses, & qui avec vn iugement sans passion, ny affecté à partie quelconque, discourez sur le fait & occurrence des choses qui suruiennent aux hommes. Je vous fais (dis-je) iuges lequel des trois emporte le pris, & a le plus obligé son compaignon par l'acte de sa liberale & non forcée courtoisie. Vous voyez vn ennemy mortel se douloir de la misere de son aduerfaire, mais y estant sollicité par la force non euitable de l'Amour, & qui en fin a moyené sa deliurance. L'autre marche avec la gloire d'un present si exquis, qu'un grad Monarque l'eust accomplé à vne grand faueur & liberale prodigalité. La fille

s'auan-

s'auance, faisant le tiers rac avec vne amitié si ferme, & charité tât admirable enuers son frere qu'estant en rié affectée si celuy à qui elle s'offroit seroit aussy modeste que courtois, elle se presente à la boucherie de sa pudicité. Le premier fait encor essay de se faire vainqueur par le mariage, mais ne diminuant rien de sa grandeur luy faut chercher d'ailleurs le pris de sa victoire: A elle le desir de s'occir si les choses succedoient cõtre son dessein, luy pourroit fermer le pas de sa plus grand gloire, si la virginité n'estoit plus à garder que la vie propre. Le second semble y aller à demy contraint & comme par maniere d'acquit, & n'estoit l'affection qui le fait rendre esclau de son conseruateur, ie diminueroye sa louange. Mais d'autant que le pitoyable accident de deux pauures amans, me semond de ne taire leur mesadventure, & que la raison veut que leur loyauté forte aussy bien en lumiere, que la courtoisie de ces gentils Sienois: ie me rapporte aux Gentils hommes & courtoises Damoysselles qui liront ceste histoire sur le iugement & preference de gloire de l'un de ceux que ie vous ay discouru cy deuant afin qu'ayant l'heur de sçavoir combien acortement ilz vuydent telles controuerses, ie suyue mes brisées, & continue le pris, auquel, pour leur donner plaisir, ie suis entré avec verité d'histoire, laquelle i'embrasse tât plus amoureusement cõme la jeunesse y peut prendre & instruction & contentement à son honneste desir.

Fin de la xxi. Histoire.

## SOMMAIRE DE LA xxij. histoire.

**I**L n'est chose tant bonne & salutaire soit elle, laquelle ne puisse tourner au dommage de celuy qui la reçoit: & qu'il soit ainsi, les viandes saines à tout estomach,

estant gloutement auallées, engendrent telle indigestion, & crudité que ce qui estoit bon de soy, se conuertist en mauuaises humeurs, & corrompt le sang le plus pur qui soit es corps des hommes. Les sains escritz, sont vrayment la pasture de l'ame: mais si vn Esprit malin, & sens reprouué les manie, ilz tournent à la ruine de l'homme. Ainsi est-il de l'amour, les effectz duquel suiuis avec raison, laquelle doit regir toute action humaine, sont necessaires & honorables à nostre vie, si sont autremēt disposez qu'en bonne part, & si auenglement l'on se lance es precipices d'une folle fantasie, n'est rien tant pernicieux qui approche de la ruine que telle folle passion apporte à la vie des hommes. Et vrayement ces estourdis & infortunez Amans, s'ilz ne sont du tout sans ame qui ait mouuement de quelque intellect, deuroyent se saisir d'un peu de sens, & se monstrer plus attrempez en leurs façons de faire: s'aydans des erreurs & ruines d'autruy pour receptes de leur eceruellement & frenesie, par lesquelz estans transportez, il volēt au lieu le plus dommageable qui peut aduenir aux hommes. Mais quoy? les indiscrets en Amour ressemblent ceux, lesquels ayant vescu en larcin, & voyants leur compagnō sauter par le pendāt, continuent neāt moins leur detestable, & malheureuse vie. Ainsi les amans, qui ne sont gloire que du plus imparfait qui soit en l'Amour, laissant la constance, avec vne friuole loyauté, vaincuiz de desespoir ou assortez de trop d'aise, donnēt fin à leur mal aise, avec le commencement d'un malheur plus durable, que la peine d'amour n'est briefue aux espritz qui s'y façonnent selon la raison. Et tout ainsi qu'une trop grande douleur peut tellement clore la force des Esprits vitaux en l'homme, que la vie desfaille

il faut

il faut que l'ame laisse le corps sans force pour le soustenir: pareille vigeur a le trop de ioye lors que le sens occupé au pensement de ce qu'il luy est heureusement auenu, n'est capable de si grand chose, ains succombant au fardeau se laisse escouler comme la chandelle luy desfaillant la cire ou suif, pour bailler matiere au feu afin d'eclairer. De cecy auons nous des exemples es liures des Histoires du temps iadis, l'une des femmes des enfans du grand prestre Hely, oyant reciter la mort de son espoux, & la prise de l'arche du seigneur, deliura d'un enfant, & soudain trespasa de douleur, estant aduenue le mesme a son beau Pere pour la ruine & suite des enfans d'Israel deuant les infideles & incirconcis. Les histoires profanes nous mētionnēt d'autres qui sont morts de ioye excessiue, & en riant, si comme Diagore Rhodiot, & Chilon Philosophe, lesquels oyans dire que leurs enfans auoient gaigné le pris aux ieux Olympiques sentirent vne telle esmotion de rate, qu'ils estouferent de rire, & vne folle Romaine ayāt ony dire que son fils auoit esté tué en la bataille, supporta la chose constammēt, que lors qu'elle le veit sain & sauf reuenant de la guerre, car la ioye luy estoupa tellement les arteres & pōmons, qu'en l'embrassant elle finit sa vie. Sur quoy i'ay pris l'argumēt d'une folie trop grande de ceux qui prennent tant les matieres à cœur, que sans raison ils se laissent desfaillir, & ne voyant qu'ilz sont les meurtriers de leurs ames. Et quelque excuse qu'on vueille pretēdre pour coulourer ces vices, si ne peut-on appeller cecy qu'une espece de manie procedant d'un humeur trop melancolique, & d'un cerueau qui estant guidé d'un mauuais genie ouure des faits propres à la folie qui le cōduit. Et ne louera y iamais ceux qui

qui

qui avec vne impatience desesperée donnent fin & violēt leur vie, quelque beau tiltre de constance que ces resueurs Philosophes ayent donné iadis à ces furieuses actions.

Mais laissant ces discours, & raisons peu valables, venōs à l'effet de la fin malheureuse & pitoyable d'vn beau couple d'amans, lesquelz moururent en mesme heure, l'vn de ioye, & l'autre surpris d'extreme douleur, chose assez esmerueillable & plaisante pour la nouveauté, si prenez la patience de lire ainsi amyablement ce qui s'ensuit, cōme accortement aurez pensé au vidange du doute qui vous est proposé en l'histoire precedente. Or escoutez donc le cours de nostre fait.

DE DEUX AMANS, LESQUELS  
se trouuans la nuit ensemble, l'vn meurt  
de ioye, & l'autre le suit suffoqué de trop  
de douleur.

## HISTOIRE XXII.



V temps du Pape Alexandre sixiesme, sur-nommé Borgia, aduint à Cefenne ville du patrimoine, laquelle estoit pour lors suiuette a Cesar Borgia fils du pontife, l'occurrence des choses que ie pretens vous reciter.

Il y auoit donc à Cefenne vn iouenceau, nommé Liuiο, lequel estoit demeuré seul avec vne sienne sœur, le nom de laquelle estoit Cornelia, à ses parens ia decedez : & non guerres loin de luy demouroit vn autre citoyen assez riche, & bien aisé, lequel se nommoit Regnier, ayant aussy vn filz nommé Claude, & vne fille appellée Camille. A cause du voysinage, & ayāt eu quelque nourriture ensemble les deux filles estoient si familières l'vnē à l'autre, que presque tout le iour elles

ne

ne bougeoient d'ensemble. Enquoy Regnier & sa femme prenoient vn singulier plaisir, à cause que Cornelia estoit estimée vne des mieux aprises, & plus accortes filles de toute la ville : & estoit ceste familiarité plus facile à continuer à Camille pour l'absence de son frere, lequel ordinairement trafiquoit à Rōme. Claude, filz de Regnier, portoit, ne sçay pourquoy, & luy mesme ne l'eust sceu dire, vne haine secrette à Liuiο, qui estoit cause que Camille en sa presence, luy faisant mauuais visage à Cornelia, ne frequentoit guere sa compagne tant aimée, mais dès que son frere estoit party, les filles qui s'aimoyent parfaitement, ne pouuoient durer si vn iour passoit sans qu'elles se fussent entreuistées : & pource que plus librement leurs petites folies & priuantez se faisoient au logis de Cornelia, que de Camille, qui auoit pere & mere, les filles voisines s'y trouuoient le plus souuent, & y dressoyēt leurs petits banquets de confitures & fruiēt les apres-dinées, jouans à mille ieux, & vsans de toutes les priuantez accoustumées entre les filles de tel aage, lesquel les leur estoient plus plaisantes que ne sont les delices & pompes aux Princeesses & grands Dames respectées, seruiues, honorées, & souuent amouraischées par vne bonne troupe de Gentils-hommes. Durant ceste pratique, Liuiο, qui souuent voyoit entrer & sortir la gentille Camille en la chambre de sa sœur, commença à humer le venin d'Amour en la voyāt, ny plus ny moins que feist iadis Didon, baissant Cupidon, sous la figure & semblance du petit Ascanie filz du vaillant Enee : & ne peut estre si fort & constant à rechasser ceste premiere apprehension, que sans voir quoy ny cōment, il se laissa tellement transporter à ses appetitz, & vaincre à son affection, que du premier assaut & sans resistance, il liura la forteresse à celuy qui luy liuroit la guerre. Et fut si surprins de ceste libre & volō-

taire



taire frayer, & tellement enlacé les liens de ceste frenesse, qu'il ne pensoit, disoit ny respiroit rien plus que ce que Amour luy permettoit, transporté tellement de passion, que sans sçauoir s'il auroit partie qui luy fust reciproque, il se tourmentoit à credit, & prenoit plaisir en ses doleances, & se repaissoit de ses fantasies. Il eust semblé auoir quelque raison, si la frequentation de sa Camille luy eult allumé ce brasier en son ame, & s'il eust tenu propos avec celle de qui il estoit si sauagement idolatre. Mais quoy? depuis qu'un homme commence à folier ce luy seroit grand simplicité s'il ne paraissoit de fonds en comble le proie de ses sottises. Ce jeune Pigeon à plume follette couuoit en son ame ce qu'il n'osoit éclorre, & prenoit singulier plaisir à fantasier l'aïse qu'il desiroit, & à faindre Camille faite telle en son endroit comme il estoit l'esclauve forcé, & encheigné de sa bonne grace. De sorte qu'estant seul, il môstroit l'effet de son transport lors qu'absent de sa Deesse, il luy dresseoit sa harengue en ceste sorte. Quel est ce Dieu, lequel priuant mon cœur de sa liberté, fait transport de mes pensées sur l'image de ta diuine beauté, fille la plus accomplie que les cieux regardent, & que nature ayt mis en essence? D'ou prouient la force laquelle forçant le plus fort de ce qui est en moy, fait plus forte l'imagination pour renforcer le desir à souhaïter ce que l'œil contemple en la celeste beauté de toy l'unique maïtresse de mes affections? Mais d'ou procede ce changement de moy en vn second, transformant ma liberté en vne seruitude qui m'est plus agreable que si j'estois seigneur de tout le patrimoine? Las! ie pense que cecy estant sur naturel, a non moins de nom que l'estre des puïssances celestes: tellement que ie voy bien Camille, mais le vray effect de ce qui est parfait sous ce voile corporel ne peut estre contemplé que par l'idée, & force de l'imagination, laquelle

le ra-

le rauissant mes sens, me fait l'esclauve de celle qui uiuant sans subiection, se moquera (peut estre) de ma peine, & mesprisera mon affection. Aussi que me sert il d'embrasser l'ombrage, ou le corps s'esloigne & de ma vie & de mon attouchement? Ie semble le Cameleon uiuant de vent, & me repais des seules faueurs que ie me fantasie en mon cerueau. O que heureux sôt les esprits que le Ciel a fait naistre si grossiers, qu'ils ne peuuent en forte aucune receuoir les impressions d'Amour, là où nous sommes delastrez, & sans felicité, ayans l'ame si molle & l'esprit trop genereux, pour prendre, comme plaisir supreme, ce qui nous tourmente sur toutes les peines qui affligent les mortels. Ah! sorte & peu accorte nature des hommes, comme follemēt tu rassoctes apres les passios que de toy, en toy tu plâtes, sans voir que c'est en ta puïssance de chasser ces indiscretions! Mais qu'ay-ie dit? Est il bié en la puïssance de l'homme de s'emâciper de l'Amour, & esteindre son feu lors que viuemēt il en enflâme nos mouëlles? Las! c'est bien loing de mon compte: car d'un million qui tombēt en ses lacz, ie n'en voy pas vn qui dispose de sa pensée autrement qu'il plaist à l'obiet dressé pour triompher de noz seruices. Et quel mal est ce aussi que d'aimer les choses belles puis que le beau est tellemēt conioinct au bō, que s'esgarant le bon, ce qui est beau perd soudain son parfait & excellence? Non, ie t'aime Camille, & t'aimeray: & quand le malheur guidera de tant ma vie, que ie soye frustré de mô attente, si auray-ie ceste gloire en mon penser, que d'auoir loyaumēt serui celle, laquelle ingrâte d'un tel hōneur, aura refusé mon seruice. Mais que dy-ie refusé? Non nō, Camille est trop hōneste pour se moquer, & bien apprise pour reïetter celuy qui l'aime avec amitié tant hōneste. Ah ah! mon Dieu, & comment fatis fera elle à ceste miéne vertueuse seruitude, puis q' mon

tourment

tourment est caché, & ie luy tien secret ce que ie desire, & cele à chascun le point où l'aspire, pour le comble glorieux de mes aises, & fin de mes penibles travaux. Courage Liuius, & ne t'arreste en si beau chemin: fais l'ouverture de ta cause, afin d'en auoir arresté & declare ta maladie pour en receuoir ou prompt guerison, ou le dernier Sirop, lequel t'enuoye iouyr de ioye plus accomplie en l'autre monde. Ainsi print il son complot d'araisonner sa Camille, mais dès aussy tost qu'il la voyoit, c'estoit vne extase, qui le saisissant par mesme moyé, l'empeschoit de luy faire part de ses doléances, qui estoit cause que de jour à autre il alloit diminuant & perdant la fraischeur de son beau taint, ne ressemblant plus ce premier Liuius, qui estoit le bié venu partout, à cause de sa gallardise, & ioyeux propos en toute bonne compagnie, veu qu'il estoit devenu refuseur, pensif & melancolique, & tellement solitaire, qu'il estoit impossible l'attirer en assemblée aucune où la ieunesse s'assembloit pour discourir ainsi que de bonne & louable coustume vsent ordinairement les enfans de bonne maison par les villes d'Italie. Les Damoysselles mesmes qui frequentoient sa sœur, ne se taisoyent point de ceste non vitée façon de viure de Liuius, les vnes l'accusans de peu de discretion, & sauuage nature: les autres touchans au blanc, & deuinans ce qu'estoit, referans ce changement tant soudain aux blessures mortelles & inéuitables du cruel filz de la belle Cypris, Cornelia faschée, tant de la solitaire vie de Liuius, que de l'opinion qu'elle voyoit que chascun auoit conceu de telle façon de faire, vint vers luy vn soir, & apres plusieurs propos l'arraisonna en ceste maniere: Vous trouuerez, peut estre, estrange que outre ma coustume ie vien à heure telle vers vous, & vié vous parler de chose de laquelle vous mesmes deultiez esclaircir à ceux qui vous aimét, afin

que

que s'il y a moyen de vous oster de telle refuseurie, l'on le poursuiue: & là où la chose ne meritera que l'on s'y trauaille, que ce soit vous seul qui dechassiez ces nuages de vostre fantasia. Car ie vous assure mon frere, que ie suis tant honteuse d'ouyr les comptes que chascun fait de voz refuseuriez & estrangetez, que si ceste continue prend plus long cours, ie me delibere vser de mesme que vous, & m'enfermer de telle sorte que personne plus n'aura moyé ny de me parler, ny de me voir. Aussi quād i'oy qu'o vo' mesprise, & met en jeu en tout propos, lors que i'enté que chascun vous estime hagard, morne, mal-plaisant & fantastique, ie vous prie penser quel contentement i'en reçoÿ, qui par cy deuant me glorifioye d'auoir vn frere accort, gaillard, ioyeux, & bié venu en toute bonne compagnie, pour la recreation que par ses galantises il donnoit à ses compagnons. A ceste cause ie vous prie mon frere, me faire tant de faueur & bien pour vous mesme, que me dire l'occasion de ceste vostre solitude & tristesse, & de mesme si i'ay quelque puissance pour vous y aider: vous assureant qu'au pris de ma vie, ie m'efforceray d'y remedier d'aussy bon cœur comme ie desire vous voir priué de telle fascheuse contenance, & esioy en vous voyant iouyr de vos aises, & participer en la ioye de ceux qui vous sont affectionnez, & lesquels sont contrains de se contrister, voyans le peu de ioye qui vous accompagne. Liuius oyât sa sœur luy parler si gracieusement, & avec telle affection luy promettre ce qu'il n'eust osé luy requerrir, respondit en soupirant. Comment ma sœur, est-ce chose contre nature que voyr vn homme ioyeux changer sa complexion avec les mœurs d'un melancolique? Il faudroit estre Ange, ou bien du tout sans passion, ou sans sentiment comme les insensibles, si selon les occurrences la lieffé, ou tristesse se se paignoyent en nos vilages. Il est bié vray

que ceux la sont plus accomplis en perfection lesquels supportans contamment leurs trauerfes dissimulent deuant tous ce qu'ils en pensent, afin qu'eux seuls descourent le mal & cherchent le moyé d'en depestrer leur fantasie. Mais ie ne suis point si parfait, & ne sçauois l'estre, & l'occasion de ma fascherie ne se couure pas si facilement, que tousiours le visage n'en donne vraye signification: & mon mal est si noble qu'il ne faut point se hontoyer de le faire apparoitre en face de tout le monde, encore que je n'en descouure point la cause principale. Or pour ne vous tenir point longuement en suspens, il faut que ie vous confesse que tout le mal que l'endure & le changement de mon visage, & façons de vie, ne procedent d'ailleurs que de trop aymer. C'est ce tyran Amour, ma sœur, qui tyrannise mô ame, & trauaille mon cœur, & lequel me priuant de toute liberté, m'oste aussy la contenance joyeuse que vous requerez en moy, laquelle ie ne puis reprendre sans l'assurance de ce que ie desire, qui est de la grace de celle à qui ie suis seruiteur. Ce n'est pour peu de chose que ie m'attriste, ny pour subiect de neât que ie refuse, ou souspire, las c'est pour la mesme beauté que ie souffre, & c'est la modestie, & bône grace de la mesme gracieuseté, qui me contraint d'oublier moy mesme pour penser à la perfection de celle qui a changé Liuius, & l'ayant rauy, l'a aussy osté de foy, le transformant en vn homme nouveau, & tel qui ne cognoit, voyt, pense ny desire que celle qui est viuement caractérée en son ame. Cornelia oyât le iargon par elle mal entendu de son frere, ne se peut tenir de rire, & soudain plourer de compassion, voyant le pauure amant tout perplex, & rauy en contemplation pour l'extase ou ces propos precedâts l'auoyét mis. Afin de l'en destourner donc, la fille honteuse & peu versée en tel mestier luy dit. Et bien mon frere, c'est assez refusé sur

celle

celle diuine Déesse, de laquelle vous estes ainsi Idolatre, & à laquelle vous dressé voz deuotions. Dites moy qui elle est, afin que pour l'amour de vous ie luy porte honneur, & vous n'osant luy presenter voz requestes, j'vse de l'office d'intercesseur & la prie pour vostre allegance. ¶ Ah ma sœur, dit l'Amant, vous riez, & ne sçauéz que c'est ce que ie souffre: si est-ce que ie prens à bonne faueur, ce que venez de me promettre, veu que vous auez grand credit à l'endroit de celle, qui me tient ainsi en langueur. Mais qui est elle, dit Cornelia, n'oseriez vous la nommer? auez vous crainte que ie la vous rauisse, ou que j'en deuienne amoureuse, pour puis apres vous en empescher le plaisir, & iouissance? Ce n'est pas cela ma sœur, replique l'Amant, mais je voudroy que vous m'assurassiez de me secourir apres que ie vous l'auray nommée. Vous suffice, dit elle, ma parolle, & confortez vous sur moy, car à quelque pris que ce soit si ie la cognois, ie luy feray le message. Liuius lors embrassant la sœur de bon cœur, & la merciât tres affectueusement luy dist. C'est Camille vostre cōpaigne, celle mesme qui a rendu captif vostre Liuius, & luy a fait chager de façons, & de parolle. C'est à elle que ie vous prie, ma sœur, que faciez entendre ma peine, & luy declariez le tourmēt qui me tient ainsi oppressé, l'assurant que si ie n'ay allegance de sa parolle, & ne suis reçu en son seruice, cōme son loyal & fidelle amy, il est impossible, que ie viue plus longuement. Bien mô frere, dit Cornelia, ie feray mon deuoir, & ne tiédra point à ma diligence, ny parolle que vous ne soyez allegé de vostre martyre: seulement vous prie vous resiouyr, & changer ceste estrange solitude, reprenât vostre ancienne gayeté, afin que vostre amy vous voyant ainsi, qu'aye de quoy s'esjouir, & ne penser point qu'vn refuseur, & mal-plaisât lui face l'amour pour la caresser avec ses grimaces, & tristesses. A

ce que ie voy, ma sœur, vous estes fort peu experte és choses de l'Amour, les delices duquel sont larmes, soupirs, gemissemens, langueurs, & complaints, & ceux qui sont les plus constans & loyaux, montrent aussi plus les effets de telle fermeté par l'indice vehement paint en ces douleurs, soupirs, & harangues larmoyantes.

Aussi ceux qui s'y montrent si gays, déclarent par mesme moyé le peu d'affection qu'ilz ont vers la chose désirée. Voyla de belle Philosophie dit Cornelia, j'ayme mieux estre sans amour, que tourmenter mon esprit avec ces sottes passions, & dessechant mô cerveau par trop de larmes, ne mettre en danger de devenir ainsi frenetique comme ie vous voy, priué de tour soulas, & esloigné de contentement. Esloigné dites vous, respond Liuiio, j'ay plus d'aïse en mon pensément, lors que ie voy des yeux de l'ame les perfections de ma maïtresse, que vous n'avez estant sans apprehension de ceste libre contraincte que me donne l'Amour. Viuez en voz aïses, dit la fille, & contemplez à vostre plaisir les Idées de vostre sainte: quât à moy j'ay plus chere vne heure de repos, & ayme mieux m'endormir dés que j'ay la teste sur le cheuet, que baster des chasteaux en l'air, & me peindre des chimeres, lesquelles m'empeschent le sommeil, & puis chanter que ce sont les ayfes des amans & la gloire de leurs pensemens colloquez au ciel de la déesse des Amours. C'est fort pauvre pasture pour vn estomach mal reueu, que se faouler de souhaits, & rassasier de telles & si simples contemplations. Bien bien, ma sœur, dit Liuiio, l'experience vous fera vn jour parler autrement, allez, & n'oubliez à tout le moins vostre promesse, Pésez seulement, dit elle, aux bonnes graces de Camille, & demain ie verray si elle est ferrée de mesme que vous. Ainsi se retira, laissant son frere plus ioyeux que

de coustume, pour l'assurance que sa sœur luy auoit donnée de parler pour luy à la Camille. Voyla le premier traict de la follie de Liuiio, que de faire sa sœur la Dariolette de ses amours, & apprendre à ceste grand' ieunesse le chemin de la volupté, lequel nous est assez defriché par la corruptiō de nostre propre nature, sans qu'il faille yser d'art pour parfaire ce qui semble y defaillir. Mais l'auenglement est si grand és choses de ceste follie, que iamais nous n'y voyons goutte, iusques à ce que le dommage nous tombant sur la teste, nous fait sentir à veué d'œil la lourderie de noz fautes: & encore est-ce vn grand bien de quelque-fois cognoître qu'on a erré, & non point consommer son temps en defendant sa forcennerie.

Lendemain donc que Cornelia eut fait promesse à son langoureux frere de parler à Camille, aduint que la fille de Regnier vint seule voir la sœur de Liuiio, laquelle, voyant l'occasion tant à propos, ne voulut la laisser escouler, sans dōner attainte à ce qu'elle auoit en son courage: & luy aduint si bien, que Camille, apres quelques petits deuis, luy demanda la cause pour quoy Liuiio estoit si estringé des autres, & que l'on ne le voyoit plus, ny à masquer, ny aux assemblées du reste de la ieunesse. A qui Cornelia respondit ainsi: i'en estoye en pareil desir que vous, & me faschoye sur toute autre fascherie, le voyant ainsi refuseur, de sorte que ne pouuant plus supporter ses angoisses, luy en ay demandé la cause, laquelle prouient de vous, ma grand' amie, & estes vous la seule qui nourrist ces soings & trauaux en l'ame de mon triste frere. I'en suis cause, dist la simple Camille, comment se peut faire cela? veu que iamais ie ne luy fey offense, & ne sache de ma vie auoir parlé à luy de chose qui luy doïue tourner à contrecœur & desplaisir, & seroye bien marrie qu'il eust prins aucun mescontentement en moy. Le mal de mô

frere, dist Cornelia, est tout diuers à ce que venez de dire: car le trop de contentemēt & plaisir qu'il a prins en vous voyant, a occasionné ceste siēne peine: & toutesfois de son mesme malheur (cōme l'on dit du Scorpion) il tire son soulagement & liesse. Voyla d'estrange cas, dist Camille, & si vous ne m'espluchez autrement voz obscuritez, ie suis taillée, pour n'y entendre que le haut Allemant. Et c'est ce qui me fasche le plus, replique la sœur de l'amant: car si vostre ame auoit quelque commune pāsion avec l'esprit affligé de mon frere, vous cognoitriez ce qu'il faut que ie vous declare, & y remedieriez, sans qu'il fust besoing que ie fusse de la partie. Encore moins, dist Camille, pource, ma grand amie, parlez clairement, & s'il est en moy, ie satisferay à voz demandes, ou, à tout le moins, vous rendray telle raison; que n'aurez cause de vous plaindre de mes respones. Mon frere Liuius, dist l'autre, est tellement espris de vostre amour, que s'il n'est assure de vous, & ne l'aimez en contre eschāge de la seruitude qu'il vous porte, avec le mal qu'il souffre, vous le verrez finer sa vie autant desesperément, comme tristement & en secret il demene le cours de son aage: & d'autant que ie luy ay promis vous en porter la parole, ie vous prie, m'amie, en excusant mon indiscretion, faire quelque chose pour moy, & ayant pitié de ma tristesse, cōsoler Liuius sur le mal qu'il souffre pour trop vous aimer. Ad uidez quelle est l'extremite en laquelle ie suis reduite, que moy simple fille, sans experience de ces choses, suis contrainte neantmoins à vous bastir des harāgues peu conuenables à mon estat, & encore moins honnestes à mon aage: mais l'amour de sœur vers son frere, portera l'excuse quant à soy, pour purger Cornelia du deuoir auquel elle se met, pour conseruer la vie à son Liuius. Qui eust iamais pensé (respond Camille eprise d'une iuste, & feminine colere) qu'une Damoiselle si

laige

faige que vous se fust de tant oubliée que pour la folle affection d'un Adolescent elle eult voulu seruir de mes sage si peu honneste, & en cas indigne & de vous & de moy: à qui l'ambassade s'adresse? Et cuidez vous, ma grand amye, que toutes les fois que la ieunesse se fait des traces, douleurs, spames, & gemissemens que ce soit l'Amour qui les geine, & vn honneste desir qui les esmeut? Non non les larmes sont seulement le signe & declaration de desir, mais pour cela ne meritent elles point salaire, veu que souuent l'ame qui desire, fonde sa pretente sur chose que la raison ne scauroit ottroyer. Et que se doit soucier la vierge si l'Amant se laisse miner à la douleur à credit, pour ueu qu'elle conserue sa chasteté, & garde le nō de fidelle, & pudique? Ie n'ay affaire qu'on m'amouraische, & ne veux qu'aucun croye que ie luy porte faueur, n'ayant ma seule pensée en ma puissance, & estant priuée de volenté, laquelle gilt & repose en la seule fantasie de mes parés. Que les amans gemissent, & pleurent leur fin saoul, cela ne m'empeschera point le sommeil, & leurs larmes ne feront eclipser le serain de mes risées: & nous serions bien sorttes de nous rédre malheureuses auant le tēps. Et quand tout est dit, que pensez vous que soyent les plaintes des amās & leurs fainctes larmes que des amorces pour surprendre ceste simple, & delicate jeunesse d'entre nous filles, desquelles ilz se moquent apres les auoir attirées en leurs rets & filets & s'esloignent d'elles, voyant que si soudain l'on preste l'oreille à leurs charmes & parolles pleines de sucre fiellé. Si Liuius se faine des Amours, qu'il embrasse ses propres imaginatiōs, & carresse l'ombre de sa fantasie, car ie me cōtente de vous aymer, & cherir nos cōpagnes, & q̄ les jeunes hōmes dressent leurs yeux ailleurs, cōeluant que ie ne veux ny desirre que luy ny autre me face la court, ou pensent que ie les ayme: q̄ si en oy par

ler d'auantage, assurez vous que ce sera pour la dernière: vous priant, ma grand amie, n'entreprendre plus telles charges, veu que outre la perte du temps, & peu de prouffit que vous y aurez, vous perdrez de mesme ma compagnie, & si ne gaignerez pas grand loquage, vsant de requestes si peu ciuiles à celles qui frequentent en vostre maison. Cornelia estonnée non seulement de la resolution de laquelle elle se tenoit desia pour toute assurée, mais du desdain & courroux de sa compaigne, ne sceut que luy respondre, estant surprise d'une honte virginale, & qui ne scauoit encor de quelles repliques scauent vsfer ceux qui sont stilez en la court de l'enfant de Venus: à ceste cause elle s'excusa le mieux qu'elle peut, & promit à Camille de ne luy tenir plus tel langage, la suppliant de ne discontinuer de la venir visiter comme de coustume, ce que l'autre luy promit assez facilement, voyant la nayue bonté de Cornelia, laquelle auoit ce fait, induite par l'importunité de son frere. Lequel tout aussy tost que sa Dame fut retirée, s'adressa à sa sœur, pour scauoir ce qui luy estoit plus nuisible que la mesme ombre de la mort, & la voyât toute pêsue, & ayant les yeux baignez en larmes du despit qu'elle auoit d'auoir esté ainsi au vif touchée par sa cõpaigne, deuina soudain qu'elle auoit esté esconduite, & que Camille s'estoit aygrie contre elle, trouuant estrange l'ouuerture de telles amours, & pour-ce arraisonna il sa sœur luy parlant ainsi. Et bien ma sœur, à ce que ie voy, vostre Camille est aussy douce en vostre endroit, comme ployable en mes angoisses: & a aussy peu escouté vostre embassade, comme fait compte du tourment que i'endure pour l'aimer plus que moy mesme. La fille qui voyoit son frere changer de couleur, & que à sa contenance il ne promettoit rien de ioyeux, luy chanta autre chose que Camille ne luy auoit respondu, l'assurant que ses propos n'estoyent

n'estoyent point trop refroidis, & que ses responses n'estoyent point sans quelque esperance, quoy qu'elle se fust aigrie de prime face sur la desloyauté & fiction des amans, & qu'au reste il ne deuoit s'arrester en si beau chemin: ains prenant cœur, se deffaire de ceste solitaire & peu plaisante vie. Liuiuo, croyât tout ce que sa sœur auoit feint, luy dist, s'il seroit possible de luy parler: à quoy la fille, quoy que estonnée, respondit, qu'il n'estoit pas encore saison de tant s'auancer, mais qu'il pouuoit luy escrire, & qu'en temps & lieu, elle luy ayant baillé la lettre, acheueroit d'en tirer la resolution: le frere trouua fort bon son aduis, & delibera de suyure le conseil de sa sœur quoy que ce qu'elle en faisoit, n'estoit que pour gagner temps, & le distraire de ses fantasies, mais c'estoit en vain: car il estoit si auant precipité en l'abisme du goulphe amoureux, que tout l'effort des Pilotes qui sont à l'Arseñal à Venise, n'eust sceu les retirer. A ceste cause, luy qui se mesloit quelque-fois de faire quelques vers Italiens, luy escriuit vne Elegie, contenant ceste substance, d'autant que ie n'ay peu auoir les vers de son vulgaire l'ay suyuy le sens exprimé au discours de ses peu heureuses & pitoyables amours.

## ELEGIE DE LIVIO à la belle Camille.

*Si peine mesme, & si pareil desir  
Estoyent mon bien, & ton plus grand plaisir,  
Si sou vn feu bruslant de mesme flamme,  
Estoyent espris & ton cœur & mon ame,  
Si d'vn vouloir egal estions tous deux  
Vniz, & sciez l vn de l'autre amoureux.*

Pas ie n'aurois cause d'ainsi me plaindre,  
 Et de forcer ma main, afin de plaindre  
 Sur le papier ce que dire ne puis,  
 Si quelque fois en ta presence suis.  
 Pas ne serois affligé par tourment,  
 Lequel ie souffre en seruant loyaument.  
 Lequel me tué, & lequel me martyre,  
 Ne te pouuant tout à mon aise dire  
 Ce que tu suis, & ce que ie pretens,  
 Ce que ne veux, & que le plus i attens.

Mais puis que seule as le bien de n'entendre  
 L'aspre rigueur qui tien sans tien fait rendre  
 Mon pauvre cœur, & qu'à l'aise tu passe  
 Et nuit & iour, alors que ie trespasse  
 Nauré de toy, & pris de ta beauté,  
 Et affligé, las ! par ma loyauté  
 Il faut que mort sans mort ie te declaire  
 Le plus du mal qui accroist mon affaire,  
 Et que tu scache auant que ie finise  
 Ta cruauté, & mon loyal seruire.  
 Que ton cœur soit assuré de ma foy,  
 Comme le mien de ton courroux sur moy;  
 Courroux qui faict que l'amant n'ose voir  
 Ce qui le tient en vie, & en pouuoir  
 De voir le Ciel & de chanter encore  
 Celle qu'il craint, qu'il ayme & qu'il honore.

Mais pourquoy suis icy tant inutile  
 Que loin ie sois de moy, de ma Camille,  
 Et que mon cœur s'estant fuy de moy  
 Pour habiter, & se loger en toy.  
 N'ose attirer le corps en ta presence

Pour

Pour luy donner quelque peu d'allegeance,  
 Pour luy bastir vn logis plus plaisant  
 Que ce courroux n'est grief & desplaisant?  
 Ah cœur ! le cœur de deux tant differens,  
 Rentre dans moy, & acheue ton temps  
 Sans aucun pris, de ma vie presente  
 Pour y reuoir vne Ame plus dolente  
 Que ne fut onc le sonneur de la Thrace  
 Lors que Pluton luy feit reuoir la face  
 De son Espouse & soudain il perdit  
 Son bien, sa femme, & du tout le credit  
 De la veoir plus. Rentre cœur dans mon corps,  
 Et voy quels sont les effroiz & discords  
 De mes espritz, en ceste passion  
 Laquelle vient de trop d'affection.

Las las ! Camille, est il déterminé  
 Qu'un serf loyal se voye exterminé  
 Pour te seruir, & qu'un seul bien ie n'aye  
 De ta beauté ! fault il que l'on m'effraye  
 Par le recit obstiné de ton dire,  
 Qui n'as soucy de moy, ny mon martyre?  
 Es tu plus rogue, & discourtoise, & fiere  
 Que la Camille arrogante guerriere,  
 Laquelle vint liurer guerre avec Turne  
 Aux beaux Troyens, qui en l'effroy nocturne  
 Vindrent laissant liurer aux murs trespors  
 Ou Turne estoit effroyé pour les morts  
 De son party ! Helas ouy, ie pense:  
 Et n'as soucy de pleur, ny de souffrance  
 Que souffert l'aye, & qu'encore i'endure  
 Tant tu es fiere & arrogante & dure.

Mais

Mais que ay-ie dit? c'est le deu & office  
 De toute fille, ainsi faire au seruice  
 Premier offert de ceux qui le pour suyuent,  
 Et qui sans cœur en leur presence viuent,  
 Ainsi en font afin d'essrouuer l'or  
 Plus precieux de l'Amoureux thresor,  
 Afin de voir le merite ou le vice  
 Du desloyal, & du loyal seruice.

Voy quel ie suis aduise ma constance  
 Et si avec longue perseuerance  
 Je ne m'arreste à te seruir tousiours,  
 Sois-ie frustré du bien de mes amours,  
 Et esloigné de tout ce que desire  
 Pour viure ainsi dolent & en martire:  
 Soit Cupidon esmeu d'une grand rage  
 Contre mon chef soit aussy ton courrage  
 Tousiours selon despit & irrité  
 Contre mon cœur, soit la seuerité,  
 La peine seure ou mes malheurs finsent,  
 Et que tes yeux mes offences punissent.

Mais estant tel qu'un vray amant doit estre,  
 C'est à toy belle, à toy c'est de cognoistre  
 Ma loyauté, & me rendre salaire  
 Comme tu vois toute autre ainsi le faire,  
 Que si ie dois par mon malheur durable  
 Seruir d'exemple à tout cœur miserable,  
 Que pour le pris deu de ma loyauté  
 Je soye payé d'une grand cruauté,  
 Vienne la mort accourir le fil triste  
 De mes ans longs, & ce qui me contrist  
 Qu'elle le porte au fleuve sans pitié,

Ou vn oubly efface l'amitié  
 Que ie te porte, & que tu viues telle  
 Que sans douleur, sans passion mortelle  
 Ta vie soit conduicte en grand liesse  
 Au cours plaisant d'une gaye vieillese:  
 Tant seulement te souuendra vn iour  
 Que ie suis mort pour suyuant ton amour,  
 Et que ton cœur impatient d'aimer,  
 M'a fait sentir ce boucon tres amer,  
 Lequel, sans toy, me fait faillir la force  
 De plus parler, & si plus ie m'efforce  
 Decrire, plus la honte & la frayeur  
 Ferment le pas à ma vie, à mon cœur,  
 Pour te laisser belle en ceste pensée,  
 Que j'ay en moy la mienne ame offensée.  
 Laquelle en toy mourra, si n'ay confort,  
 De toy viura, mesme au pas de la mort.

Pensez que l'infortuné Amant ne paracheua point son Elegie, sans espandre vne infinité de larmes & souspirs, & sans en mouiller bien auant son papier, afin que sa Dame iugeast de la passion qui le tenoit faisy lors qu'il estoit rayé en ceste contemplation: laquelle faisoit assez foy de sa folie, & monstrois le peu de cerueau qu'ont ceux qui sont coiffez de pareil bonnet de nuit, que celui qui tenoit embeguiné le Cefenois Liuo. Lequel lendemain ne faillit de donner son Elegie à sa sœur, afin qu'elle en feist part à la belle Camille. Cornelia d'un costé, estoit fort marrie de voir son frere en telles alteres, & si pressé de passion, & eust bien voulu que s'amie luy eust donné quelque allegeance, d'autre part, elle craignoit de la fascher, & plus encor de la



de la perdre, si elle luy parloit plus de ses solastries. Mais la simplette n'estoit point encor maistresse en Amour, pour cognoistre son cœur mesme, & que quel- que mine que les filles facent, si ont elles vn singulier contentement quand on leur fait seruice, & ne trou- uent pas si mauuais qu'elles feignent les propos, ny lettres que leurs seruiteurs leur adressent. Ainsy elle differra quelques iours à luy doner l'escrit de l'Amant, craignant ce qui aduint depuis, que si elle luy en faisoit ouuerture, Camille se colereroit, & la refusant par mes- me moyen, Liuiro seroit au desespoir, en danger, ou de mourir ou de tomber en quelque grande maladie.

A la fin voyant que Liuiro la pressoit de trop pres, & la sollicitoit avec trop grande importunité, elle se resolut de franchir le fault, & de sçauoir de quel cœur Camille receuroit ceste seconde embassade. L'apresdi- née que les filles se voyant ordinairement, Camille vint seule voir Cornelia, & s'estans quelque temps dedui- ctes à compter leurs menus affaires, la sœur de Liuiro tira la lettre de son sein, & tout riant dit à sa compa- gne. Lisez vn peu cecy, ma grand amie, & verrez quel- les sont les folies des amans. Je l'ay trouué à ce matin ainsi que ie descendois les degrez pour m'en aller à l'Eglise. Camille qui estoit finette, se douta aussy tost de quelle part venoit ceste Embassade, pour ce luy re- spondit. I'entés assez ou tout cecy tend, mais si ce n'es- toit pour vous faire plaisir, & aussy que ie n'ay point peur d'estre enchantée par les charmes contennes dás ce billet, j'enferay sur le champ cét mille pieces. Que s'il y a rien qui me vienne à contre-cœur, assurez vous que ie vous tiendray ma promesse. Je ne sçay que c'est, dit Cornelia, tant y a qu'homme viant ne m'a enchargée de vous preséter lettre ny Embassade: pour ce ne seroit bien fait que ie portasse la penitence d'vn peché, duquel ie ne serois point coupable. Bien bien, dit Ca-

dit Camille, lisons le discours de ces amourettes, ainsy mal-fondées comme pey receués à l'endroit de celle à qui elles s'adressent. Et ayant leu d'vn bout à l'autre l'elegie, quoy qu'elle y print vn singulier plaisir, & cō- mençast à sentir les traitz d'Amour en sa tendre poi- trine, saourant l'amertume d'vn desir auquel lon n'o- se satisfaire, si est-ce qu'vsant de sa sagesse accoustu- mée, & forçat ce qu'elle souhaitoit le plus, avec vn vi- sage plein de desdain, via de telz propos à sa compa- gne. Je voy bien Cornelia que le tour de patience qui est en moy, avec la facilité à ouyr vos embassades, vous ont encor fait entreprendre de continuer ceste peu for- table pratique à vne fille de telle maison que vous estes: & ne fault coulourer icy les choses d'autre ver- millon que de leur naturel, veu que ceux à qui vous auez affaire cognoissant bien mouche en laict, & voy- ant ou telles ruses tendent, & à quelle fin le tout se fait. Pource direz à vostre frere que plustost que le mal empire, ie suis d'auis qu'il guerisse sa teste, afin que le cerueau estant en son entier, il ne soit cause de la ruine de tout ce qu'il a de bon: car ie ne suis point resoluë de faire autrement que ie vous dis la derniere fois que me parlastes de ces folies. Et quāt à vous ce seray moy mesme qui seray punie de mon indiscretiō, & peu d'a- uis, me priuant de la compagnie ou j'auois le plus de plaisir, & contentement. Vous disant à Dieu iusqu'à ce qu'vne meilleure occasion nous ouurira le pas pour re- continuer nos visitations tant familiaires. Le faire, & le dire ce fut tout vn, car si elle eust attendu response de Cornelia, elle se voyoit en danger de succomber au faix, & de prester l'oreille à sa compaignie, qu'elle lassa aussy esplourée, cōme elle se'en alla trāsie, & pleines de diuers pefemés: & ce fut lors qu'elle cōmēça à mesu- rer l'affectiō de Liuiro, & voir q telle continuatiō ne se faisoit poit sās q l'amour ne fust & loyal, & venemēt: pour-

**pource** delibera que s'il aduenoit qu'on luy en parlast d'auantage, elle changeroit d'aui, & choisiroit Liuiio pour celuy qui seroit vn jour son loyal espoux, & à qui elle seroit les plus secretes pensées.

En cecy se cognoist le peu d'arrest du cœur des hommes, & sur toutes choses de l'Amour, veu que ce qui estoit n'agueres arresté & assery à ne recevoir aucune partie, & de chasser toute impression d'Amour, est en vn moment changé. Et prenant autre aui, fait vn tableau de son cœur, n'ayant que le simple crayon, afin que les affections s'y paignent en telle diuersité, que les occurrences amoureuses & les seruices de l'Amant luy en donneront occasion. Encor estoit-ce assez sagement fait, veules lourdes fautes qui aduiennent de iour à autre à ceux qui dressent telles parties, lesquelz se fourrent indiscretement en l'abisme de trop aimer, sans sçauoir ny le merite des personnes, ny comme les choses leur peuuent succeder: D'où aduiét que tant d'hommes ont finy miserablement leurs vies, & ont laissé l'exemple d'vn malheureux desespoir, pour nous apprendre qu'en toutes choses il fault garder mesure, & n'est raison de s'engloutir tellement que les conduictz en soyét estouppéz, & que lon en sente vne fascheuse & dommageable suffocation. Comme aduient à ces acariatres, lesquelz pour se voir deffauorisez de leurs dames, conçoient vn mal, qu'ilz ne sçauoyent nommer, & s'en laissent tellement miner, que lors qu'ilz veulent s'en distraire, & cherchent le moyé de s'en deliurer, il est impossible, ou à tout le moins fort difficile d'y remedier, ainsi qu'il en aduint à Liuiio lequel, asséuré de la responce de sa Dame, tant par sa sœur, comme en ayant ouy luy mesme vne partie, & mesme l'en ayant veué aller avec tel desdain & courroux, comme elle se faignoit, tomba en vne maladie si estrange, qu'ayant perdu sommeil & tout appetit, il

laisa

laisa les medecins au bout de leur rolier, lesquelz ne sçauoyent autre chose dire, sinon que sile patient ne s'esfouyssoit, c'estoit fait de sa vie, à cause que son mal ne procédoit d'ailleurs que d'vne trop grande tristesse. Mais qu'eussent ils fait, veu que le mal d'Amour est diuers à toute autre indisposition. Il y a des destresses, auxquelles on baille encor quelque alлегement par certaines drogues, induisant le cœur à ioye: mais en ceste pafsion, les drogues y sont inutiles, & les herbes n'y sont d'aucun effect ny proufit, y pouuant plus la seule parole d'vne simple fillette, que toutes les ordonnances des plus experts medecins qui iamais sortirent de Paris, Padouë, ny de Montpellier. Comme en Liuiio, lequel alloit de iour à autre en empirant, & fondonoit sous l'ardeur du feu amoureux, qui luy brusilloit les entrailles, ne plus ne moins que lon void la neige s'escouler & fondre, sentant les ardètes flammes d'vn soleil à plein midy. Cornelia, voyant l'amortissement de son frere, & en sachant l'occasion, esloignée de tout moyen pour luy donner remede, à cause que sa Camille ne la venoit plus visiter, print telle melancolie en la continuë angoisse de son frere, que ne pouuant plus supporter la douleur qui la rongeoit interieurement, elle se sentit surprise d'vne grand' fièvre, laquelle en fin la contraignit de tenir & la chambre & le liét. Or estoit sa chambre ioignant celle de Liuiio, n'y ayant rié qui les separast, qu'vne separation faite d'ais, assez bien ioinctz, mais si deliez, que facilement lon entendoit ce qui se disoit & faisoit de l'vne chambre à l'autre, qui fut cause que Liuiio entendant sa sœur estre arrestée au liét, fut en danger de passer le pas, si le remede ne luy fust aduenti miraculeusement par le mal mesme de sa sœur, ainsi qu'orrez presentement. Camille estoit toute estonnée, qu'elle ne voyoit plus Cornelia ny à l'Eglise, à la porte, ny à la fenestre, pource s'enquist tant

M i qu'elle

qu'elle sceut comme Liuió estoit malade iusqu'à la mort, & que Cornelia en auoit pris tel creue-cœur, qu'il seroit grand miracle, si elle ne suiuió de bié pres, estant elle aussy attainte d'une telle fiéure qu'elle ne bougeoit du lié & auoit quelque temps. L'Amie de Liuió ne peut plus dissimuler ny l'Amour secrette qu'elle portoit à só Liuió, ny la tristesse qui l'affligeoit pour le mal qui tenoit Cornelia en telles desresses, sans le faire voir par vne grand'abondance de larmes accompagnées de tant de sanglots & souspirs qu'il sembloit qu'avec ce vent elle voulut mettre l'ame hors, pour aller ailleurs faire penitence du mal, duquel elle seule se confessoit estre l'occasion. Or estant seule en sa chambre touchée au vis des saiettes d'Amour, & espoingonnée de douleur, se print à se plaindre, & accuser sa rudesse, & cruauté, vsant de telles, ou semblables paroles. Las quelle est ceste passion tât desmesurée, laquelle peut ainsi accabler la force des plus constans, & anichiler la constance des saiges, auilissant le cœur de ceux qui és autres perils se monstrent inuincibles? Est il possible que ce que ie pensoye estre fiction en ce gétilhomme peu heureux, soit vn vray effet de la puissance de ce qu'on appelle Amour au cœur des hommes! Ah Liuió Liuió, comme ie sens l'effort de ce que ie ne sçay nommer que force sans contraincte, & douleur sans occasion de plainte! Te sens vn mal qui me plaist bien, & experimente vne peine, sans laquelle ie pense que l'estre des hommes ne sçauroit demeurer en essence, & toutesfois ie suis tellement voylée, que ie n'ose declairer ce que ie voudroye que tu sceusses pour ton soulagement, & ma descharge. Mais quoy? P'ay si grád peur que le renom de mon honnesteté s'esuanouisse en ses deliberations, que j'ayme plus cher choisir la mort, que donner occasion tant soit elle simple aux hommes de moins estimer ma vertu: d'autant qu'à la perte

de

de toute autre chose lon peut remedier, mais la renommée estant en doubté, & le bon bruit desrobé, il n'est aucune satisfaction qui puisse couvrir telle faute. Mais ou est la faute, puis que la fin d'une chose est selon la vertu, & honnesteté? N'est ce pas bien fait que de conseruer la vie à celuy, qui meurt pour porter trop d'affection à celle qui le mesprise? Est-ce peché que de satisfaire par mutuelle affectiõ à celuy qui nous aime pour le respect d'une sainte liaison de mariage? Non Cornelia tune perdras point ton frere, ny moy vne si bonne amie par faute de respondre en vouloir reciproque à celuy, qui aime mieux mourir que esuenter la cause de sa tristesse, & l'argumét de sa ruine. Ah constát & loyal amant, s'il estoit loysible à Camille de te parler, & descouuir son secret, tu ne viurois si long téps en langageur, mais la honte estant l'empeschement qui clost ma bouche, fais fais l'office d'un bon requerant, & tu verras si ie suis hagarde ny retifue à cognoistre l'honneur que tu me fais, t'offrant pour mô seruiteur, & ne plaignát ta vie à l'exécution de ce que l'amour te commande. O fort Amour, & qui est celuy, qui puisse resister à ton effort? & moins qui ayt la force de vaincre les soldats que tu mets en campagne? ie confesse que ie suis vaincue, & qu'il fault que fuyuant ton char ie sois menée en triomphe deuant celuy qui estant mon serf, m'a faicte aussy l'éclaué de ses importunes requestes, pour avec opportunité me redresienne. Que mô cœur ne dissimule plus ce qu'il souhaitte, & que l'ame ne se saigne sans passion, au milieu des flammes qui la tourmentent, & les yeux ne fuyent plus de voir celuy qui leur est tât plus agreable, cõme ils ót de peine à retirer la veuë de lui: Allós mes pieds, & portez ce corps vers le lieu ou son cœur a pris nouueau domicile. Ayant ce dit, se leua toute deliberée, nõ d'arraisonner Liuió, trop bien de lui accorder son amour, si par cas elle

en estoit de luy requise. Ainsi s'en alla elle voir Cornelia, qu'elle trouua fort affoiblie dans son liét, & l'ayant consolée au moins mal qu'elle peut, Liuió, qui sentit la presence de sa maistrresse, & entendit la voix de celle qui le faisoit mourir en si grand langueur, demanda à sa sœur, qui estoit avec elle, laquelle luy dist que Camille seule luy tenoit compagnie: luy r'enforcé de la moitié, reprint cœur, & se resolut de sçauoir la sentence finale de sa mort ou de sa vie, pource commença à discourir de ses Amours, à celle qu'il ne voyoit point, & solliciter Camille presente, absente avec telle ou semblable harâgue: Il est desormais temps, Madamoiselle, de voir si la cruauté aura plus de place en vostre endroit, que la courtoisie deuë à vne si belle, excellente, & gentille fille que vous, qui auez tellement aliéné mon esprit, que n'estant plus seigneur de moy mesme: ains viuant en vous, suis icy en danger de finir ma vie, pour estre sans soutien de vous, de qui elle depend. Ce n'est plus saison de dissimuler la douceur ou la rigueur, veu que par le chois de l'vn ou de l'autre, il est en vous de me guerir, soit par la mort, soit par le viuere, m'assurant de vostre grace, ou me deniât du tout vostre courtoise faueur. Il n'y a rien qui vous force, que vostre propre volonté, ny qui vous esguillonne qu'une sennelle d'Amitié s'il en y a encor en vous quelque sennouance: Voyez icy vostre infortuné Liuió sans esprit, sans cœur, & sans espoir, attendant que vous luy rendez la vie, & le renforçant luy donniez quelque esperance par la promesse que vous l'acceptez pour vostre autrement c'est fait de moy, & n'est moyen qui puisse rappeler mon ame du tombeau que la seule parole fauorable de ma Camille, ie ne puis plus iargonner, l'esprit me delaisant, & ayant les forces si affoiblies, qu'il est impossible que la langue obeisse d'auantage aux desirs du cœur. Et voulât encor dire quelque chose

chose la parole luy faillit, qui fut cause que les deux filles pensans qu'il eust passé, accoururent à la chambre du patient, lequel elles trouuerent outré de douleur, mais qui respiroit encor, quoy que ce fust avec assez de difficulté. Ce fut là que Camille oublia toutes ses fictions, & mit à part les dissimulations, desquelles iusques alors elle auoit vsé pour esprouuer la patience de son amant, car ne sçachant comme le faire reuenir, ne fait conscience de couler ses leures fresches & corallines sur la bouche amortie du transi Liuió, lequel pour ceste faueur inesperée fut tellement remis, que les sens esgarez, & l'Esprit presque prest à laisser le corps reprindrent leur premiere place, & luy vsant de sa bonne fortune, embrassa fort amoureusement sa Camille, sans y espargner vne infinité de baisers, qu'il luy rendoit à l'vsure, & en eschâge de ceux qu'elle luy auoit prestez dorant sa defaillance, Camille qui estoit autant saige, & chaste que belle & gracieuse, ne voulant point que son amant accomplast cecy à quelque legere faueur, & qu'il fait son proufit de ceste courtoisie, luy parla doucement en ceste maniere.

Seigneur Liuió, ne pensez que la compassion que j'ay eu de vous en ceste vostre pasmoison, diminuë rié qui soit de l'integrité de Camille: car tant que ie viuray, mes embrassemés, en quelque lieu qu'ils s'adressent, seront saintz, & sans reprehensio: & mes baisers pudiques, & tels que doivent estre ceux d'une fille de bon lieu, & à qui l'honneur est en recommandation. Qui est cause que ie suis contente de croire voz paroles, & penser que ie suis bien aimée de vous, dequoy ie suis autât ioyeuse, comme ie croy aussy que l'amour que vous me portez est chaste, & tendant à bonne fin: car si ie sçauoye qu'il fust autre, & qu'un vouloir desordonné guidast voz passions, i'auroy plus cher vostre mort & la mienne ensemble, que perdre ce qui me

fait marcher, sans rougir deuant tout le monde. **T**e vous aime Liuiio, & vrayement ie vous ayme, non d'une amour qui se perd apres que les folz ont iouy de leurs desirs & folles pretentes : mais comme les filles doiuent fauoriser ceux qui leur font l'Amour à bonne fin, & en intention de mariage. Pour ce vsons sagement des choses qui peuuent estre prises & en bonne & en mauuaise part, afin que Dieu n'y estant point offensé, nous gardions nostre honneur & reputation deuant tout le monde. Si donc vous m'aimez, comme ie pense que faire, & est vostre affection tant veheméte que me l'avez declarée iusques icy, montrez en les effectz, & me faites demander à mon Pere pour espouse, lequel ie pense ne vous refusera le don, veu le lieu d'où vous estes issu, & la reputation de vostre honnesteté. De moy, ie me rapporteray tous iours à sa volonté, & ne failliray à vous satisfaire avec autant d'affection & bonne volonté, comme ie voy que vous estes ardemment espris pour vostre Camille. Guerissez vous donc pour l'amour de moy, & reseruez ceste vostre ieunesse à meilleure chose qu'à ces trauersez & passions, qui sont dommageables au corps, & ruinent de mesme l'ame. Afin que vous guerissant, vostre sœur, qui tant vous aime, reprenne son en bon point, & moy, par la volonté de mes parens, aye vn espoux tel que le desir & duquel ie suis assurée, j'ay le cœur & amitié. A ces paroles Liuiio, comme sortant d'un profond sommeil, haussa les mains au Ciel, & louant Dieu de sa bonne fortune, baissa celles de sa Camille plus de cent fois, lui respondant en ceste sorte : Mademoiselle, si tout l'heur qui peut aduenir à vn homme bien fortuné estoit mis ensemble pour feliciter ma vie, encor ne sembleroit il rien au pris de celuy que ie sens par ceste vostre response, laquelle seule aura le pouuoir de rappeler ma vie, qui desia estoit appellée pour s'en voller avec mon es-

pris

prit sur les ondes sans clairté, où le vieux Nocher Charon fait sa demeure : & pensez que tout aussy tost que ie pourray me tenir debout, ie n'ay garde de faillir à visiter vostre Pere, pour, en obeissant à vostre commandement, causer en moy l'accomplissement du plus grand aise que ie scauroye desirer. Vous merciant toutes fois du bien & honneur qu'il vous a pleu me faire, visitant ce pauvre affligé, & luy portant le remede tant propre que vostre piéce. Je ne pourroie, respond Camille, moins faire que de vous secourir en ceste extase, tant pour l'honeste amitié, que m'assure me portez, comme pour alléger la peine que ie voyoye souffrir à ma compagne, à laquelle vous estes redeuable vrayement de ma venue : car l'honneur ne m'eust permis vous venir voir, encor que le desir m'eust aiguillonné à vous rendre quelque courtoisie, pour la seruitude qui vous a tant lié à vostre Camille. Excusez moy, ce pendant, si ne peux vous tenir plus longue compagnie, & croyez, que le corps estant estoigné, vous auez l'esprit qui tous iours vous sera proche. Ainsi l'ayant baisé fort amoureusement la belle amate, se retira, & disant le bon soir à Cornelia, se retira chez son Pere. Liuiio aiant receu le Cataplasme propre pour sa playe, ne demeura long temps à se guerir, & estant quelque peu renforcé ne peut auoir la patience d'attendre d'auantage sans enuoyer quelques vns de ses plus proches parens, pour aller vers Regnier pere de Camille, afin de luy faire ou uerture du mariage de sa fille avec Liuiio, qui l'en requeroit par eux avec grand instance, comme celuy, qui ne souhaitoit rié plus que d'auoir son accointance. Le bon homme se voyant requis de chose si iuste, & ressortante à son honneur, come celui qui n'ignoroit point que celuy qui vouloit estre son gendre estoit sorty de gens de bien, & bié aisé pour les grâs richesses qui lui estoient escheues en son patrimoine, voyant ainsi le peu de

charges de sa maison, ny ayant qu'une fille à marier: & sur tout, que Liuius estoit bien renommé pour sa gentillesse, courtoisie, & honnesteté, & duquel le renom n'estoit taché par aucun vice, fut ioyeux de ceste capitulation, & dit que le party luy plaisoit bien, & que Liuius seroit le premier refusant en cas qu'il voudroit marier sa fille, toutesfois qu'il ne pouuoit donner response finale, & ne vouloir rien conclure que son filz ne fust de retour, lequel estoit allé à Rome, qu'ils eussent un peu de patience, pource qu'il s'attendoit que dans trois ou quatre iours son Claude seroit de retour à Cefenne. Camille, sachant la response de son pere aux parens de Liuius, s'assurant desia du mariage, comme s'il eust esté conclud, commença à monstrier plus de familiarité à son amant que de coustume, & le print en telle affection, que si au parauant il l'auoit aimée, ce n'estoit rien au pris de la ardeur amoureuse qui la tenoit desia pour son pretendu espoux & assure amy, lequel ausy ne diminueoit tant s'en fault, ses affections, ains alloit en croissant & augmentât, comme lon void le matin le soleil en se leuant accroistre les rayons de sa splendeur celeste. Tellement qu'un iour estant Camille au logis de Liuius avec Cornelia, le gentil Liuius tenant vn Luc en sa main, chanta la chanson qui s'ensuit, comme faisant foy de leur passion reciproque:

*Ayant enduré mille assaux,  
Et souffert autant de trauerses:  
Estant repeu de plusieurs maux,  
De peines, D'angoisses diuerses:  
Ayant sans support  
Approché la mort:  
Après que l'Amour sans appuy  
A eu epoinçoné ma vie.*

*Et qu'avec vn fascheux ennuy  
Il a ma liberté rauie,  
Tout seul me laissant  
Triste languissant.  
Le mesme dard qui me blessa  
Seruit de guersion soudaine  
A mon cœur, & l'ame laissa  
Sans dueil, sans soucy & peine,  
Quand de mon espoir  
L'effect me feist voir.  
La mort desia me tenoit.  
En ses lacs, & loin de ioye  
Ma vie posée auoit  
Ou plus ie la destroye  
Pour n'auoir moyen  
D'auoir autre bien  
Que le desir, que le souhait  
Que le penser, & que l'enuie:  
Mais las ! ce bien est imparfait  
Et sans plaisir est telle vie  
Ou le cœur ne peut  
Ce que plus il veut.  
Mais quand la splendeur & beauté  
De ma belle dame Camille  
S'est monstree sans cruauté  
Et que de bon cœur ceste fille  
A son amant veu,  
Pour sien l'a receu,  
L'ennuy, les peines, & la mort  
Ont laissé mon cœur, & à l'aise  
L'embrasse mon bien & support,*

*Et mes desirs d'amour s'apaise,  
 Voyant le parfait,  
 De tout mon souhait.  
 Je ne quiers plus que de iouyr  
 Du fruit, que manger ie m'asseur  
 Et ne veux rien sinon ouyr  
 La voix qui mon esprit bienheure.  
 Acceptant la soy  
 Et d'elle, & de moy.  
 Escoute Amour ce mien desir  
 Et noz souhaits viens à parfaire.  
 Parfaits le bonheur & plaisir  
 Puis que l'entrée y as seu faire,  
 Commencer n'est rien,  
 Qui n'a tout le bien.*

Camille print fort grand plaisir en ce chant, & plus encor au suiet, voyant bien à quoy tendoit la conclusion, qui luy eust esté autât ou plus agreable, qu'à son Amant, veu que de jour à autre ceste frequentatiõ leur augmentoit d'auantage le desir, & leur sembloit que l'Amour ne pouuoit porter ce tiltre de parfaicte affection, si le desir cessant, l'effait de ce qui estoit souhaité n'accomplissoit l'imperfect de ce qui n'auoir point son accomplissement, estant encor les choses traictées par la seule parolle. Car ce n'estoit que le simple crayõ sur vne table d'attente en laquelle le peintre expert, delibere d'exprimer quelque chose de consequence estant cest Amour nud, & sans effect autre que de quelque baiser, qui seruoit plus à allumer que estaindre le feu, lequel brusloit les cœurs passionez de ces deux amas. Lesquelz durant que Claude frere de Camille demeu-

ra plus

ra plus qu'on ne pensoit, prinderent tant de priuauté ensemble, qu'ilz se promirent mariage par parole de present, esperans que tout seroit accepté des parens, veu la promesse de Regnier, mais que Claude fust de retour, & que lors ils donneroyent allegeance à leur desir tourmenté pour vne si longue attente, & satisfesroyent aux peines & trauaux endurez à la poursuite de cest aise tant esperé, & longuemét pourfuyuy. Mais c'est en quoy consista le malheur des hommes, & d'ou lon peult prendre l'argumét de leur infelicité: car lors qu'ilz se pensent estre au dessus de Fortune, & tenir le defastre sous les pieds, pour jouyr du bien qu'ils estiment incertain, c'est lors que la rouë se tourne, & que ce qui apparoissoit doux & plaisant, se conuertist en vne telle amertume, que la mort est quelquefois plus supportable, que les trances qui aduient apres ces flateries de la Fortune. Laquelle, non sans cause, les poëtes & peintres ont feint estre aueglée, & assyse sur l'inconitance d'vne boule, veu les diuerfitez des cas humains, & comme aueglemét nous conduifans en nos affaires. Celuy qui n'aguere pensoit iouyr du bien d'vn peuple infiny, se void alors que moins y pen se accablé de douleur, & perdant son honneur, estre chassé de ses estats, & en fin perdre sa vie. Ainsi aduint à Quint Cepion, homme Consulaire, lequel, ayant eu la Fortune à commandemét, elle luy tournant le derriere, seruit à la fin d'espouuementement à tout le Senat, lors qu'on veit son corps deschiré seruir de pasture aux oyseaux, & bestes rauiffantes. Radagase roy des Goths, quelque grand force & armée inuincible qu'il semblast auoir, si fut il accablé par ceste inconstance de l'heur humain, estant vaincu, pris, & occis ignominieusement par Stilicon general de l'armée, au nom de l'Empereur Honorie. Et tant d'autres qu'il n'est ja besoing remplir le papier d'exemples, veu que nos domesti-

domestiques & voisins nous font assez de foy de ce que venons de dire. Et effans sur le propos de Liuius, & sa Camille, encore qu'ils ne fussent ny Roys ny grâs chefs, & conducteurs d'armées, lesquels estans en vn demy Paradis de delices, & se promettant le reste de l'accomplissement de leur aise, si veirent en vn momēt bouleuerfer leur succez avec tout son heur, & changer les choses en autres & diuers desseins que ceux qu'ilz auoyent fait sur leur mariage futur. Aussi est-ce vne folie que de s'asseurer si obstinément és choses qui dependent de la volonté d'autrui, & desquelles l'issue est plus qu'incertaine, d'autant que les autres ont les conseils tous diuers à nos imaginations, & ne se soucient si ce qu'ils iugent estre equitable est par nous estimé inique, veu qu'ilz ne dependent en rien de nostre fantasia. Ainsi en aduint il à ces deux Amans, car Clau de frere de Camille estât de retour, & n'aymant guere Liuius, quelque semblant qu'il luy monstroit, feit tât par ses menées qu'il destourna le bon homme de son pere de ce mariage, amenant ne sçay quelles raisons pour y donner empeschement. Le bon vieillard qui ne voyoit que par les yeux de son filz, quoy qu'il fust marry de ceste alliance rompue, si dist-il aux parens de Liuius ce que son filz & luy en auoyent resolu, les pria routesfois ne le trouuer estrange, & qu'il meritoit Liuius del'honneur qu'il luy auoit offert en poursuyuant son accointance. Le couple infortuné des Amans aussy tost que ces piteuses nouvelles leur furent descouuertes, ne fault douter que ne tombassent en vne grande tristesse, & laquelle les eust du tout accablez, si vn peu d'esperance ne les eust soulagez, & aussy qu'ilz voyoyét qu'à la longue il faudroit que Regnier passast par là, veu ce qui s'estoit passé entr'eux, & la promesse qu'ilz s'estoyent fait l'vn à l'autre.

Camille voyant la malice de son frere, & cognoissant

sant que sans occasion qui fust iuste il auoit empesché l'exécution de ce qu'elle se faisoit forte de paracheuer, demoura si hors de foy, que peu s'en fallut qu'elle ne forfist en soy mesme, & que son Liuius ne demeurast sans Amye, tant la haine de l'vn, & l'amour de l'autre, & le despit de sa perte auoyent saisi son ame. A la fin accompagnée d'une sienne fille de chambre en qui elle se floyt fort, estant seule en sa chambre, lors que tous les autres estoient à prendre leur repos apres auoir trauaillé tout le long de la journée, elle se mit à lamenter, & plaindre, maudissant l'heure de sa naissance, & sur tout la venue de son frere, & le peu de cœur de son pere, en disant ainsi.

Mais pourquoy est le Ciel si cruel & iniuste, que de nous donner vn cœur libre pour choisir, & aimer celui qui simbolise avec nous en pareille volonté, si de mesme il ne nous est permis d'vser du priuilege de ceste liberté, par faisants ce que nature aura comméçé en nous par la communication de nos pensées? Est il raisonnable que le corps soit plus respecté que l'esprit, & que l'ame eslise, & l'esprit choisisse, sans que le corps, qui leur est subiect, puisse suyure les instinctz & affections de l'ame? D'ou vient ceste loy tant iniuste, que vn pere, pour son plaisir, & sans equité quelconque, force la iuste & naturelle inclinatio de ses enfans, sans qu'il pense à ce qui leur est bon, necessaire & agreable? Ne suffit il pas aux parens que nous leur facions seruire, qu'ilz sont secourus de nous, & que nous n'en treprenions rien, sans les en aduertir, sans qu'encore ilz ne nous tyrannissent, & nous colloquent au lieu qui est du tout contre nostre choix & volonté? Quoy? le mariage, ne fault il pas que soit vne volontaire conionction, depédant de l'vniou des deux parties? & qui est l'homme qui puisse entrer en l'esprit de Camille, s'il est ainsi que Liuius ne soit l'espoux & mary de sa



**femme?** Ah! Tyran Amour, que ne voyoyz tu auât que nous ioindre si estroitement, si ceste liaison pourroit at taindre à son parfait, & si les parties vnies en l'esprit, auroyent le moyen pour honnestement & sans peché, lier les corps ensemble? Mais ie suis bien folle d'entrer en cause equitable avec celui qui est sans aucune raison, & duquel les entreprises sont si foudaines, qu'il n'a aucun loisir de penser ny à l'equité ny au succes des choses encommencées. ¶ L'Amour est nud & vullage, vuyde de iugement, & leger en tous ses affaires: aussy se met il au cœur de ceux qu'il void les moins occupez és choses de grande importance. Ah! frere, frere, que ta malice a couuë longuement en son estomach & inique & sans amitié! Que t'auoit fait ta miserable sœur, que tu l'ayes ainsi priuée du bien que le plus elle desire? En quoy t'offensa onc le gétel Liuius, si ce n'est pour estre plus honneste, accort & mieux venu que toy en toutes compagnies? Et s'il ne te plaiff point, pourquoy fault il que mon affection soit liée à ta tienne, & que mon aduancement depende de tó seul vouloir? Suis-ie l'esclau de celui qui n'a rié sur moy, sinon qu'il est l'aisné des enfans de mon pere? Quoy pour cela? la loy le fait il Roy, ny gouverneur de ma fantasie? Rié moins, Mon pere m'a accordée à Liuius: mais c'est souz condition, cest article n'en reçoit point, si ce n'est à ceux qui pretendent quelque preiudice. Mais quel preiudice ne prouffit peut auoir Claude, si Liuius est mon espoux? C'est à mon Pere à me dóner tel douaire que bon luy semblera, & à Liuius à luy en quitter la iouissance, tant qu'il sera en vie. Ah! pere peu hardy & de bas cœur, de te laisser ainsi gagner par tó fils, sans qu'il t'ait sceu rendre raison vallable pour empescher nostre conionctiõ. Faites tout ce qu'il vous plaira, cherchez vn autre espoux pour Camille, si vous iure-  
 ie par la haute puissance d'Amour, que iamais autre

que

que celui que j'ay fiancé, ne jouyra de la chaste accoin-  
 tance de ceste infortunée fille. Liuius est à moy, je suis  
 sienne, ce que l'accord mutuel de nos volonteiz vnies a  
 assemblé ce n'est à vous, par vostre tyrannie, à le des-  
 assembler & disioindre. Voy, mon loyal espoux, le tort  
 fait à nostre vertueuse amitié: & ne te plains plus de ta  
 Camille, laquelle ne refuse rié, que ce que son fort luy  
 denie pour paracheuer le malheur commencé de toy  
 mon amy, & de celle, qui sans toy, est impossible que  
 viue. A peine eut elle acheuë ces dernieres parolles,  
 qu'elle se laissa choir du haut de foy, & estant deuenue  
 blefme, froide, & les yeux ternis, la pauure seruante  
 pensoit qu'elle fust morte, mais voyant qu'il y auoit  
 quelque signe de vie, & qu'elle remuoit encor, la mist  
 sur le liêt, & l'ayant faicte reuenir, la consola avec tant  
 de parolles & gracieux deuiz, pleins de toute esperan-  
 ce, que Camille se mit au liêt, ou elle reposa assez so-  
 brement, ayant tousiours en teste lors qu'elle veilloit,  
 l'estrange façon de son frere, & en sommeillant se re-  
 presétoit l'image à my morte, & effroyable de palleur,  
 & ternissement de son Amy Liuius, qui luy donna tel  
 esbahissement que de toute la nuict elle ne feist q̄ se  
 plaindre. Aussy en auoit elle bõne raison, car ce songe,  
 mais plustost vision, estoit la signifiante, & presage cer-  
 tain du malheur qui luy aduint peu de temps apres,  
 ainsi qu'entendrez acheuâs de lire ce qui sensuit. Et ne  
 fault trouver estrãge que telles apprehensions en dor-  
 mant puissent signifier, ne predire ce qui nous est à ven-  
 nir, veu que les histoires aucunes nous recitent bien  
 que Brute celui qui fut vaincu és champs Pharsaliens,  
 fust qu'il veillast, ou assommé de sèmeil, veit en sa tête  
 la figure effroyable de quelque esprit qui luy predict sa  
 defaicté. Je confesse bié q̄ l'impresio d'vne grad crain-  
 te, & le desir des choses paignent bié souuent en l'ame  
 (le corps estât en repos) les images de ce qui est aymé,  
 ou craint,

ou craint,

ou craint, toutes-fois l'Esprit vuide de passion, ou qui est prochain de quelque desastre, voit souuentesfois en son sommeil ce qu'il ne souhaite point qui luy aduienne. Camille ne desiroit point la mort de son Liuió & neantmoins ne tarda long temps que le voyant expiré, elle ne luy tint compagnie aussi bien au tombeau, comme à la couche, témoin de leurs nopces peu heureuses. Cependant Liuió ne dormoit point de son costé, ains ayant fantaltiqué & discouru mille complotz en sa fantasia, qui serussent à son entreprise, se resolut de ne se plus tourmenter, ains attendant la fortune, tascher par tous moyens de gagner ce frere, qui restriuoit si estrangement & empeschoit qu'il ne vint à but de son dessein, & à la iouissance de ses amours. Mais ne pouuant plus supporter sa passion, ny l'ardant desir de voir & sentir l'aíse qu'a vn loyal amant venant à la fin heureuse de ses souhairs, escriuit vne lettre à sa Dame, qu'il luy enuoya par vne seruante de sa sœur, qui alloit ordinairement au logis de Camille pour les affaires que les filles auoyent l'vne avec l'autre : ceste chambriere trouuant Camille seule, apres luy auoir donné le bon iour de la part de Liuió & de Cornelia, luy presenta aussi la lettre, la teneur de laquelle estoit en ceste sorte.

Ma Damoyelle ie ne puis voir la cause qui soit assez iuste pour laquelle vous consentiez que vous viuiez sans contentement, & que ie languisse souz l'aspreté d'vne douleur qui n'a point pareille. Si vous desirez ma mort, il ne faut que continuer ceste vie, que si mon bien vous est agreable, & la peine qui occupe mon esprit, vous vient à côtrecœur, il est en vous de pournoir au tout, contentant vostre cœur mesme, & satisfaisant à l'honneste amytié que ie vous porte : Vous sçauéz ce qui s'est passé entre nous, & le peu de respect que les vostres vous portent. Contemplez, avec vostre bon

bon jugement qu'est-ce que vous deuez faire, & moy requerir, & si avec honnesteté vous me pouuez refuser le plus de mon desir, puis que nous sommes tellement vnís, que la tyrannie de l'vn, ny le peu de cœur de l'autre d'entre ceux qui empeschent mon bien, ne sçauroyent faire que ie ne vous soye mary, & vous ma femme legitime : s'il est ainsi que le consentement face le mariage. Voyez donc quelle reíponse vous voulez me donner, afin que suyuant vostre conseil & volonté ie me gouverne en ceste si grande extremité, que ie ne sçay lequel m'est le plus proufitable ou l'attente ou le desespoir, l'vn estant la voye la plus breue pour sortir de ce tourment, & neantmoins peu honorable : l'autre m'apprestant vne mort de tant plus cruelle, comme plus longuemet j'auray attendu en vie, pour iouyr de celle qui tiét en sa main l'heur & desastre de ce  
Vostre tres-obeissant seruiteur.

L I V I O .

¶ Camille, qui ne desiroit pas moins les embrassements de sò espoux, q luy la cõsumatiõ de son mariage, dist à la seruante, que sur l'apresdinée elle iroit voir Cornelia, & que là de bouche elle donneroit responce à Liuió de sa lettre, pource qu'elle craignoit que quelqu'vn ne suruint cependát, qu'elle s'amuseroit à escrire. La seruante feist entendre cecy à Liuió, lequel ne sachant le malheur que Fortune luy ourdissoit, estoit tellement transporté de ioye, q quatre ou cinq heures luy sembloýét durer mille ans : & toutesfois l'aíse meroit si bié la fascherie de l'attente, que tout ce matin il ne feist que chanter, ressemblant, comme l'on dit, le Cigne, lequel pronostiq sa mort par la douce Musique de sa voix. Et en l'aíse deses plaisirs, & attendant la venue de sa favorite, il châta ce mot sur l'accord resonant de son Luc, qui fut le dernier qu'il chanta de sa vie.

N I CHAN.

CHANSON DE  
Liuiio.

**A**mour, qui m'as haussé au feste de ma gloire,  
Et qui fais que ie vy heureux en mon malheur:  
Acheue les desirs & soubaits de mon cœur,  
Et donne moy sur toy & sur les tiens victoire.

Si tu veux que mon cœur puisse desormais croire  
Que le feu est plaisant, & que douce est l'ardeur  
Qui l'embrasa & feist qu'en sentis la vigueur,  
Comme encore i'en ay presente la memoire.

Que ie meure, embrassant ma gentille moitié,  
Et que la mort tesmoing soit de mon amitié,  
L'attestant aux enfers, aux ombres bien-heureuses,

Que deux soyons vnis à la mort, à la vie,  
Qu'en finant doucement, l'vne l'autre conuie,  
Barfaisons l'vniõ de deux ames ioyeuses.

Ainsi qu'il se soulaçoit en ses pensemens, & esiouyf  
foit en la gloire de ses conceptions, s'assurant que s'a-  
mie ne luy vseroit desormais d'aucune rigueur, ne luy  
refuseroit faueur quelconque, veu l'assurance de leur  
promesse, & qu'il ne restoit au mariage que la solenni-  
té & publication, quoy que les parés en feissent diffi-  
culté, mais il se faisoit fort de faire si bié qu'il iouyroit  
de sa Camille, en despit de Claude, qui se môstroit tât  
son aduerser partie. Or sur le midy, voicy venir Camil-  
le avec sa fille de chambre, laquelle sçauoit tout ce qui  
s'estoit passé entre elle & son amant, & laquelle il vou-  
loit faire cognoistre à Liuiio afin qu'il ne se deffiait point  
d'elle, si par cas ils di'effoyent quelque secrette partie,  
où ne voulussent pas beaucoup de tesmoings. Dieu  
fçait si

fçait si les embrassemens furent oubliés, & si l'on feist  
espargne de mille fortes de baisers, & diuersité de car-  
ressés: Tant y a, qu'estans les deux amans en ces alte-  
res, transportez d'aïse & hors d'eux-mesmes, tant ce  
plaisir les tenoit ravis: ilz commencerent à complot-  
ter l'effect de ce qui le soir mesme meïst fin & à leurs  
amours, & à leur vie, car voicy que dit Camille, Puis  
qu'il est ainsi que nous sommes mariez, & que ce qui  
est fait ne peut estre deffait sans preiudice de nostre cõ-  
science: ainsi mon frere ne sçauroit faire que tousiours  
ie ne demeure vostre, qui me fait pèser qu'il seroit bié  
fait, pour oster toute occasion d'offense, & moyé à mô  
frere de continuer ses folies, q nous acheuions ce qui  
a esté si bié commécé. Liuiio, voyant l'ouuerture de ce  
qu'il vouloit requerir, l'ébrassa & baïsa fort amoureu-  
sement, luy iurât, que plustost il souffriroit mille morts  
ensemble, qu'il endurest qu'õ luy ostant celle qui estoit  
sa vie, contentemét & support: & la pria que ce qu'el-  
le luy venoit de dire fust le plustost qu'il lui seroit possi-  
ble, veu que les choses d'amour sont d'autre nature q  
toutes autres occurrences: car en l'Amour, le delay &  
longue consultatiõ causét souuét desplaisir aux cœurs  
ferus de, ceste playe, là où le reste des faicts humains  
requiert vn meur, & long conseil, afin que ce qui est  
premedité avec vne grande & longue preuoyance, se  
paracheue plus sagement, & avec plus de felicité. Sça-  
vous que vous ferez, dit Camille, ce soir bien tard ce-  
ste fille, qui sçait nos affaires, vous fera entrer en ma  
chambre, tandis que ie deuïseray avec mô frere, & puis  
chascun estant retiré, nous aduïserons à ce qui sera be-  
soin de faire. Mais entendez il faut venir par l'huis du  
iardin, car par autre lieu l'entrée vous seroit par trop  
perilleuse, y ayant tousiours en sentinelle quelqu'vn  
des gens de la maison. Ne vous fouciez, dit Liuiio,  
i'espere me gouuerner si sagement, que personne

ne se sentira du jeu que nous qui serons les premiers à la dance. Et vrayment il dança vn bransle fort piteux, & elle vint à la cadence aussy miserable, comme ordinairement ces amoureuses pratiques reussissent au dommage de ceux qui en sont les inuenteurs, & quoy que ce fut à bonne fin, & souz pretexte de mariage, si est-ce que Dieu permet que l'offence qu'ils faisoient aux parens de se marier ainsi clandestinement fut punie, & la penitence en fut notoire à tous ceux qui habitent à Cefenne.

Liuiο, venuë l'heure de son assignation, n'eut garde de faillir à sa promesse: ains dispoit comme vn basque, & legerement comme celuy qui n'auoit soucy qui luy chargeast le cœur, s'en vint à la porte du iardin, où il trouua la guide de ses larcins d'Amour, laquelle il embrassa de bon cœur, tant pour le seruice qu'il en tiroit, que s'imaginant l'idée de celle que puis apres il embrassa trop pour son proufit & aduentage de sa compagnie. Apres que tout le monde fut retiré. Camille s'en alla en sa chambre avec toute telle deuotion que scauent ceux lesquelz ont fait pareil essay pour aller iouyr de la chose aimée, & de long temps souhaitée. Si tost qu'elle y fut, le temps ne fut point employé ny en harangues ny en reuerences, ains se despoillants hastiuement, se coucherent l'vn aupres de l'autre, là où Liuiο tenant embrassée sa chere Camille, luy vsa de tant de caresses & solastries, disant de paroles sottes & pleines de folle amoureuse, que peut imaginer celuy qui s'est trouué en semblable meslée. A la fin il s'eschauffa tant en son harnois, & print si grand & exorbitant plaisir à cueillir la prime fleur de la pudicité de sa Camille, que soit que la ioye luy suffoquast le cœur, & ne permist l'interieur, que les parties exterieures jouissent de leur aise, & participassent à ce desiré contentement, ou bien que trop gouluemēt il se fust ietté

sur la

sur la viande, & s'estant desnaturé, il eust perdu toutes ses forces, ainsi qu'en aduint iadis au Roy cruel des Huns Attilie, lequel la premiere nuict de ses peu heureuses nopces, estant en Hongrie s'efforça tellement, que le sang, luy estant desbondé par tous les conduits, il fina sa vie autant miserablement, comme cruellemēt il auoit affligé celle de tout le reste des hommes. Telle peut biē estre la fin de ce miserable Liuiο, lequel s'enurant de son vin mesme, cōme si ce fust esté vn banquet fait vne seule fois en la vie, soit qu'il se desnaturast ou q̄ la ioye extreme de se voir aux prises & parmi des embrassemens de sa fauorite, il trespassa, & fut suffoqué entre les bras de Camille. Laquelle, sentant que son espoux estoit immobile, & que desia il commençoit à s'appesantir & roidir aupres d'elle, se douta de ce qui estoit, pource appella sa chambriere, laquelle portant de la clairté, feist soudain voir la claire experience de la mort certaine du peu fortuné Liuiο. Camille, à ce nouveau spectacle, meue & de la compassiō de celuy qu'elle aimoit plus que soy-mesme & craignant le scandale qui en pouuoit aduenir, sentit vne emotion telle, que le cœur en estant faisi, la langue ne pouuant exprimer vne seule parole, tant la douleur a fermé le pas à l'office des membres, instrumens de ce qui est sensible, les yeux perdirēt leur effort, & ne pouuant plus supporter ny la douleur ny la crainre, la pauvre fille suyuit en vn instant par sa mort la fin de celuy qu'elle ne pouuoit laisser au trespas mesme. Heureuse maniere de mort, si l'on n'auoit à considerer que l'aïse de l'vnion de ceux qui s'entr'aimēt, & qui n'ont point moyen d'effectuer leur amour, ou en ayant iouy, continuer le plaisir de iouyissance: mais puis faut dreïser sa veuē plus loing, & que l'amē void son preiudice tāt manifeste, & l'honneur & interests de son integrité, il faut confesser que ceste mort est la plus miserable, qui

pourroit aduenir à l'homme, d'autant qu'vné bestiale, & effrenée volupté est celle qui priue l'homme de sés, & luy ostant la force, le fait voidé d'ame, & le priue de l'office que l'esprit doit auoir en nous. Et n'en desplaise à ces refuseurs qui font des contemplations sur les causes de l'Amour, & desirent de mourir sur ceste belle, & lubrique liaison des deux moytiez, si les saiges leur quittent tel aduantage: car à dire la verité le choix est facile à faire, estant plus à priser la vie, que si deshonnéte mort, & la suite de ce qui vient apres que l'ame est separée du corps est plus à craindre que les angoisses, peines, & trauaux que souffrent ces amans eceruelez à la poursuite de leurs refuseuries amoureuses. Qu'ils y finent s'ils veulét leurs jours, qu'ilz y cerchént leur aise, & accusent de desloyauté ceux qui font le contraire, ie ne peux appeller cela que brutalité, & leur opinion qu'vne folie maniaque. Mais reuenons à nostre histoire. La folle seruante voyant ce mistere sans parler, & que la Tragedie ayant pris si farouche commencement, cogneut aussy tost qu'elle seroit de la partie, veulés destresses esquelles elle estoit tobée: ainsi iouant à quitte ou double, toute effroyée de se voir pres de deux corps trespassez, & esprise de douleur extreme, se print à crier si effrayement, qu'elle esueilla tous ceux de la maison à sa complainte: Et le premier qui acoint à ce cry, fut le cruel Claude, qui par sa malice & enuie estoit causé de tout cecy, lequel entrant en la chambre de sa sœur, vit ce furieux & pitoyable spectacle des deux amans, & ayant recogneu Liurio mort apres de Camille outrée, en lieu de recognoistre sa faute, & se douloir sur la perte de ce beau couple de troyloyaux amans, il vint en telle furie, que volontiers il se fust acharné sur les corps ia trespassez, mais cognoissant qu'ils n'auroyent aucun sentiment de sa colere, il la passa sur la pauvre seruante, luy donnât trois ou qua-

us

tre coups, de dague, en disât. Et par Dieu vo<sup>9</sup> en mourez, fauce paillarde, puis que c'estoit vous qui donnoit l'entrée ceans à celui qui deshonora noltre maison, a causé sa ruine avec la mort de ma miserable sœur. Ayant fait ce coup s'en alla, donnant grand esbahissement à son infortuné Pere, voyant sa maison pleine de morts, & son filz ayât gaité encor le tout par son cruel massacre. Las! disoit le bon homme, que c'est vn miserable thresor que d'vne fille pleine de sa volonté, & cōbien les peres doiuent tenir l'œil dessus ceste glissante ieunesse: Ah Camille, ma fille, comme vous auez oublié le ran que vous teniez, & la reputation en laquelle on vous auoit par tout Cefenne. Liurio Liurio, est-ce l'amitié honneste q̄ vous portiez à ceste malheureuse, q̄ de luy auoir rauy sa pudicité, pour estre le bourreau de vostre vie, & de l'honneur de nos maifôs? C'est moy qui ay le plus de tort d'auoir donné tant de liberté à ma fille, & permis qu'elle allast plus loing que ne s'esté doit ma veuë. Voyez peres, voyez vn exemple de grand creue-cœur, & aprenez par moy à tenir vos filles sous la garde plus estroite q̄ la mienne. Las! l'ay donné empeschemēt à vn mariage, pour voir la ruine de ma maison, & rendre ma vieilleffe sans support, & mes biens sans heritier sortant de moy, l'vn estant desjà mort, & l'autre valant autant pour auoir meurtry ceste fille.

Voulant continuer, la parole luy vint à faillir, & estât consolé par ses voisins, l'on feist visiter les pleyes de la seruante, laquelle ayant fait le recit de tout ce qui s'estoit passé, fut causé q̄ Regnier print plus la matiere à cœur, & cuida desesperer de tristesse. Mais voyât qu'il n'y auoit plus de remede, il feist faire les obseques fort solennellement, & furent enterrez les deux amans ent l'Eglise S. François, en vn mesme tombeau, comme morts en mesme téps, & pour mesme occasiō, au grand regret de toute la ville. Or y eut maints Epitaphes

*faictz à l'entour de leur sepulture : entre lesquels i'ay  
tiré cestuy-cy , que j'ay eu d'un Italien qui le gardoit  
comme chose autentique : la substance de l'Italien est  
telle que s'ensuit,*

*Cy gisent les deux corps, lesquelz n'eurent qu'un cœur,  
Pareils en loyauté, & esgaux en noblesse:*

*A mesme instant ouurez, ô Dieu, quelle destresse!*

*L'un trespassa de ioye, & l'autre de douleur.*

*A ce les amena l'enuieuse fureur*

*D'un frere sans pitié, & la douce promesse*

*D'un futur mariage, & permy ceste presse*

*La vie s'y perdant, entier en fut l'honneur.*

*Ne desirez donc plus, passionnez amans*

*Ces baisers si soudains, ces grans embrasemens,*

*Puis que la mort prouient d'une ioye excessiue.*

*Pleurez icy Liuius, & pleurez sa Camille,*

*Pleurez un bon amant, & vne chaste fille,*

*Desquelz la mort ne mord sur leur memoire viue.*

Tous furent si compassionnez du triste accident ad-  
uenü par ces amans, qu'il n'estoit du plus grand ius-  
ques au moindre, qui n'accusast la cruauté de Claude,  
qui fut cause que Dom Ramire Cathalan, qui gouuer-  
noit Cefenne souz le nom de Cesar Boigie, feist infor-  
mer du tout : & ayant interrogé la seruante (laquelle  
mourut deux jours apres le coup) il feist tât que Clau-  
de fut prins, auquel il feist trancher la teste dans le cha-  
steau de Cefenne, craignant l'esmeute des parens, qui  
ne trouuoient guere equitable ceste si aspre poui-  
sue. Mais estant le lieutenant tel que le seigneur, qui fut  
un des plus terribles & cruels hommes de son temps,  
fallut

fallut que les parens du iusticie prinssent le tout en pa-  
tience, voyans aussy que Claude auoit causé la mort à  
deux telz iouuenceaux, que à grand' peine s'en trou-  
uoit en la contrée qui les secondast, tant s'en faut, qui  
peust les surpasser. Voyla la fin de la vie & des amours  
des deus Cefennois, que ie mets deuant les yeux de la  
ieunesse, afin que regardant chascun à ce qu'il doit &  
peut, ne tombe en telz & si lourds accessaires. Il me  
feust que l'homme bien accort contéple que l'Amour  
est vne rage, à laquelle il fault pouruoir avec raison, &  
en fuyant les occasions qui sans trauail affoiblissent l'a-  
me, & à la fin menent le corps à mesme ruine, & qu'il  
faut attemper si sagement les plaisirs desquelz nous  
jouissons, que l'imprudence nous aueuglant, nous fa-  
cions plus de compte d'un plaisir qui passe aussy tost  
que le vent, que de l'honneur qui dure à iamais, & du  
repos eternal de l'homme. Mais laissons ce propos,  
voyons ce que le Chastelain de Nocere pourra alle-  
guer sur le discours de ses cruautés.

Fin de la xxij. Histoire.

## SOMMAIRE DE LA xxij. histoire.



*L* A furieuse rage d'un mary qui se sent offen-  
se en la chasteté violée de son épouse, sur-  
passe toute autre occasion, & cause de s'ai-  
grir cõtre quel que ce soit des homes. Car  
s'il est ainsi que l'homme genereux ne peut souffrir qu'un  
autre luy face quelque brauade, encore moins qu'il l'of-  
fense en son corps, comme endurera il qu'on luy interesse  
l'honneur, & touche viuement en la partie qui luy est au-  
suy pro-

sy proche comme son ame mesme, puis qu'il est ainsi que  
 l'homme & la femme ne sont qu'un corps & mesme vo-  
 lunté? En quoy ceux qui ont le iugement rassis, ne peuuent  
 recevoir l'opinion d'un tas de bons compagnons, qui disent  
 que l'honneur d'un braue homme ne dépend point de la  
 faulte d'une folle femme: veu que s'il estoit vray ce qu'as-  
 sez legerement ils en disent, ie voudroie leur demander,  
 pourquoy sont ils si animez contre ceux qui leur sont por-  
 ter le cimier, & les ornent de la corne d'abondance de co-  
 quage? Et vrayemēt nature a si biē pourueu en cela, q̄ les  
 bestes mesmes combattēt & souffrent la mort pour telle  
 honneste ialousie. Ie ne veux louer, ains accuse sur toute  
 faulte ceux qui deuiennēt si vmbreux, que toute chose  
 fasche leur esprit, & sont ialoux de la mesme ombre des  
 mousches qui volettēt à l'entour de leurs fēmes: car ceste  
 sottise monstre assez l'imperfectiō de leur esprit & le peu  
 de constāce de leur fātāsie, posans assurence ou le doubte,  
 voire l'opinion cōtraire y est la plus profitable, auant que  
 se dōner peine de chose qui tourne à si peu de contētemēt.  
 Mais ou la verité est cogneue & le vice descouuert, ou le  
 mary se void endōmage en la plus saine partie de ses meu-  
 bles, c'est raison d'y aduiser plus tost avec meure delibera-  
 tiō & sageſse de cōseil, qu'avec vne furie precipitēe & sās  
 preuoyāce, laquelle, avec la perte de l'hōneur, pourroit a-  
 mener la ruine & des biēs & de la vie mesme. Et tout  
 ainsi que la foy & loyauté du liēt & couche sans soilleure,  
 a esté de tout tēps louée, aussi, quicōque l'a prophanēe, en a  
 porté la penitēce par l'infamie de son nom. Porcie fille de  
 Caton, & fēme de Brute, sera louēgēe à iamais pour l'hō-  
 neste & inuiolable amitiē qu'elle porte à son mary, ius-  
 ques à se faire mourir, oyant la mort certain e de son es-  
 poux

poux biē aimé. La pudicite de Pauline, fēme de Senegue,  
 apparut ausſy en ce qu'elle s'essaya de mourir du mesme  
 gēre de mort, duquel estoit violentemēt decedē son mary,  
 par l'iniuste comādēmēt du cruel & detestable Empereur  
 Neron. Mais les paillardes, qui ayās les maris honnestes,  
 les parēs biē nommez ont abādōnnē leur corps, & prodigē  
 de leur bōne renommēe, si elles ont eschapē la māi du ma-  
 gistrat, ou euriē l'ire d'un mary offcē de son iniure, si lais-  
 sent elles le nom immortel de leur vie malheureuse, afin q̄  
 la ieunesse aprenne ausſy biē à les fuir, cōme à suivre les  
 chastes & vertueuses dames. Or de ce mespris q̄ la femme  
 fait de son mary sortēt biē souuēt de scādāles sort remar-  
 quables, & esquels est painte vne insigne cruauté: enquoy  
 il faut autāt moderer son feu, & adoucir sa colere cōme  
 chastier modestemēt la faulte: d'autant que l'ire, & cour-  
 roux excessif estoignēt en l'hōme la lumiere de raison, &  
 le som semblable en ses trāsports à la fureur enragēe des  
 bestes sās raison. C'est raisō de se colerer, les choses estās  
 autremēt faites que le droit & equitē ne requierēt: mais  
 l'attrempance & modestie est nec essaire en toutes occur-  
 rences, soyent elles prosperes ou d'une fortune cōtraire. Que  
 si le cōtegarder en ces choses son courroux, est cas difficī-  
 le: il faut ausſy pēser que tāt plus il y a de difficultē en l'o-  
 peratiō & effect de quelque bōne chose, de tāt la gloire en  
 est plus grāde à celui qui vaincq ses affectiōs, & maistrise  
 les premiers mouuemēs de son ame, lesquels ne sot pas  
 si impossibles à gouverner & soubmettre à la raison, cō-  
 me plusieurs estiment. L'homme sage donc ne s'oubliera  
 de tant, que de se laisser transporter hors les limites &  
 bornes de la raison, & desmouuoir son ame du siege de sō  
 attrempance, afin qu'apres auoir mis de l'eau en son vin, il  
 n'ait

n'aît dequoy se repentir, & voulant reparer sa faute, il n'augmente son peché: estant le pecher en l'homme si at-  
trayant, qu'une faute, qui se peut couvrir avec quelque  
iustice, & coulourer de quelque loy ou cause equitable,  
fait souuent tomber l'homme en des vices si detestables,  
& pechez tant contre la douceur & modestie des hom-  
mes, que les tyrans mesmes ont en horreur la detestation  
de telles meschancetez. Et afin que ie n'aye peine de vous  
alleguer vne infinité de passages seruants à ce propos, ny  
vous la fascherie de feuilletter tant de liures, me contente-  
ray pour le present vous mettre en auant vne histoire au-  
tant prodigieuse en cruauté, comme l'occasion en estoit  
raisonnable, si l'on ne consideroit le deuoir en l'un & en  
luy mesme encor le transport sur autres qu'il offensa, les-  
quelz n'estoient en rien coupables du fait qui le touchoit  
de si pres. Et d'autant que ce sont matieres d'Amours, ne  
faut que le lecteur s'en offense, & trouue mauuais que  
nous ayons tousiours ce subiet en main, car nous n'y cer-  
chons point les mignotises, & ne taschons d'instruire la  
ieunesse à folier apres les delices chatoilleuses de la chair:  
trop mieux propoisons ces exemples afin qu'on desaccou-  
stume l'adolescence du temps present de la poursuiete de  
folies pareilles, lesquelles peuuent engendrer de sembla-  
bles effectz, que ceux que nos histoires racontent, & des  
quelz vous serez informez lisât le discours qui s'ensuit.

DES GRANDES CRVAVTEZ  
aduenues pour l'adultere d'un des seig-  
neurs de Nocere avec la femme du chaste-  
lain au fort de ladite cité.



L'vous faut donc entendre que du temps  
que Bracchio Montone, & Sforza Atten-  
dula florissoient en Italie, & estoient chefs  
de la gendarmerie Italienne, il y eut trois  
seigneurs freres, lesquels tenoient souz  
leur main, & seigneurie Foligno, Nocere, & Treuio  
villes du duché de Spolete, lesquels gouuernoient si  
amiablement leurs terres ensemble, que sans rien par-  
tager ils se maintiurent en leur estat, & viuoyent en  
cômunauté fraternelle. Le nom de ces trois seigneurs  
estoient Nicole, qui estoit aîné le second Cesar, & le  
dernier Conrad: hommes gentils, accorts & bien ay-  
mez, tât des seigneurs leurs voyfins, que des Citadins  
des villes de leur obeissance, lesquelles monstrerent à  
la fin plus de loyauté enuers eux qu'un qui leur auoit  
iuré la foy, & qui viuoit à leurs gages, ainsi qu'entend-  
rez poursuyuans de lire. Aduint donc que l'aîné des  
trois allant souuent de Foligno à Nocere, & logeant  
tousiours au Chasteau, il regarda vn peu trop lasciuement  
la femme de son Chastelain, qui estoit la commis avec  
bon nombre de mortepayes pour garder la forteresse,  
& reprimer les citoyens, si par cas, comme aduient en  
ces nouuelles erections de seigneuries, ils s'effuyoient  
d'attenter quelque chose contre leurs seigneurs.

Or estoit ceste Damoyse belle, & de meilleure  
grace, & qui se plaisoit singulierement à estre ceilladée,  
qui occasionna que le Seigneur Nicole s'aperceût de  
ceste gaillardise, & du bon vouloir de la Chastelaine,  
à ne refuser point vn bô party, delibera de poursuiure  
sa poite & iouyr de celle, les beautez & bônes graces  
de laquelle l'auoiét blecé au plus profond de son ame.  
En quoy s'il oublia son deuoir, ie le laisse à penser à  
tout hôme de bon iugement: tant'y a qu'il me semble  
q ce jeune seigneur deuoit plustost caresser le Chaste-  
lain qui luy gardoit loyaument sa Roque, & forteresse. q



**Luy dresser vne si traitresse embuscade:** Et s'il est ainsi qu'il eust accusé de felonnie, mesprison, & meschante trahison, si au moïdre pour parler il eust liuré sa forteresse à vn autre, il deuoit de mesme considerer que le Chastelain se fiant en luy, auoit iuste cause de se plaindre, s'il luy rauissoit l'honneur en la personne de sa femme, laquelle il deuoit aymer sans passer iusqu'à l'affection qui brise la saincte loy d'amitié, & qui rompt tout deuoir de seruiteur à l'endroit de son seigneur. En somme cest amant auéuglé n'ayant donné aucune resistançe à l'amour & forte apprehension qui alteré. les sens des plus sages, se laissa tant transporter à ses appetitz, qu'un iour que le Chastelain se pourmenoit par la forteresse, & faisoit reueüe (pour donner plaisir à celuy, qui cerchoit les moyés de luy desplaire) de ses soldats & morte-paies, il s'adressa à la Damoysele femme du Capitaine, à laquelle il vfa de tel langage.

Ma Damoysele, vous estant si accorte & de gentil esprit, qu'un chacun sçait, n'est besoin que ie vous vfe de plus longue ou mieux palliée harengue, d'autât que vous cognoissez sans que ie le vous declare, à mes cōtenances, souspirs, & affectionnées œillades l'amitié que ie vous porte, laquelle si pouuoit receuoir compa raison, ie serois marry que la similitude se print sur a tre que sur moy mesme. Par ainsi n'ayant grand loisir de vous en dire d'auantage, il vous plaira me faire tant de faueur, que ie sois receu pour celuy, qui ayant part au meilleur endroit de vos bonnes graces, jouisse de mesme de celle priuauté que merite vn tel, & si loyal amant que me cognoistrez s'il vous plaist m'accepter pour vostre. La Chastellaine qui s'estimoit heureuse d'estre amourachée de sō seigneur & qui prenoit plaisir en celt auantage, quoy qu'elle desirait de luy faire sentir ce qu'elle luy vouloit de bien, si vfa elle de quelque dissimulation, luy respondant ainsi. **Vostre mala-**  
die,

die, Monsieur est soudaine, puis qu'en si peu de temps vous en auez senty les exces, ou bien faut que ce soit vostre cœur, qui pour estre trop tendre a receu legèrement le trait qui en sortira aussy tost que vous aurez passé la porte. Je suis bien aisé que vous ayez ou passer vostre temps, & employer vos railleries plustost que si demeurez morne & sans soulas tandis que vous estes icy à visiter vos subiectz, & vostre maison. C'est tout autrement respondit il, car y estant entré comme maistre & seigneur, ie suis deuenu seruiteur & esclau. & ne parle plus qu'à bon escient, & de tel transport que si n'avez pitié de moy, la maladie que vous appelez soudaine, non seulement prendra son accroissement, ains causera ma mort & finale ruine de mon cœur. Tout beau, Monsieur, dist la Damoysele, vostre mal n'est pas si enraciné, que la mort soit si presente à le suyuir & luy à quitter, la place: mais ie voy que c'est vous voulez que ie serue de risée à vostre cœur, lequel ne peut viure en oisiveté, & sans s'employer à quelque gaillardise. Vous auez touché au but, respond l'Amât, car c'est vous pour vray, qui seruez à mō cœur de ioye & matiere de ris & passetemps, car autrement toutes mes gayetes s'en iroient à neant: & vous estant sans tel seruiteur: causeriez la perte de moy, qui m'esfouis pour vous auoir choisie telle. Et comment repliqua elle, me pourroy ie assureur de tout ce que venez de dire, veu la desloyauté grande qui accompagne auourd'huy les hommes autant inseparablemēt, comme l'ombre suit le corps quelque part qu'il aille? La seule experience, dit il, vo' fera cognoistre quel ie suis, & si le cœur s'esloigne en rié de la parole: tât y a, que s'il vo' plaist me faire ce bien q̄ de me receuoir pour vostre, vous pourrez vous vanter d'auoir vn Gentilhomme autant loyal pour amy, comme ie vous estime discrette, & comme ie desire vous faire sentir l'effect de mon affection par quel-

quelque honneſte deportement. Monsieur, diſt elle, c'eſt donc à bon eſciét que vous en parlez, & que vous taſchez en vous abaiffant par trop, de rendre vne pauvre Damoyſelle & deſhonorée, & en peril de ſa vie. Ia Dieu ne plaiſe, reſpond le ſeigneur Nicolle, que ie ſoie cauſe d'aucun ſcandale, car i'aymeroye mieux mourir que vous donner vne ſeule occaſion de vous meſconter: ſeulement vous prie auoir pitié de moy, & vſant de voſtre courtoiſie, ſatisfaire à ce que ma ſeruitude & loyale amitié vous aſtraint & oublige pour le ſoulagemēt de celuy qui vous ayme plus que ſoy meſme. Nous en parlerons, reſpond la Châtelaine, vne autrefois plus à noſtre aiſe, & lors ie vous diray quel eſt mô aduis, & quelle reſolution i'auray prins ſur ceſte voſtre demande. Commēt, Madamoyſelle, diſt il, auriez vous bien le cœur de me laiffer vuyde de tout eſpoir, pour me faire languir ſous la cōtinue d'vne choſe tant douteuſe, que les deliberations qui prennent long traict à l'Amour? Ie vous ſupplie me dire le fait ou failly, afin que puniſſant mon cœur d'auoir tant entrepris que de vous aimer, ie chaſtie auſſy mes yeux, leur oſtāt le moyen de iamais plus voir ce que plus me contēte, & où giſt mon ſoulas, laiſſant mon ame pleine de deſirs, & le cœur ſans arreſt ſur le plaſir qu'on puiſſe eſſire. La Damoyſelle, qui ne vouloit perdre vn ſi bon & accōply ſeigneur, la preſence duquel luy plaiſoit deſia ſur toute choſe, & qui volontiers luy euſt accordé ſa requette par le ſeul ſigne de ſes geſtes & œillades, luy diſt en riant d'vne fort bonne grace: N'accuſez point mon cœur de legereté, ny mon eſprit d'inſidelité & trahiſon, ſi pour vous complaire & obeir j'oublie mon deuoir, & forſay la promeſſe faite à mon eſpoux: car ie vous iure Dieu, Monsieur, que i'ay plus forcé ma penſée, & violété mes appetits il y a aſſez long temps, diſſimulant l'amour que ie vous porte, que ie n'ay eu

d'aiſe

d'aiſe me ſachant eſtre aimée à l'eſgal de mon affectiō. A ceſte cauſe vous voyez icy la Damoyſelle du monde la plus preſte à vous obeir, qui viue, & qui pour vous complaire, ſacrifiera vn iour ſa loyauté à la furie ialouſe de ſon mary. Ia n'a' diuienne, diſt le jeune ſeigneur, car nous ferons ſi diſcrets en nos entrepriſes, & les communiquerons à ſi peu, qu'il ſera impoſſible que perſonne s'en aperceiue que ſi le malheur le vouloit & que quelque deſaſtre deſcouurift nos trafiques, i'ay aſſez de moyens pour pallier le tout, & de puiffance pour clorre la bouche aux plus hardis, qui s'entremet troient de nous paſſer par langue. Ie n'ignore rien de tout cela, Monsieur, diſt la Damoyſelle. Mais c'eſt grād ſimplicité, en telles choſes, de ſe fier en ſa grādeur, & de permettre que chaſcun ſoit abbrevuē de ſes folies. Au reſte, ie veux tout ce qu'il vous plaira, moyennant que ce ſoit ſans ſcandale: car j'aimeroye autant mourir, comme ſi quelqu'vn nous ſurprenoit en nos priuées & ſecrettes folaiſtries. Contentons nous du plaſir que l'aiſe de iouyſſance nous pourra ottroyer, ſans que ce contentement nous meſcontente par le denigrement de ma bonne renommée. Concluans donc le jour de leur nouuelle accointāce, qui eſtoit lendemain ſur le midy, que le Châtelain alloit en ville, ilz ceſſerent leurs deuis pour la ſuruenue du mary, lequel faiſant la reuerence à ſon ſeigneur, luy diſt qu'il ſçauoit vn ſanglier, ſ'il luy en plaiſoit auoir le paſſetemps. A quoy Nicole feignit preſter l'oreille fort amiablemēt: toutesfois ce fut à ſon grād regret, veu que ceſte chaſſe luy ſeilt encor differer quelques jours la iouyſſance pretendue & aſſeurée de ſa fauorite. Mais elle qui eſtoit autant ou plus eſpriſe du feu enragé & inſupportable d'Amour, que luy, trouua bien toſt les moyés de venir aux priſes avec ſon Amant, où il fut ſi bon maître, & tant donna de ſecouſſes à ſa douce guerriere,

O I qu'il

qu'il la mist dessous, & jouant le dessus, fut neâtmoins, apres plusieurs ruses, contraint de quitter la partie, & differer le reste à vne autrefois. Ce commencement si plaisant de lutter, allicha si bien le seigneur de Nocere, que souz pretexte de la chasse, il n'estoit semaine qu'il ne vint visiter la Garène de la Chastelaine, & que touuent il n'y mist le furon dedans, & dura long temps cest aise, que personne ne soupçonna seulement vn brin d'affection, tantilz se gouuernoient discrettemēt à la poursuite de leur aise. Et dresseoit le seigneur Nicole l'esbat de la chasse & vne infinité d'autres exercices, comme la lutte, la course de la bague, & le ieu de palle-maille, non tant pour auoir moyen de iour de sa Dame, comme pour ne donner occasion au mary de deuenir ialoux, d'autāt que c'est vn vice assez familier à tout Italien que de se coiffer d'vne si mal-plaisante coiffure, & s'affubler d'vn si facheux manteau. Mais quoy ? tout ainsi qu'il est difficile de trôper vn vsurier, sur le compte de les deniers, luy veillant tousiours, & dormant sur les liures de ses raisons, & cedules: aussi malaisément deçoit on le cœur d'vn ialoux, & sur tout quand il s'affeure de ce dequoy il a mal à la teste: veu, que iamais Argus ne fut si clair-voyant, à tout ses cent yeux sur la ienice bié-zimée de Iupiter, q̄ sont les maris desquelz l'opinion est mal affectée sur la chasteté de leurs femmes. Aussi qui eust esté le lourdaut, lequel voyant vne si indiscrete priuauté des deux amās, leur familiere habitude, sans nul tesmoing, & les desrobées, pourmenades à heure indeue, & quelquefois les embrassemens trop estroictz deuant les seruantes, qui ne se fust doubté de ce qui passoit plus secrettement ? Il est vray qu'en France, ou la liberté est si honnestemēt gardée, que la solitude ny priuauté ne donnent aucun soupçon, cela eust esté supportable: mais en Italie, où les parens mesmes sont tenus pour suspects, s'ils ne touchent

touchent de bien pres, ceste familiarité du seigneur Nicole avec la Chastelaine, excedoit les bornes de raison, d'autant que la commodité qu'il auoyent eu de iour de leurs amours, sans qu'on s'en doubtaſt, fut cause que depuis ilz vsérēt trop librement, & sans discretion, de leur familiarité & longue hārise, qui causa que la Fortune, laquelle ne laisse jamais les aises des humains, sans leur donner quelque forte alarme, estāt enuieuse du contentement reciproque de ces deux amans, feist tant que le mary se commēça à doubter de ce qu'il eust voulu dissimuler, si l'honneur se pouuoit aussi aisement perdre sans reproche, comme le sang est espartu sans mener la vie en peril: mais estant la chose si claire que la faute d'vne moytié à l'endroit de ce qui luy est propre, le Chastellain auant que rien entreprendre, & que declarer ce qu'il en pensoit, voulut auoir le cœur esclarcy de ce qu'il n'auoit veu qu'en nuage, & par opinion: par ainsi il alla si cautelement & fagemēt en besoigne, & fut si subtil espion, qu'vn iour que les amans estoient aux prises, & au plus estroit, & secret embrasement de leur lutte, il les veit accouplés d'autre lessé qu'il n'eust point souhaité, & collez plus estroitement que la raison ny honnesteté ne permettoit, ny à l'vn ny à l'autre. Il veit sans estre veu enquoy il se-toit, quelque contentement, s'assurant de leur dresser vne partie plus mal-plaisante puis qu'ilz ne s'estoyent point apperceuz de sa descouuerte. Et pour vray il eust esté plus supportable, & à moins de crime pour le Chastellain, si sur l'heure il eust executé sa vengeance, & puny les deux amās de leur meschāceté, qu'vsér de la cruauté de laquelle despuis il tacha sa renommée, & souilla ses mains par vn transport enragé du sang innocent, qui ne pouuoit plus de sa folie, & mois du tort qui luy auoit esté fait. Or le Chastellain quelque dissimulation qui luy feist couvrir son mal-talent, & quelque chose

qu'il couuast en son cœur de felonnie & trahison contre son seigneur, qu'il ne uouloit encor faire sortir en euidence, si ne pouuoit plus de là en auant parler si amiablemēt à lui, ny auēc tel respect qu'il faisoit au parauant: qui fut cause que la Dame dist à son amy. Monsieur je me doubte que mon mary ne se soit apperceu de nostre trop grande priuauté, & qu'il n'en ait pris martel en teste. Veu sa contenance, & peu d'accueil & bon visaige qu'il vous montre, pour-ce serois d'aduies que vous retiriez à Foligno pour quelques jours: ce pendant ie verray bien à la longue, si c'est pour nous qu'il refuse ainsi, & que son vilage a pris ce nouveau changement, dequoy ie vous donneray aussy tost aduertissement, afin que vous pourroyez au salut de vostre fidelle, & obeissante amy. Le jeune seigneur, qui ay moit la Damoyelle de tout son cœur, sentit vn trace si grand en son cœur, & vn tel susaut, oyant ces pitieuses nouvelles, que s'il se fust senty ie plus fort, il eust sçeu du Chastelain la cause de sa mine si mal plaisante, mais voyant l'ouuerture que la Dame luy faisoit s'arresta sur icelle, & lui promit en vser tout ainsi qu'el le le trouueroit bon. A ceste cause faisant troussier bagage, fait venir le Chastelain luy disant: Capitaine, ie pensois encor passer icy quelques jours, mais ayāt ouy dire, que le Due de Camerin viēt à Foligny pour dresser partie avec nous, je suis cōtraint m'en aller, & vous prie auoir le tout pour recommandé, & s'il aduient quelque chose de nouveau, nous en aduertir tout soudain.

Monsieur (dit le Capitaine) ie suis marry que maintenant que le plaisir de la chasse vous peut donner recreation vous nous laissez ainsi, toutefois puis que c'est vostre bon plaisir, nous surferons la poursuite des Sangliers iusqu'à vostre venue: ce pendant ie tien dray les cordes prestes pour les y empieter, afin que  
vous

vous venant, rien ne manque pour l'equipage de nostre chasse. Le seigneur Nicole voyant son Chastelain en propos si joyeux, & tant esloignez de colere, ou fantaisie jalouse, s'asseura que quelque autre tintamarre luy auoit troublé l'Esprit, que le soupçon des baisers qu'il donnoit à la Dame: Mais le cauteleux mary ne cerchoit que les moyens de se venger d'autre sorte, qu'en tuant seulement celuy par lequel il se sentoit interessé, & estoit plus fin à entreprendre, & hardy à l'excuter que les amans n'estoyent aduisez à se contregarder de ses ruses & cautelles. Et quoy que la Damoyelle, apres le depart de son amy, s'essayoit de tirer de luy quelque chose, faisant à ce qu'elle en pensoit, si ne peut elle jamais cognoistre que son mary eust aucune mauuaise opinion de leurs amourettes: car toutes les fois qu'on parloit du seigneur Nicole, il haussioit ses louanges iusques au Ciel, & le prisoit plus que tous ses freres: & tout cecy afin de tromper les mesmes desfeins de celle qu'il voyoit rougir, & changer souuent de couleur, oyant parler de celuy à qui elle estoit plus affectionnée que non à son mary, auquel elle deuoit la foy & l'integrité de son corps. Aussi estoit ce le vray piege pour surprendre ceux qu'il auoit en fantaisie d'oster de ce monde, afin d'oster par mesme moyē de deuant ses yeux le vitupere d'estre cocu, sans s'essayer de venger l'iniure faite à sa reputation. La Chastelaine voyant que son mary (comme il luy sembloit) ne s'estoit en rien apperceu de ses folies avec son adultere, desirant de continuer le plaisir agreable à deux, & qui faisoit mourir le tiers de frenesie, escriuit au seigneur Nicole la lettre qui s'en suit:

Monsieur, la crainte que i'auoye que mon mary se fust apperceu de nos Amours, m'a fait vous prier ces jours passez de discontinuer vn peu la frequentation de vostre propre maison, nō que je ne soye faschée ou-

tre mesure, qu'il faille que contre mon gré ie soye priuée de vostre presence, laquelle m'est autant plaisante comme ie me voy caressée à contre-cœur, par mon faucheux mary, lequel ne parle que de voz honnestetez & louables parties qui sont en vous, & est marry de vostre depart, pour ce qu'il craint de vous auoir offensé en quelque chose: ce qui luy seroit, dit il, autant insupportable que la mesme mort. Pource vous prie, Monsieur, que s'il est possible, & voz affaires le permettent, j'aye le moyen de vous voir, afin de iouyr de vostre douce presence, & vser de la liberté que nostre bñheur nous a preparée par le peu de ialousie du Chastelain, lequel, ie croy, ne sera long temps sans vous prier tant il a desir de vous donner le plaisir de la chassé en vostre terre mesme. Ne faillez d'oc à venir, s'il vous en prie, & lors nous aduiferons à gouverner si bien nos affaires, que les mieux voyans n'y sçauront donner atteinte. Me recommandant treshumblement au meilleur endroit de voz bonnes graces.

Cette lettre fut baillée à vn petit laquais, pour la porter au seigneur Nicole, & non sans que le Chastelain ne s'apperceust aussy tost de la fourbe, d'autant qu'il estoit tousiours en aguet pour trouuer le moyen de se venger du tort qu'il se voyoit faire: pource, afin de battre le fer tandis qu'il estoit chaud, & d'executer son dessein auant que sa femme se donast de garde, & qu'elle sentist ses entreprises, veu qu'elle auoit essayé en diuerses manieres de sonder son cœur, & sentir s'il auoit quelque maltalent contre le seigneur son amant. Dés lendemain qu'elle eut escrit à son amy, il despescha vn de ses gens vers ses trois seigneurs, pour les supplier de venir lendemain voir le passetemps du plus beau & mieux miré sanglier, que long temps on eust veu es forêts voisines de Nocere, quoy que le pays fust beau pour le deduit, & que souuent on y fait de beaux ren-

contres. Mais ce n'estoit pas pour cela qu'il bastist ceste partie, ains afin d'enlacer souz mesmes lacz & cordes les trois freres, qu'il auoit deliberé d'immoler à l'autel de sa vengeance pour l'expiation du forfait de leur aîné, lequel auoit souillé le lit nuptial de son seruiteur. C'estoit le sanglier qu'il s'attendoit d'enfermer, & en donner curée à son insatiable & cruel appetit. Si la faute eut esté de tous les trois, il eust eu quelque raison de leur faire courir pareille fortune, & les enueloper dans vn mesme filé pour se garder de plus estre offensé, & afin de chastier l'insolence des grands, lesquelz pour le seul respect de leur grandeur ne font estat, ny conscience de faire tort en l'honneur de ceux, la reputation desquelz leur doit estre en aussy grande recommandation que leur honte mesme: En cela failloit le bñ Prince des Iuifs, Dauid, lors que pour vser sans soupçon de sa Bersabée, il feit occir le bon Vrie, en lieu de le salarier pour son bñ seruice & diligence à executer ses commandemens. Plus abusa de cecy le filz du Roy Superbe, lequel commandoit en la cité fondée par Romule, lors qu'il viola celle Lucreffe, de laquelle les histoires ont fait si grand compte, & la chasteté de qu'il les escritz des sçauans ont tant recommandée. C'estoit sur tels que la vengeance se deuoit executer, & nō pas ensanglanter ses mains au sang des Innocens, ainsi que feirent à Rome les parés de la defuncte Lucreffe, & ce Chastelain à Nocere sur le frere de celuy qui l'enuoya en Cornuaille sans passer la mer. Mais quoy? le courroux procedant d'vne telle iniure, surpasse toute frenaisie, & excède tout limite de raison: & est l'homme si esperdu en soy, ayant veu la tache de tel diffame sur la tette, qu'il ne pense plus que chercher le moyen de nuire, & desplaire à celuy qui luy souille sa renommée. Toute la race des Tarquins pour mesme fait fut chassée de Rome, & le seul nom fut encor

cause que le mary de la belle violée fut contraint de vuidier lieu de sa naissance. Vn seul Paris viola la couche de Menelas roy Lacedemonien, mais en la vengeance de la Greque rauie fut envelopée, non la seule gloire, & richesse de la superbe Troie, ains la plus part de l'Asie, & Europe, s'il fault adiouter foy à ce que les anciens nous en ont escrit. Aussi en ce fait du Chastelain le seul Nicole auoit souillé son liect, mais la vengeance du cruel s'estendit plus loin, & la fureur alla si auant que les Innocens furent en grand danger d'en porter la penitence, ainsi qu'entendez suyuat le discours de l'histoire. Le Chastelain donc ayât fait sa despesche, & s'asseurant de sa deliberation, comme si desia il eust tenu les freres eutre ses mains, & fuit esté sur le point de les accoupler avec sa femme, afin de les enuoier visiter les loyaux Amans, qui discourent de leurs amourettes en l'autre monde avec Didon, Phillis, & telles autres, qui sont plus mortes de desespoir que pour l'Amour, il feit venir à foy en vn lieu à part, tous les soldats qui estoient en la forteresse, & desquels il s'asseroit qu'il se pourroit preualoir, ausquelz avec vne triste contenance, & non sans espendre quelques larmes, il parla en ceste sorte.

Mes compaignons & amis, ie ne doute point que ne soyez esbahis de me voir à present tel en vostre presence que ie suis: asçauoir exploré, triste, & pantelant de soupirs, & le tout cõtre ma coustume, & autre que ma constance & ranc ne le requierent, mais qu'è vous aurez entendu la cause pourquoy, ie suis asseuré que ce qui vous semble estrange sera par vous estimé iuste & equitable, & de mesme parfournerez à ce en quoy ie vous veux employer. Vous sçavez que le premier point que l'homme genereux a de regarder ou il faut qu'il dresse sa visée, ne consiste seulement à repousser l'iniure qui se peut faire au corps, ains est besoin que le

combat

combat commence par la defence de son honneur, qui est vne des choses qui se voyent en l'ame, & resortent au corps, qui est l'instrument pour effectuer ce que l'esprit desseigne. Or cest honneur pour la conseruation duquel l'homme de biẽ, & qui a le cœur bon, ne craint de s'exposer à tout peril, & d'ager de mort, & perte de biens, se refere aussi à la garde de ce qui nous touche, comme à nostre mesme reputation: de sorte que si le bon Capitaine souffre son soldat estre meschât, pillieur, larron, & exacteur, il en souffre le deshonneur, quoy qu'en tous ses actes il se gouerne d'homme de bien, & ne face rien qui ne soit digne de son estat. Mais quoy? luy eût vn chef vny à tels membres, si les parts de ce tout sont viciées, & gastées, il faut que le chef s'este resente, & porte la tache du forfait de ce qui se raporte à son tout. Helas! dit-il en soupirant, quelle partie plus proche, & chere pour auoir l'homme que celle qui luy est donnée à la mort, & à la vie, & laquelle luy est conioincte pour estre os de ses os, & chair de sa chair, & pour respirer, vn mesme esprit, & penser d'vn mesme cœur, & pareille volonté. C'est de la femme que ie parle, laquelle estant la moytié de son mary, ne fault s'esbahir si ie dis que l'honneur de l'vn est le repos de l'autre: & l'vn estant infame, & meschant, l'autre sent les trauerfes de telle meschâceté, de sorte que la femme estant prodigue de son honneur, le mary est foulé en sa reputation, & indigne de los, s'il souffre que telle marque le chatouille sans en prendre vengeance. Il faut mes compaignons, & bons amis que ie descouure icy, ce que mon cœur voudroit tenir secret à soy mesme s'il estoit possible, & que ie vous raconte chose qui me fait aussi tost tarir la parolle en la bouche, comme l'esprit s'essaye de me forcer à vous en faire l'ouuerture, laquelle ie ne ferois, n'estoit que ie me prometz tant de vous, que vous estans liez à moy d'v-

ne amitié inseparable, me donnerez confort & ayde contre celuy, qui m'a fait vn outrage tel, que si ie n'en venge sur luy, il est necessaire que ie sois l'executeur de telle vengeance sur moy mesme qui ne veu point viure avec vn deshonneur, lequel me serue de tourment, & de ver qui rongé ma conscience tout le temps de ma vie. Pource auât que passer outre ie vou droi sçauoir de vous, si ie me peux autant fier de vous pour auoir secours en ce mien affaire, comme en tout autre, je me ferois fort que ne me laisseriez iusques au dernier soupir de vostre vie. Car sans telle assurance, je ne suis point deliberé de vous faire entendre ce qui tant me presse, ny le mal qui me point de si pres, que le disant sans espoir de support, j'ouvroirois le pas mortel, qui me feroit mourir sans auoir allegé mon desir, punissant celuy duquel j'ay receu vne iniure la plus sanglante qu'homme me pourroit faire. Les soldatz qui ay moyent le Chastelain comme leur propre vie, furent marris de le voir en tel estat, & plus d'ouyr parolles tant estranges que celles qui ne resentoient que fureurs, vengeance, & massacre de soy mesme, pour ce tous d'un accord luy promirent main forte enuers tous, & contre tous, pour l'effect de ce qu'il pretendoit leur requerir. ¶ Le Chastelain assure de ses gens, print coeur, & continuant sa harangue & propos deliberé sur l'occision & deffaitte des trois Triniciens freres (car tel estoit le surnom des seigneurs de Foligno) il poursuiuit en ceste maniere. Sachez donc, mes compagnons & bons amis, que ça esté en ma femme que j'ay endure la blessure & interests de mon honneur, & elle est la partie touchée, & moy celuy qui en suis le plus offensé. Et afin que ie ne vous tienne plus en suspens, & que trop longuement celuy vous soit celé, lequel m'en a fait l'outrage, il fault qu'entendiez que Nicole Trinicie, ainsé des trois seigneurs de Foligno &

Nocere,

Nocere, est celuy, qui contre tout droit & equité, a suborné la femme de son Chastelain, & a souillé la couche de celuy duquel il deuoit estre le defenseur & vray rempart de ma reputation. C'est de luy, mes bons amis, & des siens, que ie pretens prendre telle vengeance, qu'il en fera parlé à iamais, & ne s'enhardira onc seigneur de faire tort à vn mien semblable, sans se souuenir que lon doit vser: & non abuser, de l'honneste seruice d'un gentilhomme estat à la suite. C'est à vous à me tenir, & la main, & vostre promesse, afin que Nicole, se mocquant de moy, il ne semble se penser fort par la mesme force que j'ay de vous, à qui ie me recom mande. Les soldats, irritez au possible de la mal uersation du seigneur, & du tort à celuy de qui ils prenoyent soule, luy iurerent de rechef de le seruir en toute chose, & qu'il ne tiendroît à eux que les Triniciens ne fussent saccagez, s'ils les pouuoient auoir vne-fois entre leurs mains, qu'il falloit trouuer moyé de les attirer, afin d'en depecher le mode. Le Chastelain, rassereinât son visage, & se monstât fort joyeux d'un tel succes, apres auoir remercié ses soldats, & embrassé fort amiablement les plus appareés, leur feist ouuerture de la partie qu'il auoit dressée, & qu'il esperoit les auoir bien tost à son comâdement dâs la forteresse, veule lacquais qu'il leur auoit enuoyé, & que sa femme aussy, sans y peser, estoit de la partie, à laquelle il s'attendoit donner vne si viue attainte, q' iamais plus elle ne luy plâteroit si hautement les cornes qu'elle auoit souz l'ôbre de traicter humainement son ribaud. Ils n'auoyent pas bonnement acheué de tenir le cõseil, qu'il eut nouuelle, q' dès l'edemain matin les Triniciens bié accõpaguez d'autre noblesse, viendroyent à Nocere, pour chasser ce porc si furieux, duquel le Chastelain leur auoit fait si grâd feste. Cecy ne pleut guere au Capitaine, d'autant qu'il craignoit de ne pouuoir effectuer son complot, si la

com-

compagnie estoit si grande : mais quand il eut pensé que les seigneurs seulz prenoyent leur logis au fort, il se conforta, & s'arresta sur sa premiere deliberation. Les Trinicies, ce pendant, vindrent le jour d'apres assez tard , à cause que le seigneur Berrad de Varano, Duc de Camerin, voulut estre de l'assemblée, & aussy que les deux freres attendoyent Conrad, lequel estoit à vne feste de nopces, & ne peut assister à la Tragedie qui fut iouée à Nocere , à son grand bien & prouffit. Ainsi ceste troupe vint à Nocere sur le tard, & ayans souppé en ville, le seigneur Nicole & le Duc de Camerin allerent coucher à la forteresse, demeurant Cesar, frere du Trinicie, avec la troupe, pour loger à la ville. Attendez icy, mes gentilshommes, qui poursuiuez les larcins secrets de vos Amours, afin de ne vous fier jamais tant à la fortune , que ne vous teniez tousiours sur voz gardes, afin de n'estre surprins au lieu que sans tesmoing vous assaillez , & en l'acte où vous ne desirez l'assistance de personne. Voyez la cruauté Barbaresque du Chastelain, qui aime mieux occir son corruual en sang froid , que se venger sur luy , lors qu'il le veid aux prises avec sa femme , afin que l'exemple de sa furie fust plus recogneu, & que d'un scandale secret fortiffent vne infinité de malheurs, & massacres. Sur la minuït donc que toutes choses estoient en repos souz l'obscur silence de la nuit, le Chastelain vint à la chambre de Nicole , accompagné de la pluspart de la garde , & ayant coffrez les valets dudit Nicole , il empoigna aussy son compagnon de couche, auquel de prime face, & pour luy faire esprouuer sa courtoisie, il fait couper les membres & parties honteuses , luy disant avec vne aigre moquerie. Tu ne mettras desormais ceste lance en arrest pour avec icelle abatre l'honneur d'un plus homme de bien que toy. Puis l'ayant transpercé de part en part, luy arracha le cœur du v-

tre,

tre, disant. C'est ce malheureux cœur, qui a fait les cōplots, & a basti les desseins de ma honte, pour rendre cest infame sans vie, & a renommée sans louange. Et non content de ceste cruauté, il fait tout ainsi du reste du corps que feit iadis la fuyarde Medée de celuy de son frere innocent, pour sauuer sa vie , & celle de son amy Iason, car il le mit en cent mille pieces, donnant à chascun membre son mot de risée & mespris du pauvre massacré. Ne deuoit il pas suffire au Tyran mary de s'estre vengé de sa honte, & d'auoir occis celuy qui l'auoit diffamé , sans vser d'une si furieuse Anatomie sur vn corps mort, & auquel n'y auoit plus de sentiment? Mais quoy? l'ire estant demesurée , & le courroux sans frein ny raison , ne fault s'esbahir si en tous ses actes le Chastelain outrepassa la iuste mesure de vengeance. Plusieurs trouueroyent bon le meurtre commis sur Nicole , mais la iustice d'une offense , ne doit tāt laisser couuer vne iniure, ains faire s'en sentir sur l'heure, afin que le creue-cœur de se veoir ainsi trahy couure par son soudain transport , & pour le peu de raison qui est és premiers mouuemens de l'ame, la faute commise en la deffaitte de son semblable. Autrement n'y a rien qui puisse coulourer tel vice , veu que la loy puniit esgallement tout homme , qui sans l'ordonnance du Magistrat prend la puissance de venger le tort qu'il pourra auoir reçeu d'un autre. Mais reuenons sur nos brisées, le Capitaine tout sanglant & vermillionné du sang espandu, vint en la chambre du Duc Camerin, lequel avec tout le reste de ceux qui estoient estrangers dans le Chasteau , il logea, sans luy mot dire, dans vne profonde & obscure prison. Voyla le repos que celle nuit apporra à ceux qui estoient venus pour courre le sanglier, car sans aller gueres loing , ilz furēt attrapez par l'ingenieuse chasse, & sous les cordages du furieux Chastelain. Lequel dés que l'Aube

peinte



peinte d'un clair vermillon commença à poindre, lors que tous les veneurs le mettoient en deuoir & appareilloient leurs couples, & faisoient sortir leurs abbayeurs pour sortir en cappaige: voicy vn des cruels ministres du Chastelain, qui vint appeller Cesar pour venir parler au seigneur Nicole son frere, qui le prioit de ne tarder à venir vers luy & le Duc, qui luy vouloyt montrer quelque gaillardise. Cesar, qui n'eust iamais soupçonné la moindre des malheuretez ia aduenues, ne se feist prier d'auantage, ains s'en alla à la bouche-rie comme vn aigneau, & en la compagnie des loups mesmes, qui s'apprestoyent de le tuer. Or ne fut il si tost en la court du chasteau, que sept ou huit paillards le trouuerent, & ses gens aussy, & le menerent en la chambre tout lié comme vn larron en laquelle estoient les membres deschiquetez de son miserable frere, lesquels estoient encor vcautez en leur sang. Si Cesar fut esbahy se voyant lié & constitué prisonnier, il fut plus estonné encor quand il aperceut ce corps ainsi desmembré, & qu'il ne cognoissoit point encore. Las dit il, & quel spectacle est cecy? est ce le sanglier q tu nous as fait venir courre dans nostre fort mesme? Le Chastelain se leua tout saigneux, & le visage avec la voix qui ne promettoient rien de bon au miserable adolescent, auquel il dit. Voy Cesar le corps de Nicole adultere & infame paillard, & remarque ceste teste, à scauoir si ce n'est pas la sienne. Pleust à Dieu que Conrard fust encor icy, afin que tous trois fussiez assis à vn banquet si somptueux que celuy que ie vous auois apresté, ie te jure que ce seroit aujourd'huy le dernier pour la race de Trinicies, & la fin de voz tyrannies & meschancez. Mais puis que ie ne peux auoir tout ce que mon cœur desire, ie soulageray mon ame en ce que la fortune me permet. Que les nopces de Treuio soyent maudites qui m'ont osté vne si belle occasion & le moyé de

faire

faire vne despeche de telle consequence que la ruine de tant de tyrans. Cesar à ceste sentence demeura aussy immobile que feist iadis la femme de Loth voyant sa cité foudroyée & mise en cendre: car dès qu'il veit ce furieux spectacle, & qu'il sceut que c'estoit son frere Nicole, la pitié & la peur luy fermerent si bien les conduitz de la parole que sans se plaindre ou former vn seul mot, il se laissa couper la gorge au Barbare Chastelain, qui le ietta à demy mort sur le corps de son frere, afin que le sang de l'vn & de l'autre criast aussy haute vengeance que celuy d'Abel, occis par la trahison de son plus proche. Voyla les commencemens effroyables d'un cœur transporté en sa furie, & de l'esprit de celuy qui ne resistent à ses folz appetits, execute tout ce qui luy vient en teste, & postposant la raison à sa fantasie, fait appareil de ruine, telle que la posterité a dequoy se mirer en telz exemples. De cruauté pareille vñ Tiphon à l'endroit de son frere Osyris, deschirant son corps en vingt & six pieces, d'où s'en ensuyuit sa ruine, & de tous les siens, par Orus, que les autres surnommerent Apolló: & falloit il que le Chastelain en esperast moins du frere de deux occis, & des parens du Duc qu'il tenoit prisonnier? Mais il estoit si auégulé de fureur, & peult estre conduit d'ambition & desir de se faire seigneur de Nocere, qu'il ne se cōtenta point de venger sa honte sur celui qui l'auoit offensé, s'il ne s'effoyoit de massacrer tout le sang Trinicien, d'autāt que l'heritage leur appartenoit, & afin de venir à bout de son entreprise, ce Neron Italien, non content de tant de meurtres, y adousta nouvelle trahison, & s'essaya de gagner les citoyens de Nocere pour les inciter à rebellion les ayāt fait assembler deuant la forteresse, auquelz du mur auant il fait cette ou semblable harangue.

I'ay jusques icy, messieurs, dissimulé le peu de plaisir que sentoit mon cœur voyant tant de bons citoyens affubietts

affubiettis souz la volonté & effrené plaisir de deux ou trois Tyrans, lesquelz ont aquis puissance sur nous plus par nostre sottise, & peu de cœur, que par la valeur, vertu, & iustice ny d'eux, ny de ceux qui ont priué ce pays de son ancienne liberté: Je ne veux pas nier que les principautez qui ont pied & fondement de loügue main, & qui viennent par vne succession hereditaire, n'ayent quelque espede d'equité, & que les seigneurs, bien viuans: ne doivent estre obeys, défendus & honorez. Mais ou l'inuasion, & faulse est contre le droit, ou le peuple est foulé, & les loix violées, ce n'est plus là qu'il faut estre si consciencieux que de souffrir telz môltres de nature. Les Romains du premier aage ont assez montré lors qu'ils chasserent de leur cité la race superbe du tiran Tarquin: & s'essayèrent d'exterminer toute racine de cruauté, & tyrannique puissance. Nos voisins les Siciliens iadis en vserent de mesme sorte souz la conduite de Dion contre la desreiglée fureur, & exorbitante cruauté de Denis Tyran de Saragosse: & les Atheniens contre les enfans de Pisistrate. Et vous qui estes sortis de la souche de ces Sannites, qui tindrent le temps passé teste si longuemét aux forces Romaines, serez vous point tant accourdis & intimidés pour le respect du nom de seigneurie, que n'osiez avec moy attenter vn essay gaillard pour vous remettre en liberté, & chasser toute ceste vermine de tyrans, qui formillent par toute l'Italie? Serez vous si estonnez & auilis que l'ombre seule d'vn fol & volage adolescent vous tienne en bride, & vous tire comme vn buffle par le museau? Je crains que si vous voyez mener voz femmes & filles pour seruir de passertemps à ces tyrans, & pour rassasier la paillardise de ces boucs plus lubriques que passereaux, encore n'oseriez vous faire seulement signe que la chose vous tournast à desplaisir. Non non, messieurs de Nocere, il est deormais temps

temps de couper les testes à l'hidre, & lesuffoquer en sa cauerne, la saison est venue qu'il se fault monstrier homme, & non plus dissimuler ce qui nous touche de si pres. Aduisez si voulez suyure mon conseil, & reprendre ce qui est vostre, à sçauoir la franchise de laquelle voz ancestres se sont tant glorifiéz, & pour laquelle ils n'ont craint d'exposer ny leurs biens, ny leurs vies. Ce sera à bô marché que j'espère vo<sup>o</sup> la faire r'auoir, & sans grâd peril d'espandre le sang de voz citoyens. J'ay senty l'effect de la tyrannie Trinicienne, & la rigueur d'vne iniuste puissance, laquelle ayans cômencé sur moy, ne failliront si lon ne les chastie d'estendre aussy sur vous qu'ils estiment côme leurs esclaves. Aussi ay-ie le premier fait essay de reprimer ceste audace, & de m'opposer à leurs insolences, & si vous voulez y entendre il sera facile de paracheuer le reste, veu le temps qui vous offre vne telle opportunité, & l'ouuerture que desia je vous y ay faite, & sachez que pour l'exploit de mon dessein, & pour vous remettre du tout en liberté, j'ay fait prisonniers les deux seigneurs Nicole, & Cesar, attendant que la fortune m'amene encore l'autre, pour le payer de pareille monnoye, & que vous soyez libres, & mon cœur satisfait du tort que j'ay reçu par leur iniustice, Croyez messieurs que ce q'j'ay fait n'est sans grand occasion, ny sans auoir reçu l'injure telle, que le taisant, j'en creue & si ay honte de la declarer. Je la tairay neantmoins pour vous prier de prendre esgard à vous mesme, & de voir que si au verd on met la coignée, & le feu, que le sec ne doit rié esperer de bon, ny allegeance. Aduisez ce que vous auez à me respondre, afin que suyuant vostre aduis ie prenne aussy resôlution à mon fait sans preiudice que de ceux à qui plus le cas appartient.

Durant tout ce discours le paillard Chastelain cela l'homicide qu'il auoit perpetré, pour tirer le ver du

nes aux Nocerins, & voir quelle deliuration ilz voudroyent prendre, afin que sur icelle il se reiglât & suivist le temps selon ses ocurrences: Qui eust veu les citoyens de Nocere apres ceste seditieuse harangue, eust jugé ouyr vn pareil bruit que fôr les abeilles, lors que fortans de leurs rusches elles bourdonnent parmy vn beau vergier decoré & embelli de fleurs diuerfes: car ce peuple estant vny, & assemblé, commença tout bas à discourir sur l'emprisonnement de leur seigneur, & trahison commise par le Chastelain, trouuans fort estrange que luy, qui estoit seruiteur domestique, eust pris la hardiesse de s'attaquer à ceux ausquels il deuoit tout honneur & reuerence, & vous assure bien que s'il eust ausy bien esté en bas que sur le parapea de la muraille, qu'ilz l'eussent taillé en autant de picces comme il auoit fait de morceaux du seigneur de Nocere: mais voyans qu'ilz ne pouuoient le tenir, s'effayerent de moyenner la deliuration de ceux qu'ilz pensoyent encore en vie, luy faisans parler par vn des principaux de la cité au nom de tous, lequel luy respondit briuelement, & dist ainsi.

Si la malice ne se descouuroit plus en la miellée & traitresse composition de vostre parolle, Chastelain, il seroit presque aisé à vn peuple leger, & qui desire choses nouvelles à ouyr & executer ce que vn tel pipeur que vous luy propose. Mais n'ayans jusques icy rié enduré des Triniciens, qui resente tyrannie, cruauté, ny excez, nous serions accusables autant de felonnie comme vous estes coupable de desloyauté de saisir ainly les personnes de voz seigneurs, lesquels en vo<sup>9</sup> agrádissant se voyent traittreusement diminuez en ce qui cõcerne leur reputation & grandeur. Nous sommes gés de bien, & subiects fidelles, qui ne vouions estre meschâus & malheureux tout à la fois, & qui sans occasiõ ne voulons chasser les chefs de nostre republic. Quãd

ilz

ilz auront fait les meschâcetez de ceux que vous auez amenez pour exemple, ce sera lors qu'à nouveau fait nous prendrons conseil sur l'occurrence. Au reste, n'y a qu'un mot & qu'il serue, vous nous fetez plaisir de mettre en liberté nos seigneurs, & si ferez que sage, vsant de vostre deuoir, & satisfaisant à vn peuple, lequel n'endurera facilement qu'un subiect face tort à ceux à qui il doit obeissance. Et ne craignez point d'en estre mal d'eux, ny d'en sêtir aucune trauerse: car nous ferons tant, par toute voie honneste, que vous auez pardon de vostre faute, quelque greue qu'elle semble estre. Que si vous continuez en vostre erreur, assurez vous que Conrad en fera aduertiy, & que de tout nostre pouuoir nous nous efforcerons, en le secourant, de vous faire sentir que la trahison a cela de naturel, que tousiours elle paye le premier celuy qui l'a inuentée.

Le Chastelain, quoy qu'il fust esbahy de telle response, & qu'il commençât à voir qu'il n'y feroit guere bõ, s'il ne remedioit & donnoit ordre à ses affaires, tant pour la suruenue de Conrad, que du frere du Duc de Camerin, respondit aux citoyens, que dans trois ou quatre heures il leur donneroit finale resolution sur ce qu'il auoit entrepris de faire, & que, peut estre, s'accommoderoit il à leur volonté, & deliureroit ceux qu'il tenoit en prison. La douceur de ceste response n'empescha en rien les citoyens de parfaire ce qu'ilz auoyent en pensêe, cognoissans ausy que le galad n'auoit pas cõmencé ceste farce qu'il n'eust d'autres concepts en son ame, q̄ ce qu'il leur auoit dit. A ceste cause, ils feirent assemblée, & sonner pour le conseil, où fut cõclud que l'un d'êtreux s'en iroit trouuer Cõrad, le tiers & reste des freres, afin qu'il vint pouruoir à ses affaires, & deliurer Nicole & Cesar, q̄ le Capitaine du fort tenoit en captiuité. Les Nocerins vsèrent de ceste

courtoise, non qu'ilz n'eussent bien voulu s'affranchir, mais ilz voyoyent le chemin mal deffriché, tant pour ne se fier au Chastelain, qui ne leur seroit nō pl<sup>us</sup> doux & fidelle qu'il se monstroit loyal à ses maistres; que aussy d'autant que Conrad estoit bien aimé des seigneurs voisins, & sur tout du Duc prisonnier, & de son frere Braccio Montone, qui auoit la gendarmerie Italienne à sa poste, & les seigneurs, qui se fussent employez à son secours. Par ainsi le plus beau & meilleur pour eux, c'estoit de ne se partialiser point, & en n'escoutant vn traistre, s'astreindre leur seigneur avec vn deportement & deuoir tel, que le plus ingrat homme du monde s'affaieroyt encor de recognoistre, veu la conséquence d'vn tel affaire. Le Capitaine seditieux d'autre part hors d'esperance, & enragé plus que iamais, persista en sa folie, non sans penser aux moyens de se sauuer, qu'il auoit assez accortement trouuez, si Dieu ne luy en eust accourcy la voye, & ne lui eust fait payer l'vsure de ses meschancetez, par la diligece mesme de ceux en qui il se fioit, & entédez commét. Tout aussy tost qu'il eut laissé le Conseil des citoyens, & pése vn peu à son affaire, il feist venir à soy deux jeunes hommes, desquelz il se fioit sur tous autres, ausquelz il donna tout son or, argent & joyaux, afin de les transporter hors de la iurisdiction de ses seigneurs, & que incontinent qu'il se verroit pressé, il se peult retirer la part ou ces galans luy auroyent dressé son equipage, & les ayans bien montez, les feist sortir par la faulse porte, qu'on appelle, du secours, les priant qu'aussy tost ilz l'aduertissent de tout, & que soudain il leur enuoyeroit ses enfans & le reste de ses meubles, leur disant qu'il fioit sa vie & biens entre leurs mains, & qu'en temps & lieu il recognoitroit ce que maintenant ilz faisoient pour son seruire. Les deux commis pour son sauuement, luy promirent monts & merueilles: mais

tout

tout aussy tost qu'ilz eurent perdu la veuë de leur maistre, ilz feirent vn autre complot, & se resolurent de rompre la foy à celuy qui estoit pariure, & qui n'auoit fait conscience, non seulement de se reuolter, ains encor d'occir cruellement & furieusement ses seigneurs: qu'il valoit mieux s'en aller à Treuio vers Conrad, & luy reciter la fin piteuse des siens, & l'emprisonnement du Duc de Camerin, que chercher repos pour celuy que Dieu ne permettroit se sauuer, veu la greueté de ses fautes, & ce qu'il desseignoit encor d'executer sur sa femme.

— Quelque diligence que les Nocerins feissent, si furent les gens du Chastelain plustost à Treuio qu'eux, & ayans remply l'oreille de Conrad d'estonnement, les yeux de larmes, l'ame de tristesse, & l'esprit d'vn desir de se venger, ainsi que Conrad vouloit monter à cheual avec quelque suite qu'il auoit, voicy ses citoyens qui arriuent, luy comtans l'emprisonnement de ses freres. Ausquels Conrad respondit: Pleust à Dieu, mes amis, que le Tyran se fust contenté du peu que me venez de dire; car j'eusse trouué le moyen d'accorder les parties, sachant leur different: Mais las! il a fait pis, & occis brutalement mes freres. Mais je jure Dieu, que si je ne meurs bien tost; j'en prendray telle & si cruelle vengeance, que tous ses semblables auront vn miroir en luy, pour y voir la punition d'vne faute si execrable. Allez, mes amis, allez, & mettez bonnes gardes à l'entour du chasteau, afin que le traistre ne se sauue: & je vous assure que ceste vostre amitié ne sera que ie ne la recognoisse, & aurez en moy, nō vn tyran, ainsi qu'il dit, ains vn tel seigneur, & meilleur encor que ne m'auez jusques icy experimenté. Si Conrad n'eust esté pressé, il eust chanté de belles chançons contre la trahison du Chastelain, & n'eust laissé d'accuser l'indiscrétion de son frere, qui se fioit en celuy duquel il auoit

suborné la femme, & qu'il sçauoit bien qu'il s'en estoit apperceu. Mais quoy! l'affaire meritoit autre chose que paroles, & aussy est ce vne folie que de s'attaquer ny aux morts, ny aux absens, mesmement où l'on peult se venger par effect, & ou les moyens sont ouuers pour chaitier la temerité del'absent, & venger l'iniure faite à celuy qui n'est plus.

Conrad donc print son chemin vers Tuderte, où estoit pour lors le seigneur Braccio, qui en estoit seigneur, & qui auoit sous sa main Peruse, & plusieurs autres citez de l'Eglise: & qui avec la dignité de grand Connestable du royaume de Naples, estoit aussy Prince de Capue. A cestuy le Trinicien, tout esplouré, & transporté de colere & mal-talent, vint demander secours pour se venger du forfait de son Chastelain, disant: Quelle assurance, Monsieur, pourront desormais auoir les Princes ny grans seigneurs, puis q' leurs seruiteurs mesmes s'esleuent, & violentans leurs maistres, font essay d'occuper les seigneuries, où ils n'ont rien à quereller. Est ce venger son iniure, que pour va en occir deux, & encor souhaiter le riers, pour depecher le monde de nostre race? Est-ce pour suyure son ennemy, que de s'attaquer à celuy qui ne sçait rien de vos differens, & luy en faire porter la peine? Mes deux freres sont mortz, nostre germain le Duc est en prison, je suis icy sans joye deuant vous qui estes touché, non si viuement que moy, mais avec pareil deshonneur. Al lons, Monsieur, allons visiter ce bon hoste, qui traicte si rudement ceux qui le visitent, & portons luy de quoy se sentir de nostre venue. Allons auant qu'il se sauue ailleurs, afin qu'avec moins de traual, & sans en facher d'autre, ce ribaud soit puny, qui par son exemple, s'il vit encore, pourroit donner cœur & aux seruiteurs & aux subiectz de se reuolter sans conscience cōtre leurs chefs & gouverneurs. C'est cas de trop d'impor-

portance, & qui doit estre pour suyuy avec toute rigueur, & ne fault jamais supporter, cōforter, ny fauoriser celuy qui aura fait le moindre effort de se reuolter ou armer contre son Prince, ou aura violenté celuy qui luy est seigneur. En quelques occurrences lon cherist le traistre, & careffe lon celuy qui faulse sa premiere foy, mais tousiours la trahison & pariure sont detestées cōme vices execrables. En ce fait, ny la chose ny celuy qui l'a commise ne peuent porter marque d'excuse, veu les forsaictz, & la cause pour laquelle le tout est mis à execution. Baste, Monsieur, il n'est plus temps ny question de discourir, il ne fault decider la matiere qui parle assez de soy, sans qu'on la deduise. Voyez icy le Trinicié sans freres, sans joye, & sans fort à Nocere, d'autre part, confidez le Duc de Camerin prisonnier en grand' destresse, & en danger de faire le fait de mesme que mes freres. Allons, s'il vous plaist, deliurer le captif, & vengeant les offensez & homicidez, remettre mā cité en franchise, que ce paillard tache à me voller, s'estant essayé de faire reuolter mes subiectz, & de leur mettre les armes au poing, pour chasser nostre maison de son siege. Ainsi que Conrad parloit, & avec vne grand grauité & constâce, & avec signifiante desà douleur, le Connestable de Naples, marry au possible de nouvelles si peu agreables, & plein de mal-talent & colere contre le traistre Chastelain, iura à l'ouye de tous, qu'il ne reposeroit iamais de bon sommeil, tant que ceste querelle fust vuydée, & qu'il auroit vengé l'outrage fait à Conrad, & l'iniure qu'il sentoit en soy pour la prison du Duc de Camerin. Ainsi les despèches sont faites, & soldatz s'assemblent de toutes partz des terres du Connestable, pour aller sur la fin de la semaine contre le fort de Nocere. Les Citoyens de laquelle cité auoyent ce pendant mis gar des par toutes les aduenues, afin que le Chastelain

ne s'enfuit, lequel, sans en rien s'estonner, se delibera avec ses gens de tenir bon, & tenter la Fortune, se faisant à croire qu'il auoit bõ droit & iuste cause de faire teste à ceux qui auoyent le cœur de le venir assaillir en sa forteresse. Le Connestable ce pendant enuoya vn trompette à Nocere, pour sommer le Capitaine à serendre, & dire la cause de sa reuolte, & à l'incitatio de qui il auoit commis vne si detestable trahison. Le Chastelain tout assurez desia, & affermy en sa meschaceté, respondit qu'il ne s'estoit pas fortifié pour se rendre à si bõ marché, & pour faire si peu de pris de sa reputation : au reste, qu'il n'estoit de si peu d'esprit que de n'oser attendre vn tel faict sans le conseil d'autrui, ains que tout ce qui s'estoit passé iusques icy, estoit de son inuention seule, & que pour venger le tort fait à son honneur par Nicole Trinicie au violement de la chasteté de sa femme, il auoit commis les meurtres qu'on auoit recitez au Braccio, estant bien marry que toutela race tyranne n'estoit entre ses mains, afin de deliurer son pays, & mettre les citoyens en liberté, encor que fottement ilz l'eussent refusée, comme indignes d'vn tel bien, & dignes que les tyrans les tallonnassent à leur aise, & les feissent encor plus esclaves. Le trompette le semond encor à rendre le Duc, comme n'estant point de la partie : à quoy le Chastelain entendit aussy peu qu'aux premieres demâdes, qui fut cause que la compagnie arriuée à Nocere, & ayant entendu le Connestable le peu d'estat que le Chastelain faisoit de sa semonce, fut ordonné que lon battoit la place dès le jour mesme, ce qui fut fait avec tel tonnerre & son espouuérable de Canons, que les plus assurez des morte-payes commencerent à s'estonner : mais la hardiesse & peu de crainte de leur chef, leur remist le cœur au ventre. La bresche estant faite de rechef, le Connestable, qui craignoit de perdre le Duc

en

en la fureur de ce Chastelain, feist semondre ceux de dedans de prendre composition tandis que les choses estoient là, que le sang espandu n'animoit encore le soldat à cruauté : mais aussy peu gaigna il à ceste lutte, qu'à la premiere. Qui causa que le jour d'apres l'assaunt fut donné, ou s'il fut bien assailly, ce ne fut sans trouuer gaillarde resitence. Mais que pourroyent trente ou quarante hommes cõtre les forces de tout vn pais, & ou le chef estoit vn des vaillans & sages capitaines de son temps, & qui estoit suyuy de la fleur de la Fanterie Napolitaine ? L'assaunt dura quatre ou cinq heures, mais à la fin les morte-payes ne pouuans soustenir l'effort des assaillans, quitterent la bresche, & tachsans à se sauuer, le Chastelain se retire dans le Donion de la forteresse, où sa femme estoit prisonniere dès le jour que les deux freres furent occis. Pendant que ceux de dehors entroyent pesse-messe dans le fort avec les deffendans, le Duc de Camerin avec ses geus trouua moyen de se deliurer de la prison, & de mesme se mit à chastier furieusement les ministres du Capitaine desloyal, lesquelz furēt en peu d'heure tous taillez en pieces.

Conrad estant dedans, trouua le Pere du Chastelain, sur lequel il commença l'exploit de sa vengeance pretenduē, le tuant de sa main propre. Et non content de cela, transporté de colere, & hors de soy tant il estoit furieux, le feit mettre à morceaux, & en donna curée, & pasture aux chiens. Estrange façon certes de vengeance, si l'effect de la cruauté Chastelaine n'eust attenté semblable inhumanité : en somme c'estoit à l'enuy que les massacres se faisoient durant ceste meslée. Car de ceux qui auoyent suyuy le party du Chastelain qui furent prins, lon print la plus estrange & cruelle vengeance qu'homme scauroit imaginer & n'estoit que ie ne veux en rien desmentir l'auteur, &

P 5 moins

moins laisser ce qu'il a escrit sur la fin miserable de ceux qui auoyent seruy de ministres, & seruiteurs de la tyrannie Barbaresque du Chastelain, ie passerois outre, & tairoy ce qui ne merite d'estre proposé que pour en fuir l'exéple, lequel n'est pas nouueau, estat de tout temps tellement enuiellie la cruauté d'un cœur vindicatif en la nature des hommes, que les tourmens qui semblent incroyables se sommettét à la foy, tant pour ce qu'en lifons és histoires anciennes, que ce qu'en auons receu par l'ouïe, & qui est aduenue de nostre tēps. Celuy qui ayant eu le dessus de son ennemy, ne se contenta de l'occir, s'il ne mengeoyt à bellès dens le cœur desentraillé de son aduerfaire, estoit il moins furieux que Conrad faisant ainsi anatomiser le corps du Pere du Chastelain? Et celuy qui meit Galeaz Fogace à la bouche d'un Canon ayant la teste liée aux genoux, & ainsi le fait porter par l'impetueuse force de la poudre dans la ville d'ou il estoit sorty pour corrompre quelques vns de son armée, se montra il plus courtois, que pas vn de ceux cy? Laiffans à part les passez pour toucher la fin calamiteuse, par laquelle Conrad feist payer le dernier tribut aux soldatz du Chastelain. Or d'entre eux les vns estoient liez aux queueës des cheuaux indomptez, & trainez par des hayes & buiffons, & par le precipice des hautes roches, les autres furent tenaillez, & puis apres bruslez en grand martyre: les vns diuisez & partis en quatre quartiers tous vifs, les autres confuz nuds dans vn cuir de bœuf, & ainsi enterrez iusques au menton, falloit que finassent leur vie avec vn effroyable gemissement. Voulez vous dire que le Taureau de Perille, ou les cheuaux de Diomedé, fussēt supplices plus cruels que ceux cy? Le ne sçay q̄ vous appelez cruauté, si ces actes peuuent porter tiltre de modestie: tant y a, que le tout proceda d'ire & desdain d'une part & d'autre, l'un estant desdaigné que son ser

uiteur

uiteur luy feist teste, & l'autre courroucé, que son seigneur s'essayt de luy tollir ce que son deuoir luy commandoit de luy garder. Conrad trouue mauuaise la trahison du Chastelain, lequel est marry sur toute marrifon, que Nicole l'ait fait confrere de l'ordre de Vulcā, & l'ait enregistré au rolle des maris qui sçauēt ce que ils n'osent dire. En somme, l'un a droict, & l'autre n'est sans quelque raison: & toutesfois, tous deux surpassēt les bornes de la douceur deuē à l'homme. L'un deuoit se contenter (ainsi que l'ay dit) d'auoir vengé son tort sur celuy qui l'auoit offensé: & l'autre des meurtres faictz durant la bataille, sans monstrier vn indice si sanglant de sa cruauté, & la monstrier si euidente de tyrannie si quelqu'un des siens luy faisoit quelque offense. Qui fut cause q̄ le Chastelain, ayant veu son pere mort en tel martyre, & ses gens tourmentez si estrangemēt, vaincu de colere, & desespoir & impatiēce, quoy qu'il n'eust guere grand desir d'offenser la femme, si fut il alors surmonté de rage, tellement, que l'ayant prinse, & luy liant & pieds & mains, quoy qu'elle luy criast mercy, & requist pardon à Dieu de ses fautes, il la precipita du haut de la tour du Doniō sur le paué de la court du Chasteau, nō sans les pleurs & esbahiffemēt d'un chascun. Ce que voyans les soldats, merirent le feu à la tour, & contraignirent par le feu & fumée, le Chastelain de sortir, & par mesme moyen luy en faire le saut & à son frere, & enfans que la fēme auoit fait nagueire. Conrad feit soudain getter ces corps pour seruir de pasture aux Loups, & autres bestes rauiffantes, & aux oyseaux viuans de proye, faisant ausy enterrer honorablement ses freres & la Damoyelle, laquelle auoit porté la penitence digne de son forfait. Telle fut la fin mal-heureuse des Amours les plus miserables, & maltraitées que je pense homme ait iamais trouuē par escript, & lesquelles ont assez clairement fait

voir

voir qu'il n'est plaisir si grand que fortune changeant, & tournant sa roue, ne face plus amer cent fois que le desir de iouyr de tel ayse ne donne de contentement. Et vaudroit mieux (oultre l'offence qu'on fait à Dieu) ne voir jamais telles femmes, que les aborder pour en faire sortir de telz scandales & faitz, qui ne peuuent estre racontez, qu'avec desdain des escoutàs, ny escrits, qu'en faisant contrister ceux qui s'amusent à les lire. Tanty-a que tant le bon que le mauuais est présenté à nostre vie pour l'informer, & instituer, afin que l'vne cuite la paillardise, & volupté du corps, d'autant que c'est la peste la plus mortelle & pernicieuse, qui puisse aduenir & à la santé du corps, & à la reputation, & à l'integrité de l'Esprit des hommes. Ioinct que puis qu'un chascun doit posséder son vaisseau, & que personne n'a droit d'eniamber sus le bien d'autrui, il est mal-seant de solliciter la femme de son prochain, & causer la disonction, & deffaite d'une sainte liaison telle que le mariage, lequel est vn tresor si precieux, & apporte si grand marrisson à celui qui le voit violé, que nostre seigneur pour en monstrier la grauité fait comparaison de son courroux contre ceux qui endurent apres les dieux estranges, & donnent l'honneur qui luy est deu à celui qui ne le merite avec le iuste desdain, & equitable colere d'un mary ialoux, & despit de se voir despouillé de sa saisine, & possession à luy seul donnée, & non fuiette à autre quel que ce soit. Aprenez ausy maris à ne voler d'une si legere esle, que de vouloir vous venger de vostre autorité, sans craindre les folies, & scandales qui peuuent s'en ensuyuir, vostre douleur est iuste, mais il faut que la raison soit la guide de voz fantasies, & bride voz passions trop soudaines, afin que puis apres ne venez au repentir comme fait ce fol, qui ayant fait plus qu'il ne deuoit, & ne pouuant se retirer qu'avec sa ruine, se getta luy mesme en l'abisme & gouffre

& gouffre de perdition. Et mettons trestous cecy en nostre memoire, que jamais le courroux desreiglé, & colere transportée, ne fut sans apporter la ruine de celui qui se laisse ainsi aller, & qui pense que tout ce qui est naturel en nous est ausy raisonnable: comme si nature estoit si parfaicte ouriere qu'en la corruptiõ que nous sommes elle no<sup>e</sup> feut Anges, ou demi-dieux, les passions desquelz fussent sans vice. La nature qui suit l'instinct de ce qui est naif en nous ne s'esgare guere, mais cela est donné à peu, & ceux que Dieu ayme, & choisit, & qu'une grand vertu font si rares qu'il est presque impossible d'imiter ceste perfection, & afin de dire en bref ce que je veux conclure avec lauteur de la presente histoire:

*Ire est briefue fureur à qui vaincre la scait,  
Mais est long le transport à qui ne la surmonte,  
Rendant l'homme souuēt confus, & plein de honte  
Sans repos sans honneur, sans vie tout à fait.*

Fin de la xxiiij. Histoire.

## SOMMAIRE DE l'Histoire xxiiij.

**D**'autant que la cruauté plus que bestiale racontée en l'histoire precedente, auroit peu donner quelque degoust à l'esprit de ceux qui sont courtois, humains, & affables de leur naturel, & ausy que qui vse tousiours d'une mesme viande, fust elle delicate extremement, y prend à la longue desdain, & la reiette, ie change à present de subiect, & laissant pour quelque temps les meurtres, massacres, desespoirs, & accidès tragics ad-



uenus, soyent en l'Amour, ou la ialousie d'un aimant ou d'un mary, se tourne mon stile à chose plus plaisante, & laquelle peut autant seruir pour l'instruction des grans à suyure la vertu que ce que j'ay desia escrit, peut proufiter pour se donner garde de ne tomber en fautes si lourdes que le nom & los de l'homme en soit denigré, & sa reputation amoindrie. Si donc les contraires sont cogneuz par ce qui est de diuerse nature à eux la vilenie d'une grande cruauté se verra par la gentillesse d'une grande courtoisie, & sera cōdemnée la rigueur, lors qu'avec douceur les grāds s'essayeront gagner le cœur, seruire & deuotiō affectiōnée de ceux qui sont naiz en petitesse. Aussi la grandeur de l'homme constitué en dignité, & qui a puissance sur autruy, ne consiste point à se monstrer dur & espouuentable: car c'est à faire aux tyrans, & aussy que celui qui est craint, est par consequent hay & mal voulu, & à la fin, laissé de tout le monde. Qui a esté cause iadis que les Princes qui ont aspiré à grādes conquestes se sont fait voye à icelles, plus par leur benignité & courtoisie, que par la fureur des armes, establisans les fondemēs de leurs seigneuries, par ce moyen plus fermes & durables, que ceux qui avec fureur & cruauté ont saccagé les villes, ruiné les citez, depopulé les prouinces, & engressé les terres des corps de ceux qu'ilz ont fait passer au tranchāt de l'espée. D'autant que le gouvernement & authorité sur les autres, emporte plus de subiectiō que de puissance. C'est pourquoy Antigone, l'un des successeurs de ce grand Alexandre, qui feit trembler tout le monde souz le recit de son nō, voyant que son filz se maintenoit trop arrogāment, & sans modestie enuers vn sien subiect, il le reprīm & tença: & entre plusieurs paroles de chastiment & remonstration

monstration luy dist: Ne sçais tu pas, mon filz, que l'estat d'un roy, est vne noble & illustre seruitude? Parolle vrayement Royale, veu que le Roy, quoy que tous luy facent reuerence, qu'il soit reueré de chascun, & que tous lui obeissent, si est il pourtant le seruiteur & ministre du public, qui ne doit moīs de respect au subiect pour le desēdre, que celui qui luy est assubiecty d'hōneur pour luy obeir. Et tāt plus le Prince s'abbaisse, de tāt sa gloire prēd plus de pied & accroissemēt, & se rēd admirable à chascū. Qui a plus haussé la gloire de ce Iule Cesar, qui le premier abbatit l'estat du gouvernement des Senateurs à Rome? Sont-ce les victoires gagnées sur les Gaulois & Bretons, & de puis sur le Romain mesme, qui estoit à la suite de Pompee? Tout cela y a seruy: mais le plus grand lustre est venu de sa clemence & courtoisie: d'autant qu'il s'est mōstré doux & favorable à ceux mesmes qu'il sçauoit ne l'aimer autrement qu'on est affectiōné à vn mortel ennemy. Ces successeurs, comme Auguste, Vespasien, Tite, Marc Aurele, & Flauie, ont porié tous ce tiltre mesme de clemence. Toutesfois n'en voy-ie pas vn qui approche de la grandeur de courage & gentillesse accompagnée de grand' courtoisie, de laquelle vsa Dom Roderigo Viuarie Espagnol, surnommé Cid, à l'endroit de Pierre d'Aragō, luy donnant empeschement de courir sur les Mores de Grenade: car ayant vaincu ledict Roy, & prins en bataille, tant s'en faut qu'il se vengeast du tort receu, qu'il le laissa aller sans rançon, & sans luy oīter vne seule forteresse, estimant plus grand' cas de gagner vn tel Roy par courtoisie, que porter le nom de cruel, en le faisant mourir, & se saisissant de ses terres. Mais d'autant que la recognoissance enuers les pau-

ures, & l'aggrandissement des petitz est plus à re-  
commander en vn Prince, que lors qu'il se monstre be-  
ning à ses semblables, i'ay colligé ces discours, & fait  
du Roy Mansor de Marocque, aux enfans duquel a suc-  
cédé par sa cauteleuse & feinte religion, le Cherif, le fils  
duquel tient pour le iourd'huy les Royaumes de Su, Ma-  
rocque, avec vne partie des isles qui approchent de l'Ethio-  
pie. Le recit de l'Histoire que ie preten vous deduire, fut  
fait par vn Italien, nommé Nicolo Baciadonne; lequel,  
lors que cecy aduint, estoit en Affrique, pour trafiquer en  
la terre d'Oran, laquelle est posée sur la mer du Midy, &  
où les Geneuois & Espagnolz font grand trafic de mar-  
chandise, veu que le pays est beau, bien peuple, & où les  
hommes, pour estre le pays barbare, viuent assez ciuille-  
ment, vsans de grande courtoisie aux estrangers, & de-  
partans largement de leurs biens aux paaures, vers les-  
quelz ilz sont si affectiõnez, qu'ilz font honte aux Chre-  
stiens par leur liberalité & pitoyable largesse, ayans grand  
nõbre d'hospitaux où ilz les recoiuent & traitent beau-  
coup plus doucement, que ceux qui par la loy de Iesus  
Christ sont tenus à charité enuers leurs freres. Avec ceste  
courtoisie & humaine douceur ces Oraniens sont gens  
qui se plaisent à rediger par escrit les succés des choses  
qui aduiennent de leur temps, & en font fort soigneuse-  
ment des memoires, qui fut cause que ayans enregistré en  
leurs Croniques (lesquelles sont en caracteres Arabiques,  
comme la plupart de ces pays en vsent) l'histoire presen-  
te, ilz en ferrent part aux marchans Geneuois, duquel  
l'auteur Italien confesse auoir eu la copie, la cause pour-  
quoy ce Geneuois fut si diligent à faire ceste recherche, fut  
à cause d'vne grand cité de celle prouince, laquelle a esté  
baltie

bastie pour l'occurrence de ceste histoire, & laquelle s'ap-  
pelle en leur langue Cesar Elcabir, qui vaut autant à di-  
re que grand palais, & d'autant que ie m'asseuré que les  
esprits courtois, se plairõit en effetz qu'ilz executent, i'ay  
discouru cecy, quoy que le subiect ne soit de grand impor-  
tance, & que plusgrans choses & exemples de courtoisie  
ont esté effectuez, par nos Roys, & Princes, mais quoy? ie  
le trouue rare, à cause des personnes & du pais, ou guere  
iamais la courtoisie ne fait sa demeure, & ou la nature  
a produit plus de monstres que de choses dignes de grand  
louange.

DE QUELLE COURTOISIE  
vsa le Roy de Marocco enuers vn pauvre pe-  
scheur, sien subiect, qui l'auoit logé, le Roy  
f'estant esgaré à la chasse.

## HISTOIRE. XXIII.



Le grand Roy Mansor donc estoit non seu-  
lement seigneur temporel du pais d'Orã  
& Marocco, ains aussy (comme l'on dit  
du Prete Iean) Eueque en sa loy, & Pre-  
stre Mahometiste, ainsi qu'est pour le jour-  
d'huy celuy qui domine sur Feze, Sus & Marocco. Or  
ce Prince aimoit, sur tout autre plaisir, le deduit de la  
chasse, & s'y oublioit tellement quelque-fois, qu'il luy  
falloit dresser des tentes par le desert, pour y passer la  
nuict, afin, que le jour venu, il recommençast sa queste,  
& ne laissast point ses gens en oisueté, ny les bettes  
en repos: & cecy apres qu'il auoit fait iustice & escou-  
té les plaintes de chascun qui venoit pour luy faire ses

doleances : à quoy il auoit aussy grand contentement, commenos Magistrats s'effayent d'en tirer prouffit, du quel ilz sont plus frians que ne sont desirëux de satisfaire au lieu où ilz sont colloquez, & rendre à chascun ce que de droict luy appartient. Aussy pour ceste leur corruption & famine d'argent, sont auourd'huy les Rois mal seruis, le peuple tortionné, & le meschant sans crainte, à cause qu'il n'est tache si vilaine soit elle, qui ne se laue à force de presens, & ne soit effacée par le sacre infusion, avec laquelle les Poètes feignent que Iupiter corrompit la fille d'Acrife, enfermée dans la tour : & qui est celuy qui resiste à ce qui subiugue les plus hautes puiffances ? Or reprenons nos erres, ce grand Roy Mansor, vn jour dressa l'assemblée vers les palus, qui estoyent iadis non guere lointains de la cité d'Asela, que les Portugais tiennent à present, afin d'auoir plus libre leur chemin à aller aux Isles Moluques de la plus part desquelles leur Roy est seigneur. Ainsy qu'il estoit ententif à poursuyure vn Ours, & qu'il s'y plaïsoit le plus, le temps se commença à obscurcir, & se leua vne grand' tempeste & telle qu'avec vn brouillaz & vent impetueux, la fuite du Roy s'esgara d'vn costé, & le Roy de l'autre, sans sçauoir quel chemin tenoit, ny en quel lieu il pourroit se retirer pour euiter cest orage & pluye, la plus forte qu'il eust senty de sa vie. Il eust voulu estre aussy bien accompagné que fut le Troyen Enée, lors qu'estant en pareil acte, & effroy il fut contraint d'entrer dans vne Grottesque avec la Roynie Didon, où il paracheua les jeux de ses nocces peu heureuses. Mais Mansor estant sans compagnie, & sans Grotte voisine, alloit errant par la campagne, aussy soigneux de sa vie, pour la crainte des bestes farouches qui repairoyent en ces deserts, que les courtisâns estoyent marris d'ignorer la retirade de leur Prince. Et ce qui plus donnoit de fascherie à Mansor, estoit que

estant

estant seul, & sans guide, quoy qu'il fust bien monté, il n'osoit passer outre, craignant de se noyer & perdre parmy les marefz & palus desquelz toute la contrée estoit toute pleine. Il auoit d'vn costé les esclats de tonnerre, qui canonnoïent dru & souuét, & les esclairs qui continuellement luy offusquoyent la veuë, de l'autre, le hurlement des bestes, l'espouuementemēt du chemin, qu'il n'eust sçeu cognoistre s'il ne vouloit se plonger par les torrens, qui faisoient ruisfeler ces pluyes orrageuses. Ne faut doubter que ses oraisons & prieres à son grad prophete honoré à la Meque, fussēt oubliées, & qu'alors il ne fust plus deuotieux que quand il alloit le Vendredy à la Mosquée. Il se plaignoit de son desastre, accusant la fortune & plus encor sa folie que de s'adonner tāt à la chasse, iusqu'à s'esloigner peut estre, en terres estrâgeres. Quelquefois s'aigrissoit il, & vomissoit son courroux contre ses gentilz-hômes, & domestiques, & menaçoit de mort ceux de sa garde. Mais puis apres mettant la raison en parade, il voyoit que le temps, & non leur paresse, ou peu de soin causoit ceste disgrâce. Il pensoit que son Prophete luy enuoyast cest orage pour quelque sien peché, & l'eust redigé en telle & si dangereuse extremité pour ses fautes. A ceste cause il leuait les yeux au ciel, & faisoit mille ymagrées Mahometanes, mais ainsi qu'il tenoit les yeux sichez en haut venoit vn esclair si vis, & ardent qui luy faisoit autant abaïsser la veuë que fait vn jeune enfant repris de son maïstre. Il fut encor plus estonné voyant la nuit laquelle avec l'obscurté de son manteau sombre, luy ferma le pas, & moyen, pour reprendre sa route, & le mit en telle perplexité que volontiers il eust quittré & chassé & cōpaïgnie de seruiteurs, pour estre hors de ce dâger. Mais Dieu, qui a soucy des ames bōnes, de quel que loy qu'elles soyent abreuuées, & qui fait luire son Soleil sur les iustes, & sur les iniustes, luy appareilla vn

Q 2 moyen

moyen pour le sauuer, ainsi que pourrez entendre. Estant le Roy Africain en ce trance, & desnudé de tout espoir, la nécessité, qui est la plus clair voyante que rié qui soit, luy feit diligemment obseruer s'il verroit, ou pourroit ouyr quelque personne, afin de sçauoir les moyens de se sauuer. Ainsi qu'il s'affermissoit pour espier de toutes parts, il veit non gueres loin de lui vn peu de clarté qui esclairoit par vne petite fenestre. Il approche encore vn peu & recognoit que c'est vne petite loge au milieu des palus, esquels il s'estoit embatu durant la tempete. Il s'estouit, ainsi que pouuez péser, & s'il eut quelque sursaut de plaisir ie le laisse à iuger à ceux qui ont essayé pareilles trauerfes. Tant y-a que je croy que ceux qui sont sur mer n'ont point plus d'aïse que sentit le Roy de Marocco, lors qu'apres vne grand fortune ilz voyent la clarté d'vn sainct Herme à la prore de leur vaisseau, car ilz se voyent hors de peril de naufrage. Et cestuy ayant eu l'assaut des vens, pluye, gresse, esclairs, & esclats de tonnerre, enuironné de Mârets & torrens impetueux des petites riuieres qui ruisseloyent le long de son chemin pensa auoir trouué vn Paradis, s'estant embatu sur la cabane rustique. Or estoit ceste loge, la retraicte d'vn pauvre pescheur, lequel viuoit, & sustentoit sa femme & enfans des Anguilles qu'il prenoit le long de ces grans marescages. Mansor, approché qu'il eut l'huis de ce grand palais couuert de roseaux, appella ceux de dedans, lesquels de prime face ne responderent rien au Prince, qui faisoit la sentinelle à leur porte; il rappelle de rechef, & à plus haute voix, qui fut cause que le pescheur, péfant que ce fust quelque viuâdier de ceux à qui il venoit sa prise, ou bien quelque estranger qui se fust esgaré, sortit soudain de sa loge, & voyant le Roy bien monté & richement vestu, quoy qu'il ne le print pour son seigneur, si eut il opinion que c'estoit quelqu'vn

des

des Courtisans. Pource luy dist : Quelle aduerture vous amene, seigneur, en ces lieux si deserts & solitaires, & telz que ie m'esbahis que ne vous soyez noyé cent fois par les precipices & abismes de ces palus & marescs. C'est le grand Dieu, respôd Mansor, qui a eu soing de moy, & n'a voulu que ie perillasse sans faire plus de bié que jusques icy ie n'ay fait. Il sembloit pronostiquer ce qui aduint depuis, veu que lon iugeroit que Dieu eust enuoyé cest orage pour le bien du pescheur, & pour le soulagement de la contrée, & que l'esgarement du Roy fust vne chose destinée pour faire vuyder ces palus, & repurger la contrée de toutes immondices. Semblables accidés sont aduenus à d'autres Princes, comme à Constantin pres sa nouvelle Rome, quand il feist aussy dessecher certains palus, pour y faire bastir vn temple, & beau & somptueux, en l'honneur & memoire de la vierge bien heurée, qui enfanta le salut du monde. Mais dy moy, bon homme, adiousta Mansor, ne me sçauois tu pas enseigner le chemin de la Cour, & le lieu où le Roy se retire, car volôtiers je voudroie, s'il estoit possible, m'en y aller. Vrayement, dist le pescheur, vous ne sçauriez aller au logis du Roy qu'il ne fust pres de jour, veu qu'il y a d'icy au Palais plus de dix lieus. Puis que tu sçais le chemin, replique Mansor, fais moy ce plaisir que de m'y conduire, & t'assure qu'outre l'obligation par laquelle je demeureray astraint, ie te contenteray encor courtoisement, & selon ta volonté, de tes peines. Mōsieur, dist le Contadin, ie voy que vous estes de bonne sorte, pource vous prie de mettre pied à terre, & passer la nuict icy, veu qu'il est tard, & que le chemin de la ville est facheux à tenir. Non non, dist le Roy, si faire se peut, il faut que j'aille la part où le Roy se retire, pource fais moi ce plaisir que de me seruir de guide, & verras si je suis ingrat à ceux qui s'employét pour moy

Si le Roy Manfor, dist le pescheur, estoit icy en personne, & me feist pareille requeste que la vostre, ie ne seroye si sotny presomptueux d'entreprendre de le mener à telle heure sans danger, iusques à s<sup>on</sup> Palais. Pourquoy cela dist le Roy. Pourquoi, dites vous, à cause que les palus sont si dangereux, que de jour mesme, si l'on ne sçait bien les chemins, il n'est si fort cheual qui ne soit en peril d'y demeurer pour les gages. Et ie seroy marry, si le Roy estoit icy, qu'il tombast en danger, ou eust quelque fascherie, & m'estimeroye malheureux, si ie n'empeschoye qu'il n'endurast quelque mal ou encombrer. Manfor, qui prenoit plaisir au iargon de ce bon homme, & qui vouloit sçauoir la cause qui l'esmouuoit à en parler de telle affection, luy dist. Et que te soucie tu de la vie, salut, ny conseruation de nostre roy, quel affaire as tu avec luy, que tu te dône peine s'il s'esgare ou s'il est à sauueté. Oh oh, dit le bon homme, dittes vous que ie me soigne pour mon Prince! Ie l'ayme pour vray cent fois plus que ie ne fais ny moy mesme, ny femme, ou enfans que Dieu m'ait donnez: & quoy, Monsieur, n'aymez vous pas nostre Prince! Si fais mon amy, replique le Roy, mais i'ay plus d'occasi<sup>on</sup> que toy, qui suis souuent en sa compagnie, qui vis à ses despens, & suis entretenu de ses gages. Mais toy qu'en as tu à faire, tu ne le cognois point, & si ne te feist jamais bien ny faueur, ny n'en peux encor esperer grand auantage: Quoy, dit le pescheur, faut il aymer son seigneur pour les biens qu'on en reçoit plustost que pour sa iustice, & de bonnairété? Ie voy qu'entre vous Messieurs les courtisans les bienfaits des roys sont plus estimez, & les dons qu'ilz vous font plus agreables que la vertu & grandeur qui nous les fait admirer: & beez plus apres l'argent, honneurs & estats qu'apres le salut du Prince pour ce seul respect qu'il est nostre chef, & que Dieu l'a fait tel, pour nous tenir en paix, & se sou-

cier

cier de nos affaires. Pardonnez moy, si ie parle si hardiment en vostre presence. Le roy qui prenoit vn singulier plaisir à ceste Philosophie rurale, luy respondit. Ie ne trouue rien mauuais, d'autant que tes parolles approchent assez de la verité. Mais dis moy quel bié-fait as tu reçu de ce Roy Manfor, duquel tu fais tant d'estime, & que tant tu aymes, car ie ne sçauois penser que jamais il t'aye fait bien ny faueur, veu ta pauureté & le peu que ie voy en ta maison, au pris de celles de ceux qu'il aime & fauorist, & ausquelz il se m<sup>on</sup>stre familier, & bien-faicteur. Or dites moy monsieur, repliqua le bon homme, puis que vous faictes si grans cas des faueurs que les subiectz reçoient de leurs Princes, c<sup>om</sup>me ausly certainement ilz doiuent faire, quel plus gr<sup>and</sup> bien, richesse, ny bien-fait dois ie esperer, ou sçauois ie receuoir de mon roy, estât tel que ie suis, que le profit, & vtilité que nous tous qui luy sommes subiectz receuons de jour à autre en la iustice qu'il fait rendre à chascun, ne permettant que le fort & riche soule le foible, & celuy qui est desnue des biens de fortune: que l'égalité soit maintenue par les officiers qu'il com<sup>met</sup> au gouuernem<sup>ent</sup> de ses prouinces, & le soin qu'il a que son peuple ne soit mangé par exactions & tributs insupportables: i' estime plus sa bonté, & clemence, & l'amitié qu'il porte à ses subiectz que ie ne fais toutes voz delicatesses ny les aises que vous auez en suiuant la cour, i'admire & reuere m<sup>on</sup> Roy en ce que luy esloigné de nous, fait neantmoins que sentons sa presence, comme l'image d'vn Dieu en la paix & vni<sup>on</sup> en laquelle nous viuons par son moyen, & iouissons s<sup>ans</sup> destourbier d'aucun du peu de bien q<sup>ue</sup> la fortune nous distribue. Qui est celuy, si ce n'est le roy, qui nous preserue, & deffend des incursions & pillages de ces voleurs, & assassineurs d'Arabie, lesquelz font la guerre à tout leur voisinage, & n'ont amy auquel ilz ne

Q 4

facent

facent desplaisir, s'il ne se tient accortement sur ses gardes.

Ce grand seigneur, qui se tient en Constantinople, & se fait presque adorer des siens, ne tient pas si bien les Arabes en bride, que fait nostre Roy: souz la protection & sauue garde duquel, moy qui ne suis qu'un pauvre pescheur, je jouy de ma pauvreté en paix, & sans crainte des voleurs je nourry ma petite famille, m'amusant à la pescherie des Anguilles qui sont en ces palus: lesquelles je porte aux villes prochaines, & les vends pour le soultien & nourriture de ma femme & enfans: & m'estime bien-heureux, qu'en m'en retournant à ma Cabanne & loge rustique à mon plaisir, en quelque desert que soit ma demeure, quoy que esloigné de toute autre habitation, par le bienfait & diligence de mon Prince, je ne trouue iamais qui empesche mes voyages, ou qui m'ait onc offensé en sorte quelconque. Qui est cause (dit il, leuant les mains & les yeux en haut) que je prie Dieu & son grand Prophete Mahomet, qu'il luy plaise conseruer nostre Roy en vie, & luy donner autant d'heur & contentement, comme il est vertueux & debonnaire, & que ses ennemis s'en fuyans deuant luy, il demeure tousiours victorieux, nourrissant son peuple en paix, & ses enfans à leur aise, & en sa grandeur. Le Mansor voyant ceste deuotieuse affection du paisant, & cognoissant qu'elle estoit sans fard, ou hypocrisie, se fust volôtiers descouuert: mais voulant se garder à meilleur opportunité, luy dist: Puis que tu aimes tant ton Roy, il est impossible que ceux de sa maison ne te soyent aussy agreables, & que pour l'amour de ton Mansor, tu ne voulusse faire seruice à ses Gentils hommes. Il vous doit suffire, replique-il, que mon cœur est plus au Roy, que ne sont les affections de ceux qui le suyuent pour s'aggrādir. Or estant si affectonné au Roy, pensez que les domestiques

mesquiques ont puissance de me commander, & moy bonne volonté de leur obeir. Mais il me semble que vous n'avez point besoin de tant deuiser icy sur la porte, estant mouillé & trempé comme vous estes, pource vous plaira me faire tant de bien, qu'entrer en ma maison, qui est vostre, & y heberger pour ceste nuict, où je vous traiteray, non selon vostre merite, mais du peu que Dieu & son prophete eslargissent à ma pauvreté, puis demain matin je vous conduyray à la ville, où est le Palais Royal de mon Prince. Vrayement, respond le Roy, quand la necessité ne m'y semondroit point, encore ton honnesteté merite bien que lon en face cas, autre que d'un simple paisant: & pense plus auoir prouité en bien t'oyant parler, qu'escoutāt les babils mal fondez d'un tas de causeurs qui sont en Cour, & qui ne font que corrompre les oreilles des Princes. Quoy? Monsieur, dist le paisant, pensez vous que ces pauures habits & ceste basse loge soyent peu capables pour couvrir les preceptes de la vertu? j'ay ouy quelque fois dire, que les sages du temps passé, fuyās les villes & troupes des hommes, se retiroient aux deserts, pour là vacquer à la contemplation des choses celestes. Tu n'en sçais que trop, replique Mansor, allons, puis que tu me fais la courtoisie que d'estre mon hoste pour ceste nuict. Ainsi le Roy entre dans la loge rustique, où en lieu des tapis velus de Turquie, il void les filets & outlilz du pescheur, & pour les riches lambris des maisons des Sangeas & grandz seigneurs, il aduise les cannes & roseaux, qui seruoient, & de lambris & de couuerture. La femme du pauvre homme se rue en cuisine, tandis que Mansor se sert luy mesme d'escuier, & pense de son cheual que le pescheur n'eust osé approcher: d'une chose eut il bō traitement, & qui luy estoit presque la plus necessaire, à sçauoir de feu qui ne luy fut point esparné, non plus

que le poisson, mais le Roy qui estoit assez delicat, & qui ne prenoit grand goust à telles viandes, luy demanda s'il ne pourroit point luy fournir quelque peu de chair, à cause que son estomach estoit offensé de la seule odeur des Anguilles. Le païsan, qui cōme auez peu cognoistre par les discours precedens, estoit vn gauffeur, & se plaïsoit à apprester à rire, aussy bien que meillures viandes, dit au Roy. Je ne mesbahis plus si noz rois s'aident des gens nourris aux champs pour les servir en guerre, veu la delicatesse & peu de force de ces courtisans dameretz, Nous quoy que la pluyé nous ait tout le long du iour testonné les perruques, & le vent assailly de toutes partz, tous crotez & mouillez, ne nous soucions ny du feu, ny de la couche, ains nous païssons de la premiere viande qui nous est offerte, sans y chercher fauce pour accroistre nostre appetit: Aussy nous voyla gaillardz, sains, dispos, jamais malades, ny desgouitez, la où vous sentez tant de desuoyemés d'estomach que c'est pitié, & est on plus empesché à vous remettre en goust, qu'à dresser le souper de toute vne armée. Le roy, qui rioit à gorge desployée oyant ainsy parler son hoste, l'eust encor mis d'auatage en propos, n'eust esté que l'appetit le sollicitoit, & que l'heure estoit desia bien tarde: pource luy dit. Je t'accorde tout ce que tu voudras: mais fais ce que je demande, puis nous satisferons au surplus. Bien monsieur, replique l'hoste du Roy, ie voy que ventre affamé ne demande point de Chançons, j'ay vn cheureau, qui est encor apres sa mere, je vois vous l'aprester, car en meilleur droit, comme je pense ne sçauoit il estre employé. Ce souper avec la courtoisie de l'hoste fut passé en mille ioyeux propos que le pescheur mettoit en auant pour recreer son hoste, lequel il voyoit se plaïre en telles fortunes, & sur la fin de table il dist au roy. Or ça Monsieur ce banquet n'est pas si somptueux que ceux qui se font

font ordinairement à la court de nostre Prince, si pense-je que vous dormirez encor d'aussy bon appetit, cōme vous auez mangé sans trop vous amuser à discourir durant vostre repas. Mais de quoy sert d'employer le temps ordonné à se repaïstre à ne sçay quels deuis, qui ne seruent que de gagner temps, & faire plus d'aprophe à son dernier jour en chose qui se doit plustost prendre pour sustenter nature, que pour donner des allichemés à ceste chair foible & caduque. Vrayement dit le roy, ta raison est bonne, & suis d'aduis de quitter table, & aller passer ce peu qui reste de la nuit à me reposer, pour m'en aquiter aussy bien, que j'ay fait à me repaïstre, & te mercie de tes bons aduertissemens: Ainsy le roy se couche, & ne tarde trop à s'endormir, & feit vn sommeil iusqu'au matin qu'au leuer du soleil, le pescheur vint l'esueilleir afin de le conduire au chemin de la court.

Cependant les gentilshommes de la sùitte du Roy estoient en queste, & tracassoyét de toutes parts pour trouuer sa maiesté, faisans des cris & huees, afin qu'il les entédist, & print sō adresse hors des palus vers le son de leurs voix. Le Roy leur vint à l'encōtre, & si ses gens furent resiouys, ce fut le pescheur qui s'estonna merueilleusement, voyant l'honneur q̄ les courtisans faisoient à son hoste, de quoy le courtois Prince, s'aperceuant, luy dist: Mon amy, tu vois icy ce Mansor, du quel hier au soir tu faisois si grād cōpte, & q̄ tu me dis auoir en si grāde amitié. Assëure toy q̄ tu as fait courtoisie à celuy, qui auāt lōg tēps s'en reuēchera de telle sorte, q̄ à iamais il en sera souuenāce. Le bō hōme qui s'estoit desia mis de genoux, pour supplier le Roy qu'il pleust luy pardōner du peu de traitement & de la trop grād' priuauté qu'il auoit pris avec luy: mais Mansor, le faïsat leuer, luy cōmāda de s'en aller, & q̄ en peu de iours il auroit de ses nouvelles. Or, en ces Marests le

Roy auoit desia fait bastir des chasteaux & loges pour s'y retirer estant à la chasse, pour ce delibera d'y faire bastir vne belle ville, ayant plustost fait escouler les eaux des palus : ce qu'il feist faire aussy soudainemēt. Et ayant fait enuironner le circuit du lieu desseigné de bonne muraille, & profondz fossez, donna des immunités & priuileges à ceux qui voudroient s'y retirer pour la peupler: d'où aduint qu'en peu de temps elle fut reduitte en vne belle & riche cité : laquelle est celle là que nous auons appellée par cy deuant, Cesar-Elcibir, c'est à dire, Le grand Palais. Ce beau chef d'œuvre estant ainsi parfait, Mansor feist venir son hoste, auquel il dist: Afin que desormais tu ayes le moyé de receuoir plus honorablement les Roys. en ta maison, & puisses les traiter avec plus de somptuosité, pour accompagner le traitement avec ta courtoisie & propos recreatifs: voicy la cité que j'ay bastie, laquelle je te donne pour toy & les tiens à perpetuité, n'y retenant rié que la seule recognoissance, afin que tu cognoisses & saches que l'esprit du gentilhomme s'abrutist en villenie lors qu'oubliant vn bien-fait, il encourt le vice d'ingratitude. Le bon homme, voyant vn tel & si bel offre, & vn present digne d'vn tel & si grād Roy, mist le genou en terre, & baïsant le pied du Roy, avec toute humilité, luy dist: Sire, si vostre liberalité ne par fournissoit à l'imperfection de mon merite, & ne par faisoit ce qui manque en moy, pour attaindre telle grādeur, je m'excuseroye de la charge qu'il vous plaist me donner, & à laquelle, pour n'y estre accoustumé, ie me sen peu idoine. Mais puis que les graces de Dieu ny les dons des Roys ne doiuent jamais estre reiettez, en acceptant le bien, & remerciant la clemence de vostre Royalle majesté, je demeureray le serf & esclau de vous & des vostres. Le Roy, l'oyant parler si sagement, le leua & l'embrassa, luy disant: Pleust à Dieu & à son

à son grand Prophete, que tous ceux qui se messent de regir les citez, & gouverner les Prouinces, eussent le naturel si bon que ie mesure le tien, ie m'affecte que les peuples seroyent mieux à leur aise, & les Monarques sans grande charge de conscience pour le mauuais deportement de leurs officiers. Vis mon amy, vis à ton aise, maintiens ton peuple, fais obseruer nos loix, & accrois la beauté de ta ville, de laquelle, dés-àpresēt ie te fay le possesseur. Et vrayement le present n'estoit à mespriser, veu que c'est pour le jour d'huy vne des plus belles citez qui soyent en l'Afrique, & es terres de noirs, & telz que ceux que les Espaignols appellēt les negres, aussi n'est elle guere distante de l'Isle qu'ils nomment terre de Negres. Elle est fort abondante en iardinages, ayans grand abondance d'espiceries portées des Moluques à cause des marchez & foires là instruées. En somme Mansor monstra en ce present quelle est la force d'vn cœur gentil, qui ne peut endurer qu'on le vainque par courtoisie, & moins souffrir qu'vne sottte oubliance luy face perdre la memoire d'vn bien reçeu. Le Roy Darius iadis pour vn petit accoutrement reçeu en don par Siloson Samien, le recompensa lors qu'il eut acquis le nom & dignité royale, de sa cité mesme: & le feist seigneur souuerain de la cité, & isle, de Same. Et quelle plus grande vertu peut plus illustre le nom d'vn grand que de recognoistre ceux qui de leur honte, & debaïssement naturel, n'oseroyēt contempler la majesté de leur grandeur? Dieu voit quelquefois d'œil plus humain les presens d'vn pauvre que les grasses, & riches offrandes de celui qui est opulent. Aussi vn bienfait de quelque main qu'il sorte, ne peut estre qu'il ne produise les fruitz de la liberalité de celui qui donne, afin qu'en vsant de largesse, il sente aussy le mesme par celui, pour qui il se sera employé, ou à qui il se sera monstré liberal. De ceste magnificen-



magnificence a vſé jadis la ſeigneurie de Veniſe à l'endroit de François Dandolo, lequel apres auoir enduré de grandes indignitez par le Pape au nom de toute la cité, luy eſtant de retour à la ville de Veniſe fut en recognoiſſance de ſa ſouffrance, & pour oſter de luy ceſte turpitude, fut diſ-ſe, avec vne heureuſe, & vnanime acclamation de tous les eſtats eſleu, & fait Prince, & Duc de la republique. Louable certainement eſt ce luy, qui par quelque plaiſir s'oblige vn autre à ſa courtoisie, mais quand vn grand recognoit comme bien fait ce qu'vn ſubiet luy doit de deuoir & ſeruiſe, c'eſt ou la louange ne peut aſſez donner d'atteinte. C'eſt pourquoy, j'ay propoſé à noſtre nobleſſe l'hiſtoire du Roy Barbare Manlor, afin que nos gentilz hommes nourris & eſleuez ciuilement, s'eſſayent de ſurmonter par leur douceur, & ciuilité, la courtoisie de ce Prince, lequel nous laiſſerons pour reprendre nos erres & rentrer ſur le progrez des hiſtoires tragiques, que j'auois diſcontinué, tant les cruauſtez du Chaste-lain auoyent eſmeu, mon cœur, & eſtonné mes ſens ſur le diſcours de telle felonnie.

Fin de la xxxiiij. Hiſtoire.

## SOMMAIRE DE l'hiſtoire. xxv.

**L** ne ſeroit ia beſoin d'auoir tât de recours aux eſcrits des anciens, & s'enuiellir ſur l'hiſtoire de ceux qui ont paſſé toute memoire, ſi nous eſtions ſi ſoigneux & diligens rechercheurs de ce qui ſe fait entre nous, comme nous admirons les faittz quelque peu rares, deſquelz l'antiquité & babillarde & giorieuſe fait ſi ſuperbe para-  
de avec

de avec la gloire de ſon bien dire. Les Grecs, & les Romains, ayans manié les armes, ont fait auſſi à croire avec la plume quel auoit eſté l'effort de leurs mains, & hardies ſe de leurs courages, & diſcourants de la vertu, nous ont fait penſer qu'ilz en eſtoyent les ſeuls maiſtres, & que ce qui ſe fait entre nous n'eſt qu'vne ombrage de leurs faits heroyques. Mais il ſauldra que nous diſons comme ſeit le Spartain contre les Atheniens, que telz gazouilleurs ſcauent mieux dire qu'ils n'executent point, non qu'ils n'ayent eſté rares en leurs perfectiones, mais nō telz que de noſtre temps la porte ſoit tellement cloſe aux exemples de vertu, & ſupreme modeſtie, que ce ſiecle n'ait auſſy bien de quoy ſe glorifier, comme iamais eut celle ſaiſon que les Brutes, Catons, Camilles, & Scipions regifſoyēt la police & eſtat de la cité de Rome, de qu'vn Pericle, Temiſtole, ou Ariſtide poliſſoyēt la floriffante cité d'Athenes. Et certainement qui voudroit diſcourir ſur le ſaiēt des armes, & chercher ou prēdre inſtrūctiō pour la diſcipline militaire, ne ſeroit ia beſoin qu'vn Hannibal, Marie, Pōpée, Sertoire, Ceſar, ou Alexandre nous fuſſēt offerts pour le patrō de noſtre vie, veu que ce tēps a ſoiſonné noſtre Europe de ſi excellēs Capitaines, que ſi ces grans ſaccageurs d'ētre les Grecz & Romains eſtoyēt maintenāt en campagne, & s'eſſayaſſēt de forcer leurs armées, ce ne ſeroit plus vn Meſſe, ny les Gaulois ſans armes, ou les Perſes eſſeminez, & l'Italie eſpouuētée qu'il ſaudroit dōpter, ains auroit on affaire, avec la ſiere caualerie Frāçoiſe, le vaillāt Eſpagnol, & accort, & ſage Italiē, & ſeroit beſoing tenir teſte au puiſſant Alleman, & à la furie Angloiſe. Je ne veux m'occuper à la louenge particuliere de noz guerriers, n'y à la gloire de ceux qui ſe meſlent de bien eſcrire,

ou babiller dans vn senat, en quoy nous n'en pensons guere deuoir à l'antiquité: Je laisseray à part les Peintres, & tailleurs, l'art desquels pour le iourd'huy ne cede en rien à vn Appelle; Lisippe, ou Pigmalion, ains pense que si le temps n'auoit v'sé les chefs d'œuvre des passez, que ceux cy leur donneroyent à penser avec la diuinité des tableaux, statues, & Medalles qui sortent de leur boutique, lesquelz seruent d'ornement, & merueille à cest aage beureux pour estre doué de telles raritez.

Mais laissans & armes & sçauoir, & arts qui concernent la main, fault que ie me plaigne de nostre paresse, & loué soudain la curieuse diligence des anciens à illustrer la memoire de ceux qui d'entre le peuple mesme meritoient renom, pour s'estre plus monstrez amis de la vertu que le reste des hommes. Et d'autant que les hommes ont de toute memoire tenu comme supprimé le los des femmes vertueuses, agusans leur langue, & adoucissans le miel de leur langage, pour blasonner celles qui donnoyēt quelque faux bond à leur reputation, ie ne seray à present ingrat à la chasteté, vertu, attrempance, & force de l'esprit de celles qu vn peu de recit faisoit seulement connoistre en quelque coin de ville, sans que la troupe de nos Damoiselles les veyssent marcher en rue avec la marque de leur pudicité & honte semimine painie sur le front, ayans le corps coulouré & taint de sang, l'estomach ouuert, & la face chargée de palleur, en signe de la force receuē, plustost que souiller leur ame d'une charnelle vilennie. Les Grecz ont louangé iusques au Ciel, & à bon droit, celle Hippo, laquelle estant coffrée dans les nauires des ennemis de son pais avec le reste du butin, fait au sac de sa contrée, voyant le danger auquel elle estoit pour sa pudicité.

citée, aima mieux enseuelir le corps dans le ventre des poissons, & consacrer son integrité aux ondes, que sentir l'effort d'un paillard luy bleser l'ame à mort, & luy tollir l'honneur que tous les Rois du monde ne sçauoyent rendre à la femme, qui vne fois en est dessaisie. N'ont on blié vne dame des Thebes Beotiennes, laquelle, ayant esté forcée par vn soldat de la suite du Roy Macedonien, apres auoir dissimulé sa destresse, & seignant de se plaire en tel plaisir, occist celuy qui l'auoit violée, & soudain (quoy que follement) elle luy tint compagnie à la mort. Les Romains ont tousiours en bouche vne Lucrese, & ne cessent de la hausser iusques au cercle de Mars, & la poser au ciel avec la chasseresse Diane. Mais nostre Chrestienté, comme estant plus pure en ses loix, & diuine en l'œuvre, a veu ausy des exemples de pareille, voire plus grande continence & chasteté. Qu'on voye Iphigenie, fille du Roy d'Ethiophe, laquelle aima mieux sentir les d'agers d'une mort violente, qu'estre iointe à vn lascif adolescent, apres auoir voué sa virginité à l'espoux de la syncerité de nos ames: & mille autres exemples que ie pourroye vous deduire sur ce propos, aduenus parmy les femmes: lesquelz les au commencement que nostre religion fust fondée, y poserent les pierres de purité par la conseruation de leur vie, sans auoir iamais cognoissance d'homme. Suyuāt toutes-fois l'enuieillissement du temps en toute chose, & sur tout en la continuation de bien viare, estants les hommes corrompus sur la mesme corruption, & le malheur courant si impudemment par le monde, que le vice est loué, receu & caressé plus que la vertu mesme: ne fault s'esbahir si lon ne void plus des exemples de si rare perfection, que ceux que les anciens nous racomptent. Tant y a que

nostre saison n'est pas tant deprauee, & les racines de vertu n'en sont pas si profondement arrachées, qu'il ne se trouue encore auiourd' huy des filles, qui ont suiuy l'exemple trop hardy des trop courageuses dames, que l'antiquité nous a tant recommandées. A ceste cause, pour venger les dames de l'injure de ceux qui n'ont plaisir qu'à mesdire de leur sexe, j'ay recueilly de l'Italian vne histoire, quoy que triste, qui effacera neantmoins la tache que les lubriques mettent sus à l'honneur du sacré sexe féminin de celles qui sont chastes, par le recit d'un fait autāt emerueillable, comme le discours donnera de compassion au cœur des hommes bien naiz, & departira des larmes aux yeux des Damoselles, qui sont plus amoureuses de la bonté, que les amans sans ceruelle ne sont passionnez, pour vne beauté qui se passe & flestrit comme la rose journaliere. Et est de tant plus à noter l'exemple cōme la personne est de bas lieu en laquelle le fait est aduenü, d'autant que tant plus la Dame est hault colloquée, sa vertu & pudicité fault qu'apparoisse plus à cler, & serue de miroir à toutes les autres. Paignez donc filles ce tableau en voz cœurs, & l'engravez en vos pensées, pour imiter la chasteté de celle que ie veux vous amener, & vous fortifier contre les piperies de ces oyseleurs, qui bataillent souz l'enseigne d'un enfant volage, voire vont à la guerre de leur esprit, sous la guide de folie, sans toutesfois que ie vous incite à suyure sa fin, laquelle surpassoit trop le commencement de son bō cœur: ainsi que pourrez entendre, lisant en patience ce qui s'ensuit.

**MORT PITEVSE DE IULIE**  
de Gazuole, laquelle se noya de despit,  
pour se voir violée.

Gazuolo,



Azuolo, comme chacun scait, est vne ville assyse au Duché de Mantoué, assyse sur la riuere nommée l'Oglio, laquelle est vis à vis du pere des fleuues, que les anciens ont appellé Eridan, & à present, il porte le nom de Posarroufant par ses embrassemens presque toute la terre d'Italie. En celle ville y a eu de nostre temps vne fille nommée Iulia, que le Ciel deuoit faire naistre Princeesse, ou grand Dame, afin que le nom de sa vertu estant publié, eust seruy de torche & flambeau à toute nostre jeunesse. Le Pere de laquelle estoit vn pauvre homme, lequel pour toute richesse n'auoit que ses bras, à la peine desquelz il s'effayoit de se sustenter & nourrir sa femme, & deux filles, que Dieu luy auoit donné pour lustre de sa grāde pauureté. Car quoy que la necessité induise fouuent l'homme à faire choses, & contre l'honneur & vertu & reputation, si y a il des espritz si bié naiz, qu'au milieu de leur plus grād disette môstrēt les vrais effectz de leur bonté, & la rare singularité de leur gentillesse. Ce qui s'est assez declaré en ceste nostre Iulia, laquelle comme elle fust plus gailarde, courtoyse & bien apprise, que ne sont celles ordinairement, qui sortāts de pareille maison que la sienne, augmenta de tant plus sa louenge par sa chasteté, qu'elle estoit abbaissée de sang, & peu cogneue par le nom de ses ancestres, lesquelz elle a tous enrichis par la gloire de sa vie chaste & mort glorieuse. Et ce qui faisoit encor plus admirer ceste belle Contadine, c'estoit vne singuliere & rare beauté, laquelle surpassoit toutes les filles de Gazuolo, non moins par sa bonne grace, & lineamēt de corps, q̄ la rose les moindres fleurs durant la primeuere. Et à dire le vray, quicōque la voyoit, ou l'escoutoit parler, à grand peine l'eust il prise pour fille de si bas lieu, tāt elle estoit assuree en sa cōtenance modeste, en ses gestes, & courtoise en parole,

R a respon-

respondant si à propos à ce qu'on luy demandoit, que veu le peu d'aage (ellen'ayant que quinze ou seize ans) elle eust fait honte aux plus escortes Damoiselles qui se nourrissoient pour le temps, d'adonc és maisons des grans seigneurs d'Italie, & l'eust prise en son serui ce Ma Dame la Duchesse de Mantouë, si l'accident que j'espere vous compter ne lui fust si tost aduenü. Or ceste fille estoit esleuee en trauail, suyuant la vacation de son pere, & alloit ordinairement à journée, ores à sarcler, tantost à sarmenter: en somme poursuyuant tous les exercices qu'vissent continuellement les bonnes gés és villages, & petites villes, de forte que jamais on ne la voyoit oyssue, ny perdre vne seule minute de temps qu'elle n'employoit à faire quelque chose, sçachant fort bien que l'oyssueté est celle laquelle esbranle par sa fainéantise la chasteté des femmes les plus accortes qu'on sçache trouver, & que les hommes qui sont sans occupation tombent facilement és lacz de folie, & meschanceté. C'est pourquoy le Poëte s'enquerant de la cause pour laquelle Egisthe estoit deuenü adultere, respond tout soudain disant.

*La cause est prompte, il estoit  
parefseux.*

Ceste belle Mantouane les jours des festes suyuant la coustume du pays, s'en alloit avec ses compaignes s'esbatre & passer le temps avec telle honnesteté, & modestie que l'aage & le sexe le requerét, sans que villennie ny folz propos souillaissent ny l'Esprit, ny l'oreille de celles qui se posoyent en parade pour manifester la liberté de leur vie, laquelle ne demandoit aucune retraite pour parfaire ses ieux. Et quand tout est dit la pucelle, qui cherche les coins des châbres, & les lieux esgarez pour deuiser, tant soit elle chaste ou modeste, si donne elle de quoy parler aux langues mesdisantes, & occasionne vn mauuais pensément à ceux mesme, qui

qui ne soupçonnet pas trop à la legere. Qu'a affaire aussy la fille vertueuse de se retirer loing des compaignies pour parler, puis que sa parolle fault que se conforme à la vie: si elle vit comme elle doit, & parle comme elle passe sa vie, il n'est ia besoing que les lieux se cretz soyét les seulz tesmoings de ses discours. Si plusieurs exemples de mauuaise digestion n'estoyent sortis de telle boutique, je ne seroy aucun arrest sur cecy, me contentant de louer Iulia, laquelle parloit comme elle viuoit, & estoyent ses moeurs conformes à sa parolle. Passons toutesfois outre, contés que l'effect appréd les meres trop peu soigneuses à ne laisser caquer leurs filles, sans contreroileur de leurs deuis. Les cours des Princes & maisons des grandz seigneurs ont eu paine la chasteté sur le frontispice de leurs Palais, tant que ceste raisonnable captiuité a tenues les filles en bride: mais depuis que sans garde ny conduite les Damoyseilles ont parlé en secret, & ont eu des cachettes pour faire & receuoir respones, Dieu sçait les beaux coups qui ont esté ruez, & combié de Dames ont esté preiudiciées en leur honneur & reputation. Mais continuons nostre propos, & suyons Iulia, qui suyuant les amorces d'Amour, tomba és laqz d'vne pire peste, & fut envelopée és filetz du desir d'vn amoureux lascif, & plein de son vouloir, & paillard, & desordonné. En ce temps là estoit Euesque de Mantouë le seigneur Loys Gonzague, frere du Marquis, lequel se tenant le plus souuent à Gafuolo, ne fault douter qu'il n'y eust vne belle & honneite suite de Gentilzhommes, & autres qui estoient de la maison de ce Prelat illustre. Entre lesquels estoit vn Ferrarois, qui seruoit de valet de chambre, & qui, sans l'acte qu'il commist, ainsi qu'entendrez, pouuoit paroistre entre les plus gentilz compaignons de ceux qui viuoyent aux gages de l'Euesque: mais quoy? vne petite tache gaste souuée

vn fort beau acoustrement. Je vous ay desia dit, que la coutume du pays porte, que les festes ló dressé le bal, ou les jeunes filles peuenét se soulauer en vené de tout le monde. En ces dances se trouua le Ferrarois, & voyant dancier autruy, apprint vn branle, qui fut la fin pirovable de celle sur qui il façóna ses mesures. Or quoy qu'on vueille dire de l'art de dâcer, si ne pense-je point qu'il soit forty d'autre escole que de celle de Satan, veu les effectz que de tout temps il a apporté au monde, laissant neantmoins à part les exéples qu'on peult colliger des histoires tant diuines que prophanes sur la de testation de la dance, me contenteray de ce seul mot que le sage Romain a dit: Que iamais homme, ayant sain le cerueau, ne dança, tant les gestes des dancurs se rapportent aux contéances d'vn fol & maniaque. Ce valet de chambre episcopal, ayant regardé ententiuement Iulia, qui dançoit à l'enuy, & sans mal penser avec ses cópagnes, estoñné de sa galantise, & rauy pour ceste rare & exquisite beauté, attiré à la voir plus, à cause de la gaillardise & bonne grace qu'elle auoit au bal, en deuint en vn moment si amoureux que sans péser autre chose, il se delibera de la pourluyure, & de essayer d'en auoir la jouissance. A ceste cause, afin de sentir d'elle mesme si tel jeu luy viendroit à gré: il la vint prier d'vn branle, ce qu'elle ne refusa point, estant autant bié apprise, pour son calibre, comme elle estoit & belle & vertueuse. Dés que le valet de chambre sentit la douceur de ceste main delicate, quoy qu'elle traueillast tous les jours, si ne sentoit elle la rudesse de la peau d'vne paysante: il se veid encor brusler le cœur à petit feu, & experimétoit vne guerre en soy, de laquelle il n'auoit encor fait jamais l'apprentissage. Durant ceste premiere dance, il ne feist que fantasquiquer mille moyés pour s'oster ces apprehésiós d'amour de sa ceruelle: mais il failloit, en ce q̄ la voyant, il pésoit amor-

tir les

tir les flammes ia allumées en son cœur, c'estoit à luy à sagement s'absenter de l'obiet de sa peine, & fuir le mal auant qu'il se fust viuemét enraciné en ses entrailles, estant impossible d'approcher le feu des estoupes, sans que sa vehemence ne les consume. Auffy vn amant se voyant surprins, ne fault que pense d'esteindre l'ardeur de ceste rage, qu'en s'esloignât de ce qu'il a trop pres de soy: estant l'œil de la femme vn vray attrait pour sui prendre celui qui de soy mesme se rend vaincu par son transport & affection mal bastie. Ainsy en aduint il à ce beau amoureux, lequel à la seconde dance commença à s'emanciper, & ayant fait le muet, reprint cœur & parole, tenant quelques legers propos d'Amour à sa nouvelle maistresse, luy disant, qu'il ne sçauoit d'où est-ce que pouuoit venir ce soudain changement en son esprit, que luy qui iamais n'auoit voulu assubietir sa liberté au seruice de femme du monde, maintenant void la chance tournée, & deuint amoureux d'elle, avec tel transport, que si elle n'auoit pitié de luy, il estoit en grâd dâger de sa vie. Toutesfois estimoit il son amour bien employé, s'estant adressé à vne fille si belle, qu'il esperoit qu'vne beauté telle ne sçauroit estre sans la cópaignie d'vne grand' douceur & courtoisie. La fille, qui estoit vn vray miroir de chasteté, luy respondit sagement, & sans beaucoup s'esmouuoir, disant: Je ne sçay qui vous fait tenir ce lâgaige en mon endroit, veu le peu de cognoissance q̄ vous auez de moy, qui ne sçay & ne preten sçauoir que c'est que d'Amour, n'estât guere bien seant à fille de mon estat, de prester l'oreille à telles folies: je suis d'aduis q̄ vous vous adressiez à voz pareilles, qui peult estre cognoissant vostre perfectiõ, vous escouterõt & satisferont à voz requestes: car à moy auez vo' failly, qui vo' declare dés à presét, que telle pauvre que ie suis, i'aimeroie mieux souffrir la mort, que dõner la moindre attainte

que soit à mon honneur, duquel ie suis aussy ialoufe, comme vous voulez par voz paroles m'en faire prodigie. Le Ferrarois, l'oyant ainsi parler, ne perdit cœur pourtant, reuenant à ce prouerbe, que pour vn refus, ne faut cesser de heurter à la porte : ains estant le bal finy, luy dist tout bas : Mamie, pensez bien à ce que ie vous ay dit, & ne soyez cause de la mort de celuy qui vous aime si ardemment, afin que ne vous en faille rendre compte deuant Dieu. C'est le moindre de mes soucis, dist elle, que ce compte, estant resoluë, que vous obeissant, ie seroye plus coupable, que si vous mouriez par vostre folie. Pource, ne laissez de poursuyure ailleurs, car ie mourray plustost qu'endurer tel deshonneur, & d'ôner diffame à la vertueuse pauureté de mes parens. Il s'estonna de ceste responce, & cogneut bien qu'il seroit bien difficile de faire breche à muraille si forte, & si chastement cimentée, mais ne laissa pourtant de la suyure, pour sçauoir le logis de Iulia, laquelle allant & venant des champs, trouuoit souuent ce beau amoureux, lequel avec ses importunitéz ne cessoit de luy recommander sa cause, s'efforçant de reschauffer par ses prieres le cœur glacé de la chaste Contadine : mais il gaignoit autant que s'il se fust occupé à compter le sablon menu qui couure les Deserts de l'Arabie deserte, d'autant qu'elle luy dist. C'est assez gazouillé pour perdre temps. Je vous prie que ce soit la dernière fois, car tant que l'ame me battra d'as le corps, ny vous ny autre, vous vanterez de mon amitié, seulemēt l'aura celuy à qui Dieu voudra que ie sois conioincte par mariage : & vrayement voyla vne bien grand honnesteté que les gens de nostre Euesque, au lieu de nous inciter à vertu, soyēt les ministres de toute ribaudise. Allez prescher celles qui sont de paste pareille à voz charnelz pensemens, & ne courez plus par les champs apres les filles, lesquelles aymans Dieu, & soigneuses de leur

de leur honneur, s'essayent de gagner leur vie à la sueur de leur corps, & labeur continu de leurs mains. Vous ferez bien de me laisser en paix, & de donner repos à vostre esprit mesme, veu l'assurance que ie vous donne derechef, que tant que ie viuray, homme lascif ne se vantera d'auoir eu le dessus à mô vouloir, de ma virginité, & chasteté jurée. L'amant qui n'estoit plus autre que l'esclau de folie, & le cœur duquel estoit incessamment rongé d'un fol desir de iouissance, tant plus Iulia se monstroit fiere & retifue de tant s'enflamoit il d'auantage, la poursuyuant avec plus d'importunité que iamais, la priant d'une affection si grande, & avec tant de larmes & souspirs, que toute autre fois que le parangon de chasteté se fut laissée emporter par l'assaut d'un assaillât si rude, & qui tousiours estoit aux escoutes. Mais quoy ? qui est l'homme tant soit bien disant, caut, ny fin qui puisse esbranler le cœur de la femme assuree en l'amour de Dieu, & soigneux de la reputation, & gloire d'un nom immortel ? Les saintes vierges, desquelles la Chrestienté se glorifie, n'ont elles pas senty de telz & semblables guerriers de leur renommée ? Et toutesfois avec leur imbecilité, elles ont vaincu ceux qui se faisoient fortz de les vaincre, & leur offer la couronne tousiours florissante de leur virginité. Que les mesdisans apprenent icy, que les femmes vertueuses ont autant de forces pour resister, comme les hommes lascifs de ruses pour tenter leur pudicité : & si quelqu'une par fois s'oublie, ne faut l'imputer au sexe, ains à la folie priuée de celle qui fait tort à la constance des chastes. Autrement pour vn voleur, larron & assassineur, il faudroit encoffrer au destroit d'infamie tout le reste des hommes. Nature certes a produit tout en l'estat de bonté, & veut que le tout soit contemplé en sa perfectiō, q̄ si quelque partant de ce tout s'abastardit, ne faut pourtant tirer en consequence que

le tout soit taché de telle imperfection, & souillure.

Il n'est aucun qui ignore que tout ainsi que le vice s'est emparé de l'homme, il n'ait couru sur celle qui lui est donnée pour compaignie, mais ne fault tant altraindre la femme souz la laideur de faute, qu'elle soit plus subiette à estre esbranlée que luy, d'autant que nous les voyons plus longues en haleine, & qu'avec plus de constâce elles font effort aux appetitz sensuels qui sont en nous, que ne font les hommes, leur liurans telles alarmes. Et fault que ie die que l'homme qui pourfuit est plus vituperable que la femme qui à la longue se laisse surmonter, d'autant que luy s'est laissé transporter au premier mouuement de sa folie, là ou la femme a enduré l'assault plusieurs fois, & à la fin n'ayant plus de quoy se defédre, a rendu la place que volôtiers elle eust defendu. Non que l'excuse celles qui faillent quelque importune poursuite que lon leur face, d'autant que la vertu ne peut porter ce tiltre, si elle ne perseuere jusqu'à la fin. De cecy me fera foy la constance inexpugnabile de nostre Iulia, laquelle tant plus le Ferrarois sollicitoit, prioit, & fuyuoit, c'estoit lors qu'elle estoit plus farouche. Qui fut cause que luy, voyant que de foy, & par ses prieres il ne pouuoit abbarre ce rempart tant accortement gabionné de la pudicité de ceste fille, s'adressa au commun moyen duquel vident les ieunes esuiztez pour deceuoir la simplicité des filles: s'adressa dis-je à la peste commune de la jeunesse, & à la ruine des bones mœurs, cest a sçauoir à vne Maquerelle. Or auoit dans Gazuolo vne vieille bigotte, telles que sont à Paris ordinairement ces vendeuses de chadelles, & celles qui ieusnent à credit pour de l'argent, fuyuant toutes les Eglises & Cimeties de la cité. Ceste vieille marmotte de qui ie vous parle, estoit si hypocrite, & dissimuloit si accortement sa meschanceté, souz le pretexte de ses lógues oraisons, & ieusnes faits

deux ou

deux ou trois fois la semaine, que les plus fins n'eussent sceu descouurer le mestier duquel elle se mesloit. Mais dequoy est-ce qu'un amant ne se puisse aduifer pour paruenir à ses desseins & pretentes? Le valet de chambre de l'Euesque Mantouan cogneut aux façons de faire de ceste saincte n'y-touche, qu'elle estoit de celles qui vôt faire requestes ordinaires pour ceux qui estoient touchez de pareille maladie que la sienne: à ceste cause il s'adressa à elle, la coniore de tenir secret ce qu'il luy vouloit dire, & au reste, qu'elle luy donneroit secours, si c'estoit en sa puissance. La vieille, plus meschante qu'un vieux Singe, qui voyoit à quelle fin tendoit le pauure languissant, feist quelque difficulté de promettre, sans sçauoir quoy, d'autant que si la chose estoit contre sa conscience, qu'elle aimeroit mieux mourir qu'offenser son Dieu, & blesser son ame. L'amant, qui sçauoit bien que l'ame de telles gens est tant subiette à corruption comme l'hypocrisie, de qui le voile est detestable, & comme l'esprit des amans est plein de folie, luy dist en peu de paroles ce qu'il pésoit, & la pria de ne rien dissimuler en son endroit, qui sçauoit bié come elle estoit pratiquée en ce dequoy il luy faisoit requeste. Et d'autant qu'il sçauoit bien que telz Monstres & coffres d'iniquité n'ont autre Dieu que le gaing, & que pour l'argent elles ne voyent rien qui leur soit impossible, luy fait couler dans la main deux ou trois pieces de monoye, qui fut la clef laquelle feist ouurer le coeur sanctifié, de ceste belle coureuse de stations, laquelle luy dist: Mon filz, je ne sçay que tu m'as fait, & avec quel charme tu as ainsi gagné mon coeur, tant y a, que tu es le premier qui m'a induite à faire un mestier, duquel ie ne suis guere bien stillée. Mais puis que je te l'ay promis, assure toy que j'y feray tout mon deuoir, & de telle sorte, que si elle n'a le diable au corps, ie la rendray tellement tienne,

que

que tu auras dequoy te contenter de moy. Vy seulement en esperance, & te resiouys, car j'esperc te faire possesseur de celle que tu aimes si ardemment. Mais sur tout, donne toy garde de ne manifester à personne ce que j'en fay pour t'allegier : car je ne veux qu'on sache que je me soye tant oubliée, que de faire mestier si mal propre à ma vocation & aage. Bien bien, dist le Ferrarois, ne vo<sup>s</sup> fouciez de cela, ie suis aussi soigneux de vostre honneur, comme je desire d'estre allegé par vostre moyen du tourment qui afflige mon ame : faites seulement vostre deuoir, & vous verrez que ce n'est pour vn ingrat que vous aurez employé vostre bié-dire, vous asséurât que je vous satisferay si bien, qu'il ne sera jour de vostre vie que ne vous en sentiez, principalement si ie puis jouyr vne fois de ma belle Iulia. Re posez vous en sur moy, dist la vieille, car si femme ie peut vaincre par ruse & cautelle d'autre femme, ie m'asséure que ceste cy n'eschappera point que je ne luy face dancer vn bransle, qu'elle n'apprent encor de sa vie. L'amant demeura tout satisfait & plein d'esperoir attendant la responce de sa messagere & vieille Dariolette, laquelle s'en alla trouuer Iulia à sa maison, qui y estoit demeurée seule, ses pere & mere estans au labour : & apres longues & bien fardées digressions, pleines de sophistiquee saincteté & maudite hypocrisie, elle continua son propos, en disant : Et bié m'amie, est ce bien fait, qu'en l'aage que vous estes, & avec vne telle beauté, vous soyez blasinée d'arrogance, & cruauté, ne sçauéz vous pas que la plus grand louange que puisse gagner vne fille depend de sa douceur & courtoisie, & qu'ordinairement celles font suyes comme pelste, la nature hagarde desquelles ne peut compatir avec personne? Le point en nous qui est le plus recommandable, c'est l'amitié lors que reciproquement nous caressons, & fauorisons ceux qui nous aymét, ne pou-

uans

uans moins faire que leur rendre la pareille de telle affection. Pensez vous que Dieu ay crée la femme pour estre vn animal farouche, & cruel comme les Lyons, Ours, & Tigres, certainemét ceste contenâce douillette, & mignarde qui est painte en vostre face monstre tout le contraire, & veut que le cœur soit aussi doux & courtois comme la face est belle, & les yeux attrayans. La force desquelz ne fault qu'ignorez estre de telle efficace, que leur rebat reuerberé sur l'homme fait changer leur seuerité en passion seruiable envers vous. Pource ne fault que trouuiez estrange si les jeunes hommes vous font la court, s'ils vous suyent, & s'essayent de gagner par humble seruice, ce que vostre semonce leur semble promettre, & à quoy nature les esguillonne pour s'apparier selon l'obietre présenté à leur ame, par l'influence d'vne telle beauté que la vostre. I'ay veu n'aguères telle fille aymée, & venerée d'vn jeune gentilhomme, laquelle ayant mesprisé son accointance, est depuis tombée és lacz d'amour, & s'est affectionnée de tel que d'autrefois elle n'eust daigné fauoriser d'vn seul clin d'oeil, tât il estoit de mauuaise grace. Cela procedoit de la iuste vengeance, que le Dieu qui inspire les gétiles amitez, prenoit de ceste fille mal-aduisée. Ie sçay bien que vous estes aymée sur toutes les pucelles de ceste vie : & que celui qui vous est si affectioné vous prise, & honore, & n'est rien souz le ciel qu'il ne fist pour aquerir vostre bonne grace, qui est cause que ie m'esbahis, que vous le cognoissant pour tel, ne faciez plus de compte de son merite, & ne prenez pitié de vous mesme, ayant vn martyre en vous lequel vous n'osez declairer, & qui ce péchant afflige la tendreur de vostre courage. Si vouliez croire mon conseil, il n'en seroit pas ainsi, ains iouyffant de voz aises, soulageriez par mesme moyen la necessiteuse pauureté de vostre maison, ayant acquis vn

soutien



**S**ouſtien ſi ferme, & vn ſi bô amy, qu'il vous ſera facile de vous paſſer de tous voz voiſins, & d'eſtre gorgiaſe, & viuere delicatement. Iulia oyant le pernicioſx ramage de ce hibou infernal & maudite marmote, la regardant d'vn œil qui demôſtroit aſſez ſa colere, & le peu de plaſiſr qu'elle auoit pris en ceſte harangue luy reſpondit. Eſt ce tout le bon conſeil que ſcauez donner aux filles, & la ſaine inſtructiô avec laquelle vous leur aprenez le chemin de vertu? Eſtimez vous aïſe, ny plaiſir à la vie de celle, laquelle a l'ame ſouillée de vilénie, & le corps pollû par paillardife? Non non, il faut que vous penſez, que quelque pauureté que Dieu nous ait enuoyé, ſi ay-je, par ſa grace, vn cœur ſi content, & l'ame tant raffaſée, que pluſtoſt le corps me faillira par mort & deſaillance, que ma chaſté ſoit violée par ceſte folle lubricité que vous appelez amour, de laquelle ie n'ay affaire d'experimenter les mignotiſes. Pour ce vous prie d'aller ailleurs pour vendre voz denrées, & employer le fard de voz malheureuſes exhortatiôs, car je ne puis aiouſter foy à voz menſonges, ny croire vn conſeil ſi deteſtable que le voſtre.

Ce beau galant qui vous enuoye monſtre bien qui il eſt, & combien il eſt ſoigneux de mon hôneur, & quel le eſt l'amitié qu'il me porte. Il eſt amy du corps, & ennemy du bien de mon ame, & vous le bourreau pretêdu du tout qui eſt en moi pour peruerſir ce qui m'eſt reſté de plus riche pour l'ornement de ma vie. Il me ſuffit de vous faire cognoiſtre, que Iulia eſt fille de bié & vous vne ſauce bigotte, qui ſouz couleur de deuotion, venez icy tacher la ruine de ma chaſté, & que le galand, qui penſe faire marchandife de mon corps, eſt indigne d'eſtre aimé, ny fauoriſé en ſorte quelconque, pour le peu de reſpect qu'il porte à ma reputation: de laquelle je ſuis auſſy ſoigneuſe, que celles qui ſont de plus grand maiſon, & la ri cheſſe deſquelles les rend

ainſi

**a**inſi admirées. Allez vieille, allez, & vuydez d'icy, ſi ne voulez que je vous traite ſelon la valeur & excellence de voſtre embaffade: & n'y reuenez plus, & ferez que ſage. La vieille, quelque belle preſcheuſe qu'elle fuſt, ne voulut plus ſe fier au plat de ſa langue, pour tramer quelque excuſe, & baſtir encor nouuelle amôrſe pour ſurprendre la pucelle: ains craignant ou d'eſtre chargée d'appointement, ou d'eſtre diuulguée pour telle quelle eſtoit, ſe retira tout bellement, laiſſant Iulia fort contente & ioyeuſe d'eſtre ainſi eſchappé de la gueule de ceſte vieille Megere, eſtant reſolué de ne luy plus tant preſter l'oreille, tant pour ne donner eſpoir à l'amant de iouyſſance, elle parlementant ſi familiarement, qu'auſſy elle craignoït qu'à la longue ceſte enchantereſſe ne luy charmaſt tant les oreilles, qu'à la fin elle perdiſt le moyen de luy contredire. Ce qui eſtoit ſagement fait, veu que la femme qui preſte ſi ſouuent & volontairement l'oreille au caquet de celui qui taſche à corrompre ſa chaſté, eſt à demy vaincue, & ne fault guere grâd batterie pour gagner la fortereſſe, le chef de laquelle demande à parlermenter. Mais laiſſons cecy: & reuenons à noſtre valet de chambre, lequel, ayant entendu la reſponſe de ſa Iulia, à peine qu'il ne deſeſpera, voyât que la maquerelle n'y auoit peu rien prouſſiter: de laquelle il auoit eu telle opinion, q̄ la fille ſeroit bié accorte qui ſe garderoit de ſes mains: toutesſois ne voulut il encor laiſſer ſon empriſe, ains ſe delibera d'eſſayer en aimât, & requerant & perſeuerât en ſon ſeruiſe d'amolir le cœur ſi fier & dur de ſa maiſtreſſe; luy ſemblât impoſſible q̄ à la longue il ne vint à fin de ce que le plus il pretêdoit. Mais il contoït ſans ſon hoſte, d'autant q̄ de jour à autre elle ſe môſtroit plus farouche qu'au commencement, & dès qu'elle le voyoit, c'eſtoit alors qu'elle ſe cachoit, ſuyant ſa preſence comme le regard venimeux d'vn

Baſilique

**B**asilique & coc Royal. A ceste cause, le Ferrarois voyant que les prieres seruoient de rien, & que son embassade auoit esté reiettée avec sa courte honte, pensa que les dons & presens pourroyent parfournir à ce que la parole ne scauoit atteindre. D'autant que les Poëtes ontfeint vn Iupiter, corrompant la fille d'Acrise par la roulée d'or, qu'il feist plouuoir en la tour d'arain, & qu'aussy il n'est cœur si ferme, que la conuoirise ne puisse esbranler. Mais quoy? celle qui n'auoit contentement qu'en sa vertu, ny estimoit richesse, que celle laquelle faisoit l'ame contente, & ne pensoit la femme digne de vie, sinon celle, qui faisant preuue de sa foy, se rendoit autant admirable en sa chasteté, comme les hommes s'etonnent d'vne beauté fresse, & qui passe soudain, fut aussy peu esmeué par l'vn que par l'autre. Le galand garda la force pour sa dernière main, si par cas (comme il aduint) les autres attentats ne parfaisoient son entreprise. La vieille bigotte est de rechef en campagne, & marche hardiment, pensant à ce coup emporter la forteresse, & jouyr du pillage précieux qui estoit dans la place qu'elle esperoit conquérir. Elle s'en va avec quelques ioyaux de la part du Ferrarois vers Iulia, bien instruite de paroles propres à son personnage: mais dès aussy tost qu'elle eut estallé sa marchandise, & qu'elle se prepara pour ourdir sa fable, & donner commencement à sa harangue, la fille, qui ne vouloit point recommencer l'estour passé, & essayer encor vn coup l'effort de son courage, print le presét & le ietta au milieu de la rue, iettât par mesme moyen par les espauls la vieille guenon hors de sa maisonnette, avec grand' menace, que si elle s'auenturoit plus de luy venir faire ces embassades, qu'elle le feroit entendre à Madame la Marquise, laquelle haysoit à mort ces peütes & ruine de la jeunesse: luy disant au reste, que le Ferrarois n'estoit qu'vn sot, & qu'il de

uoit

uoit assez cognoistre, que si elle eust voulu faire la folle, il ne luy eust fallu vser de tant de langage. Qu'il se contentast du tort qu'il luy faisoit, sans experimenter quelque chose de pire. La Bigotte voyant que c'estoit le dernier apprest, & qu'il estoit hors d'esperance de gaigner Iulia, s'en reua vers son Ferrarois, auquel elle dist: Mon filz, je suis d'aui que vous oistiez vostre fantaisie de l'amour de ceste sortelette, veu que tant plus vous l'aimerez, & plus y ferez de perte: aimez de par Dieu, quelque fille de bon lieu, laquelle ait l'esprit de recognoistre voz seruices, sans plus vous amuser à ces bestes, lesquelles ayans quelque beauté, & se voyans estimées & cheries, ne font estat que de leur volonté & sorte fantaisie. Ceste cy, adiousta elle encor, ne peut estre gaignée par courtoisie ny douceur, & moins par present qu'on luy face, ie pense que ce soit quelque roc conuertiy en telle & si grande beauté, pour le tourmēt des hommes les plus raisonnables: car à voir sa contenance, & ouyr ses raisons, il semble que la mesme eloquence seroit empeschée à luy faire rien changer de ses deliberations. Laissez la viure en sa bestise, & ne vous tourmentez plus, pensant acquerir son amitié. Bien bien ma mere, respond le dolent amoureux, s'il est en ma puissancé ie suyuray vostre conseil, tant est, qu'il me fait bien mal d'estre ainsi mis en arriere, sans que la ferme amitié que je luy porte soit recompensée que de rigueur & cruauté. Au fort ie m'armeray de patience, attendant que la fortune adoucisse la fierté de son courage, & me face sētir le calme de la rigueur de mes detreütes. Or quoy que nostre amant dist, si ne prenoit il point pour argent content ce qu'il sentoit, & ne pouuoit se contenter sur les cartes, estant le jeu mal party: pource n'ayant peu gaigner sa guerriere par aucune composition, se resolut de l'auoir d'vne autre lutte, & de la forcer, à quelque peril que la chose luy

deust tounrer. Or sçauz vous que les grâdes entrepri  
ses, à quelque fin qu'elles tendent, soit que la vertu les  
guide, ou que le vice en soit le conducteur, ne sortent  
leur effect sans qu'un tiers pour le moins, y soit appel  
lé, afin de parfaire les desseins de l'inventeur, à cause  
que chascun le plus souuent se trompe en ses propres  
fantasies : & pour ceste fin le Ferrarois affermy en son  
propos, conclud de le communiquer à vn estaffier de  
l'Euesque, qui luy estoit amy, comme celuy qui estoit  
de mesme pais, & ville, lequel il sçauoit estre bon ba  
teur de paue, & homme qui ne faisoit non plus d'estat  
de mal faire, que celuy qui se tenât sur le mont Cenis,  
fait mestier de deualiser les pauures voyageurs, & mar  
chans. A ce galât espadacin nostre loyal amant s'adres  
sa, & le tirant en grand secret, luy descourrit & sa pas  
sion, & tous les moyés desquelz il auoit vscé pour gaig  
ner le cœur de Iulia : en fin le dur courage d'elle, & l'o  
piniastre fermeté en sa deliberation pour jamais ne cō  
descendre à faire chose qui luy tournast à deshōneur.  
Et bien dit l'estaffier au valet de Chambre, qu'est il de  
faire puis qu'elle est si esloignée de ta volonté ? Ie ne  
sçay dit l'auueglé amoureux, mais tant y a qu'ou il faut  
que j'en jouisse ou que la mort donne fin à mes peines  
& desirs. Voy les moyens, dit l'autre, & si je puis quel  
que chose, tiens toy pour asseuré que j'y mourray ou  
tu auras le cōble de ce que plus tu desires. Il n'y a qu'y  
ne voye, respond l'amant desesperé, pour parfaire nos  
tre entrepriise, laquelle consiste en la seule force, car  
c'est temps perdu que d'vser de mignotises, & moins  
la penser gagner ny flechir, par aucune courtoisie. Il  
me fault l'auoir à viue force, & ainsi rassasier la faim de  
mon ame, car il ne me chaut de mourir, pourueu qu'a  
uec vne telle brauade je me fois vengé de l'ingrati  
tude de ceste sottise, & aye par mesme chemi assouuy mes  
desirs : & peut estre qu'ayât gousté du fruit des pour  
suiues

suiues d'Amour, elle ne sera pas du tout si farouche, &  
que ce qui luy sembloit au parauant si difficile, apres  
que le chemin sera desfriché luy rendra vn vouloir de  
continuer ceste course. ¶ Aussi sçais tu bien que le  
commencement en toutes choses, semble apporter  
quelque difficulté : mais depuis qu'on y a mis le pied,  
toute impossibilité s'esloignant, rié n'apparoist ou lon  
ne s'asseur de donner attainte. L'estaffier, quoy qu'il  
cogneust la meschanceté estre grande, & qu'un tel for  
fait tiroit quand & soy vne grand consequence, si ne  
voulut il donner fascherie à son amy, ains luy promit  
tout secours & cōfort & en cest affaire, & en tout au  
tre : dequoy le Ferrarois asseuré comme si desia il eust  
cité au milieu de ses aises, tascha à se resiouir, & n'a  
uoit autre soing, que d'espier l'heure que la belle Iulia  
sortiroit de Gazuolo pour aller aux champs sans com  
pagnie, car seule la failloit il surprendre, afin de ne gaster  
tout son tripotage : tât seist il la ronde à l'entour du lo  
gis de sa douce ennemie qu'à la fin il la veit aller seule  
aux châps, remply de joie, tant trasporté d'aise va que  
rir son compagnon, & vous suit la trace de Iulia, qui  
point ne se doubtoit de ce qui luy estoit aduenir. Qui  
a veu le Renard aller dâs la court ou les poules repai  
rēt pour y prédre son repas, se chacher par les buissons  
au moindre bruit q̄ les passans sauroyēt faire ? Ainsi es  
toit le Ferrarois poursuyuât son aduersaire, car de pas  
à autre il se deuoit de son chemin, & qui eust bien  
pris garde à sa cōtenâce, eust soudain cogneu, que son  
voyage estoit d'autre effet q̄ pour le seruice de lō mai  
stre. Ayât attaint sa proye, ne s'amusa à vser d'ambages  
ains lui dist tel ou séblable propos. C'est assez, ce me sé  
ble, Iulia, abusé de l'honneste affection q̄ ie vous por  
te, sans ainsi continuer vne rigueur indigne de moy, &  
peu sortable à fille de vostre calibre. Il est temps de  
formais de flechir souz le ioug, & d'adoucir ceste trop  
S 2 rigou-

rigoureuse façon de faire, de laquelle vous auez vsé en mon endroit: L'ay trop souffert de maux à vous pour-  
 suyure, il est saison que j'en sente la fin, & le commen-  
 cement de mon aise par vostre courtoise liberalité. A  
 qui Iulia estonnée au possible de se voir ainsi surprise,  
 respondit: C'est en vous, de mettre fin à voz importu-  
 nitez, & laisser en paix celle, qui n'a affaire de telles fa-  
 çons de faire: si vous estes affligé, l'affliction prouient  
 de vostre trop peu de discretion, ayment en lieu, qui  
 n'est de vostre qualité, & vous affectonnant à celle la  
 volonté de laquelle est autaut immuable comme vous  
 pensez que noz affections se changent. Pource ie vous  
 prie de me laisser telle que ie suis, & ne vous tourmé-  
 tez plus tant apres moy, qui suis resolué de mourir  
 plustost qu'endurer chose qui puisse denigrer ma re-  
 putation. Ces paroles dictes, se doutant de quelque  
 malheur, que la fiere contenance du Ferrarois luy sem-  
 bloit presager, & predire, & que le cœur la menaçant  
 luy disoit, commença à s'en aller au petit pas, lequel  
 quelque fois elle redoubloit, comme aduient à ceux  
 qui n'osent courir, où le plus ilz desirét de s'esloigner.  
 L'amant, qui ne vouloit pas qu'un si bon morceau luy  
 fust osté de la bouche, sans en rassasier son appetit, seig-  
 nit avec toute douceur & courtoise de la vouloir ac-  
 compagner jusques à la ville. Or quelque excuse qu'elle  
 sceut amener, si fallut il qu'elle passast par là, & que  
 escourant les plaintes de son amant, elle print le che-  
 min de son malheur, & tel le peux-je bien dire: car le  
 meschant paillard, voyant qu'elle marchoit tousiours,  
 sans luy dire vn seul mot, & taschoit par tous moyens  
 de se fauuer, sans luy faire bonne ny mauuaise respon-  
 se. Se voyant esloigné de toute compagnie, loing de la  
 ville, & en lieu où la solitude le rendoit plus hardy,  
 comme estant au milieu des bleds, qui estoient hauts  
 & espais, telz que sont sur la fin de May, & pource luy  
 dist: Et

dist: Et quoy, la belle, pensez vous eschapper à si bon  
 marché, & vous mocquer tousiours de celui qui vous  
 aime plus que soy mesme? Et par Dieu il ne sera pas  
 ainsi, ains ferez ce que ie veux, à quelque pris, que ce  
 soit. Ce disant, vous l'empoigne, & la baise, elle resiste  
 de tout son pouuoir, & se met à crier, au meurtre & à  
 la force. Mais voicy le ministre d'iniquité, qui accom-  
 pagnoit le tranffy amant, lequel, peut estre, se fust ad-  
 doucy aux douces requestes de sa Iulia, lequel vous  
 l'empoigna, disant: Tout beau, tout beau m'amie, c'est  
 trop braué pour vne dame de vostre sorte, pésez vous  
 qu'on soit icy venu pour s'amuser à voz doléances, &  
 moins à votre crierie? Elle prie qu'on la face mourir,  
 & que la mort luy sera plus agreable que le fait qu'elle  
 se voyoit desia appresté, & par où il luy falloit pas-  
 ser. Mais le galand respond, qu'il n'estoit point là venu  
 pour vser de saccagement ou massacre, seulement pour  
 secourir son amy, duquel la vie dependoit de ceste seu-  
 le ioyissance. C'estoit pitié d'ouyr les piteux gretez  
 de la miserable pucelle, & les hauts cris qu'elle enuoy-  
 oit en l'air pour tesmoignage de son innocéce: & plus  
 encor, qui eust veu sa triste contenance, lors que les  
 paillardz craignans qu'elle ne fust à la longue entédue  
 la baillonnerent autaut cruellement, comme inique-  
 ment le Ferrarois rauit d'elle le pris & fleur de sa vir-  
 ginité. Ce qu'ayant fait, s'essaye de l'appaier, disant:  
 Quoy ma mignonne, ne voulez vous pas laisser ces fa-  
 çons de faire, tant faouches, desquelles iusques icy  
 vous auez tourmenté ma vie? Ne voulez vous point  
 amollir la durté de vostre courage, pour iouyr de l'aie  
 d'une ferme amitié que ie vous porteray tout le reste  
 de mes jours? Non non, reiettez tout soucy & resse-  
 ment, & assurez vous sur moy, qui suis deliberé, si le  
 trouuez bon, de vous entretenir desormais, & vous  
 fournir toutes choses necessaires, Auez vous faute

d'argent, en voycy, disoit il, luy monstrant vne bourse, ne pensez qu'à faire bonne chere, & vous donner du bon temps. Que s'il vous préd desir d'estre mariée, ie vous y tiendray si bié la main, & vous y secoureray de telle sorte que vous aurez dequoy vous contenter.

Elle estant desia desbaillonnée, le regardant d'un œil tât selon, que peut celle qui se sent blessée iusques au plus sensible de son cœur, luy respondit : Ah chien infait, & bouc infame, j'aurois vn beau appuy sur vn si meschant & detestable que tu es : va avec ton argent, & ne pense que si meschamment, & avec violence tu as eu de moy l'effait de tes lascifs desirs, que pour cela tu ayes corrompu le cœur, ny la chasteté de Iulia : car chaste mourray-je pour m'aller plaindre de ta vilennie deuant le Iuge qui voit & cognoit toutes choses. Est-ce à toy à me contenter qui m'as osté ce q̄ tout le monde ne scauroit me restituer? Non non, c'est à Dieu qui me contentera, punissant les deux bourreaux de la virginité d'une fille malheureuse. Le Ferrarois s'effaioit encor de la cōsoler, & la redre quoie par ses parolles & caresses, mais elle le regertant luy dit. Te suffise, homme brutal, d'auoir fait à ton plaisir de moy, & auoir rassasié ton desordonné appetit, ie te prie de grace que tu me laisse aller en paix, car te voyant le cœur me creue, & t'escourant ie pers toute paüence. A quoy le galant obeit, craignant que quelqu'un ne suruint, lequel oyât les plaintes de la fille, & oyant le discours de son rauissement, n'en allast faire le recit à l'Euesque qui haïssoit à mort ces vilennies. Allez que les galans s'en furent, la fille violée se commença prendre à ses beaux cheueux, & fondât toute en larmes se print à dire: Helas! bon Dieu est il possible que la rigueur de ta iustice se fait tant aspere sur moy, que pour mes fautes passées, j'aye enduré vne penitence si dure? Ah pere eternal, & de quel œil oseray ie regarder mes parens, apres auoir perdu

perdue qui me rendoit honorée en toute cōpagnie? Je ne scaurois dissimuler ce que couourir ie ne pretens, ny faindre ou la chose me touche de si pres. Il faut effacer ceste tache par le moyen de ma mort, laquelle sera aussy soudaine, comme la trahison du meschant a esté cruelle pour massacrer ma chasteté, & continée. Ainsi tout aussy tost qu'elle eut dit ce mot, elle se recoiffe: & ayant essuyé ses yeus, s'en va à la ville, en la maison de son Pere, lequel de malheur, estoit encor absent. Là elle se veit de ses habits plus precieux, s'attiffoit & mignotte, comme si elle fust allée à la feste, & prenant sa sœur plus jeune qu'elle, en sa compagnie, ayant fermé la porte de la maison, s'en alla chez vne sienne tante, femme sage, & discrete, laquelle gisoit aulict fort malade. A ceste cy avec souspirs, sanglots, & larmes, la pauvre fille racompte tout le fait, & luy declare les pointz de son desastre. ¶ Ce fait, entrant en vn extase, & transport d'Esprit, à demy desesperée, cesse de plourer, genür, & souspirer, disoit ainsi. Et quoy, est-ce maintenant qu'il se faut plaindre quand le cœur est besoing que monstre le plus de sa force? La Dieu ne plaïse que celle la demeure en vie, laquelle a perdu l'honneur, lequel seul luy causoit le desir de viure. Et quelle vie est celle, où l'ame est assaillie de mort, & l'esprit affoyblé par infamie? Non non, jamais homme ne me montrera au doigt, pour celle Iulia, que le paillard infame auroit corrompu, s'as qu'elle punisse d'elle en soy mesme la faute: Ma fin donnera à cognoître à chascun, & fera foy à tout le monde, que ç'a esté par force que le corps est pollü & violé, demeurât tousiours mô esprit entier & sans aucune tache de cōsentement à telle paillardise. C'est à vous, ma tante, à declarer à mes tristes parés ceste malheureuse desconuenue, & à dire à chascun que Iulia a perdu l'honneur en ce qui est apparoissant, mais que sa conscience s'en va tesmoigner au

Ciel son intégrité, & la cruauté barbareſque du malheureux, qui cauſant la perte d'une partie en moy, fait que volontairement je vay immoler ma vie aux ondes pour lauer les ſouilleures du corps, leſquelles j'ay receuës en moy par la paillardife du voleur de ma vie. Ayant dit cecy, elle ne voulut attendre la reſponſe ny remonſtrances de la ſage dame, qui s'appreſtoit de la deſmouuoir de ceſte fiere entrepriſe, ains s'e alla tout droit vers la riuiera d'Oglia, & eſtât ſur le bord d'icelle, elle s'eſcria, diſant, Reçoy, mon Dieu, en tes mains celle qui ne peut viure, ayant perdu la cauſe de ſa vie, & ſoudain ſe lança en l'eau, la teſte la première, là où ne fut guere ſans donner le ſigne de ſa mort, eſtant abſorbée & engloutie par les ondes. Sa ſœur, voyant caſ ſi piteux, ſe miſt à crier & lamenter, preſte preſque à la ſuyure par trace, ſi le peuple ne fuſt ſuruenü, lequel aduertü du fait, le feiſt ſoudain entêdre à l'Eueſque. Dieu ſçait en quel trouble fut toute la ville pour la nouveauté du fait, & de quelle peine on euſt eſtreinê le galand, cauſe de ce deſastre, ſ'il euſt eſté attrapé: tant y a, que le ſeigneur Loys Gonzague feiſt peſcher le corps & le feiſt enterrer en la place commune de la ville, ne la voulant mettre en terre ſaincte, à cauſe de ſon deſeſpoir, eſperant avec le temps d'y faire eſleuer en marbre ou bronze vn tombeau digne de la louange & vertu d'une ſi vertueuſe fille, le corps de laquelle fut accôpagné des larmes & pleurs de toutes les dames de la ville: leſquelles honoroyent la chaſteté violée de celle qui fait honte aux ſolles, leſquelles ſont plus de parade d'un maſque d'intégrité, que ceſte-cy de la meſme perfection requiſe aux plus accomplies que la terre porte, & qui neantmoins ne peuuent reſiſter à la ſimple apprehenſion des aſſauts d'amour: tant s'en faut, qu'il y faille uſer de force. Apprenez donc, filles, non à vous noyer, ny forſaire à voſtre corps: mais à reſiſter

aux charmes & piperies des amans, & à ne donner occaſion de pourſuite par les ſignes attrayans & œillades peu diſcrettes: deſquelles la jeuneſſe ne fait que trop ſon proufit. La force de chaſteté ne conſiſte point à reſpondre doucement, à repliquer accointement, à reietter les demandes inciuiles des pourſuyuans. Ce ſôt des amorces que ce parlerement, ce ſont des traictez d'Amour que ces hantifes, & le feu de Cupidon que toutes ces delicateſſes. Fuyez, comme Iulia, les approches, & euitiez la parole de celui qui ayme plus en voſtre beauté exterieure, que celle qui vous fait l'ame reſplendiſſante, & qui painct l'honneur ſi viuement en voſtre face, & l'engraue tellement en voſtre cœur, qu'à la mort & à la vie ceſt immortel renô fait viure la memoire de voſtre intégrité.

Fin de l'hiſtoire xxv.

## SOMMAIRE DE l'Hiſtoire xxvi.

**I**L me ſemble qu'afſez ſouuent, & en diuerſes manieres nous auons eſpluché quelle eſt la force d'Amour, & quelz en ſont les effetz, depuis que les hommes ſont abreuuez de la poiſon plaiſante, que l'appetit, ſenſuel leur verſe, au preiudice bien ſouuent de ceux qui ſe païſſent de telles folies. Et n'eſt beſoin de reduire en memoire ce qui eſt deſia aſſez deduit des forces que ceſte ſotte paſſion a au cœur des hommes, leſquelz s'y aſſubiectiſſans, comme ſ'il eſtoit impoſſible d'y reſiſter, ſont des folies ſi s'egalées qu'un Triboulet ſeroit aſſagi ſ'il en faiſoit de moindres. Et faut croire que ceſte infection eſt venue plus du pervertiſſement de la nature des hommes, que de la perfection

d'icelle : quoy que l'on se vante que l'Amour a naissance du plus parfait qui soit en l'Esprit des humains. Mais ie ne scay ou ces discoureurs ont trouué ceste belle Philosophie, & sur quel plan ilz bastissent le fondement de leurs raisons : car ie ne voy rien qui puisse recommander ceste passion, qu'une indiscrete façon de vie : par laquelle les amans se monstrent les singuliers sur tous ceux qui solient en ce monde. Et d'autant qu'il me fâche d'Employer le temps sur argument tant notoire, & de le diuersifier avec infinité d'exemples, ie me contenteray de vous amener vne histoire aduenue de nostre tēps, par laquelle vous colligerez à veüe d'œil si ce que i'ay dit des effets de sordonnez des amans, est veritable. Et si celuy a dit verité, lequel estime la maladie d'Amour semblable à la sureur de ceux qui sont saisis du malin Esprit. Ausy à dire le vray, ce monde est vne propre cage remplie d'une infinité de solz, & de nyais de diuerses especes, tellement que ceux qui pensent estre les plus sages, donnent par leurs œuures, le tesmoignage seur de leur aueuglemēt & folie, laquelle est de tant plus excessiue, comme ilz se persuadēt de bien faire, lors que suiuaus le conseil de leur pensēe, ils tombent en des perils & dangers, de squelz puis apres il leur est difficile de se depestrer. Et afin que ie ne vous detienne trop longuement, il faut que ie vous recite comme l'Amour feit folier vn gentilhomme Milannois pour iouyr de sa Dame, & en quel danger il se mit pour vn plaisir de si peu de durée, le nom duquel est celé par l'auteur, seulemēt l'appelle Cornelio: afin de le discernier d'avec les autres introduits en la presente histoire, laquelle estāt veritable vous donnera du plaisir, par la diuersité ioyeuse de ses succez.

DIVERS

DIVERS ACCIDENS ADVENUZ à vn Gentilhomme Milannois, pour l'amour d'une sienne fauoritte.

HISTOIRE. XXVI.



PRES la deffaitte & routte des Suiffes, entre saint Donat & Melignan, faite par la vaillance & bonne conduite de ce grād Monarque des Gaules, François premier du nom, vray pere & instaurateur des bonnes lettres, & que Maximilian Sforce eut par son mauvais gouuernement perdu l'estat & seigneurie de Milan, aduint que le seigneur Iean Iaques Triuulfe, feist tant que la faction des Gibelins fut du tout chassée de la terre Milannoise, de sorte que les Lombards Gibelins se retirerent pour la plus part à Mantouē, leur ayant permis ceste liberté le seigneur François Gonzague, Marquis de Mantouē. Or ces bannis s'attendoyēt de recouurer leurs biens & pais par le moyē de l'armée de l'Empereur Maximilian, mais il aduint tout autrement: car la maiesté estāt venue iusques aux portes de Milan, s'en retourna avec sa courte honte, & sans guerres s'arrester en son pais d'Allemagne, estant pour lors dās Milan ce grād Capitaine Charles Duc de Bourbō, au nom & comme Viceroy de François Roy de France, la courtoisie duquel fut si grande, que la plus part des bannis retournerent en leurs maisons, & iouyffans de l'aide de leur liberté: d'autres s'en allerent à Trente, sous l'ombre & faueur de François Sforce duc de Barry: les vns à Romme, les autres au Royaume de Naples ainsi que la Fortune les guidoit, & cōme pl<sup>us</sup> ilz se voyoyēt careffez des Princes & seigneurs des villes esquel les ils se retiroyēt. Entre ceux qui prindrēt la route de

Mantouē

Mantouë, fut ce Cornelio que ie vous ay dit, & pour lequel ce discours est basti, homie, gentil, accort & beau, & autant bié nourry que Gentilhomme qui fust en Milan: au reste, vn des plus riches & mieux aisé de toute la cité. La mere duquel auoit si bien fait par ses menées, que les biens & patrimoine de son filz luy auoyent esté donnez, quoy qu'il fust de la ligne des Sforces, voire des principaux de ceux qui taschoyent à chasser les François de Milan. Cornelio, auant partir de sa cité, auoit tant pratiqué que par sa courtoisie, bonne grace & long seruiue, il auoit acquis l'amour, & faueur d'vne des plus belles damoysselles de la riche cité, nouvellement mariée, & qui estant de grâd maison, l'auteur n'en a voulu dire le nom, se contentant aussy de la nommer Camille: l'absence de laquelle luy estoit beaucoup plus dure à supporter, que le bannissement qui le renoit esloigné des siens, d'autant qu'oultre la grand' jeunesse de sa dame, & la beauté singuliere qui la recommâdoit entre les Milannoises, il se scauoit estre reciproquement aimé: tellement qu'il n'y falloit que la commodité, le temps & le lieu, pour accomplir ce que le plus les amans pretendent par leurs poursuittes, dequoy il n'auoit eu rien que la parole, & icelle assez froide, & quelques lettres qui ne pouuoient autre chose qu'allumer vn feu, & faire estinceller les braises qui sembloient assoppies au cœur & estomach de l'vn & l'autre des deux amans, lesquelz se paissoyét du vent de quelque esperance. Or la plus grande pratique de leurs amours, eux ne pouuans parler ensemble, vint par le moyé du Cocher & charton qui la conduisoit lors qu'elle alloit s'esbatre, lequel d'autrefois auoit seruy la mere de Cornelio. A cestuicy le Gentil homme amoureux asséuré par les œillades de sa maistresse, qu'il n'estoit esloigné de sa grace, & qu'elle brusloit de mesme desir, dôna vn jour vne lettre pour

bailler

bailler à Camille, la teneur de laquelle estoit telle que s'ensuit.

*Lettre de Cornelio à Camille.*

¶ Si la gentille nourriture ne nous incitoit plus que les plus grossiers d'entre le peuple à nous aimer & caresser, ie penseroy, Madamoysselle, que la passion que souffrent ceux qui aiment, fust vn chastiment q' Dieu enuoye sur la gaillardise de nos pensees: mais voyant & cognoissant à l'œil, que nature nous semond à aimer la perfection de beauté telle que celle qui reluit en vous, & d'honorer celle grande vertu qui vous fait admirable, avec les graces, honnestetez & courtoisie dont le Ciel vous a foisonnée, ne faut s'esbahir si je suis le captif de vostre beauté, & l'esclau de vostre douceur, qui vous prie par la presente, ne pouuât la langue faire son office, qu'ayant esgard à mon amour loyal, à ce que ie souffre au merite de ma fermeté & constance, vous me faciez ce bien que ie puisse scauoir par voz lettres, si ce que les regardz me font esperer, & les œillades presque croire, me peut asséurer de mon esperance, qui est que ie pense estre l'aimé & fauorit de la plus belle & honeste damoysselle de l'estat Milannois. La où si mon bon heur veut que je soye celuy tât aimé du Ciel, & caressé de fortune, que vous auez choisi pour seruiteur vous pouuez asséurer que jamais gentilfemme ne fut mieux seruie, ny Dame plus obeye que vous serez de moy: qui attendant l'arrest, & sentence de vostre bonne volonté, baise les mains de vostre douceur en tout humilité.

La Damoysselle qui estoit au vif naurée de l'amour de Cornelio, & qui volontiers, si l'honneur luy eust permis, eust commencé la partie, fut plus que satisfaitte en son Esprit, & bien-heura l'heure que son cœur auoit prins le complot d'aimer, veu les bonnes parties desquelles Cornelio estoit doué entre tous les gentils hom-



hommes Milanois. Or quoy que la honte luy defendit d'escrire, & sa reputatiō luy clouist la bouche pour ne faire cognoistre si tost à l'amant l'affectiō par laquelle elle luy estoit vouée, si ne peut elle tant commāder à foy mesme, & resister à l'Amour, que sur l'heure oubliant deuoir, regettant la honte compagne ordinaire des Dames de sa sorte, & obeissant à son cœur qui l'esquilloit de contenter Cornelio par la correspondance de volenté en Amour luy respondit, & escriiuit en ceste sorte:

*Lettre de Camille à Cornelio.*

Monsieur, quoy que ce soit grand simpleesse à vn jeune homme de faire son proufit de quelque coup d'œil getté à l'esgarée par vne Damoyfelle, qui ne pense à rié mois, qu'à se laisser maistriser par la tyrānie d'Amour, si est-ce q̄ ie ne veux nier, afin de vous gratifier en quel que chose que mes œillades, n'ayent esté plus eprises & assises sur vous que les communs regardz, que nous affeons sur toutes personnes, & que ie n'aye eu vn certain instinct de vous caresser, & vouloir plus de bien qu'à tout autre: mais ie ne veux pour cela que vous tiriez ces faueurs en consequence, & que me voyant si prompte à vous œillader, vous pensiez soudain que quelque transport me le face faire, estant telle que ie suis, & ayant vn mary, à qui l'honneur me commande de donner mon cœur, le rapport de mes affectiōs. Ie vous mercie des louanges que me donnez, & les accōpre à tout bien, venant d'vne personne tant hōneste, & d'vn gentilhomme si vertueux q̄ vous, & ne desdaigne point l'Amitié que me portez avec tout tel respect que le ranc q̄ ie tiens me cōmande: qui est cause que ie me refens de vous accepter pour amy, & vous tenir pour celuy, qui ne voudriez rien attéter, qui peüst prejudicier à l'hōneur d'vne Damoyfelle. A tant vous susfise, d'estre aimé sur tout autre. Et contentez vous du

mot

mot que ie vien de dire, lequel me fait rougir de hôte, pour parler plus que mon deuoir ne me commāde. Le present porteur sera deormais le fidelle messager de nos affaires, sans qu'il faille vser de lettres, lesquelles pourroyent causer la ruine de nous deux. Priant Dieu vous donner l'accomplissement de voz desirs, avec le contentement de celle qui vous aime pour voz vertus, gentillesse & courtoisie.

Ceste lettre donna cœur au Milanois de poursuyure sa pointe, & auoit si bié besoigné avec le Cocher, que leurs affectiōs estoient si correspondantes, qu'il ne falloit plus que le temps opportun & le lieu propre pour effectuer le complot de leurs desseins. Mais vous sçavez combien les aises des hommes sont durables, & si la Fortune (si Fortune se doit appeller la vicissitude & changemēt des choses) laisse longuemēt en plaisir celuy qui semble jouyr de ses caresses. Il ne faut que vne bouffée de vent à faire choir d'vn arbre les fruietz les plus beaux qui seruent d'embellissement & parure à tout vn verger: aussy vn peu de disgrâce, vn soudain desastre aneantist & met à bas en vn rien la grandeur, richesses & aise des hommes: & lors qu'on pense bastir le fondement assureé de sa prosperité, c'est en ce temps q̄ tout se change & est peruertuy l'ordre de noz conceptions en vn desordre & confusion nō attendue, ainsi qu'il aduint à Cornelio lors que moins il s'en doutoit. Cornelio donc estant sur le point de iouyr de sa Dame, voycy les François qui s'aperçoiuent des menées de ceux qui estoient de la ligue Sforcienne, de laquelle ie vous ay desia dit que ce Gentilhomme estoit l'vn des chefs, qui fut cause qu'il luy fallut vuyder & ployer hardes sans trōpette, autrement il ne luy alloit pas moins q̄ de la vie. Ce depart luy fut aussy fâcheux, comme desplaisant à sa Camille, laquelle outre l'ēnyuy de l'absence de son amy, la crainte qu'elle auoit qu'il ne

fuist

fust surprins par les chemins, ou trahy par quelqu'un auquel il se seroit lié, luy donnoit autant d'estocq au cœur, comme elle bastissoit de pensemens sur ceste occurrence. En ces passions de l'esprit & alterations de son cœur, la jeune damoyelle sentoit vn ne sçay quoy qui n'a point de nom en l'Amour, qui luy ardoit & consommoit les parties plus sensibles de l'ame, la faisant se nourrir de souhaits, & desirer ce que d'autres fois elle eust fait conscience d'ôïroyer à son amant: auquel elle parloit absent, comme si elle l'eust veu en sa presence, disant: Et quoy, seigneur Cornelio, faites vous si peu de cas de vostre Camille, que de l'auoir ainsi laissée pleine d'ennuy & chargée de tristesse, sans l'auoir confortée d'un simple à Dieu, auant que partir pour aller commécer vostre exil? Est-ce la ferme amitié que vous vantiez tant me porter, que de refuser la parole à celle qui ne faisoit aucun estat de sa vie pourueu que ce fust pour conseruer la vostre? ie voy bien que lors que nature a produit les femmes, elle leur a aussi engraué vn esguillon de vehemence d'Amour au cœur, afin qu'elles estant coiffées de l'amour de quelqu'un, les hommes eussent de quoy se venger de leur rigueur, les voyant si folement affectionnées. Mais de quelle rigueur ay ie vus enuers vous, que ie n'en aye senty les premieres apprehensions, & qu'en forçant mon vouloir ie n'aye plus eu d'esgard à vostre vie qu'à mon honneur & gloire? Quel moyen ay-je eu jusque icy de recognoistre celle amitié, de laquelle vous châtiez les passions en voz lettres, & m'en faiez entendre les discours par le commun messager de nos amoureux? Las! si faute y-a, elle doit estre imputée à vostre peu de soin, ou à la feinte amitié de vostre ame, & non à moy, qui sens à present que vaut l'absence de ce que l'on aime, & quelles sont les trauerfes qu'endurent ceux qui sont saisis de ceste douce frenaisie, laquelle

m'a

m'a priuée de ma liberté pour me conuertir toute en vous ô Cornelio, qui tenez si peu de compte de vostre Camille. Mais qu'ay-je dit? quelle occasion ay-ie d'accuser celui que la mesme necessité a forcé de laisser ses parens, pais, biens, amys, s'il ne vouloit rassasier le courroux de ses ennemis par le pris de sa teste? Non non Camille, tu as l'heur d'un costé, & le defastre de l'autre, qui animét & amortissent par interualles tes aises & lyesses. Heureuse certes suis-ie d'estre aimée d'un tant honneste, beau, & courtois gentilhomme qu'on Cornelio, & malheureuse le voyant ainsi esloigné de moy au temps que ie pensay iouyr du bien de nostre accointance, comme les choses humaines sont entremellées de douceur & amertume, & de quelz apastz sont façonnées les tables qui sont proposées à nos cœurs pour le rassaiement de nos plus grans desirs. Quoy que ce soit, j'ay vn amy, auquel, à quelque pris que ce soit, ie feray sentir la force de mon amitié, & le desir que j'ay qu'il voye qu'il est le gentilhomme seul aimé de moy, & duquel, sans autre, je desire la grace, comme aussi (si ie ne me deçoy) ie pense estre seule en luy, pour seule ainsi apparier les deux cœurs, les corps desquelz sont separez par l'inclemence des hommes, & deffaveur de nostre mauuaise fortune. Cornelio, qui estoit fugitif à Mantouë, estoit en aussi grand soucy pour ceste mesme cause que pour son salut, & s'asfoueroit, comme de mourir, du malaise & peu de plaisir de sa Dame: ce qui le faschoit d'autant plus, n'ayant personne à qui se fier pour luy enuoyer de ses nouvelles: pource se plaignoit il à part soy, disant en telle sorte: Pourquoy m'a fait la Fortune experimenter l'heur d'un amour reciproque pour sur le point de la fin de mes peines, me faire entrer en l'abisme profond de tant de douleurs que ie me voy appareillées? Mais de quoy nous serueut les grandeurs n'y les faueurs des

Princes, puis qu'vne seule bouffée de vent, qui soit contraire, nous fait courir vne fortune si estrange? Si j'estoye vn simple marchand ou courtisan, l'ennemy n'auroit affaire de se foucier de mes faictz ou pratiques, & moy encor moins de soing des menées qui se font parmy les grandz. Las! faut il que pour l'appetit d'autruy je soye chassé de mon pais, priué de mon bié, & esloigné de ce que j'aime? Ouy: car l'honneur symbolisant avec nos cœurs, & estant graué en noz pensées, nous fait aussy suivre ce qui rend nostre nom honoré, & la memoire de nos faictz recommandée: autrement il seroit meilleur pour nous d'estre bergers & bouuiers que Gentilhommes, si le seul plaisir gouuernoit ou deuoit regir la vie de l'homme. Et que n'est morte la conuictise aussy bien que la purité, & q'chacun, contét du sien, cessait d'enuahir le bien d'autruy, afin que les Rois fussent seurs en leurs thrones, & les Princes en leurs Palais, plustost que voir desheriter les seigneurs de leurs estats, & les Princes de leurs gouuernemens? Si il estoit ainsi, ie ne viuroye sans toy, ma Camille, & tu n'aurois cause de gemir le defaictre de tō seruiteur, lequel pour estre fidelle à son seigneur, ne peut aussy vser de son deuoir enuers toy, qu'il aime, honore & prisé sur toutes les choses de ce mode. Mais quel domnage pouuoit faire la presence d'vn seul homme aux François qui sont dans Milan, eux estans saisis de tout ce qui est fort & muni en la cité? Las! c'est quel que enuie secreta de l'Amour mesme, qui ne veut que je jouysse des graces de celle qui merite vn seruiteur plus riche, grand & honnesté que ie suis: toutes-fois si l'Amour n'estoit que nud, & qu'vn auenglement & Iegereté n'accompagnaissent point ceste nudité, je me seroye fort d'emporter le pris sur tout, veu ma constance & fermeté, laquelle est montée au feste de sa perfection, telle que ie sache homme sous le Ciel, qui me puisse

puisse deuancer en constance & loyauté, & que l'on prise tant qu'on voudra ceux qui sont par imagination seulement louangez de telle vertu, laquelle ne consiste point en la seule Idée de ceux qui descriuent les amours de ceux qui ont iadis fait profession de bié aimer. Au fort, me contenteray-ie en ce mien malheur de reuerer l'image de ma Camille peint en mon ame, & en ma sououenance de la tenir si chere, qu'autre ne pourra donner si viue attainte à mon cœur, q' d'y burler le nom d'autre que de ma maistresse, & moins y planter affection autre que celle qui se rapporte à ma Camille: la memoire de laquelle enflamme de plus viues & ardentes estincelles mon cœur, que ne faisoit presque la presence, me lançant les eclairs de ses yeux estincelés. Aussy estant famelique cōme ie suis, ne faut s'esbahir, si esloigné de la viade propre & tant desirée par les appetitz de mes desseins, j'é suis en plus de peine, & si la jouissance perdue me donne ce creue-cœur, & la peur de n'y attaindre me fait lāguir, saisissant mō ame de telle forte, q' si ie n'ay quelque allegement, l'ay grand peur de ne dōner iamais aucune fâcherie à nos ennemis par mes menées. Cornelio menāt telle vie, & se tourmentant pour sa Dame, ne cessoit pourtant de frequenter les cōpagnies, & ne ressembloit point ces amās ombrageux, lesquelz nourris en l'escole d'vn Romāt de Tristan, ou Amadis, veulēt feindre le personnage d'vn Lutin solitaire qui fantaisiquant ses amours en l'air, se plaist és solitudes, & voudroit trouuer vne roche pauvre, ou q' quelq' Ange de bōne nouuelle lui portait la fin de ses douleurs: mais telles gēs ne sentent en rié la planette qui regist & cōduit les amās, la cōplexiō desquelz doit estre gaye: ains sont guidez de l'ecruellemēt & refroidnée cōplexiō d'vn Saturne mal plaissant ne souhaitās q' les ombres, & desireroiēt volōtiers que leurs dames fussent de ces Nymphes que les Poètes,

feignēt habiter par l'espeūr la plus secrete des bois, afin que persone qu'eux, ne iouyt de leur veue. La où le loyal amant fait preuue de sa loyauté es lieux ou il a moyen de monstrer les vrais effetz de sa constance, comme feit Cornelio: lequel frequentant tout bō lieu dans Mantouē, fut regardé de bon œil d'vne Dame Mantouane, laquelle en deuint si extremement amoureuse, qu'oubliant ce que l'honneur & commāde aux femmes, & la honte qui leur doit voiler les yeux, & reſrener les appetits, elle feit ce qui est plus propre & mieux feant à l'homme; à ſçauoir requerir l'amour & faueur de la partie ſouhaitée. Il est bien vray que ce fut vne vieille amie de ceste Dāmoyselle, laquelle s'adresſant à Cornelio, dans vne Eglise, luy vſa de telles ou ſemblables parolles: Il n'est gueres bien feant à gentil homme ſi beau que vous, & la courtoisie duquel est tant recommandée, de faire autrement que le renom le porte, & de feindre pour puis apres laisser vn gouſt d'vne extreme amertume. Le gentilhomme fut fort esbahy d'ouyr ainſi parler ceste Dame ſienne voisine, & pour ce luy reſpondit. Je ne ſçache, ma Dame, auoir de ma vie dementy ma parole par vn fait contraire de ce qui me ſera vne fois ſorty de ma bouche, & moins auoir vſé d'aucune forte façō de faire en deſ courtoisie, au moins que je m'en ſois peu aduifer. Que ſi ſans y penſer telle faute m'est aduenue, il me ſemble qu'elle me doit estre pardonnée, eſtant le peché plus erreui commun de noſtre nature quand il est fait par ignorance, que malice, ny corruption qui ſoit en l'Esprit. Pour ce vous plaira me dire en quoy je me ſuis tant oublié, afin que par vn deuoir contraire à ma faute ie ſatisface à ce que j'ay commis par inaduertence. La Dame l'oyant ſi bien parler, le priſa fort en ſō cœur & l'estima (comme il estoit) digne de la faueur de quelque grand & belle Dame, à ceste cauſe luy comença

mēça à deſcouurir de point en point l'affection de ceste nouuelle amante, luy remonſtrant la valeur, beauté & courtoisie d'icelle, qui n'estoient en rien cellées à noſtre amoureux: mais il estoit ſi ſimple en ſes loyauerez, qu'il luy ſembloit que le cœur d'vn bon compaignon ne ſuſt capable que de l'image d'vne ſeule belle, & n'eſt ſ'aperceuoit point que nos deſirs ſont ny plus ny moins qu'vn miroir, lequel reçoit toutes impreſſions ombraſeufes, ſas en laiter trace apres la veue. & pour ce faut que l'homme accort ne reſuſe iamais ſon aduerture, au moins ſi elle est digne que lon en face quelque compte, ſans ſ'imaginer les ſermetez qui ne ſeruent que d'embellir vne hiſtoire, & de donner occaſiō aux clers-voyāns de ſe moquer de telles reſueries. Cornelio donc qui estoit de ces amans les plus rares, & qui pour leur conſtance & loyauté mettent à fin les aduertes les plus eſtranges, oyant parler ceste bonne meſſagere, luy reſpondit fort courtoisement, & avec vn ſouſpir, lequel teſmoignoit aſſez de la peine qu'il ſe donnoit, & de la violence qu'il faiſoit à ſes plus ſecrettes penſées, & leſquelles il eust eſſectué n'eust eſté qu'il craignoit que le raport eſtāt fait à Milan de ſes amours il perdiſt l'eſperance qu'il auoit de venir à bout de ſa Canuille. Il parla donc en ceste ſorte: Je ne ſçauroy par quel moyen, ny en quelle ſorte me reuencher de l'honneur & faueur, qu'il plaist à ma Dame de me faire, avec l'oſſie ſi honneſte & gracieux de ſon accointance, voyant que nul merite mien, ny ſeruiſe que luy ont occaſionné de me faire preſenter ceste grace. Qui est & ſera cauſe, que tant que ie viuray, attendu l'obligation par laquelle je me confeſſe ſon reueuable en contre-echange de ſon Amour, il n'eſt bien, vie ny honneur, que volontiers ie n'employe pour luy complaire, & pour monſtrer ce que je voudrois faire pour ſon ſeruiſe. Tant y a qu'eſtant priuē de ma liberté cōme ie ſuis,

& mon cœur afferuy en lieu deu, il est impossible que je le retire, si la vie ne fuit incontinent les affections de l'ame: il vous plaira luy faire trouuer bon, mon impuissance en ce que me demandez, & le peu que j'ay pour me preualoir enuers vne si belle, honneste & courtoise Dame que celle dôt me parlez. Et pleust à Dieu que mon cœur fult auffy libre, comme elle merite d'être seruite, & q̄ mon ame n'eust d'autres impressions que celles qui communement agitent les hommes. Affeurtez vous qu'elle seroit satisfaite, & moy hors de suspicion de peu de courtoisie, ne pouuant accepter, ce qu'un plus grād que moy voudroit poursuyure, avec toute diligence. ¶ Et ia à Dieu ne plaist, que ie m'oublie jusques à la que de mespriser yn si rare & precieux dō, & que je moins estime, madame, pour-ce que vous auez fait en mon endroit, seulement la supplie me pardonner si ne peux luy obeir, & qu'en autre chose elle m'employe de toute telle obeissance que jamais dame receut d'homme qui luy eust voué seruite & vie. Plus honnestement, respond la dame, ne pouuiez vous refuser chose que d'autres voudroyent auoir acquise avec tout seruite, auquel le Gentilhomme pourroit faire voir à sa Dame la deuotion par laquelle il lui seroit altrait. Et ne puis penser que vous loyez si courtois comme l'on vous fait, ou que l'Amour ait iamais pris place en vostre cœur: puis que tenez si peu de compte de celle, qui par son honnestereté merite que les plus grands s'abbaissent pour contépler les perfections qui sont en elle. Et qui est l'homme, s'il n'est du tout desnaturé, qui voyant vne beauté telle, & se sentant souhaitté, voire poursuyuy instāmēt par femme de tel calibre que celle qui vous prie, voudroit quitter son aduenture, & laisser eschapper la Fortune tāt fauorable d'être ses maïs. Vous dites q̄ vous ne mesprisez point yn si rare & precieux don que l'amour de Madame: & qu'est-ce donc

que

que vous faictes? commēt a nom ce refus? De quel œil oserez vous desoi mais regarder celles qui la ressemblent, ayant fait si peu de cas d'elle, que vous ne meritez sinon pour la priuauté qu'elle vous donne. Cuidez vous que vostre beauté soit telle qu'elle face mourir les damoyelles pour la conuoirer? & qu'en la tenant chere, vous vsiez de telle dissimulation, afin d'accroistre vostre gloire par l'exploict de si grande cruauté? Allez vo<sup>o</sup> mirer, & faictes cē me vn Narcisse, afin qu'en deuant tāt amoureux de vous mesme, vous payez l'vsure du tort q̄ vous faictes à celle qui merite auce recōpense pour vous trop aimer, qu'un refus si mal appresté. Madame, dist Cornelio, vous me punissez trop plus rigoureusement que ma faute n'est extrauagante, m'accusāt de peu d'amour & d'inciuilité; là ou le mesme Amour est celuy qui me fait vser de descourtoisie enuers moy mesme, pour me punir en ce q̄ je ne puis satisfaire aux commandēs de celle dont me parlez, d'autāt q̄ j'ayme vne dame à Milan, à laquelle ayant donné ma foy, & consacré mon cœur, je seray Salemādre bruslant es viues flāmes d'amour, & bourrelant ma propre pēsee plustost qu'outrepasser vn seul point de ma loyauté. Estes vous, dist elle, de ces sots là, qui bastiffēt l'arc des loyaux amās, & sont gloire d'vne chose autāt requise en Amour, commela couardise aux affaires de la guerre? Estimez vous qu'une femme de bon esprit tiennē compte de ces eceruelez, qui pour l'opinion d'vne ne sçay quelle pretēdue loyauté, laissent escouler la bonne fortune qui leur est presentēe? Non non, toute dame, quoy qu'elle souhaitte d'être aimée, caressée & estimée, & q̄ seule elle desire le cœur de sō amāt, si trouue-elle mauuais qu'il refuse le biē qui luy est offert, mesmemēt, où le present merite, qu'on en face cas, afin que par ce moyé l'amant sache le point où consiste l'affection de sa Dame. Le cœur est vrayement dur.

& l'esprit peu gentil qui ne peut estendre sa pensée qu'en vn lieu, ny employer son art qu'à l'estroit d'une. Mais bien soit ceste loyauté tant louable que vous la faites, & la foy en amour digne d'estre gardée: ie vous demande en conscience, estes vous assuré d'une pareille volonté de vostre dame Milannoise au trop d'affection que vous luy portez? sçavez vous pour certain que seul vous estes aimé, & qu'en vostre absence, sans grand espoir de retour elle vous est si fidelle, comme vous vous montrez trop peu sagement esclave de son image? Non non, laissez ces resueries, & croyez que la femme qui est suiette à aimer, voyant l'obiet de son amitié hors de sa presence, ne pouuant viure sans que son inclination n'effectue ses desirs, fault qu'un autre entre en lice, & supplée au defaut de celuy qui deult se tenir fortifié en la place conquisse. Les femmes sont femmes, & suiettes aux mesmes passions que les vostres, & peut estre avec plus de vehemence, & sur tout là où l'effect n'a point suyuy la parole, lequel lie plus estroittement la volonté que l'appait de l'œil ou douceur du langage: car ou la iouissance s'en est ensuyuy, l'ose bien confesser qu'il fault vser de loyauté, & ne quitter point sa partie, luy gardant vne foy pareille comme vostre desir en requeroit la pareille de la chose aimée. Mais aimer en l'air, & sans esperance de voir l'assouuissement de son aise, outre la passion qu'en sent l'esprit pour trop attendre l'homme qui d'ailleurs seroit estimé sage & accort, emportera le tiltre de mal aduisé & indiscret. Pour ce, mon gentilhomme, changez de cor.téil, & prenez la Fortune lors qu'elle se presente, laquelle estant chauue par le derriere, ne pourra estre prise lors que vous la souhaitterez. A vous voir, vous me ressemblez les Esperuiers, lesquelz s'amusent à becqueter leurs gets le long du jour, sans moyenner la fin de vostre martyre. Faites de par Dieu, comme le

reite

reste de la jeunesse, & arrestez voz yeux & affectiōs en lieu qui reconnoisse vostre merite: & satis-faisant à la volonté, donnez par mesme moyen fin à tant de langueurs, qui affligent vostre ame pour tant aimer. La gloire de l'amour ne se rapporte point aux desirs de l'ame, ny à la simple poursuite, ou à l'imagination ombragée de celle qu'on reuere en sa pensée. Il fault passer outre, & voir la consommation de l'œuure, sans laquelle l'Amour n'est qu'un simple desir, & la table d'attente ou le paindre peut effigier tout ce que bon luy semble. Celuy aime pour vray, & tel se peut dire, lequel iouyt de ce qu'il a desiré: & comment aimeroit il aussy ce qu'il n'a point, & la force de quoy luy est incogneu? Cecy me fait dire que l'affection que vous portez à vostre dame, est plus tost firenaisie qu'amour, & opiniō que vray effect: & me semble qu'il vous seroit mieux feant de vous arrester à celle qui s'offre si liberalement, que beer ainsi à credit apres vne chose incertaine, comme font les mastins, qui de nuict abbayent à la Lune. Cornelio tout estonné du sermon amoureux de ceste vieille, prenoit si grand plaisir à l'ouyr deduire ses propos, que si elle n'eust si tost acheué, il n'eust eu garde de luy interrompre, mais voyant qu'elle ne disoit plus mot il luy respondit en ceste sorte. Combien que vos raisons ayant quelque iustice, & qu'une partie de vostre sexe soit taché de l'inconstance que vous m'auiez peinte & se plaise autant au changeant comme d'autres, s'arrestent sur la constance, & fermeté, si est-ce que mon cœur ne peut croire que celle que je sers s'oublie jamais en son honnesteté, & moins qu'elle mette à nonchaloir son fidelle Cornelio, & quoy que je n'aye onc cueilly le fruit tant souhaité, & requis par ceux qui aiment, si me fais fort d'estre autant bien aymé que gentilhomme qui viue: & ne peux recevoir pour veritable, l'experience me faisant voir le contrai-

T s te, que

re, que ceste miene poursuyte ne soit digne de porter le nom d'amour, plustost que de desir veu que je suis conuert en ma Dame, & elle me possede entieremēt: d'ou aduient qu'elle m'ayant pour sien, & moy iouissant de l'aïse que ie sens estāt possesseur de son cœur, ne fault que ie desire, puis que j'ay partie de mon souhait, lequel se parfera, lors que les corps accompaigneront l'vnion indissoluble de nos volontez par l'accomplissement du vray effait d'amour. Pour ce vous supplie ne me parler plus de l'inconstance de ma maistresse, laquelle ie sçay estre si ferme, qu'il n'est homme tant beau, sage ny accort soit il, qui puisse me priuer de moheur, & me frauder de l'espoir de mon aïse.

Au reste ie suis resolu en mon opinion que tant que ie pourray faire pour ceste belle Dame, qui m'offre son amitié, ie le feray, sans le respect de la loyauté que ie dois à la Dame de mon cœur & pensée, vous merciāt de voz aduertissemens, & elle de l'honneur qu'il luy a pleu me faire, me choisissant entre tāt d'autres qui meritent mieux ceste faueur que je ne fay. La vieille voyant que ce seroit en vain qu'elle espendroit ses paroles, pensant gagner le Milanois passionné, s'en alla vers la Mantouane, à laquelle elle feist rapport de tout ce qu'elle auoit discouru sur le fait d'Amour avec Cornelio, l'asseurant qu'il estoit lié ailleurs, & tellement captif, que la mesme loyauté n'estoit plus loyalle que il se monstroït à sa fauorite. Or quoy que ceste belle dame fust marrie, confuse & estonnée de ce refus, & que vn desdain la feist quelque peu aigrir cōtre la descourroïse du Milanois, à la fin neantmoins, mesurant son affection selon ce qui est le plus requis & desiré en amour, elle fait de necessitē vertu, & s'appaissant sur son desastre, loua beaucoup en son cœur la fermeté de celui qu'elle souhaite de tant plus sien, comme elle le iugeoit digne d'estre fauorit par la constance tellement qu'

amor-

amortissant peu à peu l'ardeur de ce feu d'amour qui la bruloit, elle conuertit ceste passion demesurée en vne amitié chaste & fraternelle, tellemēt que Cornelio la frequentoit souuēt, & elle le caressoit avec l'honneur toute telle que fait le proche parent celle qui luy est liée de consanguinité durāt ceste pratique, la belle Camille, qui n'auoit non moins oublié son Cornelio, que luy effacé de sa memoire les beautez de sa Dame, estoit en soucy de le voir, & le satisfaire de tant de travaux qu'il enduroit pour elle, & recompenser de la ferme, & à nulle seconde loyauté, qu'elle sçauoit luyre en l'ame, & es desirs de son bien aimé Cornelio. Elle luy escriuoit souuent, & receuoit aussy de ses lettres: mais tout cela, au lieu de donner quelque refrigerē à l'ardeur de leurs cœurs passionnez, seruoit de mesme que fait l'eau qu'on jette sur les charbons ardēts de la forge, lors qu'on forgeon donne façon à sa besoigne: & toutesfois & l'vn & l'autre allegeoient en se passionnant le plus, qu'ilz pouuoient l'alteration de leurs ames. Vn jour entre autres. Cornelio escriuant à sa Dame, mist ces couplets à la fin de sa lettre:

*Estrangement tourmenté*

*De passion amoureuse,*

*Ne suis en rien contenté*

*Que de peine douloureuse:*

*Estant loing du saint obiect,*

*Lequel bienheure ma vie,*

*Et sans lequel mon proiect*

*À la mort bien tost me conuie,*

*La presence a peu nauurer*

*Le cœur, qui tousiours desire:*

*Mais l'absence deliuerer*

Ne le

Ne le peult de ce martyre.

Ains faut que le corps ait lieu  
D'où le cœur onc ne desplaie,  
Et qu'esteignant ce mien feu  
Avec le doux de ta face.

Le soye vny par effect  
Au subiect qui tient mon ame.  
Enclose dans le parfait  
D'une vine & sainte flamme:

Laquelle en vie me tient  
Pour me conseruer, & faire  
Que toy, d'ou mon bon heur vient  
Pouruoies à mon affaire:

Afin que loing i aye l'heur,  
Me souuenant de mon aise  
D'appaiser la grand chaleur  
De ceste amoureuse braise.

Laquelle esteindre ne peut  
Tant ie me play en la peine  
Que souffrir pour toy ie veux,  
Quoy que mon ame elle geine:

Aimant mieux ne viure plus  
Que perdre ce que desire,  
Que ne voir les biens voulus,  
Ausquelz plus mon cœur aspire.

Camille ayant leu cecy, entendit tout aussy tost le jargon de son amant, & cogneut à quoy tendoit ceste belle Philosophie, elle estant menée de desirs semblables, & ne souhaitant moins l'acointance du Millanmois exilé qu'il faisoit les embrassés de sa mieux aimée.

mée. A ceste cause trouua elle le moyen de luy escrire la lettre suyuant:

*Lettre de Camille à Cornelio.*

Vous voyez monsieur, comme Fortune addoucit sa rigueur, & se montre amie de nos desseins, nous offrant la commodité tant desirée pour nous entreuoir sans danger de personne, d'autant que mon mary s'en va ces iours cy aux champs pour quelque temps, s'il estoit possible & que vostre commodité le peult souffrir ie voudroye que fussiez par deça, afin que communiqans ensemble de nos affaires, ie peusse vous satisfaire plus priuément vous estant présent, que ie n'ose vous les descouuir par lettres, ayant des choses de tel le consequence à vous dire, que c'est vous seul qui en pouuez estre le secretaire, vous penserez à vostre fait.

La toute vostre Camille.

Combien ces nouuelles despleurent au gentil Cornelio, ie le laisse penser à vous loyaux amoureux, qui sans esgard d'honneur pareil, ny dommage vous lancez dans l'abisme de tout plaisir, & enuoyez avec peu de loisir les pauvres mariez en Cornouaille, sans que pour cela il leur faille humer l'air de la marine. Dieu sçait comme vous glorifiez & haussez iusques aux cieus vos glorieuses & hardies contreprises, sans oublier d'y enclorre le los de celles, qui pour satisfaire à leur folie, & voz importunitéz, ne font conscience de souiller leur renommée, & de denigrer les maisons de leurs espoux, & la gloire de leurs ancestres: chargeant de vilenie le nom de leurs enfans, desquelz elles deussent estre plus soigneuses que de leur plaisir & de la sole poursuite de voz amours. C'est pourquoy pour le jourd'huy les enfans font si peu de cas de leurs peres pretendus, & que les freres ont si peu d'amitié ensemble, d'autant que la couche estant foulée, le sang meslé, & le los de mariage aneanti, l'affection ne peut men-



tir, & ne sçait l'enfant respecter celuy que natureluy apprend n'estre point son pere. Mais j'en parle plus auant que je n'auoye point entrepris. Tanty a, que je me fay fort que les femmes de bien ne trouueront rié d'estrange là où la vérité marchera aiant l'enseigne du tesmoignage de ce que nous mettons en euidence.

Ayant donc Cornelio, receu cest aduertissement, & entendant bien de quelz affaires sa Camille vouloit communiquer avec luy, fut tout confus, & perplex: d'vn costé, l'amour le forçoit d'obeir à sa volonté, & satisfaire au desir de sa Dame: de l'autre la crainte de mourir, & l'honneur qu'il pouuoit perdre faisant ce voyage, luy estaignoit ce desir tout ainsi qu'il luy naissoit en la pésée. La raisõ barailloit avec la partie sèuelle, & l'appetit s'effayoit de surmôter ce que le deuoir commade à tout hõme de bon iugemét. Il ne sçauoit enquoy se resoudre, la mort luy estoit assurée allant à Milan, s'il estoit cogneu par ceux de la ligue françoise. Et s'il laissoit escouler ceste occasion, il se voyoit en danger de perdre sa maistresse, se voyát ainsi méprisée de luy. A la fin moitié resolu d'aller, & en partie dissuadé, s'en alla trouuer vn sien amy nommé Delio, homme qui de nostre téps a assez gentiment illustré par ses beaux escrits la langue Italienne, le quel aussy estoit de ce temps à Mantoue, & qui sçauoit tous les affaires de ce jeune amoureux, le quel estant deuant son Delio, luy donna la lettre de Camille à lire, & par mesme luy requeroit conseil sur son aller, ou demeurer. Delio, qui auoit d'autres fois fait pratique de l'amour, & qui sçauoit bien combié valoit l'aune de telles folies, s'apperceut assez tost de la delibération de l'amant, & q̄ quelquel cõseil qu'il demandaist, si auoit-il resolu de faire le voyage, pource faisant l'office d'vn vray amy, s'effaye de luy oster de la fantasie disant telles ou pareilles paroles: Combien que je sache que ceux qui sont attains

du mal d'aimer sont de mesme q̄ tout autre malade, & que toutes choses nuisibles & defendues, leur sont les plus cheres, si ne laisserai-ie pourtát à faire l'office d'vn bon medecin, ordonnant ce qui sera le plus necessaire pour vostre maladie, afin que selon vostre bon iugemét & gentil Esprit, vous regardiez à ne vous mettre en danger auát q̄ vostre mal soit du tout deploré, & s'aspoir de guerison. Et d'autant que je voy q̄ vous voulez q̄ sans pãssion le conseil de vostre fait soit appliqué à la partie offensée, qui est l'ame, ie serois d'auis que vous le premier changiez d'affectiõ auant que je passe outre à consulter la matiere & debatue, & resoluë en vostre esprit. Ie sçay, & le cognoy à voz contenance q̄ vous n'auiez autre complot ny desir que d'aller voir Milan pour jouyr de la beauté rare & exquisite de vostre Camille. Tout ce discours est beau & agreable, si la suite ne temperoit, voire n'estaignoit tout à coup l'aide avec vne infinité de periz & dangers, qui s'offrent en plus grand nombre, que ne furent les ombres infernales au filz d'Anchise lors qu'il print la routte d'enfer, guidé de sa Sibille. Vous sçauéz trop bien, que vous estes banny de Milan comme rebelle & atteint de crime contre la maiesté, & que tout aussy tost que on vous y sçaura estre, tout le monde ne vous sçauroit, garantir de mort. Au reste que vous ne faictez ny dictes chose de tant peu d'efficace soit elle, qui ne vienne aux oreilles de vos aduersaires, or pensez maintenant que nous sommes sur les feries de Caresemenant, si les espies trortent en pais pour sçauoir voz allées & venues, & si vous le sçaurez faire si secrettement que la fumée n'en sorte. Par ou scauriez vous passer que ne foyez recogneu pour tel que vous estes? Prenez le chemin de Cremone, de Soncin, Pizzioghiton, ou Lodi, commét eschapez vous qu'on ne vous cognoisse? Et quand tout cela n'y seroit rien, & que sans

**fans peril vous irez iusques à Milan, quelle assurance auez vous de la volonté de vostre Camille? Et que sçavez si elle vous a escrit plus par la difficulté du fait, & voyant l'impossibilité de tout moyen, que de desir qu'elle ait de donner allegeance à voz douleurs & martyre? Voulez vous qu'un plaisir fugitif & de si peu de durée soit la ruine de vostre honneur & vie, laquelle vous vendez au pris d'un aise ennuyéux & d'un plaisir plein d'amertume? S'il falloit mourir pour le seruaice de son Prince, ou en executant quelque beau fait, oultre le los que vous y acquerriez, vostre ennemy seroit contraint de louer & vostre hardiesse & la loyauté de laquelle auez usé à l'endroit de celuy à qui vostre foy est astrainte. Mais pour chose si peu honneste que faire tort à celuy qui vous aime, & souiller la couche d'un homme de bien, la mesme vie en est vituperée: pensez si le mourir en ce combat apporte quelque bonne & louable reputation à celuy qui s'y pert de son gré, & lors vous verrez qu'il vault mieux attendre en endurant, que hastier pour perdre son temps & renommée. Employez de par Dieu, employez ce hault cœur en chose de meilleure consequence, & l'effect desquelles vous face plus recommandé que la turpitude du nom d'adultere. Que si la chair vous demange tant, & conuoitez de faire l'Amour, n'allez point si loing querir vostre mal-encontre, veu que icy le pouuez faire à moins de frais, & sans que vous hazardiez ny reputation ny vie.**

Cornelio presque vaincu des raisons de son amy, & voyant qu'il ne pouuoit luy repliquer, tant estoit iuste la cause de Delio, luy respondit que la nuict lui donneroient conseil, & que peult estre suyuroit il son conseil, tant il luy auoit amené de choses qu'il deuoit craindre & desquelles aueuglé d'Amour & transporté de desirs, il ne s'estoit aperçeu iusques à present, le merçiat

au reste

**au reste de ses aduertissemens: lescquel il prenoit de luy comme du meilleur, plus loyal & fidelle amy qu'il eust en ce monde. Ainsi plein de pensemens, il se retira en son logis, & passa la nuict sans sommeil, fantastiquant mille occurrences sur ce que le Delio luy auoit remonstré: mais à la fin vaincu de sa sensualité, & faisant plus d'estat du plaisir de la chair que de sa vie, il proposa à quelque pris que ce fust de tenter le gué, & d'experimenter si la Fortune luy seroit iussy favorable comme il se la promettoit, esperant de iouyr de la Dame, & de se retirer sans peril. Ainsi l'endemain matin, il alla trouuer son grand amy: lequel ayant salué, il luy dist en ceste sorte: Seigneur Delio, je vous dis hier que la nuict me donneroit conseil sur ce que j'aurois à faire, maintenant que je voy que les choses succedent comme à mon souhait, il n'est peril ou d'ager quel que soit qui me puisse garder que je ne parcoureusse aux cōceps de mô esprit. Par ainsi je partiray dès demain, & prédray la routte de Cremone & de là à Lodi, & à Zurichco ou je logeray chez le cheualier Vistarini, puis sur le tard j'entreray dans Milan. Si la fortune veut que je meure, il ne m'en chaut, aussy bien si mon heure est venue j'ay beau fuyr: car Mantoué me pourra aussi bien seruir de tombeau comme Milan ou Cremone. Et si ie jous de ma Camille, y a il amât souz le Ciel, qui puisse s'esgaller à ma felicité, ayât eules despoilles d'une des plus parfaictes de toute l'Italie? Si la chose aduient contre mon esperance, à tout le moins Camille cognoistra que la seruitude qui me rend son esclau, est esloignée de toute dissimulation, & que s'il y a loyal amant au mode je luy peux estre esgallé, faisant ce que plusieurs, qui se glorifient de constance à bien aymer, n'oseroient entreprendre. Aussy quand tout est dit, la gloire de mes pensemens est si hault colloquée, que la peur ny espouuement de la mort, n'y sçauroit don-**

ner atteinte pour l'oster ou demouoir du feste de sa beatitude, m'estimant biheureux si en ceste poursuite, il fault que je perde la vie. C'est à present dit Delio, plus que iamais que je voy & sens, que les amoureux extrauaguent en leurs desseins, & que l'amour est l'espece de folie cent fois plus estrange & moins raisonnable que la forcenerie, l'effait en montrant l'experience. Quelle folie plus grande pourroit faire vn miracle, que se lancer dans le feu, ou parmi des glaiues trenchés & espées toutes nues? Vous faictes le même, estant éclairé de tous, & vous allant jetter entre les bras des François qui vous feront passer les appetitz & desirs de jouissance, amortissans par l'effusio de vostre sang ces viues flammes d'amour, la fumée desquel les offusque les yeux de vostre entendemēt. N'en parlons plus respond Cornelio, ie n'en feray autre chose que ce que j'en ay desia deliberé: que si le chemin estoit paué de rasoirs, & que les hayes fussent des Canons preltz à tirer sur moy, encor fault-il que i'obeisse aux aduertissemens de ma Dame. Voyez icy vn des miracles de la rage amoureuse, & l'effait du peu de raison & sens, qui accompagnent celuy qui se dōne en proie à sa propre sensualité: car de dire q l'amour soit quelque essence hors de nous, c'est se moquer de la verité mesme, veu que ce malheur sort de nous, & se nourrist en la corruption plus peruertie de nostre naturel, annullant en l'ame ce qui est intellectuel, & offusquant l'esprit, afin qu'il ne puisse voir le droit sentier de deuoir & honesteté. Voyez vn paillard plus prompt à executer les desseins d'vne femme folle, voire au pris de sa vie, là ou s'il eust esté marié, il eust fait conscience de se hazarder pour la conseruation de sa legitime espouse. Oseroit on dire que ceste façon de faire ait le nom & tiltre de loyauté? Ouy bien, si le degast de l'ame & la ruine du corps se peult honnestement ainsi nommer:

mais

mais les amoureux baptisent leurs folies de telz noms que bon leur semble, pour ce les laisserons folier, pour suyure le droit fil de nostre histoire commencée. Cornelio donc lendemain ainsi qu'il l'auoit dit, se mit en chemin, ayant changé de seruiteurs, que le Delio luy auoit baillé qui ne le cognoissoyent que pour gentilhomme Mantouan, & feit si accortement qu'il vint à Milan sans estre cogneu de personne, là ou il vint loger non chez sa mere, estant le lieu éclairé de trop pres, ains chez vn sien amy, nommé Messer Ambroise, chez lequel il fut introduit sur le tard, & logea en vne chambre basse & separée des autres, afin qu'il ne peust estre descouuert. Puis feit venir vn coulturier par le moyen duquel il receuoit les lettres de sa Dame, lequel esbahy au possible de le voir, & joyeux pour le contentemēt de Camille, l'assura du depart du mary de sa mairesse. Qui fut cause que le fol amant qui vouloit employer sōn temps en autre chose que deuis, & pourmenades, manda par vn petit mot d'escrit à Camille sa venue la priant qu'il luy fust loysible luy parler sans tesmoins & en secret de chose de grand consequence. La Damoysele bien qu'elle ne souhaitast rien tant que la presence de son amant, & que sur tout elle se resiouist de le voir, si fut elle toute esperdue, le sçachant à Milà, pour la crainte qu'elle auoit qu'il ne fust descouuert aux François, qui ne failloyent semaine aucune de visiter les logis de ceux qu'ilz sçauoyent estre amis de Cornelio. Or l'autre point qui la contristoit prouenoit de la faute de sa lettre laquelle estoit dattée à faux, tellement qu'ayant failly au jour du depart de son mary, elle ne pouuoit guerres jouyr de son seruiteur. Comme que la chose allaist, elle rescrit vn cartel à son amant, par lequel luy mandoit que le soir sur les vingt & deux heures il la vint voir masqué, & qu'elle l'attendroit sur la porte de son palais,

luy enseignant certain signe avec lequel elle le discerneroit d'auec les autres qui masquoient par la ville. Pensez si Cornelio fut paresseux à ce commandemēt, & si en temps tant opportun il oublia sa hardiesse, voire temerité plus propre à vn amāt, que n'est le haut cœur à vn bon soldat. Je croy que si le camp François eust esté en la rue, qu'encor eust il esté si fol, que d'aller voir sa mort, pour iour de la simple & seule ueniē de sa grand amie: laquelle l'attendoit à l'heure mesme sur sa porte, parlant auec quelques Gentilshommes qui s'estoyent la arrettez pour arraisonner celle qui auoit le nom d'estre la plus courtoise des Gentilzfemmes Milannoises. Ces Gentilshommes voyans ce masqué bien monté, & enplumaché comme vn Espagnol, s'arrestet deuant Camille, & qu'elle de sa part luy faisoit bon visage, jugeans la chose comme elle estoit, qu'il vouloit parler à la Damoysselle, sans tesmoings, comme bien apprins qu'ilz estoient, & ne voulās empêcher par leur ennuyeuse presence le proufit ou plaisir d'autruy, prirent congé de Camille, laissant le camp & place à celuy qu'ilz ne cognoissoyent point: & duquel l'ayans cogneu, eussent (peult estre) pourchassé la deffaitte. Cornelio, se voyāt seul en la presence de sa Dame, en lieu de luy tenir quelque propos, qui feist à sa cause, perdit & parole & contenance, estant touthors de foy, pour se mirer en icelle beauté extreme, qui le priuant de foy-mesme, l'auoit fait l'esclau d'aueuglement & folie, & quelque beau discoureur qu'il fust, si essaya il pour lors ce qui se dit communement que le cœur qui ayme biē, lie la langue, & l'empesche de discourir, qu'à grande peine la passion que l'ame souffre par les elancemens de diuerses pensées que l'amour met en la fantasie de ceux qui font iougā telle refuerie. A la fin rompant ce sot silence, avec vn souspir, qui sortant du plus profond du cœur, tesmoig

noit

noit l'alteration de son ame passionnée, il vfa de telz ou semblables propos: quel plus grand prouue vous pouuoy-ie faire de ma loyauté, & ferme amour, qu'en oubliant, pour vous, tout ce qui me tient en estre, ie suis venu icy avec tel dangier, que d'heure à autre ie ne sçay ce que ma destinée me prepare? Tant y a, ma Damoysselle, que je penseray ma fin bienheureuse, si en la gloire de mes pensemens, & en la consommation de mon aise, la mort vient pour ne me laisser voir autre douleur que celle que je pourray sentir, sur le point de son passage. A quoy Camille respondit. Je n'estois que trop asseurée de vostre fermeté, & me tenois pour satisfaitte qu'un si accomply gentilhomme que vous fut l'amy & aymé de Camille, sans que pour moy il fallust se mettre en tel peril & dāger d'une mort ignominieuse, laquelle aduenāt causeroit par mesme moyē ma deffaitte, qui ne sçauois viure vn moment si tel defastre vous estoit aduenu. Un reste vostre venue ne vous apportera guere grand contentemēt, à cause que mon mary ne sçauroit guere tarder qu'il ne reuienne. Comment cela replique l'amant, & voyla la lettre que j'ay reçeu n'a que deux jours, qui fait mention de plus longue demeure. Elle l'ayant veuē respondit, qu'elle s'estoit deceuē au jour, & qu'au reste il vint la nuit sur les quatre heures, qu'elle s'effaieroit de luy payer l'vsure de tant de mauuaises nuitz, qu'il auoit passé en son geant en ses beautez, & perdant le sommeil pour s'en voir absenté. Que si le mari estoit de retour vne de ses filles seruantes, qui sçauoit leurs affaires, diroit certain mot à la fenestre qui respond sur la rue par lequel il cognoistroit qu'il fault prendre party ailleurs. Cornelio quoy qu'il fut mary outre mesure de ce trop soudain retour du mary de sa Dame, fut neantmoins fort joyeux de ceste assignation, ainsi faisant la reuerence à sa Dame se retira iusqu'à l'heure assignée, qu'il s'arma

V 3 de laque

de Iaque & manches de Maille, & ainssi équipé print le chemin de sa felicité, comme il cuidoit. Mais le grâd plaisir qu'il attendoit, fut refroidy par vn accident qui suruint tandis qu'il attédoit qu'on luy ouurist la porte. D'autant que non loing de luy il ouyt vn grand bruit, & manimét d'armes, & meslée d'hommes, s'entrebatans, de sorte qu'un de la compagnie s'en fuyant crioit qu'il estoit nauré à mort, & de fait sur le point que la fille ouurit la porte à Cornelio, ce pauure homme blecté, tomba tout roide mort deuant l'huis de Camille, sans que Cornelio sceust que c'estoit. Or quelques vns des voisins estoient sortis aux fenestres durant la meslée, virent entrer Cornelio, avec l'espée nue au poing. Qui fut cause q̄ Cornelio eut l'alarme que entédrez cy apres: or entré qu'il fut, la fille le mist dās vne petite garderobe, attendant que les seruiteurs se fussent retirez: la plupart desquelz, d'autant que c'estoit durant les sortes & mal-heureuses desbauches que les Chrestiens font durant le Carneual, s'en allerēt coucher hors de la maison: ainsi la Damoiselle, apres que le reste fut couché, descend en bas avec sa Dariolette, & mena son amy en sa chambre: ne péfant alors qu'à se donner du bon temps, & planter vn beau Cimier de cornes à son mary absent. Mais pour ce coup, elle en fut destournee, & perdit l'appetit de la viande apres laquelle elle hennissoit le plus. Car sur l'heure qu'ilz commençoient à se caresser avec mille sortes d'embrassemens & baisers, lesquelz ilz n'auoyent encor prins possession ny l'un ny l'autre, ainsi qu'ils pensoyent mettre la main à l'œuure pour l'execution du dernier poinct d'Amour, qu'ō appelle le don d'Amoureuse mercy: voicy vn grand bruit en la rue des gens du guet & des chefs de la iustice, qui ayans trouué ce corps deuant la porte de Camille, commencerent à en querir des voisins qui auoit commis ce meurtre, d'au-

tant

tant que celui qui gisoit là mort, estoit des gens du seigneur Galez Sanscuerin, qui pour lors estoit grand Escuyer du Roy Treschrestien: il n'y eut aucun qui sceust rien dire de la meslée, trop bien y en eut vn qui dist qu'il auoit veu entrer vn grand homme dans le logis de Camille, tenant vne espée nue au poing.

Le Capitaine du guet soudain fait frapper à la porte fort lourdement: la Damoiselle oyant parler François en la rue, & que c'estoit à son logis qu'on en vouloit, se douta que les François n'eussent descouuert son Cornelio, luy dist: Helas! Monsieur il est tēps d'vser d'autre accueil que de baisers, voyla le chef de la iustice, le seigneur de Momboyer, qui vous cherche. A ce mot Cornelio eust voulu estre à Mantouë avec son Delio: & pourtant ne perdit cœur ny conseil, ains aidé des femmes, monta dans le manteau de la cheminée, s'y tenant tout debout sur vne barre de fer fichée en la muraille, ressemblant vne de ces statues de Iupiter, tenant les foudres en main (d'autāt qu'il auoit son espée nue encor entre les mains) pour de son Ciel fumeux foudroyer ceux qui voudroyent chasser les grillons, qui de nuist craquent es creuasses des cheminées. Camille ayant pourueu à la vie de son amant, & oyant le bruit que faisoit la garde en la rue, descéd en bas avec les clefs de son logis: & ouurant la porte, dist assez hardimēt au Capitaine du guet: Qu'est ce que vous cherchez ceans à heure indué, est ce en la maison d'un tel homme que mon mary, qu'il fault vser de telles facōs, mesmement en son absence? Madamoiselle, respond le Capitaine, vous nous pardonnez s'il vous plaist de la tacherie que nous vous donnons: car c'est contre nostre volenté, que mal gré qu'en ayons fait que visitons vostre logis, à cause qu'un homme a esté occis n'agueres en la rue, qu'on dit auoir esté tué par vn qui s'est sauué ceans.

Monſieur, dit elle, lon vous a donné mal à entendre, d'autant que mon mary eſtâ absent j'ay fait ſerrer mes portes ſur le venir de la nuit, toutes-fois vous ſeray-je ouvrir toutes les chambres, & eſtres de la maiſon, afin que perdiez l'opinion, qu'on vouluſt celer ceaus aucun malſaicteur. Or penſez en quel eſtat ſe trouuoit l'amant, qui faiſoit la ſentinelle en la cheminée, quand il ouyt les François dans la chambre ou il eſtoit ſi bien logé: le me fais fort qu'il donnoit au Diable, & amour & ſes pratiques, & confeſſoit en ſon cœur que Dieu le vouloit punir pour eſtre là venu ſouiller le liſt, qui n'eſtoit dedié que pour les chaſtes embraſſemens du mary; & de ſon eſpouſe. Il n'y auoit lit, ny couchette, bâc ny coffre qui ne fuſt viſité, le pauvre tranſi qui bribonnoit plus d'oraifons à Dieu, que jamais il n'auoit baſſy de requeſtes à ſa Dame, n'attendoit que l'heure que quelque Roart de ceux du guet allaſt d'ôner de la halebarde dans la cheminée, mais Dieu eut encor compaſſion de ce pauvre amoureux, la peine duquel eſtoit plus grande que le plaifir: & m'aſſeure qu'il n'auoit guere grand appetit d'eſteindre l'ardeur de ſa paſſion amoureuse, ains ſes ſouhairs s'eſtendoyent plus loin: toutesfois ſon malheur fut encor plus grand, & ſa penitence plus dure, qu'il ne penſoit, quand il ſentit les gens de iuſtice uider le Palais de ſa fauorite. Car le guet n'eſtant guere eſloigné du logis, & Cornelio penſant deſcendre de ſon pauillon fumé, pour aller embraffer ſa Dame plus blanche que luy. Voicy le mary qui arriua, lequel trouuant ſon Palais ouuert, & tant de gés par les rues, & le deſordre de tout, dès l'entrée fut tout eſbahy, n'ayant encor jamais veu, telles algarades en ſon Palais. Camille voyant ſon mary, fut cét fois plus eſtonnée que lors que le guet la ſurprint tant à l'improuiſte, & plus morte que viue: ſeit neâtmoins de neceſſité vertu, diſant à ſon eſpoux: Voyez, Monſieur,

ſieur, en quel eſtat les gens du guet, ont miſe voſtre maiſon, ce diſant le print par la main, & le mena tout droit en la châtre ou eſtoit eſleué le corps du paſſionné Cornelio, pour rendre les reſponſes & oracles à ceux qui ſeront ſeruz du traict poignant de Cupidon. L'amant tout gelé & morfondu oyant la voix du mary, peu s'en fallut qu'il ne ſe fit vn ſobre ſaut du haut en bas, tant il fut faiſi de douleur, & eſtonnemét, ne voyant moyen aucun pour le ſauuer & ſortir de ceſte froy de priſon. Dieu ſçait ſile lieu eſtoit propre pour ſes péſemens hault colloquez d'vn loyal amant, veu qu'il les pouuoit faire euaporer iuſqu'au Ciel par le trou de ſon temple, ainſi que les Poètes ſaignent du Dieu Terme, qui ne vouloit ceder à Iupiter: au reſte l'air froid, & la gelée attrempoint, & faiſoyent moins ardées les flammes amoureuſes qui au parauant luy auoyent brulé le cœur, & les mouelles. La belle Camille faiſoit tout cecy, afin que ſon amant ne s'offençât point, ſi elle le laiſſoit la trop longuement, veu que ſon mary preſent, il falloit qu'elle luy tint compagnie iuſqu'à ce qu'il ſeroit couché.

Le mary ayant fait fermer les portes, ſe retira en ſa chambre pour reposer: ce pendant deux des ſeruiteurs s'eſtoyent retirez en la chambre des ardeurs froides de Cornelio: ce que voyant Camille, voulut les faire deſloger: mais le mary diſt que pour ce ſoir il falloit auoir patience. Cornelio voyoit ſon mal aller de pis en pis, craignant que ces valets morfonduz ne meiſſent le feu de plus pres qu'il n'eult peu ſouffrir à l'autel ſur lequel il eſtoit poſé. Mais la Damoyſelle l'ayât deſendu, il fut exempt de ceſte peine: de laquelle il fut deliuré de la ſorte que je vous diray tout maintenant, ayant compaſſion d'vn ſi loyal amant, & marry que ſa ſermeté fuſt recompénſée d'vn traitement ſi peu ſortable à ſon eſpoir. Ce pédant faiſoit il ſes diſcours de ſouffrir

le plus patiemment qu'il pourroit la douleur qu'il sentoit aux piedz, tât du froid que pour estre en lieu trop estroit, & où la plante n'eust sçeu s'affermir qu'à grand peine: & toutesfois l'espoir qui iamais ne laisse les pl<sup>s</sup> affligez, luy faisoit attendre quelque chose de b<sup>o</sup>, puis que desia deux fois il estoit eschappé à la furieuse meslée de Fortune. Mais voicy le tiers assaut plus violent que les deux premiers, & la dernière emeute plus dâgereuse que toutes les autres: car celui des voisins qui auoit dit & confessé auoir veu entrer vn homme avec l'espee nue dans le Palais de Camille, en default qu'on n'auoit rien trouué, fut mené (comme sachât quelque chose du crime) deuant le seigneur de Momboyer, lequel soustint & iura auoir veu entrer vn homme tout ainsi qu'il l'auoit depesé. Qui fut cause que le chef de la justice commanda derechef au guet d'aller visiter la maison de Camille. Ce nouveau bruit estonna ceux du Palais, & sur tout l'image de la cheminée, qui pensoit pour vray estre descouuert: & ce qui conferma plus son opinion, ce fut que dès que le guet fut dedans, & pendant que le seigneur du logis s'habilloit, entra dâs la chambre des loyaux amans, & de malheur, les gens du seigneur qui y estoient couchez auoyent quelque batton long, & vne harquebouse, qui donna occasion au Barigel de les faire prendre & lier, pour les mener au chateau en prison: & ce qui plus occasionna la prise & le soupçon, fut que l'vn des seruiteurs, n'auoit gueres, estoit sorty de prison pour auoir battu quelque h<sup>o</sup>me, & pource le maistre du guet luy dist: C'est à present q<sup>u</sup> tu payeras ceste faute, & la premiere que n'ague res tu as faite. Le seigneur du logis oyant le bruit, ne fut paresseux à descendre, fort estonné d'vn tel accident: mais dès que le Capitaine le veid, il l'empoigna, disant: Monsieur, ie vous constitue prisonnier de par le Roy. Le pauvre h<sup>o</sup>me pesoit baistr ses excuses, mais ce fut

ce fut en vain: car & luy & presque tous ses seruiteurs furent empoignez & coffrez au chateau, sans qu'o luy voulust d<sup>o</sup>ner aucune audience, ainsi qu'est la coustume ordinaire de ces ministres d'esper, plus prestz à mal faire en lieu où l'innocence est apparente, qu'à vler de Iustice où les voleurs leur sont descouverts. ¶ L'espouuenté Cornelio, ne sçauoit que penser de tous ces rages, ny à quel saint se vouer, disant en soy même. Et faudra il que ma Camille endure quelque honte pour l'homme du monde qui desire le moins de la voir affligée? Que ne suis je plustost mort par les chemins, que causer vn si grand mal à ceste maison, ou tout le monde est en peine pour couvrir celuy qu'ilz ignorent? Au pis aller tout ira bié si je puis rechapper d'icy s<sup>o</sup>n mort m'asseurant tant de ma diligence, q<sup>u</sup> celuy sera g<sup>o</sup>gil c<sup>o</sup>pagnon qui me fera plus dâcer vn brasle si mal plaisir. O Dieu aye compassion de moy, & ne permetz qu'en si jeune aage je sois celuy qui rassasie la fureur de mes ennemis pour la querelle de m<sup>o</sup>n Prince. D'autre costé se contristoit Camille voyât emmener son mary, mais ceste marison auoit deux grandes occasions de s'appaaiser, d'autant qu'elle s'asseroit de l'innocée de son mary, & puis que contre toute opinion elle se voyoit en voye pour iouer de son amy, la deliurance duquel luy estoit plus agreable que la prison du mary ne luy apportoit de desplaisir, disant à par soy, qu'elle pesoit que Dieu fust soigneux des affaires des amans, & qui les fauorisoit en leurs entreprises, puis qu'en temps si peu esperé, elle voyoit l'approche de ses aises. Et q<sup>u</sup> fortune n'estoit plus à nommer furieuse, ny enuieuse, puis qu'en vn tel desespoir, elle auoit tourné teste, fauorissant, contre sa coustume ceux qui estoient les plus affligez en ce desastre. ¶ S'estant donc resolué de porter cecy en patience, & prendre tout avec son Cornelio en bonne part, s'en alla en la chambre des

des sacrifices d'amour, ou son amy seruoit de harancà bouffir pour le prochain Caresme, & ou il attendoit sa venue en plus grande deuotiõ que ne font les Iuifs celle de leur Messiah à venir. Camille auant que parler à son amy effuya les grosses larmes, qui luy couloyent le long de sa belle face pour la peur passée, & s'approchant du Pavillon des plaisirs de Camille, lui dist avec vn visage riant, & contenance fort joyeuse. Et bien monsieur mon amy, vous auez eu vostre part du plaisir, & affres que j'ay endurées plus pour l'amour de vous, que d'autre chose qui soit aduenüe.

Vous voyez comme Dieu permet souuent que des scandales aduiennent pour quelque plus grand bien, veu que si mon mary n'eust esté cõduit en prison, vous estiez taillé de demeurer plus longuement au cler de la Lune que je n'eusse voulu, & qu'il n'eust esté necessaire à vostre santé. Pour ce descendez, & venez chasser la peur qui nous a assaillies avec autant de violence que j'en sentis de ma vie. L'amant, qui ne croioit presque ce qu'il oyoit & voioit, ne se fait prier à descendre aidé de Camille, & de la fille de Chambre, ne sçachât presque encor que dire à sa Dame, tant il estoit espedu & estonné, & ne pouuoit non moins se remettre que ceux qui allans de nuit se font à croire auoir eu quelque rencontre d'esprits, tant il estoit hors d'haleine.

L'accorte damoyse voyant l'estonnement de son amy, quoy qu'elle eust eu sa part de la peur, ne se peut tenir de rire, tant pour les fourbes passées, q̄ pour voir Cornelio aussy blanc qu'vn de ces ramonneurs de cheminees qui viennent de la terre Bergamasque. Pensez amans, qui quelquefois auez receu l'eau benite qu'on donne à telles gens que vous, lors que contrefaisans le luttin, allez aux escoutes pour auoir quelque simple faueur de voz dames. Si Cornelio auoit honte d'estre  
si beau

si beau filz en la compagnie de sa Dame, s'il estoit si hardy parleur comme il s'estoit monstré courageux à faire le voyage: tant y a, qu'il compta pour vne, non toutesfois qu'il quittast le plaisir qu'il se voyoit appresté par le desplaisir du seigneur qui tenoit prison par la faute par autruy commise. Le malheur, disoit il, n'est jamais si fascheux qu'il n'apporte le plus souuent quelque bõ heur pour mitiguer sa rigueur & rudesse. Aussy le voyageur ayant passé par quelque leger peril, est rendu plus accort pour le reste de son chemin, euitant les plus grandes surprises. Nous auons experimenté ceste nuict vne infinité de dangers, afin que l'aïse de nos amours fust plus grad apres ceste tempeste. Et qui sçait que c'est que de delices, si premierement il n'a gousté l'amertume d'vn mal-aïse & mauuais traitement? Amour n'est iamais sans fiel, & le miel de ses douceurs est le plus souuent confict en l'amer de destresse. Mais quoy? l'espoir avec la focre d'vne loyauté inuincible fait adoucir ceste amere faueur, & appaise le courant de tant de peines. Loué soit Dieu, que tout cecy n'ait esté qu'vn aduertissement pour estre plus sage pour l'aduenir, d'autant que tant plus les entreprises sont dangereuses, de tant l'issüe en est louable, si l'on en sort à son honneur. Bien bien, Monsieur, dist Camille, laissons toute fascherie à part, & employons le temps, puis que la Fortune s'est offerte si fauorable: Et deuinez si le mary estoit plus à son aïse au chateau, que Cornelio estant le lieutenant de sa couche, & qui jouyssant des embrassemens de sa chere épouse, se mocquoit de l'infortune du pauvre oiseau de cage, le ramage duquel n'estoit si plaisant que le fredon de ces deux passereaux, qui se payerent tout le reste de la nuit des mal-aïses qu'ilz auoyent senty durant toute la vesprée. Or Camille, quelque diligence qu'elle feïst pour son honneur, de deliurer son mary ne peut tant  
faire



faire qu'il ne tint prison six ou sept jours, afin de prouuer qu'à l'heure que le meurtre fut commis, il n'estoit encor reuenu de Nouare, où il fallut enuoyer pour la preuue de sa iustification: & sembloit que le malheur de l'un fust l'occasio du plaisir de l'autre, & que Fortun ne s'estudiait à bien heurer les larcins amoureux du passionné iadis, & ores jouyssant Cornelio. Mais comme les aises n'y malheurs ne sont tousiours durables, il aduint que Cornelio quittaist son jeu, pour faire place au mary deliuré de captiuité: & regaignant le haut, il se contentast du bié receu pour le premier en ses heuruses amourettes. ¶ Ainsi luy sortant de sa felicité, le mary entra en quartier, & reprint la possession de celle qui ne luy bailloit que le corps, estant le cœur en la saisine d'un autre, qui luy estoit & pl<sup>r</sup> cher, & mieux à souhait. Cornelio n'auoit encor assez experimenté les inconstances de Fortune, si apres auoir fraudé l'esprit de son Amante, & paré son logis d'un beau cháp de cornes en la teste du Milanois, il n'eust senty vn assaut plus dur pour luy faire passer son rire causé de trop d'aïse: car l'endemain qu'il fut sorty du logis de son Alcine, on luy vint porter nouvelles q̄ le seigneur de Momboyer auoit esté au Palais de sa mere, comme assureé que Cornelio estoit en ville, & y auoit amené toute la garde pour l'y surprendre. Qui fut causé que l'amât saoulé de caresses & rassasié des fruits d'Amour trouua moyé de sortir de Milan. & prenât la routte de Bergame & Bresse, se retira à Mantoué, non sans louer Dieu d'estre sorty de telz & si dangereux naufrages, & en feist le cöpte plusieurs-fois à son Delio, qui se mocquoit de la folie si auenglée des amans. Laquelle pour vray est telle que tout l'Hellebore qui fortit iamais d'Anticyre n'en scauroit guerir la moindre estincelle. Car quel sens reste il à vn amant, puis q̄ pour l'exploit de sa lubricité il oublie son deuoir, & mesprisant les

comman-

commandemens de Dieu. & l'ordre d'vne police bien influuée, il ne fait estât de corrópre son ame avec l'ordure d'un adultere abhominable, peché aurât desplaisant deuant Dieu, comme il est plaisant à la folle peruersité des hommes. Et d'autant que le commencement de la jouyssance de Cornelio porte paine sur son frôt la malheureté du faict, & le peu de iugement de ceux qui se plaisent à estre nommez loyaux amans en l'endroit où la loyauté ne scauroit auoir place: & que les efforts qu'il endura à la poursuite de ses aises, tesmoignent de ce qui s'en fust ensuiuy, s'il n'eust prins la garite, il nous suffira de dire que jamais le peché ne fut qu'il n'apportast quand & soy vn repentir, ou la penitence soudaine de la faute commise, principalement en ce crime, qui offense & Dieu & le prochain & soy mesme, & qui peruertit l'ordre institué pour l'establissement des Royaumes & Republiques. Laissans donc à part ces lubricitez & vies de Boucs & Satyres, reuenons à nos histoires Tragiques, reprenans la fin piteuse de ceux qui conioinctz par la saincte liaison de mariage, furent moins heureux que Cornelio ny Camille lors qu'ilz estoient enlancez en estroits embrassemens d'un amour non permis & illegitime, ainsi que pourrez voir lisans ce que le discours suyuant vous en pourra apprendre.

Fin de la xxvi. Histoire.

## SOMMAIRE DE l'Histoire. xxvij.

**I**L n'est chose soit elle comprise souz le nom, & effect du mesme vice, qui ne puisse quelq̄fois tourner à quelque proufit, qui a esté cause du commun prouerbe tant vsté en France que le malheur redonde souuent à proufit, & auantage. Or que l'amour ainsi qu'il est pratiqué ne soit

soit vne peruersité, & corruption d'un bō naturel, il n'est homme de bon sens, qui ne le confesse, y estant contraint par la verité, qui en monstre l'œuure à l'œil, & de quoy tant d'exemples seruent de preuve assez euidente. Et toutesfois de ce mal tant cogneu sont sortis de merueilleux effectz d'attempance & chastimēt d'une vie mauuaise: qui me fait iuger que ceste passion estant naturelle, est cōme vn poison qui sert de contrepoison à vn autre venin, & ressemble le Scorpion, qui porte en soy, & de soy la bles sure, & guerison, la mort & la vie. Non que pour cela ie vueille inserer vne necessité de s'affuettir legerement, & à la volée à ceste bonne malice, & libre prison, trouuant meilleur vn esprit, qui commença à se corrompre, que celuy qui est tout gaste. Or le posans entre les choses indifferentes pour ce coup, d'autant que l'amour fut sans auenglement, & trop grād folie en l'endroit de ceux que nous voulons amener par nostre histoire, nous dirons, que ce que nous appellons Amour est vne passion conformant en quelque chose avec l'Amitié, & qui se raporte encor à ce vice que les Grecz ont nommé Philautie, & nous l'appellōns amour, & flaterie de soy mesme, quand quelqu'un est si amy de ses faitz, qu'il en oublie toute autre chose, & en laisse tout deuoir. Et de fait quelques idées de vertu, courtoisie, & de bonnairété que les amans paignent en celles, qu'ilz seruent, & qu'ilz raportent leur seruitude à ces honnestetez, comme à la cause mouuante de ceste amitié, si est ce que leur but & pretente vise ailleurs, & se consume en l'obiet d'un plaisir, causé par vne grande beauté exterieure. Aussi oyez moy les harangues de ces beaux orateurs, & les discours qu'ilz font lors que leur Esprit occupé en la contemplation de leurs maistresses, fait

gazioller

de faire courir les trois compagnons de basse sur la table, ou dancier les rois sur vn tapis. Il y auoit si bié apprins, n'estant que spectateur en la farce, que peu s'en trouuoit qui le surpassassent en disposition subtile à bien manier vn dé, ou aigue contemplation de remarquer les quartes, & toutes-fois ne sceut estre si bié stilité en son art, ny tant bien pratiqué en sa vacation, que le plus souuēt il n'y laissât du sien, & ne payast l'escot de toute la compaignie. Or estât cogneu pour joueur, ceux qui auoyent frequenté son pere decedé, le commencerent à tencer, & luy remonstrer sa faute, disans que le chemin de vertu, & preud'homie ne commençoit point par vne sente si vicieuse que le jeu, & que peu d'hommes ayans cōsumé leur aage en ce malheur estoient morts riches, que c'estoit la vraye boutique de toute meschanceté, que le joueur ne falloit à estre blasphemateur, pariure, larron, gourmand, paillard, & à la fin tout luy defaillant, volleur & assassineur, vray moyen de seruir vn jour de spectacle sur vn eschafaut à tout vn peuple: luy mettoyt encor en auant, qu'il eust esgard à la reputation de ses ancestres, & à la memoire encore assez fresche des bonnes parties de feu son pere: d'autant que c'est grand infamie au fils d'ouir louer ses parens, & neantmoins aller la teste leuée avec le bruit de ne pouuoir ou vouloir suyure la sainte trace de ses ancestres. Que toutes les compaignies qui se faisoient en la cité, ne tenoyent autre propos que de la vie mal-seante à homme de bōne part, en laquelle Perille s'occupoit. Par ainsi qu'il cessât de se gaster, & de consumer du tout ce qui lui restoit de Patrimoine. Luy qui ne prenoit point plaisir qu'on le pinfast de si pres, cōme est la coustume de toute jeunesse addonnée à sa volonté & folle fantasie, leur repliquoit qu'il n'auoit à leur rendre compte de la vie, & que les compaignies qu'il frequentoit, estoient telles que

les plus grands ne desdaignoyent bien souuent de s'y trouuer, & de les caresser en leurs Palais & maisons. Au reste, qu'ils se souciaient de leurs enfans, car quant à luy, il n'estoit pas si jeune qu'il ne sçeuft bien comme il luy falloit gouverner & son bié & sa vie. Auec ceste belle & arrogante responce, le peu sage Perille en renouoya ceux qui ne demandoient que son bien & aduancement. Mais ce que ceux cy ne peurent luy faire aperceuoir, le mesme auueuglemét des hommes luy ouurit les yeux, & luy feist recognoître sa faute. Ce fut l'Amour, qui combié qu'on le paigne enfant & auueugle, donna raison & cognoissance à cestuy-cy, quoy que les plus sages vaincus de ceste passion, deuiennent brutaux, & perdent la force de l'intellect, laquelle seule nous fait apparoistre autre que les choses animées, qui ne sentent rien plus que la terre.

Or le moyen du ioudain changement de Perille fut tel. Il y auoit pour lors dans Naples vn tresriche marchand, le nom duquel estoit Pietro Minio, lequel outre ses grandes richesses auoit vne des plus belles filles de tout Naples, appellée Carmosine. Nostre beau joueur ne fut pas si deuotieux aux ruses du jeu, ny tant Mercurial à l'apprentissage de cest exercice, qu'encor il ne s'enrollait au liure des loyaux amoureux, si bien qu'il deuint si amoureux de Carmosine, que hors du jeu il ne pensoit à autre chose. La fille, qui estoit jeune & simplette, voyant ce jeune homme qui estoit beau & de bonne grace, & qui s'habilloit fort proprement, chose que les filles d'aujourd'huy contéplent plustost que la vertu des hommes, s'enamoura pareillemét de luy, sans que pour cela il en aduint autre chose, pour ce que mal-aisément se pouuoit-il faire qu'ilz parlassent ensemble, à cause que les filles y sont tenues vn peu plus de court que ne sont en Frâce: mais d'y estre plus chastes, j'em'en rapporte à l'experience. Perille se sentant

*gazioller à la langue les louanges des perfections de leurs Dames: Que mettent ils le premier en dance, qu'une rare & admirable beauté, & la contenance aßeurée, vn gracieux maintien, & vne parole affable? Tout cela est il des vrays appennages de l'ornement de l'ame, & le pourfil ou la perfection de vertu est cogneue par les delineamens de son œuure, & absolue action?*

*Mais laissons à part ceste philosophie, & ne nous soucians pas beaucoup, (pour le peu de compte que nous faisons de ces folies amoureuses) si Amour est corruption naturelle, ou si c'est quelque partie de vertu, l'effet de laquelle le procedant de l'intellect, essand ses forces es sensibles, & parties exterieures, nous contenterons que quelque chose que ce soit, si ouure il souuent de choses qui semblent impossibles aux autres passions qui sont en l'ame commune, qui agite tout ce qui est en nous. Car quelle plus grand force se trouue en l'homme que celle qui violente, & fait chāger vne coustume, qui estoit presque changée, & conuertie en naturelle habitude en l'homme, en faisant vn corps nouueau transformé en vn esprit tout diuers à ses premières conceptions. Je ne dis cecy sans cause, & ne traite cest argument sans occasion d'autant qu'entre tous les vices, qui souillent la vie de l'homme, ie n'en veux excepter la paillardise, il n'en y a pas vn qui plus tienne esclau l'homme à son peruertissement que fait le ieu. de sorte, qu'il seroit presque autant possible de changer la cruauté d'un loup en quelque grand douceur, & apriuoisement, que d'oster le desir du ieu à celuy, qui y a pris son apprentissage dès son enfance: chose autant perilleuse pour la ieunesse, comme blasnable en tous estats, veu les scandales, meurtres, larcins, & apauurissements qui en aduiennent*

*de iour à autre. L'Amour toutesfois eut telle efficace que le plus grand & desbauché ioueur qu'on sceut, deuint bon mesnager: mais la pitie fut, que sur le point qu'il commençoit à produire les fruitz de son changement, il veit la fin de son heur & de sa vie, ainsi que pourrez lire en l'histoire presente.*

D'VN IEVNE HOMME NAPOLITAN, lequel la nuit de ses nopces couché avec sa femme, fut foudroyé, apres auoir souffert beaucoup pour celle qu'il espousa.

## HISTOIRE. XXVII.



Duint, n'a pas long temps, en la belle & riche cité de Naples, qu'entre toute la jeunesse gaillarde qui ordinairement y est nourrie, il y eut vn enfant d'une bonne & riche maison, lequel ayà esté esleué trop mignardement & avec plus de licence qu'il ne faut en donner à cest aage, trop licencieux & volotaire de soy mesme, monstra, ayant perdu pere & mere, combien le naturel bon se gaste par l'institutio & nourriture mauuaise. Ce jeune homme s'appelloit Antoine Perille, riche plus que de besoing, à cause que la succession abondante le tenoit sans s'occuper, qu'à faire bonne chere: & estant laissé en liberté sans curateur qui surueillast à ses folies, donna bien tost le signe trop clair de ses desbauches. Car quoy que le pere viuant il aimast le jeu, & frequentaist les lieux ou le Berlâ se dresseoit pour telle expedition, si est-ce q' les deniers luy manquaist, il ne pouuoit guere môstrer ce qu'il couuoit en son cœur de desir d'exploiter ses denrées en ce passetemps oisif de faire

sente de ceste vostre honnesteté & courtoisie. Tant y a que ce n'est à moy à doner respôse sur ce de quoy la volonté ne gist, & ne depend que de mes parés, ausquels je dois seruice & obeissance. Il est bien vray, que veu vostre bonne affection, & estant le premier qui onc me fait telle ouuerture, j'aiderois bien mieux que ce fust vous que mon pere choisira pour mon mary qu'autre qui viue, esperant que ceste amitié seroit tousiours durable, & ayant pris vn si bon commencement, ne pourroit estre que la fin n'est fust heureuse. A ceste cause suis d'aduis qu'en parlez à mon pere, lequel scachant qui vous estes, & cognoissant quelz ont esté voz parens, pense ne refusera vostre accointance. Autrement ie ne puis aimer, veu que ce seroit peine perdue que mettre son affection en chose impossible. Attendant cecy je prie Dieu vous tenir en sa sainte garde.

Vostre bonne amie Carmosine.

Antoine ayant eu ceste responce, pensoit desia estre au Paradis de ses aises, & fantasoit en soy les plaisirs qu'il receuroit es secrets embrassemens de sa Carmosine, sans que pour cela il cessast sa pratique du jeu, en laquelle il continua si lourdement qu'il ne luy demeura presque rien des grandes richesses que son pere luy auoit laissé en heritage. Nonobstât aueuglé d'Amour, & mescognoissant soy-mesme, ne laissa de s'adresser au Minio pere de la fille, auquel il proposa l'Amour qu'il portoit à Carmosine, & le desir qu'il auoit d'estre son allié, & de viure tousiours en son amitié & par son conseil. Auquel le bon hôme respondit: Seigneur Antoine, je suis marry que vous estant sorti de parens si bien renommez & tant riches, faille q' oyez de ma bouche deux choses qui vous fascherôt, eu esgard au bon zele qui vous conduit à demâder ma fille, laquelle afin q' ne vous rôpiez la teste, ny affligez le cœur à la pour-

fuite, je ne la veux donner à homme, qui n'ait dequoy  
 l'entretenir, & qui ne soit attentif à ses affaires, accroif  
 sant plustost son patrimoine, que le gaitant en folles  
 despenses, & plaisirs sans nul profit : & d'autant que  
 vous auez le bruit & l'effect le monstre, d'auoir despé-  
 du follement & ioué trop prodigalemét presque tout  
 vostre heritage: je suis d'aduis qu'auant que vous ma-  
 rier vous en regaigniez d'autre, afin tant de sustenter  
 vostre famille, que d'auoir esgard auxincommoditez  
 de vostre vieillesse, si Dieu vous fait la grace quelque-  
 fois d'y aduenir. Si vous eussiez suyuy la trace des vo-  
 stres, & que content de ce que voz parens auoyent  
 gagné, n'eussiez fait que viure de voz rentes, sans pas-  
 ser outre: j'eusse estimé ma fille bienheureuse d'auoir  
 vn tant honneste homme pour mary : mais estant la  
 chose comme elle est, je ne veux estre cause, pour vo-  
 stre plaisir, du malheur de celle que vous aimez, choi-  
 sissant plustost d'en voir vn miserable que d'en faire  
 deux sans bon heur. Et m'esbahis comme vous osez  
 dire que ce soit Amour qui vous incite: car si vous ai-  
 miez Carmosine, vous aimeriez de mesme son aise &  
 auancemét: mais c'est vn plaisir qui vous guide, & vn  
 fol appetit qui vous fait poursuyure ce que la raison  
 vous deuroit aussy tost effacer en l'esprit comme la pé-  
 sée s'y presente. Perille oyant vne si dure & non atten-  
 due responce, & se voyant escondit tout à plat, & sans  
 espoir d'y jamais plus rien attenter, à peine qu'il ne  
 trespassa sur le champ, ou qu'il ne perdit le sens, tât les  
 parolles du Minio luy entrèrent auât en l'esprit, & luy  
 blefferét les parties plus saines de son ame. Cômét di-  
 soit il estant chez soy, est-ce la pauureté qui me rend  
 ainsi contemprible, & me priue du bien que ie pésoye  
 desia auoir acquis en bié aimât: Est-ce le jeu qui empe-  
 sche que le Minio mesprise mon alliance, & ne veult  
 ouyr parler du mariage de moy avec sa fille? Sera il dit  
 que

sentant ainsi touché au vif, & sauourant vn goust du-  
 quel jamais il n'auoit expérimenté la force, se print à  
 refuser & songer creux sur les moyens de faire entêdre  
 son affection à Carmosine, afin qu'asseuré de la volon-  
 té d'elle avec plus d'assurance il la peust demander au  
 pere, duquel il ne se pensoit point deuoir estre refusé,  
 pour se voir de bille pareille, & que l'autre ne le sur-  
 passoit point en degré d'estat ny en sang: mais il oub-  
 lioit le meilleur, & qui pour le jourd'huy est le plus  
 mis en-auant, à sçauoir, les richesses, desquelles, ceñui  
 cy auoit fait vn beau amoindrissement par le moyé de  
 son jeu, & encor moins prenoit-il garde au mauuais  
 bruit qu'il s'estoit acquis par ceste maniere de vie.  
 Aueuglé donc en sa fantasie, & ladre d'esprit, comme  
 ne sentant point son mal il s'estfaya de tenter le gué, &  
 sonder le cœur & volôté de la fille du Minio, à laquel-  
 le il trouua moyen d'écriture vne lettre, & luy faire at-  
 teindre par vne vieille qui auoit la charge & gouver-  
 nement de Carmosine la teneur de laquelle estoit tel  
 le que s'ensuit:

*Lettre d'Antoine Perille à la  
 belle Carmosine.*

Ia n'aduienne que jamais ie consente que le cœur  
 ayant voué son pensement à vostre excellence, je des-  
 stourne le corps à s'employer és choses que le penser  
 desseigne, mesmement és choses de tel effect comme  
 est l'Amour, lequel ayant rauy ma liberté, m'a tellemét  
 rendu vostre, que si vous n'auiez pitié de moy, & ne cō-  
 templez ce que je souffre pour alliger avec vostre dou-  
 ceur ma souffrance, je ne sçay si le corps aggraué par  
 les peines de l'ame se pourra preualoir pour se tenir  
 en estre: & d'autant que le but de mon affection, ne  
 gist qu'à la sainte liaison de mariage, je voudrois vous  
 supplier me faire ce bien; & honneur de m'accepter

pour vostre amy, & seruiteur, afin qu'estant assureé de vostre bonne volonté je marche plus hardimét à vous demander à vostre pere pour espouse. Vous sçavez qui je suis, & quelle est la maïso d'ou je suis sorty : & quād tout cela ne pourroit vous esmouuoir, voyez ma seruitude, & passion, mesurāt en vostre ame ce que peut endurer celuy qui ayne loyaument, & qui s'adresse en si bon lieu comme je fais, ayant celle, qui ne doit auoir en recommandation que l'homme, l'Esprit duquel ne demeure pour animer le corps, sinon pour ce seul respect, qu'il pense que le receurez & tiendrez pour le plus humble, & l'vniue en affectionnée deuotion à vous faire seruice, & qui attendant l'heureuse nouvelle de vostre consentement à sa juste demande, baise voz blanches mains en toute humilité.

Antoine Perille.

La fille qui n'auoit pas accoustumé de recevoir de semblables embassades, fut toute esbahie de voir la lettre, mais non pas feschée d'estre certaine que Perillo l'aymait, de qui aussy elle estoit fort attainte, & amoureuse. Aussi, sans ce vice du jeu, il estoit vn des adolescents des plus gentils, & mieux appris qui fussent en la royale cité tant celebre, pour les changemēs aduenus en icelle. Pource Carmosine esguillonée par sa gouuernāte à suyure ses desseins, & aymer vn tant honeste jeune homme, quoy qu'il ne luy failloit grand esperon pour luy faire courir telle carrière, & aprinse par la mesme à luy escrire, luy respondit en ceste sorte.

*Lettre de Carmosine à Perille.*

Seigneur Perillo, j'ay veu la lettre qu'il vous a pleu m'enuoyer par ma gouuernante, & cogneu la bonne volōté que me portez : dequoy outre que ie m'en tiēs pour heureuse, je vous mercie tre-humblemēt de l'honneur que me faictes, m'aimant pour vn si bon & honeste respect, & ne sera jour de ma vie que ie ne me re-

sente

sang tous ceux de la nauireur pris, & menez prisonniers à Tunis, pour seruir d'esclaves à ceste canaille de Barbares. Perillo, outré de douleur ne touhaitoit que la mort, tant pour se voir hors desperance de rachapt, ayant perdu tout son bien en ce sac & pillage, fait par la troupe barbareſque sur sa nau, qu'aussi le peu, ou nul moyen de iamais reuoir sa Carmosine. La Cadene, la prison de nuit, le mauuais traitement, le labour sans cesse que sō maistre luy faisoit endurer, voire les coups de baïson qu'assez souuent plouuoient sur ses espaulles, ne luy donnoient tant de peine, que l'absence de sa Carmosine, & q̄ le desespoir de reuoir iamis son pais. Las! disoit il souuent à part soy. Quelle penitēce plus griesue me pouuoit il aduenir pour mes fautes q̄ ceste absēce sās espoir, & ceste prison doloieuse en laquelle faudra q̄ je fine ma vie? N'eust il pas estē meilleur pour moy de cōtinuer mes aïses & paracheuer de despēdre mon biē en viuāt ioyeusement, q̄ le perdre tout à coup, & me voir coffré avec mes richesses? Ah desir d'auoir, cōme tu auengles les hōmes, & en quelles destresses tu les plōges pour l'esperāce qu'ilz ont d'emplier leurs boucettes, & de laisser la memoire de leurs folies apres eux pour auoir sceu aquerir de grādes richesses. O que heureux sōt ceux là qui cōtēs d'vne mediocre fortune ne vont point talonner les flancs d'vn nauire, pour se voir d'heure à autre à trois doigts de la mort, & en dāger d'estre enseuelis dās le vêtre des poissons, ou d'estre gettez sur quelque riuage pour seruir de pasture aux bestes farouches. Las! ne me suffisoit-il pas d'auoir experimētē à mon grād regret & cōfusion l'inconstāce de l'amour, sās m'exposer encor si legeremēt à la mesme mobilitē de Fortune, sur l'elemēt plus muable que n'est variable le cours de la Lune. Ah! belle Carmosine, ie sçay biē q̄ tu fera marrie q̄ ton Perille soit tombē en telles destresses, & q̄ cherchāt les moyens de t'auoir à femme,

femme, il ait espoué des ceps & fers, & iouyſſe de la couche d'une puante & obscure priſon. Aumoins ſi ie pouuoie eſperer de te reuoir, j'auroie quelque allegeance, & endureroye en attendant, le mal & martyre que ie me voy appreté pour le paſſer temps & exercice de ma tédre jeunefſe. Le Corſaire More n'eut pas preſ que auſſy toſt trouſſé nos voyageurs Napolitains, que les nouuelles en furent portées à Naples, non ſans le pleur & gemiſſement de pluſieurs qui ſe ſentoient intereſſez en telle perte: toutes-fois faiſans de neceſſité vertu, & s'attendans qu'avec rançon ilz pourroyét racheter les captifs: la douleur s'appaifa avec le trait du temps, lequel à la longue ne laiſſe faſcherie ſi grande ſoit elle, qu'il ne diminne & amoliſſe. Mais Carmoſine ſçaçhat que ſon amy eſtoit du nombre, & que tout ſon bien eſtoit perdu, qu'il ne luy reſtoit rié plus pour ſe remettre, & moins pour ſe racheter fut en delibera-tion deux ou trois fois de ſe forſaire, & l'eult mis à eſſeçt, n'eult eſté ſa gouuernante, qui arriuant ſur le fait, la tança fort aſprement, & ſoudain l'appaifa avec tant de raiſons, que la pauure fille conuertit ceſte furicufe entrepriſe en vn grand ruiſſeau de larmes, qui luy couloient le lóg de ſon clair viſage: & ſouſpirát par interuailles, comme celle qui eſtoit faiſie de grand douleur: à la fin rompit ſon ſilence en parlant ainſy: Las! ma chere mere, eſt-ce ſans juſte cauſe que ie ſuis ainſi tourmentée? puis que ie voy que c'eſt moy ſans autre qui ſuis cauſe de la ruine de l'homme du monde qui m'aïmoit le plus: & qui eſmeu par les rudes paroles de mô pere, s'eſt abandoné à vn eſtat, qui luy a porté le proufit que vous voyez. Ah! auarice, comme tu tiens laiſis les courages & deſirs de ceſte inſatiable vieillefſe! Mô pere eſt-il ſi peu ſage, qu'il ne ſache bien qu'en peu de temps les mœurs ſe changent aux hommes, & que ce luy qui trauaille, n'eſt jamais ſans trouuer les moyens

de

que Perille ſoit reſuſcité pour ſa maluerſation & desbau cher: iamais ne ſoit ny dény carte pour moy: iamais le jeu ne ſoit le plaifir de mon cœur & le repos de mes triſteſſes: iamais ne ſoit l'oïſueté la cauſe de mon peu de ſoing, & la ruine & degaſt de mon patrimoine. Ah! malheureux que ie ſuis, ie voy bié à preſent, mais c'eſt bien tard, que ceux qui me deſconſeilloient le jeu, eſtoient les vrais amys de mon proufit, & les conſeillers de mon honneur, & auancement. Te voy & cognoy combien la jeunefſe eſt effrenée & folle, & a beſoin des admonneſtemens, & conduite de ceux qui ſont meurs d'aage, & pleins de bon ſens, & prudence. He que j'ay eſté bien aueuglé que pluſtoit ie ne ſois de uenu amoureux, afin que ma perte ne fuſt ſi grâde comme maintenant ie l'apercoy. Au fort il ne reſte q̄ voir pour l'aduenir, & pour uoir à la garde & entretene-ment du peu que j'ay, afin que par mon ſoin & labeur j'eſſace la premiere tache de ma reputatiõ, & par meſme moyen, ie recoie partie du mien, ſans me retirer pareſſeuſement ſur mes pertes, & getter (comme l'on dit) le manche apres la coignée. Peut eſtre que mon changement en mieux, fera changer auſſy le cœur & volonté du Minio, & que par ma peine ie conquerray celle, l'Amour de laquelle m'a fait voir clairement, quoy que l'on die que les amans n'y voyent gouste, & que l'Amour eſtant aueugle cauſe vn meſme aueuglement en ceux qui le ſuyent. Conclud qu'il à ſon changement, il met la main à l'œuure, & laiſſant du tout ſa premiere vie, & quittant berlan, & dés & cartes, ſuyant encor ſes anciennes cognoiſſances, vend vne partie de ce qui luy reſtoit, & tire vne bonne ſomme de deniers d'aucuns de ſes parens, qui le voyás ainſi changé, luy faiſoyent bon viſage, & s'offroyent à le ſecourir ſ'il vouloit fuiure quelque meilleur train, & ainſy ayant la main garnie, delibera de s'adonner à la mar-

X 5 chandi-

chandise , & de prodigue joueur deuenir marchand bon mesnager. Ce complet est pris avec quelques autres marchans , qui de bon heur dressioient le voyage de leuant, & s'en alloient en Alexandria, ville iadis bastie par Alexandre le grand en Egypte , & qui pour le jourd'hui est l'une des plus marchades de tout l'Oriēt, & ou se fait le plus grand apport de toutes drogues, & espiceries qu'en autre qu'on sache, qui est cause q̄ tant Venitiens , Geneuois , Florentins , & autres nations d'Italie ont là leurs Magasins, & dispersent la marchandise par toute l'Europe. Le pauvre conuert Perillo, eut le desastre plus grād qu'il ne pēsoit, d'autant qu'ilz ne furent pas presque si tost embarquez, à tout le moins leur nauire n'estoit point encor cinquante mille en haute mer , quand voicy les vents qui s'esleuent avec telle impetuositē, que les Pilotes, & Mariniers ne pouans plus supporter le dur effort du vent, ny obuijer à l'orage , furent contrains de s'exposer à la mercy des vents & des vagues, laissans courir fortune à leur nau. Ils souffrirēt ceste tempeste trois iours & trois nuits, à la fin cessant la fureur du temps ils se veirent sur la coste de Barbarie. Pensez si ceste serenitē appaisa leur crainte, & si sortis du peril de naufrage, ils monstrentē signe d'esioiussance , & s'ils louerent Dieu de l'auoir eschappēe si belle. Mais voicy fortune qui estoit en aguet, & qui vouloit du tout auilir & mettre à bas l'Army de Carmosine, qui tourna leurs allegresses, & chās de ioye en pleurs, & gemissemens. Car comme la nuit commençast à couvrir la terre du manteau de son obscuritē, voicy vn Corsaire More , qui auoit les jours passez, couru mesme fortune qui sembaist sur eux avec quelqs Galeres, lequell les assaillit si viuemēt, q̄ les pauures gens qui estoient encore tous estonnez de la tourmente & demy morts du passé peril, ne peurent endurer l'effort du Corsaire , par ainsi sans grand effusio de

sang

ne l'auoiet guere hantē, & que la barbe luy estoit crüe en la prison: en laquelle aussy le mauuais traitement l'auoit rēdu si hideux, que à grand peine les plus familiers l'eussent sceu remarquer ny cognoistre. Mais qui sçauroit trōper l'œil d'un amant, & de celuy qui est attaché au vif des traictz de l'archer inuisible , & duquel les marques ne s'effacent qu'avec la mort? Ou biē qui sçauroit celer à vne amāte la face de celuy qui est assez empraint en son cœur , & la memoire duquel elle ne pourroit oublier? Carmosine, qui auoit l'image de son Perillo gardē au plus pur de l'intellect, ne l'eut si tost veu, qu'elle le reconneut pour celuy qui luy auoit donné tant de peine pour les maux qu'elle s'asseurait estre soufferts par le jeune amant. Pource ioyeuse au possible, & son amy tout reconfortē, voyāt son bien deuat ses yeux, & s'apperceuant de la cognoissance q̄ par signe elle luy auoit fait , feist tant avec sa gouuernante, qu'elle parla en secret avec son Perillo, auquel elle dist: Combien que la Fortune vous ait plus couru sus que vostre gentillesse ne le meritoit, & que vous soyez abbaissē sur toute malheuretē, si est-ce mon amy, q̄ Carmosine n'a point effacē la bonne volontē qu'elle vous porte de long temps: ains en lieu q̄ d'autres eussent oublié le peu d'affection qui auroit estē d'elles avec quelle ieune hōme deffaueurisē de Fortune , me voicy pl<sup>9</sup> ferme en amour que iamais : & qui vous veux faire voir q̄ si pour l'amour de moy vous auez chāgē de vie, & de mesme perdu ce qui vous restoit de patrimoine, ie m'essayeray aussy de vous recompenser avec vne amitiē reciproque. Et si mon pere, à cause de vostre pauuretē, vous a refusē pour gēdre, ie ferai de sorte q̄ vous estāt pourueu de deniers suffisamment, pourrez encor recommencer vostre trafic : où ayant fait quel-que proufit, je pense que mon pere ne vous dedaignera plus comme il a fait. Au reste ie suis deliberēe , vous le

trouuant



trouuant bon, de n'auoir iamais autre mary que vous: aimant mieux l'aïse & contentement de mon esprit, que toutes les richesses de ce monde. Perillo ne scauoit que respondre, tant il estoit esbahy d'vne nouuelle tant inespérée, & faiszy de plaisir, la langue luy demouroit nouée, comme s'il eust esté surprins de quelque Apoplexie. A la fin la merciant de tout son cœur, luy promit tout de uoir, & recognoissance tout le tēps de sa vie, comme à celle qui apres Dieu seroit cause de son auancement, si quelqu vn luy en pouuoit aduenir. Que seruiroit icy tant de lāgaige, elle lui met en main vne bonne somme de Ducatz, tant pour payer le pris de sa rançon aux facteurs de son pere, comme pour se remettre sus, & dresser encor quelq voyage. Ce qu'il fait avec vn heur si grand, qu'ayant nauigué en Leuāt, l'affaire luy succeda tellement, qu'estant de retour à Naples, on ne parloit que du bon mesnage de Perillo, & du gaing qu'il auoit fait avec la trafique, si bié qu'il auoit bruit de plus grandes richesses que lors que son pere deceda, d'autant qu'outre sa marchandise, il auoit fait, absent, rachepter tout ce qu'il auoit vendu durant les folies de sa desbauche. Cecy pleut grandemet à sa Carmosine, & plus encor, entendant que son pere loüoit fort les façons de Perille, & le souhaitoit autāt, que jadis il l'auoit mesprisé. Le jeune homme aussi qui ne vouloit point faillir à sa promesse, & qui de jour à autre deuenoit plus espris de l'amour de sa favorite, pensa en soy que le Minio, n'auoit à present aucune occasion de luy refuser sa fille, veu ses richesses, & que sa famille ne cedoit en rien à la race de celui qu'il souhaitoit pour son beau pere. Pource luy fait demander Carmosine pour femme par vn sien oncle, celui, qui auoit mené ses affaires tādīs qu'il estoit en Alexandrie, le Minio voyant que par le seul respect de sa fille Perillo auoit changé de façons, & estoit deuenu riche, &

bien

de passer honnestement sa vie: & que luy chaut-il tāt si apres son trespas ses enfans serōt pauures ou riches? Emportera il avec luy le soucy de nostre auancement, puis qu'il ne peut emporter les richesses? P'eusse mieux aimé mon Perillo tout nud, qu'autre qu'il scauroit me presenter avec toutes les richesses du royaume. Et que seruent tant de biens au cœur qui est esloigné de son plaisir & aïse? Non non, qu'il face ce qu'il voudra, si ie puis, mon amy sera deliuré, & luy donneray moyen de se mettre sus: ce que pendant ie l'attendray pour l'espouser: ie suis encor fort jeune, & n'ay point haste de me marier. Nō ma fille, dist la dame qui la gouuernoit, par ainsi prenez bō courage, & ne vous tourmentez point: car j'espere que vous verrez encor vostre Perillo, & lors nous mettrous ordre à le remonter, ainsi que venez de dire. Me promettez vous, dist la fille, que vous m'aidez pour donner moyen de trafiquer encor vn coup s'il sort de la main des Mores? Ouy, ie vous l'asseure, dist la vieille dame: ie scay encor où il y a des ducatz qui ne veirent, y a long temps, ny Soleil ny Lune. Confortez vous en sur moy, & laissez ces pleurs, afin que vostre pere ne s'en apperçoie, & ne prenne quelque mauuaise opinion sur ceste tristesse. Ainsi passerent quelques jours que Carmosine ores triste tantost joyeuse, attendoit l'occasion pour voir son amy hors de la main des Mores: qui luy aduint au bout de l'an de sa prison par le moyen que je vous vay dire. Pietro Minio pere de ceste fille avec sa richesse & desir d'acquerir, auoit de bōnes & louables parties en luy, estant fort charitable, & homme qui ne laissoit aller vn pauure de deuant luy avec les mains vuides. Outre ce encor il exerçoit sa pitié sur les pauures captifs qui estoient detenus par les Mores, faisāt tous les ans vn voyage en Barbarie d'où il ne reuenoit sans rachepter dix ou douze esclaves Chrestiens: ausquelz,

quelz, s'ils estoient riches, il se faisoit rendre le pris de la rançon, se contentât d'auoir caufé leur deliurance. mais les pauures, il les deliuroit souz l'esperance que Dieu le recompenserait, & que les deliurez en souuenance de tel bien fait, l'auroiet tousiours en leurs prieres. Vous auez peu de telz riches pour le iour d'huy, veu que la peruerfité du monde est montée iusques à la, qu'au lieu que les anciens s'exerçoient és oeures de charité, & auoyent soing de l'indigent, nos gouffres de richesse luy despouillent encor le peu qui luy reste de son indigence: si bien que l'aumosne est si peu cogneue entre les hommes, que ceux qui secourent le pauure, le font plus pour condamner la barbarie de leur prochain, que de compassion qu'ilz ayent de la necessité du pauure: estât l'hospitalité si esloigné des cœurs des Chrestiens, que si nos predecesseurs n'auoient doué & enrichy les hospitaux, & laissé de quoy sustenter les necessiteux, il faudroit que les pauures membres de Iesus Christ demeurassent nuds & à descouuert, pleins d'ulceres, affoiblis de faim, tous herissez de froidure à la porte du mauuais riche, avec le seul desir sans effet de rassasier vn peu leur faim des miettes, qui tōbent de la table de l'auare. Soit dit cecy en passant, afin qu'on voye que ceux qui nous ont deuançez en aage, ont au syporté au Ciel avec eux la charité qui est morte au mode par l'effect, & preschée plus que iamais par ceux qui ne sont rien moins que charitables.

Reuenons donc à nostre propos, Minio, l'année de l'emprisonnement de nos Napolitains ne pouuant faire le voyage, donna charge à ses facteurs de deliurer dix captifs de sa nation: ou s'il n'en y auoit, qu'ilz fussent à tout le moins faisans profession de la sainte loy du Christianisme. Ce qui fut fait, & alla la chose si bien, que Antoine Perillo fut du nombre des rachetez, sans que toutesfois pas vn le recogneust, tât pource qu'ilz

ne

bien nommé, s'accorda facilement à telle accointance, & alla la chose si bien qu'il l'espousa, au contentement sien, & grand plaisir de la fille, avec la ioye commune de tous les parens, laquelle ne fut de longue durée, veu le grand malheur, & piteux accident qui leur aduint le iour mesme que la feste des nopces se faisoit en la maison du pere de Carmosine. C'estoit sur le mois de Iuin, que les chaleurs sont assez vehemètes, & lesquelles caufent pour les grandes exhalations de la terre, des tonnerres & tempestes en terre fort espuentables. Aduint ainsi que les deux amans estoient dans le lict, deuisans de leurs fortunes, & des assautz qu'ils auoyent enduré durant leurs amours, qu'il s'esleue vn orage tempestueux, le plus effroyable qu'homme scauroit pèser, meslé d'esclatz & esclairs si frequens qu'il sembloit que tout fust en feu, tant les esclairs suiuis du tonnerre & foudre rendoyent la nuit lumineuse. Les amans se tenoyent embrassez de peur de ceste tempeste, laquelle darda sur ce beau malheureux couple vn coup de sa foudre, finissant le plaisir de leurs nopces, avec les derniers souspirs de leur vie. Ainsi celuy qui estoit eschappé du naufrage sur la mer, & auoit esté deliuré de la tyrannie des Barbares, ne peut euitter la fureur du Ciel, & l'inclemence de son destin: il eut vn heur qui adoucit sa mal-adventure, c'est de mourir entre les bras de celle qu'il aimoit plus que soy-mesme, & d'auoir pour compagne en sa mort celle que uiuant en ses angoisses ne l'auoit accompagné que par songe & imagination. Telle fin eut son Amour: & en cela si l'Amour estoit quelque essence, seroit à reprendre pour son iniustice, d'autant que ceux qui suyuent, les appetitz d'vne volupté desordonnée, sont fauorisez en leurs larcins amoureux, & en sortét sans peril quelconque, là où ce malheureux, loyal, non meü d'appetit sensuel, aimant legitimemēt son espouse, est foudroyé

Y 1

&amp; occis

& occisautant cruellement, comme sa vie auoit esté diuersifiée en plaisirs & fascheries. Ceste mort nō vulgaire donne grand estonnement aux parens de tous les deux costez, & cause de pleur à toute la cité de Naples, pour l'occurrence nouvelle, & pour les trauaux endurez par l'espoué qui en estoit satisfait avec la fureur ardée d'vn esclat de tonnerre. Qui fut cause que estans perillo & Carmosine enterrez honorablement dans vn mesme tombeau: lō mist plusieurs Epitaphes à l'entour, tant Latins que vulgaires, d'entre lesquelz j'ay tiré cestuy-cy en telle substance:

*Amans qui iouyſſez en repos & heureux  
Du fruit de vos amours, contemplez nos douleurs,  
Et voyez si munis de pareilles rigueurs  
Onc en rendirent vn plus que moy malheureux.  
Nous voicy entassez dedans vn reth tous deux,  
L'espoué & l'espouſe, esprouuans les aigreurs  
Du sort & du destin, apres que mille erreurs  
L'eschappay voyageant plein d'esper langoureux.  
Mais las! lors que l'esper sa fleur me demonstroit,  
Et que pour la cueillir mon esprit s'auançoit,  
Ie per dy & le fruit, & l'arbre & la racine:  
Car vn Iupin tonnant au milieu de mes aises,  
Brusla de son esclair, consumma dans ses braises  
Les corps de Perillo & de sa Carmosine.*

*Fin de la xxvij. histoire.*

**SOMMAIRE DE**  
l'histoire. xxviij.

**Q**ui est celuy de ceux qui ont la Religion en quel que reuerence, & à qui le salut des ames soit à soyn, qui ne sçache bien, que l'argument le plus grand que les aduersaires de l'Eglise ont pris pour assailir la Bergerie du Seigneur, a eu la plus grand assurance de son fondement de la meschanceté, & corruption de vie de ceux qui se disent les oinctz du saint, & qui pour leur preeminence, marchant les premiers parmy les fidelles? Ie ne veux ny ne pretens flater aucun, & dissimuler ce qui est trop manifeste aux yeux des moins voyans, sans que pour cela ie pense donner occasiō aux malueuillans, & aduersaires du nom du ministere d'accuser l'estat, ains plustost de condamner ceux qui avec leur vilennie, font tort à la sainte vocation, à laquelle ilz se sont introduitz sans y estre appelez, & y traictent les choses saintes, desquelles ilz se sçauent indignes. Aussi bien seroit ce vouloir defendre l'iniustice, pour en fin establir le regne d'iniquité, & pallier la meschanceté pour la couvrir du voile de quelque honneste gaillardise. C'est bien fait d'auoir en recommandation le ministere & vocation des vrais Pasteurs & Prelats, & de reuerer en general tout l'ordre de ceux qui sont appelez au santuaire, mais c'est s'abuser de croire que ceux là meritent quelque honneur desquels la vie est plus deshoneste, & infame que du plus vil & sale Ruffian, qui serue de Cuchilladeur à la plus renomée Courtisanne de Rome. Et vraiment c'est vn beau ornement de l'Eglise de Dieu de voir vn prelat allant par la ville, outre l'incapacité de son sens, & peu de sagesse pour l'aage, allāt dis-ie suiuy cōme vn Satrape, plus attiffé, dorlotié, paré, pigné, & creppé, qu'vne ancienne idole de Venus, & sentāt plus le muse, & ambre qu'vn vieic

bouc ne sent sa sauuagine. C'est vn exemple notable pour le peuple de voir ces reuerends s'amuser plus à courtoiser les Dames, qu'à feuilleter les saintes lettres, & plus adōnez à corrompre & suborner la femme de leur prochain, qu'à visiter leurs Dioceses, Paroisses, & Abbaies, pour sur ueiller sur le troupeau, & prendre garde que le Loup qui yest entré ne paracheue de deuorer le reste du brebiail sur lequel, pour nos pechez, il a desia fait vn si piteux carnage. C'est vn pauvre chemin de ramener les desuoyez au chemin de salut, que de voir vn Euesque, vn Abbé, & autre tel plus ribleur, yuongne, paillard, voire rauisseur, que ceux qui ne s'ōt estat que de la saleté de leur vie. l'ay hōie d'en parler ainsi, & suis marry qu'il me faille taxer si aigrement ceux à qui pour l'ordre ie doy respect & reuerence: mais quoy? ce que nous voyons plus que tous les iours nous fait tenir ce langage: & le peu de chastiment, nous contraint d'oublier ce deuoir, pour les faire rougir, se voyans pinser sans rire par les exemples qui se lisent de leurs actes lascifz & vie desordonnée, comme s'espere vous faire voir si lisez l'histoire suyuant que le Bandel vous a redigé en son Italiē, & que ie recite, pour n'auoir voulu laisser cest exemple en arriere, qui merite d'estre sceu, & à la confusion de telz paillardz, que celui qui est introduit en ceste histoire, & à la gloire d'vne pucelle gentille, laquelle ama tant son honneur, que la mort luy sembla plus souhaitable & plus chere à choisir, que se submettre à la voloné d'vn homme d'Eglise, plus bouc que Chrestien. Ausy que i'ayme mieux qu'vn autre traite l'insolence de noz Prelats François, que moy, qui ne prens guere grand plaisir à dresser satyres, ny vomir mots picquans: ains prie Dieu qu'il luy plaise, con-

entir

uertir la voye de ceux qui se desuoyent de sa sainte loy, & diuine ordonnance. Escoutez donc le fil, & cours de ce que le Bandel vous chante.

ACTE MESCHANT D'VN AB-  
bé Napolitain voulant rauir vne fille, & le  
moyen comme elle se deliura des mains  
du paillard.

## HISTOIRE. XXVIII.



L y a peu d'hommes de ceux qui ont visité ce qui est de beau & singulier en l'Italie, qui ayant veu Naples, ville bastie sur le bord de la mer Tyrrhene, ne la côfesse estre vne des plus belles, riches & plaisantes citez qui soyent guere en toute l'Europe, tant pour la beauté & fertilité du pais & côtrée voisine, superbe plan de la cité, q̄ gaillardise & courtoises façons des habitâs de ladicte Cité. L'on peult voir à l'etour vne belle & spacieuse câpagne, laquelle outre le plaisir de la veuē fert de pourmenade à la noblesse du pays, & de forteresse à la ville. Et qui souhaite les lieux plus solitaires & moins cultiuez, seulement y ayant la Nature monstré son art & industrie, il verra des Costaux & Collines penchées d'vne gaye pente, avec l'embellissement d'vne infinité d'Orengers, Limons, & autres arbres: la souueté & bones odeurs desquelz outre le plaisir, contentent la force del'odorat des hommes. Au fons desquelz costaux l'on void les riches vallons autant en richis d'arbres fruitiers, que la campagne est de bledz de toutes sortes: & là où les prez presque en tout tēps montrent la tapisserie diuersifiée en couleurs, avec le

gazouillis & plaissant murmure des ruisseaux qui coulent bourdonnans du hault de ces rochers & plaisantes Collines, là où vn vent Zephir semble conuier les passans à se soulager du chault & haste soufferrés prochaines campagnes. Que si quelqu'vn est plus conuoi teux de voir les merueilles de nature & les secrets plus cachez, que les plaisances des champs bien cultiuez, & la mignotise de Vallons, & Collines: qu'il monte sur mer, & visite les Isles & escueils peu perilleux qui rendent le lieu autant beau que superbe, & difficile à l'aprocher. Là verra illes grans miracles de la nature que Pozzuolo produit, voyant le lieu sulfuré d'ou procedent les bains tant necessaires pour la fanté des hommes, & le trou de la Sibylle Cumée, là où le Poëte Mantouan faint estre l'embouchement des enfers, parou il dit que Enée descendit au regne de Pluton, pour parler à son Pere. Il luy apparouistra encor le Labyrinthe tant artificiel & inexplicable de Dedale, & les loges admirables du somptueux Romain Luculle, avec les ruines merueilleuses de son Palais à si grand nombre de fenestres, ensemble les maisons, & Eglises, qu'un tremblement de terre fait jadis submerger dans les ondes, sans y oublier vn si bon & beau nombre de Grottesques naturellemēt cauées dans la profondeur des roches, qu'il est impossible qu'un homme puisse souhaitter plus de plaisir, & aise que lon peut prendre à l'entour, & dans vn si beau paysage. Or vous ay-ie fait ce discours, afin que chascun cognoisse qu'il est plus aisé en lieu si plaissant, qu'és terres dures, solitaires, & mal plaisantes que l'homme s'effemine, & suyue la mollesse de la chair, & qu'estant chatouillé par la veuë, & nourry cōme vn oyseau en cage, il est impossible qu'il n'oublie le deuoir, & ne face chose plus charnelle, que resentant la diuinité de l'esprit.

Aussy suyuant le cours de l'histoire, lon pourra voir & sentir

& sentir que nostre siecle n'est pas si desnudé de la vertu, que la purité n'y reluise si clairement, que les anciens n'ont guere dequoy nous faire rougir, pour ne les pouoir luyure par trace. A Naples donc y eut vn Abbé de fort grand maison, & bien estimé par le royaume, nommé Genfualde, jeune trop plus que la vocation ne le requeroit, & qui en ceste jeunesse, luyuant la coustume de tous nos prelatz, ne faisoit que luyure les compagnies de la noblesse, plus ententif au bal, mommeries, & à la chasse, qu'à la reformation de ses moynes, & estudes des saintes lettres. Ce jeune fol d'Abbé pour mieux viure à son aise, se tenoit à Naples, frequentant les seigneurs & Barons du pays, qui se plaifoient avec luy, pour ce qu'il tenoit table, & les appelloit souuēt, chose qui leur est commune avec l'Espagnol, d'estre sobres en leur maison, & de viure en Allemant parmy les compagnies estranges, n'vans de ceste grande sobrieté, laquelle les fait apparoir si seueres imitateurs de l'antiquité, en leurs chiches, & sobres festins. Pour venir donc au comble de nostre propos, cest Abbé alloit tous les jours se pourmener par Naples à faire la court aux Dames, & se soucioit peu de l'opiniō qu'on conceuroit de ceste sienne legereté, & mal seance, de voir vn prelat resentir plus l'homme d'armes, ou courrisan desreiglé, que le ministre de l'Eglise, ains faisoit gloire de ce qu'il n'imitoit point ceux qui veulēt avec leur simplicité luyure la vie des peres anciens.

Ce jeune moyne sans reigle allāt vn jour comme de coustume en houlle par ville, veit de fortune vne fille des plus belles, & de gentille contenance qu'il en eust encores contemplé dās Naples: & la regarda d'un œil si lascif, & avec tel transport de son sens, qu'il sentit en son cœur vn mal que jamais il n'auoit encor expérimenté, & vne douleur en l'ame que les aucuns estiment gaillardise, & les autres appellent passion d'Amour.

Et fut atteint si viuement de ceste rage, ce peu sage amât, que lors que la fille fut esloignée de sa veuë, il luy sembla qu'on luy rauit le cœur, ou que le Vautour qui bequerle le foye à Promethée, rongeaît le plus secret de ses entrailles, tant le trait luy auoit penetré auant dans le plus profond de l'ame. Or estoit la pucelle, fille vnique d'un orfeure, aymée extremement de ses Pere & Mere, tant pour son extreme beauté & gaillarde conteânçe, que pour voir reluire en vne si grande jeunesse vn rayõ tel de vertu que peu de filles de son tẽps la pouuoient esgaller, & moins la surpasser en bonnes mœurs, & vie hõneste. Et quoy qu'elle fust de bas lieu & que la noblesse de ses ancestres ne la peult recommander, ou faire cognoistre, si est-ce que la petitesse du ranc ne diminuoit en rien la grandeur de son courage, & l'obscurté de la race ne luy empeschoit point qu'elle ne se feist voir clairement pour la mieux conditionnée des autres qui pensent pour estre de race illustre, suffire au renom, sans y adiouster l'actiõ de vertu, laquelle seule annobliât, & fait reluire les maisons que nous voyons les plus excellentes. Et vrayement les filles sages ne se vanteront jamais tant de la richesse de leur famille, ou grandeur des ancestres, ou pour leur beauté extreme, comme elles s'esfouiront, que leur nõ est sans tache, & leur vie tant louée, que les mesdisans n'y scauroyent donner aucune atteinte. Reuenons à nostre Gensualdo enamouré de la fille de l'orfeure : lequel se voyant pris à bon escient, & ne pouuant, ou ne voulant se deporter de ceste folie, comme celuy qui se plaifoit en ses songes, & se baignoit dans le lac de ses folies, & qui à son aduis voyoit impossible le moyen de se retirer de telle emprise, non moins que qui voudroit enclorre toute l'eau de l'Ocean dãs vne Phiole, delibera à quelque pris que ce fust de faire cognoistre à la fille l'ardeur du feu qui luy estinceloit dans l'ame,

&amp; le

& le consumoit peu à peu en son cœur, a celle fin qu'il le voyant, & cognoissant ceste vehemence d'Amoureuse affection, se monstroit ployable à ses prieres, & le contéstaît avec vn vouloir reciproque. Voyez si le poëte est menteur en ce qu'il dit, que les Amans se faignent des songes, & se promettent en leur fantasie les choses mesmes qui à vn autre sembleroyent impossibles: veu que cestuy-cy est prins d'une seule veuë, & se promet le gain, & conquest de la proye contre laquelle il n'auoit encor dressé aucune embuscche. Il commence donc à faire la ronde tous les jours par la rue où son cœur estoit captif, & ne faillloit en passant par deuant la maison de l'orfeure de jeter l'œil ores à la porte, tãtoît aux fenestres, afin de voir celle de qui il desiroit tant l'amitié & jouissance. Et quand son heur vouloit qu'il la veist, ne pouuât luy parler, à tout le moins s'esfayoit-il par ses gestes, lascifz regards, & contenance passionnée de luy faire cognoistre ce qu'il enduroit pour elle, & que l'Amour seul luy tenoit tellement lié le cœur, & serue la pensée qu'il ne pensoit ou conuoitoit rien plus que d'acquérir sa bonne grãçe. Il feist tãt qu'il sceut les Eglises où la mere alloit le plus souuent faire ses deuotions, c'est là où ce bon Abbé s'en va: & feignant vne grande affection au diuin seruice, en lieu de regarder l'autel où la Messe estoit celebrée, c'estoit la fille de l'orfeure la saincte à qui il môstroit d'adresser ses vœux & prieres, faisant de la maison d'oraïson vn magasin de puterie: ainsy que pour le jour d'huy on void obseruer par toutes les villes de France, au grand scandale de nostre persuasion, & mespris des choses saintes. Et certes les Ethniques, Turcs & Infidelles ont en plus de reuerence leurs Mosquées où Dieu est blasphemé, & son fils Iesus Christ abiuré, que n'ont les Chrestiens les saintes temples ordonnez pour administrer les sacremens, & y publier la volonté certaine

du Seigneur. Et est pourquoy l'abomination y est entrée, afin que celui qui est ord, soit encor plus sale. Mais Dieu est si pur, & les choses saintes si nettes, que la venie de tels boucz n'y scauroit rien souiller, que celui qui de soy mesme s'infecte. Laissons ce propos, & suyons Gensualde en ses visitations d'Eglises, & saintz autels, & qui estoit deuenu plus deuotieux courtisant les Dames à Naples, qu'il n'estoit en son Abbaye. La fille aimée, voyant la diligente suite de ce reuerend, les œillades pleines de folle affectiō & attraitz lascifs, les gestes peu assurez du fol Moine, cogneut bien tost quel estoit le trait duquel Gensualdo estoit feru, & à quel saint il addressoit ses chandelles & oblations. Pour ce se mocquant de ces façons de faire, quelquefois pour plus luy mettre martel en teste, le regardoit assez mignardemēt: puis tout soudain retiroit la veüe comme surpresée de honte entremeslée de quelque petite colere: toutefois sa deliberation estoit de plus tost fuir sa voix & presence, que le rencontre de quelque beste venimeuse, ne trouuant point bon que vne simple pucelle se fie tant en sa pudicité, que de presser l'oreille aux charmes d'un amant transporté, & qui n'a autre soucy que de gaster l'integrité d'une fille, laquelle semble la rose matutinalle: la beauté de laquelle est souhaitée de chacun, tāt que sa nayeté luy dure, mais depuis que le chauld du jour luy a osté sa frescheur & fené son vermillon, il n'est aucun qui se soucie plus de la cueillir: celle aussy qui a vne-fois perdu la fleur de sa virginité, quelque careffe que lon luy face, est neant mois mesprisée de celui à qui elle aura fait si prodigue offre de ce qu'elle a de plus precieux. Par ainsi la fille aimée de Gensualdo aimant plus l'honneur & reputation de chaste, que le bruit d'estre accorte & gaillarde, & qui scauoit bien gouverner les compagnies, cognoissant que ce fol se laissoit auengler de plus belle de

jour

jour à autre, fuyoit tous les lieux ou elle pouuoit pèser que l'Abbé la peust voir, & quelque deuotion qu'elle eust, si fuyoit elle à son possible, d'aller aux Eglises, sinō à l'heure q̄ les compagnies en estoient toutes hors, non sans espier diligemēt si l'amant esuenté feroit encor la sentinelle, en quelque coin du tēple pour la surprendre & luy declarer son martyre qu'elle tenoit pour assez cogneu pour certain. Que s'il aduenoit qu'elle veist en rue, & qu'il la saluait, elle feignoit ne le voir point, faisant autāt de cōpte de luy que du plus estrange hōme qui eust peu venir des regions lointains. Ces façons de faire despleurent de sorte à l'abbé, & s'en trouua si fort estonné, q̄ peu s'en fallut qu'il ne fust en voie de quelque desespoir, ou de tomber en quelq̄ greue maladie, voyāt que l'amitié si vehemēte qui le rendoit esclau de ceste fille estoit recōpēse d'une si fiere cruauté & d'un mépris si hagar, qu'il ne scauroit plus à quel saint se vouer, ny de quel bois faire fleches, veu qu'il ne voyoit moyen aucun pour faire entendre à sa cruelle maistresse la passion de son ame, & luy declarer la perfection de l'Amour pour lequel il luy estoit loyal & affectionné seruiteur. De luy escrire, estoit autant ou plus difficile, veu qu'à grand peine la fille s'esloignoit jamais du costé & presence de sa mere, qui estoit d'autant soigneuse de ce precieux gage, cōme elle s'en voyoit chargée: & aussy n'ayant autre soulas de sa vieillesse, que ceste belle & chaste pucelle. Pour ce Gensualdo estoit à donner de la teste contre le mur, pour ne luy pouuoir enuoyer quelq̄ embassade par escrit, ou vne Dariolette qui desguisast aussy bien les matieres, comme s'as faute il estoit epris du feu d'Amour & folle de la rage de ses appetitz. Mais ne pouuant mettre à part ceste vehemēce, & esperāt contre son espoir mesme, se promettoit à la longue ce qu'il ne denoit en sorte aucune attēdre ny se promettre. Qui fut cause qu'il escriuit vne

uit vne lettre pour enuoyer à sa fauorite & non fauorifante, de laquelle la substance estoit telle:

*Lettre de l'abbé Genfualde  
à sa Dame.*

Madame, combien me seroit plus proufitable, ou de jamais ne vous auoir veüe, ou d'estre mort il y a long temps, que de souffrir la passion qui me tourmente, & experimenter l'effect de vostre cruauté, & le peu de pitié que vous auez de celui qui meurt pour vous, & qui par vous seule peut demeurer en vie. Il fault que j'accuse vostre cruauté en cela, que vous ayant par la gentillesse & accortise de vostre bon esprit assez bien cogneu l'amour que je vous porte, n'avez daigné seulement satisfaire à ma peine par la douceur d'une œil lade ou salaire d'un simple geste amoureux. Las! combien de temps il y a que si j'eusse peu trouuer le moyé, je vous eusse fait entendre de bouche, ce que vaincu de passion, ie suis contraint vous escrire, afin que vous voyez vn Gentilhomme tant vostre estre en danger de mort, si de vostre grace il ne vous préd pitié de sa mesadventure: Que si celles qui sont de hault lieu sont en cor obligées de satisfaire par quelque honnesté de portement aux seruices que leurs inferieurs leur font, aduisez que vous deuez faire en mô endroit, qui suis tel que chascun sçait, & qui estant vostre esclau, ne laisse ray deuoir ny seruitude ou je puisse m'employer pour vous complaire. D'un seul point je vous prie, c'est la requête seule que je vous fay, qu'il soit permis à ce languissant & triste amant de vous pououir parler en secret, pour vous dire plus amplemēt les cōcepts de son cœur, desquelz il n'ose faire participant le papier, se contentant que ce soit sa pēsee, & la vostre qui tesmoignent de chose de telle & si grande consequence. Je ne vous estime de si dure & cruelle complexion, que sachant

chant combien loyaument je vous aime, & qu'est-ce que ie voudroye faire pour vous, qu'oubliant ceste rigueur, vous ne recognoissiez & mon affection & amour vers vous: & par mesme moyé ne donniez quel que allegeance à mon cœur plus passionné que si i'estoie au milieu des flammes que le Montgibel vomist, ou qui se voyent par les cauernes de Pozzuolo. Afin donc que ma langueur finisse, & vostre rigueur laisse sa rudesse, plaïse vous me mader le jour & le lieu qu'il vous plaira que ie vous voye & parle: ce pendant feray fin, ayant salué vos bonnes graces de mes affectionnées recommandations.

Le vostre plus que sien, Genfualdo.

¶ Ayant ainsi escrit, il fut plusieurs fois sur le point de despecer le papier, faisant conscience de se fier à quelqu'un de ses gens, qui ne sceust bien parfournir à son message. Puis reprenant cœur, s'accusoit de courdisse & peu d'esprit, & se faisoit accroire que ce commencement estoit bon, & pour reüssir à bonne fin, puis que le parler luy est interdēt, pour estre la fille ignorante de ses deliberations, & que ses œillademes n'estoyent pas les indices si necessaires qu'il pensoit pour exprimer la vehemence d'une passion amoureuse, que la parole n'y fust encor plus requise, cōme celle qui monstre l'effect, & deduisit ce que le geste paint en la face: & ainsi la lettre tenant le lieu de sa langue seroit, peut estre, quelque ouuerture au cœur de celle qu'il ne sçauoit si elle estoit douce ou cruelle, n'ayant fait aucune experience de sa rigueur ou douceur, seulement l'estime cruelle, pource qu'elle ne luy a monstré doux semblant, lors que par sa contenance il pensoit luy faire sentir & cognoistre son martyre. Ayant donc complotté ainsi en son esprit, il fait venir à soy vn sien valet de chambre, auquel il dit. Inſque icy tu te peux vanter d'auoir esté le plus fauorit de mes seruiteurs, veu que



veu qu'outre ce que me suis fié par cy deuant en toy, j'ay deliberé encor t'en charger d'vne chose, ou & ta diligence & bon esprit font requis plus que iamais. Je ne sçay si t'es donné garde (peult estre qu'ouy) de mon changement d'humeur & de la gayeté perduë, laquelle me faisoit apparoitre entre toute la noblesse de ce pays: Je croy bié que tu pèseras que c'est l'Amour qui m'a ainsi changé, & non à tort, mais de qui ie suis l'esclauë, ie m'assure que toy ny autre n'en auez la cognoissance. C'est le secret que ie te veux maintenât dire, & te prier de faire tant pour moy de faire atteindre ces miennes lettres à celle qui en me vainquant ne m'a encor daigné donner vn regard gracieux pour le salaire & soulagement de mes peines. Cecy discouru, il luy specifia le nom de la fille, & la rue où elle se tenoit, lui enioignant ne cesser tant qu'il eust trouué moyen de luy parler, & bailler sa lettre. Le seruiteur qui ne demâdoit que d'obeir à son seigneur, & luy faire quelq' seruire agreable, luy promet son deuoir, & l'assure de sa diligence: au reste le supplie d'auoir bon cœur, disant qu'il n'y auoit ville si forte qu'à la longue ne fust emportée par assaut. ¶ L'Abbé assez flarté par ses propres desseins se confoit sur les propos de son valet, lequel ne faillit à tant espier, & cheualer la fille, qu'vn jour il ne la trouuait seule, faisant ses deuotions, à laquelle il se presente avec plus d'assurance que n'eust fait son maistre, qui estoit trop transporté d'Amour, & de sa folle passion: & apres luy auoir fait la reuerence luy dist. Ma Dame, vous ne trouuez point estrange, si ayant si peu de cognoissance que vous auez de moy, je suis si hardy que de vous accoster avec telle & si grande priuauté, toutesfois en m'excusant, vous accuserez le trop d'Amour qu'vn Gentilhomme mien seigneur vous porte, pour auquel obeir ie vous supplie, en luy donnant quelque allegeance, vouloir lire ce qu'il vous

mande

mande, n'ayant eu le moyen de vous parler par ceste missiue: Ce disant tira la lettre, & l'ayant baissée la presenta à la chaste fille. Elle qui recogneut ce valet, comme l'ayant plusieurs fois veu en la compagnie de Genualdo respondit avec vne grand colere. Et quoy, mon amy, vostre maistre est il si sot, qu'il ne congnoisse point le peu de compte que lon tient de ses folies? Pense-il que ie sois quelque fille folle & publique, qui me laisse ainsi aller à la volée, & sans resentir que c'est que d'honneur, aussy bien que les illustres & riches? Non non, dites luy que ie n'ay affaire ny de luy ny de ses lettres & que ce n'est pas à moy à qui il doit enuoyer telles embassades, qui ne peux aymer autre que celuy à qui mes parens me donneront pour espouse. Qu'il aille employer ses lettres & messages à celles qui aussy peu curieuses de leur honneur, comme il est de son estat s'abandonnent à tout le mode. Voyla vn beau masque de saincteté que de couvrir vne vilennie si grande, sous vn accoustremēt de simplicité. Allez, mon amy, allez, & si voulez faire que sage n'attentez iamais plus telle folie, si ne voulez estre payé selon le merite de vostre oeuvre. Le valet voyant le peu d'accueil qu'elle luy faisoit, & la rigueur dont elle vsoit, le regeant ainsi, & ne voulant seulement getter l'œil sur les lettres, s'esfaya de continuer son propos, mais elle le laissant tout seul, se retira toute despitée & colere en la maison de son Pere, sans toutesfois dire rien de tout ce succez à pas vn de ses parens, ayant telle confiance en Dieu, avec le desir qu'elle auoit de viure en fille de bien, qu'elle ne seroit point delaissée de la grace du ciel. Aussy elle craignoit que si elle en eust parlé à son pere, que quelque scandale ne s'en fust ensuiuy, & que le bon homme voulât parler auâtageusēmēt du tort qu'on luy faisoit, ne fust taillé d'autre & plus rude façon qu'à la fille n'eust desiré, seruant d'exemple aux filles qui se trouueront

cñ

en pareille destresse, d'vsr de mesme modestie.

Le Valet de mōseur l'Abbé de retour qu'il est à son maistre, luy compte le peu de compte qu'elle tenoit de luy, & que de la poursuyure c'estoit autant de peine perdue, qu'il seroit mieux fait d'oublier tout cela, & se donner du bon temps, ou s'employer au seruice de quelque autre qui recognoistroit mieux sō merite que ceste sorte fille d'un artisan, & simple marcadant. Ah mon amy, dit Gensualdo, je voy bien que tu ne sçais point encore quelles sont les forces de l'Amour, & combien difficile est d'extirper la racine de ses traitz qu'il a vnfois planté dās le cœur d'un pauvre passionné. Je voy bien que tout ce que tu me dis est plus que veritable, & q̄ les fēmes sont le subiect de toute imperfection. Je sçay aussy que leur peruersité est telle, que lors que nous les venerons, seruons & caressons, c'est alors qu'elles nous fuyent, & se moquent de nostre martyre, mesprisans le seruice qu'on leur fait, iaçoit qu'elles en soyent du tout indignes. Et puis que vous sçaez tout cela, dit le seruiteur, qui empesche que ne quittez celle qui vous met à nonchaloir, & ne regrettez l'affection d'une qui se mocque de vos passions? Ne t'ay-je pas dit, respond l'Abbé, que la force d'aimer est d'autre naturel, que le reste des passions qui sont en nostre ame: & qu'elle nous fait desirer ce qui nous fait, & aymer les mesmes choses qui nous haissent. Comment cela, dist le valet? D'autant dit l'Abbé, que je voudroye biē vsr de ton conseil: mais j'ay en moy vn ne sçay quoy qui force ma volonté, & quelq̄ dessein que ie face de m'oster ceste entreprise, si fault il tousiours que ie reuienne là, qu'ou il est de necessité que je meure, ou que je jouysse de celle qui fait si peu de cas de moy, qui luy suis seruiteur tant affectionné & amy plus que seruiable. Je cognoy à ceste heure ce que tant de sages hommes m'ont dit estre veritable, que

L'Amour

L'Amour est vn mal necessaire, cōtraint & volontaire, en tant que sans aimer, lon ne sçauroit demeurer en repos, & prouenāt des premieres affectionis de nostre volonté, lors qu'elle en est captiue, nous force de suyure nos appetitz, quelque resistance ou cōseil que l'ame s'effaye de donner ou faire à ceste contrainte, qui naissant en nous, conduit nos affectionis hors de nous, pour les poser en diuers subiectz, encor que la force de ce pensēmēt ne conduyse la chose desirée aux mesmes conceptz que ceux qui s'efmeuent en nostre esprit. Le n'entē point ceste philosophie, dist le valet, seulement aduisez ou je pourray m'employer pour le soulas de vostre peine: car ma vie n'y sera poit espargnée, pourueu qu'avec la perte d'icelle je puisse vous oster de tourment. En temps & lieu, dist Gensualdo, ie te se mondray de ta promesse, & feray essay de ta fidelité, & du deuoir auquel tu voudrois te mettre pour mon soulagement. Sur ceste deliberation, il passa quelques jours forçant son vouloir, ne passoit plus par deuāt la porte de sō ennemie, & s'il sçauoit qu'elle fust en quel que lieu ou Eglise, il n'y alloit plus faire ses offrandes & pourmenades. Mais tous ses essais estoyent autant d'amorces pour l'attirer à la follie que depuis il s'effaya d'executer. Car la nuit estant rauy en ses pensēmens, & forcé tant de ses appetitz sensuels, que de la souenance de l'exquise & rare beauté de sa cruelle, pensāt qu'à l'aduenir elle se mocqueroit de luy, si pour si petite deffense il s'estoit retiré, sans donner plustost assaut à la place qu'il desiroit conquerir: & aussy qu'il auoit ouy dire que les femmes, quelque desir qu'elles ayent de soulager vn amant, prennent neantmoins plaisir, & desirent d'estre contraintes & aucunement forcées: conclud de l'auoir, bon gré mal gré qu'elle en eust, s'il la pouuoit trouuer en lieu où il peust luy donner le dernier assaut pour la surprendre: esperant que

Z i auct

avec ceste petite force il l'induiroit à continuer la dance que iamais elle n'auoit dancé, ny ne desiroit dancier si ce n'estoit en mariage. Et d'autant que celuy qui aime, s'il est aueuglé en ce qui est de la raison, si a il les yeux plus clairs voyans que celuy à qui les Poëtes ont feint cét lumieres pour la garde de la vache à Iupiter, en ce qui touche leur folie, qui fut cause que l'Abbé espianant de jour à autre sa commodité pour surprendre sa guerriere, feist si bonne diligence, qu'à la fin il sceut qu'elle deuoit aller bien tost en la compagnie de son pere, en vn petit lieu & ferme, qu'ilz auoiét assez pres de la cité. Icy Gensualdo pense que soit le gaing de sa cause, & que ce voyage estoit le vray moyen pour amortir la fureur du feu d'Amour qui le tenoit en cest aueuglemét. Ainsi surmonté d'vn desespoir endiable, sans penser à la tache par laquelle son honneur seroit noirci & denigré: ny au rãc qu'il tenoit entre les grãds & la vocation qu'il suiuiot, delibera de la raur au pere par les chemins, & la violer, si de bon gré elle ne cõsentoit à sa volonté desordonnée. Voyez, vous qui faites si grand cas de l'amour, qui luy donnez place entre les vertus plus parfaites & Heroiques, qui faites sortir de son escole toute douceur & courtoisie, si les effectz de sa rage ne sont coultumierement plus vicieux que modestes, & si le nombre des folz en Amour n'est plus grand que de ceux qui s'exercent à quelque chose prudente, & qui contens de la vertu, oubliét la chair & ses delices. Mettez, je vous prie, à part vos particulieres affectiõs, & iugez à la verité, si ce que vous appelez amour, & voulez qu'on luy attribue puissance plus qu'humaine, n'est plustost vne brutale passion en l'ame, sortant de ceste partie que nous auons commune avec les bestes en ce qui touche le sensuel: & si l'hóme qui est vaincu par ceste folie n'est plus desesperé & maniacle, que raisonnable & vsant de son sens. Ammó

filz

filz de Dauid, lors qu'il viola sa propre soeur, de quel esprit estoit il conduit que de forcenner? Et toutesfois il est dit qu'il en estoit amoureux iusques au mourir: neantmoins ce bel amour luy feist executer ce que peut estre vn mortel ennemy n'eult daigné entreprendre, ayant en horreur le peché si detestable, & en reuerence la pudicité d'vne pucelle. Le filz du Roy de Sichein fut fort attainé de l'amour de la fille de Iacob, se contéte il de l'aimer? s'aresté il en vos feintes courtoisies & imaginées loyautez? Non: il fait ce que vous feriez, si la rigueur des loix ne vous en descourageoit, & si l'incommodité n'empeschoit voz desseins. Il la raurit & viola, d'ou aduint sa ruine, & defaite de to<sup>9</sup> ses subiectz. En somme si vn amoureux fait quelque bel acte, pésez qu'il n'est poit saisi jusques à l'extremité, & q<sup>o</sup> son ame n'a que la superficie des folies de telles passions: en quoy je ne compren point la sainteté des volontez vnies, lesquelles ont leur liaison tendant au saint accouplement de la couche sans macule, veu que ie pense & croy que telles affectiõs sont du Ciel, & que Dieu les appreuue. Mais je parle de ces desirs qui ne tendent qu'au don que vous appelez d'amoureuse mercy, & desquelz la fin n'est autre que la jouyssance en estant l'affouissement vn plaisir qui n'est non plus durable que la sagesse qui accompagne ceux qui font telle poursuytte. Voyez vn beau exemple en ce maistre Abbé, qui de pasteur deuiet Loup, & d'homme d'Eglise se change en brigand & assassineur, laissant la douceur & courtoisie naturelle à l'homme noble, pour se vestir de la furey, & façons d'vn Barbare & homme sans cognoissance de Dieu, ny de loy quelconque. Cestuy ayant fait son dessein, & s'estãt arresté sur la jouyssance, ne voulãt laisser eschapper son oportunité, appella celuy de ses valetz qui auoit fait le message à sa cruelle maistresse, auquel il dist. Tu as

assez cogneu de combien je me fie en toy, t'ayant declairé le plus grand de mes secrets. Or reste il que tu accomplisse la promesse que tu m'as faicte, de t'employer en tout pour le soulas de ma peine. A cela ne tienne, respond le valet de chambre, seulement monsieur, dictes que voulez que je face, & lors verrez que je ne mets aucune difference entre le faire & le dire. Je t'ay desia dit, respond Gensualdo, que, ou il faut que je meure, ou que je jouisse de celle que tu sçais estre la maistresse de mes pensemens: or s'en va elle vn de ces jours jouer aux champs avec ses Pere & Mere: i'ay de liberé de l'enleuer, & en jouyr à quelque pris que ce soit, & ne faut m'amener des raisons au contraire, car il fault que ma volonté s'accomplisse: pource voulois te prier, que tu gaigne tes compagnons, afin que quád ce viendra au besoin, ilz ne faillét point, & tu cognoistras combié i'auray pour agreable vn tel & si grand seruice. Monsieur dit le seruiteur, le cas est de grad conséquence, & ne nous ira pas de moins que de la corde, si la justice s'en entremet, de moy vous en pouuez disposer comme ie vous ay dit, & gagneray mes compagnons encore pour vous contenter: mais si fault il que m'affeuriez de prédre nostre cause en main, & de nous donner le moyen de nous sauuer, si par cas quelque poursuyte en estoit faicte. Ne te soucie, dit l'Abbé, ie souffriray plustost tout deshonneur que i'endure que vous en soyez en peine. Tel le maistre tel le valet. car ceste conclusion prinse, ce galant s'en alla haranguer ses compagnons, & joua si bien du plat de la langue, leur promettant de si belles choses, que le plus consciétieux de la troupe, se faisoit fort de mener luy seul la chose à fin. Ainsi est resolu le rauissement de la pauvre fille, qui pensoit que Gensualdo eust oublié ses amourettes, & que sa passion estant amortie, il se fust retiré en son Abbaye, veu qu'il y auoit assez long téps qu'elle

qu'elle ne luy auoit veu faire ses pourmenades accoustumées par les rues de la Cité.

Le jour donc estant venu que l'orfeure deuoit partir pour aller s'esbatre, dom Gésualdo sort de Naples avec ses estaffiers, s'allant mettre en embusche, en vn lieu assez escarté, par où il falloit que ceste pauvre compagnie de citadins print son chemin, laquelle ne pensoit qu'au plaisir qu'elle pourroit prendre aux lieux champêtres, sans rien soupçonner de la traitresse menée qu'on leur batissoit, ne pensans en sorte quelconque que personne leur deust donner empeschement à leur voyage. Monsieur l'Abbé sentant l'approche de celle qui tenoit son cœur si saisi, encouragea de rechef ses gens à se porter vaillamment en ceste emprise, & ne laisser pour rien à executer ce pourquoy ilz estoient venus: bien les pria il que personne ne mesfist à la file qu'il poursuyuoit pour la caresser, & non pour luy forfaire. Or pres de Naples court vn petit fleuue, lequel descend des Collines auoisinées de la cité, & arrouse les vallées d'icelle, le nom duquel est Sebethé, tant chanté par Sannazar en son elegante & docte Archadie, comme celuy, qui non guere loin des murs de Naples, se partit en deux bras, l'vn desquelz se cachât par des conduitz souterrains, sert aux plaisirs, vignes, & commoditez de la cité, l'autre s'espand par les campagnes fertilles, arroufant les prairies & champs voisins avec la clarté, & gazouillis de ses Argentines ondes, & en fin va rendre le commun tribut que toutes riuieres doiuent à la grand Thetis, s'engouffant fort doucement dans la mer, qui le reçoit avec vn embrassemét digne de tel voisinage. Du costé que ce ruisseau coule par la campagne voisine, & que le fleuue tant fameux compagnon & amy de l'Arethuse Siciliâne, embellist le terroir de l'ancienne see Parthenope, y a vn pont que les payfans appellent le pont de la Magdaleine.

daleine. Ce fut là que l'Abbé brigand avec sa furieuse troupe rencontra sa belle amie, laquelle plus gaillarde & legere que ses pere & mere , alloit plus grand pas qu'eux , & les alloit deuant avec mille petites folastres parolettes. Et d'autant que le chauld du jour & le trauail du chemin luy auoit fait monter la couleur au visage: elle ayant encor ses cheveux blonds & crespelus, vollans sans ordre sur le front & le long de ses jouës, lesquelz estoient couuerts d'un beau & gentil chapeau à la mode de Piedmond & Prouence: elle aparoissoit cent fois plus belle que lors que vne simple blancheur à demy ternie la faisoit sembler belle parmi les rues ombrageuses de la ville: & pour la gaieté qu'elle monstroit en l'air à la campagne, elle auoit ses yeux estincellans non moins que font les estoilles plus claires lors que le Ciel est plus serain , semblant qu'en iceux se jouast & Amour & les graces qui accompagnent la deesse des larcins amoureux: la gaillardise de la fille si elle plaisoit au bon homme de pere, qui voyoit bien que toutes ces folastries estoient pour luy donner passetemps , & luy faire oublier l'ennuy du Chemin: ce n'estoit rien toutes-fois au pris de Gensualdo , qui la voyant telle, & si gentiment accoustrée, ressembloit vne de ces Nymphes, que les Poëtes faignent accompagner la Déesse Diane allant à la chasse , si apparut il en auoit eu la puce à l'oreille , & s'estoit delibéré de la conquerir, c'est à present que le desir luy croist d'auantage, & iure en son cœur de mourir plustost, qu'endurer qu'une telle proye luy eschappe d'entre les mains. Qui vit jamais vn Lyon se herisser, & estendre la queue, voyât de loing le Thaurau, s'aprestent au combat? Tel estoit Gensualdo , voyant venir ceste troupe sans armes , car il s'asseuroit bien que quoy que le pere fut sans deffence, & la mere sans effort, si se mettroient ilz en deuoir de sauuer leur fille. Ainsi esmeu de diuerses

affections,

affections, & tendant neantmoins à la fin ia deliberée, donna le signe de l'assaut à ses soldats. Entrepris vraie ment digne d'un si excellent chef & capitaine: & assaut party selon le cœur des assaillans. Cinq ou six hommes armez aller courir sus à vn vieillard non experimenté à telles choses, & à deux simples femellettes, la frayeur desquelles estoit plus aisée à cognoistre, qu'on ne scauroit imaginer leur hardiesse. Les valets ayans eu le commandement du Moyne, sortent en campagne, & ayans l'Espée au poing environnent la fille en rond, s'aprestans à luy mettre la main dessus, & l'emmener à leur maistre. Les miserables parens voyans qu'on leur rauissoit le bassin de leur vieillesse, & pensans bien que cela ne se faisoit sans entreprise de plus grande consequence, se mirent à crier si effrayement que peut penser celuy qui pert chose si chere que son enfant, sans auoir moyé d'y mettre remede, ny de le rescourir. Les voleurs leur crient à la mort, les menacent, & en fin leur portent l'Espée à la gorge, lesquels criers mercy, priât ces Barbares qu'ilz prissent d'eux tout ce qu'ilz voudroyent, seulement que la fille s'en allast en liberté: mais c'estoit chanté aux sourds, car c'estoit à elle à qui on se vouloit attaquer. Le pere tenoit sa fille embrassée, la mere ne la pouoit desemparer, la fille crioit au meurtre, les voleurs retétrissoient de telle crierie, mais ce pendant tout cela augmentoit de plus en plus la fureur des assaillans, & le desir de l'Abbé de se saisir de sa mie. Qui est le cœur, qui se paignât ce debat en son Esprit, ne soit esmeu d'une grande compassion, voyant le pere enroué de force de crier, & la mere toute esperdue de crainte, & la fille assuree pl<sup>9</sup> qu'ils tous demeurer là, presse à l'occir si le malheur la faisoit tomber en mains du bourreau de sa pudicité. Je m'assure qu'elles chastes Dames & pudiques Damoiselles, ne brôt ce trait sans detester l'infame paillardise, & vouloir desreiglé de ce

malheureux pillier d'Apostasie, ny sans pleurer de cõ passion, voyans que la virginité de ceste fille ne tenoit plus qu'à vn filet, si Dieu n'y eust mis la main, & puis fiez vous en ces vestus d'une simplicité, lesquelz souz le pretexte de longues oraisons deuorent les veufues, & s'effayent de suborner les femmes plus chastes.

Retournans à nostre histoire, dès que la fille veid que Gensualdo s'approchoit d'elle ses parens estans saisis par ses valetz, cognoissans qu'elle seule estoit la cause de cest inopiné malheur, & qu'à la longue il seroit impossible de se deffendre de telle force: vsant de sa bonne fortune, & ne voulant perdre le temps en vain, avec vn cœur & constance d'autre effort q' d'une fille de si bas lieu qu'elle estoit, se tourna vers l'Abbé, auquel avec vn vilage assésuré & joyeux, elle dist: Monsieur, je vous prie que ce soit moy qui chastie la rigueur de mon pere, lequel rassottât de vieillesse & ne sachant que c'est d'honnesteté & courtoisie, a iusques icy donné empeschement à l'amour que me portez, & au desir que j'auoye de satis-faire à vostre desir & au mien: vous assésurant q'si ce n'eust esté la fascheuse vie & mauuais traitement qu'il m'a fait, il y a long temps que par le consentement de ma mere j'eusse satisfait à vostre vouloir. Que voulez vous que ie face, dist l'Abbé aussy addoucy qu'un aigneau. Donnez moy, dist el le vostre espée, afin qu'avec icelle je chastie la sorte vieillesse de ce resueur, lequel d'aujourd'hui ne fera que crier apres nous. Et de fait, le bon homme voyant que sa fille parloit si familièrement avec Gensualdo, pensoit qu'elle seule fust cause de ce rencontre, pource luy crioit & la menaçoit fort rigoureusement, la chargeant d'une infinité de mortz picquans & iniures poignantes, ne sachant point à quoy tendoit la ruse de sa pudique fille.

L'Abbé qui oyoit le pere tancer sa fille, & elle qui  
luy

luy parloit si doucement, sans fe foucier des parolles du vieillard, plein d'esbahissement & grand ioye, comme celuy qui fut aussy leger à croire la fourbe de son ennemie, que meschant à bastir vn tel aguet, obeit à la demande de celle qui ne souhaitoit rien moins que la mort de son pere, & la vie de l'Abbé. Lequel n'iet son espée nue au poing de la fille hardie & courageuse: laquelle ne l'eut si tost en son pouuoir, que s'adressant à Gensualdo, qui desia la commençoit à caressier comme s'il l'eust conquisse, luy dit: Retire toy moyne, & n'approche point: car je te jure la foy q' doy à Dieu, que si tu fais signe de m'accoster, que ce sera ton espée qui me vengera de ta meschanceté. Puis s'adressant à son pere demy mort de courroux, pensant auoir perdu sa fille, gaignée de sa propre volonté, luy dist: La ne plaist à Dieu, mon Pere, que tu ayes engendré vne fille qui te face rougir par sa lubricité, & qui auance ta mort par le mauuais renom de sa vie: ains toy avec t'õ glaiue, & moy de ceste espée conquisse sur nostre ennemy, deffendrons nostre honneur cõtre la force de ces voleurs, qui veulent rauir le meilleur de ma reputation. Ayant ce dit, se mist à tourner çà & là, maniant l'espée de si bonne grace, & avec telle dexterité, qu'il sembloit que iamais elle n'eust fait autre mestier que manier les armes. Ce qui donna telle ioye & cœur au bon homme, qu'il se resolut plustost mourir que quitter ainsi sa fille: laquelle ne laissoit approcher aucun de foy, tant furieusement elle s'apprestoit à deffendre sa pudicité. Gensualdo escorné & marry de sa sottise, & de s'estre ainsi laissé tromper à celle qu'il pouoit penser ne luy porter faueur ny amitié, conuertit sa douceur en fureur: & soudain commanda à ses gens que l'espée fust ostée à ceste nouvelle guerriere: deffendât neantmoins qu'on ne luy feist outrage, si autrement la chose pouuoit estre faite. Il faisoit beau voir ceste

Amazone s'escrimer contre ceste race monacle, & estonner avec les coups ces vaillans soldatz, nourris au cul d'vne cuisine: & n'eust esté la consequence du fait, ç'estoit plaisir que ceste fille ressemblât la Camille Vergiliane, feist ahaner sept ou huict puiffans paillardz à luy tollir les armes conquises finement sur le peu caut & accort Gensualdo. Les tristes & esplorez parens, voyans la magnanimité de leur fille, l'aidoyent selon leur foible & debile force, resistans à l'effort de ceste canaille. Mais quoy? la partie estoit trop mal faite, & n'eust tant duré le confit si l'Abbé eust permis que les forces de ses gens fussent desployées. A la fin voyans que c'estoit à bon escient, & qu'obeissans à l'Abbé, ilz se mettoyent en danger ou de mort, ou d'estre blesez par la fille, qui ne vouloit tomber en leurs mains, commencèrent à ne rien respecter, & oubliant l'amour que l'Abbé portoit à sa belle ennemie. Pource assaillét plus rudement & la fille & les parens, qu'ilz blessèrent si bien que la pauure vieillesse demeura terrassée & comme morte des coups, & la fille fut aucunement blessée: laquelle voyant que la force n'estoit pas sienne, & qu'à la fin elle seroit prisonniere du rauisseur Apostat, se delibere de mourir, & non sans iouer quel que bon tour à son amant avant que finir sa vie. A ceste cause s'approchant de luy, la Fortune luy fut si favorable, que Gensualdo ne s'en donnât garde, elle luy donna vn grand coup d'espée sur la face, luy faisant vn abreuoir à moufches au beau néz de Monsieur le moyne: ce qu'ayant fait, tenant tousiours l'espée au poing, & inuoquant l'aide du Tout-puissant, luy recommandant & sa vie & le salut de son ame se jetta de dessus le pont dans les claires & courantes ondes du beau Zebete, aimant mieux eslire son tombeau dans le ventre des poissons, que permettre qu'un Bouc lascif & paillard infame souillast la fleur de sa virginité. Mais

Dieu,

Dieu, qui ne vouloit qu'un tel miroir de vertu laissast si tost le monde, luy donna force de se soustenir en haleine, jusques à ce que quelques vns, qui auoyent ouy le bruit de telle meslée, y estans accourus, saillirent en l'eau: & nouans fort bien, sauuerent celle qui meritoit mieux de viure, que le volleur Abbé: lequel blessé & mocqué, s'enfuit en son Abbaye, sans oser desormais se monstrier à Naples, ny venir faire pennader ses genets d'Espagne pour l'Amour des Dames. L'on porra à la ville, & les pere & mere, & la fille, non sans l'ebahissement de toute la cité, louans ores la beauté, la generosité & haut cœur de la pucelle, & sur tout estoit magnifiée sa grande chasteté, d'auoir mieux aymé hardiment se lancer dans les ondes, que brusler es flammes d'un feu de paillardise auquel elle se voyoit destinée par l'infame Gensualdo. Et certes c'est à telles filles qu'il faut eriger statues, & peindre tableaux, non à vn tas de folles, qui outre la beauté n'ot eu jamais rié qui les ayt recommandées. Apprenez icy Damoyelles vn exemple rare de chasteté, & le fait autât courageux en vne fille qu'au plus assureé soldat qui viue: & vous glorifiez non en la gloire de sa chasteté, mais en imitant sa force, & vainquant les delices de la chair, pour seruir seulement celuy, qui donne constance, & effort à celles qui sont chastes à bon escient, & la pudicité desquelles ne gist seulement en mines exterieures, ains est burinée parfaictement en leur cœur comme en l'Esprit de ceste cy que venez de voir deliurée d'un tel danger, comme l'histoire vous a peu faire cognoistre.

*Fin de la xxviij. Histoire*

SOMMAIRE DE  
l'Histoire. xxix.

Puis

**P** V I S que l'Abbé Gensualdo a commencé nous faire Pestlargir la conscience pour vituperer sa paillardise, & accuser la vie trop dissolue non seulement de la folle ieunesse, laquelle de nostre temps fait plus deshonneur à l'Eglise, que ne sert d'ornemēt à l'Espouse du tout puissant, ains encor de la vieillesse mesme de plusieurs prelats qui sur leurs ans cassez, & tenans vn pied dans leur tōbeau, menant encor vn train si deshonneste qu'il n'est point de merueille si les ieunes viuans mollement, & n'estans repris, ny chastiez d'aucun, les suyuent par trace, & se façonnent à leur mode. Ne faut s'esbahir si nous fachez de telle difformation condamnons le vice du ministre, gardons toutesfois le respect & reuerēce qui est deue au ministere. Et d'autant que ça est l'auarice qui a causé iadis la plus part des malheurs aduenus au monde, & qui encore occasionne les troubles qui esbranlent la nacelle, ou Iesus Christ estant le Pilote aucun ne peut estre submergé, des fidelles luez de l'eau de regeneration, ne voulant aucun oublier rien de ce qui touche à sa conuoytise, ny suyure la simplicité tāt embrassée iadis par les saintz Apostres, suiuite fidellement par les vrayz tesmoins de la parole, qui en la confession du nom de Dieu ont espandu leur sang, & exposé leurs vies: chascun abhorrant le nom & effect de paureté, vraie, & fidelle compagne des saintz de l'Eglise primitive: ne faut trouuer mauuais si on abhorre la nature cruelle & inhumaine de ceux qui se vantent estre oinctz du Seigneur, sans vouloir departir de leur gresse au pauvre necessiteux: ny estrange quand on criera contre l'auarice de ces galans qui contre toute loy diuine & police des Princes Chrestiens, vendent les dons de Dieu, & font trafic de ce que gratuitement ilz

doiuent

doiuent au peuple. Car ce n'est pas pour la beauté d'vn cheual ou d'vn bœuf qu'on le nourrist, & mignote, ains pour en tirer seruice au temps de necessité. Aussi n'ont les anciens tant departy de bien aux Eglises, ny assubietty leurs terres, suiuant la loy de Dieu, aux dismes pour le Prestre, sinon afin que sans viure en oysuēt il repaïsse le troupeau de la parole, administre les saintz dons, sans pris ny marchandise, & s'exerce aux œures de pitié, suyuant l'exemple des peres iustes, que l'vn & l'autre testament recommande pour leur bonne vie. Et d'autant qu'entre toutes les vertus la charité a rendu le Chrestien admiré sur tout autre, celuy qui luy est surueillant, s'il faut à monstrier l'effect de compassion sur les indigēs cause vn grand scandale de foy, & mespris de sa vocation, mesme ou n'est besoing d'espādre sinon vn peu de temps, & quelque leger peine, & diligece. Tel honneste deportement se fait à l'endroit des morts, la sepulture desquels a iadis esté tant recommandée, que Tobie laissoit son repas, & oublioit son repos pour rendre ce deuoir à ses freres. Mais bon Dieu, nous sommes venus à telle corruptiō, & nos gens d'Eglise sont si infectez de ce venin maudit d'auarice, que l'on a veu de nostre temps les corps demorer sans sepulture, à faute que les decedez n'auoient laissé de quoy satisfaire à l'auarice insatiable d'vn Curé plus Tyran, & deuastrateur, que surueillant & pasteur appelé par l'Euangile. Mais si l'on en chastioit deux ou trois de la façon que le Duc de Milan en accoustra vn en sa ville il ne faudroit les prier tant pour seruir à leur office, ny ne mostreroiēt l'appetit d'emplir leurs coffres si euidēt qu'ilz le manifestēt. Mais escoutāt ce que s'ensuit, cognoistrez si le Duc Milānois oublia en riē le traictemēt aux Auares.

A C T E



ACTE IVSTE, MAIS TROP  
cruel, de Iean Maria Duc de Milan, à l'en-  
droit d'un curé trop auare.

## HISTOIRE. XXIX.



**J**EAN Maria Viconte, filz de Iean Galeaz à qui Ladiflas Empereur donna le tiltre & nom de Duc de Milan : fut celuy qui succedant à l'estat & dignité de Duc, se feist aussy cognoistre & renommer sur tous les Princes de son temps, non pour se monstrier plus vertueux que les autres, ou en surpassant l'heur du bon Galeaz son pere, lequel ne feist ie pense iamais autre faute remarquée, que lors qu'il laissa sur terre vne telle & si dâgereuse peste que son filz : & ne fut nô plus heureux en successeur pour les Milannois, que iadis le Monarque Romain Marc Aurele, laissant pour heritier de l'Empire ce boucher & gladiateur Commode, vray exemple de cruauté & vilenie. Et certes son pais peut bien presager son malheur, en ce que Iean Maria estât appelé à la dignité Ducale, ce fut lors que l'Italie veid l'origine des guerres ciuiles tant chantées des historiens, & qui ont tant auily les forces Italiennes, & abbaisé la gloire de ce qui leur restoit des reliques eschappées à tant de Barbares & estrangers, qui auoient foulé aux pieds l'honneur de ceste belle Prouince. Car ce fut lors que les Gueltes & Gibelins s'espandâs par tout, ne laisserét coing de l'Italie qui ne fust teint du sang des pauvres citoyens, & ne fut esperé du pour voir la noblesse chassée & vagabonde: n'estât aucun qui ne se sentist de ceste tēpeste, & qui ne sceust la vehemence d'un orage si furieux : de sorte q̄ toutes les nations de l'Europe auoyent leur tour à faire des courses

courses en Italie, & y piller les citez & les campagnes fertiles, appellées ores par l'vne, tantost par l'autre des parties. Or ce Duc a esté renommé pour le plus cruel & inhumain que jamais la Chrestienté ait nourry : & croy que vn Busire, Phalaris, ou le Roy Tracien, qui appaisoit ses cheuaux des corps des mortz, ne le surpasserent onques en cruauté. Et combien que ses predecesseurs eussent esté Princes fort doux, courtois & affables, & que par leur modestie ilz fussent paruenus au faite de telle preeminence: si est-ce q̄ cestuy cy oubliât le ranc qu'il tenoit, & forlignant du sang de ses Ancestres, despité pour estre, que Fortune luy estoit autre que n'auoit esté à l'endroit de cest excellent Iean Galeaz son pere, & de Valentine, qui fut femme du Duc d'Orleans, celuy qui fut tué à Paris par les gés du Duc de Bourgoigne. Il s'acharna tellemēt, qu'il faisoit deuoer en sa presence par des Dogues nourris à telle fin, ceux qui lui desplaisoient pour la moindre occasiō qu'il se formoit en sa faustie: ayât pour ministre de ses cruautés, & qui luy seruoit de Preuost de Mareschaux, vn Gentilhomme appellé Squarce Girame, aussy courtois que son seigneur, & lequel aussy à la fin fut païé de me monnoye que son seigneur, estans tous deux occis aussy cruellemēt cōme sans pitié ils s'estoient acharnez sur le miserable peuple de Milan. Durant le tēps donc que ce Diable incorporé faisoit ses yeux, & jouoit les actes tragiques & detestables de sa cruelle vie, aduint ce que maintenāt ie suis delibéré vous reciter, afin que voyez deux grâdes extremitez de vices, d'Auarice en vn Prestre l'vne, & de cruauté au Duc Iean Maria cheuauchant vn jour par sa cité, comme souuent aussy il faisoit, nô seulement pour voir les fautes de ses subiets mais plustost pour escouter si quelqu'un s'aprissoit par complainte contre ses façons detestables de vie, & son dominer trop superbe & tyran, afin qu'il semblast auoir

auoir quelque raison de tourmenter celuy, qui se plaig-  
noit sans cause de son seigneur qui encor ne luy auoit  
donné aucune attainte. Ainsi qu'il faisoit ses pourme-  
nades, il entend d'assez loing vn grand cry, & la voix  
d'vne femme soy complaignant, & qui battant les  
mains faisoit voler sa plainte bien haut, pensant que  
Dieu fust sourd, & qu'il ne cogneust nos necessitez  
sans telle huerie. Il enuoye vn de ses estaffiers pour  
sçauoir la cause d'vn cry si effroyable, lequel se trouua  
à la porte d'vne pauure femme, à qui le mary estoit na-  
gueres decedé, & qui s'escroit ainsi, tant pour la per-  
te de sa compagnie, que pour n'auoir le moyen de le  
faire porter en terre. Las! disoit la femme (demy dese-  
sperée) ou est-ce que les pauures auront recours, puis  
que l'Eglise mesme leur denie les deuoirs à quoy elle  
est obligée? A qui me pourray-je adresser n'ayant de-  
quoy satisfaire au glout desir de mon curé insatiable,  
& non jamais content de gaing qu'il face? Faudra-il  
que ce corps sans ame me demeure pour heritage seul  
de tous les biens que m'a laissez mô consort en ce mô-  
de! Ou bié, si je veux qu'il soit enterré, sera-il besoing  
que je vende ce qui me reste de meubles, pour puis a-  
pres ne sçauoir dequoy subuenir à mes enfans? Ah  
faux pasteur ie prie Dieu qu'il pünisse par quelq gran-  
de persecution, & toy & tous ceux qui te ressemblét.  
Ce disant avec les cris, pleurs, sanglots & gemissemés  
elle ne pardonnoit encor ny à ses cheueux ny à sa fa-  
ce: ains deschirant l'vn, elle arachoit les autres, se bat-  
tant l'estomach, & faisoit plusieurs autres signes de fé-  
me transportée. L'homme du Duc voyant telles façós  
de faire, s'adressa à la femme, luy disant: Quel tort  
est-ce que l'on vous a fait, m'amie, & pourquoy me-  
nez vous si grand dueil dictes le moy, afin que j'en fa-  
ce le rapport à Mon seigneur, qui m'a cy enuoyé pour  
en sçauoir la cause: & assurez vous, que si quelqu'vn

VOUS

vous a offensée, il vous en fera telle iustice, que vous  
en estant contente & satisfaitte, les autres auront de-  
quoy y prendre exemple, & seront destournez de fai-  
re iniure aux pauures, en vne ville mesmement où le  
seigneur veut que le droit soit gardé à chacun.

La femme qui cogneut à la liurée que c'estoit des  
gens du Duc, quoy que telle presence ne luy fut guere  
agreable, ne courans guere tels milans que pour sur-  
prendre quelque proye: toutes-fois ne craignant pire  
adventure que la sienne, ny fortune plus malheureuse  
que l'estat ou elle se voyoit, & aussy que la mort luy  
eust pour lors semblé vn grand soulas: ioignant aussy  
que l'estaffier luy auoit parlé si doucement, lui respon-  
dit en ceste sorte: Helas! seigneur, voyez lá le corps  
trespassé de mon mary, que le Curé de ceste paroisse a  
refusé d'inhumier, pour ce que je n'ay le moyen de le  
satisfaire de sa peine, & le contenter pour les funeraïl-  
les. C'est dequoy ie me tourmente, ne sachant comme  
je pourray oster le corps, la memoire seule duquel me  
donne assez de dueil & fâcherie, sans qu'il m'en faille  
laisser vn tel obiect deuant les yeux. Le Duc ce pendát  
atendoit pour sçauoir l'occasiõ de tel cry: auquel son  
homme estant de retour, dist: Monseigneur, en ceste  
maisonnette que voyez est vne pauure femme enui-  
ronnée de petits enfans, à laquelle le mary est mort à  
ce matin, elle a prié son paroissien d'inhumier le corps  
du defunct, mais il n'y veult point entendre, si elle ne  
luy paye l'enterrage, & frais des funeraïlles, c'est pour  
quoy elle crie, n'ayant pas la maille pour y fournir, &  
au reste, si elle véed de ses meubles, n'aura plus dequoy  
subuenir à ses petits enfans.

Iehan Maria oyant parler d'vn fait si vilain, & auar-  
rice si detestable, se mit à souffrire, mais ce ris estoit pro-  
nostiq du pleur de quelcun, puis se tournant à ceux  
de la compagnie, il dist: Vraiment ce monsieur le

Curé est trop peu charitable, & addonné à son profit, d'ainsi denier son ministère à ceux qui l'en requierent, veu mesmement que c'est son deuoir, & qu'il est renté pour ce faire. Il fault que nous luy montrons le chemin, & exerçons nostre charité en cecy, faisans inhumer ce corps defunct, & puis ferons l'aumosne à ceste femme, qui larmoye tât pour sa perte, que pour se voir chargée d'enfans, & ne sachant dequoy les entretenir. Ne fera ce pas bien fait? dist-il à ses gentilzhommes. Vrayement, Monseigneur, respond l'vn de la suite, cest acte sera autant loué que bon œuure que sçauriez faire en ce monde, & mesme quād lon sçaura que vostre excellence, oubliant sa grādeur, se fera abaissée iusques là, que d'accompagner les plus paaures en terre, & de secourir leurs veufues, sans que iamais ilz vous ayent fait aucun seruice. Ayons donc (dist le Duc) le Curé, peut estre que pour l'amour de moy il fera ce deuoir de son estat. Au reste, ie le salarieray si bié de sa peine, que de sa vie il ne s'en plaindra. Cecy disoit-il esperāt si bien chastier monsieur le Prestre, que de là en auant il ne feroit plus de tel refus. Il commande donc à celui mesme qui auoit esté le premier au logis de la veufue, qu'il allaist dire au Curé qu'il vint parler au Duc, pour chose de grand' consequence. ¶ Monsieur le Chapelain, qui ne pensoit rien moins qu'à la faute qu'il auoit faite, & ne se souuenoit plus du trespassé, le corps duquel demeuroit sās sepulture, s'en vint soudain au mādémēt de l'excellence: lequel dés q̄ le Duc l'eut contēplé, le voyāt frais, gras, bié en poinēt, & vestu en riche Prothenotaire, ne s'esbahit plus du refus qu'il auoit fait à la pauure femme, tāt pour la mine qu'il mōstroit qu'vne heure de plaisir luy estoit cent fois plus agreable, que mille ans de seruice: & qu'aussy pour nourrir vn tel ventre il falloit plus de gaing que sa cure ne portoit, ayant son visage plus la figure d'vn Roger bon temps,

temps, que de celui qui veille à l'estude des saintes lettres. En somme, ce Curé ne demontoit en rien la plus-part de ceux qui pour le jour d'huy, au grand domage du troupeau Chrestien, sont engraissez du bien du Crucifix: lesquelz pensent auoir bien satisfait à leur deuoir en faisant le Dimanche vn Profne, tellement quellement gazouillé, sans se soucier au reste de leur ministère, ny voir ceux qui sont indigens pour leur secours, selon les statuts & ordonnance des saintes Canons ordonnez és Conciles sacrez & generaux: leur estant bié aduis, à ces vêtres paresseux & chiés muets, que le seul nom de Curé leur doit seruir d'ombre, & doit suffire, sans qu'il soit besoing qu'ilz mettent la main à l'œuure, & satisfacent par effect à ce à quoy ils sont appellez. ¶ Nostre Curé donc hardy & assure, se presente à Iean Marie, disant: Mon seigneur, il a pleu à vostre excellence me mander venir vers vous, il vous plaira aussy me dire en quoy voulez m'employer, en quoy ie vous obeiray, comme celui qui ne demande qu'à vous seruir & complaire. Le fin & caut seigneur voyant la courtoisie pipeuse & propos doux du Messire, se mist à souffrire, & se mocquāt de sa gloire, & de testant son impudente auarice, luy respondit: Ie vous ay enuoyé querir, afin que vous faciez mettre en terre ce poure qui est vn de voz paroissiens, & ie vous feray donner le pris & salaire que meritez: n'estant iuste ny equitable que tel homme que vous soit employé sans recompense. Pardonnez moy, mon seigneur, dist le Curé, vostre seul commandement me suffit, & vostre grace tient le lieu de toute satisfaction. Bien bien, dist le Duc, j'accepte tout ce que vous dictes, & croy que voudriez faire beaucoup pour moy, ce que je voy à present, vous voyant si prest à vostre deuoir en cest affaire: pour ce allez vous apprestez, car ie veux assister aux obseques; vous assurant que serez re

compense auant que ie parte, ainsi que j'enten, & selo vos merites.

Monsieur le Chapelain, qui pensoit desia estre couché en l'estat d'Aumosnier du Duc, sen alla tout gaillard & deliberé vers son Eglise, ou il se mit en ordre, & appelle bonne troupe de prestres, & autres de ceux qui seruent ordinairement aux Eglises, afin d'aller avec plus grand pompe & honnestement accompaigner le corps, pour lequel le Duc se mettoit en tel deuoir: Mais le miserable prestre ne voyoit pas quelle estoit la trainée que fortune luy ourdissoit, & combien il estoit prochain de l'heure en laquelle il luy faudroit payer les arrerages de sa vie passée, & sur tout ce grand & vil peché de cruelle auarice, par vne autre cruauté la plus estrange qu'homme sçauroit imaginer. Et m'esbahis comme il fut si hors de son bon sens, q̄ voyant la faulte qu'il auoit commise, & cognoissant le naturel de son seigneur, mesme l'ayant ouy parler si ambiguement, & avec mots resentas plus leur colere que douceur, comme il osa reuenir & se presenter encor deuant la face si furieuse de son Prince. Mais quoy? il estoit si auéglé d'auarice, & beoit tât apres le denier, que tout visage luy sembloit courtois, & toute parole douce, pourueu que le mot de gaing & recompense marchassét en campagne. Le malheureux auoit oublié que le Duc pour moindre chose que sa faute faisoit de membrer à ses chiens hommes, femmes, & petits enfans, sans qu'il print garde à sexe ny aage, tant il estoit desnaturé, & plein de felonnie. Que deuoit il esperer de plus doux & humain qu'un nombre infiny de citoyens Milannois, la mort desquelz auoit seruy de pas setemps à la rage de ce cruel Prince? le pensoit-il plus religieux en son endroit, que juste enuers ceux q̄ l'innocence mesme rendoit indignes de tout supplice? Las! quoy qu'il eust rendu Boloigne la grasse au Pape, & qu'il

qu'il s'humiliait fort au siege apostolique, si est ce que cela ressenoit plus fa couardise & imbecillité, que l'affection qu'il eust aux choses saintes. Aussi vn si cruel & Barbare Tyran, il est impossible qu'il eust honneur ny reuerce à Dieu, ny qu'il recognoisse rien de ce qui touche le respect de la religion. Tesmoing en a esté iadis ce Denys le Tyran de Sicile, lors qu'en se mocquât & adjoustant sacrilege à sa cruauté, ne faisoit conscienc ce de piller & desrober les temples. Ces mocqueurs feignent toute douceur, dissimulét auoir l'ame pleine de deuotion & sainteté: mais à l'effect vous voyez à quoy tend ceste simplicité, & si c'est l'honneur & crainte de Dieu qui les aiguillonne & esmeut à quelque reuerence. Laissons ces discours pour venir à nostre Curé, lequel feist prendre la plus belle & riche croix de son Eglise, ordonnant des clerz pour porter le corps, & y vsant d'aussy grande diligence comme si c'eust esté le plus riche vsurier de tous les Banquiers de Lombardie, n'oubliant point de faire carillonner toutes les cloches de son Eglise.

Le Duc oyant ce tintamarre & bruit de cloches, ne peut se garder de rire, disant: Par Dieu, Monsieur le Curé, vous monstrez bien quel est le glout appetit de vostre auarice: mais puis que les charoignes vous desplaisent sans gresse, ie vous en donneray tant qu'il en sera memoire d'icy à cent ans. Ses gens, à ces mots, entendirent bien que le Duc joueroit quelque passedroit au Curé, & s'assurerent, veu sa contenâce, que le Prestre valoit autant que mort. Voicy le Chapelain avec ses gens qui viennent, & chantent les vigiles à l'Amrosiane deuant la porte du defunt, à quoy le Duc assista, & escoutoit avec patience, & grand deuotion, lof sice chanté pour le mort qu'on voyoit, & pour vn autre qui luy tint bien tost compagnie. Cependant il fait commander aux fossoyeurs qu'ils feissent la fosse fort

profonde & spacieuse, sans dire pourquoy : à quoy il fut obey plus-toist qu'il n'eust sceu le commander, tant il estoit redouté en sa terre, plus de crainte de sa cruauté, que pour amour que pas vn de ses subiectz eust vers luy. Aussi est-il vray ce qui se dit consummément, que lon hait celuy duquel on a crainte. Le seruice estant acheué en l'Eglise, voicy la pöpe funebre, qui sert pour aller au Cimitiere acheuer les obseques: là encor aüt que le corps fust mis en terre, on chäta des Pseumes, & autres prieres accoustumées à dire en tel cas, & où le Curé obseruoit telle grauité & reuerence en ses ceremonies, qui presque luy-mesme se fächoit du plaisir qu'il receuoit à son bié faire: mais voicy le dernier acte de la Tragedie. Ainsi que tout fut finy, & que le Prestre ayant laué de l'eau sacrée le corps du trespassé, laissoit l'office de le mettre en terre à ceux qui en auoyent la charge, lesquels l'enleuoient desia pour luy donner le denier à Dieu. Voicy le Duc qui leur dist qu'ilz attendissēt, & que toutes les ceremonies des funerailles n'estoyent point parfaites, d'autät qu'il vouloit honorer le mort autrement qu'ilz ne pensoyent. Si chacun fut estonné voyant ce nouveau acte du Duc, le fut plus encor quand s'adressant au Curé avec vn visage flamboyant de colere, & vne voix resendant sa fureur luy dist: Chapelain, si ton auarice ne te rendoit plus infame que le reste de ta vie hypocrite ne te döne de bö renom, i'auroye quelque occasion de diffimuler ta fautes, si tu en vsois seulement enuers ceux qui ont dequoy satisfaire à ton appetit, & sustenter leur mesnage. Mais sachät comme l'ayant veu à l'oeil, que tu es plus toist vn loup rauissant, qui ne demandes que les despoilles du troupeau, je te veux payer tout presentement selon le merite de ta charité. Ce qu'ayant dit, se tourna vers ceux qui vouloyent mettre le corps dans la fosse, auquelz il vsa de telles ou semblables paroles: D'autant

que

que cestuy-cy viuant ne voulut accompagner ce mort jusq'au tombeau, ie veux que vis & mortil luy tiene compagnie jusques au jour de la grand' resurreccion. Pource prenez le & le liez avec ce corps, & les mettez tous deux ensemble, afin que la presence du Curé ainsi en point cöme il est, face peur aux Diabes lors qu'ils passeront par les chambres d'enfer. Tout le monde (cöme ie vous ay dit) estoit: si abreueü des möeurs inhumaines, & grande eruauté du Duc, que les föffoyeurs obeissans à son cömmandement, empoignerēt le Curé, & le lierent estroitement vis à vis, & bouche cötre bouche avec le corps du trespassé. Cruauté veritablement trop grande, & detestable, quoy que le vice du malheureux homme d'Eglise fust punissable. Et aussi que ce n'estoit de ceste façon, ny de mort qu'il falloit punir ceste faute. Mais qu'eust on fait avec celui qui ne cognoissoit autre equité que: celle qui estoit fantasiée au concept de son esprit meschant & tyrannique? Quelle raisö pöseroit on tirer de celui qui detestät toute loy & ne se fouciant d'aucune bonne remontrance, n'auoit loy que son cerueau, ny douceur, que celle qui se finoit par cruelle boucherie? n'ayant plaisir non plus qu'vn Caligule, qu'à voir massacres, ruines & effusion de sang. Quand le reste du clergé veit traiter le Curé de telle sorte, craignant chacun d'eux que la fureur du Duc poursuyuroit la suite, c'estoit à qui laisseroit la croix, l'asperfoir & l'eau beneyte, sans se foucier du luminaire pour gagner au pied, & se fauuer de la rage du Tyran: lequel les voyant arpeniter le Cimetiere, sans cordeau ny inefure, ne se peut tenir de rire, quoy que de l'autre part il ouyit les voix douleureuses du miserable Chapelain qu'on alloit mettre tout vif en terre. Las! disoit-il, Mon seigneur, ayez compassion de ce malheureux, qui vous requiert pardon si humblement de sa faute,

Aa 4

&amp; qui

& qui avec promesse de n'y r'enchoir plus, recompenſera la veufue pour le deu de compaſſion que j'en ay eu. Tu n'y r'encheras voirement plus, diſt Iean Maria, ſi tu n'es encor impitoyable parmy les ombres de ceux qui errent pres les ondes de mort & oubliance. Et ne ſois en ſoucy pour la veufue : car j'y ay deſia mieux pourueu q̄ tu n'as à tes propres affaires. Pour ce, diſt il aux autres, qu'on ſe deſpeſche, & que ce beau chanteur ci ne me rompe plus les oreilles. Tout à coup commença lon à enleuer les deux corps pour les jeter en terre, quand le Preſtre cria : Las ! Mon ſeigneur, ſi n'avez pitié du corps, qu'à tout le moins le ſalut de l'a me vous en ſoit en recommandation, & ne permettez que je meure ſans faire cōſeſſiō de mes fautes deuant quelque miniſtre de Dieu, ſelon l'inſtitutiō de l'Egliſe.

Va va, diſt le Duc, tu auras pluſ-toſt appaiſé le portier d'Enfer avec tes harangues, que tu ne ſçauois recouurer à preſent vn Preſtre, qui s'en ſont ſuiz de toy, te voyās deſia accouſtré en Eſprit de nuit, pour eſpou uenter les enfans au temple. Auſſy târ de terre que l'on te mettra deſſus, avec l'abſolution que tu as donnée à celui que tu embrasſes, pourra ſeruir pour l'allegeāce du peſant fardeau de tes offeſes. Auec telles railleries, le Prince inhumain ſeit ietter ce couple d'hōmes dans la foſſe, avec aurant d'eſtonnemēt de tous, que de choſe qu'ilz euſſent jamais peu pourpenſer : & n'euffent eſtimé que le Duc ſe ſuit allé aduifer d'vne telle & ſi beſtiale maniere de faire mourir les hommes. Mais ilz n'auoyent pas leu la deteſtable vie de l'Empereur Marcin, lequel vſoit de pareille façon de faire, & donnoit plus de peine que ceſtuy-cy ne ſeit, veu que le Preſtre fut accablé & ſuffoqué, tant par la peſanteur du corps trespasſé, que de la terre qui luy fut jettée deſſus, eſtāt la foſſe tref-profonde. Là où l'Empereur ſans pitié faiſoit tellement lier ceux qu'il condeſmnoit, avec les cha

rongnes,

rongnes, qu'à l'air, & ſans eſtre mis au tombeau, il les laiſſoit là juſques à ce qu'ou de peur, ou de la puanteur du corps trespasſé, & aſſaillis de la vermine ils trespasſent cruellemēt. Plus courtois ne fut Maximin, lequel faiſoit inhumainement ceux qu'il laiſſoit dans le corps deſen traillé d'vn Bœuf juſques à la teſte, là où ils deſnoyēt mangez de vers, & pourris par le ſang corrompu de la beſte. Toutes-fois la Barbarie excuſoit ces galans, qui eſtans Paiens, & ſans cognoiſſance de Dieu, ne ſ'auent eſbahir ſ'ils faiſoyent les œuures ſelon les deſirs du diable qui les guidoit, lequel eſt homicide dès le commencement. Mais vn Chreſtien, vn Prince ſorty de bō eſtoc, nourry entre gens de bien, demeurant en vne terre aſſez ciuile, c'eſt ce qui doit rédre le cas encor pl<sup>e</sup> eſtrange. Qui eſt cauſe que tout ainſi que la terre cria vengeance jadis à Dieu de Cain pour auoir violé le droit de conſanguinité en tuāt le juſte Abel ſon frere: auſſy je penſe que pour crime ſi pernicioſus Iehan Maria fut peu de temps apres occis par ſes citoyens memes. Et ne penſez-vous, qui de noſtre temps auez fait le ſacrifice des oreilles & autres membres, & qui com me vn Diomedes auez fait ſeruir les corps humains de mangeoire à voz cheuaulx : ne penſez que Dieu laiſſe telles cruantez impunies: il attend, & eſt patiet en ſon attente: mais à la fin il vous fera ſentir combié eſt greue la peſanteur de ſa main, & à craindre l'ire effroyable de ſon juſte courroux.

Or à propos, le Duc ayāt accomply ces tragiques & eſpouuantes funeraillies, depeſcha ſoudain l'vn de ſes gens vers la maiſon du Curé, d'ou il ſeult en leuer tous les meubles, & les donna à la pauvre veufue, ſemme du deſunct, auquel le Curé tenoit compagnie au Cimetiere. Ceſte derniere ſentence eſtoit autant juſte, comme la premiere eſt inique, cruelle & exorbitante: veu que c'eſtoit bien raiſon que celui là fuſt puny en

ses biens, qui pour auarice, & auéuglé du denier, oublioit soy-même, & le deuoir requis à homme public tel qu'est le pasteur d'une Eglise. Ne soyez point scandalisez. (vous qui portez les vases sacrez) de ce que ie dy, ains prenans exemple sur la fin miserable d'un de vostre estat, pensez que les persecutiōs que Dieu vous enuoye, & les maux que vous endurez procedent de vostre ambition, auarice, ignorance & paillardise. Bié vous diray-ie que ie suis marry que l'aduersaire de l'Eglise s'attaque aux gens de bien, & buffete ceux qui meritent d'être honorez, là où les folz euentez, ignorans & paillardz sont sans guere sentir telle pointure. Toutes-fois Dieu qui est bon, vous appelle, & nous aussy par telle attente à repentance, afin que reconnoissans voz fautes vous viuiez mieux, & que l'Abbé Genyaldo, & que ce miserable auaricieux, traicté si cruellement par le plus detestable Tyran que l'Italie eust veu depuis que les Lombardz donnerent le nom à la terre.

Fin de la xxix. Histoire.

### SOMMAIRE DE l'histoire xxx.

**L**semblera aduis à plusieurs que nous n'ayons autre argument qu'à traiter les amours mal poursuivies, & plus malheureusement parachuées de ceux qui auéuglés de leur fol appetit, ont oublié ce qu'ilz deuoient, & à l'honneur, & à la grandeur de leurs ancestres. Aufquelz ie satisferay par ce petit mot, que volontiers ie traie ce subiect, non pour y reciter, & apprèdre les ruses d'un paillard, & les cautelles d'une femme publique, & eshon-

tée, & les aguets de quelque ouuriere de meschanceté, qui par ses paroles miellées deçoit la moins accorte ieunesse. Je laisse cela aux Comiques qui sont les peintres ordinaires de tableaux de telle sorte. Bien est vray qu'estât ce vice l'un des plus frequens, & duquel lon se donne le moins garde entre toutes noz fautes, il m'a semblé qu'il est aussi raisonnable que chascun scache le malheur qui en aduient par la variable diuersité des occurrences qui en succedent, ioint que ce peché est le plus souuent masqué du voile d'un saint deuoir, & office. D'autant que les vns s'effayent de couurir ceste faute par l'instinct que nature insue à toute espece d'animaux, & se contentent de s'arrester seulement, comme brut aux, au desir que chascun a de s'aioindre à son pareil. Mais nous laisserons ces ames bestialisées se veattrer en la boue de leur vilennie, & se pourmener parmy les auges des pourceaux du voluptueux Epicure. Il nous reste ceux qui sous couuerture d'un grand bien, & pretexte du saint nœud de mariage, abusent & de l'amour, qu'ilz appellent vertueux, & de la pudicité d'une fille modeste. Non qu'en cela ie vueille excuser la folie de celles qui se laissent aller si legerement, car s'escou-lans pour si peu, & estans vaincues par un tel assaut, c'est signe que le plaisir les domine plus que la raison, & que honte de s'abandonner sans mariage les fait ainsi vser plustost que la chasteté engrauée en leur esprit. C'est de ce mal que ie prens l'argumēt de mes discours, nō pour traier l'amour, ou deduire les moyens de telle poursuite, ains plustost pour aduertir la ieunesse de ne s'abuser tant en ses follatries, ny se fier es promesses d'un amant transporté, afin que pareil malheur ne leur aduienne, à celuy de deux amans contenuz en ceste histoire.

EMILIE DAMOISELLE Romaine, tua Fabio son amy, afin qu'il n'en espousast vne autre qu'on luy auoit donnée, puis elle mesme s'occist sur luy.

## HISTOIRE. XXX.



V temps donc que Iule second tenoit le siege de Rome, & faisoit flamboyer tout l'vniuers en armes par les guerres par luy suscitées par toute la Chrestienté, comme celuy qui voyant les clefs saint Pierre estre trop foibles pour son ambition & tyrannie, vouloit s'aider du cousteau saint Paul, afin que l'Eglise veist en lieu d'un Euesque simple & desbonnaire vn Capitaine cruel, & qui ne demandoit que guerres & massacres. Peu de temps apres que cestuy-cy eust à l'ai de d'autruy chassé de Boloigne la Grasse Les seigneurs Bentiuoglies qui s'en estoient saisis, aduint là piteux accident que je preten vous racompter, si prenez la patience de lire ce qui s'en suit: En ce temps donc que la fureur papale apprenoit aux hommes la guerre plus tost que la paix, & la vengeance que la patience, & endurer les iniures au nom de Iesus Christ, estoit à Rome vn riche Gentilhomme, n'ayant qu'un seul filz, le nom duquel estoit Fabie, lequel de malheur, & à sa grande confusion s'en-amoura d'une fille nommée Emilie, d'autant que telle amour causa la mort de l'un & de l'autre des amans. Il n'est aucun qui ignore que si jamais il y eut nation souz le Ciel subiette à diuisions & partialitez, que les Italiés ont esté presque les principaux à susciter faction & partialitez en leurs terres: de ce me feront foy les seigneurs Turrians, Vicontes de le Scale, d'Este, & de nostre temps les Adornes & Fregoses

Fregoses à Genes. les Strozzes & de Medicis à Florence, & les Colonnas & Ursins à Rome: oultre vn nombre infiny de particulieres querelles, qui de tout temps ont couru par les citez Italiennes, de mesme sorte que le chancre n'estant empesché, s'estend par le corps humain. Or comme Rome a esté iadis le chef de l'Empire bien policée, siege de paix & chastiment de meschanceté: aussy depuis avec l'autorité de commander sur le monde, elle a esté deuestue de toute police & bon ordre, n'y residant que guerre & sedition, haines, & toute impunité de vices, de sorte que sur toute autre des villes d'Italie, ceste cy a conserué son droit d'estre la nourrice de diuision & partialité. Qui fut cause que les Peres de ces deux enfans, Fabie & Emilie, estans affectés à diuerses parties, & par consequent ennemis l'un de l'autre causerent le scandale qu'entendrez cy apres. Fabie, quoy qu'il sceust bien la mortelle inimitié qui estoit entre son Pere & celuy de s'amie, si ne laissa il pourtant à se donner en proye à son affection, & se laisser transporter aux desirs de son ame, aimât de tout son cœur la fille de son ennemy: & quoy qu'il ne peut luy parler, tant pour la coustume farouche du pays, où les filles sont plus serrées que les Religieuses en France dans leur cloistre, qu'aussy y obstant la discorde de leurs parens, neantmoins par ses signes & amoureuses ceillades il donnoit assez à cognoistre à la fille, qu'il ne luy estoit si ennemy que volontiers il ne se fust employé à luy faire quelque agreable seruice. La fille qui n'estoit ny de marbre ny de fer, pour ne sentir poë vne pareille flamme, & qui estant bien nourrie & esleeuë, ne sentoit sa cruelle & mal gracieuse, cognoissant l'affection du jeune amant, & que c'estoit à bon escient qu'il estoit espris, se mist aussy à le regarder d'aussy bon œil cōme elle se voioit ceilladée: & le voyant tous les jours faire la ronde à l'entour du logis de son pere, cogneut



cogneut facilement que c'estoit pour trouuer le moyé  
 de luy parler & faire entendre sa passion. A ceste cause  
 elle se monstroït plus que de coustume à la fenestre re-  
 spondant sur vne petite rue non guere frequentée, par  
 où passoit souuent Fabie, esperant y trouuer l'oppor-  
 tunité de faire ce que plus il desiroit. L'Amât dès qu'il  
 veid que sa fauorite sembloit aider à son emprise, &  
 qu'elle commençoit à sentir les pareilles flammes, des-  
 quelles son cœur brusloit incessamment, persiste en ses  
 pourmenades, si bien qu'un jour passât souz la fenestre  
 ia ditte, Emilie estant à vne ialousie, luy laissa tomber  
 vn bouquet de fleurs sur la teste. Or pensez si telle fa-  
 ueur despleut vn brin à ce nouuel amant, veu qu'en  
 Italie c'est vn des plus grandz signes d'Amitié & affe-  
 ction qu'une Damoysele amoureuse ne pouuant acco-  
 ster son seruiteur, puisse luy monstrer. Fabie estant en  
 vn paradis de delices, comme il luy sembloit, dist tout  
 bas à la fille, qui s'estoit des-ia montrée à la fenestre:  
 Las! Madamoiselle, si mon bon heur par vostre grace  
 commence à florir, faites que par cy apres j'en puisse  
 tirer le fruiet autant souhaitté, comme j'ay plaisir au  
 present de si bonne nouuelle. Emilie, soit qu'elle vou-  
 lust esprouuer sa perseuerâce, ou q̄ de vray quelqu'un  
 fust en sa chambre, luy feït signe qu'il passast outre,  
 & que pour le presēt elle ne luy scauroit tenir propos.  
 Luy à demy content, pour vn si bon commencement,  
 luy obeit, ne voulant causer quelque scandale à celle  
 qu'il aimoit plus que la clairté de ses yeux: & pource  
 s'en alla avec son bouquet en sa chambre, lequel il mist  
 au plus beau lieu de son cabinet, le gardant avec si so-  
 lennelle garde, que si c'eust esté le tresor de Venise: s'e-  
 stimant le plus fortuné Gentilhomme de Rome, qui  
 estoit aimé & caressé d'une des plus belles, accortes,  
 & mieux apprises de la Cité, chef de toutes les autres.  
 Ainsy, prenant cœur, & assuré d'estre aimé, ne fai-  
 soit

soit plus conscience de la saluer, la voyant seule, ce-  
 qu'elle luy rendoit autant modestement comme à la  
 desrobée, ne voulant point qu'on s'aperceust de leurs  
 amourettes. Ce qui enflammoit de plus le cœur du Ro-  
 main amant, & luy plantoit plus viuement les enseig-  
 nes d'Amour en ses entrailles, tellement que presque  
 toutes les fettes sur le tard, il prenoit son Luth, & s'en  
 alloit donner des serenates à sa maistresse, passant tou-  
 tesfois outre, sans guere s'arrester deuant la fenestre,  
 ou il scauoit que reposoit le corps saint à qui ses de-  
 uotions estoient adressées. Et vn soir entre autres,  
 outré de passion, se print à chäter quelques couplets,  
 desquelz la sustance estoit telle.

*L'espoir qui florist en mon cœur  
 Ne peut croistre par autre humeur,  
 Ny s'animer d'autre influence,  
 Que par le regard gracieux,  
 Par l'aspect plaisant des clairs yeux  
 De la belle en qui mon cœur pense.*

*Ceste fleur quand bourgeoimera,  
 Las! le fruiet quand en sortira  
 Pour accomplir l'heur de ma vie?  
 C'est à toy belle à y penser  
 Pour ton seruant recompenser,  
 Qui de ce seul bien a enuie.*

*Tous les thresors, tant soyent exquis,  
 Je ne voudroye auoir acquis  
 Pour perdre le fruiet que desire:  
 Tout autre plaisir me desplait,  
 Je n'ay rien plus en mon souhait:*

*A autre qu'à toy ie n'aspire.*

*Ma mort & ma vie tu tiens  
Mes desirs mes souhaits sont tiens,  
Mon espoir de toy prend essence:  
Anime donc ce mien espoir,  
Et fay moy le parfait tost voir  
De mon desir par iouissance.*

Il chantoit ce mot avec telle douceur, & soupirant si profondement que Emilie estant à la fenestre escoutant sa chanson, ne peut se tenir de luy respondre avec vn haut soupir, puis que la parole ne pouuoit satisfaire à la passion qui se couuoit en son ame. Fabie ray, oyant le soupir de sa dame, & cognoissant qu'elle n'osoit parler pour le regard de ceux qui estoient avec elle, adiousta encor à sa chanson.

*O ventz espars qui soeuement  
Causez mon plaisir & tourment  
Et esmouuez en moy les flammes  
D'vn Amour, qui me brusle assez,  
Et vous & moy recompensez  
Vnissans deux pareilles ames.*

Emilie craignant d'estre descouuerte, se tenant la longuement, pource que la passion la commençoit à surmonter, se retira, pesant toutesfois les mots de la chanson sonnée par son Fabie, sur le Luth. Et pleine de transport d'amour, & affligée de ce pensément, se coucha quoy que l'appetit de dormir luy fut du tout interdit, ains tournant tantost sur vn costé, ores sur l'autre, ne faisoit que resuer, & songer sur les occurrences de telles amours, fantasiant ce qui en pourroit aduenir, non sans se plaindre, & soupirer à tous propos. Qui fut cause que sa gouuernate laquelle l'auoit nourrie dès le berceau, luy demanda qu'est-ce qu'elle auoit

& si

& si elle se trouuoit point mal, veu qu'elle se plaignoit si fort, & outre sa coustume. Mais Emilie fainit le dormir, delibérant toutesfois en foy, que l'endemain elle declaireroit le tout à sa nourrice: & sur ce complot elle s'endormit. Le matin venu, Emilie voulant commencer sa harangue pour descourir le secret de son cœur à sa nourrice, se trouua aussy estonnée que celuy qui se voit surpris en quelque grand forfait, & changeât souuent de couleur, begueyant en la parole, & n'ayât les propos guere arrettez, donna soupçon à la vieille de penser que le joueur de Luth qui auoit sonné le soir precedant estoit la puce qui empeschoit Emilie de dormir. Pource comme femme rufée, & qui scauoit tout ce qui peut estre de finesse en l'amour, luy dist. Et bien m'amy que vous semble de la chanson qu'on chatoit hier au soir en ceste rue? estoit elle pas faicte & chantée de bonne grace? Vrayement ma mere, respond la Damoyelle, à ce que j'en puis iuger, celuy qui la chantoit doit auoir belle maitresse, & luy affectionné sur tout autre, puis qu'il exprime si à propos ses affectiôs. Ouy vrayement dit la vieille, & pense, oyant la suite de son chant, qu'il ne pensoit estre guere esloigné de sa Dame, veu les motz de sa chanson. Mais dictes moy par vostre foy, qui a causé outre l'accoustumé que la nuit se soit ainsi passée sans que vous ayez presque reposé vn quart d'heure, depuis que ce sonneur vous eut donné le salut de son doux chanter? Ne pensez me dissimuler rien en telles affaires, car à grand peine, quand je veux, me scauroit on deceuoir es choses de l'amour. Las! ma mere, dit Emilie, pour Dieu ayez pitié de moy qui suis au vif atteinte de celle mesme maladie que venez de nommer: & n'accusez ce que nature fait, & à quoy elle me contraint, puis que j'ayme celuy duquel je suis seure que sa volonté est vnie avec la mienne, & qui quoy que ne m'aye onc parlé, m'a montré assez

Bb 1 quel

quel est son desir, & combien je me puis assurer de sa loyauté. Voire m'amy, dit la nourrice : depuis quand en ça auez vous appris à tenir ce langage ? ou en quelle escolle auez vous esté pour estre si tolt instruite à si bié disputer des choses amoureuses ? & causer ceste impression sur l'effait de nature ? La cause même dit la fille, qui vous a fait voir en moy ce changement d'humours. Et l'experience que j'en ay, ayant senty par la veuë d'un gentilhomme combien peut l'amour en un cœur gentil, & quelle est sa force, tombât en l'ame capable de sa diuinité. Vous y voyla bien sçauante, adiouste la vieille : mais faites que ie sache qui est celuy si honnette, vertueux & sage, qui a sçeu gagner le cœur de mon Emilie, afin que ie l'aime & caresse : & que s'il est tel qu'il doit estre, ie vous serue d'allegement & à l'un & à l'autre. Car il ne fust pas de dire la maladie au medecin, si par mesme moyen il n'en sçait la cause & les symptomes d'icelle, afin d'y donner remede. L'ay beau sçauoir que vous estes amoureuse, veu que si vostre amant m'est incogneu, vous auez le mal sans rien plus, & sans moyen aucun d'allegeance, vous bruslerez à petit feu, ne sachant trouuer de vous mesmes le soulagement de vostre martyre. Ie voy bien, dit Emilie, que non sans cause les vieilles gens sont recommandées de sagesse & meur conseil : car quoy que j'eusse deliberé de vous declarer mô secret, si est ce que si vous n'en eussiez fait la premiere ouuerture, ie demoureroie sans parler, pleine de pensemens, & chargée de fascherie. Sachez donc que mon cœur est tombé en grand destresse, aimant & estant aimée d'un, qu'à grand peine je pourray iamais auoir à mary, quoy qu'il soit de maison & race telle qu'une de plus grand lieu que moy s'en tiendroie pour heureuse, & contente de l'auoir pour espoux. Mais il y a un malheur qui resiste à nos volontez, & empesche le contentement de deux volon-

tez si

tez si vnies que les nostres. Dites moy seulement, respond la vieille, qui il est, & nous nous penserons au reste, & y pouruoyrons avec raison : assurens qu'il n'y a chose si difficile, que si ellen'approche du tout de l'impossibilité que l'esprit accort ne puisse faciliter. Emilie alors pleurant & soupirant avec vne voix basse & enterrompue, tenant les yeux vers la terre de honte, luy dist : Celuy qui m'ayme & que je ne puis hair, est Fabie, que mes parents ne peuuent aimer pour l'ancien ne inimitié des deux familles. La nourrice oyant ce mot, demeura toute estonnée, & eust volôtiers repris aigrement Emilie, n'eust esté qu'elle la voyoit si transie & outrée, qu'elle craignoit la faire tóber en plus grand accessoire : pource la consolant, luy dist : Emilie, quoy que la chose ait grand' difficulté en soy : toutes-foies le temps à la longue appaisé toutes querelles : parainsy pourra aduenir que l'alliance de vous deux prendra telle fin que desirez : toutesfoies vous voudrois ie bien prier qu'usiez de dissimulation, attendant quelque occasion meilleure, laquelle parfournisse à vostre intention. Et quoy, respond la fille, voulez vous s'il me parle que ie le renuoye, & que ie perde, par ma sortise & descourtoisie celuy que ie souhaite estre mien, & que ie desire sur tous les hommes du monde ? Est-ce tout le conseil que me donnez, & l'allegeance que ie peux esperer de vous en ceste miennedestresse ? Non m'amy, respond la vieille, mais ce qui se fait meurement, & avec prudence, n'est jamais qui porte à sa queuë un repentir de son fait. Aduisez en quoy ie vous puis aider, & verrez combien je vous ayme, & s'ie voudrois que le seigneur Fabie fust l'espoux de mon Emilie. Ie veux donc, dit elle, q' s'il vous salue, vous lui faciez bon visage, afin que par ce moy il vous die son concept, & que ie sache à quelle fin il téd, & pourquoy est ce qu'il m'amourache. L'accord est ainsi fait entre elles, & le

complot pris pour donner ouuerture à Fabie d'atteindre au but pretendu, pour l'allegeance de ses passions. Et ne voyoyent moyen pour ce faire autre que la fenestre mesme ou la fille se presentoit pour voir sô Fabie, laquelle encor estoit treuillusee, si elles ne faisoient de sorte d'auoir la clef d'vne petitte porte du lardin, que respondoit souz la chambre d'Emilie. Ce qui fut assez aisè, tant à la vieille qui n'auoit seconde en finesse, côme à la fille qui se fuit mise en hazard de mort pour parler à celuy, qu'elle auoit desjà viuement empraint en son ame: Or de fortune ceste nourrice ce mesme jour alla pour quelques affaires par ville, & se rencontrant aués Fabie, fut recogneue pour celle qui auoit charge d'Emilie: pource l'Adolescēt la salue fort courtoisement, à qui la vieille rōdit la pareille, luy monstrant vn si bon visage que Fabie s'assura qu'il auoit en elle vn bon secours pour paruenir à bout de ses desseins. Or auoit il la nuict mesme apres auoir chanté deuant la fenestre de sa Dame, escrit vne lettre pour enuoyer à Emilie, & ne sachant par qui luy mander, veit que tout luy succedoit comme à souhait, s'approcha de la nourrice, luy disant. Si vous auiez autāt d'elgard au bien que je desire à celle que vous auez en charge, comme ie souhaitte, en luy obeissant faire chose qui tourne à vostre contentement, quoy que je n'aye autre cognoissance ni priuauté avec vous, si m'aideriez vous en vn cas, ou guere autre que vous ne pourroit me donner allegance. Mon gentilhomme, respond la vieille, je m'esbahis, veu les parens d'ou vous estes yssu, comme vous daignez tenir propos à pas vn de ceux qui se reclamēt de la maison de Nicole Crescentio (car ainsi s'appelloit le pere d'Emilie) les affections de mes parens (dit-il) n'empeschent point la bōne volonté que j'ay de faire seruice à ceux que j'ay pris en amitié, d'autant que s'ils ont quelque particuliere chose sur leur

estomach,

estomach, qui les enflamme de courroux, & haine, ie n'ay point humé avec le lait de ma nourrice, les querelles ny les desirs de vengeance, comme dans l'esprit de mes parens. Pource vous prie me faire vn plaisir, que je recognoistray en temps & lieu. Vraiment, dit elle vous parlez si faigement, que si cela se peut faire sans l'interest de l'honneur d'aucun, ie m'essayeray à vous complaire, voyant que vous le meritez autāt que Gentilhomme qui viue. Je seroy marry replique Fabie, de causer deshonneur à ceux de quelz la reputation m'est autāt recommandée, & plus que ma propre vie. Ce que je vous requiers c'est de porter ceste lettre à ma Damoiselle Emilie, vous jurant Dieu, qu'il n'y a rien que ce que lon doit esperer d'vn Gentilhomme desirant viure sans tache, & mauuais bruit. Bien Mōseur dit elle, je vous en croy, pource en vous obeissant ie vous aduertis, que si venez de soir souz la fenestre, comme feistes la nuict passée, ie vous diray vostre responce. Fabie la mercia vn million de fois, l'assurant que plustost se feroit il tailler tout en pieces, qu'il faillist a s'y trouuer. Ainsy s'en va bien content, laissant la vieille fort joyeuse d'auoir dequoy contēter & resiouir son Emilie. Vers laquelle estant de retour, & elles retirées seules, luy feit tout le discours des propos qu'elle auoit tenus avec Fabie, luy louāt l'honnesteté, gentillesse & courtoisie du Rōmain, en fin elle luy dit en riant: Et afin que ne pensiez point que ie vous veux donner la baye, voicy vn present qu'il m'a prié vous offrir de sa part, avec promesse de vous venir de soir donner vn refuseil pareil à celuy de l'autre nuict. La fille toute honteuse rougit de telles nouvelles, & dist à la vieille. Comment auez vous esté si hardie de parler si priuement à luy, & prendre si tost chose qu'il vous presentast? Ho ho dist la nourrice, estes vous encor si enfant iusqu'à là, que de me prier d'vne chose, & puis trou-

uer mauuais ce que j'ay fait pour vous obeir? Assurez vous que ce sera le dernier que ce seruice, en tel affaire Ne vous courroucez point ma mere , diit la belle en l'embrassant, ce que ie dis n'est que pour rire, mais vous en foyez aussy bien prise que moy. Ce n'est à moy respond la nourrice, à qui les enchantemés sont adressez, veu que la fin vous en est reseruee. Deuisans & rians ainsy ensemble, Emilie ouure la lettre ou elle trouue ce qui s'en suit.

*Lettre de Fabie à Emilie.*

Madamoiselle, si ie pensoye que l'inimitié de nos parens deult aussy bien se trouuer en vous comme l'amitié est en moy enracinée, j'aimeroye mieux mourir pour vous donner contentement, que viure estant hay & mal veu de celle que j'aime & honore sur toutes les filles qui viuent. Mais voyât & cognoissant qu'une telle beauté que la vostre ne scauroit auoir le cœur si impitoyable, que de souhaiter mal à celuy qui desire vous faire seruice, & que la grace & douceur de vos ceillades me promettét que mon seruice ne vous sera desaggreable: i'ose vous prier auoir tant d'esgard à vostre courtoisie, & compasiō de ma peine, que pour accroistrel vn & donner diminutiō à l'autre, i'aye ce bien & faueur de vous, q̄ de vous pouuoir parler en secret, afin de vous faire entendre mes desseins, & le bien & auancemét que ie vous desire: Vous iurēt que la seule gentillesse de laquelle ie vous ay ouy parler, & les bōnes parties qui sōt en vous, accōpagnées de telle beauté & bonne grace que chascun scait, m'ont fait enhardir de vous aimer: esperant que ne le trouuant estrange, satisferez à mon honneste affection par quelque faueur qui soulage mô desir, & vo<sup>e</sup> oste le tiltre de cruelle. Remettez donc en force celuy qui sans vous est sans effort, & qui attendant deuotiūsement vostre resolu-

tion

tion sur son bié ou malheur, salue vos bōnes graces de ses treshumbles recommandations: Priant Dieu vous donner l'aïse que desire pour soy.

Vostre tres-obeissant seruiteur Fabie.

Emilie qui iusques alors auoit aimé comme à credit & sans trop grande assurence des desseins de son amāt ne se peut tenir de larmoyer, & en soupirāt dist: Las Dieu, que tes iugemés sont admirables! est il possible que de deux familles tāt ennemies se puisse faire l'union par le mariage de ce gentilhomme avec moy, qui ne souhaite autre bien en ce monde? Te sçay bien & m'en ose assureur, que mes parens n'y feront guere grande resitence, sachans la bonté & vertu du Iouuenceau: mais son pere est si fascheux & tant mal affectionné à nostre maison, qu'à grand peine souffrira-il iamais tel le alliance. Mais sotte que ie suis, & que sçay-ie si Fabie, incité par les siens, dresse ceste partie pour me donner quelq̄ cassade, & puis se moquer de moy en toute bonne compagnie, comme d'une qui met si legere-ment son amour en l'homme duquel elle n'a cognoissance? Et vrayemēt ce seroit bien se véger de son ennemy, que luy interesser le plus beau de sa vie, qui est l'honneur. Non non, ie seray sage, & pouruoiray si bien à mon affaire, que la mort fera plus tost la deffaitte de ma vie, que ie soie autre que la maison d'où ie suis sortie requiert, & que le nom de fille semble me commāder. Cōment, diit la vieille, priez vous Fabie si meschāt qu'il voulust vser de ruse & rāhison? ou si peu amant, qu'oublīāt l'honnesteté dont il est tāt recommandé, il daignāt faire tort à vne simple Damoiselle, pour exploiter quelq̄ vengeāce sur vostre maison? Non nō, ie feray foy pour luy, & m'assure qu'il vous aime si fermemēt, & est tāt vostre, que si vous luy commandez, il n'est parent quelconque qu'il ne laisse pour vous obeir. A ceste heure cognoy-ie bien que vous ignorez les forces d'Amour,

quoy que ces jours passez vous en parlâsiez avec grand' experience. L'amour est le bien, qui vniſt les volôtez les plus diſointes, & appaiſe les querelles qui ſemblent eſtre immortelles, addouciſſant la rigueur des cœurs, qu'autre que ceſte paſſion douce ne ſçauroit appaiſer. Au reſte, la jeuneſſe eſt ſi ſubiette à telles apprehenſions, que pour obeir à vne maiſtreſſe & fille aimée, le jeune homme ne fera eſtat de ſe mettre en peril: & ſ'il eſt beſoing ſacrifiera ſa vie au plaiſir & ſouhait de celle à qui il fera affectionné: vous en auez tât ouy reciter d'exemples en ceſte cité, qu'il n'eſt ia beſoing vous en reſreſcher la memoire. Au fort ſi vous ſouſpônez ainſi Fabie, donnez luy congé, afin q̄ quittant ceſte pratique, il ſe pouruoye ailleurs, & que vous viuiez contente, ſans ſentir telles algarades & trauerſes en voſtre ame. Las! ma mere, diſt Emilie, que vous parlez à voſtre aiſe, & conſeillez celle qui ne peut receuoir conſeil en ceſt affaire. Si ie doute, ie n'ay point de tort, veu les mal-heurs qui ſont aduenus en pareilles occurrences: & neantmoins j'ayme tant Fabie que ie ne ſçauroye l'oublier, & moins l'eſtranger de moy, & luy defendre de me plus pourſuyure. Ie n'ay poit mauuaife opinion de luy, & croy ce que vous dites touchât ſa loyauté: mais excuſez ma foibleſſe, & penſez que l'honneur que j'ay en grande recommandation, & non autre choſe, m'a fait tenir ce langage. En ſomme ie ſçauray ce qu'il veult dire, & ſelon ſes propos ſuyuant voſtre bon conſeil, ie me gouverneray en ceſt affaire: ſeulement voyez ce que luy voulez dire ce ſoir, puis que ſi hardiment luy auez l'heure assignée. Lailſez moi faire, dit la vieille, & ne vous ſouciez que de reposer, car ie ſeray ſi bien la ſentinelles, que vous n'aurez garde d'eſtre ſurpriſe. La nuit venue que fut, ainſi que preſque tous eſtoiet affoupis en la profondeur du ſommeil, Fabie qui auoit la puce en l'oreille, prend ſa cap-

pe, &amp;

pe, & eſpée, & Luth, & s'en va au lieu ordonné par la nourrice, ou deſſus qu'il eſt paruenu, afin qu'ô fuſt aduertye de ſon arriuee, ſe prit à jouer de l'inſtrument, & chanter la chanſon ſuyuante.

*En vn moment ie vaincs  
Le mal duquel me plains  
Voyant que de ma peine  
Ie voy ſortir l'effet  
D'vne ioy certaine  
Qui mon aiſe parfait.*

*Et quoy que mon eſpoir  
N'ait eu l'heur que d'auoir  
Encor la deliurance  
Du cœur emprisonné,  
Toutes fois ma ſouffrance  
Soulas y a donné.*

*Soulas qui content fait  
Le deſir, & ſouhait  
Par l'attente d'vn aiſe  
Qu'autre ne peut ſcauoir,  
Que celle qui appaiſe  
Et moy & mon eſpoir.*

*O heureuſe beauté,  
Qui de ma loyauté  
Le merite contemple  
Au pris de ſa douceur:  
Au milieu de ton temple  
T'offre mon loyal cœur!*

*Afin que le voyant  
Ioyeux & languiffant*

Tu appaises de grace  
 Son dueil, & tout soudain  
 En luy le trop efface  
 D'un desir qui est vain.

L'escriit te soit tesmoing  
 De mon cœur: & le soing  
 Qu'ay de faire seruire  
 A ta grande douceur,  
 Te face plus propice,  
 Ployable, & sans rigueur.

Le serain de la nuict  
 Lors que la Lune luit,  
 Que tout autre repose,  
 Je pers l'obscur sommeil  
 Pour voir la belle chose  
 Qui me sert de Soleil.

Espans donc tes clairs rais  
 Et reuiure m'en fais,  
 Afin que la mort sombre  
 N'empesche tout mon heur,  
 Et que voilé de l'ombre  
 En clairté soit mon cœur.

Emilie qui estoit aux escoutes avec sa nourrice, oyant la gaillardise du chant, & la douceur de la voix de son amant: se fust volontiers montrée, si la vieille ne l'en eult empeschée, disant, quoy ma fille, voulez vous môstrer si peu de grauité à l'endroit de celuy, qui vous poursuit avec telle & si grande reuerence? Ce n'est ainsi qu'il y faut proceder, iueu que les careffes si soudaines que voz semblables monitrent aux hômes, les degoustent

goustent plus que vous ne pensez, & leur engendrent des opinions en teste, qui ne s'effacent si tost que lon voudroit. Et à vous dire le vray, encor qu'une Damoy selle eult intention de donner quelque faueur à celuy qui la courtise, si fault il luy faire trouuer bon, luy donnant mainte traufferse, à celle fin que la peine eust longue, le plaisir luy semble plus grand, & que demeurant en haleine, il persiste en sa seruitude, & deuotion enuers sa Dame. Laissez moy faire seulement, & ie l'appasteray de l'amorce qui luy est necessaire pour le present, vous apprestant neantmoins plaisir, & contentement pour l'aduenir. Excusez ma folle jeunesse, dit la fille, & vlsant de vostre sagesse, faites que ie m'apperçoie de ce que vous scauez faire pour l'allegeance des passionnez, car à ce que ie voy, le Ciel vous a reseruee pour estre le moyen de mes aises, & l'allegement de ce gentilhomme, que vous pourriez trop faire attendre. A ce que je voy, mamie, dit la vieille, vous n'estes si cruelle, que ie vous pèsois, veu que vous plaignez Fabie pour auoir fait la røde vn quart d'heure autour de vostre maison, vous en auriez bien plus de compassiõ, s'il y passoit la nuict, comme font les Loups garoux d'amoureux, qui toute la nuict beent à la Lune, pour voir vne seule fois le mois leurs fauorites à la fenestre. Je ne voudrois voyrement, respond la fille, qu'ilz languissent si longuemét, ains sans songer tant, leur ferois entendre mon intention, soit pour le reffus, ou pour leur allegance. Mais ne caufons pas tant, afin que Fabie ne pense qu'on se moque de luy. La vieille qui prenoit vn singulier plaisir à voir Emilie ainsi esmeue, & qui volontiers se fust colerée contre sa nourrice, faignoit n'y vouloir aller si tost, disât: Et certes cest amoureux aura bõ marché de mes faueurs, puis qu'à si bon compte & en si peu de réps ie me laisse voir à heure tât induë: toutesfois puis que c'est vn faire le faut, ie m'y voy,

Yvay plus pour luy satisfaire, que de desir que j'aye de luy faire plus grand careffe. Emilie fut lors contrainte de rire, voyant que la bonne Dame faisoit tout cela pour la mettre aux champs, puis luy dist. Allez de par Dieu, & ne luy departez aucune de vos faueurs, laissez moy ceste charge, à laquelle ie me gouverneray aussy bien, comme j'espere que vous ferez à ceste premiere charge, & rencontre. Ainsi s'en va la nourrice à la fenestre ou estant elle veit Fabie qui se pourmenoit tout pensif, & à grand pas, à ceste cause elle tousit: luy soudain s'adressa à la fenestre, & voyât la vieille vouloir commencer à parler, mais elle luy dit tout bas. Monsieur allez vous en à la premiere porte que trouuerez le long de ce jardin, & là ie vous diray toutes nouvelles. Le Gentilhomme, soit qu'il pensast y voir Emilie, ou desireux d'ouyr la responce de sa lettre, s'en y volla: & n'y eut esté guere longuement, quand voicy la messagere d'Amours qui ouurit la porte, & estant Fabie entré dans le iardin, se mirent à pourmener souz vne treille qui alloit vers la châtre d'Emilie. La vieille lors commença à parler au iouenceau, disant. Je ne sçay Monsieur, comme ie pourray couvrir les fautes que ie commets à l'encontre du seigneur de ceas, faisant entrer à telle heure des hommes en sa maison, & telz que s'il en estoit aduertý, tout le monde ne me sçaueroit garentir de mort, & sollicitant encor sa fille par voz lettres à vous aymer, sans sçauoir ou tendent voz affections, ny ou aspire la fin de vostre attête. J'ay monstré voz lettres à Emilie, laquelle les a leués, & n'en a tenu grand compte à cause de l'inconstance & legereté qui se voit ordinairement es hommes de vostre sorte: Bien est vray que si l'effect respondoit à la parole, je pense que facilement elle s'accorderoit à vous aymer avec tout tel respect qui est deu à fille de telle maison qu'elle est. Comment ma mere, dit Fabie, estime-

estimeriez vous que ie fusse trompeur, ny que ie voullusse vsier de trahison à l'endroit de ma damoiselle, assurez vous, que plustost ie mourray, que d'oublier son amitié, ny quitter son alliance s'il luy plaist me faire tât de faueur que de me recevoir pour sien. Ce que ie luy feray mieux entendre de bouche, s'il vous plaist me faire tant d'honneur que de permettre que ie luy parle. Il est hors de ma puissance pour le present de satisfaire à vostre requeste, sçachant bien qu'elle ne le trouueroit pas bon, & aussy que pour ceste heure cela ne se peut faire sans que fussions bien tost descouverts. Mais venez demain au soir à telle heure que maintenant, & ie vous prometz de vous faire parler ensemble, & de moyéner tout ce qu'il me sera possible pour vous contenter tous deux, sçachant bien, (il fault que je le vous confesse,) que si vous estes esprís de l'amour d'Emilie, qu'elle ne vous en doit rien de retour. Au reste ne portez plus de Luth, afin que les voisins ne s'a perçoient de noz menées, que ie croy vous voulez tenir secretes, tant pour vostre proufit mesme q̄ pour ne scandaliser vne qui ne merite point d'estre mal nommée. La ne plaise à Dieu, replique Fabie, que soyez desobeye ny en cela ny en plus grande chose: seulement ayez souuenance de moy, qui attendant l'heur que me promettez, viuray aussy content que les plus auares ne sont, affouuissans leur cœur par la veuë de leurs grandz & riches thresors: se donnans le bon soir, se retirét l'un en sa maison, & l'autre en la chambre de l'Amâte, qui estoit encor debout expres pour sçauoir des nouvelles du parlemēt fait entre ces deputez de leurs tristes & infortunées amours. La nourrice retirée que fut avec Emilie, luy recita de poinct en poinct ce qu'elle auoit fait avec Fabie, luy mettant deuant les yeux son honneur & la reputation de la maison d'où elle estoit issuë: luy disant qu'elle ne fust pas si legere ny tât sottement



fortement transportée de ses affections, que de se laisser aller, & obeir à la volonté de son amant, sans auoir bonne assurance de leur mariage ensemble : veu que les promesses ne coultent rien à ceux qui veulent jouir, & que comme dit le Poëte :

*Iupiter du haut de ses Cieux  
Se rid des sermens amoureux.*

Adioustoit encor que ceux qui le plus y perdēt sont les filles : les quelles demeurans deshonorées , ont vn long & facheux repentir qui les suit & accompagne par tout, pour les reprendre & faire rougir en elles memes de leur trop grande legereté. Souuieñe vous ma fille, des exemples pitoyables que vous auez ouy cōpter à ce mesme propos , & quels malheurs sont aduenuz à celles, qui guidées de la seule folie d'amour , se sont fouuenues du mariage apres le coup fait , non de desir d'vne si sainte liaison , ains pour couvrir ce qu'elles ne craignoient point, tāt pour le respect de la conscience, que de la honte du monde. Ayez en memoire quelle fin eut la Neera de Caltrignan pres d'Ottante : qui s'estant abandonnée à son amy Leontio, sans autre assurance qu'esperoir de mariage, se desespera à la fin, voyant que son amy l'auoit laissée pour en espouser vne autre. Bien est vray que Neera estoit trop simple, n'estant que fille d'vn homme de basse estoffe, de penser que Leontio Gentilhomme de bonne part, à la fin fauul des delices d'amour , la print pour épouse : là où vous estes esgalle en biens & race à celuy qui vous poursuit. Mais ie vous aduertis de ne luy octroyerri sans assurance. Ie ne me desfie point de vostre vertu & constance : mais m'amie, les hommes sont si subtils, & nous si foibles & aisées à deceuoir, que les plus accortes, pēsans auoir fondé le plan de leur chasteré , & dōner la baye à quelque jeune amāt, c'est lors qu'elles se sentent surprises , au grand deshonneur de leur renommée,

nommée, & regretperpetuel qu'il leur ronge la conscience. S'il vous promet mariage , j'y veux estre presente, afin qu'il le vous iure deuāt moy, & puis avec le tems nous pouruoyeron au reste. Emilie escoutoit fort ententiuement la leçon de sa gouuernante , luy promettant se gouuerner selon son conseil qu'elle trouuoit fort bon, & fortable pour le respect de sa pudicité : mais toute son assurance, ny les sermens de l'amāt qui estoit souz puissance d'autruy , ne peurent empeschier le malheur auquel & l'vn & l'autre des amans estoient destinez, ainsi qu'ourez par cy apres. Le lendemain Fabie n'oubha point sa promesse, & moins l'heure ou lieu de son assignation , ains s'en vint seul à la porte du iardin, ou il trouua la vieille, qui l'ayant bien vienné luy dist qu'il l'attendist sous la treille, & q̄ bien tost elle viédroit à luy, avec le remede pour lui esteindre le desir ardant, qu'il auoit de parler à sa Dame, Fabie qui n'estoit venu à autre effect que pour prier Emilie de l'accepter pour amy, & gagner tant sur elle que de la faire sienne à jamais, ne voulut employer le tēps en longues harangues, seulement pria la nourrice, que puis qu'elle auoit donné commencement à son bonheur, qu'il la prioit de continuer en ce deuoir , voire de parfaire vne chose qu'il esperoit vn jour reussir à tant de bien qu'elle seroit à iamais honorée d'auoir esté le moyen d'assoupir les querelles, & debatiz d'entre les deux familles, qui estoient pour l'heure en guerre. Emilie voyant sa nourrice n'osa luy demāder si son Fabie estoit venu, tant elle se sentoit surprise, soit d'aïse, soit de honte qu'il fallust se trouuer en lieu, où iamais elle n'auoit accoustumé d'aller. A la fin , la vieille luy dist: Ma fille, c'est iusques icy que i'ay obey à vos volōtez & fantasies, sans auoir esgard à mon deuoir , ny au tort que ie pourroye faire à vos parens qui se fient tant de moy, que de laisser en ma garde le gage le plus precieux

precieux qu'ilz ayent en tous leurs meubles. Il faut que desormais vous aduisez quel chemin vous voulez prendre, afin que par le choix de vostre vie vous voyez la mienne, ou la fin d'icelle par vne mort calamiteuse. Ne vous souciez, dist la fille, je ne feray rien que ce ne soit par vostre consentement, pour ce suyez moy, afin que vous soyez tesmoing, & de mon faict & de ma parole. Ainsi s'en vont de compagnie trouuer l'Amant, qui se pourmenant par les allées du jardin, ne trouuoit lieu assez spacieux pour comprendre son aise, tât estoit transporté de plaisir, ayât ouy venir sa fauorite: laquelle estant souz la treille, fut saluée de Fabie, avec autant de contentement que d'estonnement, se voyant deuant celle qu'il honoroit en son cœur. Et s'il fut soudain à parler, ie le laisse à iuger à vous amoureux, qui vous estes trouuez quelque-fois en la compagnie de voz dames: tant y a que i'ose asseurer que Fabie ne hargua pas si longuement que font ceux qui feignent les passionnez, sans qu'ilz ayent afferuy leur volonté à femme quelconque. Mais à la longue, craignât le Romain, ou que sa dame l'eust en opinion de sot & peu hardy, ou de celui qui n'estoit guere saisi de passion, luy dist: Mademoiselle, il y a long temps que i'ay désiré ce bien heureux jour, auquel j'eusse quelque moyen de vous faire entendre, que si jamais pauvre amant a rien souffert pour s'estre afferuy à l'amour de quelque dame, que j'en pense emporter la gloire, qui depuis vn an en ça qu'il y a que je vous suis seruiteur, ay demeuré esclau en la prison d'Amour, prié autant de liberté, comme j'estoye plein d'aise, ayant adressé mon cœur en si bon lieu, que vers vous que j'ay delibéré aimer & seruir tout le temps de ma vie. Que si ie n'ay fait le deuoir de mon estat, si mon seruiteur n'a fait apparoir ce que le cœur souffroit, il en faut accuser mon desaitre, qui m'a fait naistre en la saison où la discorde ayant

chassé

chassé la paix de ceste cité, m'aussy empesché vn fort long temps de vous faire cognoître le desir qui ainsi me fait vostre. Pour ce vous supplie, Mademoiselle, suyuant ce que vous ay escrit, m'accepter pour celui, qui tant que l'ame luy residera au corps, sera l'esclau de vostre courtoisie. La fille de Crescenzo, escoutant son amy parler, non sans grande alteration, & qui en peu de paroles auoit descouuert l'affection de son cœur, le prenant par la main, le mena dans vn cabinet de Lauriers là prochain, où s'estans assis, luy respôdit fort gracieusement en ceste sorte: Seigneur Fabie, quoy que vostre honnesteté me face presque assez de foy de ce que venez de dire, si est-ce que le peu de constance de plusieurs voz semblables, me fait presque douter de la plus grâde partie de vostre discours. Tous tes fois ayant leu voz lettres, & veu voz promenades en nostre rue, escouté voz chansons, quoy que contre mon deuoir, ie vous ay fait la faueur que voyez, pour sçauoir qui vous mouuoit d'vser de telles façons de faire, veu l'inimitié mortelle qui est entre noz parens, & le peu d'occasion que nous auons de nous entre-aider l'vn l'autre. Comment Mademoiselle, dist Fabie, qui s'estoit desia reuenu à foy, Pensez-vous que ie despende de la colere assez legerement conceue par nos peres, & que leur appetit me commande en chose si honneste que l'Amour? Le doy obeissance à mon pere, ie le confesse: mais il ne me sçauroit faire hair ce que j'aime de si bonne & franche affection, comme ie me confesse estre vostre seruiteur: Vous jurant, que si c'est vostre plaisir, jamais autre n'aura puissance sur Fabie que vous, que dés-à presét je say Dame & maistresse de mon cœur. Ce qu'ayant dit, & Emilie n'y faisant que peu ou point de resistance, se print à baiser la Dame en tant de sortes, qu'vn amant transporté en ses plaisirs pourroit souhaiter. Et estat enyuré de cest aise,

voulut passer outre, & mettre la main au lieu, qui est dedié pour celuy seul, qui est lié par mariage avec quel le que ce soit des Damoiselles : Emilie, comme esueillée d'un profond sommeil, & esprise de quelque petite colere, repoussa Fabie, en disant : Quoy, Monsieur, vous oubliez vous si lourdement? sachez que quelque amitié q̄ ie vous porte, q̄ ie ne veux vous nier, si est-ce qu'il ne vous sera permis autre faueur de moy que le baiser, que ie n'aye foy & assurance de vous, que me prendrez pour vostre femme & legitime espouse: car autrement il est impossible qu'Emilie laisse entrer son Fabie ceans, & luy accorde seulement la parole, aimât mieux brusler à petit feu dās l'ardant brasier d'Amour que d'obscurcir tant soit peu de son honneur, & reputation de ses ancêtres. Que si ie vous ay donné licence de venir si priuement me voir, j'ay aussy puissance de vous en fermer la voye, & empescher vos aises, & par mesme moyen me chastier de la faute que j'ay commise, d'aincy vous y faire venir. Et pensez que puis que je vous prens en amitié, ce n'est pas pour vn jour, ou quelque bref espace de temps, ou que ce soit estant esmuë du chatouillement voluptueux de la chair. Non, non, Monsieur, c'est pour iamais, que j'entē que l'amitié soit durable, & aux fins d'une vertu & liaison que homme ne puisse ny vituperer, ny dissoudre. Fabie oyant la iuste raison de sa Dame, luy respondit : Pardonnez moy, ma Damoiselle, si j'ay failly en cest endroit: & croyez, q̄ iamais ie n'eus autre desir, vous ayāt souhairée, que d'estre vostre loyal & legitime espoux, si pour tel il vous plaist, me recevoir. Au reste, voyez que est-ce que voulez que ie face, car ie vous obeiray d'aussy bon cœur, comme aussy ie souhaite d'estre associé avec vous, que s'aimé plus que ma propre vie. Voyez icy vn peu la faute de ces aueuglez amans, tous deux subjectz à pere & mere, mineurs d'ans, osent contra-

cter

ter mariage au desceu de leurs parens, & sans fe soucier des solennitez & ceremonies instituéés en l'Eglise de Dieu, pour la preuue & public tesmoingnage de telle vnion, se contentent qu'une sottie vieille soit leur curé, qui reçouyent leur foy, & les accouple par parole de present. Comment appellerez vous cela, qu'une sin gerie & vray maquerelage fait soubs l'ombre du saint & sacré mariage? Aussi la fin ne demerit en rien vn si sot & mal fondé commencement. Je veux, dist la sottie amante, que deuant ceste femme qui est ma nourrice, vous me promettiez la foy, de iamais n'en espouser d'autre q̄ moy, & ie vous feray pareille promesse. Nō seulement cela, dist Fabie, (qui pour iouyr d'un tel aise, eust quitté tous les biens de son pere, voire eust fait banqueroute à sa loy) ains dés-à present vous jure deuant Dieu, & ceste compagnie qui sera tesnoing de mon serment, que ie vous prens à femme & espouse, sans que iamais, vous viuant, j'en aime ou espouse d'autre: & s'il vous plaist ie consommeray le mariage dés-à present. La vieille ayant reçu les sermens d'une part & d'autre, & qu'ilz eurent reçu l'anneau de sa main, leur dist, qu'ilz estoient si bien liez, qu'il estoit impossible de disioindre ceste vnion, que par la mort. Ce que oyant Fabie, dist à sa femme: Et bien ma Damoyelle, qui empesche, que nous ne iouyssions du droit de nostre alliance, & ne consommions ce qui est si saintement & heureusement commencé? Elle quoy que desirast autant l'accointance de son amy, comme luy de s'accoupler avec elle, faisoit toutes-fois la retieue, & feignoit ne sçay quelles excuses sur le consentement de ses parens. Mais la pierre estoit iettée, pource sa nourrice luy dist: Il n'est plus saison de feindre vostre aise, ny differer ce que deuez. Fabie est vostre mary, & vous sa femme, pourtant ne luy pouuez ou deuez denier ce que vostre pro-

messe luy permet en vostre endroit. Ainsy s'en vont en chambre, & entrent au liét paracheuer ce qui donna l'entrée de leur commun defastre. Je pense que les châtres qui chanterent leur epithalame & chant nuptial, furent des hiboux, & chauuefouris, annonçans leur mort miserable pour l'occurrence d'un fait tant hois de propos. Aussi la pompe de leurs nopces estant clâdestine & secrette, causa que leurs obseques pitoyables, donnerent pour leur nouveauté esbahissement à toute la cité de Rome, ce que vous cognoistrez facilement par le discours suyuant. Ces deux amans jouyrent de leurs aisés amoureux vn an ou d'auantage, attendans d'heure à autre les moyens de pouuoir viure ensemble en liberté, qui ne se pouuoit faire que aduenant la mort du Pere de Fabie, lequel estoit la partie principale, & plus difficile à gaigner en ceste cause. Et lequel lors que les amans estoient au plus fort de leurs plaisirs, leur luira vn assaut si fort, qu'eux n'estans assez remparez, ne peurent endurer sans quitter la place, & entendez comment. Le bon homme se voyant desfa sur l'aage, & que peu à peu il defailloit, desirant de pouuoir ains que mourir ce seul filz Fabie, l'appella vn jour en secret, & luy vsa de tel langage : Tu vois, mon filz, que nature me commence à faillir, & que la vieillesse me suit de si pres, que je sen bien souuent de telles defaillances, que par là ie peux coniecturer ma fin n'estre guere loing de moy. Tu peux penser quel plaisir ce me seroit si ie te voyois marié, & pourueu se lon ton ranc, & au contentement de moy qui suis ton pere, & qui ne preten espargner rien à t'auancer, pour ueu que tu prennes femme telle que je te la delibere donner: pource pense à tes affaires : car de moy j'en suis là logé, que ie n'auray iamais joye au cœur que ie ne voye mon filz en estat de suciter semence à nostre race, & allié de telle maison de laquelle il se puisse pre-

ualoir

ualoir en ses affaires. Fabie estonné de telle harangue, comme celuy qui s'asseuroit bien le party que son pere luy apprestoit, ne feroit ia celuy qu'il s'estoit desia choisi, ne luy respondit que des espaulles : & à sa contenance il monstroit assez que le jeu ne luy plaisoit guere. Le pere, qui l'aimoit, pour ceste fois ne luy tint autre propos, ains se vint adresser à quelques siens parens, lesquelz il pria de faire trouuer bon à son fils certain party qui le presentoit à son grand auantage. Ce qu'ilz font, luy remonstrans l'obeissance qu'il deuoit à son pere, le contentement que le bon homme auroit de le voir bien pourueu, & qu'au reste c'estoit le moy en pour le tenir en bride, & qu'il ne se courroucast cõtre luy, s'il le voyoit refuser chose qu'il pretendist luy commander. A ceux cy nostre amoureux respondit, que s'il eust eu deuotiõ de se marier, que c'estoit à son pere, & non à autre, à qui il eust déclaré son vouloir: mais le peu d'aage & experience des choses & affaires mondains le dispensoyent pour le present de se lier en mariage, voulant viure en liberté ce peu qui lui restoit du temps de son adolescence. A ces paroles, les autres cogneurent bien que le iouuenceau estoit seruiteur de quelque dame qu'il ne vouloit point laisser: pource en firent le rapport au pere, l'admonnestans de tirer les vers du nez à son filz, & sentir quelle estoit celle qui le tenoit ainsi enchesné, que de l'empescher de prendre party. Ce que le pere excuta tout aussy tost: car ayant appelé Fabie, il luy dist: Scais tu qu'il y a Fabie, ie suis faoul d'entendre tes delais, & excules sur le mariage que ie t'ay moyenné d'une bien belle, honneste, & riche fille, laquelle ie veux que tu espouses, afin que plus content ie laisse ce siecle pour aller jouyr d'une vie meilleure en l'autre monde. Toutesfois ne pense pas que ie soye pere si cruel & difficile, que si tu as mise ton affection ailleurs, pourueu que ce soit fortable à la

maison d'ou tu es issu, que volontiers ie n'y entende, ne desirant autre chose avec mon plaisir, que ton contentement. Pource, dy moy qui est celle que tu aimes le plus, & que tu voudrois choisir pour ta femme & espouse. Fabie voyant son pere, comme il luy sembloit en bons termes pour le tirer à sa poste, se print à soupirer: & baissant la veüe, soit de honte, soit de crainte que son pere se faschast, n'osoit luy respondre, la conscience le poignant, & luy mettant deuant les yeux la faute qu'il auoit commise, d'espouser femme contre la volonté de ses parens, & laquelle son pere n'accepteroit iamais pour belle fille, comme assez tost il s'aperceut, lors que le vieillard luy dist: Et bien, mon filz, n'auray-je autre response que soupirs de toy? quelle contenance est ceste-cy, il semble que l'on te tire l'ame du ventre. Ie voy bien que tu es amoureux: mais dy moy de qui, afin que si faire se peult, l'on s'accorde à ta fantasie. Le jeune hōme cognoissant que c'estoit à bon escient que le jeu deuoit estre departy, iouant à quitte ou double, respondit à son pere en telle sorte: Mōsieur, iaçoit que veu le peu d'aage que j'ay, ie n'euf se guere grand appetit d'estre allié ny ioinct à femme, si est-ce que puis qu'il vous plaist que ie foye marié, & qu'il faut que vous obeisse, comme aussy i'y suis tenu, s'il vous plaist, ie n'enpouferay point d'autre qu'Emilie, fille de Nicole Cressenzi. A peine eust le vieillard ouy le nom du pere d'Emilie, qu'enflammé d'ire, & plein de malalent avec la voix mal assurée, tant il estoit surprins de colere, oyant nommer son capital enemy, il dist à son filz: Quoy? paillard, as tu le cœur si vil, & poltron, que de t'affectionner & faire l'amour à la fille de l'hōme de ce mode que tu dois hair le plus? est-ce le respect que tu portes à ta race, que de vouloir mesler nostre sang avec ceux qui jamais n'ont q̄ moyenné nostre mal & deshonneur? Est-ce la bonne opiniō

que

que ie peux cōceuoir de ta future preudhommie, que d'oublier les iniures & tortz receuz par ceste race, que tu dois autant detester, comme si c'estoit la torche qui s'apprestait à bruller toute ta famille? Ah! cruel & ingrat enfant, ie voy à present que tu ne souhaites rien plus q̄ ma mort, pour avec mes richesses te mocquer de moy, en iouyuant des embrassemens de la fille de mon enemy. Non non, Par Dieu il ne sera pas ainsi: ainsi fault ou que tu espoufes celle que ie veux, qui est d'autre estoffe que celle que tu as choisie, ou que tu fois chassé hors de ma compagnie, & priué de tout ce que pourrois esperer de moy pour l'aduenir, veu que ie n'ay rien du bien de ta mere: ains ay acquis le tout, rachetant ce qui auoit esté confisqué par les dissentions passées. Ie n'auray point faute d'enfans pour me seruir & obeyr, si tu refuses de faire ce que ie te commande. A ceste cause, va, & pense biē à tes affaires, & fay que dās deux jours au plus j'aye resolutiō de ce q̄ tu as deliberé de faire, afin q̄ par même moyē ie pouruoie à mes deliberatiōs. Fabie s'excusa le plus honnestement qu'il peut, & pria son pere qu'il pleust luy pardonner, di sāt q̄ l'Amour n'a esgard à passio quelconq̄, & que d'autres d'vne plus grād inimitié que la sienne esloyent de uenez bōs amis par telles alliāces. Au reste, qu'il n'estoit nay q̄ pour luy obeyr, & q̄ toute affectiō postposée, quoy qu'à grād regret, il s'essayeroit de satisfaire à son vouloir, ou de mourir en la peine. Or pēlésy (dist le pere encores tout esmeu) car ie n'en feray autre chose, qui veux estre maistre du mien, & obey de ceux que Dieu & nature ôt fait naistre pour me seruir, & faire ce q̄ ie leur cōmāde. Ayāt ce dit, s'e alla, laissant Fabie tāt cōfus en sō esprit, qu'il ne sçauoit q̄ faire, ayāt deux obiects si grās, q̄ l'obeissance deuē à son pere, & la perte de sō heritage: & d'autre part la ferme & loiale amitiē qu'il portoit à sō Emilie, ioinctē la foy & promesse de

Cc 4

mariage

mariage qu'il luy auoit faicte, d'où s'en estoit ensuiuie la consommation. Vne fois il deliberoit de laisser plusieurs tous les biens de ce monde à l'abandon, que quitter sa loyale espouse. Puis contemplant le peu de moyen qu'il auroit de l'entretenir, & de paruenir à la tirer de la maison de son pere sans son grand preiudice & totale ruine, il estoit prest à donner de la teste contre le mur, & se fust volontiers nazardé vne bonne heure, tant il estoit surpris de passion, & si peu il voyoit de moyen pour y donner ordre. Emilie de son costé n'estoit guere plus constante, ayant desia entendu cómo lon estoit apres à marier son Fabie, Dieu scait quels regretz & plaintes elle faisoit, & comme elle accusoit son peu de sens & esprit, de s'estre ainsi fiée aux paroles d'un amant, qui, comme elle auoit soupçonné dès le commencement, auoit (peut estre) basti à son aduis ceste partie, pour donner ce croc en jambe à leur race. C'estoit icy que la vieille auoit assez à faire, non seulement à la consoler, ains de l'empescher de se forfaire, veu qu'à toute force elle vouloit punir la faulte, par la violence qu'elle pretendoit faire à sa vie en se tuant. Et certainement dès l'heure elle eust mis fin à la tragedie, si son amant ne fust suruenue: lequell la voyant en si piteux estat, ne fut long temps sans deuiner la cause & motif de ceste si grande alteration. Pource la prenant entre ses bras, & la baisant fort amoureuxment, luy disoit: Et quoy, ma grand'amie, est-ce la fiance que vous auez en vostre amy, que de vous ainsi tourmenter sans scauoir pourquoy, & vous affliger sans que l'occasion vous soit encor donnée? Eltes vous si peu assuree de mon amitié, de penser que ie face chose quelconque sans vous en aduertir, & sans endurer vne extreme force? Non, non mamie, quel j'ay esté ie le suis encor, & le seray toute ma vie. Et l'ayant quelque peu apaisée, luy compta tous les propos que son pere

luy

luy auoit tenuz, & la colere en laquelle il estoit, sans oublier luy dire la resolution qu'il auoit prinse de le desheriter, s'il n'espouoit celle qu'il auoit entrepris luy donner. Pource ma-damoyselle disoit-il, ayez compassion de vostre amy, & luy permettez qu'il obeisse à son pere, afin que ne perdant vn si beau patrimoine, il ait vn jour moyen de vous traicter selon vostre merite, & l'extreme amour qu'il vous porte. Mon pere ne scauroit guere plus viure, luy decedé, ie vous assure que celle qu'il me donnera ne luy suruira long temps, ains l'enuoiray bien tost luy tenir aussy bonne compagnie en l'autre monde, comme la sienne me sera ennuyeuse & fascheuse, me causant quelque esloignement de vostre presence, qui ne sera toutesfois si grand, que souuent ie ne me trouue en vostre compagnie, comme de celle qui est ma legitime espouse, n'acceptant l'autre que comme ma paillardre. Vous dictes vray, seigneur Fabie, respondit lors Emilie, en soupirant, que vous ne scauriez auoir femme à vos costéz, moy exceptée, qui ne soit paillardre, & vous adultere: qui faultant vostre foy, oubliez le gaige qu'auz pris de moy, pour me laisser mocquée & sans honneur. Ce n'estoit à moy à qui il failloit s'adresser pour jouer vne telle trahison, ce n'est le loyer que meritoit l'honneste amitié que vostre femme vous porte. Que si j'ay onc fait chose qui vous ait agréé, contétez à present mô esprit, le despoillant du pesant & fascheux fardeau de ce corps lassé de viure, puis que par la desloyauté vostre, il faut que ma loyauté soit salariée d'un si impitoyable refus. Autrement assurez vous, que ce sera moy qui feray l'office que ie vous requier, aimant mieux mourir que voir deuant mes yeux, qu'un autre iouyffe de celuy qui est mon espoux legitime. Fabie & la nourrice furent bien empeschez à appaiser la fille desesperée, qui desia couuoit en son cœur l'exploit de la vengeance

ce qu'elle executa bien tost apres. Pource feignant de prendre en grés les excuses de son mary, luy dist qu'elle est contente qu'il obeït à son pere , pourueu qu'elle fust tousiours assuree de son bon vouloir , & que le vieillard decedé, il enuoyeroit bien tost sa nouvelle espouse entre les bras de Lucifer. Puis disoit en soy-méme , & ie te iure Dieu que ce fera moy qui marcheray la premiere, non toutesfois sans te faire payer les arres de tó infidelité. Fabie luy promet & iure tout ce qu'elle veut , ioyeux au possible de la voir remise en son bon sens : car quand il vint, elle sembloit forcenée. L'edemain Fabie vint vers son pere, auquel il dist que toutes les fois qu'il luy plairoit , il estoit prest d'espouser celle qu'il luy auoit choisie , & non sans cause , car il prendroit nouvelle curée : & s'asseuroit d'auoir deux lieux plaisans, & à souhait, où il pourroit esbatre sa ieu nesse. Le pere joyeux au possible, l'embrasse fort amiablement, & ayant fait passer l'accord du mariage , fait conuiuer tous ses parens, pour estre le Dimanche apres à la feste des nopces malheureuses de son filz, lesquelles furét autát plaisantes à toute ceste famille, côme elles apportèrent de dueil & creue cœur à la dolente & miserable Emilie. Laquelle forcenant de rage, & saisie de desesperoir, commença à s'aignir contre Fabie, & parler en ceste sorte: Ah! cruel & traistre amant , font-ce les saintes adiurations sur nostre mariage, que de quitter ta legitime espouse pour chercher nouvelle alliance? N'auois-tu point autre ny meilleure excuse que l'obeïssance que tu dois à ton pere? Ce n'est pas cela qui t'esloigne de moy, ains l'appetit desordonné de ta bestiale paillardise. Eh que tu monstres bien n'aguer par tes propos le peu d'amitié qui est en toy, menaçant de mort l'innocente que tu espouses, & qui, si lon n'y pouruoit, experimentera aussi bien ta cruauté, comme je fay ta felonnie! Et penses tu, meschât & pariure, que

jamais

jamais ie pense me fier en toy, ayant tant de fois souillé ton ame avec le violence de ta foy, & rauissement de la chasteté, de tant de filles? Estimes tu que Emilie soit quelque paillarde eshontée , qui vueille receuoir les embrassemens d'autre que de son mary? & quel serois tu desormais en mô endroit, m'ayant laissée, pour en espouser vne autre publiquemét & en face de tout le monde? Vn adultere pourroit-il porter le iuste titre de mary en mon endroit , qui suis deceuë & trompée pour auoir trop aimé le plus meschant d'entre les hommes? Si c'estoit quelque estranger qui eust esté le voleur de ma renommée & rauisseur de mon honneur, ie n'auroy si grande occasion de me plaindre, nô plus qu'eut Hissiphile se voyant abandonnée par le conqueur de la toison d'or. Mais Dieu! c'est vn citoyen de Rome, c'est mon mary, c'est luy qui a juré la foy, que saintement tout homme de bien doibt garder , qui m'a ainsi circouene: c'est de luy que ie reçoÿ ces durs & diuers assautz, lesquels faut que soyent la fin de ma miserable vie. Ayant ce dict, ne laissa coing de sa chambre où elle ne ietta l'œil, esperát y voir quelq glaiue, avec lequel elle violentast sa vie , qui ne luy seruoit plus que de fascherie. Mais voyant que sa nourrice la suÿuoit par tout , & que mal aisement en sa presence elle pourroit executer ses desseins, elle luy dist : Pensez vous, ma mere, que mon dueil soit si grand, ny mô desesperoir si outré, que j'aye intention de me fortaire? Non, non : ce regard si peu constant que voyez, ne visite autre cas que les lieux , où ce pariure a iouy de mes plus secrettes careffes. Aumoins si ie pouuoie continuer mes aises, j'auroy quelque occasion de m'esiouyr, & contenter en ces miserés. Mais, malheureuse que ie suis, ie voy bien que mon cruel , ayant prins nouveau party , sera si enyuré des embrassemens de sa dame, lá où ie suis demeurée seule , sans espoir de

de trouuer soulas en mes angoisses, qui ne peux faire, (l'honneur & la conscience me le defendant) comme celuy qui m'a iuré la foy, aimant ailleurs, & m'abandonnant entre les bras d'autres que de mon seul espoux. Et que ne sçay ie vser des arts & science de la sage Médée, pour en reseruant mon Fabie pour moy, me venger du tort que me fait le vieillard de son pere, & sur luy, & sur celle qui iouyst de ce qui est mien, & que i'a uoye sceu acquerir, si la force n'y fust suruenue? Assurez-vous, ma mere, que j'empescheroye bien le bal, & feroye si bien que jamais nopces ne furēt si tristes. Au tort, si ie voy que mon espoux me laisse du tout, pour gouverner sa ribaude, j'ay desia appresté de quoy satisfaire à mon vouloir, & de quoy venger le peu de discretion, duquel i'ay vsé, me laissant ainsi aller souz titre de bone foy. Prenez exemple en moy vous filles qui voyez les hommes vous caresser, & ne leur donnez si facile audience, afin que par vostre credulité ne tombiez es lacz de desespoir esquelz je me voy precipitée, si Dieu n'a pitié de moy, & si je ne recouure ma perte. Tout cecy disoit elle pour tromper sa nourrice, afin qu'elle ne pensast plus au desir qu'Emilie auoit de s'occir, & se venger de celuy qui l'auoit si vilainement trahie. La vieille, qui pensoit que la fille s'appaiseroit par douces paroles comme de coustume, luy met au deuant la promesse de Fabie, & que bien tost elle en verroit la fin, qu'elle print seulement courage, s'assurant que Fabie ne demeureroit trois soirs sans la venir visiter. Ce sera donc (disoit Emilie entre ses dents) à sa malice aduēture, & à mon contētement, puis à la vieille. Je feroye bien aise que ce fust desia, afin de sçauoir de lui la bonne grace de son espouse, & la contenance qu'il a sceu tenir, ayant la conscience qui luy tesmoignoita foy qu'il auoit faulcée. Mais faites le venir le plustost que pourrez, afin que ie puisse appaiser aucunement la

douleur

douleur qui me tiēt saisie. Ce q̄ la vieille feit: & quelquel jour apres le miserable amat vint voir celle qui ne respiroit rien plus que menaces & massacre, laquelle le voyant, luy feit si bon visage, que & luy & la nourrice pensoyent que ceste seule uisitation auoit esteint tout le mescontentement d'Emilie: laquelle s'enquist de mille petites ioyeusetez sur l'effect des espousailles de son Fabie, non sans y entremesler des mots piquans qui eussent fait cognoistre à vn autre qu'à vn sot amant transporté de sa folie que l'insensée fille auoit d'autres complotz en l'ame que d'embrasser celuy, qui par son pariure s'estoit rendu indigne de faueur.

Si est-ce pourtant que pour mieux l'amorcer, elle luy permit de se coucher avec elle: mais lors qu'il cuida continuer la course que d'autrefois auoit commecé au mesme lieu, elle luy dist avec vn ris qui ne sentoit rien de joye: Quoy, seigneur Fabie, pensez vous que sans amande je vous quitte ainsi de la faute qu'avez commise en mon endroit, & que je vous permette d'abuser ainsi de ma priuauté? Non, ie vous assure: contentez vous ie vous prie du tort que je me fay en vous octroyant encor ceste faueur, iusques à ce qu'ayez satis fait à l'offense qu'avez comise. Fabie, soit qu'il ne voulust la fascher, ou qu'il fust las du trauail des autres nuitz qu'il auoit couché avec sa nouvelle amante, luy obeit, avec protestation toutesfois de ne partir ainsi (sans coup ferir) de sa compagnie. A quoy elle s'accorda pour le matin: & deuisans de plusieurs choses, en fin le malheureux jeune homme s'endormit du dernier sommeil. Car l'enragée fille le voyant au profond de son sommeil, se leue tout bellement, & prenant la dague de son pariure mary, se mist à pleurer & soupirer si estrangement, qu'il sembloit que l'ame luy deust partir du corps. A la fin saisie de fureur & desespoir, descouure le pauvre endormy, & luy assenne vn coup

si pro-



si profond au lieu du cœur, qu'elle le fait aller en l'autre monde, sans presque sentir son depart. Va, dist elle, traître & desloyal, tenir compagnie aux enfers à ceux qui te ressemblent, où bien tostie te poursuyuray, pour me plaindre encore és lieux sans clarté de la trahison avec laquelle tu as abusé de ma simple ieunesse. Ayant ce dit, elle cueille la vieille qui couchoit là auprès en vne garde-robe, laquelle luy voyant la dague saigneuse entre les mains, & la fureur de son visage, se douta de ce qu'elle apperceut aussy tost & pour ce se voulut elle mettre à crier. Mais Emilie toute escheuelée, furieuse & desesperée, la saisit à la gorge, disant: Attens attens la fin, & puis crie à ton aise, tu sçais ce qui s'est passé entre ce paillard & moy, & l'occasion qu'il a eu de trahir ainsi sa loyalle compagne: Je l'ay puny voirement de sa faute, & par mesme moyen ie vengeray sa mort sur celle qui en est la cause. Le faire & le dire fut tout vn: car aussy tost elle se passa la dague par sa blanche & delicate poitrine, ne pouuant plus dire en tombant qu'un triste à Dieu à sa nourrice, laquelle voyant vn milite si piteux, s'as auoir esgard au peril qu'elle s'aprestoit, se mist à crier si effraiment, que tous ceux de la maison vindrent au cry. Le pere d'Emilie voyant vn spectacle si tragic, autant estonné que chargé de dueil, pour la perte de sa fille, demeura vn long temps aussy immobile, que la statue du pasquille qui est à Rome.

A la fin, rompant ce silence, Dieu sçait quels cris, pleurs & gemissemens sortoyent de l'estomach de ce bon vieillard, qui se voyoit priué de ce seul enfat quil auoit pour vn jour luy succeder. Moins n'en fait l'endemain le Pere de Fabie, estant le fait diuulgué par la cité: ains cognoissant qu'il estoit cause par sa rudesse de tout cecy, accusoit sa cruauté: & detestant toute querelle, vint vers le pere de la fille, pour se consoler en son malheur, avec celuy qui ne pourroit receuoir conso-

lution aucune. Voyez amans, à quelle fin tendent les amours qu'un plaisir volage plante dans vos cœurs & quel est le fruit d'un arbre si mal cultivé. Aduisez comme Dieu punit les enfans, qui sans conseil ny permission de leurs parents contraient clandestinement mariage ensemble. Et certes les choses où le conseil est précipité, apportent le plus souuent l'effect d'un fa-scheux repentir, qui a esté cause que j'ay escrit ceste histoire, afin que le peril de ceux cy serue de miroir & exemple à ceux qui pensent estre trop sages, & qui secouans le ioug d'obeissance, cherchent le chemin de leur ruine, & le sentier qui les conduit à perpetuelle infamie.

Fin de la xxx. histoire.

## SOMMAIRE DE l'histoire xxxi.

**I**L n'est rien qui tant doye chastier l'homme subiect à quelque imperfection, que le peril auquel il verra vn autre tomber pour faute semblable. D'autant que comme chacun soit aueuglé en son fait propre, il est admonné de son deuoir, voyant l'exemple d'autrui luy seruir & de miroir & d'instruction. Or n'est il aucun, au moins de ceux qui lisent les histoires, qui ignore combien les Romains iadis se tenoyent forts du grand nombre des serfs & esclaves qu'ilz auoyent en leurs maisons, aussy de combien ilz se foyent en tel genre d'hommes, & toutesfois ne sentirent ilz onc guerre plus espouuanteable, apres celle qu'ilz ont eu contre les Gaulois, qui leur ait donné plus d'affaire que la reuolte des esclaves, qu'ils

qu'ils ont appellé la guerre Seruile, en laquelle, Dieu scait combien de milliers de soldatz, & de citoyens Romains y ont perdu la vie. Je scay bien que plusieurs de ceste lie d'esclauens ont esté si loyaux que d'exposer leur vie pour le salut de leurs seigneurs, comme le serf de Tibere Gracchus, qui ne peut souffrir de voir son maistre mort, ains mourut sur le corps d'iceluy : ou bien ont vengé le tort & iniure faite à leurs maistres, comme se list de l'esclau qui tua le capitaine Carthaginien Asdrubal en Espagne, vengeant la mort de son seigneur, que ce grand Colonel auoit fait tailler en pieces. Je n'oublieray icy la fidelité de deux esclauens d'un Perse, nommé Gezagian, lequel estant esleu en estat, & grandz honneurs en la court du monarque des indes, fut en fin, soit par l'enuie des courtisans, ou que sa fortune ne pouuoit plus durer, accusé, & condamné à tort. Gozagian deuesché qu'il est, le roy fait venir les serfs, pour s'enquerir des tresors de leur maistre : mais quoy, les pauures Barbares voyans vn si piteux spectacle, & ne pouuans dissimuler leur passion, sans pēser en quel hazard de mort ilz lançoient leur vie, ilz se iettent sur le roy, & le tuent, consacrans son sang pour tribut & satisfaction à l'ombre de leur seigneur decedé, auquel encor ilz tindrent compagnie. Mais c'est oiseau bien rare qu'un esclau si loyal, ou bien il faut dire que du tout il change de nature, principalement estant d'un pais, où la foy ne fut iamais trop assurée. Et à qui n'est-il plus que certain que l'Afrique tousiours nourrit quelque chose de monstrueux, & que la vertu des Apbricains a esté si escoultée & glisante, que bien peu de nations ont eu affaire avec les noirs de ce pays là, sans en sentir la meschanceité & trahison. De cecy me fera foy vn grand seigneur Espaignol, qui

qui l'an 1559. experimenta la foy & loyauté des Apbricains pres le royaume d'Argiere, trahy & circonueny par le roy More de Maroque. Et puis que sommes tombez en ce propos, il faut venir là, que si les grans seigneurs de ce pais sont si meschans, si leur foy est si peu serme, & leur loyauté si desloyale : quelz doyuent estre ceux qui estans de bas estat, ont encor le malheur d'une captiuité, qui accroist le desir de vengeance pour s'oster de la Cadene? En somme, il faut confesser ce que quelques anciens ont dit, parlans de telz esclauens, qu'autant de serfs qu'un homme possede, autāt a-il d'ennemis domestiques: & pour vous en faire plus certain, ie vous en reciteray vne histoire, auenue n'a pas lōgs temps es Isles d'Espagne, si prenez la patience d'escouter le Bandel, qui vous en fait le recit.

VN ESCLAVE MORE ESTANT battu de son maistre, s'en vengea avec vne cruauté grande, & fort estrange.

## HISTOIRE. XXXI.



N'vne des Isles Baleares, appellée pour le jourd'huy Maiorque, aduint n'a pas lōgs temps, qu'un bon Gentilhomme pensant estre mieux seruy d'un esclau More, que de quelqu'un de ceux qui se louent à pris pour seruir par l'Isle, ou qui de Catheloigne passe la mer pour trouuer quelque foulas à sa pauureté, acheta vn serf natif de la Barbarie, & vrayement Barbare, comme assez il feist cognoistre par effect. Or s'appelloit-ce Gentilhomme Dom Riueri Fruizzano, hom-

me outre sa gentillesse fort riche & puissant, tant en possessions, bestail, qu'en or & argent, qu'aussy en belle lignée, que Dieu luy auoit donnée de sa femme, assauoir, trois beaux enfans, qui du temps que ce mechefaduint, estoient encor fort bas d'age. Dom Rinieri qui aimoit la chasse (comme font coustumièrement tous gentilshommes) se tenoit la plus part du temps en vne sienne ferme assez pres de la mer, là ou il s'exerçoit à toute espeece de venerie, ne laissant plaisir qu'un cueur gentil puisse recevoir en la solitude des champs. Car vn jour le craintif lieure se voyât trompé en ses ruses par les chiens courans, qui le faisoient mourir à force: vn autre le conuil n'estoit point assuré en la plus grande profondeur des rochers, sans qu'il n'experimentast la diligence & du furon & des chiens, qui le faisoient tomber dans les pantes & fletz téduz pour sa ruine. Quelquefois le seif se voyoit pourfuyuy d'une mute de chiens, qui à la fin luy ayans fait rendre les abbois, donnoyent loisir au picqueur de donner le passetemps au seigneur de telle prise. En somme l'air se qu'ont ceux des villes, n'est que chagrin au pris de l'honneste passetemps qu'ont ceux qui esloignez de toute ambition, passent joyeusement leur vie à voir cultiver les champs, à quoy ce seigneur insulaire estoit si accoustumé, qu'il ne faisoit plus d'estat de se retirer aux villes, quoy que la pluspart de la noblesse de ce pais là face son sejour es villes & forteresses, à cause des courses continuelles des Mores & Barbares de la coste d'Afrique. Pour à quoy obuier, Dom Rinieri auoit fait bastir vne tour, ioignant la mer, sur vn escueil, afin que s'il auoit nouvelles de quelques Corsaires, il s'y peust retirer à sauueté avec sa femme, enfans & meubles. Mais celuy qui se fortifioit cõtre le More estranger, ne fut assez sage pour se garantir de l'ennemy qui estoit avec luy, & qui viuant à ses despens, luy tailla tãr de besongne

songne en vn iour, q̄ de sa vie il ne fut sans auoir dequoy où employer son industrie & bon sens, à penser les moyés d'euitier à se fier des hommes qui ne nous sõt ny cogneuz, ny doyuét estre bonnemét fidelles. Or entre vne bonne troupe d'esclaves qu'il auoit, & desquelz il se seruoit en ses besõgnes & affaires plus vils, il en estoit vn More, qui auoit si bié seruy au parauant qu'il n'estoit plus à la chefne, ains libremét alloit & venoit à la suite de son seigneur, peult estre ne pensant point à la meschaceté que depuis il executa. Aduint vn jour q̄ ce sommier de bastonnades & More feist quelque faute au Gentilhõme, lequel lui donna l'estrapade de si bone grace, q̄ si le More eust esté bié enchesné à la chiorme, ie pèse que le Comitel'eust traité aussy doucemét ou plus. L'esclave se voyant caresser si amiablemét, & sentât les accolades qu'on luy donnoit, crioit pardon, & remontoit à Dom Rinieri, qu'il luy estoit plus honneste de se deffaire de luy, & le vendre, que non pas vier de telle cruauté sur vn pauvre homme assez affligé de sa seruitude & captiuité: le suppliant le cõdemner plustost à toute autre peine qu'il supporteroit de meilleur courage. Quoy chien circoncis, disoit l'Insulaire, cruel de nature, pèses tu auoir esgal traitement avec moy, cõme si tu estois ou de mon pais ou de ma religion? Non, non, ie te feray sentir à quelle fin l'achete les oiseaux de ton plumage. Ainsi il deschargea tellemét sa colere sur le pauvre bazané, qu'il ne garda rien en son estomach qui luy feist penser au change que son esclave luy rendit. Lequel estât guery de ses blessures, se remitt à seruir de plus belle, & le sembloit faire de tel cõeur & gaillardise, qu'homme n'eust iamais pensé autre cas de luy, sinon qu'il vouloit regagner la grace de son seigneur. Lequel voyât son esclave si diligent, & prõpt à tout faire, se fioit plus en lui, qu'il n'auoit encor fait de sa vie. Et mal pour luy, car le paillard

ne faisoit qu'espier tous les moynes pour se venger des coups qu'il auoit receuz à trop peu d'occasion. Et veritablement c'est grand simplese à vn homme ayât seruiteurs, d'estre si leger qu'à la moindre mouche qui le pique il s'aïlle acharner sur ce luy qui se doit chastier par parole, où qui n'escoutant l'admonition, faut chasser de sa compagnie: les hommes ayans raison doiuent estre autrement gouvernez que les bestes, lesquelles sans le frein, balon, ou esperon, ne sçauent que c'est que d'obeir. Que si Dom Riuieri vouloit si bien estriller son esclau, il ne deuoit puis apres luy fier rien qui luy fust cher, d'aurant qu'estant voisin du Barbare il n'ignoroit point que le More se tyeroit plustost qu'il ne se vengeast d'vne iniure receue. De cecy fait foy l'Abbé de saint Simplician à Milan, lequel ayant seulement donné vn soufflet à vn sien More, la nuit ensuyuant le Barbare, qui auoit seruy Monsieur l'Abbé plus de trente ans, luy coupa la gorge, lors qu'il estoit au plus profond de son sommeil. Et puis allez vous fier en telle canaille, & vous charger de denrée si dangereuse. Bien-heureux pour vray le pais de France, où la liberté est seule recogneue, & où les esclaves sont remis en leur pleine deliurance. Aussi telz exemples n'y aduiennent guere souuent, si ce n'est à l'endroit de ceux qui n'estans de nostre nation, vsent de pareille cruauté que cestui-cy, à l'endroit de ceux qui les seruent. Ce ribaut More donc, qui tenoit caché son venin dans le creux de son cœur, ne faisoit qu'espier le teps pour se venger autant cruellement, comme legeremēt il pensoit auoir esté batu de son maistre. Commēt, disoit il à part soy, faut il que j'endure sans vengeance, qu'un paillard Chrestien m'ait ainsi traité, foueté, & batu come vn enfant? me sera il reproché par mes compagnons, que moy, qui ay d'autrefois esté estimé bon & vaillant soldat, sois ainsi mastiné apres vn long ser-

uice fait

nice fait à ce villain, & cruel Marrane? Pas ainsi ne fera, & ne se vantera, sans contre change, d'auoir touché si viuemēt vn Mahometiste sans sentir quel esprit ont les Africains pour chastier les Espagnolz qui les tiennent en leur puissance. Au fort il vaut mieus mourir en se vengeant que viure avec ce continuel elancemēt de cœur, ayant tousiours ceste iniure de uant les yeux sans en auoir prins condigne vengeance. Ainsi complot ta il de se venger, mais comment, il ne s'en estoit aduisé encores, toutesfois l'occasion se presenta bien tost, & en la façon que ie vous diray, suyuant nostre propos. Comme vn jour le gentilhomme fuit allé à la chaf se, ayant presque emmené tous les gens avec luy, aduint que la Dame s'en alla pour mener avec tous ses trois enfans (l'aîné desquelz auoit à peine atteint l'an septieme) dans la forêt, & elle qui respondoit sur la marine, afin de voir les Galères & autres vaisseaux, qui couroyent Fortune le long de celle Plage. Le More ayant veu cecy, pourpésa soudain vne trahison la plus detestable qu'homme scauroit imaginer, à sçauoir la ruine de ceste compagnie qui estoit entrée en la forteresse. Et afin que le long discourir ne luy empeschast son dessein, ou par la repentance d'un si grand forfait, ou par la suruenue de son maistre: il delibera d'effectuer ce qu'il auoit desia ordonné en son esprit pour parfaire. A ceste cause il prend vne corde propre à son dessein, & s'en va vers la tour en laquelle dés qu'il eut entré, il ferma la porte & leua le pout, pour afin qu'aucun ne peüst venir au secours de la Dame. Oyez la desloyauté du paillard & traistre More: Tout aussy tost qu'il est dans la tour, il vous viét empoigner la Dame, la liant à vn gros coffre qui estoit en vne salle basse pres vn liēt verd: & l'ayāt ainsi liée, luy dist d'vne voix mal asseurée, & qui ressenoit la cruauté qu'il vouloit exercer. Le loué le grand Prophete Mahometh, qui m'a

si bien guidé en mes affaires, que de vous auoir trouuée à ce jour tant à propos, que ie peux à mon aise par faire ce à quoy il a long temps j'aspiray, & ne pouuoie mettre à execution selon mon desir. Mais ores que le temps & oportunité me vient de telle sorte, il faut que vous sachiez qu'est ce que ie sçay faire, & pourquoy ie vous ay mise en tel estat. La pauure Damoiselle se voyant ainsi prise, crioit à l'ayde, & menaçoit le More fort aigrement, disant que son seigneur sçauoit bien le punir de telle mesprison & felonnie. Vostre mary, repliqua le Barbare, fera ce qu'il pourra, & se vègera sur celuy qui sera souz sa puïssance : tant ya que vous serez couuerte de ma race. *De soy*, que ie soie accointée, dist l'honneste Gentilfemme, Montre infect & traistre desloyal : plustoit souffriray ie d'estre taillée piece à piece. He Dieu, comment endurez vous qu'un si meschât paillard viue en la compagnie des hommes qui vous cognoissent & reuerent ? C'est bien harangué, dist le More, & c'est Dieu qui le veut ainsi, afin q'ie me venge en vn coup, & par ce moye de tous les tortz que de ma vie j'ay receus de vostre mary : lequel ie feray ahaner auant que la nuit vienne, de dueil, despit & destresse. Ce disant, il vous empoigna la Dame, laquelle auoit les mains liées derriere : & quelque resistance qu'elle feist, ne pouuant s'aider que des pieds & des dents, le Barbare la viola, & foula tout à son loisir & si souuent qu'il voulut la couche de sō maistre. C'estoit vn piteux & triste spectacle de voir la Damoiselle s'escrier cōme forcenée, & ses enfans l'oyans ainsi plaindre, imiter son cry, & braire à gorge desployée, & avec tel effroy, que les moins misericordieux eussent eu compassion & d'elle & de ceste troupe innocente, qui sembloit sentir le malheur, qui bien tost apres mit fin à leur vie. Ceux du village estoient la aupres, pèsans entrer pour sçauoir la cause de tel bruit, mais voyàts le pont leué,

&amp; le

& le More en fenestre, & oyans la Dame qui se plaignoit, ne sçeuurent à qui recourir, sinon qu'un d'être eux courut annoncer ces piteuses nouuelles à Dom Riueri, qui ne pensoit rien moins que ceste desconuenue. Ce pendant la pauure Dame violée crioit, disant, faillloit il que j'eusse jusques icy esté si soigneuse gardienne de ma chasteté pour seruir maintenant de passetemps à ce chien More, qui en a abusé à mon deshonneur, & grand mespris de mon loyal espoux ? Helas ! mon amy, quel creuecoeur vous sentirez, sçachât que vostre loyalle espouse a esté ainsi villainement traitée. Ha que n'estes vous icy pour punir le paillard de sa temerité, & le chastier selon ses desertes. O mô Dieu & seigneur Iesus Christ, aye compasiō de ceste malheureuse, qui en dure force au corps, sans que (comme tu scais) l'esprit y ait donné nul consentement. Delire moy seigneur de la gueule de ce Loup, & me rendz entre les mains de celuy, à qui tu as voulu que ie fusse coniointe. Appelle & inuoque ton Christ, dit le More, si pense ie que auant qu'il vienne j'auray beau loisir de faire d'autres choses que j'ay entrepris pour mon contentement. Ha chien infait, dit la pauure Gentilfemme, achue acheue bien tost d'occir ce corps, puis que tu y as donné vn tel cōmencement, auilissant l'honneur que tāt j'ay eu en recōmandatiō. Tu ne sçauois si tost t'acharner sur ma vie, que ie ne sois presté à recevoir la mort, laquelle ne me peut estre qu'aggrable, ayant perdu le gage que tāt j'estimois, & qui me faisoit apparoitre honorable par toute l'Isle. Las ! môsieur, & que direz vous, sçachât que ce voleur a ainsi abusé de vostre femme. Il le prendra aussi bié en patrice cōme vous, respōd le More, qui aucunemēt eschauffé de colere, cōme celuy, qui auoit despoillé toute humanité, & qui rassasié des embrasfemés qu'il auoit donné par force à sa maistresse, commençoit à la desdaigner, luy vsa de menaces si elle ne

ceffoit de luy crier ainſi aux oreilles. Fais, fais, dit elle, le pis que tu pourras, tue moy, deſchire moy, & me railles en pieces, auſſy bien eſt ce tout ce que ie deſire pour le ſeul ſoulas de mes peines. La mort repliquale Barbare, n'eſt point à ton choix, ny eſlire, c'eſt à moy à te la donner quand bon me ſemblera, & te tourmenter en deſpit de ton mary, qui gouuerne ſi doucemēt ceux qui ſont à ſon ſeruite. Alors la Dame cogneut biē q̄ ſi Dieu ne luy enuoioit ſecours ceſte heure, & iour ſeroient les derniers termes de ſa vie. A ceſte cauſe leuant les mains au ciel, prioit Dieu pour le ſalut de ſon ame, faiſant confeſſion de ſes fautes avec vne grande contrition, & battant ſa poitrine. Dequoy le Barbare Atheiſte ne faiſoit que ſe moquer luy diſant, qu'elle ne ceſſait de bribonner tant que ſon Meſſie luy fuſt venu donner ſecours.

La Damoiſelle tournant ſa veuē ſur ſes petits enfans, fondant toute en larmes, & ſouſpirant de telle ſorte, qu'il ſembloit que le cœur luy voulut ſaillir du ventre, diſoit : Ha mes enfans, combien i'ay eſté peu curieuſe de voſtre ſalut, de vous mener icy comme au dernier ſupplice, & au lieu de voſtre ruine, qui deult eſtre le paſſetemps de vous tous, lors que par noſtre decez, euſſiez jوى de nos richèſſes. Ce ſera le Tyran, à ce que ie voy, qui vous conduira par mort à l'heritage du Ciel, plus precieux certes que le terreſtre, mais las! non ſelon nos deſirs, qui penſions vous reſeruer à autre fin, qu'à ſeruir de ſubiect de vengeance à ce mau dit chien ennemy de la religion Chreſtienne. Las! ce ne ſera pas moy, qui vous eſſeueray d'icy en auāt avec ſi grand ſoing que ie penſois, pour vous auancer en la cour des grands Princes. Auſſy ne ſerez vous pas le ſupport de ma vieilleſſe, & le plaifir de voſtre pere lors que l'aage l'aura debilité. O fortune ennemie de tout aife, comme tu cours ſus aux innocens, & annulles le

plaifir

plaifir des gens de bien, pour bien-aifer les meſchans & traifres: c'eſt toy qui ſans loy te gouuernant, & cheſinant ſans ordre as ainſi mis à bas l'eſtat de noſtre maiſon, me faiſant captiue de mon eſclauē, & tellemēt ſerue que la meſme pudicité a ſenty la violence de telle ſeruitude. Pauures enfans, au moins ſi par ma mort la colere & cruel courroux de ce Barbare pouuoit ſ'appaifer, & que content de ma deſſaite, il vous laiſſait aller en liberté, volontiers ie luy tendrois le goſier, afin que tout à vne fois, il mette fin & à mes ſoucis & à ma vie. Mais bon Dieu, c'eſt la choſe ou le moins il penſe, ains croy, que vous & moy aurons tous pareille iſſue, & meſme traitement. Ce diſant, elle baiſoit ſes enfans avec telle douleur, & detreſſe que peuuent penſer toutes Dames qu'elles ſeroient ſi le deſaſtre les conduiſoit à ſemblable infortune. Les enfans crioient à l'entour de la mere, & luy ſautans au col, luy eſſuyoyent ſes larmes, puis luy tenans compagnie à ſe plaindre, faiſoyent tel bruit dans la tour, que ceux qui eſtoient dehors ne ſe pouuoÿēt tenir de pleurer de compaſſiō. Si la pauvre Dame n'eult eſté liée, elle ſe fuſt miſe en deuoir d'empêcher que le More n'eult ainſi joué ſes jeux: & l'eult eſtrangler avec autant de force & conſtance feminine, avec laquelle iadis les femmes des Cymbres combatirent contre l'armée des Romains, où ſe fuſt occiſe pluſtoſt que ſouffrir que ſa pudicité luy fuſt rauie, comme iadis feiſt Mommie Mileſienne, eſtant aſſociée par force au liēt nuptial du grand Roy Mithridate. Mais ſaiſie comme elle fut, elle auoit dequoy ſe glorifier, d'autant que celui ne viole point, lequel forçant le corps, laiſſe l'eſprit ſans auoir conſenty à meſchanceré quelconque. Et voila pourquoy la Romaine Lucreſſe n'a pas tant meritē de louange en ſon fait, que le ſoldat Virginie, tuant pluſtoſt ſa fille que d'endurer qu'elle ſeruiſt de paillardie à vn des principaux

Dd 5 ſeigneurs

seigneurs de Romme. Mais reuenans à propos, ainſy que ceſte bonne Damoiſelle ſ'angoiſſoit pour la ruine prochaine & d'elle & de ſes enfans, voicy Dom Riueri qui vint avec toute telle fureur que peut imaginer celuy qui ſçait ſa partie eſtre en peine, & qui void ſes enfans en captiuité, il venoit par les chemins de teſtât ſa ſimplicité, d'auoir l'aiſſé ce Paillard ſeul en ſa maiſon, & qu'il pouuoit bien penſer que telle queuaille ne penſe iamais qu'à meſchâceré, & ſur tout lors qu'ils ſe penſent auoir reçeu quelque iniure. Ha! traître maſtin, diſoit le pauvre mary, ſi ie te peux vne-fois tenir, j'en feray vne punition ſi greue, qu'à iamais les Eſclaves ſeront admonneſtez de ne ſe jouer à leur maïſtre. Or penſoit il en venir tout ſoudain à bout, & luy faire ouurir la porte, ſans qu'il euſt iamais penſé que le More euſt eu la hardieſſe de mettre la main ny ſur ſa femme ny ſur ſes enfans: mais il conta ſans ſon hoſte, ainſi que pourrez entendre. Arriué donc qu'il eſt deuant la tour, plein de maltalent, & tout bouillant de colere, ſe miſt à menacer Monsieur la garde de ſa ſortereſſe, diſant: Aſſeure toy, paillard, qu'auât que la nuit ſoit cloſe, ie t'apprendray à vſer de telle façon de faire à l'endroit de ton ſeigneur. Eſt-ce à moy à qui il falloit appreſter vne telle algarade? Le te jure Dieu, que ie te feray brancher ſi haut, que les autres Mores te verrôt de vingt mille loing dans leurs galées & nauires. Fais toſt, & me viens ouurir la porte: autrement ſ'il faut que j'vſe de force, tu cognoïſtras qui ie ſuis, & ce que ie ſçay faire. Plusieus autres paroles diſoit le Gentilhomme ſi hors de ſoy, que de grand' colere, il ne ſçauoit preſque proferer les motz qu'en beguayant: & plus encor fut il eſmeu, voyant la brauedu du maudit eſclau, qui en ſecouant la teſte, & ſouriant d'un riſ d'hoſtelier, comme celuy qui ſe mocquoit du traſport de ſon ſeigneur, luy reſpondit: Tout beau, tout beau,

appai-

appaiſez vn peu voſtre colere: Mais diſtes moy beau ſire, qu'auéz vous iâ à crier, dequoy vous ſentez vous ſi fort offenſé? Penſez vous que ie ſoye vn tronc ou pierre ſans nul ſentiment, qui n'aye bien memoire des coups que me donnattes ſi deſmeſurement pour vne faute allez legere? Non non, je vous feray voir & ſentir que j'ay cœur & moyen de me venger de ceux qui m'offenſent, quelque ſerf ou eſclau que Fortune m'eût rendu de voſtre tyrannie. Et afin que vous ſachiez le deſir que j'ay de vous gratifier en rié qui ſoit, ſachez que ſi ie vous tenoye auſſy bien en ma uiſſance côme ceux que ie tien icy enfermez, ie vous ſeroye ſentir quel proufit que de battre vn eſclau. Mais puis qu'il eſt impoſſible de me venger ſur celuy qui m'a offenſé, & raſſaſier mon cœur ſur la cruauté d'un ſeigneur ſans pitié, ce ſeront ceux que ie tien qui porterôt la penitêce dequoy vo<sup>s</sup> auéz cômîs le peché, & mourront tes enfans en ſatiſfactiô du tort que tu m'as fait. Quant à ta femme, pour te laiffer vn perpetuel creue-cœur, j'en ay fait à mon plaisir, pour en me vengeant ſur ſon corps te laiffer deſhonoré de ceſte tache de couuage, & te faire paſſer ſâs bateau en Cornouaille. Le Gentilhomme oyant ce mot, à peine qu'il ne perdit toute patience, & ſe frappoit le viſage, pour n'auoir le moyen de tenir le galant pour le punir à ſon aiſe. Ah! malheureux, diſoit il, eſt il poſſible que ce chien maudit ait abuſé de ma loyale côpagne & eſpouſe? & q̄ tu t'es bien vengé de moy, quand ie ne receuroye autre perte ny deſplaiſir de ta felonnie. Mais ſi Dieu me fait la grace de te mettre la main deſſus, iamais hôme n'ébla telles alleures q̄ ie te donneray pour eſtre ſi bô cheuauteur. Côme il penſoit continuer ſes doleances & menaces, le More plus endiable que ne fut Hercule lors qu'il occiſt ſa femme durant ſa fureur, luy diſt: Riueri, ce n'eſt rien que le paſſé, au pris de ce que ie t'appreſte:

t'appreste : car ie veux tant faire pour te tourmenter, que la vie mesme te soit desplaisante pour le seul respect de ce que tu vis pour voir si grâdes ruines & mal heurerez aduenir en ta maison. Ayant ainsi parlé , il print l'aisné des enfans , & le jetta par les fenestres, si doucement, que tombant sur le roch, il fut plustost en pieces qu'il ne vint jusques au fossé, en la veüe & presence de son triste pere. Ce fut lors que la dölente mere s'escria à haute voix disant: Ne te suffisoit il pas, Tyran abominable , d'auoir villainement honnie & deshonorée la mere, offencé le pere, si de rage, & forcennerie surpris , tu ne faisois vn carnage si piteux de ces innocentes creatures? Vien chien affamé, vié, & rassa sie ta rage sur ceste miserable , Damoiselle, qui ne demande plus que la cruauté de tes mains, pour ne plus sentir vn tel bourrelement en ses entrailles , voyant la piteuse deffaiete de mes enfans. Le More ne faisoit que rire, & se moquer de ceste requeste , qui fut cause que la mere perdit patience , crioit & brayoit comme vne Lyonne enchesnée, voyant emporter ses faons. Et pense que iamais la femme du roy Troyen ne mena plus grand dueil voyant le sac de sa ville, & le meurtre cruel de ses enfans, que faisoit ceste pauure Dame, aduisant comme ce malheureux precipitoit ces aignelets qui ne scauoient autre chanson que les pleurs , qu'ilz auoyent apries dès le ventre de leur mere. Dom Riuieri, ayant veu le saut espouuétable de son aisné, ne peut estre si constant, que le cœur ne luy faillist , & ne tombast à la renuerse. Ses gens le secourent comme ils peu uent & scauent, & font tant qu'il reuient à foy: ce que voyant le More, lui escria • & quoy Dom Cheualier, est ce le chemin de prendre vne fortresse , d'ainsi faillir de cœur au premier rencontre, & dès que vous en voyez vn par terre? Non non, ce n'est encor rien ; vous en verrez bien d'autres si la corde ne rompt. Le Gentil-

homme

homme soigneux du salut de sa femme , & de ce qui restoit encor d'enfans, reprint cœur , & s'essayant de gagner le paillard asseuré en ses conceptions & desir d'effectuer ce que si meschâment il auoit encomencé, avec douces & attrayantes parolles, il l'arraisonna en ceste sorte. Te suffise More, ce que tu as fait iusque icy, & ne vueille te venger à toute outrance d'vne fau te que j'ay commise en ton endroit, t'asseurant que ie te l'amenderay ainsi que bon te semblera, & tout aussi tost que voudras le commander. Aye pitié de la pauure Damoyelle qui est la haut , laquelle ne te fut iamais que douce & paisible , & ne t'apris sur elle , qui est innocente & sans coulpe : laisse ces petitz enfans, qui ne scauent que c'est que de malice , & qui iamais ne te feirent desplaisir. C'est moy, mon amy, c'est moy, qui suis cause du tout, c'est moy , qui satisferay à ton courroux, seulement appaise toy, & ne t'acharne poit sur ce qui reste. Voy ce qui est de plus precieux en ma maison, or, argent, ou autres meubles , prens tout & l'emporte ou bon te semblera, donne seulement la vie à ma femme & enfans qui restent, & ie te pardonne de bon cœur ce que tu as fait desia en ma presence. Voyla vn gentil oyseleur , si ne me prendras tu pas ainsi à la pipée. Pense tu que si j'eusse voulu consentir à ce que tu dis , & me fier en tes parolles , & viure encor en ta maison, que j'eusse entrepris , ce que ie pretens paracheuer, ains que partir de la place? Non ie t'asseur, fais bonne chere, & contre fortune bon cœur, car ie te feray voir le reste de la Tragedie , autant gaillardement comme tu m'as veu y donner entrée. Ah More dit le Gentilhomme , est il possible que la misere d'vn pere, & mary si affligé que ie suis ne t'esmeue en rien ? es tu plus cruel qu'vn Tigre , ou Lyon, ou plus affamé du sang que n'est le Loup de la mort du troupeau ? Souuienne toy que tu es homme , & que ie suis celuy qui

t'ay



r'ay nourry long temps sans te fascher, veux tu qu'on die que pour vne seule faute tu aye esté si cruel que de n'auoir voulu faire vne grace à ton maistre: à grád peine si tu estois en autre lieu, & que ie fusse en necessité, me voudrois tu faire quelque faueur, puis que tu me la denies pour ceux qui onc ne te feirét desplaisir.

Le paillard Barbare, & endiablé Tyran, fagnât d'estre gaigné par ces parolles tant pleines de commiseration, & douleur, luy dit. Vous voulez que i'adiouste foy à voz miellées parolles, & que ie m'endorme souz la douceur de vostre chant, mais si vous voulez que ie face ce dont, vous me priez, il faut en premier lieu que m'accordiez vne requeste, autrement foyez assurez, que ces deux enfans (les montrant sur la fenestre) iront tenir compagnie au premier, tant par vous regretté, & plaint par vostre femme. Le miserable pere qui se fust volontiers sacrifié pour rachepter le reste de son sang, voyant que le More condescendoit à son vouloir, & s'adoucissoit comme il pensoit, par la supplication de ses prieres, & abondance de larmes, qu'il espandoit, luy respondit. More mō amy, qu'est-ce que tu veux de ce dolent pere & mary, pour le rachat de sa femme & enfans? Assurez toy qu'il n'est rien si cher en ce mode, que ie ne face pour les sauuez, pourueu que tu ne me failles point de promesse, apres que i'auray fait tout ce dōt tu me veux requerir. Vous fçillir de promesse, dit le pariure Africain, ie n'ay garde, ains vous proteste de faire ce que vous dis. Demande donc (dit Riuieri) & tu verras combien j'ay chers les gaiges que tu tiens en ta possession. Il faut donc adiousta le More, que sans delay aucun vous vous coupiez le nez, car c'est le seul moyen d'oster vostre femme du peril, & voz enfans de la mort, autrement j'en feray pareille boucherie que de celuy qui gist dans le fossé.

¶ Si le Gentilhomme fut estonné d'vne requeste tant

tant inciuile, ie le vous laisse penser: tant y a que voyant deux maux si proches, & l'vn desquelz il ne pouuoit euitter, se delibera de choisir le moindre, pensant que le More, voyant sa debonnaireté, & les sermens qu'il luy auoit fait de ne luy rien demander, vseroit de pareille courtoisie. Mais le peu caut & transporté Pere, esmeu d'affection digne d'vn des meilleurs maris & des plus courtois peres qui furent onques, oublia que puis que le More auoit donné entrée à son fait auec vn si piteux spectacle que le precipice de l'enfant, & qu'il continuoit le ieu par la mutilation des membres du Pere, qu'il ne cesseroit ia sans mettre à fin tout le discours de la Tragedie. Qui fut cause que postposant toute chose à l'amitié qu'il portoit aux siens, il se feist porter vn couteau bien trenchant, & le tenant entre les mains, auec vn geste plein de constance, & qui resentoit sa noblesse, il dist au More: Or dy moy, si tu faudras à ce que tu m'as promis, si l'effectue ta requeste? Le vous iure le grand Dieu, dist l'infidelle esclave, que la premiere promesse que ie vous ay faite, sortira aussy tost son effect, comme vous aurez satisfait à mon vouloir. Dom Riuieri, ne se souuenant plus que la premiere promesse du Barbare, estoit de paracheuer l'occision ia commencée, qui fut cause qu'au grand estonnement de tous les assistans, il se couppale nez, & fut le bourreau mesme de sa beauté. Dés que le cruel Barbare eut veu ce qu'il souhaitoit, se print à rire à gorge desployée, & se moquant du pauvre seigneur, luy dist: A ce que ie voy tu n'auras plus affaire de mouchoir, puis que si gentiment tu as dolé ton visage. Que pleust au grand Prophete Mahom, eusses tu aussy bien outré ton cœur, comme mutilé ton visage: car ce seroit lors q'ie me tiédroye pour contēt, ayāt occis ta race, & voyāt deuāt moy mort de sa propre main, celuy auquel i'ay dressé tout cecy pour l'exploit

l'exploit de ma vengeance. Puis donc que tu as si hardiment enduré que ta main ait besongné sur toy-mesme, tu souffriras plus constamment à voir sauter le reste de tes enfans, qui tront tenir compagnie à tes predecesseurs en l'autre monde. Le faire & le dire fut tout vn : car aussy tost il print les deux enfans par les piedz, & leur donna de la teste contre le mur , leur escarbouilla le test, puis les getta par la fenestre. Ce fut icy que Dom Riuieri commença à perdre patience: & ne fust esté que les assistans, qui estoient accourus à vn si cruel spectacle, l'empescherent, il eust donné le passé temps au More de sa mort avec sa main propre , afin que rien ne restast au comble d'vne si grande calamité. Mais estant empesché d'executer son horrible dessein & ayant quelque peu recognéu sa faute de se vouloit forfaire, conuertit ceste rage en gemissemens & plaintes si piteuses, qu'il n'est cœur d'homme aiant quelque douceur, qui n'en fust esmeu à compafsion. Que si le Roy des Medes eut iadis pitié du tyran des Lydiens, lors qu'il deploroit ses calamitez, estant sur le bucher prest à mourir , je m'assure qu'il fust tout fondu en larmes, oyant les propos & doléances de ce pere à de my desesperé. Toutesfois ce n'estoit rien au pris de l'infortunée Damoyfelie, laquelle estant dans la tour, auoit ouy que son mary s'estoit deffiguré, cuidant de liurer par son malheur ceux qui luy attouchoyent de si pres: & entendu, reuenant de pasmoison , la mort cruelle du reste de ses enfans. A ceste cause, ne pardonnant ny à cheueux ny à visage, quelque beauté q̄ Dieu luy eust donnée, croit comme celle à qui toute esperance deffaut, & qui plus n'attend que l'arrest de sa rui ne. O Dieu! disoit elle, quel orage est auourd'huy tombé sur ceste miserable maison , & a accablé toutes les testes qui sont en icelle. I'estoye à ce matin femme d'vn riche & beau cheualier, mere de trois beaux en-

fans,

fans, & dame de toute vne famille, & maintenant suis hors des mains de mon espoux, priuée de ma lignée, & asubiectie à vn meschât esclau: lequel, comme ie pése, ne sera point plus doux en mon endroit, qu'il a esté des enfans qui onc ne luy meffirent. Helas! mô Dieu, je ne sçay à qui auoir recours, sinon à toy, qui es le soutien des miserables, & consolateur de ceux qui sont affligez. Aye souuenance de moy ta pauure creature: que s'il faut que ie passe le pas avec mes enfans, donne moy, pere de misericorde, cœur & constance pour endurer patiemment: & me pardonnant mes offenses, reçoÿ l'humilité de mon cœur en satisfaction de mes demerites, que ie supplie effacer au sang de ton filz Iesus Christ nôtre Seigneur. Plusieurs autres paroles disoit la bonne Dame, quand tout le peuple qui voyoit le Gentil-homme demy mort de courroux & tristesse, & oyant les cris & piteux gemissemens de la Dame, commença à crier contre le More, & le menacer fort asprement, luy disant vne infinité d'iniures: mais le paillard, assuré cômme vn meurtrier qu'il estoit, & delibéré en ses fantafies, ne leur respondoit que risées, & se mocquoit d'eux trestous, sachant bien que sans canon il estoit impossible de le forcer, estant la tour enuironnée de la marine. Et qu'auiez vous à abbayer, disoit le Barbare, maïns Chrestiens? Vous semble-il grand nouueauré qu'vn homme de loy contraire à la vostre, vſe de pareille vengeance sur les vostres, que vous faites sur ceux qui tombent à vostre mercy? Allez, allez à vostre besongne, & ne vous donnez soucy de ce que ie fay: car quand vous deuriez creuer, si ne feray-ie autre cas que ce que mon esprit me conseille: & vous montreray tout à mon loisir la crainte que j'ay de voz menaces, & le peu de compte que ie fay de celuy auquel vous dictes que ie doÿ tant de respect & teuerence.

Es 1 Com-

Comme ceste confuse multitude bourdonnoit de colere & malalent contre l'esclau, & consultoyent tous ensemble le moyen de l'auoir & le punir selô ses demerites. Le more print la Damoiselle, ainsi liée qu'elle estoit, & la mettât sur la fenestre, se mit à crier aux assistans en disant. Quelle plus grande folie scauroit on imaginer que la vostre, qui voyez vn homme hors de vostre puissance, affermy en ses opinions, iniurié au possible, & qui n'espere plus de salut, & pensez toutesfois, ou l'attirer par voz douceurs, ou l'intimider par voz menaces. Criez, vrlez, & menacez tout vostre saoul, si faut il que ie paracheue mon dessein: & puis si vous pouuez m'empoigner, je vous pardonne tout le mal, & tourment que me scauriez bailler. Le Gentil-homme voyant sa femme en lieu si proche de la mort, eust voulu le rachepter au pris de quelqu'un de ses membres, voire y eust employé vne bonne partie de sa vie: mais cognoissant la faute qu'il auoit faite se fiant aux paroles du Barbare, attendoit la fin de tout avec vn pareil estonnement que si c'eust esté luy mesme qu'on eust mené au supplice. De prier le tyrâ esclau n'y auoit plus de raison ny cause, & se tourmenter d'auantage, c'estoit temps perdu: & aussy qu'il estoit si attenué de se douloir, & plaindre, que le corps cessât de montrer par l'exterieur la force de sa tristesse laissoit l'office du tour à l'ame, laquelle affligée outre mesure, rendoit ce pauvre homme si extaticq, qu'il ressembloit presque celuy que les Poëtes faignent auoir esté jadis mué en vne pierre de touche. La Damoiselle estant si pres de sa fin, se print à arraisonner son espoux, & l'inciter à patience, puis que c'estoit le plaisir de Dieu de tenter ainsi son esprit, pour & avec vne affliction si estrange: l'admonestant au reste de ne plus se fier en ceste maudite race d'esclaves, ains plustost salarier honnestement ceux qui volontairement seruent

parmy

parmy ceux qui sont de nostre Religion. C'estoit icy la pitié de toutes partz, painte avec la couleur diuersifiée de tous les spectateurs selon les affections de chacun, estant tout le voysinage plus esmeu cent fois de voir ceste belle & vertueuse Dame preste à faire le fault de la tour, que lors que le Mahometiste detestable auoit immolé les petit enfans au desir de vengeance. Le peuple plouroit & croioit contre l'African, & le mary se plaignoit à son espouse de n'auoir le moyen de la sauuer, & elle resoluë en ce qu'elle ne pouuoit euter, consoloit l'vn, & asseuroit les autres de l'aïse qu'attendoit en l'autre vie, endurant si patiemment ceste infortune comme elle faisoit, suppliant son espoux de ne prendre tant les matieres à cœur que sa santé en empirast, & que la douleur surmontât ses forces, ne causast en luy quelque estrangement & diminution de son sens. Constance admirable certes, tant pour apparostre au cœur d'vne jeune & foible Damoiselle, que pour estre mise en l'esprit d'vne qui n'estoit point institué en autre escole, que celle que vn bon naturel luy auoit engraué en son ame. Celles qui iadis, tant en Grece comme en la cité fondée par Romule, ont donné quelque signifiante de la force de leur esprit, sont à louer grandement: mais non à l'esgal de ceste cy, d'autant que leur pays abondoit en doctrine & exéple de tout espece de vertu, là ou ceste cy viuoit en vn pays insulaire, & qui ressent assez (n'estoit la Relion) son terroit sauvage & Barbare. Et quoy que par force elle ait souffert les affautz d'vne mort violente & cruelle, si est-ce que sa patience & allegresse se presentant à la mort, est plus à louer & recommander, que la cruauté de celles qui sont outrées, & de leur gré desesperans de leur salut, se sont volontairement occis. Harmonie fille du tyrân Sicilien est louée pour tel effect, lors que sans contrainte, & se

Ee a pouuant

pouuant celer à celui qui la cherchoit pour occire, se preséta hardimét: & quoy qu'à la fin elle euit esté trouuée, si est la mort glorieuse, entant qu'elle ne se forfist point: & si se descouurit pour telle qu'elle estoit, eût en son pouuoir d'euiter pour ce coup telle fure. A tel les Dames faut que l'histoire donne immortalité, & que les hommes scauants attribuent louange, afin que la jeunesse se forme par si diuins exemples.

Ceste bonne Damoiselle cuidant continuer sa harâgue, sentit le cousteau du More qui luy couppa la gorge, & soudain la precipita par la fenestre, laissant tout le monde esbahy de si estrange & abominable cruauté: d'autant que sur l'instant que lon veid la Dame ietée en bas, le cry se leua si grand parmy ce peuple, que le More, qui iusques alors ne s'estoit estonné de rien, commença à voir l'impossibilité de se sauuer, & la fureur qui croissoit d'heure à autre de ce peuple irrité outre mesure. Pour ce voyant que le bruit cessoit quel que peu, & qu'il n'auoit plus d'execution à faire, il se mist à la fenestre: & faisant signe de la main, dist à son seigneur Riuiéri. Il est temps desormais que ie te contente aucunement, & satis-face à la douleur que tu souffres pour ta perte, & par mesme voye ie me deliure de tes mains: esquelles si ie tomboye, ie sçay bien que tous les tourmens qu'on scauroit excogiter, seroyent essayez sur mon corps pour rassasier ton courroux & furie. Mais tu ne te vanteras de ta vie de m'auoir eu à ton commandement, pour venger l'iniure que ie t'ay faite, en vengeance du tort receu de roy. Ce sera moy mesme, qui avec mon contentement de t'auoir mescontenté, puniray celui qui t'a offensé, afin qu'en ce plaisir il meure, d'auoir si bié chastié vn espagnol, que iamais il ne se mouchera, qu'il ne luy souuene combien est dangereux de traiter si mal vn pauvre esclau, comme tu m'as estrillé vne fois en ta vie. Je ne suis

suïs point marry de mourir, mais me desplaist plus que la mort, que ie ne t'ay fait passer par le chemin que tu as veu faire à ta femme & enfans. Mais vn autre satisfèra à ce à quoy j'ay fait telle faute. Ayant dit ces paroles, il se tourna vers la fenestre qui respôdoit sur la mer & contéplant les ondes, & la plage d'Afrique, se print à dire hautement: C'est à ces vagues sans pitié, que ie consacre & ma vie & mes cruels desirs, puis qu'avec mon aise il faut que ie quitte la compagnie de celui que ne peux ttainer avec moy, afin qu'il tint compagnie à tant de morts qui ont à ce jour finy leur vie en sa maison. Disant cecy se ietta la teste la premiere en bas, & tombant sur vn escueil, se rompit le col, & alla le corps dans le plus profond des Abismes, & l'ame vers les ombres sans pitié, ou Satan traite les traitres voleurs & assassineurs de douleurs, & grincement de dens: la où ce pendant Dom Riuiéri demeura heritier d'vn trance & creuecoeur perpetuel, tât pour la ruine des siens, que pour n'auoir eu le moyen de se venger de son esclau, qui le preuint en se precipitant, & ne voulut qu'il se glorifiast d'auoir salarié ses beaux faits, ains se contenta d'en estre luy même le remunerateur, tout ainsy que par sa malice il auoit esté l'executeur d'vn si estrange malefice. Et oseroye bien affermer que iamais le Monarque Grec, à qui ses ennemis auoyent mutilé le nez, ne se moucha si peu souuent sans faire mourir quelqu'un de ceux qui auoyent coniuré contre luy, comme eust fait Dom Riuiéri pour auoir occasion de renoueller les tourmens sur cestuy, qui luy auoit donné de quoy se douloir & tourmenter tout le temps de sa vie. Voila vn exemple notable pour ceux qui se plaisent tant en nouveauté, & qui se fient en ceux qui sont esloignez d'eux & de façons & de persuasion: d'autant qu'il est impossible que celui soit loyal es choses qui sont du corps, l'esprit duquel est estrangé

de voz cōceptions. C'est pourquoy l'homme saige fera choix de ceux qu'il veut que luy foyent loyaux, & essayera leur preud'hommeie, auant que de s'y fier si tost, & sans l'essay de chose tant necessaire. Nous auôs tant veu de Maistres trahis, vendus, & occis de leurs seruiteurs mesmes, que ie m'esbahis comme il est possible qu'aucun fie sa vie à autre qu'à soy mesme : mais l'homme accort verra auec la sageſſe à qui il s'attaque, & pouruoira par sa discretion qu'il ne donne tôt d'acez à son valet, que facilement il ne se depeſtre de luy s'il luy semble fascheux au traitemēt, & haineux quād on luy commande quelque chose. Aussi est ce autre cas de celuy qui sert sans contrainte, & pour salaire, & de celuy qui y est altrait, comme vn bœuf & cheual, qui sont liez à la charriē, au plaisir de celuy qui en a esté l'acheteur : d'autant que l'un doit estre chastié de parole, & chassé pour peu d'occasion. L'autre est subiect sur la mesme seruitude, & est lié par la loy au plaisir de celuy qui le possede. Mais ce fera assez discouru sur la pitoyable deffaire de la mere & des enfans, & sur la do lente vie de Dom Riuieri, afin qu'une autre histoire change le gout du lecteur, & luy addouciſſe la saueur, pour le degoust d'une telle & si exorbitante cruauté que celle que venez d'ouyr en ceste hilttoire amplemēt deduite.

Fin de la xxxi. Histoire.

## SOMMAIRE DE l'Histoire. xxxij.

**P**lusieurs en tous temps trompez de leur folle opinion se sont efforcez par art de violenter les effects mesmes de nature, pensans par ce moyen ou d'immortaliser leur memoire, ou bien d'en tirer quelque grand proufit.

proufit. Or entre vn grand & infiny nombre de sortes de folie, esquelles les hommes souffrent que iombent leurs esprits: il en y a deux qui les attirent le plus à l'essuy de ce que ie vien de dire, & à faire par l'effect de leur labour plus que nature ne peut leur permettre. Et afin que lon cognoisse plus sensiblement la vigeur de telle folie: la vicielle qui se refroidist à la poursuite de toute autre actiō, & quitte les armes à tout plaisir, suit neāmoins l'espoir sans effect de ces deux especes d'alienation de sens que ie vous nommeray. afin de ne vous tant tenir en si spens, à scauoir, l'Alcumie & la Negromance: la premiere desquelles, quoy qu'un million de fois elle ait deceu celuy qui s'y adextre, si l'affriandist elle de telle sorte, que jamais l'art n'y est accusé, ny la science recogneue pour imposture: ains si l'effect ne s'enfuit en la transmutation ou accroist des metaux soudain les drogues, ou le charbō, ou le fourneau sont accusez: de sorte que la vie & les biens de ces chercheurs de quinte essence, s'en vōt avec la Lune & Mercure en fumée, & reste leur renommée plene de mespris, & chargée d'infyns reproches. L'autre de soy est abominable, & ce qu'elle promet plein d'impiete, quelque couuerture qu'on luy vueille donner, & qu'on la pallie de l'innocacion du haut & espouuētable nom de Dieu, & que les superstitieux la rendēt admirable avec leurs ieusnes, abstinēces, & autres exercices de sainteté, veu que l'Ange tenebreux se change souuent en celuy de lumiere, afin de tromper les esprits des simples, & les attirer à la condemnation qu'il souffre pour sa mescognoissance & rebellion. Et d'autant que la ieunesse plus curieuse que la loy de Dieu ne permet, s'emancipe bien souuent à l'experience de ce qui est meschāt pour en tirer

ses aises, & que quelques vns alliechez d'une esperance de s'enrichir, ont pense que par le moyen & assistance des espritz malings par la voye d'enchantement ils iouyroient de leurs amours, ou retrouueroyent les tresors cachez és plus profonds cachotz de la terre. Afin de les en destourner, ie pourray leur alleguer les passages de l'escri-ture qui descendent expres ceste impieté & idolatrie.

Mais ie me contenteray du malheur qui aduint à vn escolier amoureux, qui par ceste voye de charmes & inuocations pensoit venir à bout d'une Damoiselle, de laquelle estant mesprise, il se faisoit fort de gagner la bonne grace. Et pensez vous qui prestez l'oreille à ces pestiferes seducteurs & annonciateurs de diables, que Dieu est si ialous de son honneur, qu'il ne veut point son aduersaire pour en estre le trompette: & si ne peut vouloir que sa sainte parole serue de bastelerie au ministère de telles impietez, d'autant qu'elle a esté annoncee par son filz, vnique Iesus Christ nostre Seigneur, par les Prophetes & Apostres parmi le monde, non pour attirer les ames à peché, & solliciter les femmes à paillardise: ains afin que chascun se retirast de sa vie mauuaise, & laissant celuy qui ne cherche que nostre ruine, nous recognossons nos aises & richesses estre au Ciel, & que par plusieurs maux, angoisses & tourmens, il nous faut gagner la couronne de gloire. Ce ne sont pas les liures de Zoroast, ny Porphyre, non la Clauicule de Salomon, ny la Philosophie caché d'Agrippe, ny l'Art d'Albert le Grand, ou du Roy Alfonso, qui ne nous apprennent la voye du Ciel: ains plustost nous conduisent avec leur folie & vanité au chemin de perdition, mettant les ames en la compagnie des ombres malheureuses, qui sont tourmentées en enfer, &

les

les corps priuez de sentiment, & moyen, en recognossons leurs fautes de faire penitence en ce monde. Ie deduin ay la mort calamiteuse & espouuenteable d'un Magicien que i'ay veu mourir en Gascoigne: mais ce pauvre escolier transporté d'amour, & curieux de choses indignes d'un Chrestien, me rappelle au discours de l'histoire qui s'en-suit.

VN ESCOLIER A BOLOIG-ne pensant faire quelque enchantement, mourut de peur, estant dans vn tombeau au Cimetiere.

## HISTOIRE. XXXII.



EVX qui font profession du droict, louent l'Vniuersité de Boloigne la Grasse, pour l'une des plus fameuses qui soyent guere dela les Monts, tant pour le grand nombre d'escoliers qui y abordet de toutes parts & nations de la Chrestienté, comme ausly pour les hommes de grand sçauoir: souz lesquelz la jeunesse est instituée en la cognoissance des Loix & ordonnances des Anciens, tant Preteurs que Princes souuerains de l'Empire de Romme. Et outre l'estude de telle science, encore s'y void-il ordinairement vne bonne troupe de jeunes hommes, lesquelz à heures certaines s'assemblent les fettes, pour passer le temps à mille disputes joyeuses, & autres especes de passe-temps: esquelz l'homme honnette & studieux proufite autant que s'il fueille toit les liures, sans que pas vn d'eux engendre vn brin de melancolie: ains s'arraisonnant l'un l'autre de plusieurs choses, s'at à la fin esclair

cir la verité, en deuisant mieux que les maistres és arts ne font avec leurs crieries litigieuses & babil sans raison, lors qu'opiniairement ilz s'heurten contre les syllogismes fallacieux de leur patron Aristote. Or parmy tant de bons espritz & d'hommes de tant de forces, il est impossible que quelqu'un ne soit plus leger & simple que les autres, & qui avec ses simplesses sert de passetemps à la compagnie : & sur tout si l'Amour se mesle parmy ceste legereté de cerueau, qui est comme vn propre en la ieunesse. Je dy cecy, d'autant qu'en tre tous ces escoliers qui s'assemblét ainsi à Boloigne, en y auoit vn assez gentil, & de bon esprit : mais soit que l'opinion de soy mesme le trompast, ou que sa complexion y inclinast ainsi, n'estoit point des plus rufes que la terre porte. Cestuy-cy ietta vn jour l'œil sur vne Damoiselle Boloignoise, assez belle : mais trop chaste pour luy, ou plus que escorte pour se laisser prendre à vn tel pigeon : & fut si sot ce pauvre jeune homme, qu'il s'enamoura de telle sorte de ceste femme, qu'elle n'eust sceu aller en lieu, où tousiours l'ombre de l'escolier ne luy eust tenu compagnie de bien pres, sans que pour cela il osast luy tenir le moindre propos de la passion vehemente qui l'affligeoit : seulement parloit-il par signes & œillades, iusques à ce que vn sien copagnon l'enhardit, & luy conseilla de luy escrire, afin de scauoir au vray sa volonté. A quoy le seigneur Teã (ain si s'appelloit l'Amoureux) obeit facilement : & par ainsi prenant encre & papier, luy escrit vne lettre, contenant telles où semblables paroles ;

*Lettre de l'Escolier à sa Dame.*

Ma Damoiselle, si le Ciel m'auoit fait naistre si parfait que ie peusse par mon seruice mettre ce bien que de gagner voz bonnes graces, ie ne pense point, qu'il y ait homme au monde qui peust s'esgaller en heur avec moy, qui seulement en ce m'estime & repute bien heureux,

heureux, que ie ne sçay quel sort, ou destin m'a fait seruireur tres affectionné de votre beauté & courtoisie. Or pensez si vne seule image de bien, & ombre de plaisir me red ainsi vostre esclau, quel ie seroye, si de grace il vous plaisoit m'accepter pour vostre seruiteur, & me fauoir de tant qu'en secret ie vous peusse parler, afin que la parole tesmoing des cõcepts de l'ame vous tesmoignast plus à plein de ce que le pensant bié ie ne peux exprimer, tant la chose me semble haute, & indigne qu'un peu de papier en soit le tableau, où si sainte image soit effigiée. Vous plaise donc en ayant pitié de moy, ouyr ma requeste, & m'acceptant pour vostre, penser que n'aurez jamais seruiteur plus affectionné, que celui qui avec ses tres-humbles recommandatiõs à vos bonnes graces, prie Dieu vous donner ce que vostre cœur desire. ¶ Ceste lettre fut portée par vne vieille messagiere d'amours, telle que s'e trouue assez par toutes villes, où la frequence des estrangers fait, & rend cachée la vie des citoyens. La Damoiselle receut la lettre sans autrement se colerer, se moquant au reste du pauvre Amât, & disant qu'il estoit trop foible pour porter vn si grand faix que les traueses que l'Amour donne à ceux qui sont afferuiz souz le joug de ses mobilitiez. Et soit qu'elle eust quelq' autre plus accort qui la courtoisoit, ou que cestuy luy sembloit trop peu apte à son seruice, pour lettre ou ébassade q' le seigneur Teã luy enuoyast, elle ne respondoit que risées & moqueries : de quoy l'escolier d'Amour perdoit toute patience : & neantmoins tant plus il se voyoit rechassé, mesprisé & refusé, c'estoit lors qu'il s'opiniaitroit d'auantage à luy escrire, & enuoyer gens qui luy portoyent parole de son affection. Mais elle, qui estoit faicte au badignage, & qui voyoit bien que la teste de son seruiteur n'estoit guere bien faicte, ne luy faisoit autre response, sinon qu'elle ne pouuoit point entendre à telz

amourachemens, estant liée à vn mary, auquel elle deuoit telle loyauté que chacun scait. Qu'elle estoit marrie au reste, qu'vn homme de si bon esprit que luy, se laissast ainsi guider par ses passions, & qu'il falloist amortir ceste flamme du tout, ou bien chercher autre partie. Ce messer sachant avec quelle douceur elle respondoit à ceux qui la sollicitoyent pour luy, ne pouuoit croire qu'elle le desdaignast du tout, ains vloit de telles dissimulations, pour esprouuer sa constance, & voir si à la longue il continueroit son seruice. A ceste cause il l'ocilladoit de plus belle, & presque tous les jours luy mandoit de ses nouvelles. Or ce galant, en lieu de feuiller les liures de Iustinian, ne faisoit plus que lire vn Petrarque ou Bocace, & autres qui ne traitent que de l'Amour, & employoit son argent en pareilles folies, que font la plus-part de ceux qui vont souz pretexte d'ouyr les docteurs, voir les fales des festes, les Balladins & escrimeurs. Il vous composoit des sonetz, stanzas & Madrigales en l'honneur de sa dame & puis les recitoit lors qu'il se trouuoit parmy les autres, qui se paiffoyent de rire és sorties de ce folennel Amant sans party : les vns admiroyent la subtilité de son dire, les autres les gentilles inuentions, & la grace qu'il auoit à exprimer ses passions, ce qui transportoit tellement ce jeune sot, que de iour à autre la compagnie estoit assez empeschée à rire, voyant sa folie aller de mal en pis, & que sans cesse il portoit des compositions & rithmes qu'il enuoyoit à sa Dame, pensant que telz fatras fussent les amorces pour appaster les femmes si accortes que sa maistresse, qui l'eust plus-tost escouté, voyant quelque riche present de luy, que de lire tout autant qu'il y a de vers pleins de passion dans le Poète amy de la Laure Prouengale. Or, entre autres vers, il enuoya vn jour vn sonnet de telle substâce à sa Dame :

16

*Te brusle, helas! tout le monde le croit,  
Et tu es seule, ô maistresse cruelle,  
Qui n'as soucy de ma passion, telle  
Que de semblable autre cœur n'en reçoit.*

*Te son glacé pres le feu qui se voit  
Dedans mon cœur, & duquel l'estincelle  
Prouient de toy, sans que point on reuele  
Vn seul moyen, qui me soulageroit.*

*Ce mien brusler, ce chaud est vostre feu:  
Et toutesfois il vous en chaut si peu,  
Que de mon mal vous ne faites que rire.*

*Au moins vn coup que ie sente mon cœur  
Arrouse d'eau, sur ceste grand' ardeur,  
Et que vers vous ceste liqueur m'attire.*

¶ Ce sonet leu que fut par ses compagnons, leur appresta assez à parler & discourir, les vns ayans pitié de luy, qui s'affolloit ainsi, en lieu d'employer son esprit à choses meilleures: les autres, qui ne cherchoyent qu'à folastrer, le nourrissoyent en ceste fantastie, pour en tirer leur passetemps. Entre lesquelz estoit vn nommé, Seigneur Symon, homme autât gaillard, allegre & facetieux, qui fust pour lors entre les escoliers de Boloigne: lequel s'estant aperçeu des façons de faire du pauvre amoureux: & cognoissant que c'estoit viande sans sel, delibera le tenir en haleine, & l'appaster si bié qu'il seruiroit puis apres de plaisir à toute la compagnie. A ceste cause, vn jour que toute la troupe estoit assemblée, ce plaissant follastre s'adressa à nostre passionné amoureux, luy disant: Te m'esbahy, Monsieur, comme il est possible que celle à qui vous faites l'honneur d'estre affectionné, soit si peu aduisée, que de ne satisfaire autrement à l'honneste amitié que luy portez, & de laquelle



quelle voz doctes escritz rendent si bon & asseuré tesmoignage. Quant à moy, j'ouy dernièrement reciter à quelqu'un vne de voz chansons, qui me sembla (sauf meilleur iugement) vne des choses les mieux faites que ie vey iamais : & s'en meslata le Tazzo ou Delio, ou autre quel que ce soit de nos rimasseurs Italiens. Et pleust à Dieu que i'eussé esté alors vostre maistresse, vous n'eussiez tant languy depuis comme auez fait, tant je me senty surpiins de la douceur & excelléce de vos vers. Par-ainsi vous plaira nous faire tant de faueur, que de chanter pour l'amour de moy celle vostre chanson, vous promettât faire quelque autre chose à la pareille, là où il vous plaira m'employer, d'aussi bon cœur comme ie vous requier cecy. Le simple adolescent, qui ne sentoit point celle pointure, pensant que son compagnon dist à bon eschiant, rougist de honte : & afin de ne sembler mal apprins, & apparoitre discourtois à l'endroit de celuy qui le prioit, se print à chanter & dire la chanson suyuantte :

## CHANSON.

**V**Oy, Madame, la peine  
Euidente & certaine,  
Qui pour toy mon cœur geine,  
Et me met à ouurance.

Helas ! de ma souffrance,  
Ne dy ce que i'en pense.

Voy le mal & martyre  
Et pourquoy ie sousspire:  
Contemple à quoy i'aspire  
Par ma perseuerance.

Helas ! de ma souffrance, &c.

Voy

Voy mes sousspirs & plaintes,  
Et voy mes larmes maintes,  
Et de quelles ataintes  
Tu tentes ma constance.

Helas ! de ma souffrance, &c.

Regarde de quel aise  
Ma tristesse i'appaie;  
Tu verras que mesaise  
Nourrist ma patience.

Helas ! de ma souffrance, &c.

Cognoistras que ma vie  
Secrettement rauie  
A ne scay quelle enuie  
De voir sa desfaillance.

Helas ! de ma souffrance, &c.

Si d'une grace douce  
Ce mal tu ne repousse,  
En donnant la secousse  
A ceste mienne ouurance.

Helas ! de ma souffrance, &c.

Ma liberté ie chasse,  
Ma prison ie pourchasse:  
Neanmoins de telle chasse  
Rien ne voy d'apparence.

Helas ! de ma souffrance, &c.

Car captif ie demeure,  
Et nuit & iour labeure  
Pour auoir en vne heure  
De mon mal allegeance.

Helas ! de ma souffrance, &c.

Mais ceste heure tardie,

Quoy

*Quoy que face que viue,  
Si me paist & auine  
D'une vaine esperance.*

*Helas ! de ma souffrance, &c.*

*Si de toy ma maistrisse  
Pour chasser ma de streffe  
Je ne voy la rudesse  
Csnuertie en clemence.*

*Helas ! de ma souffrance, &c.*

*Si ta main ne retire  
Mon esprit de martyre,  
Si ton œil ne m'attire  
Au bien de iouissance.*

*Helas ! de ma souffrance, &c.*

*Si ton corps ie n'embrasse,  
Si mes bras n'entrelace  
Aux tiens de bonne grace  
Pour eschanger ma chance.*

*Helas ! de ma souffrance, &c.*

*Pour conuertir ma peine  
Qui me poingt & me geine  
Et ließe certaine,  
Ma peur en assurance.*

*Helas ! de ma souffrance, &c.*

*Et pour oster mon ame  
Du milieu de la flamme  
Qui tous mes sens entame,  
Et les priue d'essence.*

*Helas ! de ma souffrance, &c.*

*Ne dy ce que i'en pense.*

¶ Quoy que tous les compagnons se moquassent du pauvre passionné, si ne peurent, ilz tant commander à leurs affections secretes, que la plus part ne sentist quelque esmotion d'esprit, voyans ce languoureux proferer ses mots, avec vne telle bouffée de souspirs, & battement d'estomach, que facilement lon cognoissoit que ce n'estoit point ieu que ce qu'il enduroit. Mais le seigneur Symon, partie pour oster ses compagnons de ceste contemplatiō des forces de la frenesie d'Amour, ou pour continuer ses risées avec l'amât, lui dist: Vous gazouillez trop bien pour vn apprenty en l'art, & n'estes si atteint que vous feignez: ou bien en descriuant voz langueurs, & nous exprimant voz destresses, nous voulez celer l'aïse & contentement que vous auez en la compagnie de celle que nous paignez si rigoureuse. Car ie cognoy les Dames de ceste ville pour si honnestes, courtoises & gracieuses, qu'elles n'endureroyent iamais qu'un homme tel que vous fust traité si rigoureusement comme vous dictes. Ah! monsieur, respond le passionné, que vous estes trompé en vostre opiniō: & pleust à Dieu, fusse-je en la peine aïsee que vous feignez, & peusse chanter en mon cœur seulement ce que vous croyez, qui appaise mes tristesses: ie vous asseure, que ie seroye autant marry de me vanter de tel auantage, comme je me fasche qu'un chacun cognoisse la melancolie qui mine mon cœur. D'autant que ie suis seruiteur de la Damoiselle la plus esträge, cruelle, & moins accottable, qui soit en l'Italie. De laquelle il m'a esté impossible, pour deuoir que i'y aye fait, de tirer vne seule bonne response, de forte que ie ne sçay plus que faire, ny à quel saint me vouer, étant presque venu au desespoir, puis que ie ne voy autre remede pour l'allegeance de ma peine: & porte enuie tous les jours à ceux que la mort priue de ceste clairté, afin d'auoir par leur desastre la fin de la mort qui en ceste

vie me fait cruellement trespasser sans mourir à toutes heures. Je vous croiray vne autre fois, respond le seigneur Symon: mais pour le present ie voy bié que vous faictes du secret, ce qui est bien fait à vous, ne se fier point à chacun de chose de telle consequence. Toutes fois ne faut que vous doubtiez de moy, qui ay, la Dieu mercy, maistrresse telle que ie m'en contente si bié, que ie n'ay affaire de mettre mon affection en autre proiect: au reste, ne pensez pas que ie ne puisse vous aider plus que ne cuidez en voz amours, estant la maison de ma fauorite assez pres du logis de celle que vous reuez si fort, à quoy ie m'employeray d'aussy bon cœur, comme ie sçay que les bailers & embrassemens de vostre Dame vous sont agreables. Je vous iure Dieu, respond l'amant, que ie n'ay eu iamais nō plus de faueur d'elle, que de celle que ie ne vey onc, qui est l'occasion que ie suis si transporté, que ie ne sçay où j'en suis: & tant assailly de tristesse, que volontiers ie souhaiteroye la mort, si avec le salut de mō ame ie me pouuoie defaire: & quant aux embrassemens que parlez, ie voudroye que quelque Diable m'eust porté au liét de ma guerriere: car ie neme soucie comment que ce soit, pourueu que je iouisse. Le plaisant seigneur Symon voyant de quelle colere parloit l'amant, le tira à part, & estans tous deux assis sus vn coffre, luy dist: Monsieur mon compagnon, le seul desir que j'ay de vous voir hors de peine, me fera plus parler en vostre endroit, peult estre que ie ne deuroye, ne sachant si vous ferez aussy secret à taire ce que voudroye vous declarer pour vostre allegance, comme ie vous voy tourmenté d'Amour: les assauts duquel, si ie n'auoye essayé & gousté son amertume, peult estre n'auoye ie pas telle pitié de vous comme j'en ay. Et veritablemēt ie pense qu'entre toutes les passions de l'ame, cests-cy peult estre nomée la plus vehemente & penible, quand il faut

qu'vn

qu'vn cœur seul porte les affections qui deuroyent s'espandre sur deux volontez vnies, & que l'homme forcé de son destin, aime sans contre-eschange viuant sans cœur, priué de liberté, esloigné de joye, & sans espoir d'aucun allegement: de sorte que s'il estoit possible, il faudroit faire ce que le Poète Florentin dit, despité contre sa Dame:

*Mais quand ie fus assureé de mes maux,  
 Et qu'aucun gaing n'auois à requerir,  
 Tournay la chance, & me prins à courir  
 Vers autre but adressant mes travaux.*

Ah! dist le passionné escolier, si le Petrarque eust suyuy ce sien cōseil, i'auroye quelque espoir de le pouuoir imiter, & de laisser ceste pratique fascheuse d'Amour pour m'assuiettir à autre chose, l'obier de laquelle donnoit plaisir au corps, & contétemēt à l'ame. Mais c'est folie de vouloir resister à ce que la nature mesme paint en nos ames. Toutesfois ce mesme Poète, quoy qu'il veist le peu de moyé de iouir de celle qu'il aimoit tant, si est-ce q̄ ne pouuāt fuir l'influēce des cieux sur la malheureté de sa vie, est cōtraît d'appaiser ses pleurs en ce mesme plaisir qu'il auoit d'estre le seruiteur de sa belle Laure, lors qu'il dit, que son ame faschée, encore que les estoilles fatales luy influent vn orage de desplaisir, suit toutesfois à pleines voiles l'Idée de sa dame, qu'il ne peut oublier, quoy qu'il voye l'impossibilité de son aise tant esperé. Mais las! mon malheur est encor plus grand, qui aimant comme i'aime, ne suis satisfait d'vne seule parole, ny allegé par la moindre œil lade gracieuse qu'amant sçauoit souhaiter. Pour-ce vous supplie, Monsieur mon amy, si sçauiez quelque moyen pour le relasche de mes peines, ne le me tenir caché, vous iurant le Dieu viuant, que plus tost ie souffriray cent mille morts, que de descouuir la chose,

Ff 2

s'il

si il est besoing de la tenir secrette. Le seigneur Symon voyant son jeu tomber où il vouloit, luy respondit: La chose est telle, que si elle venoit à la cognoissance des seigneurs de la iustice, ce seroit fait de nostre vie: & toutes-fois ce n'est chose qui me semble si mal faite, veu qu'elle gist & consiste en l'exercice de l'esprit, & depend d'un grand & profond sçauoir és secrets plus cachez de la science des choses naturelles: Tellement que par ce moyen ie me fay fort de vous mettre vostre Dame en votre puissance, & la forcer sans luy main mettre de vous suyure là où voudrez aller. C'est par enchantement donc, dit l'Amoureux, que ie pouray jouyr de celle qui m'est si cruelle: il ne me chaut de diable ou autre esprit: car qui ce soit, qui me fera si aise, ie luy en sçauray gré, & à vous le premier, que toute ma vie ie recognoistray pour celuy qui aura tiré mon esprit du tourment le plus cruel & fascheux que mortel puisse endurer. Vous jurant derechef le haut Dieu, que quand il faudroit mourir cent fois, encore ne vou droy-je vous auoir trompé en descourant vn secret, que si amiablement & à mon grand besoing vous me communiquez. L'accort & fin escolier, tenant son pigeon à son aise, le mena pourmener dans l'eglise sainte Petronie, où il luy dist: Il pouoit que j'eusse fait serment de ne me mesler jamais plus de telles superstitieuses folies, & ne fiér desormais mon salut à la garde de si mauvais conducteurs que les anges de Lucifer, si est ce que l'amitié que ie vous porte, & la compassion que j'ay de vous voir tant endurer, me feront pour ceste-fois violer ma foy, & contreuenir à la promesse faite à tant de gens de bien, qui m'en ont sollicité, voyans le peu d'honneur & proufit qu'un homme gaigne à suyure telle pratique. Non que les effectz ne soyent merueilleux, & que ceux qui en font experience, ne voyét souuent la fin de ce que plus ilz desirent, mesmement

és choses de l'Amour: car les dames d'aujourd'huy n'ont pas tant Iesus Christ enraciné en leur poitrine, qu'elles chassent l'esprit qui les assaut par leur priere, comme se list de la vierge Iustine, que jamais l'enchanteur ne peut esbrâler. I'ay fait l'essay de ce que ie veu vous apprendre, & m'en suis fort bien trouué, comme celuy qui ay obtenu par ce moyé la fin tant desirée de mes penibles & cuisantes flammes. Ie vous prie, dist l'Amant, siez vous en moy, & ne me tenez plus en suspens car si je ne vien à bout de mon entreprise, aussy bien faut-il que ie meure de desplaisir. Voyez la folie de ce miserable, qui croit que le diable ait puissance de forcer la volonté d'une femme, qui sera affermie au desir de garder sa chasteté. Ie confesse que les malings esprits ont quelque puissance d'operer de merueilleux effectz, & de nous offusquer les sens par terribles illusions: mais eniant que Dieu leur en permet, comme se list des enchanteurs d'Egypte: mais que le bon Dieu permette que ce meurtrier des ames puisse esbranler (quelque inuocation que lon face) l'esprit d'homme ou femme, que de celuy qui franchement se presente à pecher, ie ne sçauoye y entendre. Voy Chretien, comme Satan fait la ronde à l'entour du seigneur de Dieu Job, comme il desire de l'affliger: & toutes-fois il n'y ose mettre la main, jusques à ce que ce Dieu Tout puissant luy lasche la bride, & le dispense de le tourmenter. Lis moy les histoires Ecclesiastiques, & verras que le diable a fait mille essaiz contre les saintz Martyrs & Cōfesseurs: toutesfois tout cela estoit vain, & s'en alloit en fumée, d'autant que Dieu luy fermoit le pas, & luy faisoit sentir la foiblesse de son effort. Aussy tous les miracles des enchanteurs ont esté momentanées, & se sont tout aussy tost esblouys, comme l'œuure a esté fait. Lis les faitz espouventables, & surpassans le naturel, mis à fin par ce grand Magicien Symon Samaritain,

ritain, celuy qui fut rebouté par les Apostres, voulant acheter les dons de Dieu, à somme de deniers. Que diras tu là, sinon que le Diable a quelque puissance approchant de la diuinité, qu'on ne scauroit empescher: mais passe puis apres plus outre, & verras q̄ ces faicts tant prodigieux ne scauroyent donner fondement à la foy de telle œuure, d'autât qu'ils ne sont point de durée. Ce grand menteur Philostrate nous compte merueilles de ce compagnon des Diables Apollonie Thianée: mais tout cela, quand bien il seroit vray, estoyent fantosmes, & ne se void vn seul miracle diabolique, qui ne se passe aussi tost qu'il l'a présenté au peuple, tout ainsi que les Rois representez sur vn Theatre, perdent leur royauté aussi soudain q̄ le rideau est tiré. En somme, iamais homme ne veid enchanteur heureux en ses iours, ny mourant de mort noneste: tousiours malotrus, vagabôs, mal-voulus, pauures, hômes, & ressemblans plus vn image de mort, & de l'Enfer, que la face plaisante d'vn homme à qui Dieu ait donné de tenir la teste haut esleuée, afin de contempler la beauté des cieux où il aspire, là où ces frenetiques n'aduissent que la terre, ne frequentent que les tombeaux, n'ayment que l'obscurté, comme si desia ils se pourmenoyent avec vn Vlyse ou Ænée par les sales obscures des enfers. ¶ Mais reuenans à nostre propos, ce transporté d'amour, prie tant l'autre, qui estoit aussi affecté en sa menfonge, comme luy arresté en sa folie, que comme contraint il luy promist secours. & de luy enseigner les moyens d'attirer sa Dame à sa fantasie. Mais disoit Symon, ce n'est pas tout que cecy, il faut que me iurez icy deuant Dieu, de ne me descouurir pour chose qui aduienne. Tout cecy faisoit-il afin de donner plus de desir à ce sot de luy adiouster foy, veu qu'il ne pouuoit voir l'heure qu'il fust hors de là, pour en aller faire le compte à sa compagnie, & s'apprester quelqu'vn qui

avec

avec luy paracheuast la farce. Le serment prins, il commence à descouurir à l'amant toutes les especes de Magie, luy disant que la Geomance ne luy pouuoit rié aider avec tous les pointcs: que l'Ydromâce estoit de peu d'effect en cecy, seruant plus pour le recouremēt des choses perdues, que lon faisoit apparoitre dans le bassin d'airain, cōme iadis les Prestresses de Dodone, rendoyent les oracles de Iupiter au son de l'airain. La Chiromance seruoit de peu, d'autant qu'elle ne consiste qu'en paroles, & predictiōs par l'aspect des lignes, sans q̄ le plus souuent effect aucuns s'en ensuyue. La Pyromance n'y estoit requise, si ce n'estoit pour s'aider du feu pour voyager de nuict. Au reste il falloit passer plus outre, & tenter les voyes plus secretes de telle sagesse obscure, & cōtraindre les esprits plus subtils par la Negromance. A ceste cause, Monsieur, disoit-il, il est besoing que celuy qui fait vn tel enchantement, recouure certaines choses, qui sont vn peu difficiles, à cause du peril auquel on peut tomber, tant quelquefois les esprits sont facheux, & se despitent contre celuy qui fait le charme. Mais nous serons tousiours avec vous, pour vous seconder & instruire comme il vous faudra gouverner en cest affaire. Ne vous chaille, dist l'amāt, il n'est chose si difficile que ie n'attente, pourueu que cela face à mon dessein, & puisse mettre à fin mes tristesses. Il faut donc, dist le seigneur Symon, recouurer certaines choses qui sont necessaires pour tel effect, & où n'est ia besoing de faire trop de despenſe. Pour la despenſe pas maille, respond le sot amoureux, j'ay encore quelque ducat, qui n'a iamais veu, ny Lune ny Soleil. Mais dictes moy, dequoy est-ce que nous auons besoing, afin que j'y pouruoye. Cest enchantement dist l'autre, ne se peut mettre à fin, sans recouurer certaines choses d'vn corps n'agueres mort: car si l'an estoit passé de la sepulture du decedé, rien

ne seruiroit de ce que lon vseroit pour nostre entrepri  
se: mais cela est facile à trouuer, veu que de iour à au  
tre quelqu'vn se laisse aller à Boloigne: & puis apres  
les Cimetieres demeurent ouuerts, qui sera cause que  
sans grand peine, vous en finerez. Et afin que la peur ne  
vous laissez par trop, & ne vous empesche à effe  
ctuer ce que tant desirez, ie vous accompagneray avec deux  
ou trois de mes compagnons, puis parferons le reste  
ainsi que verrés estre necessaire. Quand il faudroit des  
enterrer tous les corps qui sont au Cimetiere saint  
Petronie, il ne m'enchaüt autant que de rien: Quelle  
force a le corps puis que l'esprit en est sailly? Aussi ie  
ne suis pas de ceux lä qui croyent que les ames errent,  
& vaguent à l'entour des tombeaux, ie laisse ces folies  
pour les femmes & petitz enfans, ou pour ceux, qui  
ayans le cerueau vyde pour trop ieufer, sont tou  
jours surprins de visions & illusions, referans l'obiet  
de leur veü à ce qu'ilz fantasient en leur esprit. Non  
non, respöd le faiseur de la fourbe, ce ne sera pas vous  
qui ferez l'office d'ouuir la sepulture, nous vous deli  
urerons de ceste peine: seulement apprestez vous à a  
uoir bö coeur, & faire ce que ie vous instruiray. Nous  
auons desia plusieurs des drogueris propres à nostre  
operation, comme des liures sur lesquels lon a celebré  
la messe neuf fois, de la chandelle faite de suif d'hom  
me, & du parchemin viergé, lä où les hauts noms de  
Dieu sont escritz avec du sang de pigeon, & mille au  
tres choses que ie n'ose vous dire maintenant, à cause  
qu'encore vous n'estes sacré en l'office des enchante  
mens & coniurations. Du corps mort il vous en faud  
ra prèdre trois dens, deux de dessus, & vne d'em  
bas, les mettans dans vostre bouche trois fois, disant cer  
taines paroles que ie vous enseigneray, & sans lesquel  
les vous ne scauriez mettre à fin l'enchantemét. Apres  
cela, vous nous les baillerez, & sera par nous parache

ué le mystere que vous ne scauriez mettre à fin. Enco  
re sera-il de besoing d'arracher l'ögle du doigt du mi  
lieu de la main dextre du trespasé, & celle du petit  
doigt de la gauche, sans y oublier encore les paroles  
propres à telle coniuration. Tout cecy faut que soit  
pillé en semble, & l'enfouyr en quelque lieu où la Da  
me vostre maistresse passe ordinairement. Et assurez  
vous, que la premiere-fois qu'elle y passera, quand bié  
elle seroit plus chaste que Lucrese, ou la femme du  
prudent Vlyse, si ne se pourra elle garder de vous ay  
mer, requerir, & suyure par tout lä, où vous irez, sans  
qu'elle puisse vous denier chose dont luy faciez reque  
ste. Et lors vous pourrez vous venger de la rigueur  
qu'elle vous tiét: & en la faisant quelque peu languir,  
luy ferez sentir combien vaut l'aune d'vne passion si  
vehemente, que celle d'vn amant loyal & parfait, qui  
ne peut atteindre à l'heur de sa felicité. Elle sera si af  
fortée de vous, que quand bien vous la chasseriez à  
coups & avec iniures, si est la force de l'enchantement  
telle, que vostre compagnie luy sera cent fois plus ag  
greable, que de tous les hommes du monde. Messier le  
sot, à qui il sembloit desia estre en vn paradis d'aïse, &  
pensoit tenir entre ses bras la Damoiselle, dist au seig  
neur Symon, que cecy estoit fort facile à faire: & pour  
ce ne falloit se mettre en peine de rien, que luy seul es  
toit assez suffisant pour expedier le tout: toutesfois  
puis qu'il luy plaisoit de s'y trouuer, qu'il en estoit fort  
content, & le mercioit de la peine qu'il luy plaisoit  
prendre: au reste, que ce n'estoit à vn ingrat à qui tel  
plaisir est fait, qui s'en scaura reuencher avec tout deu  
oir & honnesté deportement. Le pria au-surplus luy  
enseigner les mots qu'il luy falloit dire en prenant les  
dens & les ongles du trespasé. Symon qui voyoit  
que c'est à bon escient, & que ce sot ne sentoit rien de  
la fourbe, respond que lors qu'il faudra aller au Cime  
tiere,

riere, il luy en rendra telle raison, qu'il sera content. Et à vray dire, il n'eust iamais pensé qu'il eust esté si transporté de son sens, de croire telles badineries, & penser que ces follies qu'il luy auoit dit peussent seruir à ce qu'il entreprenoit. Qui fut cause qu'ayant laissé cest amoureux lunatique, plus esmeu q' oncil n'auoit esté: & asseuré de la iouissance de sa Dame, s'en alla trouver ses compagnons, ausquels il feist le discours de la baye qu'il vouloit donner à Ser Iean l'Amoureux, les priant d'estre de la partie, d'autant que le bon homme n'estoit point encor passé sous l'arche de saint Longin à Mâtoué, pour estre desniaisé, ny sur-le roch de Passelourdin à Poitiers, pour se bien former la ceruelle. Le complot est prins, la partie dressée, & le temps assigné pour oster par charmes: (mais bien avec vne moquerie) la follie d'amour de la teste de cest amât eceruelé, si le ieu ne fust tourné à autre consequence, ainsi que verrez suyuant le fil de nostre histoire. Il n'est chose si detestable soit elle en la nature, que les hommes vicieux ne s'essayent de coulourer avec quelque voile de vertu & sainteté: si bien que les inuocateurs des diables, afin qu'on pense que l'art, qui de soy est abominable deuant Dieu, ressent quelque pieté & religion, ils s'exercent pour l'effect d'iceluy és oeures sainctes, ieusnans austeremét, faisans abstinence de viandes, & se rendans asidus en l'oraison, en somme, ils se font maîtres singes, & imitateurs de ceux qui seruent Dieu en purité de conscience. Mais quoy, c'est le diable qui les tient abusez, & leur met en teste que ce sont les esprits celestes dominants les provinces, qui viennent à leur commandement, & par le secours desquels ils font telles merueilles: comme si les Anges, qui sont les ministres de la volonté de Dieu, & qui luy assistent, pouoyent faire rien qui contreuienne aux statuts & sainctes ordonnances de Dieu. Et pour plus donner

de lustre à leur idolatrie, ils feignent des noms estranges, qui espouuenteroyent par leur rudesse le plus asseuré des hommes. Ces galans qui auoyent quelquefois leu quelque liure plein de tels blasphemes, encor qu'ils ne sceussent que c'estoit que de proceder à l'opération: toutesfois, afin que l'amoureux fust plus abusé, & creut à ce qu'ils disoyent, luy meirent en teste qu'il falloit ieusner, sans vser d'aucune sorte d'animant selon la doctrine Pythagorique: d'auantage, qu'il ne falloit s'acoster des femmes de neuf iours: car ils mesurét leurs folies par l'imparité des nombres. Mais ce dernier poinct luy estoit assez aisé, veu que la loyauté qu'il gardoit à celle qui iamais ne fut sienne, le rendoit plus chatte qu'il n'estoit sage. De ieusner, il luy sembloit assez de dure digestion, & sur tout, qu'il luy fallust viure seulement d'herbes & racines: car il pensoit que ceste abstinence seule estoit suffisante pour luy amortir le feu le plus chaud de ses ribaudises: & qu'estant ainsi mortifié, s'il venoit au sus de ses affaires, il ne seroit de long temps remis pour se monstrer gentil compagnon à l'assaut contre sa douce guerriere. Mais les autres luy remonstrerent, que s'il estoit autre qu'abstinent, & se pollust en viandes telles & souillées, tant s'en faut que les esprits luy voulussent obeir, qu'encor il seroit en danger, qu'ils ne luy feissent quelque iniure. Qui fut cause que le pauvre sot ieusne vne neufuaine, sans voyager vers le tombeau de quelque saint Martyr, pour guerir de la forcennerie: & disoit tous les iours ne scay quelles folles & superstitieuses oraisons q' ses compagnons luy bailloyent, faisans mention de ce que plus il souhaitoit pour son aise. Ce pendant que cestuy cy ieusne, & vit solitaire côme vn des Hermites de Montferrat en Catheloigne, qu'il ne s'acoste de personne, qu'il n'imagine rien que des diables inuoquez, & des esprits pour luy conuertir sa Dame.

Les autres instruisent vn de leurs seruiteurs pour iouër la farce, & faire le mort dans la Cimetièrre. Cestuy estoit vn des plus affeurez & corrompus paillards que la terre portait, & tel qu'il ne craignoit chose quelconque : propre en somme pour le fait auquel il estoit employé, si meschât & présumptueux, que le Diable même ne luy eust sçeu faire abbaïsser le caquet : au reste le plus grand gausseur qu'on eust sçeu trouuer en tout le pais. Chiappin (ainsi si nommoit ce seruiteur de bié) oyant compter la fourbe, estoit aussy aisé de donner la trouffe à l'Amoureux affolé, comme l'Amant s'esouïsoit en la felicité qu'il se promettoit prochaine par l'art & industrie de son grand amy le seigneur Symon. Or Chiappin se fait repeter sa leçon, & y adioustant du sien, donna tant de plaisir à la compagnie, qu'ilz n'eussent pas voulu pour grand' chose que le seigneur Jean ne fust deuenu amoureux à Boloigne, d'autant que ce passe-temps leur seruoit d'un grand exercice, & detroit plusieurs d'entr'eux de se laisser mener en proye par le transport d'Amour. Or cependant que nostre Amoureux s'estudioit à rendre les espritz ployables à ses desirs par ses oraisons & ieufnes : le seigneur Symon composoit des caracteres, & faisoit des vers propres pour l'enchantement, & estoient telz ceux qu'il falloit dire lors qu'il deuroit arracher les dents du trespassé.

*Ainsi masches tu ton courroux  
Comme ie say ces dents, & voy  
L'accroist de ma peine, & la soy,  
M'usant d'un accueil long & doux.*

Et ceux qu'il falloit prononcer tirant les ongles, estoient de telle substance.

*Comme ceste durté ie tire  
De la mollesse de ce corps,*

*Ainsi le mal qui me martyre  
De ton cœur soit tiré dehors.*

¶ Les jours du ieufne accomplis, nostre penitét fort en place, & s'en allant voir ses compagnons, il passe par deuant l'huis de sa maïtressé : laquelle feilt autant de semblant de l'auoir veu, comme celuy de qui elle n'eut iamais cognoissance. A ceste cause, l'escolier disoit à part soy, marmotant comme vn vieux Singe : Vous auez beau faire la resolué, & vous aigrir contre moy, sans tenir compte de mes destresses : tournez la teste d'autre part, tant que voudrez, & feignez de ne vous soucier de moy, si faut-il changer de façons de faire : car deus fois vous creuer de despit, si ferez vous mienne, & ie iouyray à mon aise de vostre beauté, auant que la semaine passe. Mais il contoït sans son hoste, & ne sçauoit point le pauvre & malheureux le delastre qui luy estoit appresté souz le voile de ses plaisirs, & la couuerture de la mocquerie de ses compagnons. Vers lesquels, dès qu'il est arriné, il fut conclud, que le soir ensuyuant lon mettroit fin à l'œurre : & la cause de telle haste estoit pource qu'un pauvre hôme estoit decedé ce mesme iour, duquel seroit plus aisé à reuouer l'esprit, suyuant les obseruations de ceste noire Philosophie. Par-ainsi ilz vous font lauer neuf fois les mains, la face & la bouche à l'amoureux : puis luy font certaines suffumigations avec du Genieure, Laurier, & l'herbe qu'on appellé Pauacée, afin que les espritz ne luy peussent nuire, y adioustans tousiours quelque vers, faisant à la matiere, & disans des oraisons, avec lesquelles ilz adiuoyent les espritz nocturnes de luy estre fauorables, tout ainsi que fait la Sibille dans le Poète Mantouan, lors que le Troyen se prepare pour faire sa descente aux enfers. Accoustré que ce soit de telle sorte, ils le font retirer dans vne chambre tout seul,



seul, afin de vacquer à oraison : & luy deffendirent de sortir, iusques à ce qu'ils viendroyét le querir pour aller au Cimetiere. Quelle simplicité d'homme, ne pouuoit sentir le peu de goust qui est en telles frenesies, lesquelles sont aussi aisées à descouuir, cōme la mensonge és fables & bourdes q̄ les vieilles de vilage racomptent le soir aupres du feu fillant leur quenouille.

Cestuycy estant en oraison, les autres feirét faire en vn cimetiere fort escarté, & où guere personne ne passoit, vne fosse non trop profonde, vers laquelle ce bon Chiappin, sus nommé, s'en alla à l'heure où donnée par les compagnons de Symon, ayant certains feux artificiels, desquels il vouloit vser en temps oportun, ainsi que verrez bien tost. Sur les quatre heures de la nuict, lors que tous estoient enseuelis dans la profondeur du sommeil, ces rustres s'en vont faisant les loup-garou: & prenaient des tenailles, & autres ferremens propres à leur entreprise, s'en vont querir l'escolier amoureux, qui deuoit iouer la Tragedie: auquel, ainsi qu'ils s'en alloient, ils dirent: Mōsieur, si vous n'auiez l'assurance qui est deuë en tels affaires, nous vous prions de vous en deporter: car nous serions bien marris qu'il vous aduint quelque malheur, si par cas la peur vous faisoit. Peur, dist l'Amant, Pensez vous que l'aye le cœur si bas & foible, que ie m'espouuente pour si peu de chose? Non non, ie suis d'autre estoffe, & hardiesse que ne m'estimez. Iamais homme de nostre race ne fut paoureux, ie ne seray ia le premier qui commenceray à faillir & degenerer de telle generosité. Allons allés, ie ne peux voir assez à temps l'heure de parfaire ce à quoy nous auons donné si bon commencement: car le cœur me dit, que ie sortiay de toute tristesse, & que iamais plus l'amour ne pourra me liurer ses assauts. Et vrayemēt il prophetisa, veu que ce fut le dernier coup de sargette qui violenta son cœur, que ce malheureux

voyage. Il faisoit si obscur celle nuict là, que les seules tenebres donnoyent signifiante de la mort tenebreuse & peu honorable de ce malheureux amant. Or comme ils approchoyent du Cimetiere, ils feirét vn peu de bruit, afin que le Chiappin qui les attendoit iouast son personnage: lequel dès qu'il les ouyt, s'euelpa dans vn vieil linceul & se coucha dans la fosse qu'ils auoyét preparée pour cest effect. C'est icy qu'est le dernier acte tragic de la vie de ce sot amoureux, lequel quelque assurance qu'il eust montrée au parauāt, se voyant lors en lieu si solitaire durant si grande obscurité, & mesme qu'il luy falloit descendre dans vne fosse, & embrasser vn corps mort, commença à se deffier de ses forces & s'espouuenter, & n'eust esté qu'il craignoit que ses compaignōs se moquassent de sa couardise, & de ce qu'il faisoit, autrement qu'il ne s'estoit vanté, il se fult volontiers desdit, & eust laissé son entreprise. Mais puis apres pesant à ce que desia il auoit fait, & aiguillonné del'amour & transport desesperé qui luy tenoit l'ame faisie, enflammé de l'espoir de iouyr de sa dame, s'arma de constance, & dissimula au mieux qu'il peut la frayeur qui luy faisoit trembler le cœur au ventre. Au Cimetiere qu'ils sont, le maitre des Ceremonies, le seigneur Symon le fait agenouiller en vn coing, afin qu'il dist ses oraisons, & l'autre s'en alla plus auāt où estoit Chiappin, faisant semblant d'ouuir le tombeau, ce qui estoit aisé à faire, à cause qu'il y auoit desia force terre de celle que le Chiappin auoit tiré faisant la fosse. Ce qu'ayant fait, il apella l'escolier, afin que luy, qui estoit purifié par ieusnes & oraisons, vint prendre du trespassé ce qui restoit pour parfaire leur diablerie. Le seigneur Iean alors ne peut tant dissimuler, que ses compaignōs ne s'apperceussent fort bien de la peur qui le tenoit saisy: mais Symon luy dist. Courage mon compaignon, ce n'est pas à present que le cœur vous doit

doit faillir, entrez hardiment, veu que vous estes si bié armé cōtre tous efforts, qu'il n'y a Diable en enfer qui vous peult nuire. Allez seulement faire vostre deuoir, & ce pendant ie ne m'esloigneray point de vous. Et afin de vous adoucir mieux les espritz, il faut qu'auant que arracher ny dent ny ongle, vous embrassiez le defunct, luy requerant mercy de ce que cōtraint par trop d'affection, vous venez à telle heure luy rompre son repos, & l'offenser sans cause : & assurez vous qu'il n'en sortira autre espouuementement qu'un signe de cōsentement que ie pense, il vous monstrera pour gratifier, à voz vehementes passions. Ainsi conforté & fortifié le miserable escolier s'en alla s'elancer au fossé obscur de la mort. Car dès qu'il est descédu dans la fosse, pensant embrasser le corps qu'il pensoit trespassé, le paillard Chiappin vous l'empoigna, & le fera fort estroitement, jettant du feu par la bouche qu'il y tenoit caché, ne sçay comment avec & dans la cocque d'une noix. L'escolier qui y estoit entré à demy mort de frayeur, sentant cest embrassement non esperé, pensa que ce iust quelque diable, ou bien l'esprit de l'homme qu'ô luy disoit estre là enterré. Qui fut cause que perdant & force & courage, la peur luy fera tellement l'haléine, & estoupa ses conduitz, que luy qui estoit là venu pour embrasser vn mort, fut accollé par le Chiappin, n'ayant plus de vie. Chiappin sentant le poix & ferdeu de l'amant plus pesant que n'estoit au commencement, & qu'il ne disoit mot, se douta qu'il se fust esuanouy, pource se leua, & lors l'escolier tomba en terre sans aucun sentiment. Si le seruiteur fut esbahy-je le vous laisse penser, tant y a qu'il feist signe à ses maistres d'approcher, lesquels voyans ce spectacle, penserét de pleine face qu'il ne fust qu'esuanouy, pource commencerent à le pinser, & souffleter. A la fin craignans que quelqu'un ne suruint, le porterent en leur maison, ou

ils

ilz cogneurent que leur moquerie auoit causé ce malheur, par ainsi voyans qu'il estoit mort, & qu'il n'y auoit autre remede que de tenir la matiere secrette, apres plusieurs lamentations, & pleurs espanus sur la face du trespassé, vn peu deuant, que l'aube du iour apparust porterent le corps deuant le porche d'une Eglise. Telle fin eurent les enchanteimens supposés de ces peu sages escoliers, lesquels faisoient trop bon marché de la vie de leur amy, lors que non contens de l'auoir fait faillir & errer par les superstitions & Idolatries adressées à l'ennemy de nostre salut, ils le feirét encor tomber au peril que venez de lire. Iugemét certes, forty de la iustice de Dieu, tant sur celuy, qui pour rassasier l'effrené desir de sa volonté, croyoit que les Diables peussent luy seruir sur la liberté d'autruy, que aussy sur les autres, qui outre le ver qui leur rongea l'z conscience tout le temps de leur vie, ils furent encor contrains de vuidier la ville de Bolongne, craignâs d'estre empoignez, & porter la penitence d'une folie mal commencée, & entreprise, & plus meschamment executée, de causer ainsi la ruine d'un homme, & mettre son ame au peril d'aller visiter les Diables en leur propre habitation, & exemple digne d'estre noté, qu'en quelque sorte que l'homme s'essaye d'vser d'enchantelement, soit à bon escient & entendant l'art detestable, soit par jeu, d'autant que Dieu y est tousiours offensé, & qu'il se desplaist que son escriture, & la diuinité de son nom ineffable soyét profanez à tel vsage, il est impossible qu'il n'en sorte de grans inconueniens, & que Dieu ne punisse ces gaudisseurs qui ont les choses saintes en si peu de reuerence. Lendemain l'escolier est trouué mort sur le paué, ou ses compagnons l'auoyét mis, la iustice le prend, & le voyant sans blessure ny signe qu'on l'eust estranglé avec corde ou seruiette, feit conuoquer les Mediciens & Chirurgiens les plus ex-

perts de la faculté , lesquels ayans visité le deffunt , & disputé soigneusement les causes de sa mort , trouuerent qu'il auoit esté saisi d'une peur extreme , & que l'a me impuissante de souffrir l'objet d'une telle frayeur , sincopée de l'apprehésio , auoit laissé le corps delitué de force , & sans moyen de resister à occurrence si farouche .

Et tout ainsi disoyét ilz , qu'aucuns iadis sont morts de dueil ou de joye , comme se list de Marc Iuence consul Romain , lequel oyant que le Senat luy auoit accordé ce qu'il demandoit , de grand transport d'aïse il rendit l'ame : semblablement aussy la frayeur & crainte , ou de mort ou de deshonneur , a estoupé les conduits de la vie à d'autres , comme lon trouue de Heréne Sicilien , lequel estant mené prisonnier pour auoir esté des associez en la conspiration de Caye Grache , estonné du iugement futur , & saisy de peur , tomba tout mort dès l'entrée de la prison . Caye Licinie Romain saisy de desespoir de ne pouuoir estre absouls du crime qui luy estoit mis sus , en vn rien sentit que la force de telle frayeur luy occupant les sens , le feist quitter & ses biens & la vie deuant le Senat qui le taschoit à ruiner . Telle fin donc eurent les amours de ce pauvre escolier , & tel le payment pour auoir voulu gagner la volété d'une dame par le ministere des diables . Ceux qui s'affublent de tel manteau , & se laissent aller apres tel transport , qu'ilz contéplent que Dieu est ia loux de son honneur , & que c'est double peché d'adjouster idolatrie & impieté à nos folles & effrenées concupiscences . Au reste laissant à part les charmes & enchantemens , suyurons le cours de nos diuersitez , embellissans nos discours par la varieté des histoires que pensons vous représenter , afin de vous donner de quoi passer vostre temps , & présenter des patros pour façonner la vie de la ieunesse trop volage , laquelle a be

soing

soing d'un frein , pour la retirer du chemin de folie & desbauche .

Fin de la xxxij. Histoire .

## SOMMAIRE DE l'Histoire. xxxij.

**C**eux qui se sont amusez à contempler les passions qui le plus esmeuent les espritz des hommes , ont tousiours pensé que l'appetit de regner est celuy qui les fait oublier de leur deuoir , & les esloigne du chemin de droict & iustice : mais qui contempera les choses de plus pres , verra encor que si les Roys & grans seigneurs ne peuuent endurer compagnon en leur maïesté , & bataille pour la conseruation & grandeur de leur seigneurie , que les amoureux non seulement simbolizét avec eux en cela , ains les surpassent . Car il est autant possible d'accorder ensemble l'eau & le feu , comme vn amant avec celuy , lequel s'efforce de luy tollir sa favorite , si cest homme là n'est du tout sans sentiment ny apprehension , ou s'il n'a desraciné l'amour de sa fantasie . Voila pourquoy le Poete dit , que l'amour est vne chose pleine d'une soigneuse crainte , d'autant que le ver cuisant de ialousie l'accompagne si inseparablement , que iamais le corps n'est moins sans ombre que la passion d'amour sans ce facheux & poignant soucy . Et que les amoureux me desguisent les matieres à leur aïse , & dissimulent leur imperfection tant qu'ilz voudront , si ne me feront ilz iamais croire autre chose , sinon qu'amour & ialousie sont nez ensemble , & que l'un ne scauroit marcher sans que l'autre ne luy soit à la queue , de sorte que celuy qui ne

crain point de perdre celle qu'il aime, faut que confesse par mesme moyen qu'il n'est plus du ranc des amans. Qui est cause que les sages ont dict l'amour n'auoir rien de different avec la forcenerie sinon le nom, afin que souz ce doux titre les hommes couuirsent la plus grãde de leurs imperfections, & voilassent leur captiuité. Et quelle plus grande seruitude pourroit l'homme endurer, que celle qui captiue l'ame, & tiët l'esprit lié dans les prisons d'une bestiale conuouitise, & le desir plein de maltalent, la volonté despitée pour l'opinion qu'un autre iouysse de celle de qui il se pense estre le seul possesseur? Quelle plus grande bestise que cuider qu'une folle femme soit si discrete, que d'auoir son affection en un seul lieu, & qu'ayant prodigé son honneur avec un, elle face conscience de s'abandonner à un autre? Celuy est hors de toute cognoissance qui prend le mors aux dents, & se laisse affliger le sens avec le venin de ialousie, veu qu'il ne faut point se soigner tant de chose de si vil pris, que de la femme paillardes: l'arrest de laquelle est ausy constant, que la mobilité de la Lune, ou le stat de la mer agitée de vagues. Et voila la cause qui fait que ceux qui ayment sont mocquez de ceux mesme lesquelz faillent, & s'abeurtent à pareille folie. C'est perdre temps, & chercher midy, (comme lon dit) à quatorze heures, de se flater en chose laquelle demande de soy qu'on l'espluche & touche à bon escient. Amour est passion, voire folle, & sans discretion en quelque sorte qu'elle prenne son origine, or pensons si lors que le vice apparent est conioint avec ceste rage, de quelle couleur nous pourrons peindre ce tableau si mal dressé, & quelle sera la fin de ceste affection, en laquelle Dieu est offensé, & l'honneur du prochain y sent vne grande diminution, & scandale. Si nous

ne l'auions & leu & veu, si l'experience ne nous en rendoit maistres, il faudroit disputer sur les doutes, comme en toute autre occurrence, mais il doit suffire à l'homme sage qu'un autre face les fautes, & qu'il se garde de faillir par le peril d'autrui: car autrement il sembleroit celuy, qui voyant la fosse où un autre est tombé, prend toute soit plaisir à le suiure, & se laisse aller tellement vers le danger duquel il s'effaye de destourner les autres. Or d'autant que la femme c'est ce mal commun qui afflige les hommes, & l'herbe charmée, qui trãforme nos conceptions en des fantasies brutales, comme se list de la Circe Homerique, laquelle changea les compaignons d'Ulyse en diuerses formes d'Animaux, ausy faut il que les exemples de ceux qui se sont laissez tromper & charmer à leur esciët, nous seruent de contrepoison, & breuuage salutaire pour fuir ces pestes, lesquelles par leur douceur & attrait ruinent le plus parfait qui soit en l'homme. Que les chastes & pudiques Damoiselles en tournent rien à consequence pour leur diffame de tout ce discours suyuant, veu que le vice, non le sexe, la sottise & non la nature sont accusez par nostre discours qui sçauons bien, que la femme est l'œuvre de Dieu ausy bien que l'homme, & veu l'un & l'autre sont subiectz à imperfections, & foiblez telles que si Dieu ne les soustient, lon a beau se donner garde & se fier en la sagesse naturelle, qu'à la fin il faut reuenir à ceste leçon que l'homme est un subiect de pché, & la femme un vray membre d'infirmité, en laquelle Satan dresse ses aguets & embuches pour surprendre l'homme, & le faire desuoyer de son salut. Je ne veux estre si rigoureux contre vostre sexe, que de suyure l'opinion du Poëte Grec, biberon, lequel iettant ce que nature a eslargy à toute

sorte d'animaux, pour leur ornement & desſence, apres auoir donné aux Thoreaux les cornes, au Cheual le pied, au Lieure la course, & ainsi des autres, il attribue la discretion & prudence à l'homme comme son instinct, mais à la femme, dit-il, nature ne pouuant luy donner sagesse, luy a pour recompense eslargy les richesses de sa beauté, & l'a douée de quelque bonne grace. Ains vous accordant quelque chose de ce qui abonde en l'homme, diray toutesfois que les aucunes d'entre vous se sont tant oubliées, que non contentes d'une faute premiere, & icelle assez lourde, ne se sont vouluës arrester en si beau chemin sans paracheuer le ieu, & se rendre du tout eshontées, & sans respect d'honneur, ny de grandeur. Je n'ay affaire de ramenteuoir les histoires des Grecques, ou Romaines, qui ont fait rougir les vertueuses par la memoire de leur lubricité, veu que ce seroit aller trop loing rechercher le ſuiect de nostre dire, ains vous discourray la legereté d'une Dame de nostre temps, laquelle abusant de son honneur, & fauçant la foy deuë à son consort & espoux, trompa par même moyen vn sien amy trop sot, & mal aduisé, ainsi que pourrez entendre par le discours ſuiuât, lequel quoy que semble de premier front assez froid, & de peu de prouffit, peut neantmoins seruir d'instruction à plusieurs pour ne se tant fier en celles qui se soumettans à autre qu'à leur mary, est impossible que leur foy ne soit glissante, & ne vacille à l'endroit d'un amy, qui aura gagné leur bonne grace. Et au reste l'homme sage & ayant Dieu, cognoistra que de telles amourettes sortent les effectz si bons que ceux qui les commettent, se preparent vn repentir, qui ne dure guere moins que le cours de leur vie. Mais il est tēps d'escouter nostre auteur, recitant son histoire autant ioyeuse,

euse, comme la precedente porte quant & soy de pitié, & pallissante deirresse.

VN GENTILHOMME VICENTIN perd sa Dame la faisant tirer au vif, laquelle s'enamoura du Paintre.

## HISTOIRE. XXXIII.

**L**A cité de ſainct Marc baſtie ſur & dans la mer, que lon nomme Adriatique, outre qu'elle porte le tiltre d'estre vne des plus belles & riches de l'vniuers: a auffy l'heur d'auoir en elle des femmes de la plus ſinguliere & recommandable beauté, que autre qui ſoit en noſtre Europe. Qui cauſe que pluſieurs Gentilshommes & autres qui ne cherchént que leur aise, & viuré ſans grand ſoucy, ſe retirent à Veniſe, tant pour y eſtre en liberté, que pour y courtiſer les Dames. Entre tous ceūx cy de noſtre temps, a cité vn Vicentin, nommé Galeaz de la Valée: lequellaissant Vicenze, & la terre ferme, apres auoir nauigé & couru la plus part du Leuant: à la fin print deſſein & fantaſie de ſ'arreſter à Veniſe, comme au vray apport de liberté, & plaisir mondain. Ceſtuy eſtoit, outre la gailhardiſe & honneſteté de ſa perſonne, homme de bon & gentil eſprit, bien nay, & qui avec les bonnes lettres eſtoit ſi heureux en la Poëſie vulgaire de ſa langue, qu'extemporanément il chantoit & compoſoit Stances, Sonets & Madrigales ſur quelque ſubiect que ce fuſt, & de quelque matiere qu'on luy euſt ſçeu parler: de ſorte que pluſieurs ſ'eſtonnoyent de l'ouyr ſi bien dire, & inuenter les choſes preſque ſans y péſer, là où d'autres aſſez experimenter en l'art, euſſent eſté empeschez d'en faire autant apres y auoir péſé longue ment. Qui eſtoit cauſe qu'en toute bone cōpagnie il

Estoit respecté & receu de chascun, s'estimans les plus  
 Grans heureux d'auoir vn si accomply homme en leur  
 maison : & non sans cause veu que le nombre des hom-  
 mes ne rend point admirée la fuitte d'vn grand : trop  
 bien lors que les bons, sages, accorts & sçauans hono-  
 rent les traces du grand seigneur. C'est pourquoy A-  
 lexandre le Grand se plaisoit en la familiarité d'vn Ari-  
 stote : que Traian. cherissoit ce grand Philopophe Pla-  
 tarque : & de nostre temps François premier du nom  
 ainsi illustre la France avec la clairté des bonnes let-  
 tres, ayant tousiours sa table plus enuironnée d'hom-  
 mes sçauans, que d'autres ne les voyent chargées de  
 viâdes exquisés. Pour ceste seule raison ce grand Cos-  
 me de Medicis sera louengé à iamais, d'autant que les  
 esprits les plus rares en sçauoir, luy estoient plus pre-  
 cieux que les richesses, que le reste des hommes ont  
 tant en admiration. Galeaz donc Vincentin, accomply  
 de ces dons de grace, & enrichy de ceste douceur au  
 parler, & promptitude en ses inuentions, estant à Ve-  
 nise, ne passoit guere jour qu'il ne fust appellé par la no-  
 blese, tant de la ville que de ceux qui pour leur plaisir  
 vont dependre leur reuenu en celle fameuse & riche  
 cité. Aduint vn iour de feste, que comme il estoit assis  
 au banquet chez vn des magnifiques de la seigneurie  
 Venitienne, il fut prié de chanter quelque beau Madri-  
 gale sur la Lyre. Or tout ioignant luy, estoit assise vne  
 fort belle Damoiselle, le mary de laquelle estoit absent  
 en office en Grece enuoyé par le Senat, de laquelle Ga-  
 leaz s'estoit amouraisché durant le soupper, pour l'a-  
 uoir trouuée femme de bon discours, & qui ne sentoit  
 en rien la lourderie nayue & naturelle du Messer Ven-  
 nitien. Qui fut cause que la seruant & entretenant de  
 parole, il print l'argument de ses vers sur la nouvelle  
 occurrence de ses amours. Estant donc prié de reciter  
 quelque sienne composition, il chanta en ceste sorte :

Chant

*Vn vif rayon, vne viue clairté  
 D'vn saint subiect a offusqué mon ame,  
 Vn doux lien rauist ma liberté  
 Lors que fus prins par les yeux de ma Dame :  
 Ses yeux, son taint, sa douceur, sa parole  
 Font que mon cœur pour la seruir s'enuole.  
 Non vn amour, ains cent Cupidonneaux  
 Estoiert logez en celle digne table  
 Ou i'ay receu le bien le plus amiable  
 Que cent tresors, que cent plaisirs nouueaux.  
 Ou i'ay aquis cest heur de pouuoir dire  
 Le mal, & mort, qui ores me martyre.  
 Si le manger fut interdit au corps,  
 L'esprit estoit repeu d'vn si grand aise  
 Qu'au souuenir tant seulement i'appaïse  
 Tout tant que i'ay en mon cœur de discords,  
 Et ne voudrois autrement mon corps païstre  
 Car de ce bien peut mon bon-heur renaïstre.  
 Les amoureux aises & iouissans  
 Aymert le soir, & ont l'Aurore en haine:  
 J'ayme le iour, d'autant que de ma peine  
 Il rompt l'effort le plus dur & cuisant.  
 Ayant present le mal qui me bienheure,  
 Estant aïoint au bien qui me malheure.  
 Le bien ie sens d'aimer vne beauté  
 Qui n'a son per sous la voue celeste,  
 Mais ie me deus, & me contriste au reste  
 Ne sçachant point si seray accepté.*

*Ou si l'amour demeurra seul en moy  
Sans resentir sa douceur ny sa foy.*

*Oy ma Deesse, oy le son, oy la voix  
Tefmoing du cœur, qui t'offre son seruice,  
Reçoy le don, & libre sacrifice*

*Que ie te fais en vne heure cent fois.*

*Afin qu'un iour avec l'experience*

*Tu puisse voir ou tend mon esperance.*

*Rien las ne sert le propos en amour*

*Si l'effect n'est conioint à la parolle:*

*Quoy qu'un desir plus qu'un vent leger vole.*

*Si a il cours qui l'arreste en seiour,*

*Et tient son pas affermy pour te suyre*

*Et avec toy pour mourir & pour viure.*

¶ Ces vers quoy que tous entendissent bien que c'estoit pour le respect de quelque Dame, si est ce que la Damoiselle à qui Galeaz auoit deuisé durant le repas, seule s'apperceut que c'estoit elle à qui ces offrandes estoient présentées, d'autant que durant le banquet, le Vicentin en la seruait luy auoit tenu telz ou semblables propos: Madamoiselle, il semble que le Ciel se soit estudié du tout à singulariser ceste excellente cité sur toutes celles ou iamais ie meis le pied, tant en grâces que richesses, comme aussy y faisant reluire la beauté des Dames: de telle sorte, que quand i'y suis venu il m'estoit aduis que tout ce qui est rare par l'vniuers, s'en fust volé icy pour l'accomplissement des gens de ceste contrée. Et non seulement ay-ie esté ray en admiration pour auoir seulement veu: ains l'effect m'a tant touché au vif, que les graces, excellences beauté d'une cy presente, m'ont tellement prins de moy-mesme, que si elle ne me red la liberté en m'acceptât pour sien, il faudra que ie die que Venise est le lieu de repos

pour

pour tout autre, & que moy seul le sens comme le pur gatoire de mes pensées. Vrayment ie ne pensoye pas estre prins si tost, veu qu'ayant tant veu & cogneu cōbien vaut de viure sans s'affubietrir, ie cuidoye estre impossible que l'homme qui a fait experience de tant de choses, peust obeir à l'amour, qui le plus souuent recompense ceux qui le suyyent, tant de toutment que d'allegeance. Mais d'autre part l'esperance que i'ay en celle qui m'a fait son esclau, sachât mon cœur, & vîât de celle grand' courtoisie qui luist en son visage, n'vserra aussy de cruauté en mon endroit, a fait qu'oubliant ma liberté, ie suis contēt de demeurer sans cœur & volonté autre que la sienne, pourueu qu'il luy plaise m'accepter autant pour seruiteur cōme ie la souhaite pour seule maistresse. La Venitienne, qui d'un clin d'œil, & feignant ne regarder la contenance du Vicentin, auoit pris garde à tous ses gestes, souspirs, & œillades, cognoissant à peu pres à qui il vouloit s'adresser, afin de ne perdre par sa sottise rudesse celuy que d'autres lui eussent volé s'il se fust autant déclaré cōme il se mōitroit affectonné de ceste cy: luy respondit. A ce que ie voy, seigneur Galeaz, Venise fera deormais vostre demeure, puis qu'ô vous y a pris si à propos: car estât le cœur astraint icy, il est impossible que le corps aille ailleurs pour le laisser icy languir, & esloigné de ce qu'il aime. Mais dictes moy, par vostre foy, qui est celle la qui a si bōne grace, & la beauté de laquelle est si grâde q̄ vous qui viuiez si libre, en ayez esté atteint si au vif, cōme venez de dire. Ma Damoiselle, il n'est gētilsème en la compagnie à qui ie voulusse le declarer si tost qu'à voust mais quād ie vo<sup>o</sup> en auray fait le discours, q̄ m'e aduiedra-il sinō mocquerie, & estimeriez indiscret celui, lequel neâtmoins pèse q̄ ce luy soit vne grâde sagesse, q̄ d'adresser ses pées en lieu de tel merite, q̄ celle qui se peut vâter auoir si grād puifface sur moy. C'est à faire,

dit la

dit la Damoiselle, aux femmes mal apprises de se mou-  
quer d'un homme passionné en quelq lieu qu'il aime: car  
s'il s'affectionne de quelque grande, c'est signe que son  
cœur a quelque chose de bon & de grand, & qu'il est  
digne de quelq recôpese. Au reste ce n'est pas indiscre-  
tion que de s'yure ce que la nature mesme nous apprend  
estant elle seule celle qui guide nos cœurs à no<sup>s</sup> aimer  
l'un l'autre. Pour autant ne faut que craignez de me  
dire qui est celle qui a tant gagné, en si peu de temps  
que de faire sien Galeaz tant estimé de toute bonne cõ-  
paignie. Le Vincentin homme accort, & qui cognoiss-  
oit vne meure entre deux vertes, voyant de quelle aff-  
ection sa Dame parloit, l'oyant si gentiment arraison-  
ner, & discourir, iugea de la gentillesse de son esprit,  
ce qu'il en tenoit, & s'apperceut par mesme moyé qu'  
elle estoit trop honneste pour le refuser à seruiteur, à  
ceste cause luy dist: Puis qu'il faut obeir à celles qui  
meritent toute reuerce, ce sera à vous Madamoiselle, à  
qui je descouriray le secret que je pensois taire si non  
à mon cœur & pensée, pour la crainte d'estre escôduit  
Mais vous estant la seule cause de mon alteration, &  
l'obiet ou mes desseins tendent, & les souhairs y aspi-  
rent, je vous prie ne trouver estrange ce que vous cõ-  
fessez proceder de l'instinct le plus gentilq nature no<sup>s</sup>  
influe, & que par mesme voye soulagez le cœur affligé  
d'un amant, en l'acceptant pour vostre, qui s'est perdu  
en vos bonnes graces, & est en danger d'acheuer sa rui-  
ne, si vous mesmes ne le rendez en son entier, yniissant  
vostre cœur au sien, et l'aimât cõme il desire vous faire  
treshumble seruiteur. Elle qui se doutoit q<sup>u</sup>quelqu'un  
s'aperceust de ceste menée, ne luy fait autre responce,  
sinon que luy ayât si legeremét asseruy son esprit, pour  
roit aussi bien le retirer du chemin de ceste seruitude.  
Et comme il pensoit luy repliquer, la Damoiselle luy  
coupa la broché, & se mit à deuiser avec le reste de la  
compaignie

compaignie. Galeas ce pendant ne se troubla point de  
telle occurrence, ains s'assêurat de son heur, loua grã-  
dement la sagesse de sa Dame, & s'accusoit luy-mesme  
de l'auoir tãt longemét entretenue: mais puis pêsant  
à ce qu'il cuidoit auoir aquis avec ses parolles, il ne se  
foucioit que de continuer ses erres, & tenir sa favori-  
te en haleine, sans luy donner moyen de trop pêsier sur  
l'affaire, afin qu'il n'en vint quelque redroiffement.  
Long temps donc apres le repas les Dames eurent de-  
sir d'ouyr encore chanter Galeaz, pourcel' vne des plus  
vieilles & apparentes l'en pria pour toute la cõpaignie  
à laquelle obeissant il chanta la chanson qui s'ensuit, a-  
uec autant de grace, comme il monstroit d'affection &  
transport par ses cõtenances, lors qu'il chãtoit ses do-  
leances.

## CHANSON DE

Gleaz.

**L** Es ondes escumantes  
Qui esmeuent la mer,  
Les vagues loing courantes  
Ressemblent mon aimer.  
Qui sens ma nau courir  
Presque iusqu'au mourir.  
Mon cœur est le nauire  
Qui flote gemissant  
Sous le faix d'un martyre  
Qui me rend languissant:  
Amour la nau conduit  
Et à mes pas reluit.  
Ses brillonantes flames



Fendent sans point cesser,  
 Mon cœur avec les rames  
 D'un langoureux penser,  
 Mes vœux sont les soupirs  
 Meuz de diuers desirs.  
 Les voiles estendues  
 Ce sont les eslerons  
 D'amour qui par les nues  
 De mille passions  
 Voletent pour l'effect  
 De ce qu'ay en souhait.  
 Son arc de douceur vuide  
 De gouvernail nous sert,  
 Et sa torche me guide  
 Alors que suis couuert  
 De mille esclairs fascheux.  
 D'un temps trop orageux.  
 Et les yeux de Madame  
 C'est l'astre qui reluit,  
 Et qui guide mon ame,  
 Et a part la conduit  
 Pour offer de langueur  
 Ce mien languissant cœur.  
 Comme vn plaisant Zephyre  
 Nourrissier du Printemps  
 Cest astre me fait rire,  
 Et eschange le temps  
 De mon aduersité,  
 En grand' prosperité,  
 Il produit mes pensées  
 Gayes, & sans ennuy

Des peines amassées  
 Et iadis sans appuy,  
 Pour en tirer le fruit,  
 Lequel à son coeur duit.  
 C'est mon plaisant Artique  
 L'estoille de mon heur,  
 C'est la Déesse vnique  
 Subiect qui de mon coeur,  
 Pour la vie & la mort,  
 Pour ruine & support.  
 Elle me fera viure  
 Guidant tous mes soupirs,  
 Et de tout mal deliure  
 En suyuant mes desirs:  
 Perdant ce passetemps,  
 Viure plus ne pretens.  
 Plus ne quier que l'ombrage  
 Du terroir obscurcy:  
 Lequel depuis tout aage  
 Est vuide de mercy,  
 Pour tirer l'auiron  
 Dans le bac de Charon.  
 Mais si ceste Déesse  
 Relasche mes soucis,  
 Et me iette d'angoisse  
 Avec cent mil mercis,  
 Le quitte les hauts Cieux  
 Et la table des dieux.  
 Lors les vagues bruyantes  
 Qui m'estonnent le coeur,  
 Seront douces, courantes,

*Sans orage ou rigueur,  
 Et le nocher, fascheux  
 Ne sera desputeux.  
 Ses rames & ses voiles  
 Iront tout d'un accord,  
 Sous le clair des Estoiles  
 Qui me meinent à port:  
 Au port qui me fera  
 Ioyeux, tant qu'il sera.  
 O heureuse la vie  
 Qui sous vn tel tourment  
 Vous ra force rauie  
 Pour viure heureusement  
 Guidee des hauts Cieux,  
 De l'heur & des grans Dieux.  
 Je te consacre & donne  
 A la belle, qui peut  
 Te mettre la couronne  
 Au moins si elle veut,  
 D'un amant sans langueur:  
 Je luy donne mon cœur.  
 Et toy ma douce Lyre  
 Ne cesse de chanter  
 Le tourment & martyre  
 Qui a peu m'inciter  
 A seruir sa grandeur  
 A s'uyre sa valeur.*

Les propos du vicentin auoyent gaigné quelque chose sur le cœur de la Damoiselle durant le repas, ce ne fut au pris de ce qu'elle sentit lors qu'à la voix il doit les souspirs & tous telz gestes que scauent faire

faire ceux qui sont ou se feignent passionnez & affligez par les forces de l'amour, à ceste cause, comme chacun louast grandement la grace & gentilleffe du Vicentin, & n'oubliait on point tant ses inuentions comme la promptitude qu'il auoit à cōposer, ou dresser le bal, où il ne faillit non moins à entretenir sa Dame, comme il auoit à la gouverner au repas, sans oublier à toutes les pauses de luy renouueller les premieres harangues de son affection, la suppliant luy estre si fauorable que de l'accepter pour amy, l'asseurant de sa loyauté, & luy promettant tout tel seruice & fidelité qu'un amant doit à Damoiselle de tel calibre qu'elle. La Venitienne esprise de son Amour, le voyant jeune, beau, & de bonne grace, & peut estre craignât qu'une autre ne luy coupast l'herbe souz les pieds: apres luy auoir fait quelque leger excuse sur la foy qu'elle deuoit à son mary, & au respect de la maison d'où elle estoit issue, luy accorda d'estre sa maistresse, & le fauoriser en ce que l'honneur & la commodité luy pourroyent permettre. Protestât neantmoins ne luy laisser iouyr d'aïse aucun par luy pretendu, sans premier auoir fait essay de sa loyauté & ferme perseuerance. A quoy le Vicentin plus content que ne fut onc l'ason apres la conqueste de la roison d'or, s'accorda facilement, esperant la seruir avec telle grace & dexterité, qu'elle seroit à la fin contrainte lui accorder la fin des desirs des amoureux. Or est il impossible que là où les volonteze sont vnies, & les desirs esgaux que l'effect ne correspoit de au souhait, si le loisir donne quelque moyen à ceux qui s'entrayment. Qui fut cause que Galeaz, sachant que sans le fruit de iouissance, aisément la Damoiselle le mary étant de retour, ou en accostât quelque autre plus rusé, le pourroit mettre en oubli: vn iour était en son priué avec elle, sceut si bien faire & dire que quelque feinte ou dissimulatiō qu'elle môstrast de cour

roux pour l'importunité de son amy, luy laissa toutes-fois prendre possession de la place que si long temps il auoit assaillie. Mais qui seroit la cruelle, qui ayant sincerement vn homme lequel merite d'estre fauorit, & le voyant ainsi languir, & ayant le moyen de luy esteindre ce feu, ne se mette en deuoir de recognoistre tel seruire & affection au pris de son honneur & vie? Comme donc Galeaz jouysoit à son aise des baisers & mignardz embrassemens de la belle Venitienne, laquelle enuoyoit son mary à Corner, quoy qu'il fuit en Grece, & estant au milieu de ses plaisirs, voicy Fortune qui luy prepara le venin, qui depuis le rendit priué de sa Dame, & chassé de Venise: car pour certains affaires, il fallut que le Vicentin s'en allait tenir à Padoue, & elle subiette à la seigneurie de Venise, ce que s'il fut de dure digestion au jeune homme, pésez que la Damoiselle n'en fut point aussy vn brin contente, d'autant qu'elle auoit tellement mis son cœur en son amant, qu'elle ne pouuoit se resiouir, sinon lors qu'elle l'auoit en presence. Nonobstant cela, l'honneur commandant à l'vn & l'autre, ilz pillent patience, se fortifians contre fortune, avec espoir d'appaizer leurs tristesses par les visitations qu'ilz s'enuoient faire par lettre: & aussy que Galeaz promist à sa Dame ne laisser passer guere sepmaine, qu'il ne la vint visiter de nuist. Ceste allegance luy estoit cent fois plus agreable, que toutes les lettres, chansons, ny sonetz du Vicentin. Lequel ne faillit en rié de ce qu'il auoit accordé avec la Dame, laquelle le quelque fois voyât qu'il passoit vn jour pl<sup>e</sup> que l'autre, se doutoit de l'auoir perdu, & dés qu'elle le tenoit entre ses bras transportée de forte affection, luy disoit: Comment pensez vous, mon grand amy, que ie puisse viuere ainsi separée de vous, qui encore lors que vous estes icy ie ne croy pas presque mes yeux propres, ains me semble qu'vn autre me tollisse, ce que l'ay aquis au

pris,

pris, de ma reputatiō. Ie vous jure Dieu, que s'il se pouuoit faire ie voudroy tousiours estre en vostre compagnie, d'autant que tout autre plaisir m'est facherie, au pris de celuy que i'ay estant en vostre presence. Mais las! que sçay-ie, si veu voz honnestetez & perfectionz, quelque Damoiselle Padouanne pourroit me rauir mō aise, & me priuer de ce que seule ie merite? Ion dit que les femmes sont à Padoue si belles & courtoises que merueilles, j'ay peur q̄ quelq̄ vne ne vous gaigne, & ne l'ayez plus chere que moy, que si tel malheur m'aduenoit, ne scaurois viuere vn quart d'heure apres si piteuse nouvelle. Aussi ne seroit ce sans occasion de perdre, avec l'honneur, l'hōme du mode que j'ay, ny euz, ou auray de ma vie le pl<sup>e</sup> à gré. Disant cecy elle pleuroit amerémēt. Et l'ébrassoit si estroitement qu'il sembloit qu'elle vouloit se conuertir en luy, cōme on lit de la fontaine Salmacis. Et pésoit Galeaz qu'elle eust cōceu quelque ialousie de luy, ou qu'on luy eust fait quelque faux raport. A ceste cause doutant de quelque inconueniēt, se meit à luy rendre le contreschange de ses caresses avec vsure, & luy assureur sa loyauté estre telle qu'il n'y auoit femme souz le ciel, tant s'en faut à Padoue, qui pour lors se peult vanter de la moindre affection enuers elle, & que son cœur ne pouuoit aymer en deux lieux, que de sa vie il ne changeroit, si elle n'estoit la premiere, qui se fachaist de leur alliance, & que lors encore il luy sembloit impossible de pouuoir prendre nouveau party, estant l'image d'elle si bien emprainy en son cœur, que la mort seule le pourroit effacer. Non, disoit il, ma Damoiselle, ma perseuerance à vous seruir, & la longue constance vous feront tous-jours à l'aduenir seure & certaine du contraire de ce que venez de dire. Et afin que vous n'estimez que ie parle d'vn & pense d'autre, voyez si voulez que ie laisse tous mes affaires pour venir me

tenir en ceste ville, soiez seure que j'oublieraÿ tât pour satisfaire à voz desirs & me purger de l'opinion qu'auuez de moy, contentant mon esprit en ce que serez satisfaite, & apaisant voz soupçons par ma presence perpetuelle. A qui elle respondit qu'elle se tenoit pour trop assurée de sa fermeté, & que c'estoit le vice propre de ceux qui aiment, de craindre tousiours la perte & esloignement de ce que plus ilz ont cher, & agreable. Qu'il parfeit ses affaires, qu'elle estoit aussy ioyeuse de son auancement comme du plaisir qu'elle auoit en sa compagnie: seulement le prioit elle de ne l'oublier, & de mettre fin à ce pourquoy il s'etenoit à Padoué, le plustost qu'il luy seroit possible. Ce qu'il luy promeit de faire, & à sa requeste encor adiousta la promesse de luy enuoyer vn pourtrait au naturel de luy, afin qu'elle peult prendre plaisir en l'image, luy representant son amy, lors que le vray subiect luy seroit denied à la veuë. Galez oyant cecy, cognoissant l'ardeur & vehemence dont elle estoit esprise enuers luy: la pria aussy luy faire tant de faueur, que de permettre qu'il la feist tirer au vif, afin que l'aide de l'ame luy fust doublé en ce qu'il auroit presente en l'esprit par la cõtinuelle memoire de ses beautez & bonnes graces, & pourroit encor voir par l'exterieur vn ombrage paint de ses perfections. Elle feist vn peu la retiue, y obliant la modestie deuë à vne femme telle qu'elle estoit: luy semblant, comme de vray il est, mal seant que son peché estât secret, fust publié de ceste sorte, & qu'un Artisan soupçonast par ce moyen les faueurs que Galez auoit d'elle. Aussy qu'il seroit besoing qu'elle descourist trop hardimët son sein deuant le peintre, iuge de sa beauté, chose trop esloignée de la grauité des Dames couronnées de Venize. A la fin se laissa elle vaincre à son amy, & luy dist: Le suis contente vous gratifier en cecy, quoy qu'enuis, pourueu que trou-

uez vn

niez vn peintre, duquel nous puissions nous fier, & qui vous soit si bon amy que ie ne soye point scandalisée. Car j'aimeroÿ mieux mourir, que nostre aise causast vostre ruine & la mienne. Le Vicentin luy promet de trouuer homme si loyal, qu'elle aura occasion de se cõtenter, & de luy fier, non seulement sa veuë, ains la plus part de ses secretz. Voila vn acte insigne de sottise, de fier vn gage si leger, que la femme au plaisir d'un jeune homme, beau & dispos, & qui n'ignore que bien peu de leurs faueurs. Aussy luy en aduint-il le mesme qu'au roy Lydien, fust la perte de sa vie, à sçauoir, que la Dame le laissa, & changea de pasture, ains qu'orrez maintenant. Galeas s'en estant allé à Padoué, renuoya son pourtrait à sa dame, & donna charge à vn sie amy de parler au peintre susdict, homme gaillard, & trop aduenant pour vn homme de sa sorte, le quel estoit estimé vn des plus experimentez qu'on sceust trouuer pour tirer au naturel. Conuenu que lon eut du pris, la Damoiselle accorda aussy avec vne sienne voisine de qui elle se fioit fort: car en telz actes, il faut tousiours quelques personnes qui tiercent, afin que le ieu en soit plus accompli, chez laquelle le peintre deuoit parfaire sa besongne. Dès le premier jour que ce nouveau Zeuzis commença à dresser son crayon, & esbauffer le pour-fil de la Damoiselle, il la paignit plus viuement en son ame, qu'il n'eust sçeu l'effigier sur la toile ou tableau, tellement qu'il s'enamoura si estrangement, que lors qu'il cuidoit tremper le pinceau dās les couleurs, il s'oublioit en la contemplatiõ d'un obiect si beau & accompli que la Damoiselle, & se plaisoit tant en ses resueries, que peu ou rien il auançoit son œuure, attendant l'opportunité de iouer son personnage, & gaigner en deuisant, & tirant ce que le chant & ieu d'instrumens auoyent acquis au Vicentin.

Aussy n'estoit-il pas mal conuenable que la peintu-

re gaignast le cœur par l'œil de celle de qui la volonté auoit esté vaincue par l'ouye. Et aussy que la Poésie & peinture symbolisēt ensemble, estant l'vne l'ombre & image de l'autre. Ce bon maistre, entre la perfection qu'il auoit en son art, se tenoit tousiours mignon & bragard, disant le mot si à propos, que la Damoiselle ne se faschoit aucunement en sa compagnie, ny ne s'ofsensoit en rien de le voir si long, cognoissant bien que ceste longueur ne procedoit d'ailleurs que de la secrette amitié que le peintre luy portoit: ce qui luy estoit autāt agreable, comme le peintre s'en fust tenu pour heureux, s'il eust osé monstrer ce qu'il en pésoit: mais cognoissant les humeurs du Vicentin, & sachant qu'à grand peine luy laisseroit passer vne faute telle sās paiement, s'il descouuroit son affection à la Damoiselle: il brusloit à petit feu, & se solacioit en ce bien, que de jour de la veuë & priuez deuis de celle qu'il adoroit en son cœur. A la fin voyant qu'elle l'escoutoit de bon cœur, & prenoit à gré ses gaufferies, il commença s'en hardir de mieux en mieux, & oubliant tout respect & crainte de mort, si le Vicentin en estoit aduert, il descourit sa passion à la Damoiselle, la suppliant d'accuser sa beauté, s'il luy osoit tenir ce lagage, qu'il n'estoit point autre que de chair, ny son esprit sans affection, que voyant vne chose si belle, il ne sentist le transport pareil a ceux, qui pour leur grâdeur pensent estre seuls dignes subiectz, où l'amour employe ses forces: qu'il estoit aussy bien pour la seruir de champion de nuict, comme ceux qui portent le nom de Messer & de Magnifiques. Que ces fantasies-là ne dependēt que d'vne sotte opinion de ceux qui se flattent, pour se rendre priser par le mespris des autres. Et toutesfois qu'Amour n'est point accepteur de personnes, & que pour ce est-il paint aueugle & nud, d'autāt qu'il est descouvert & propre à tous, & que sans difference aucune il

fait

fait apparier les personnes. De sorte que les grandz bien souuent s'abbaissent à aimer des femmes de bas lieu, là où au contraire les dames de haut lieu ne mesprisent le seruice de ceux qui leur sont inescieux en calibre. Si donc ie ne suis point gentilhomme, disoit-il, si ay ie le cœur si bon, que ie seroye marry, estant fauorité de quelque Damoiselle, si avec mon humble seruice ie ne me rendoys autāt amiable que ceux qui font profession de courtirer les grandes. Concluant que s'il plaisoit à la Damoiselle l'accepter pour esclau, qu'elle auroit en luy vn seruiteur fidelle, & duquel elle pourroit se preualoir tous les jours, comme de celui qui ne bougeoit de Venize. Elle, quoy que print plaisir à son deuis, & souhaitast de voir par effect s'il estoit aussy gentil compagnon à besongner sur les tableaux vifs comme à peindre sur la toile, si est-ce qu'il le luy monstra assez maigre visage, & luy feit vne response facheuse, tellement qu'vn moins voyant que celui qui feignoit avec le pinceau les courroux de celles qui veulent estre caressées, eust quitté les armes, & se fust retiré comme ayant desia son congé. Mais ce galant qui cognoissoit à peu pres les humeurs de la pelerine, & voyoit que le changeant luy plaisoit sur toutes couleurs, en lieu de s'en aller & se deporter de son entreprife, la print par la main, & luy baissant fort amoureuxment, luy disoit: Comment, ma damoysele, serez vous plus amoureuxse de la robe, que de l'esprit & d'vne mine exterieure, que de la purité d'vn cœur loyal, & qui ne scauroit vous faire faute? Ne scauez vous pas que les petitz doyens estre fauorités pour le bon seruice que lon en tire, & que vostre honneur sera plus asseuré entre mes mains, que d'vn plus grand, qui en estant saoul, ne feroit conscience d'estre le prodigue euenteur de vostre renommée? Voyez si j'ay faute de bon cœur, si mon amour est

Hh 4 ferme

ferme qui ose m'adresser à vous, l'accointance de laquelle seroit agreable à des plus grands seigneurs de la terre. Ayez compassion de moy, qui ne partiray de vostre presence que mort, ou contenté par vostre courtoisie & douceur. La pauvre amante voyant vne farce non accoustumée, & craignant que le rusé paintre ne se forfist, aussy qu'elle auoit bonne deuotion de luy cōplaire, luy dist : Quoy, mon maistre, auez vous oublié le respect qu'on doit aux femmes de mon estat, & ne craignez vous point le peril auquel vous vous precipitez, si quelqu'un que ie sçay bien est aduertey de vostre temerité? Allez, ie vous prie, & vous contentez que ie vous aime & prise pour vostre honnesteté, & n'attendez rien plus sur moy, afin que malheur ne vous en aduienne. Le paintre à ces propos cogneut la victoire estre certaine de son costé, & que ces mots estoient vn vray adiournement, l'inuitant de passer outre, & parfaire ce que tant il desiroit. A ceste cause il se print à la baiser & taster tout à son aise, sans qu'elle luy donnast guere grand empeschement, tant elle faisoit de la surprise & estonnée, qui fut cause que le galant qui ne vouloit laisser escouler le temps en harangues ou ceremonies, vsa de l'occasion presente, & cueillit le fruit tant pretendu sur la Damoiselle, qui feignant la pâmée, le receut avec autant de plaisir, comme le paintre auoit de contentement jouyssant de chose si belle, & estât reçu pour le seruiteur assureé en peu de temps, d'vne que Galeaz n'auoit sçeu vaincre qu'avec grand instance. Ce premier coup estant passé, il ne fut plus difficile à ce nouueau amant d'auoir accès à sa dame, laquelle le trouua si bon combatant, & si adextre piqueur, que Galeaz fut ietté hors de cartier, auquel ne se soucia plus d'enuoyer ny lettres ny pourtrait. Ce qui tourmentoit grandement le Vicentin, pensant ou que sa Dame fust mal disposée, ou que quelque mesdi-

fant

fant luy eust fait quelque faux rapport, & que par ce moyen elle fust desournée de luy escrire: car pēser ce qui estoit, iamaïs cela ne luy fust tombé en fantasie, estant tant trop de bien d'elle: & s'acheurtant à la sottē opinion qu'aucuns se font à croire de la constance des femmes, la legereté desquelles est trop euidente, & se fait voir plus que tous les jours à ceux qui ont quelque chose à partir avec elles. A ceste cause luy escriuit vne lettre telle ou semblable:

*Lettre de Galeaz à sa Dame.*

¶ Madamoiselle, ie ne sçay si vostre indisposition est cause que ie n'ay le bien d'entendre de voz nouvelles, ou si c'est mon malheur, qui me tenant sans en riē sçauoir, me priue tout soudain de tout aise & plaisir, veu que ie ne puis rire ne m'esioiuyr, si ce n'est par vostre souuenance. Laquelle, combien que soit viuement enracinée en mon cœur, si est ce que pour l'accroist de mon bien, & pour vous satisfaire, j'ay esté en attente de receuoir de vous le pourtrait effigiant vostre excellence & diuine beauté. Mais voyant le temps se passer, que ie n'ay ny lettres de vous, ny le pourtrait que ie manday faire à mon depart, ie vous supplie m'en mander le retardement, afin que ie puisse y pouruoir, & vous seruir comme celle qui seule & à iamaïs serez la maistresse de mes pensemens. Attendant l'heur de sçauoir de voz nouvelles, ie prieray Dieu vous donner l'accomplissement de voz bons desirs.

Vostre obeissant & fidelle  
seruiteur

Galeaz de la Valée.

¶ Ceste lettre portée que fut à Venise, il fut autant possible que le messager parlast à la Damoiselle, comme que le paintre s'eloignast d'elle, craignant que la souuenance du Vicentin ne luy tournast à quelque desastre: pource que l'homme de Galeaz s'en retourna

Hh s sans

sans response, redant leur maistre aussy estonné, que si cornes luy fussent sorties, & ne scauoit plus que penser, ny sur quoy se resoudre. A la fin il delibere d'aller à Venize, & scauoir l'occasion de cest esloignement, pensant encor que le mary de la belle fust de retour de sa charge, & que cela causast ce refroidissement en elle. Mais s'il auoit esté esbahy voyant son homme sans response retourner à Padouë, il le fut plus encor arriué qu'il est à Venise, ne trouuant moyen quelconque pour parler à celle qui l'auoit tant aimé d'autresfois. Ce surfaut luy donna tant de fâcherie, que ce fut grâd miracle qu'il ne trespassa de despit & desplaisir, veu qu'il commença deslors à penser, qu'un autre lui auoit volé la place, & que le banquet qu'il auoit appresté, seruoit pour le plaisir d'un autre : & neantmoins ne s'esmut il en rien, sans s'enquerir le plus secrettement & finement qu'il luy fut possible. Et à la fin il sceut que son paintre estoit celuy, qui l'ayant trahy, jouysoit à son aise & sans soupçon des libres embrassemens de sa Damoiselle. C'est icy que la ialousie luy faist le cœur, & change le doux & courtois naturel du Vicentin en vnerage forcenée, il bourdonne entre ses dents mille aspres & poignantes iniures contre l'inconstance & legereté du sexe feminin, & grommelle autâ de menaces contre la teste & vie du paintre, qui auoit esté si osé & hardy, que d'abuser de celle qu'il scauoit estre sa Dame. Puis se prenant à soy-mesme, disoit ainsi : Et quoy Galeaz, auois-tu si peu d'experience des faulsetez & ruses de ce monstre de nature & risée du Ciel, les femmes, que tu ne sceusses bien que leur loyauté s'estend simplement autâ que la veuë porte, la presence de celuy qu'elles feignent auoir en amitié. Ne scais-tu pas que c'est vn gouffre qui jamais n'est rassasié, & qui n'a iugemét que des choses presentes. Ignores-tu que la femme n'aime rié que ce qui luy est

pro-

proche, & que la memoire ne void rien sinon entant que le corps est caressé & seruy par nostre bestiale fottise. Et qui est celuy qui doute que la femme ne soit telle que rous les animaux, tant soyent ils farouches, cruels & venimeux, si n'approchent ils en rien de sa malice & poison, la vie desquelles est fâcherie aux hommes, l'accointâce perilleuse, & la parole pire que mortelle. C'est cest animal qui n'a que desordre en ses appetitz, extremité penible en ce qu'il aime, & l'affection duquel dure autânt que le plaisir, difficile à gagner, & prompt au changement, qui pour la moindre occasiõ qui luy est occurrente, oublie biens & seruices qu'un loyal amant luy aura peu faire tout le temps de sa vie. Ah ! Galeaz, Galeaz, tu pouuois penser que celle qui fut si legere à t'escouter, & moins sage à obeir à ta volonté, n'ayant encor iamais fait faute à son espoux, seroit plus hardie à faire nouveau party, ayant desia oité le voile de honte, & toute modestie. Aille ou bon luy semblera, face à son aise, qu'elle traite son paillard, si se ray-ie vengé & de l'un & de l'autre, à quelque pris que ce soit, & me deust-il couster la vie. Ce complot prins il prend encre & papier puor vomir en ses vers le courroux conceu contre les femmes, & compofa le chant qui s'ensuit, que ie tairoye volontiers pour le respect que ie porte aux honnettes & pudiques Damoiselles : mais péfânt aussy que nul blâme ne peut tacher leur bon renom : ie pren cœur d'autre part, assure que ce seront elles mesmes les premieres qui vitupereront la vie des fottes & legeres, & sur tout de celles qui abusans de leur grandeur, aiment mieux fatisfaine à leur lubricité, que se contenter de l'amitié honneste d'un, qui choisiroit plus-tost la mort, q̄ faire tort à leur renommée : oyons donc Galeaz se complaignant.

¶ Complainte de Galeaz pour l'infidelité de sa maistresse.

Combien

**C**ombien est malheureux celui, qui hors de soy  
 Priué d'entendement, a onc adiousté foy  
 A la trompeuse voix, à la voix deceuante  
 D'une, qui d'aimer bien & loyaument se vante?  
 Combien est abusé celui, qui simplement,  
 A celle s'asseruit, qui plus facilement  
 Et plus souuent se change, & mue son vouloir,  
 Que changer de la mer les flots on ne peut voir.

La femme, ah! est l'obiet tout contraire à la foy,  
 Animal inconstant, infidelle & sans loy,  
 L'esprit sans nul arrest, & l'ame sans constance,  
 Et en sa fermeté est peinte l'inconstance.  
 Nul seruice luy peut faire arresster le cœur,  
 Pour iuger de l'amour d'un loyal seruiteur:  
 La preuue las! ie sen, dont trop il m'en desplaist  
 De ma grande bestise, & trop fidelle effect,  
 Et de la cruauté d'une, qui sans raison  
 A nourry mon espoir d'une telle poison,  
 Que iamais ie diray que la femme n'a rien  
 Qu'on puisse nommer bon, qu'on puisse dire bien.  
 Que son penser volage a non plus d'aseurance  
 Que les flots escumeux de la mer de constance.  
 Que sa parole va plus que le vent leger,  
 Et est par consequent, & fauce & mensongere:  
 Que son cœur ne cognoist sinon de loyaute,  
 Et ne se paist de rien que d'infidelité.  
 Et pense que nature a mis ce monstre en terre  
 Pour liurer à iamais à tous bons esprits guerre,  
 Pour seruir de fardeau plus pesant & fascheux  
 Aux hommes bien instruitz, toutesfois amoureux,  
 Que n'est le grand rocher qu'Ixion tourne & roué

Aux enfers, & fasché à son regret s'en ioué,  
 Pour seruir de tourment plus cruel & penible  
 Que n'estoit le vautour rongé-foye sensible  
 Au pauvre Promethé puny de son larcin.  
 Helas nature, hélas! pourquoy, à quelle fin  
 As tu produit la femme? Est ce afin que pour l'homme  
 Elle seruist ainsi, & luy proufistast comme  
 Le serpent & le loup, & comme l'ours cruel  
 Se monstre doux & bon au troupeau? & tout tel,  
 Comme le meschant grain aux moissons est duisant,  
 Et le grain de l'yuraye est bon au bled croissant?

Est-ce point pour punir noz fautes, & nous faire  
 Long temps auant deffaictz, que par mort nous deffaire?  
 Que ne peut l'homme naistre, & sortir en essence  
 Sans l'aide de toy, & sans prendre naissance  
 De toy femme, qui n'as que le bien d'estre veü  
 Mere d'un tel subiect, & que d'estre cogneü  
 Parfaicte en ta portée, & sans tel auantage  
 Digne que tous les iours un furieux orage  
 T'escarbouillast la teste, & t'abismast le corps  
 Iusqu'aux palais obscurs & hideux où les morts  
 Errent pres un Lethé, & voquent vagabons  
 Sur les flots d'Acheron, & obscurs & profons.  
 Ne t'en orgueillis point pour tant si l'homme sort  
 De toy, & si par toy, (mais las! c'est à grand tort)  
 Il prend son accroissance: & si ton filz se dit,  
 L'espine pour certain a un pareil credit,  
 Et d'elle bourgeonner on void la fraische rose  
 Parmy ces drus fueillars mignonement enclose:  
 Aussi void on sortir le beau lis blanchissant  
 En beauté & fraischeur le mois de May croissant,



Sortir, & prendre accroist d'une plante puante,  
 Et parmy les baliers la violette est naissante.  
 Et l'homme n'auoit rien qui augmentast sa gloire,  
 Que le nom d'une femme, & la simple memoire  
 Du ventre d'où il sort, il luy suffiroit mieus  
 Que naissant vn orage, & roide & furieux  
 La vie luy trenchast: car de vostre nature  
 Il ne sort que desdains, orgueil & forfaiture:  
 Vous estes sans amour, sans conseil, sans iustice,  
 Pleines de cruauté, de venin & de vice,  
 Temeraires sans fin, despités & legeres,  
 N'ayans rien de constant que d'estre mensongeres:  
 N'ayans rien d'assuré, que la mesme inconstance,  
 Bouleuer sans le tout par vostre insuffisance.

Et pour le dire bref, ie pense que le sort  
 A ce sexe produit pour la ruine & mort  
 Des hommes: & qu'il faut que le monde finisse  
 Par les ruses, les dols, trahison & malice  
 De ce sexe maudict. Helas! le sens me fault,  
 La force pour le saix si pesant me defaut,  
 Et ne peux exprimer ce que plus ie veux dire,  
 Pour racompter à touz la douleur & martyre  
 Que ie souffre à grand tort, trahy desloyalement  
 Par celle que i'aimoy si cordialement,  
 Que ma vie m'estoit fascheuse pour luy plaire:  
 Et maintenant veux viure, afin de luy desplaire.  
 Sois cruelle à iamais, & serue & suyuie,  
 Comme la merité le progres de ta vie:  
 Et sois autant heureux te seruant, ton amy,  
 Comme fut sans plaisir cruel & ennemy  
 Le lict, où les enfans de Belus se coucherent,

Qui

Qui onques puis viuans & sains n'en releuerent.  
 Sous suye de tous, ô femme desbordée,  
 Comme chassée estoit la cruelle Medée,  
 Et ne trouue repos iusqu'à ce que cognoisses  
 Par effect que telz maux & que telles angoisses  
 Affligent ton esprit, & tourmentent ton cœur,  
 Pour auoir abusé d'un loyal seruiteur:  
 Pour auoir mal choisi, & auoir prins le pire,  
 Laisant l'amant loyal en tourment & martyre.

Vous, ô loyaux amants, qui assurez voz ames  
 Aux flamboyans rayons & aux cuisantes flammies  
 D'un leger Cupidon, Laissez telle folie,  
 Et deliurez voz cœurs de tell' melancolie:  
 N'arrestez plus voz pas en vn lieu seulement,  
 Et ne faites l'amour si obstinément:  
 Qu'une seule vous soit ou dame, ou bien maistresse,  
 Vn cœur bon & discret ainsi lier ne laisse  
 Ses desseins & desirs: la liberté vous soit  
 Plus à gré, que d'entrer en si fascheux destroit,  
 Que tromper il vous faille ainsi comme ie fais,  
 Vous plaindre de l'amour, & luy quitter la paix:  
 Que de ceux vous criez comme ie me lamante  
 Contre la cruauté, & vie deceuante  
 D'une, qui ne mourra onques en mon esprit,  
 Et que ie blasmeray à iamais par escrit.

¶ Ceste complainte finie qu'il eut, il trouua moyen  
 de la faire bailler à sa Dame, laquelle troublée & mar-  
 rie outre mesure, cuida creuer de despit: & file, Vicen-  
 tin luy auoit despleu pource qu'elle prenoit plaisir en  
 son paintre, c'estoit alors qu'elle le prit en telle haine,  
 que volontiers elle luy eult fait donner la mort: mais

son

son migné de couche n'estoit point assez gaillard pour attaquer Galeaz, & elle n'eust osé y employer d'autre, craignant d'estre scandalisée. Ainsi en despit qu'elle en eust, elle receuoit des algarades de son Galeaz, lequel n'estoit pas si colere, que si la Damoiselle l'eust rappellé, il ne fust retourné en possession de la piece perdue, quoy que le paintre en eust desia iouy assez long temps. Mais voyant que sa Dame alloit de mal en pis, & que l'inimitié contre luy s'augmentoit d'heure à autre, il conclud de jouer à quitte ou double, & prendre vengeance de celuy qui l'auoit trahy si villainement. Il espioit toutes les commoditez qu'il luy estoit possible, pour surprendre sans tesmoingz son corriual: mais l'autre tant plus estoit il couard, mieux se tenoit sur ses gardes, d'autant que les hommes de bas cœur sont ordinairement plus sages à se garder, que ceux qui font profersion d'exposer leur vie à tout peril, n'ayans rien deuant leurs yeux que la conseruatiō de ce corps, duquel ilz sont plus soigneux que de la grandeur & reputation. En fin le paintre ne peut estre si caut ou diligent à se garder & faire la sentinelle autour de soy, que le jaloux Vicentin, qui luy faisoit la ronde à l'entour aussy soigneusement, comme se lit d'Arge à l'endroit de la vache à Iupiter, ne le surprint vn jour en vn destroit pres certain canal, où l'ayant rencontré, lui dit assez furieusement: Par Dieu, monsieur le paintre, nous verrons maintenant si vous estes aussy grad cōpagnon à l'espée, comme traistre & desloyal à coulurer voz mefchancetez: & soudain saque la main à l'espée pour le ferir. Le paintre voyant son ennemy en teste, & vaincu du ver de sa conscience, voulut luy bastir quelque excuse, mais le tout fut en vain: car le Vicentin luy donna deux ou trois coustillades, & puis le jette dans le canal, & soudain s'en fuit de Venise, & s'en alla à Padouë. Ce fait fut diuulgué, & sceut on

que

que c'estoit Galeaz qui auoit commis le forfait, pour ce fait on son proces, durât lequel fut aduertiy par quel que sien amy, de s'absenter de Padouë, afin que s'il estoit prins, il ne tombast en danger de sa vie. Luy qui ne se soucioit plus de Venize, y ayât reçu vn tel escorne, se retira à Milan. Ce pendant il fut condamné par les seigneurs Venitiens à bannissement perpetuel, & telle fut la fin de ses amours, & l'exploit de sa ialousie, vray fruit de l'Amour, & fin de la folie de ceux qui aiment plus que de raison, veu que toutes choses doivent estre commencées & continuées avec telle discretion, que rien n'y soit de trop & superflu. En quoy les sages verront que jamais l'adultere n'est sans porter quelque preudice de quelle part que ce soit: & ne faut bastir des excuses d'affection, ny se flatter en son propre vice, & penser qu'il soit loisible de fonder des amours avec celles qui sont liées ailleurs, & la foy desquelles les oblige à celuy à qui & leurs parens & le consentement de l'Eglise les a coniointes. Et en somme, afin que je ne laisse rien qui face icy à propos, ie pense bien que le paintre qui joua si bon tour au Vicentin est coupable, & merite grand reprehension, pour auoir vsé de mauuaise foy à celuy qui lui auoit fié son secret. Mais Galeaz sentoit trop son simple & mal aduisé, de fier la breby au loup, & de faire vn tel essay de la prudence d'vn homme & de la constance d'vne femme: la quelle monstra lors combien est foiblette leur resitence, & manque leur foy quand les assailans persistēt en leur deuoir. Ie parle de celles qui se plaisent à chager, & qui aiment plus le plaisir que la vertu & bonne renommée: estant bien assureé, que quelque chose que le Vicentin dise en cest histoire, pour vne folle femme il s'en trouue vn nombre infiny de si modestes & sages, que les historiés ont en elles dequoy s'employer, & où faire escouler l'abondance & douceur de leur

li 1 langage.

langage. Qu'il nous fuffise que le vice est vituperé, afin qu'on le fuye: & la vertu louangée, à celle fin que par cest allichement la jeunefse fuyuant le bon, voye qu'à l'aduenir son nom fera eternisé, de los pour auoir bié vescu: là où au contraire la memoire des mal-viuans vit, & est recitée pour leur honte, & au grand def-honneur de ceux qui fuyuent le vice par trace.

Fin de la xxxiiij. Histoire.

## SOMMAIRE DE L'Histoire. xxxiiij.

**D**'autant qu'entre toutes les passions auxquelles l'esprit de l'homme se void comme naturellement assubiecty, il n'en est pas vne qui plus lie & tienne l'homme en bride, qu'ou bien l'auarice, ou la paillardise, la fureur desquelles semble estre semblable, & engendrer pareilz effectz: d'autant aussy est plus louable l'homme, qui vaincu de telle concupiscence se depestre de ses biens, & vainquant celle qui n'aguere estoit sur luy victorieuse, se rend le nom glorieux, & l'ame libre d'un pesant & fascheux faix. Que si le desir d'accumuler ihre sors fait oublier un esprit genereux en son honnesteté, & le contraint à faire choses indignes du nom de vertu: & si ceste faim execrable de l'or (comme dit le Poëte) violente les cœurs des mortels, ce n'est rien au pris de l'appetit sensuel, lequel dominât vne fois en nous, Dieu scait quels fruietz il produit, & avec quels trophées il rend nostre vie immortalisée, mais plustost bestialisée, entât que ces trās formations seintes des compagnons du Grec cauteleux, ne sont

sont autre cas que la perte que l'homme fait de son excellence lors qu'il s'addonne au plaisir charnel. C'est pourquoy le sage roy des Hebreux dit que les leures de la paillardise sont doux distillans comme ray de miel, mais cependant l'issue en est plus amere qu'aluine, & aigüe comme un glaiue trenchât de deux costez. L'homme donc qui se retire de tel passage, outre qu'il deliure sa vie d'un grand danger, rend honorable sa memoire à sa posterité. Ce grand Capitaine Romain Scipion, surnommé l'Africain, a esté louangé pour ses hauts faitz d'armes & discipline militaire, ayant subiugué le peuple qui auoit tât donné de peine & estonnement à la cité de Romme. Mais sa continence l'a encor plus glorifié que sa vaillantise, d'autât qu'ayant entre les captifs la femme d'un Prince Espagnol, belle entre les plus belles, quoy qu'il fust fort ieune, comme ce luy qui ne passât encor l'an vingt quatriesme de son aage, & qui n'estoit point marié: si est ce qu'il s'abstint de tel le accointance, & rendit la Dame à son mary, nommé Indibile, saine, sauue, & sans violemēt: luy donnant au reste le pris de sa rançon: qui causa que ce Prince estrange embrassant l'alliance Romaine, seruit beaucoup depuis à l'Empire pour la conqueste des Espagnes. Alexandre le grand, quoy qu'il ne se fist tant en sa continence cōme le capitaine Romain, si laissa il la femme & fille du Roy de Perse, sans toucher à leur pudicité, quoy qu'il fust assez adonné à ses plaisirs: mais en cela fut il vaincu par Scipion, que ce roy n'osa voir la beauté de ces Princesses, craignât de s'oublier, là où le Romain eut en sa tête l'Espaignolle, & ne lui forseist en riē. Et afin q̄ ie ne dōne tât de gloire à l'antiquité, que nostre aage & temps corrumpu ne s'en ressentent, moins que tous ceux cy n'en a fait Fr̄z

gois Sforze, qui depuis a esté Duc de Milan, homme vaillant, & bon conducteur en guerre mais adonné aux femmes : & toutesfois ayant en au sac de quelque ville pour sa prisonniere vne fort belle fille : lors qu'il est en roye de la violer, elle le supplie pour sa virginité, & gemist denât luy pour la perte voisine de sa chasteté. Cas notable, vn Prince ieune, beau, chauld & lascif, se resvoidit comme vn vieillard : & quittant prise, delura celle qui n'agueres il vouloit accoster de trop pres. Tous ces exemples sont memorables, ie le confesse, & ceux qui se sont ainsi contenuz dignes de grand' louange : mais plus grand fait est celuy, ou l'homme qui transporté d'amour, ayant courusé vne ieune & belle femme, souffrant toutes les traueses & angoisses qu'un amant peult voir, ny souffrir, ne desirant rien plus que ce que plus les amans soulaissent, & qui est la fin de l'amour, à sçauoir, le bien de iouissance, neantmoins apres auoir trauaillé, ahanné, couru, ploré, soupiré, & poursuyui avec toute importunité sa Dame, lors que moins il esperoit, & que plus il brusloit de desir, se voir requis, cherché, & auoir en puissance la chose tant quise & poursuyue, & s'abstenir d'en iouyr. C'est icy où le Latin faudroit à tous loyaux amans, & confesseront que tel homme surpassoit en continence tous les autres, & qu'il se contentoit de vaincre ses passions, en aimant l'honesteté de celle qui depuis meüé de compassion auroit voulu luy donner allegeance. D'un tel homme preten-je vous compter l'histoire, comme plus digne de louange que par vn des trois Princes susnommez, & sur quoy ie feray iuges tous ceux qui feirent onc profession de bien aimer. A ceste cause aduisez diligemment le discours de ses amours, & l'effect de sa grande continence par le fil de nostre histoire,

toire, tel que s'en suit.

GRANDE CONTINENCE  
d'un Gentilhomme Geneuois, lequel fort amoureux d'une Dame : l'ayant depuis en sa puissance, la laissa libre, sans en iouir.

## HISTOIRE. XXXIIII.



GENES donc cité renommée, tât pour ses richesses & antiquité, que pour estre vn bon port de mer : & ville qui a iadis fait telle aux plus-grandz & riches Princes de l'Europe, & qui vn long temps ne cedoit en rien en force ny puissance à Venise : fut n'a pas long temps, vn Gentilhomme citadin, de la famille des Viualdy, nommé François Viualdo : lequel enrichit la cité de ses deniers, & laissa le nom d'homme fort amy de sa Republique. D'un filz de ce Viualdo, demeura vn ieune homme nommé Luchin : lequel suyuant la trace de ses predecesseurs, viuoit fort honorablement, & ne ressentoit en rien la vie mecanique des hommes nourris en la terre Geneuoise : lesquels viuēt plus de bailler que de viande, & se leurent en dents plus souuent qu'ils ne remplissent leur ventre, imitant l'Espagnol, qui est tressobre chez soy, & auaille comme vn Autriche, lors qu'il vit aux despens d'autruy. Ce Luchin tenoit maison, & estoit suyuy comme celuy qui estoit demeuré riche des biens de ses ancestres : & qui estant sorty de grand & honorable lieu, estoit aimé & caressé de toute la jeunesse. Cestuy-cy, comme est la coustume de tout ieune homme nourry à son aise, & qui a dequoy despendre, & duquel l'esprit n'est ny chargé de soucy, ny abattardy d'auarice, ou trop de

desir d'accroistre son patrimoine, ne se foucioit que de  
 sollastrer, aller à la chassie, piquer cheuaux, & quelque-  
 fois passer son temps sur la marine, sans que nulle pas-  
 sion ou empeschemēt luy ostast ses plaisirs, ou lui feist  
 aucun destourbiér à ses aises. Il ne luy restoit rié plus  
 pour le bienheurer, que de ne tomber iamais és laz  
 & prison d'Amour, d'autāt qu'il me semble que la ieu-  
 nesse auroit le comble de felicité avec sa gaillardise, si  
 ceste bestie & aueuglement ne luy estoit offert pour  
 obstacle. Mais d'autant qu'il n'y a rié en ce monde qui  
 ait heur continuel, & qu'il faut que les hōmes sentent  
 les causes pourquoy ils sont au monde, à sçauoir les an-  
 goisses & trauaux qu'ils souffrent d'heure à autre, ie  
 croy que tout ainsi que l'auarice est vice propre pour  
 tourmenter l'esprit des vieillards, que l'amour aussi est  
 l'impresion de fascherie, que nature a semé au cœur  
 des jeunes, afin de leur amortir leur galantise trop gail-  
 larde, & les faire refuer outre saison, deuenir chenus  
 auāt le temps. Et tout ainsi que la gelée chassie la trop  
 soudaine sortie des fleurs en certains arbres, ceste fol-  
 le passion aussi reprime l'effort de l'adolescence. Estāt  
 quelquefois besoing qu'un jeune homme soit amou-  
 reux, à celle fin qu'il apprenne la courtoisie en estant  
 serf & esclau de telle, qui peut estre luy est inegale,  
 & à laquelle il pourroit commander. Te dy cecy à cau-  
 se de plusieurs, qui estans issus de grand & noble lieu,  
 n'ont desdaigné d'aimer des filles de plus basse estoffe  
 cōme feist ce Luchin, & d'autres plus outrez & moins  
 sages les espousent, à leur grand danger bien souuent:  
 & tous-jours presque pour en estre mocquez de tous  
 ceux qui les cognoissent, ainsi que lon list de ce grand  
 & renommé Prince Henry huictiesme du nom, Roy  
 d'Angleterre, auquel tout terroir estoit bon: & qui ne  
 desdaignoit de faire porter le nom de Royne d'une si  
 belle & florissante Isle à quelque dame que ce fust.

Mais

Mais laissans le propos de ce Prince iusques à vne au-  
 tre fois: reprenons nos brisées, & empoignōs Luchin,  
 qui entre ses compagnons & jouyssant des aises que  
 peut inuenter la ieunesse, deuint extremement amou-  
 reux d'une pauure fille, mais belle par excellence. Or  
 quoy qu'il fust si honneste & gentil, que facilement il  
 eust acquis la grace de quelque Damoiselle avec son  
 honneste seruice, si est-ce que l'Amour (qui n'est du na-  
 turel des hommes) sans respecter race ny grâdeur, luy  
 ferma les yeux à l'endroit de toutes autres, & le priua  
 d'affection pour se captiuer en lieu qui luy fust pareil,  
 afin de triompher sur luy avec l'obiect d'une pauure  
 & simple femmelette, le nom de laquelle estoit aussi  
 illustre comme la maison de son origine, ne portant  
 point de ces superbes noms de Camille ou Lucreffe,  
 qui semblēt faire luyre la mesme chasteté au corps de  
 quelque courtoisane publique, ains se nommoit Iāni-  
 quette, aagée enuirō de quinze à seize ans, & qui estoit  
 autant chaste & pudique, comme belle: ne se fouciāt  
 d'autre chose que de seruir ses parens, & trauailler  
 tous les jours pour le soustenement de leur vie. La  
 simple veuē de Iāniquette gaigna plus sur le cœur  
 de Luchin que n'aoyent peu faire encor les fardz  
 vermillonnez de toutes les Damoiselles Geneuoises,  
 estant peint au visage de ceste fille vne modestie souz  
 l'attrait de ceste grand beauté, de laquelle elle ne fai-  
 soit point parade, comme font plusieurs folles, & esuē-  
 tées, comme si vn don si precieux ne leur estoit donné  
 de Dieu, que pour seruir d'amorces de peché. L'heri-  
 tier de Viualdo donc ayant senty l'effort du trait d'a-  
 mour, en lieu de rebouter ceste premiere pointure,  
 & de chercher soudaine guerison à telle playe par l'ap-  
 pareil d'une gentille retraite, il se lança tellemēt dans  
 les abismes de ceste captiuité, qu'il n'estoit jour au mō-  
 de qu'il ne passast vn infinité de fois par deuāt la mai-  
 son de

sonde de la chaste Iannique, laquelle si quelquefois il voyoit sur la porte, il saluoit avec autant d'humilité que si c'eust esté vne des plus illustres Dames de la seigneurie, & l'auoit en plus grande reuerence que non pas les femmes des Fregoses, Dories ou Adernes, les plus puiffans de leur Republique.

Mais la fillette qui ne sçauoit q'c'estoit q' d'amourai schement, & qui se hontoit qu'vn tel Gentilhomme & si puiffant que Luchin la saluast, rougissant comme vne rose le matin fraischemét espanié, luy rendoit son salut le plus humblement qu'il luy estoit possible, dequoy Luchin estoit plus content, que si la Royne des Espaignes luy eust fait pareille faueur. Mais dequoy lui seruoit se chatouiller ainſy, veu que tout cela n'estoit qu'adiouster vn peu d'eau sur le brasier du forgeron, laquelle enflamme d'auantage, & donne force au feu? Car d'autant plus l'adoleſcent voyoit s'amie, & moins elle se soucioit de ses œillades, & luy augmentoit son affection, & donnoit accroissemét à ses desirs. Et quoy que la fille ne fust des mieux abillées de son voisinage, si l'eust le jeune transporté plus aimée ainſy, que toutes autres autant parées, que iamais fut la brune Egyptienne, pour complaire au Romain Marc Anthonie. Iannique voyant que Luchin faisoit si souuent la ronde par deuant sa porte, ne sçauoit que penser : à la fin nature qui apprend les plus rudes à cognoistre que c'est que d'Amour, luy feist aussy cognoistre que l'occafion d'vne telle pourmenade, & les saluts reiterez tous les jours, n'estoient qu'autant de pieges, & filets que ce jouenceau tendoit pour la redre pitoyable à sa volété. Et ce qui plus luy feist cognoistre, fut qu'vn iour il s'arresta en la rue, faignant de tenir long propos avec vn sien amy, & ce pendant toutesfois il ne tira iamais l'œil de dessus sa Iannique. Ce que voyât vne de ses compaignes, qui besugnoit à l'esguille avec elle,

le, luy dist. Je pense que ce Gentilhomme te veult tout engloutir par ses regardz, & amoureuses œillades. Je ne sçay que c'est, dist Iannique, mais tous les iours il passe par deuant nostre huis, & me salué aussy priuément comme si j'estois de la plus grad maison de Genes. C'est dommage respond l'autre, que tu ne sois de lieu tel que luy, car à ce que ie vois il est extrêmement amoureux de ta beauté, & m'asseuré qu'il n'est rien en ce monde, qu'il ne feist pour auoir ton accointance. Ia à Dieu ne plaise dist la chaste fille, que ny sa beauté, grandeur ou richesse change mon cœur, & qu'il se vâteny autre de gagner autre cas sur moy que ce qu'vne fille de bien doit ottroyer à l'homme, qui est le salut, lors qu'elle est saluée. Vrayement dist l'autre, tu es heureuse, qu'vn tel homme te porte amitié, & peu discrete d'en faire si peu de cas : il en y a de plus grandes que toy qui ne seroyent pas si mal apprises. Et ne faut pas tant te glorifier en ta beauté, veu qu'il en y a d'aussy belles en ceste ville, qui estans si bien aimées, seroyent bien mariées de refuser vn tel present. Il ne me chaut replique la fille aimée, si les plus grandes s'estimeroyent heureuses qu'il les aimast, d'autât que ce seroit bille pareille : mais ie ne veux faire si bô marché de mon honneur, que l'opinion d'autruy me le face mettre en vente. Quant à ma beauté, elle est telle qu'il plaist à Dieu : tant y a que l'aymeroye mieux estre la plus laide de la terre avec le renom de chasteté, que belle sur toutes les belles, portant le tiltre d'vne esuétée & fille peu sage. Et qu'auons nous qui nous doie estre plus cher ny precieux que la renommée? Ignorez vous que la vierge perdant le nom de pucelle est semblable à vn fruit trop manié, lequel se noircist, & deuiet si laid, que puis apres on a horreur de le servir sur les tables : il vaut mieux viure sans nom, que porter le bruit d'vne femme que tout le monde cog-

noïsse, veu que celle qui est cogneüe de plusieurs, estât de tel calibre que je suis, ne peut faire guere grâd parade de sa chasteté. Ne vous fâchez point cõtre moy, dist l'autre, car ce que j'en ay dit, n'est pas pour vous inciter à mal faire, ny conseiller à obeir à la volonté de cest amant, ains pour sentir ce que vous en diriez, & louë grandement vostre aduis, & deliberation, priant Dieu qu'il vous donne la grace de continuer en ce bõ vouloir. Ainsi soit il, replique Ianniquette, & de ma part, selon ma puissance ie me gouverneray si bien & sagement, que Luchin n'aura point moyen de me donner de grandes alarmes. A quoy certes elle ne faillit pas, pource que de lá en auant elle ne se laissoit guere plus voir, se tenant close & fermée, chez ses parés, sortant peu ou point en la rue, donnât exemple à ces coureuses, & fai-neantes, lesquelles ne peüüct donner vn poict d'esguille, q̄ ce ne soit sus vne porte, se presentâs en place, afin de tenir bon en caquet à chascun qui passe, comme si elles estoÿét la posées pour le passietemps de la jeunesse. C'est en quoy les meres & gouvernâtes des filles doyuent aduïser de pres, & ne lascher pas tât la bride à ceste ieunesse qui a la folie liée au dos, & laquelle il faut chastier, & chasser avec la verge. Elles scauent bien que tel aage c'est vne beste fort mal aisée & difficile à dompter, & que les plus sages bien souuent ont eu grand affaire à la manier à leur aïse, & à refrenner les ardeurs vehementes de sa gaillardise. C'est vn gage de grand pris qu'une vierge, mais aussy est ce vn vaisseau fort fragile, & aisé à casser: les pieces duquel estans violées, ne sont plus d'aucun proufit: & pource les meres soigneuses de leur honneur, y tiendront l'œil dessus, & aïmeront mieux auoir des filles simples, & non tant subtiles que des rusées & trop babillardes, d'autant que l'obeïssance les apprendra à viure biẽ en meſnage, & se maintenir honnestement. C'est ce que

ce bon

ce bon & sage Empereur Marc Aurele deteste en vne fille & femme, que de la voir parler à part avec les hommes, & de se tenir sur les portes, & en lieu où lon les puisse ainsi caresser: d'autant dit il, que les Dames de grande maison ne peuuent conseruer la reputation de leur honneur, sinon en se tenant separées des grandes compagnies: & de tant plus elles sont colloquées en grandeur, tant moins ont elles de licence d'aller vagabondes, & de tenir le caquet es rues & aux festes avec & parmy la compagnie des hommes. Aussi, à dire le vray, vne femme mal nômée, ne deuroit iamais auoir prins naissance, tant elle porte de deshonneur & tort à toute vne famille. Mais c'est assez s'esgarer de propos, & laisser l'histoire de nostre amoureux, neantmoins je m'estoye transporté en cecy, pource que je voy que ceste cy est vne des fautes les plus grandes, & de laquelle sort le plus de scandales, sans que lon en tienne compte, comme si c'estoit quelque chose legere: mais nostre Ianniquette croyoit bien le contraire, & cognoïssoit que les filles qui prennent plaisir à ocillader les hommes, & leur tenir le bec à toutes heures, à peine eschappent elles sans, ou bien faire quelque grande faute, ou à tout le moins en donner le soupçon, & faire parler à leur desauantage. Et voila pourquoy elle se tenoit enfermée: & si quelquefois, comme il aduient, son Luchin suruenoit à l'improuïste, & la saluoit elle tenoit les yeux bas sur sa besongne, saignant de ne voir celuy qu'elle ne vouloit plus voir, pource qu'elle scauoit bien qu'une telle douceur couuoit vne grande amertume souz son plaisir masque: & se souciant peu ou point des soupïrs de son amât, elle s'amusoit seulement à parler avec ses cõpagnes de ses menues affaires, laissant Luchin aussi estõné de ses façons hagardees, comme au cõmencemēt il estoit joyeux lors qu'elle le regardoit de bon œil. D'autres-fois le voyât venir, elle se re-

se retiroit aussy soudain en sa maison, comme si elle eust veu quelque beste cruelle & farouche. Luchin tousfois ne perdoit cœur, ains se promettoit qu'à la longue ceste rigueur se conuertiroit en plus ferme amitié : & que les choses legerement gagnées nous viennent quand & quand à contrecœur, la ou celles qui nous donnent peine à la poursuite, lors que nous en venons à bout, redoublent le plaisir par la souuenance du mal passé : l'esperance donc nourrissant le cœur de ce jeune homme, luy faisoit continuer ses courses & saluts : & quelquefois l'ehardissoit, iusques à tenir propos avec s'amie : mais telz, qui quoy que fust sent guidez de l'Amour, estoient neantmoins priuez de toute gaillardise amoureuse : elle ne respondant rien à propos, & luy n'osant dire tout ce qu'il eust bié voulu, à cause de celles qui estoient touf-jours en la compagnie de s'amie.

Or est la coustume entre les Geneuois, & presque par toute prouince, que les jeunes hommes ayàs quelques bouquets de fleurs, & sur tout en temps que les fleurs ne se trouuent guere, passans par les rues, & trouuans leurs favorites, de leur en faire present, sans que personne trouue mauuaise ceste façon de faire : & la fille encor en recompense, si elle a des fleurs à la main, ou au sein, en fera present reciproque à son seruiteur. Luchin qui estoit enflammé de tant plus, comme il n'auoit encor peu declarer son affection & tourment à sa Dame, vn jour de bon heur rencontra Iannique seule, s'il fut joyeux, vous le pouuez iuger, qui auez quelquefois senty pareilles douleurs, & auez experimété quel est le mal qu'endure vn malade qui n'ose declarer sa maladie, ny demander remedes propres pour son allegemét, il auoit par cas vn bouquet d'œillets, quoi que ce fust en'uyer & hors de saison, & pour ce s'approchant de sa guerriere, aussy honteux qu'une simple

simple pucelle, luy commença vser de tel langage : Est-il possible qu'une telle beauté que la vostre soit accompagnée de si grande rigueur & cruauté, que de n'auoir jamais voulu cognoistre par mes signes extérieurs, la passion qui se couue dans mon cœur, & qui manifestée au visage, ne peut estre que n'ayez cogneu à quoy tendoyent les œillades que mon cœur vous enuoyoit, afin de se declarer vostre, & vous monstrer la puissance que l'amour vous a donné sur moy, qui vous suis tant affectionné seruiteur, qu'il n'est chose tant soit elle difficile, que ie ne face pour vous obeir ? Ce n'est pas à moy, Monsieur, respond la fille, à qui il faut tenir ce lágage, & de qui vn tel que vous se doit amouraischer. Il n'est pas bien seant à fille de tel lieu que moy, & qui ne peut aspirer à si haut mariage que vous, de sçauoir que c'est que d'estre amoureux. Pource vous prie me laisser en paix, & ne parlez plus de chose ou vous ne gagnerez rien, & qui ne vous est pas beaucoup honorable. Quoy m'amie dit Luchin, vous semble-je indigne que vous me caressiez, & mal propre pour vous faire seruiteur ? Et l'vn & l'autre, dist elle : car ie ne peux ny doy caresser homme que celuy que mes parens me donneront pour espoux : & vous n'estes pas homme de si peu d'effect, que vostre grandeur se doie tant abaisser, que de vous dire ny amy ny seruiteur d'une si pauvre fille. Mais il me plaît de vous aimer, respond Luchin, & suis contét d'espaller le trop qui est en moy avec le peu que vous dites estre en vous. Cela ne se peut faire, replique la fille : neantmoins ie vous mercié de ce qu'il vous plaist me faire l'honneur de m'aimer : & vous supplie changer ceste affectiō en quelque chose moindre, & la departir à quelque autre, qui le cognoistra mieux q'ie ne sçauoie faire, aussy n'ay-je point delibéré de suyure vostre conseil en forte quelconque. Dieu y pouruira, dist Luchin, mais ie vous prie prendre



dre ce bouquet pour l'amour de moy, & en souuenan ce que ie suis tel enuers vo<sup>9</sup>, que jamais il ne sera iour de ma vie que vous n'ayez puissance de me commander, & qui m'estimeroye le plus heureux de ceste cité, s'il vous plaisoit m'accepter pour amy, & fauoriser cōme celuy qui vous seroit le plus agreable. Grād mercy, monsieur, de voz presens, ils sont certes de trop grand pris & consequence. Ie vous prie allez les offrir en autre lieu: car ce n'efficy qu'on entend vostre langage. Ce disant, elle se retire en sa maison, & fermela porte au nez à son harengueur, lequel fut bien estonné lors, & luy sembloit estre tombé des nues, ou que ce fust vn fantosme que ce qui luy estoit aduenu. A la fin, ne scachant plus que faire, s'en alla chez soy tout plein de soucy, & fascherie, ne faisant que fantaltiquer des Chimeres en l'air, & pēser les moyēs de gagner ceste fille qui estoit plus dure à ployer que les rochers & escueils les plus durs qui soyent en la coste de Genes. Il l'eust volontiers espoulee: mais il se voyoit esclairé de ses parens, qui n'eussent jamais souffert ceste alliance: & s'ils se fussent apperceuz qu'il eust eu desir de ce faire, plustoit eussent ilz fait perdre la fille, afin qu'à jamais la memoire en fust perdue: Et aussy que de soy il aimoit la grādeur, & souhaitoit la seule iouissance de Ianniquette, pour se vanter d'auoir le premier cueilly vn fruiēt si beau que celuy qui n'en auoit guere de pareille en toute la riuere spacieuse de Genes.

A la fin il s'aduise que Ianniquette estoit pauvre, & que ses parēs estoiet assez necessiteux, & qu'il n'y auoit place si forte ou tenable fust elle, qui ne s'ouuirit, pour ueu que l'argent y peust donner atteinte: A ceste cause il conclud de luy enuoyer des messages, & avec & sans presens, afin de l'attirer en quelque sorte que ce fust à faire son plaisir. Il y auoit vne voisine qui hatoit chez la fille, & en qui Ianniquette se fioit assez: à ceste

cy s'accoste Luchin, & fait tant par ses belles paroles, & quelque ducat qui marcha en campagne, qu'elle luy promet de tenter le gué, & voir si la fille seroit aussy vaillante contre ses raisons que contre les assaux que luy auoit desia donné l'amoureux. Lequel dist à ceste voisine qu'elle ne luy espargnast rien par ses promesses, & qu'il n'estoit or ny argent qu'il n'y employast, pourueu qu'il en jouist. En somme, si elle craignoit que le vêtre luy creust, il luy promettoit de la marier, & luy donner mille ducatz pour son douaire. La bonne voisine, quoy que ne fēsit point mestier d'estre mesfager d'amours, & qu'elle aimast assez la chasteté des filles: si est ce qu'oyant parler l'Amant d'une si belle somme, & sachant la difette de Ianniquette, promist d'y employer son conseil, & de faire tant par ses menées, que la fille succomberoit au faix, & ne seroit deormais si retiue aux prieres de son amy. Mais elle fut biē trompée: car ny les promesses, ny les presens ne la peurent onc esmouuoir, non la harāgue de sa voisine, qui luy parla en ceste sorte: ¶ Tu vois, ma fille, l'estat de vostre maison, laquelle encor qu'ait esté quelquefois honnestemēt riche, & neantmoins tellement descheuē que tes parens n'ont presque moyē aucun de te pouuoir ainsi que tu merites. Ie suis marrie de voir vne telle & si grāde beauté estre ainsi sollicitée de plusieurs pour t'auoir à femme & que pas vn de ceux qui te demādent, n'a plus d'esgard à ta vertu qu'à la richesse: si biē que sachās le peu de fons q̄ vous auez, ils s'en vont cōme si quelque maladie contagieuse auoit infecté vostre maison. Mais si tu me veux croire, & tout pour tō prouffit, ie te mōstreray le chemin de te cheuir honnestement & richemēt sans interesser les biēs trop mediocres de tō pere. La fille s'enquiert de la vieille, le moyen comme cela se pourroit faire, esperant d'ouyr autre chose que ce qu'elle lui conseilla. Peut estre que de

que de prime face, dist la vieille, vous ferez esbahie de ce que vous diray, comme chose peu conuenable à m'age, & qui est outre ma coustume & façon de vie : si est ce que si vostre proufit vous est à soucy, vous verrez que ce que ie dy ne scauroit guere vous preiudicier. J'ay ouy dire à ie ne sçay qui, qu'il y a vn jeune homme en ceste ville qui est extremement amoureux de vous, & qui n'esparneroit chose aucune pour acquerir vostre bonne grace : de sorte que si vouliez luy complaire, lon m'a assuree qu'il vous mariroit bien & richement. Il me semble qu'une faute secrettement faite est à demi pardonnée, & que pour vne fois lon ne fait pas coustume de faillir : Par ainsi, sans meilleur conseil, ie seroye d'aduis que luy ottroyez la demande, attendant que le temps vous despesche de luy, apres auoir jouy de ses richesses. Ah ! ma mere, dist la fille, que vostre conseil est preiudiciable à l'honneur souz le masque & couuerture d'un vilain proufit. Ie ne peux faire ce que vous dites, d'autant que si j'eusse voulu satisfaire à la volonté de celuy que me parlez, & qui vous a seduite ou faite corrompre, j'aymeroye mieux que ce fust d'une fraîche & libre amitié, & pour le seul respect de ses bonnes graces, que non pas souz le voile d'un mariage plus meschant que bien hasty. Aussi comment seroit il possible, que si le Gétillhomme pour qui vous parlez auoit eu de moy ce qu'il en desire, & eust cueilly la fleur de ma virginité, que ie peusse puis apres porter quelque amitié à un mary gaigné avec telles erreurs ? Certes s'il gaignoit ce point sur moy, iamais autre ne se vanteroit d'auoir puissance sur mon honneur. Car j'ay ouy dire qu'il n'est iamais que les filles n'aiment & cherissent ceux qui ont eu tel gage d'elles, que la despouille de leur virginité. Au reste, ne parlons plus de ces folies, & ne permettez qu'ayant vescu iusques icy sans blasme, vous commencez à present à porter le

ciltre

tiltre de Maquerelle. Vous jurant que n'estoit l'honneur que i'ay jusques icy cogneue en vous, ie reciteroye ceste vostre harangue à tel qui le vous reprocheroit en bonne compagnie. Cessez donc de poursuiure vn si mauuais commencement, & vous contentez que ie vous pardonne ceste faute, avec protestation de ne renchoir plus en mesme peché. La bonne femme qui n'estoit pas si subtile en cest art, comme celles qui ont fait mestier toute leur vie de Darioletter & corrompre la jeunesse, ne sceut plus que luy repliquer, sinon qu'elle la pria de luy pardonner, & que ce qu'elle en auoit dit estoit seulement pour la compasfion qu'elle auoit de la voir pauvre & sans moyen en vne si grande beauté. Ainsi s'en alla la messagere de Luchin, avec sa courte honte, & sans prouffit aucun, porter les nouvelles de tel refus au jeune amant, qui voyant cecy fut en danger de tomber fort malade, tant il fut surpris de tristesse & estonnement : Il alloit ores d'un costé, tantost d'un autre, passer sa melancolie, esperant par ce moyé oublier ceste fantasie, mais lors qu'il estoit seul, il se voyoit assailly plus viuement de l'amour, & pensant arracher la memoire de s'amie hors de son cœur, il voyoit planter plus profondement les racines. Aussi n'est ce pas peu de chose que d'aymer vn ou deux ans, & continuer à poursuyure sans auoir autre chose que le vent d'une vaine esperance, laquelle poussant l'esprit, fait que le refus apparent semble vne faueur blandissante & vn mot rigoureux porte la face d'une allichante careffe, jusque à ce que le desespoir met fin à ceste attente, & que celuy qui se pensoit bien aymé se voit getter hors & d'esperance & de faueur. Les campagnes steriles d'empres de Genes, n'estoyent assez suffisantes pour tenir les pensées & vagues desseins de Luchin, soy compleignant de la rudesse de sa dame, & du peu de respect qu'elle auoit à celuy qui la prioit a-

uec telle instance: accusant par mesme moyen l'amour qui au euglemét l'auoit precipité en ceste fantasie, sans luy donner le moyen de s'en depestrer. Mais il falloit en ce qu'il ne s'en prenoit à sa propre simplicité, & ne chastoit son peu d'esprit de s'assubiectir à ce que l'homesage doit gouverner en son ame, qui sont les sensuels appetitz, lesquels doyent seruir de serfs & esclaves au siege de nostre raison. La nuict il resembloit vn loup-garou, se promenant tantoist par vne chambre, puis souz la frescheur de quelque treille dans les iardins au serain de la Lune, souhaitant que cest astre par sa moiteur refroidist du tout ses vehementes ardeurs, lesquelles il pensoit luy proceder de quelque fatale neccessité, & que ce fust hors de sa puissance ausly bié de s'en oster, comme de son bon gré il s'y estoit lácé sans conseil ne preuoyance, ne iugeant point qu'il est plus difficile se retirer d'vn peril, que d'y tomber, & que les maladies sont plus soudaines que la guerison n'en est hastiue. ¶ C'estoit plaisir & pitié ensemble de l'ouyr se plaindre de son desastre, & de parler ores en colere, soudain avec prieres à sa dame absente. Vne fois il accusoit son peu de cœur d'aymer en si bas lieu, & de se soucier d'vne femme, quelle que ce soit, laquelle se glorifiant en quelque beauté peu durable, mesprise le trop d'humilité d'vn requerant, disant que c'est grand bestise à l'homme de se rendre subiect à celle qui n'est faite que pour le seruir & pourfuyure vn subiect de telle imperfection que la femme. Tout soudain il s'accusoit côme ayant blasphemé contre vn si noble sexe. Et que c'estoit sa trop grande lourderie qui le rendoit ainsi desdaigné: que les hommes de bon esprit estoyét caresez d'autre sorte qu'il ne se voyoit receu de sa maistrresse: veu qu'il n'est femme tant soit elle simple, qui n'ait quelque cognoissance de ce que lon doit de faueur ou disgrâce à celui qui leur fait l'amour. A la

fin il

fin il se mettoit à fantasier mille discours sur les louanges de la vertu trop grande de sa cruelle, l'estimant le parangon des filles de son aage, & digne d'estre sortie de plus grand lieu, afin que la noblesse donnast encor plus de lustre à ce cœur si chaste, & éprit indomtable. Bien est vray que ne la desirant que pour amye, il eust voulu qu'elle n'eust pas esté si constante & ferme en ses opinions de telle chasteré, car telles perfections sont requises en celles qu'on choisist pour espouses, & s'amusoit quelque-fois tellement en ses contemplations que l'aube le surprénoit faisant ces discours, lesquels il auoit commencez au leuer de la claire Lune. Vn soir entre autres, ou plus libre d'esprit, ou peut estre plus hors de soy pour trop s'ôger en ce qu'il deuoit oublier, il print vn Luc, duquel il jouoit fort bien, & s'asseyant en vn petit cabinet fait de joffemins, & le bas tout en uironné de Mirtes, se mist à jouer ceste chason, y meslant la voix, avec infinité de souspirs, tesmoins de sa peine, & vrais indices de sa passion, de laquelle chanson il auoit eu la copie d'vn Poète de son temps, qui seru de mesme glauiue, & blessé d'vn pareil traict, l'auoit composée durant ses plus grandes angoisses, & lors qu'il experimentoit la rudesse de sa Dame.

## CHANSON DE LVCHIN.

*Avec l'espoir**Plus ne peux voir**L'effect de mon contentement,**Et plus mon cœur**N'espere l'heur**D'auoir vn iour allegement,**Dont ie vis sans pouuoir mouuir,**Puis qu'aucun ne vient secourir**Mon ame en si fascheux tourment.*

Le desirer

C'est empirer

La playe que querir pretens:

Mais ce desir

N'est qu'un plaisir,

Qui ne dure que peu de temps.

Je n'ay moyen, las ! ie le sçay,

De paracheuer mon essay,

Et moins encore m'y attens.

O dur destin !

Qui de ma fin

Es l'approche & l'esloignement:

Pourquoy la mort

N'a fait accord

Auec toy si soudainement,

Comme j'ay perdu le moyen

D'auoir ce tant desiré bien,

Qui causast mon contentement.

Vn autre aura

Et iouyra

De l'heur de ma grand' loyauté.

Ie languiray

Et souffriray

Les effaitz de la cruauté

De celle qui vaincre m'a peu:

Mais contenter au moins n'a sceu

Ce que meritoit ma bonté.

Or reietté

Puis qu'ay esté,

Et que point ne suis satisfait:

Puis que mon cœur

De sa

De sa langueur

N'a que le tourment en effect

Retirer de l'amour me faut:

Ainsy sentir autre defaut

Auant qu'estre du tout defait,

Las ! ie ne puis,

Et si ne suis

Si libre en mon affection,

Que de laisser

Et me laisser

De l'amoureuse passion:

Ie ne le puis, & si le veux:

Puis ie le veux, & si ne peux,

Ayez de moy compassion.

Las plaignez moy

Vous qui par soy

Et loyaux d'aise iouysez.

Voyez quel droit

Mon cœur reçoit

Pour l'ouyr, & puis rechassez

De moy tout desir d'amitié,

Pour l'effect de celle pitié,

Qui cause que me caressez.

Mon cœur attens

Cest heur du temps

Que ta douleur il chassera.

Tout à son cours,

Et en amours

Vn mesme fait ne durera.

Vn iour pour suyuy tu seras,

Et alors tu refuseras

kk 3

Celle

*Celle qui tourmenté l'aura.*

*C'est le confort*

*Et seul support*

*De ce mien trop cruel tourment.*

*Là ie me pais*

*D'aïse & de paix,*

*Et nourry mon contentement,*

*Puis que l'effior m'a tant deceu,*

*Et qu'en aimant n'ay rien receu*

*Qui me donnast allegement.*

¶ Ayant finy ce chant, il luy sembla aduis que toutes les premieres apprehensions de sa rage amoureuse furent esteintes, & que la Musique seruiſt à reprimer les ardeurs d'amour, comme lō dit qu'elle fait à l'endroit de ceux qui sont ferus des serpés que son nomme Tarantes, qui fut cause qu'il recommença son jeu, mais à la fin il sentit renouueller ses playes, pour ce quittant & instrument & chanson, s'alla reposer, esperant que le liēt dōneroit quelque resalche à ses fantasies, & que ce qu'en veillant le tourmentoit, luy donneroit à tout le moins dormât quelque fantosme d'aïse. Plaisir assez maigre: mais ceux qui aimēt semblēt les petits enfans, léquels lō appaïse, lors qu'ils pleurēt, de peu de chose.

¶ Durant que Luchin estoit ainſy ſolitaire, & que content de se pourmener en sa maison, il n'alloit plus faire la ronde à l'entour du logis de s'amie, aduint que les parens de Ianniquette marierēt leur fille à vn ieune Barquerot, qui faisoit quelque peu de trafic sur la riuere de Genes. Et qui avec quelque vaisseau, se mesloit de porter les marchans d'un costé & d'autre, allant à leur marchandise. Cecy n'empescha point que Luchin ne suyuiſt tous-jours ses erres, & ne fust autāt ou plus amoureux de sa belle aduersaire que iamais, esperant

esperant y donner attainte, puis qu'elle auoit couuerture pour voiler la faute qu'il pourroit cōmettre iouïſſant de son desir. Mais ce fut à recommencer: car celle qui n'auoit voulu escouter l'amant lors qu'elle estoit en sa liberté, fut encor plus entiere en son opinion, estant assubiectie à vn mary, auquel elle deuoit & foy, & obeïſſance. Et Luchin auoit beau l'acoster pour estre le mary de la belle fort priuē & familier du gentil homme amoureux, si n'en auoit il rien que la parole, laquelle n'eust ofé luy denier à cause que le mary respectant ce jeune seigneur, ne trouuoit point mauuais que sa femme luy viſt de ceste courtoisie, laquelle auſſy estoit si sage, que se fiant en Dieu, & s'arrestant en sa deliberation de viure chaste & sans diffame, tint tous-jours secret à son espoux le peu de respect que le Vivalde luy portoit, qui ne faisoit conscience de luy importuner sa partie. Aprenez icy eſuentées & peu constantes Dames, qui pour couurir vostre foiblesse mettez des tintamares es testes de voz marys avec vos raportz sans substance, aprenez à vous taire, & soyez plus chastes que babillardes: & fortes, que querelleuses. Cependant que Luchin employoit son temps en ces folies de l'amour, ses parens qui ne ſçauoyent rien des affaires de Ianniquette, ny de son mariage, assurez de l'estroite & vehemente amitié que luy portoit leur enfant, se doutèrent qu'il ne feit le sot. Et contractast mariage avec elle. Ils eussent bien peu y obuiuer, & empescher, par la loy: mais cest enfant leur estoit si cher, & craignoyent tant le ſaſcher que pluſtoſt ilz eussent enduré ce mariage, que moleſter Luchin. Lequel auſſy si eust esté aſſeuré de leur volenté, n'eust tant demeuré ſans paruenir à son desir par le ſainct lien de la conionction qui se fait en la couche ſans macule. Ses parens donc vn jour l'appellent, & luy remonſtrent que deſormais il est temps de penser plus loing que

les folies de jeunesse, & que quoy qu'ils n'eussent pas grande occasion de l'accuser de ses desbauches, si est ce qu'ilz sçauoyent bien qu'il s'amusoit à des choses qui ne luy pourroyent tourner à honneur ny prouit. Pource l'admonnestoyent de prendre party, & se mettre en mariage, afin que ceste charge & soucy le detournassent de ce à quoy l'oïsuete le femonnoit. Le jeune homme qui entendoit à demy mot à quoy ses parens tendoyent, ne leur respondit que paroles de douceur & obeissance, leur remonstrant que s'il auoit fait le follatre, c'estoit ne pensant point leur faire grâd desplaisir, au reste qu'il estoit prest à prendre tout tel party qu'il leur viédroit à gré, s'asseurant qu'ils ne luy choisiroyent fille, qui ne fust de tel calibre & maison qui fust pour son auantage, & soustien de leur famille.

Les parens qui ne pensoyent point auoir si bonne responce de l'amant, furent fort satisfaitz & contés de telle modestie, & perdirent toute la mauuaise opinion qu'ilz auoyent conceüe de luy touchant ses folles amours: à ceste cause pourchassent tant & si bien qu'ilz le marient bien & richement, & au grand plaisir de Ianniquette, qui pensoit par ce moyen estre deliurée de ce vis & opiniastre poursuyuant. Mais ceste liaison avec vne femme, quelque belle & hōneste que fust, ne peut encor tant gagner sur Luchin, qu'il ne frequen-tast la maison du barquerot & ne sollicitast sa chaste épouse, de quoy sa femme estoit fort mal contente, nō qu'elle se doutast que l'autre luy fait tort de ce que Luchin luy deuoit sans le donner ailleurs, estant assurée par le bruit commun de la grande & esmerueillable chasteté de ceste jeune femme, mais estoit marrie que Luchin ne se retireroit d'une emprise ou il gaignoit si peu, & qu'il causoit ne sçay quel refroidissement en leur couche. Veü qu'il n'y a rien qui plus nuise à l'amitié de deux parties en mariage, qu'une folle affection portée

portée à autre, & vn transport de pensée hors la maison qui deust tenir enclos aussy bien les affections du cœur, comme elle couure les corps. L'homme qui cherche party, ayant chez soy de quoy se contenter outre le peché, qu'il commet, donne souuēt occasion à la femme de l'imiter, & luy planter de belle & riche rameure sur le front, & vne perpetuelle infamie en la maison & race qui ne s'estaint pas avec l'eau cōme le feu, ains court par la bouche de tous. Ceste jeune damoy-selle donc remonstrant à Viualdo le mauuais bruit qui couroit de luy par tout Genes, & que les enfans allo-yent à la moultarde de la trop grâde hantise qu'il auoit chez ce pauvre marinier: qu'il faisoit grâd' tort à ceste honeste femme d'ainsy la poursuyure, veü les sinistres paroles qu'on en disoit, & que quelque chaste qu'elle fust, si ne pouuoit il garder les mesdisans de luy donner le nom de peu honneste, & tout autre d'en penser ce que bon luy en sembleroit. Le suppliant luy faire tant de bien de se deporter de telle frequentation, afin qu'on ne pensast qu'il y eust quelque mauuais mesnage en leur maison. A quoy il respond que l'amitié qu'il portoit à Ianniquette n'estoit point telle qu'elle pensoit, & que voyrement il luy portoit affection, nō telle qui peult preiudicier à ce qu'il deuoit de respect à son espouse, iurant & protestât que Ianniquette estoit l'une des plus femmes de bien qu'il eust cogneu de sa vie. Au reste que l'ayant aimée, il ne pouuoit si tost oublier ses premieres apprehensions, que le temps y mettroit fin, & tout comme il esperoit bien tost, la priant de sa part netrouuer estrange s'il hantoit ceste maison, veü qu'il se trouuoit tout consolé, & refouy le jour qu'il parloit à ceste femme. Qu'il ne se soucioit point du parler de personne, ayant la conscience nette, & qu'aussy la langue du mesdisant ne peut tacher le renom d'une personne qui n'a tache qu'on puisse repré-

dre sur elle : en femme que tout cecy ne pourroit en rien empescher ny leur mutuelle affection maritable, ny la diligence de l'un ou l'autre à se soigner du bien, & accroistre ce que les parens leur laissoyent entre les mains. Avec ce gracieux proposil contenta sa femme, & luy ferma la bouche de telle sorte, qu'onques puis elle ne luy en osa faire la moindre querelle: aussy veit elle bié tost apres la fin de telle poursuite. Aduint que le mary de Ianniquette, faisant voile en Sardaigne, fut pris sur mer par quelques Corsaires Chrestiens; à la fin rendu prisonnier à Callari. Dequoy la femme fort marrie & estonnée, comme se voyant sans appuy, & chargée de troupe de petitz enfans, & n'ayant moyen de les nourrir, d'autant qu'ils viuoyent du jour à la journée du trauail & diligence du pauvre marinier. Et le pis estoit qu'il aduint si grand cherté de viures à Genes, que le sac du bled ne se védoit rien moins que de neuf Ducats. C'est en ceste necessité que le cœur commença à faillir à Ianniquette, & se voit au desespoir, tant pour ne pouuoir racheter son mary, que n'auoir dequoy alimenter ses petitz enfans, qui crioyét à la faim apres elle. Or ce cœur que la poursuite importune de Luchin ne peut esbranler durant les ardeurs des flammes d'amour, & les grâdes promesses, & presens offerts à la belle, ne sceurent oster de sa constance, est maintenant vaincu de soy mesme, & sans poursuyuant ny requerant, Ianniquette delibere de se donner en proye à celny qu'elle sçauoit l'auoir tant & si longuement desirée. Puis honteuse de sa misere, & de ce qu'il failloit qu'elle allast s'humilier à celuy que si souuent elle auoit mesprisé, elle oublioit aussy tost ceste delibération comme elle l'auoit forgée en sa teste, & s'arrestoit de plustost mourir que de faire vne faute si lourde. Mais voyant ses enfans tendre lets beer apres elle, & crier le manger comme l'oiseau qui attend dans le nid

la

la bechée de sa mere, cōpasion maternelle vainquoit ce chaste desir qu'il auoit si long temps faicte batailler contre les bonnes graces & richesses de son amant. Qui fut cause que ne pouuât plus supporter l'infirmité de ceste enfance, choisit le chemin malheureux, que tant elle auoit fuy, & euité à son grand honneur, afin de rendre Luchin victorieux lors que moins il pensoit de la voir ainsi humiliée. Grand force, certes de la necessité, laquelle est non seulement celle qui inuète les arts, ains souuét induit les hômes à perpètrer de meschans faits, & souiller leur ancienne renommée. A quel plus grand malheur sçauoit elle conduire vne honneste femme, que de la priuer de la honte naturelle, pour la contraindre de vendre sa pudicité, pour le soutien de sa vie, & support de ses enfans miserables auant le temps? Ceste femme donc à demy transportée, & ne sçachant plus qu'est ce qu'elle faisoit, s'en alla au logis de Luchin, ou entrée qu'elle fut, le trouua en sa court, qui fut autant estonné de la voir là venue, comme elle surprise de vergongne, voyant celuy qui tant l'auoit honorée, & à qui elle failloit que feit vn vilain hommage, si la chose n'eust esté autrement gardée de Dieu, qu'elle ne la conduisoit. Deuant Luchin donc qu'elle est, soudain toute explorée & esperdue, se gette à ses pieds, luy disant. Helas! Monsieur ayez compassion de ceste dolente & malheureuse, & si iamais i'ay fait chose qui vous ait despleu, prenez en la vengeance, & receuez de moy tout tel seruice qu'il vous plaira, qui ne viens icy que pour vous obeir & complaire, seulement vous supplie auoir mes enfans pour recommandez, lesquels meurent de malle rage de faim en ma maison, sans que i'aye le moyen, tant soit peu de leur donner allegeance. Voyez icy humblement prosternée deuant vous, celle qui ne pésoit iamais estre la messagerie de la deliurâce de soy mesme sous vostre puissance.

Receuez

Receuez ce qu'elle vous offre en recompense d'autre chose pour racheter non sa vie, qui luy est fascheuse, ains celle de ses enfans, qu'elle estime plus que la sienne propre. Luchin qui auoit ententiement escouté le discours piteux de la requeste de sa fauorite, oyant la demande, & voyant comme elle s'exposoit en proye, commença à pèser que la victoire qu'il gaignoit alors, luy seruoit de plus grande gloire, que s'il eust iadis eu jouissance de sa beauté: d'autant qu'il feist complot en son esprit de la secourir, & de la laisser en paix, sans se soucier du plaisir qu'elle luy promettoit: plus vaincue de desespoir que de volonté & consentement qu'elle prestait à ce qu'elle se preparoit à faire. Pource la prenant par la main, & la faisant leuer de terre, où encor elle estoit tapie à genoux, luy dist: Ia ne plaise à Dieu, m'amie, que ce que l'ardant amour que ie vous ay porté & porteray toute ma vie, n'a peu gaigner sur vous, que je le prenne maintenât, vous eussiez outrée de faim & de necessité: autrement ie seroye autant vituperable comme si ie vous forçoye, & prenoye mon plaisir de vous par violence. Ce sera maintenant que j'auray le dessus de moy mesme, & vous feray cognoistre que lors que les lascifs desirs m'ont esmeu, j'ay aimé le corps de Iannique: mais maintenant que la raison me guide, & que la necessité sans amour vous cōtraint à prodiger ainſy vostre honneur pour le soustien de la vie d'autre que de vous, je me contente de ce deuoir, & me suffit que vous ayant à mon commandemēt, ie vous monſtreray signe d'amour: & sçauiez vous quel amy? qui vous aimera, secourera & prifera comme sa sœur propre, estant aussy soigneur de vostre honneur, comme d'autres-fois follement j'ay attenté d'y dōner atteinte. La pauvre femme ne fut pas marrie de voir sa pudicité ainſy respectée, non plus que d'ouyr la promesse liberale du courtois Gentilhomme, qui fut cause

qu'elle

qu'elle voulut se jeter encor à terre, pour luy baiser les pieds, en signe de recognoissance du double bien qu'elle receuoit par la courtoisie de Luchin: lequel ne voulut endurer ceste si superſtitieuse reuerence: ains la prenāt par la main, la mena en haut vers sa femme, à laquelle il dist: M'amie, d'autant que ie ſçay bien que ceste femme cy vous a souuent donné des alarmes au cœur, & oitē le repos plusieurs nuictées, ie la vous amaine, afin que vous en preniez toute telle vengeance qu'il vous plaira. Monsieur, dist elle, si vous eussiez esté aussy bon mary comme elle sage & discrete enuers son espoux, je n'eusse eu cause de me douloir de vous: car d'elle ne me plain-ie point, assuree que sa vertu est telle, qu'il en est peu, ou point, qui la ressemblent, en telle pauureté, comme elle est posée, & ayant la Fortune tant ennemie comme elle a, ayant perdu celuy qui luy seruoit d'appuy & de nourriture. Ie suis joyeux, dist-il, que vous auez si bonne opinion d'elle: si est-ce que si vous sçauiez quel ie suis, & comme ie vous garde loyalement la foy, vous me mettriez au ranc de la fidelité que tant vous louez en elle. Et lors luy feist le recit de tout ce qui s'estoit passé, & ce qu'il pretendoit faire, la priant qu'elle la pourueit de toutes choses necessaires, ne luy laissant auoir non plus faute, que si c'estoit sa sœur propre. A quoy elle obeit, esbahie de l'honesteté & continence de son mary: laquelle fut aussy tost publiée par la cité, non sans donner esbahissement à tous, tant pour le fait aduenu a Iannique, cōtraint par necessité à se rendre ployable, à ce que tant de fois elle auoit refusé, que pour la nouveauté estrange d'une si Heroique vertude celuy qui depuis son mariage n'auoit cessé de suyure & sollicitier celle, que maintenant ayant à son pouuoir, il quitte de foy & deuoir d'autre amitié que honneste & vertueuse. Exemple vrayement autant notable que lon sçauroit

trouuer,



trouuer, & ou les appetits sont si bien moderez par la reigle de raison, que ie ne sçay si les anciens ont iamais veu plus grâde continence en leurs Fabies, Emilies, ny Scipions, & les Grecs en leur Xenocrate, lequel doit estre excusé de continence, & oité du nombre des continens, en ce qu'il feist essay de sa chasteté, estant chargé d'aage, là où cestuy cy en sa grande jeunesse, môstra l'effort d'une non imitable (que par les parfaits) pudicité: duquel, non seulement le corps, ains l'esprit par l'effect donna signe manifeste, de la perfection vertueuse de sa fidelité. C'est pourquoy j'ay amené son histoire, afin que la jeunesse la suiue & imite, & qu'elle voye que les appetits sensuels ne sont pas si puissans qu'on ne puisse bié les corriger, ny l'amour si inuincible, que l'hôme sage & aymant vertu n'en soit victorieux, pour ueu que de son bon gré il ne se laisse transporter & qu'il ne se plaise par trop en sa propre follie.

Fin de la xxxiiij. histoire.

## SOMMAIRE DE

l'Histoire. xxxv.

**D**E quelle plus grande vertu sçauoit on recommander le Prince, que de celle qui rend la vie de l'homme approchant aucunement de la perfection des celestes. C'est chose louable d'aimer & bien faire à ses amis, & se mettre en hazard pour la conseruation de son pays & cité: mais c'est surpasser ce que l'homme a de terre & charnel, lors qu'oubliait: toute iniure lon accolle son ennemy, & reçoit on en amitié & alliance celuy qui se seroit essayé de nous mal faire. Et d'autant que tant plus les choses sont segnalées, & les personnes qui les executent

cutent grandes & heroiques, de tant l'exemple en est plus à noter, & digne de memoire: mesmement où vn grand Monarque se voyant offensé d'un petit compagnon, lors qu'il le void humilié non seulement luy donne pardon, ains encor le haüce en estats, & l'aggrandist d'auantage. De telle clemence vsa iadis le grand Roy de Macedonne, & Monarque d'Asie. Alexandre à l'endroit du frere de Darie son ennemy, & de Bagadore: lequel avec Besse auoit prins les armes contre luy apres la mort du Roy des Perses. De telle ausy ce grand Capitaine & dictateur perpetuel Iule Cesar lors qu'il fioit sa vie à ceux qui la poursuyuoient, & qu'il pardonnoit franchement à ceux desquelz il estoit assésuré qu'ils conspiroyent contre son salut, & ne pourchassoyent que sa ruine. Que si les grands sont louéz pour leur courtoisie, les petits meritent ausy louange pour en quelque fortune s'estre reconneuz, & auoir abbaisé ce col trop haut & sourcil orgueilleux, pour s'humilier souz la main de ceux qui ont puissance de les chastier, & rabbatre leur arrogance. C'est en quoy Laurens de Medicis, du tēps de Pape Sixte quart, & regnant à Naples Ferdinād le vieil, acquit le nom de sage, & conserua sa vie & son estat. Car comme le Pape s'asché de la grandeur de ce seigneur Florentin, essayast par tout moyen de le faire chasser du gouvernement de Florence, & ce par & avec les forces du roy Napolitain. Laurens se cognoissant inegal aux forces & du roy & de l'Euesque Romain, se voyant ausy abandonné des Venitiens, & ne pouuant tirer secours des Millanois estant decedé Galeaz Sforce & les gouuerneurs du pupille ne pouuans bien s'accorder pour le gouvernement: en toutes ces angoisses & trauerfes, il ne veit plus beau chemin que de se

de se fier en la grace & courtoisie de celuy mesme que le Pape armoit cōtre luy. A ceste cause il s'en alla à Naples, & presenté qu'il est à Ferdinand d' Aragon, il luy discou- rut si bien ses raisons, & luy fait recit de ce qu'il pouuoit ou deuoit esperer tant du Pape que des autres potentatz d' Italie, qu'à la fin, luy qui estoit à l'entrée en danger ou de demeurer prisonnier du roy, ou d'y perdre la vie, s'en retourna libre en sa cité, honoré de l'amitié & ligue avec ledit roy, laquelle dura longuement entre ces deux grans personnages, par l'humilité de l'un, & grande courtoisie de l'autre. Et à dire verité le Prince grand seigneur qui vient au dessus de son ennemy, & le mal traite, avec vn desir trop sanglant de vengeance qu'il monstre & fait apparoir resider en son cœur, il n'est guere qu'à la fin il n'endure quelque entorce, ou ne laisse la voye à ses successeurs qui porteront la penitence de son peché. Tamberlan espou- uentement de tout le monde pour sa cruauté, qui ne cog- neut onc que c'estoit q̄ de courtoisie, a il laissé quelq̄ esta- blissement de royaume à ses successeurs de main en main. Je ne flateray en rien les nostres, & ne feray conscience d'accuser ceux qui iadis conseillerent qu'on feist mourir en prison Loys Sforze, quoy que cōtre raison il eust vsurpé la couronne ducal de Milan, d'autant que le plus beau ornement d'un roy & grand Seigneur c'est la clemence, lequel doit estre tel que dit le Poete:

Aux humbles gracieux,

Cruel aux orgueilleux.

C'est en quoy Pompée le Grand monstra sa magnifi- cence, qui non seulement scauoit chastier les rois superbes & rebelles à l'Empire, ains encor les faire ses amis, les ayans vaincus avec sa liberale courtoisie, ainsi qu'il feist à Tigrane

Tigrane roy d' Armenie, & grand amy de Mithridate, aduersaire capital du nom Romain: lequel estant son pri- sonnier, tant s'en faut qu'il le mal traitast; que plus tost il luy remist la couronne sur la teste, & le redintegra en ses premiers estatz & puissance, estimant chose plus glo- rieuse & belle de faire des rois, & de vaincre les plus grands Monarques. Aussi n'est-il si petit, qui quelque fois ne puisse bien porter dommage à la maiesté mesme des Rois & Empereurs: lesquels ont plus besoing d'amis, que tout le reste des hommes. Voila pourquoy ie vous dediy l'histoire suyuant, y paignant deux seigneurs de nostre siecle, en l'un desquels reluit vne grande courtoisie, quoy qu'il eust esté fort offensé: en l'autre vne singuliere humi- lité: iacoit que de son naturel, & le pays le portant ainsi, il fut fort haut à la main, & qui a peine vouloit recog- noistre rien de plus grad. Et afin que tousiours les nostres ne soyent mis en campagne, & que l'Europa seule ne soit le theatre d'où nous tirons les personnes cy representees, nous prenons nostre vollee vers l'Afrique, pour en tirer quelque cas de nouueau, & vous faire voir que les Bar- bares ont quelquefois autant ou plus d'honesteté & cour- toisie ciuilsée, que ceux qui avec leur mine pensent apprē- dre à toutes nations la maniere de viure: & que le Maho- metiste en sa religion, quelque faulse qu'elle soit, est guidé d'une raison naturelle, qui le faisant viure politiquement, luy apprend l'humanité, & fait rendre certaine experien- ce de ce qui est engraué de bon en son ame. Afin que par ce moyen nous condamnions la brutalité d'aucuns Chre- stiens, qui se sentans offensez de quelqu'un, iurēt vne ini- mitié si forte & durable, qu'il semble que leur desir soit de l'immortaliser, & l'emporter avec eux dans les pro-

*fonds & secrets cachots du tombeau: & que celuy qui li-  
ra cecy, puisse recréer son esprit, tant en la diuersité des  
subiectz, comme ausy des nations: & que les choses sont  
plus à recommander comme de plus loing on les apporte.*

GRANDE COVRTOISIE DE  
Saïch Roy de Fez, à l'endroit de Maho-  
meth, Seigneur de Dubdu en Afrique,  
qui se rendit à sa mercy lors que le Roy le  
tenoit assiegé.

## HISTOIRE, XXXV.



Pour venir d'oc à nostre histoire, il vous  
peult souuenir, que quelque-fois ie vous  
ay parlé du royaume de Fez, lequel est  
assis en Afrique, & s'appelloit iadis Mau-  
ritanie Tingitane, du temps que les Van-  
dales occupent celle region. Non trop loing de ce  
grand royaume: & en l'autre Mauritanie, nommée  
Cesariense, assez proche des Numides, est assise sur vn  
mont vne belle & riche cité, que les habitans du pays  
nomment Dubdu, du nom de la montaigne sur laquel  
le elle est baïtie. Aux entours de ceste belle cité void  
on des Vallons fertils, & belle campagne, arroulée  
d'vne infinité de fontaines tresclaires & doux coulans  
ruisseaux, qui causent vn grand plaisir à tous les habi-  
tans du pais, pour les plaisans & frais ombrages, les-  
quels appaisent la grand' chaleur qui est naturelle au  
pais. Or quoy que ceste cité ou ceux qui la seigneuriet  
ne soyét pointroys, ny portàs tiltres de Princes, si sont  
ilz seigneurs souuerains, sortis de la race d'vn Afri-  
cain, nommé Beni Guerteggen. Et d'autant que les  
Arabes.

Arabes proches de la Lybie deserte ne fôt guere loing  
de ces Barbares, ilz se font effayez plusieurs fois à sub-  
juguer Dubdu, & lors principalement que le Royau-  
me de Fez changea de seigneur, & tomba entre les  
mains de Saïch, la race duquel a esté depuis chassée  
par le Cherib, qui pour le iourd'huy seigneurie Fez,  
Marocco, & le Royaume de Su. Mais aux incursions  
des Arabes s'opposa hardiment le seigneur de ladicte  
cité montaigneuse, nommé Musé Ibun Cammu, lequel  
les rechassa: & en fin les ayant vaincus, les quitta a-  
uec telle composition, qu'ils ne s'enhardiroyent de là  
en-auât de courir les terres de Dubdu, ny de faire au-  
cun destourbier aux habitans d'icelle, ny donneroyét  
empeschement aux marchands y venàs faire leur tra-  
fic. Mort que fut Musé Ibun, succeda son filz Acmed,  
lequel se gouuerna si bien qu'il tint son patrimoine si  
paisible, que plusieurs ses voisins de leur bon gré s'as-  
subietterent à ses loix, & le recogneurent pour seig-  
neur, tant est grande la force de la iustice, & integrité  
d'vn qui regne equitablemēt. Toutesfois cōme ce qui  
est bon ne peult si loing estendre ses racines cōme les  
herbes de peu de valeur. Acmed mourut en la fleur  
de son aage, & n'ayant hoir fort de soy, il feit son  
heritier vn sien cousin, nommé Mahometh, jeune Gen-  
tilhōme, autant bié apprins & courtois que l'Afrique.  
en cogneut pour lors: & qui de sa personne estoit esti-  
mé fort à-dextre & vaillāt. Ce qu'il a bien montré es-  
tendant les bornes de sa seigneurie d'vn costé vers le  
mōt Atlas, duquel les Poètes chantent de si belles Fa-  
bles, y conquestāt des villes & chasteaux, & pillāt for-  
ce casals, ainsi a lō baptisé les bourgades: & moins n'é  
fait du costé de Midy vers la Numidie, rendant vn cha-  
scū estōné de sa generosité & hautcœur, & de l'expé-  
rièce qu'il auoit es choses de la guerre: n'y ayāt aucun  
si hardy des roitelets ses voisins, qui osaît luy tenir

reste, tant il se faisoit redouter. Et le moyen principal qui le tenoit en telle reputation, c'estoit sa courtoisie & liberalité: car il ne laissoit passer aucun estranger par sa cité, qu'il ne luy feist experimenter le fruiet de son honnesteté, tellemét qu'il estoit suyuy comme vn roy, & reueré des siens autant ou plus que le grand roy de Fez, ou de Marocco. Se voyant ainsi craint, honoré & suyuy, il feit fortifier sa ville, & l'embellist de Palais & bairiment que lon y void pour le jourd'huy: car il n'a pas long temps qu'il regnoit, y attirât toutes sortes de gens, esperant en faire vne ville ausly hantée & marchande, que Beles ou Marocco: mais cela luy estoit impossible, estant trop loing de la mer, & qu'aussy tout leur trafic ne scauroit leur seruir de grand' chose, sinó avec ceux du pais: neantmoins l'a-il faite si bone, que les habitans sont des plus aizez de toute la contrée. Luy florissant en richesses, aimé de ses subiectz, & redouté des citez voisines, & sur tout craint des vagabons & voleurs Arabes, ne peut se contenter de sa fortune, ny demeurer au repos acquis par si grád labeur: ains ayant desia deux enfans aitez grâdz & forts, souhaitant de leur laisser vn beau & spacieux domaine, delibera de s'attaquer à plus-grand que soy, & faire la guerre au roy de Fez. La force duquel emportoit plus en vne heure, que celle de Mahometh en vn an, n'ayât reuenu pour soutenir l'effort de ce puissant voisin vn bon mois, ou deux. Or n'est il venin plus dangereux, & qui tant porte de nuissance aux Princes que la flaterie, & trop d'opinion de sa grandeur: & toutesfois les cours des grâds ne sont guere parées que de tels nuages, y estans les flateurs cent fois mieux venuz que ne sont ceux qui avec la verité ne demandent que le bien du Prince. Ausly souuètesfois le conseil de ces Caméleons tourne au preiudice de celuy qui les escoute: ainsi qu'en aduint au filz de Salomon, suyuant le conseil

feil chatouilleux & plein de flaterie dangereuse des jeunes esuentez qui auoyent esté nourris avec luy: car il en perdit le plus beau de son estat & Royaume. Et le Roy Darie allant contre Alexandre, quelle touche de malheur sentit il pour n'auoir suyuy l'aduis de Chari deme vieux soldat, & capitaine fort experimété; pour s'accommoder à la volonté de ceux qui luy facilitoyét les moyens de vaincre l'armée Macedonienne. Il fut vaincu, & perdant la bataille & les despoilles de tous ses thefors, fallut que s'enfuisst seul, & en danger d'y demeurer pour les gages. Autant en fust aduenu à cestuy-cy, s'il ne se fust recogneu, comme entendrez par cy apres. Embrassant desia en son esprit la plus-part du royaume de Fez, & se facilitant ausly aisemét la voye, comme il auoit acquis d'autres terres voisines: delibera de communiquer ses desseins à ses amis & plus familiers: lesquelz quand il eur appelez en sa chambre, il leur commença vsfer de tel ou semblable propos:

*Harangue du seigneur de Dubdu à ses amis, les enhortant à la guerre contre Saïcb.*

¶ Si le succes des choses humaines, mes amis & cōpagnons, estoient tousiours vn, & que l'estat d'icelles ne variast jamais pour accidét qui s'iruint, j'estimerioie les hommes fols & hors de sens sur toute forcenerie, d'entreprédre les hauts faits, & s'exposer à peril pour l'execution des choses hautes & glorieuses. Mais puis qu'il est ainsi que selon la conduite d'vn bon esprit, & l'heur qui le suit & accompagne, tout ce qui est au maniment des affaires du monde se change & roué avec la mobilité de Fortune, & que ceux là viennent au sus de leurs affaires, non qui ont le plus grand droit de surprendre: mais qui sont les plus accorts, & y vsent de prudence avec vne hastiue diligence: ie seray tousiours d'aduis d'empoigner l'occasion tandis qu'elle se

presente, & ne laisser fuyr le temps lors qu'il est com-  
mode, & que d'un visage plaissant il semble bienheurer  
nos entreprises. Il n'est aucun qui ignore que les roy-  
aumes & principautez sont dons de Fortune, & que  
ceux là sont dignes de les posseder, qui sçauent les cô-  
querir, & qui apres la conqueste, les deffendent hardi-  
ment. ¶ Quel droict auoyent nos predecesseurs lors  
que le temps passé ils ont chassé de ces terres & pro-  
uince florissante les premiers qui y habitoient, & qui  
restoyent encor des reliques que les Puissans Empe-  
reurs de Romme y auoient laissé en memoire de leurs  
trionphantes victoires? Autre, sur mon Dieu, qu'une  
bien-seance, & que le pais leur venant à gré, leur sem-  
bloit bon & fertile pour leur aise & demeure. Et lors  
que Saich a enuahy le royaume de Fez, & en a chassé  
celuy qui en estoit possesseur, annihilant la maison &  
famille de Marino, quelle iutilice soustenoit sa cause?  
Et souz quel tiltre pouuoit-il voiler le tort fait à ceux  
qu'il priuoit de leur possession? Les royaumes s'ac-  
quierét plus-tost par armes, & sont gaignez par force,  
que delaissez par testament: & sont ceux les plus forts  
& stables en tel heritage, lesquels ont le moyen de s'y  
maintenir. Et quoy? nature n'a elle pas produit ce qui  
est pour le commun vsage des hommes? Si a certaine-  
mēt: & ne reste rien plus, fors que de s'y gouverner sa-  
gement, & de n'attenter rien à la legere: trop bié effec-  
tuer avec hastiueté & hardimēt les choses entreprises.

¶ Or vousay-je proposé tout cecy, mes amis & com-  
pagnons, pource que ie voy le roy de Fez trop haut à  
la main, & qui s'effaye tant qu'il peult de soubmettre  
souz sa puissance, non seulement les villes voisines de  
la mer, ains ce qui est au continent & terre ferme, sans  
rien respecter, que ce qui luy vient à fantasie, n'y espar-  
gner amy ny voisin, s'il préd plaisir de se saisir de quel-  
que piece. Nous qui sommes assez fors, & garnis de  
choses

ehoses necessaires, appuyez de l'alliance des Arabes,  
& qui avec nos forces pouuons donner frayeur à vn  
bien grand seigneur: pourquoy ne ferons nous essay  
de conquerir sur luy, aussy bien qu'il a fait sur les au-  
tres? Est-il si Diabie, ny ses gens tant furieux, que nous  
ne puissions bien luy donner vn croc en iambe? Non  
non: si vous me voulés croire, je joueray si bien mon  
personnage, que nostre cité sera la premiere d'Afrique  
& portera non moindre nom & reputation, que feist  
onc celle Carthage, qui estonna le peuple de Romme,  
par la force presque inuincible de ses armes. Saisissons  
hardiment ce qui est en campagne, & faisons nous  
maistres tant du plat pays, que des villes maritimes: ce  
qui sera assez facile, qui sera puis apres le Roy qui ose  
nous faire teste, & dresser ses cornes pour se deffendre  
contre nous? Le voy desia chascun de vous, s'igneur de  
quelque grande ville, m'embrasser comme cousin &  
son Prince souuerain, recognoissant ma couronne cō-  
me celle de qui il tient sa puissance. Le voy Fez nous  
craindre, & Marocco s'estonner au recit de noz vail-  
lantises: & encore s'estendra ceste renommée iusques  
à Biserte, & au royaume d'Argier, espouuantant les  
Iles voisines, & le peuple mesme des Chrestiens, qui  
habite de là la mer. Estes vous pas de mon aduis? Auez  
vous point mesme courage que moy, qui estant vostre  
seigneur, me mettray le premier en hazard pour vous  
monstrer le chemin, & n'espargneray ne biens ny vie,  
pourueu qu'avec vous, & fuyuy de voz dextres inui-  
cibles, ie puisse entrer dans la terre de ce Roy, qui pen-  
se estre desia si grād, que toute l'Afrique ne soit point  
assez ample prouince pour rassasier sa conuoitise. Mais  
si vous voulez me suiure, ie luy feray perdre ceste opi-  
nion, & sentir par effect, qu'autre chose est le penser,  
& autre l'exécution de quelque grand' affaire.

Et quoy, l'effroy de quelque peril pretendu, vous

pourroit-il faire amortir l'ardeur de courage, que l'honneur vous peut couloir & enflamer en voz esprits? Ne sçavez vous pas que celuy qui parvient à fin de ses attentes, sans sentir danger ny trauerser, que Fortune se moque de luy, pour puis apres lors qu'il est à son aise, ou bien luy faire tout perdre à vn coup, où luy donner la mort, lors qu'il pense en jouyr sans destourbier quelconque? Vous auez tous veu comme heureusement feu mon cousin Acméd, que le grand prophete Mahometh repaist és cieux de viâdes delicieuses, a amplifié les bornes de sa seigneurie, & comme il fut rendu espouuentable à presque tous ses voisins? Ce neant moins ny le roy de Fez, ny les seigneurs de Numidie luy ont donné empeschement à l'execution de ce qu'il vouloit parfaire. Pourquoy cela? Non qu'ils n'eussent bon desir de s'y employer mais ils le sentoient trop fort, & aimé de vous, qui l'auiez suyuy en ses faictz & hautes entreprises. Seray-je moins aimé ny obey que luy, qui vous suis seigneur né, & nourry entre vous, & qui vous porte telle & si bonne affection, que le mien n'est pas tant à moy, comme ie souhaite à le dependre pour vous en soulager & defendre. Allôs mes amis, & faisons cognoistre à ceux qui le doubtent peu ou point de nos desseins, qui nous sommes: & que puis que Saich a gagné vn royaume sur celuy qui en estoit l'heritier, que nous pourrons bien aussy le conquerir sur luy, qui en est l'vsurpateur & larron. Ne craignons rien, veu que fortune est presque tousiours du costé de ceux qui se hazardans sans nulle crainte, & dechasse de leur grandeur ceux qui s'accourdissans ne sçauent empoiner à saison le bien qui leur est presenté. Allons, & qui m'aimera, si me luyue: car avec vostre conseil, ie me refous de ne donner delay ny respit d'vn seul mois à ce que ie vien de vous deduire. Pour ce vous m'en conseilerez, & direz ce que bon vous

vous semblera, afin que l'opinion de plusieurs debatuë, face plus grande ouuerture pour redre facile l'expedition de nostre entreprise. A ceste harangue cõtre toute opinion, demeurèrent tous les asistans confus, & ne sachans que dire, les vns s'effrayans du trop de cœur de ce trop follastre seigneur, lequel ne mesurant point ses forces, osoit entreprendre la guerre contre vn des plus grands & puissans Rois de l'Afrique: les autres à qui les mains demangeoyent, & qui auoyent la teste aussy bien faite que leur maistre, furent grandement joyeux, voyans que le temps approchoit qu'ilz ne viuroyent plus oiseux, & qu'il estoit necessaire de maintenir Mahometh en ceste opinion, & battre le fer tandis qu'il estoit chaud, & solliciter leur seigneur pendant qu'il estoit en si beau chemin, & que l'affection le portoit à faire telle conqueste: se faisans aussy bien à croire, que luy la facilité de ceste emprise. Mais il y auoit là vn vieillard, qui auoit seruy iadis Musé Ibun, le quel se leuant, & ayant demandé licéce à son seigneur de dire son aduis, luy parla en telle sorte:

Monsieur, tout ainsi que la couardise & delay sont nuisibles aux entreprises de grand' consequence, la legereté & peu de conseil aussy le plus souuent renuersent les choses qui de soy sont & bonnes & necessaires: ie confesseray tousiours que le Prince & grãd seigneur est louable, lequel estend ses limites, & aggrãdist ses forces en se deffendant de ses ennemis, & repoussant les iniures qu'on s'esloye de leur faire: mais ie ne peux comprendre vne bonne & vallable raison pour laquelle lon doye ny puisse assaillir celuy qui vous est amy, & duquel onques ne receustes desplaisir ou nuisance. Que s'il estoit ainsi que les seigneuries fussent seulement subiettes au hazard de Fortune, & qu'il n'y eust que le moyen de s'en emparer: miserable certes seroit la condition des Princes, & leur maiesté peu

honorée, assuettie aux conspirations du premier qui pourroit leur oster la vie. Les Royaumes sont en la main du haut Dieu, lequel les donne & oste selon que ses hommes sont iustes, ou vivent contre ses loix & ordonnances. C'est pourquoy vostre maison a floré si longuement, & que le nom en demeure depuis long temps, ayans voz predecesseurs fait droit à chacun, & ne s'estans montrez tyrans ny cruels à personne. Il est vray que Fortune fauorise les cœurs genereux, & ne se foucie de ceux qui s'auillissent en milieus d'affaires: mais il faut aussi cōduire ses entreprises avec raison, & ne raur le bien d'autrui non plus qu'on desire le rauissement du sien mesme. Aussi souuent celui qui fait trop du hardy & genereux, succombe au faix, & fert de risée à tous ceux qui sont aduertis de sa folie. C'est belle chose que d'estre Roy, & seigneur d'une grande prouince: mais ou il faut naistre tel, ou bien auoir assez de force pour adiouster à sa Fortune, ce que Nature n'y a point mis. S'il estoit aussi facile d'effectuer que de consulter & deliberer, il y a long temps, Monsieur, qu'on vous eust mis en-auant ce que venez maintenant de deduire, & que vos subiectz eussent esté les premiers à faire chose & plaisante & prouitable à vostre excellence. Le Saich il y a long temps ne se vanteroit plus de donner loix au peuple de la prouince florissante de Fez. Mais quoy? vne poignée d'hommes, vn peuple nō guere riche, & enuié de ses voisins, fera-il si hardy, & ie diray tantost, que d'assaillir vn Roy puissant en ses terres, & se promettre la conquiste de ses seigneuries? Pardonnez moy, s'il vous plaist la liberté que nous auez donnée de parler franchement, me fait tenir ce langage, avec le deuoir & obligation que ie vous doy comme à mon seigneur: excusez moy si ie vous dy que ce seroit trop entreprendre, & ay grand peur que nous n'ayons fait quelque grāde fau-

te deuant Dieu, puis qu'il nous ouure tel moyen de nostre malheur & totale ruine. Et quelles sont vos richesses, ou sont voz thresors pour soudoyer vne armée suffisante pour soustenir l'effort d'un si grād Prince que le Saich, la seule garde duquel suffit pour estōner tout tant que vous auez de forces? Quelles villes auez vous tellement fortifiées & munies de ce que'il vous faut, qu'ou si le malheur vouloit que fuzsiez assiégré, peussiez garentir vostre vie? Quel appareil auez vous fait pour dans vn mois, comme vous dites, aller courir la terre de Fez? Estimez vous que vostre conseil ne soit soudain descouuert, & que les Fezians voyans vostre armée en campagne, ou sentans seulement que vous faites amas de gens, ne se doutent de vostre liberation? Non non: les hommes ne sont si grues, comme lon fantasie sur les discours de diminuer leur autorité: & au reste, le Saich est si sage, & preuoyant qu'à grand peine le scauriez vous surprendre à despourueu, & moins luy donner grands affaires, estant toujours prest à offendre & se defendre, si par cas lō viét l'assaillir. Le naturel du Roy qui n'est encore bié affermy en son Royaume, n'est pas de viure sans soucy, & se donnât du bon temps estre sans forces, & desnue de tout ce qui appartient à la guerre. Le Saich est nouveau conquerant, enuironné de gen darmerie, fortifié de bonnes citez, & redoubté pour l'estranger qui est à sa soualde, là où vous n'auz pas vn de ces poincts, que la bonne volonté des vostres, lesquels ie scay ne vous manquerōt pas: mais ce n'est pas assez pour mettre à fin vne guerre, la queuē de laquelle est fort dangereuse: & scait on bien comment la cōmencer, mais quelle sera l'issue, c'est en la main & cōseil du treshaut. Au reste, j'oy q̄ voulez pour vostre escorte vous fier en ces brigās Alarbes, qui demeurent es mōts d'Arabie. Que seroit-ce,

seroit-ce, sinon donner vostre peuple en proye aux hommes du monde les plus infidelles, & qui de longue main portent enuie à la felicité de vostre maison, lesquels seront fort joyeux de venir vous seruir: mais donnez vous garde que le desert ne vous soit plus d'agereux, que l'entrée ne vous aura esté agreable. En l'omme, monsieur, ie ne voy raison quelconque, ny bien-aisance, ny moyen de commencer la guerre, ou enuahir les terres de vostre voisin, si ne voulez q'vostre nom perisse, que voz enfans soient faictz esclaves, & tous les vostres asubietiz à celui qui pour le present vous laisse en paix. De laquelle ie vous supplie de jouyr tandis qu'elle est en voz mains, afin que la perdant, vous ne perdiez aussy les moyens de conseruer voz subiectz en l'aise auquel ils viuent par vostre courtoisie. Ceste remonstrance faite si librement, & avec telle affection de vieillard, qui monstroit le zele & amitié qu'il porroit à son seigneur, auoit presque detourné Mahometh de son entreprise, & changé sa deliberation, quand vn jeune courtisan, ennemy de repos, & volage sur tout autre, se leua, & avec paroles flateuses cōfirma le seigneur de Dubdu en son premier aduis, reprenant le vieillard de faute de cœur & crainte, lors qu'il parla ainsi au Conseil:

Ie m'esbahy, Monsieur, comme ceux qui vous sont fidelles & bons seruiteurs peuuent escouter en patience ce que ce vieillard vient de dire, si ce n'est qu'on attribue à cest aage plus de liberté pour babiller, qu'à tout autre, à cause de la faute de cerueau qui accompagne ceux qui rassottent de vieillesse. Et veritablement il a bon droit de tenir tel langage, d'autant que son cœur ne baste pas pour imaginer choses de telle consequence que ce que vous entreprenez, & ses bras sont trop foibles pour seruir à l'execution. Mais puis qu'il sent sa debilitation, & void ce qui luy defaut, il deuoit

deuoit laisser & l'estreprise & le discours de l'effectuer à ceux qui sont plus aptes pour la parfaire, qu'il n'est propre à le desseigner. Le n'ay affaire de deduire ici par le menu quelles sont nos forces, & par quel moyen nous empescherons le successeur de Quattas Saich de nous detourner de nos entreprises, d'autant qu'avec le temps l'inuention des choses est plus vailable, que d'en discourir, sans sçauoir à quelle fin. Reste seulement à voir quelle voye vous pouuez tenir, comme la plus seure & moins difficile, & qui aisément vous mene à l'effect de ce que pretendez, qui est la conqueste de Fez, ou d'une bonne partie voisine de vos seigneuries.

Teza, comme chacun de vous sçait, est cité de grande consequence, & des principales du Royaume, tant pour estre forte, que des plus marchandes de toutes nos provinces: & qui estant voisine de nous, & forte pour le plan & assiette naturelle, pourra seruir, & de retraite & de support à l'armée que Monsieur mettra en campagne. Or est elle bastie pres du mô Atlas, qui facilitera encor les moyens d'y pouoir donner attainte, ainsi que i'ay desia aduisé, & sera fort commode, zumoins si vous, Monsieur, & toute la compagnie le trouue bon. Il n'est homme des habitans de Teza, lequel sachant comme vous estes doux & debonnaire à voz subiectz, qui ne desire de tomber en vostre puissance: & qui, quand l'occasion s'y offrirait, ne print les armes contre Saich pour se mettre en liberté, & viure souz l'aise que les habitans de Dubdu sentent, vous ayant pour seigneur. Et suis assurez que s'ils estoient aduertis de cecy, ne faudroit grand' chose pour les esmouuoir & rendre vostres, d'autant qu'il y a long réps que n'eust esté la garde & soldatz qui y sont en garnison, elle ne seroit plus du domaine Royal de Fez, ains vous eussent prié de leur seruir de liberateur & patró contre la tyrannie de leur Prince. Or estans les choses



en tel estat, & vous deliberé de vous faire grâd à quel- que tort ou droict que ce soit, il me semble aduis, sans meilleur jugement, qu'il seroit bon de surprendre ceste grâde cité, & y saccager la garde, qui est vn des plus forts pauois de l'esperance du Tiran Saïch. Et afin que la difficulté ne puisse destourner les gentils cœurs d'vne glorieuse explanade, ie vous deduiray le moyé pour y paruenir, autant facile, certes, comme ce vieillard y monstroït de fascherie & difficulté, pour ne s'estre peu aduiser comment lon pourroit se saisir de quelque fort tereffe. Vous scauez que les gens qui se tiennent à la Montaigne, n'ont prouision d'ailleurs que de Teza, & que toutes les semaines il y a tel apport de marchandise & affluence de peuple de toutes parts, que mal-aïsement estant le pais sans guerre, on se doubteroit d'aucun surprise. Si donc vous, Monsieur, accompagné ainsi qu'il faut, y aliez en habit de paisan de Montaigne, en ayant communiqué à ceux de Tezians, qui suyuent vostre party & vous desirent pour seigneur, je m'asseure que sans grand peine vous forcerez la garde: & saccageant le Capitaine & soldatz, emporterez la ville: les habitans de laquelle n'auront si tost ouy reclamer le nô de Mahometh de dubdu, que soudain ils ne se tournent deuers vous, & ne quittent l'alliance du Roy qui les tyrannisse. Que ce vieillard espouuenté voye si mô conseil est d'autre consequence que son peu prouitable babil, & confesse que les grands seigneurs ne deuiennent point excellens à couuer les cendres, & à se tenir accafannez en leurs maisons, comme gens pleins de faïneantise.

¶ Allons, Monsieur, allons, & augmentons la gloire tant espâdue de vostre maison par vne telle brauade, que de donner assaut à vn tel Roy que celui que nous voulons assaillir. Ne craignez ce que ce rassotté & refuseur viét de dire: car le Saïch aura assez à faire à pêser de se

de se defendre, vous voyant en campagne, ou vous ne serez si tost, que toute la Mauritanie ne vous suyue, & que les Maroccois ne viennent vous accompagner à telle conqueste: & quand bien vous faudriez au tour, à tout le moins vous ferez vous seigneur de la pluspart du plat pais voisin de vostre maison, & estendrez le terroir de vostre ville. Et sera Saïch contraint, estât sans armée, & vous tenât les champs, vous accorder chose que peult estre vous n'esperez point, d'autant qu'il n'y a si grâd à qui le cœur ne fremittse & tressaille d'estonnement, se voyant ainsi surprins, & craignât que telles algarades ne se donnent guere sans grâdes intelligences. Par-ainsi vous voyant ennemy ouuert, & se deffiant des siens, faudra que condescende à telle composition que voudrez, & vous plaira luy faire.

¶ Cestuy cy ayant ainsi parlé, le vieillard qui auoit donné le conseil contraire, vouloit luy repliquer, & remôstrer qu'onc couardise n'auoit logé en son cœur, & qu'il en auoit monsté les effects en lieu où cestuy craindroit beaucoup à se trouuer: mais toute la jeunesse luy ferma la bouche, & empescha la respôse: luy disans qu'il se cõtétaït d'auoir sans dâger de sa vie par lésî libremét, & qu'au reste leur cõpagnon n'auoit rié dit, qu'il n'en fust auoué de toute l'assistance. Ce que le vieillard cogneut sur le champ en ce que Mahometh donna charge d'amasser gés de toutes parts, le plus secrettemét qu'il se pourroit faire: & sur l'heure mesme il choisit les chefs qu'il pretêdoit mener quand & luy pour la surprise de Feza, esperât bié tost y aller, & passant les gés du Roy au fil de l'espée, s'en faire maistrre. Mais tout ce que fol pèse n'aduiet point. D'autât que durant que les gens du Mahometh faisoient leurs appareils, & que trâsportez d'aïse, & trop assurez en leur fantasie de ce que plus ils desiroyét, les plus legers parlerent trop intelligiblement de leur besongne, & y procede-

procederent si peu discrettement, que Saïch fut aduertuy de point en point de toutes les deliberations que Mahometh auoit fait contre sa couronne.

Dequoy il fut irrité, tellement qu'il iura de faire le seigneur de Dubdu si petit, qu'il enseroit nouvelle par toute l'Afrique, & donneroit tel exemple en luy à la posterité, que iamais petit compagnon ne s'attaqueroit à homme de tel calibre qu'il estoit, qu'il n'eust vn miroir en Mahometh pour le destourner de telle fantaisie, & le faire voller selon la portée de son aisse. Et à la verité, celuy qui sent l'imbecilité de ses forces, & le peu de moyen qu'il a, est bien fol d'esmouoir les puissans à sa ruine par la temerité de ses entreprises. Voyons que gaigna ce bon Duc d'Orleans Loys, qui depuis a esté Roy de France, à susciter guerre contre son Roy: rien autre cas, sinon qu'il causa la ruine de toute le pais de Bretagne, & fut luy mesme en danger de finir sa vie dans la grand' tour de Bourges. Les Princes de l'Empire, de nostre temps, n'en ont point eu meilleur marché lors qu'ilz oferent leuer les cornes contre ce grand Empereur Charles le quint, souz vn pretexte feint de changement de religion. Le Duc de Sauoye, du temps de François premier du nom, Roy de nostre France, sentit que valoit l'aune de telle legereté, lors qu'il irrita le Roy, & le contraignit à luy chastier sa teste folle par l'enuahissement de ses terres. C'est grand sagesse à vn petit Prince de se contenter de sa fortune, & viuant en paix, ne se foucher des querelles de ses voisins, ayant seulement cecy en recommandation, que se maintenir en grace avec tout le monde. En quoy a de tout temps esté assez heureuse ceste glorieuse & florissante maison de Lorraine: laquelle cheric de tous a si bien conduit ses affaires, qu'elle florist encor en richesses, & grandes alliances, où ces esprits chatouilleux, & pleins de contradiction ont avec leur mort  
donné

donné fin à leur nom & famille. C'est icy que faut que prennent exéple encor ceux qui oublians leur deuoir, & faulsans la foy promise, dreslent des menées & conspirations contre le salut de leurs Princes, & l'accroist de la chose publique du pais de leur naissance: voyans que bien peu d'hommes ont leuë la main contre les Rois, qui n'ayent gousté en eux ou leurs enfans la force terrible de la fureur du tout puissant. Mais laissons ce propos, reuenons au Roy de Fez esmeu contre Mahometh, lequel ne pensoit point que Saïch eust esté si tolt auerty de son entreprise: Car il n'auoit pas encor fait amas de gens qu'il vouloit mener à Teza, suyuant le complot prins, ainsi que vous a esté deduit cy deuant qu'il ouyt que Saïch estoit en campagne avec vne forte armée, laquelle on luy feist entendre que venoit le chemin de Teza. Mais il fut lors bien estonné, quand il entendit que le Roy de Fez venoit à telle force contre luy, & qu'il auoit sçeu ses desseins pour desquels se venger, il auoit juré de le destruire & faire mourir. Il voit bien lors de quel proufit il luy eust esté, si laissant la folle jeunesse, il se fust arresté au conseil de ce bon homme, qui sage par l'experience longue des choses, auoit preueu ceste tempeste, sçachant que (comme dit le Poëte grec,) les Roys ont les mains fort longues, & que malaisément se peut-on preualoir contr' icelles. Et ce qui plus luy donnoit d'ebahissement, c'estoit qu'oyant que le Roy venoit à grands iournées, tant il estoit desireux de se venger, il se voyoit sans secours, ny grand troupe, pour tenir teste à vn si puissant ennemy, cognoissant a veuë d'oeil que si Dieu n'auoit pitié de luy, il estoit taillé de voir des choses piteuses, & de sentir la rigueur de fortune: laquelle jusques alors luy auoit montré trop bon visage, & c'estoit la cause aussi qui l'auoit induit à tel oubly de soy mesme. Et toutesfois quoy qu'il veist sa ruine prochaine, si auoit il le

cœur si grand & entier que de ne penser à rien moins, que de se defendre, & s'essayer de ne donner aucun loisir à Saïch de le traicter si mal q̄ comme il le menaçoit. Par ainsi il mettant de gens de guerre qu'il peut dans Dubdu, & la rempara si bien, qu'il se promettoit d'endurer le siege vn long temps, & que ce pédant la fortune luy ouuroit quelque passage, ou de composer avec l'ennemy, ou de l'oster de deuant sa ville. Il s'aduïsa pour lors que trop legerement il s'estoit conduit en sa premiere deliberation. Et que la folie mesme des siens auoit causé la venue de Saïch: & pour ce delibera il q̄ de lá en auant son secret ne seroit decelé à tât de telles, ny mis à la mercy des hommes qui sont sans experience. Tandis donc que l'on consulte dans Dubdu des moïens de repousser leur aduersaire, & de qu'ils pourroyent se preualoir pour leur soulagement à quel Prince il seroit bõ de demâder secours en telle & si vrgente necessité, voicy le camp des Fezians qui est afsis entour de leur ville; & les Alarbes foudoyers qui menacent Dubdu de saccagement & pillage.

Mahometh qui estoit homme vaillât & courageux, ne fault à faire des sorties, escarmouchant fort brauement ces voltigeurs Arabes: mais quoy que bien souuent il laissait de belles enseignes & traces de sa prouesse au camp de l'ennemy: si veid il que les saillies lui estoient trop dommageables, d'autant que tousiours il perdoit quelqu'un des plus gens de bien, qui s'exposoyent par trop au peril, & qu'à la longue il se troueroit si desnuc de soldats, que si Saïch ayât fait bresche, venoit à l'assaut, il luy seroit aisé d'apporter la place, n'ayant plus qui la luy defendist. Pour ce deffendit qu'on ne sortist plus sur l'ennemy: seulement que le traict les seruiit à diminuer des murailles auant le nombre de leurs aduersaires. D'autre part, Saïch qui ne vouloit employer le temps en vain, feist si bien barre le mur,

le mur, que la bresche fut faite raisonnable pour liurer l'assaut. Icy Mahometh enhorte les siens à se deffendre vaillamment, voyât que l'ennemy venoit à la bresche, leur remontrant que c'estoit pour iuste occasiõ qu'ils auoyent les armes au poing, & que Saïch n'auoit pas fait ceste entreprise depuis vn jour, que long temps a il cherchoit l'occasion de se rendre Dubdu tributaire. Mais disoit-il, ne sera-il pas plus honorable de mourir en gens de bien, & sans monstrier quelque signe de lâcheté, que tomber entre les mains de celui, qui outre la seruitude se moquera de nous, & nous reprochera nostre pusillanimité. Combatons hardiment pour le salut de nous, de nos femmes & enfans, & pour la cõseruation de nostre ancienne renommée. Si vous voulez, mais ie sçay que ne desirez autre chose, ils ne dureront point deuant nous: ains voyans le premier coup perdu, ils faudront aussy de courage, & seront contrains de s'en retourner à leur courte honte, & lors aurons nous moyen de venger nostre iniure, & pourchasser à ce Tyran tout mal & desplaisir par le secours de ceux avec lesquels nous ferons alliance. Ceux de Dubdu auoyent bon cœur, & se deliberoyent d'empescher le soldat de Fez de forcer leur ville, ou de mourir plustõ à la bresche, qu'endurer ceste si grand perte: aussy bien sçauoyent ils, que si la ville estoit prise d'assaut, c'estoit fait en general de tous les habitas d'icelle. Saïch n'en faisoit pas moins de sõ costé, ains courrant de ranc en ranc, remonstroit aux siens la trahison que Mahomet luy auoit machiné, sans que iamais il luy eust donné occasion de luy dresser vne telle trahison. Qu'ils s'assurassent en son bon droit, & en la force de leurs dextres, & magnanimité de cœur. Qu'il estoit impossible q̄ Dieu, qui estoit iuste, permist vne telle faute demeurer impunie. Que ceux qui estoÿent dedás ne sçauoyent endurer leur effort, à cause qu'ils

estoyent rompus des rencontres passées. Promettrât au reste que le premier gentil-homme de sa maison qui monteroit sur la muraille, & y plâteroit son enseigne, il l'enferoit seigneur. Ceste promesse cousta bõ à ceux de Dubdu, & causa la mort de beaucoup de noblesse d'entre les Fezians, lesquels à la fin voyans la resistance de ceux de dedans, & sentans l'abondance du trait plouuoir sur leurs testtes, & les feux artificiels brusler le corps, furent contrains de sonner la retraite, attendant vne autrefois que la fortune leur seroit plus douce & fauorable. Mahometh, bien qu'il fust joyeux de voir la gaillardise de ses gens, & le deuoir qu'ilz auoyent monstré à defendre la muraille, si cogneut il bien qu'il seroit impossible qu'à la longue le roy n'emportast la place, veu qu'en cest assaut il auoit presque perdu la moytié de ses soldatz, & ceux qui restoyent, estoiet si blecez, q̄ si son venoit en bresliuer encor vn pareil estour, le roy se feroit maistre du lieu. A cete cause il commença à penser les moyens de capituler avec le roy, & de moyenner le salut de soy & des siens, car il cogneut lors son erreur ne se pouuoir remettre qu'é s'humiliât à celuy qu'il auoit greument offensé. Tandis qu'il rauissoit apres cecy, & discourroit sur ceste occurrence, voicy venir vers luy le vieillard, lequel au commencement dissuadoit de faire la guerre au Saich: dès que Mahometh le veid, il luy dist, ayant presque la larme à l'œil: Ah! mon amy, combien tard ie me suis apperceu de la faute que i'ay commise en me fiât tant de ma fortune, que voz bons conseilz n'ayent peu trouuer place en mon ame. Ie voy mon tort, & si ne peux y remédier: je cognoy que ie vous ay tous mis en danger, sans que ie sache en quelle sorte vous en tirer qu'à uec ma ruine & la vostre. Et quoy, Mõsieur, dist le vieillard, les choses sont elles tant deplorées que l'esperance de salut soit close à ceux qui le cherchent? Ne sçauz vous

vous pas qu'une faute recogneue est à demy pardonnée, & que les seuls obstinez meritent qu'on les abhorre & reiette? Non non, Monsieur, il faut escrire au Roy, que vous estes fort marry qu'on luy ait donné faux entendre de vostre emprise, & que si vous auez fait chose qui luy soit peu agreable, que vous estes prest à luy amender selon son bõ plaisir, pourueu qu'il vous assure de vostre vie & honneur. Cela est bié fascheux à faire, dist Mahometh, à moy mesmement qui n'ay pas accoustumé d'vser de telles & si malicantes reuerées: toutes-fois estant la necessité telle, ie le feray, & ne seray cause par mon opiniastreté de l'extreme ruine de mes subiectz. Ils consultant qui fera le message, le bon homme s'y offre, & promet faire tant que le Roy descendra à quelque composition: seulement que Mahometh escriue vne lettre de creâce, & qu'il lui laisse paracheuer le reste. Le Seigneur de Dubdu fait luy-mesme la lettre: mais la faisant, lui tomba en fantasie qu'autre que lui ne deuoit faire le message, & que cela estoit assez aisé, & sans le danger de sa personne: assure que le Roy ny aucun de sa maison n'auoit aucune cognoissance de lui. Ce qu'il declare au vieillard, lequel esmerueillé du bon cœur & hardiesse de son seigneur, luy dist: Si le malheur vouloit que fussiez cogneu, tout l'or du monde ne sçauroit vous garentir de mort: & pour ce, que ce soit moy qui face ceste ambassade, aussi bien si i'y meurs, ne sera grand dommage, pour le peu de profit que ie vous porte. Non, respõd Mahometh, i'ay fait la faute, ce sera aussi moy ou qui la repareray, ou qui mourray en la peine. Ainsi deliberé qu'il l'a, il l'execute: & changeant d'habits, s'en va au camp de l'ennemy, ou aussy tost il est prins: mais disant qu'il auoit charge de parler au Roy, les gardes le menent deuant Saich, apres les deuës reuerences, il presenta ses lettres de creance: lesquelles estans leues, le Roy dist à

celuy qu'il ne cognoissoit point pour tel qu'il estoit: Et bien, quelle eist ta charge de la part de ton seigneur? dis le hardiment, afin que ie te despesche, & puis ie poursuivray mon entreprise. Mahometh, qui voyoit le Roy en colere, luy dist: Mahometh mon seigneur, sire, est estonné de la cause qui vous meut de le poursuivre avec telle vehemence, & ne sçait en quoy il a peu offenser vostre maiesté: tant y a, que s'il est aduertuy de l'occasion, il n'est deuoir où il ne se mette pour vous amender la faute, s'il en a fait, pourueu que le respect de sa grandeur luy soit gardé, & que vous, Sire, cōme bon voisin, procediez plus par equité que par quelque transport de colere. C'est pourquoy ie suis venu, & en semble pour capituler avec vous, si par cas il vo<sup>us</sup> plaist de condescendre à quelque honneste composition, d'autant que vous feriez peu de chose de ruiner celuy qui ne demande que vostre grace.

¶ Et quoy, respond le Roy, messager mon amy, ton maistre fait il tant l'ignorant sur chose qui luy est si manifeste comme la trahison qu'il m'a voulu faire, lors qu'il s'est mis en deuoir de surprendre d'emblée ma bonne cité de Teza? Pense il que ie le toy e si peu voyant, que je ne cognoisse bien que s'il se pouuoit esgaler à moy, qu'il ne me jouast tour de voisin, autre que paisible & bien-vueillant. Je sçay toutes les menées qu'il s'est essayé de bastir avec mes subiects, & ce qu'il auoit conspiré cōtre la garnison que j'ay en icelle ville. C'est trop grande presumption à si petit compagnō que luy, de s'attaquer par guerre à vn mien pareil. Aussi prétē- ie luy faire sentir quel ie suis, & recognoistre le peu qui est en luy par l'effort de mes forces: te iurant que si ie le puis tenir vne fois en main, cōme il ne peut eschapper qu'il n'y tombe, ie luy donneray tel chastimēt, que à iamais il en sera memoire par toutes les prouinces voisines, & seruira la teste d'exemple a tout autre sien pareil,

pareil, de ne prendre, sans iuste occasion, les armes cōtre son voisin, & encor sans l'en aduertir, ou luy mander la cause de telle reuolte. Et voila toute la composition qu'il aura de moy, & le bon traitement que j'ay delibéré de luy faire. Dis luy seulement qu'il n'oublie point à se deffendre, & à bien remparer sa brèche: car demain dès le matin ie luy iray donner vn si doux salut, qu'ou ie perdray dix mille hommes, & moy-mesme y finiray la vie, ou ie seray maistre & de luy & de sa vie: autrement ce me seroit honte perpetuelle, d'auoir enduré qu'vn tel gallant que luy me fust venu brauer en ma terre, sans que ie m'en fusse resenty, & luy en eusse donné chastiment selon la grandeur de l'offence. Ah sire, dit Mahometh, vn si grand Prince que vous est plus loué, vsant de clemēce à celuy qui s'humilie que de le punir à toute rigueur: Je confesse que Monseigneur s'est grandement oublié, & que le Diable luy auoit faisi l'esprit lors qu'il s'attaqua à vostre maiesté, mais sire, vne faute seule ne merite pas que lon la mesure à l'esgal des pechez, la malice desquelz n'est continuée. Je sçay que Mahometh, se repent de ce qu'il a fait, & que s'il sçauoit estre asseuré en vostre presence, il se viendrait purger deuant vous, & vous diroit chose telle de quoy peut estre vous seriez satisfait. Il fait bien dit le Roy, de ne venir point: car si ie le tenois, iamais bœuf ne fut mieux decoupé en pieces à la boucherie, que ie le feroy detraire, pour appaiser la haine que ie luy porte, & le chastier de sa folie. Mais sire, replique Mahometh, s'il venoit vers vous, & s'humiliât il vous requeroit mercy de sa faute, & se soumettoit à vostre iugement, & à la douceur de vostre sentence, le chasseriez vous sans luy dōner quelq̄ espoir de paix, & de repos pour ses subiects? Il est trop arrogāt, dit le roy, & temeraire en ses cōseils, pour prendre vn si beau chemin, & pense qu'il est si auēglé en sa folie, qu'il ayme-

roit mieux voir la ruine des siens , que faire ce que tu dis. Voire mais sire, dit Mahomet, s'il faisoit ainsi , s'en iroit il sans experimenter vostre courtoisie? & ne trouueroit il point voz oreilles ouuertes pour l'ouyr , & le cueur ployable à luy faire misericorde? Le Roy demoura long temps sans parler, tout surprins & esmeu , balançant entre courroux & clemence , & mesurant par Mahometh les accidens qui aduiennent souuent aux plus grans, & que la fortune leur apreste d'aussy fortes & plus d'agercules alarmes qu'aux plus petits, & pour ce respondit: Je te jure le grand Dieu , que si ton maistre se venoit ainsi humilier comme tu dis, non seulement luy pardonneroy-ie mon mal talent, condemnât quelque chose à sa legereté , & à ce qu'il a creu ceux qui luy conseilloient son dommage, ains luy rendroy tout ce que j'ay pris sur luy , honorant ses enfans du mariage de mes deux filles , avec tel douaire qu'il en seroit content, afin que l'alliance estant ferme , dorénuant ie luy fusse bon voisin , & luy prest à me gratifier en toute chose. Mais comme ie t'ay dit, il est trop haut à la main & presomptueux pour venir à telle composition. Mahometh, qui voyoit reussir ses affaires ainsy qu'il souhaitoit, plein de ioye & espoir, dist à Saich: S'il vous plaist, sire , me donner la foy & assurance de ceste vostre promesse en la presence des seigneurs & Capitaines de vostre maison, & armée, ie luy feray faire toute telle amende & plus grande encor que je ne vous ay promis. Le Roy estonné plus que iamais, luy dist: Ouy, ie le feray deuant tout le monde , & quand il n'y auroit que moy, encor se peult il fier de ma parole, que ie ne faucray de ma vie: mais pour l'assurance que tu demandes, ces quatre que tu vois assis icy avec moy suffiront pour le tesmoignage de ma promesse, & pour faire sortir l'execution en effet. Et lors il luy nomma son beau pere, & le grâd Chancelier, & le general de

neral de l'armée, avec lesquels le grand iuge & prestre de sa Loy, faisoit le quatriesme. Mahomet ayant receu le serment & du roy, & de ces grands seigneurs, se getta aux pieds de Saich, & avec vn grand souspir il dist. Tu voy icy roy de Fez ce Mahomet seigneur de Dubdu, lequel t'ayant offensé , & estant assez châtlié de sa folie pour luy estre necessaire de faire telle amende, te supplie auoir compassion de luy, qui s'est plustost soumis à telle punition pour le salut des siens , que pour crainte qu'il eust de perdre sa vie. Le roy n'eust jamais pensé que Mahomet eust esté si hardy que d'entreprendre vn si dangereux voyage, le voyant à genoux deuant sa maïesté, luy requerir pardon, avec tel abaïffement & reuerence, se leua de son siege, & ayant presque la larme à l'oeil, attendry de pitié, & compasionnât la misere d'vn tel seigneur, courut l'embrasser, disant: Loué soit Dieu, que ie te tiens en ma puissance, pour cognoître vn si vaillant homme que toy, & m'estime biéheureux de telle guerre, afin qu'vn fascheux commencement donne plaisir perpetuel à nos deux familles. Cecy fait, les seigneurs d'vne part & d'autre furent mandez, & la paix iurée, ceux de Dubdu se veirent hors du danger qui leur estoit prochain, & Mahomet ses deux enfans gendres d'vn des plus puissans roys de l'Afrique. Exemple notable d'vne grand courtoisie & clemence en vn roy Barbare, & duquel l'esprit estoit si esmeu, que iamais son ennemy n'eust esperé tel traictement. Mais quoy? le ciel fait aussy bien naitre des choses rares & ames gentilles, & bien nées entre les peuples les plus farouches, comme parmy ceux qui sont estat & office de la ciuilité & courtoisie , laquelle si les bestes cruelles gardent & en vsent à l'endroit de celles qui leur sont assubietties & qui s'humilient, l'homme qui est raisonnable en quelque pays qu'il naisse , de quelque religio qu'il face profession, est naturellemēt

plus enclin à pardonner à ceux qui recognoissans leur faute, en requierent mercy. Et certes ceste courtoisie, & fait heroicq' du roy de Fez, ne doit rien de retour à ce que feit l'Aragonnois au seigneur de Florence: ains comme le peché de Mahomet fut trop grand, & l'entreprise dangereuse pour le Roy, aussy la clemence de l'vn suyuant la penitence de l'autre merite tel loz, qu'ô feroit grand tort à ce prince de le frauder de tel heur, que la posterité ne soyt abreuuée, q̄ Saich Roy de Fez est louable sur tout bien-fait d'auoir si bien vaincu ses passions, & moderé sa colere, & Mahometh digne de nom, qui ayant recogneu ce qu'il estoit, a oublié son estat & grandeur pour la charité de laquelle il estoit affectionné enuers ses subiects, en ce qu'il se hazarda ainsi pour sauuer sa ville, & se fia en son ennemy pour la seule liberté de ses citoyens.

Fin de la xxxv. Histoire.

### SOMMAIRE DE l'Histoire. xxxvj.

**C**EVX qui pensent estre estimez iustes pour establir des loix equitables, sans s'assubietir à icelles, sont grandement à reprendre, d'autant que ce qu'ils condamnent est bien souuent vituperé en leur vie abominable. Appie Claude, l'vn des dix qui entre les Romains eut charge de dresser l'estat de la chose publique, par la publication des loix, fut chassé de son estat & dignité, d'autant qu'abusant de sa puissance, il corrompoit la purité du droict duquel il estoit le bastisseur. Le premier Roy d'entre les Iuifs, Saul est remarqué es saintz escritz,

escritz, comme celuy qui esmeu de bon zele auoit chassé de ses seigneuries tous les enchanteurs & deuins: mais soudain il tombe au peché par luy-mesme publiquement & puny & condamné, & s'adresse en sa grande necessité à vne femme qui s'amusoit aux sciences obscures: aussy sentit il la main de Dieu en la prochaine bataille où il se trouua, & esprouua, par son peril qu'il faut se cōtenter d'offenser Dieu en vne sorte, sans adouster vice sur impiété. Et certainement il fait beau voir vn Roy & grand seigneur descendre les adulteres, & ordonner peine aux paillards, & puis qu'il s'emancipe de la loy, & abuse indifferemment de toutes femmes, d'autant que le Legislateur ne doit pas seulement scauoir que c'est que de faire Edict, ains faut qu'il soit assubietty, & à la loy & à la peine d'icelles: autrement ce qu'il a de puissance, ressent plustost l'autorité d'vn tyran, que la iustice d'vn bon Prince. Or d'autant qu'en l'histoire precedente j'ay discoursu la grande honnesteté & courtoisie d'vn Roy Mahometan, il faut qu'à present ie vous propose la cruauté bestiale & sans pitié d'vn Roy Chrestien, ou au moins qui en auoit le tiltre sans l'effect. Non afin que par ce moyen ie pretende louenger plus celuy d'vne opinion contraire à la nostre, ny confesser qu'il ait esté plus iuste, & aimant l'equité, ains afin que nous rougissions de honte de ce qu'il faut que les estranges & ceux qui sont sans la vraye cognoissance & clairté de l'Euangile nous seruent de miroir & exemple pour l'instruction de nostre vie. Or à celle fin que ie n'employe tant le temps en discours, & que la chose vous soit plus notoire, voyans celuy qui deffend non les amours, mais les mariages faitz à la

à la volée, tomber & en des paillardises infames, & s'ae coupler avec autant de femmes par mariage, comme les appetits auoyent de changement pour l'effect de sa sensualité. Vn grand Roy des Anglois, a esté celuy qui a le plus estonné la Chrestienté que Prince de nostre temps, par la diuersité la plus inconstante de vie que lon scauroit penser, soit que la persuasion sur les choses sacrées soit mise en auant, ou que l'on contemple l'estat de sa maison, en quoy il s'est monstré si prodigieux, que si nos yeux n'auoyent fait l'essay de telle varieté, la chose nous sembleroit presque impossible: & croy que iamais rien de louable ne fut trouué en ce Roy, sinon qu'il aimoit les bonnes lettres, & cherissoit les gens de scauoir: car au reste, la paillardise l'auoit tout eschange en vn monstre de Nature, & la cruauté le rendoit si redouté des siens & hay des voisins, que ie croy iamais la vie de Neron n'auoir esté plus detestée que celle de cestuy-cy: & à bon droit, comme pourrez facilement cognoistre & iuger lisant le discours qui s'ensuit

Auant d'oc que venir au recit des lubricitez de ce Roy insulaire, il faut que ie vous racompte l'histoire de deux miserables amas, lesquelz perdirent la vie pour s'aymer trop ardamment, & tout pour le moyen de ce Roy, ennemy de toute douceur, lequel empeschant ce qui estoit commencé entre les parties, quoy que follement, causa la mort de l'un & de l'autre, & s'acquist le nom de Roy furieux. Et veritablement puis que le mariage est chose libre, & qu'il despend du consentement des deux parties, il semble que l'hôme ne deuroit estre lié si estroitement qu'ou il n'y a pas trop grãde inegalité, il ne peult espouser celle laquelle luy porteroit vne amour reciproque. Inegalité ie nome  
 quand

quand la Dame s'accointe de celuy qui luy est subiect, ou qu'un de basse estoffe suborne quelque fille de grand maison: mais ou il n'y a difference que de richesses, c'est faire tort à la liberté naturelle, & rendre Esclau la volonté, laquelle doit estre libre en telle liaison, veu qu'autrement on bastist des mariages, la fin desquels est si peu heureuse, que bien souuent il vaudroit mieux sacrifier les filles que les conioindre avec autre que celuy qu'elles ayment, veu que nostre inclination tend tousiours aux choses qui nous sont defendues.

**MORT MISERABLE DE DEUX**  
 amans, auquelz le Roy d'Angleterre Henry defendit de se marier ensemble, & autres choses sur la vie dudit Roy.

## HISTOIRE. XXXVI.



Etournans donc sur nos brisées, ce Roy Henry auoit deux sœurs, l'une desquelles nommée Marguerite, espousa en premieres nopces le Roy d'Escoffe: lequel estant decedé, elle conuola aux secondes, & print pour mary vn simple gentilhomme d'Angleterre. Car par la loy du pais, il est permis aux Dames de s'adiindre à qui bon leur semble lors qu'elles sont vœues: mais la premiere liaison depend de la volonté de leurs parens. L'autre de ses sœurs fut nommée Marie, laquelle fut Roïne de France, & espouse de ce bon Roy Loys douzième, avec lequel elle ne demoura que trois ou quatre mois, d'autant que le bon Prince deceda. Ceste cy encor espousa par le cõseil du Roy  
 son



son frere, vn simple Gentilhomme de bien bas lieu, & toutes-fois fauorit du Roy, lequel fut fait Duc de Suffolk, duquel duché le Roy tyran auoit dechassé le vray seigneur, lequel estoit du sang Royal: & ainsi Mad. Marie, de grand Royne deuint petite Duchesse, & où elle estoit souueraine Dame, elle se rendit subiette, & à vn petit compagnon, & à la complexion insupportable de son frere. Du mariage de Mad. Marguerite & le cheualier Anglois sortit vne fille, laquelle fut esleuée en court, & grandement cherie du Roy son oncle, lequel auoit deliberé de la marier bien haurement lors qu'elle seroit d'aage. Ceste Princeesse estoit estimée l'vne des plus belles qui fussent en toute l'Isle d'Angleterre, & plus recommandée pour ses honnestetez & bonnes graces, estant si bien apprise & courtoise, que chacun l'aimoit & honoroit, comme celle en qui reuisoit vne majesté autre que de la fille d'un petit cheualier: mais elle tenoit de l'estoc Royal, & s'estoit formée suyuant le lieu d'ou sa mere auoit prins origine: & pource le Roy l'aimoit aussy cherement que sa fille Marie, qu'il auoit de Catherine fille du Roy d'Arragô.

¶ En mesme saison estoit aussy nourry en court vn seigneur Anglois, nommé Thomas, neveu du Duc de Norfolk, fort noble & riche, & apparent en l'Isle, lequel estoit fauorisé du Roy, tant pour l'amour du Duc son oncle, lequel tenoit vn des premiers rancs en Angleterre, qu'aussy pour sa gentillesse & gaillardise, estât ce jeune seigneur si adextre en tout ce qu'il faisoit, que rien ne luy aduenoit que bien à propos, & pource estoit il aimé presque de toute la noblesse qui suyuoit la court. Je dis presque, pource qu'il est autat possible de suyure la cour d'un Prince, sans estre enuié, comme humer quelque poison mortelle, sans en sentir la force, d'autant que les maisons des grans estants comme vne boutique de grossier, ont en elle toute espeece d'esprits,

d'esprits, & de tel meslange ne se peut faire que ne sorte quelque corruption, entât que tout le monde ne se plait point d'vne, & même viade. Pource ceux là sont estimez heureux lesquelz hors de toute fascherie, & sans soupçon viuent en leurs maisons, cõtents du peu que Dieu leur donne, veu que tels se moquent des flateurs attraits d'vne fortune presente, & estimét moins que rien les faueurs qui durent du jour à la journée, & semblent vn jeu de boule hors, sans qu'il y ait rien qui soit stable, ou qui puisse promettre, quelque arrest ou assurance. Aussy est il impossible que la vertu regne ou presque personne ne hante que pour en tirer profit, & s'insinuer en la grace des grans pour s'agrandir, & deuenir riche, qui est cause que le mesdire y est familier, l'enuier cõme naturel, & le dissimuler la vraye sagesse, si bien que les Princes mesmes ne sont iuuifs sinõ entât que fortune les fauorise, & qu'ils ont moyé de secourir ces cameleons, lesquelz à gueule beante courét apres les cuisines de court, & s'engressent aux despens de ceux qu'ils suyuent. Comme ce jeune Prince donc viuoit, aimé & chery de tous, & luy n'ayant soucy que de se maintenir en ceste opiniõ, voicy la fortune qui luy dresse vne autre partie, & le guidant (cõme elle est auceugle) vers le mesme auceuglement qui offusque la raison des hõmes, fait tant qu'il s'enamoura tellement de la niepce du Roy, que perdant sa liberté, il se captiua si fort sous l'attrait de ses diuines beautez, qu'il ne pensoit plus qu'en elle, & ne receuoit pẽsément en son ame, qui ne reuint tousiours à la contemplation des graces, & honnestetez de la Princeesse. Laquelle bié q̄ print vn singulier plaisir à parler avec le seigneur Thomas, & qu'il luy feist chose agreable de la visiter, si ne pẽsoit elle encor à la passiõ amoureuse qui les faist tous deux depuis si viuement, qu'ils peuvent porter le nom du couple d'amans les plus loyaux qu'on

qu'on ait ouy reciter de memoire d'homme. Thomas voyant le bon visage que la Damoiselle luy monstrois & se fiant en la grandeur de la maison d'où il estoit issu, & en la faueur que le Roy monstrois à son oncle, & qu'aussy le Roy pratiquant l'Amour comme il faisoit, ne troueroit mauuaise aucune trafique amoureuse, mesinemét en la fin redât à mariage, se proposa de solliciter la Prin cesse, & faire tant par son seruice qu'elle ne luy refuseroit point ce bien & faueur que le recevoir pour sien, & l'accepter à mary, & Amy. Brulant donc en ce feu secret, le remede estoit de faire sortir les flammes en euidence, & manifester son mal à celle là, en la main seule de laquelle il sçauoit que consistoit sa guerison. Il n'osoit luy en faire le discours, craignât l'offencer, & le taire luy estoit plus insupportable, d'autant que le mal accroissant par le dedans tourmentoit de tant plus le cœur, comme la langue demouroit sans descourir les affectiôs de l'ame. Et quoy que les yeux assez fidelles, & subtils messagers de la pensée feissent leur deuoir, si est ce que la Damoiselle non accoustumée à telle lutte ne prenoit point garde à telz signes extérieurs: qui causa que le jeune seigneur, delibera de luy faire entendre son martyre, ou par lettre, ou le discourant de sa propre bouche. Et apres qu'il eut cōsulté long temps en soy-mesme du plus expedient & moins perilleux pour sa vie, si elle luy faisoit responce qui fust fascheuse: il veit que la lettre ne rougissoit point, & qu'elle est plus libre que la langue, laquelle deuient nouée & sans parolle, lors que le vray & loyal amant se trouue en la presence de sa Dame, & pource luy escriuiit il vne epistre telle que sensuit:

*Lettre du seigneur Thomas à la Niepce  
du Roy d'Angleterre.*

¶ Ma Dame, si ie pensoye commettre faute indigne de

de pardon en vous escriuant ce que ie n'ose vous descouurrir, ie serois contêt plustost souffrir le double des tourmens que j'endure, & soudain la mort, que causer en vous vne seule occasion de vous plaindre, & d'estre mal contente de moy. Mais sçachant que vostre courtoisie est telle, & que ma peine vo<sup>9</sup> fâchera pour me tourmenter, & que desireriez me voir sans icelle: ie suis contrant vous supplier d'oster la cause de mon dueil par vostre grace, afin que secouru de vous ie puiff serecouurer la liberté que j'ay perdue pour m'estre trop amusé en la contemplation de voz bonnes graces, & arresté sur le plaisât image de celle vostre beauté, laquelle seule pourroit esmonuoir les cœurs les plus refroidis que lon sçauoit penser. Vous pouuez croire, que si quelquel grande passion ne me faisoit sentir son effort, qu'a grand'peine seroy-ie si ose ny temeraire, que de parler ainsi à vne telle que vous, Madame, qui estant telle que vous estes, auez puissance de ma mort & de ma vie. Mais estant ma liberté faisie par l'amour, & toute changée en vous, & ne pouuant faire de mon cœur autre chose qu'un humble subiect de vostre volonté, il vous plaira en m'acceptant pour vostre, excuser ma hardiesse, & vous plaisant en mon ser uice, pèser que l'amour a fait icy acte de clair voyant, lors qu'il m'a adressé à vous, qui estes prudente pour mesurer mes merites, & iuste pour satis-faire à mon deuoir, & guerdonner les labeurs & trauaux que j'esperere souffrir pour vous faire cognoistre le desir que j'ay de viure & mourir en vous obeissant. C'est la victoire que vous auez desia eu sur moy, sans que combat aucun, y soit suruenu, & me sen perdu quoy que je voye l'entiere possession de moy en moy, en ce que je m'atten que vous de vostre grace m'accepterez pour vostre, & ne voudrez desdaigner celuy qui s'estimera heureux sur tout euenement, s'il a le bien d'estre est-

mé de vous digne de porter le nô de vostre seruiteur,  
Celuy qui n'a plaisir qu'en la sou-  
uenance de voz bonnes graces,  
Thomas de Nolfoc.

¶ Ceste lettre bailla-il à vn sien page, duquel il se fioit fort, & lequel l'accompaignoit par tout où il alloit faire ses pourmenades, leq̃ il instruisit comme il failloit se gouverner & sur tout qu'il se donnast si bié garde de ne bailler point la lettre à autre qu'à Madame, & cela si sagement que personne ne s'en apperceut: ce que le page luy promist faire, & l'executa aussy accortement que le maistre eust sceu desirer.

¶ La Princeesse quoy que non accoustumée à semblables embassades, ne trouua toutesfois estrange la façon, & moins se facha elle ny contre le message, ny celuy qui l'enuoyoit, seulement dist elle au page: Et quoy mon amy, vostre maistre depuis quand est il deuenu si honteux qu'il n'ose me dire ce que maintenant il me mande par escrit? Dictes luy que ie luy veux respondre de bouche, sans fier mon aduis au papier. Le page s'en retourne au Prince, & luy compte de mot à mot les propos de la fille, & le bon accueil qu'elle luy auoit fait, y adioustant quelque chose du sien, si bien que si le seigneur Thomas auoit esté touché au vif de l'Amour, c'est à present qu'il en sent si fort les estincelles, qu'il est impossible d'en penser de pareilles. Il estoit tous les moyens qu'il pouuoit, afin de parler à sa Dame, & luy descouuir le tourment qui l'angoissoit pour aimer en si haut lieu, & l'heur que ce luy seroit si elle l'acceptoit pour seruiteur. Et ne luy fut Fortune tant favorable, mais plustost contraire, veu ce qui en aduint depuis, qu'un iour que le Roy estoit allé à l'assée vers Vindezore, il eut moyé d'accoiter à son plaisir & sans tesmoins la maistresse de ses pensemens, avec laquelle lors qu'il le veid seul, il perdit aussy tost  
cette

cette gayeté accoustumée, & la hardiesse qu'il auoit auparavant de luy parler priuement, & sans s'effroier. Ores il sent vne emotion qu'il ne peut appeller autrement que crainte, & confesse que l'Amour donne bié force de penser grandes choses, mais de les exprimer par parole, cela ne se peut faire que par ceux lesquelz or atteint l'heur d'estre fauorisez par quelque careffe, ou qui aiment moins qu'ils n'en font semblant, & gist plus leur affection en beaux discours, qu'en vrais effectz. La jeune Damoiselle voyât ceste alteration nouvelle, en ce seigneur tant accort & beau diseur, ne fut si peu cognoissante, qu'elle ne s'auisast bien qu'il estoit bien fort atteint d'amour, pource luy dit: Monsieur, j'ay veu le temps que vous estant en la compagnie des Dames & Damoiselles, il n'estoit autre qui les entretenoit de propos, ne qui inuentaît les moyens de leur donner tousiours quelque passetemps: & maintenant vous estes tout changé, & si fort abbatu, que deuenu refuseur vous ne vous souciez plus que d'entretenir voz pensées. A tout le moins si en defaut de tout autre aisé, vous nous faisiez participantes de vos refuseuries & discours, encor aurions nous quelque occasion de nous contenter, & vous pardonner la faute que commettez contre la compagnie qui a tant perdu par vostre solitude. Ma Dame, respondit alors le Prince, ie loué Dieu de ce qu'il m'a tant fauorisé que ce soit vous qui me commandez de declarer la cause de ma tristesse, car si ce n'eust esté vous qui eust desnoué ma lague, à grand peine eusse je peu discourir ce que toutesfois ie desire qu'une seule entende & cognoisse. Veux que la chose est si haute, & le secret de telle consequence que autre qu'une telle Dame que vous ne merite à qui lon le descouure. Que si j'ay nourry mon esprit d'un entretenement de pensées, & repeu mon ame de discours faitz à parmoy, il en faut accuser vne, laquelle par

la grandeur a empesché jusques icy que ie n'ay osé descouvrir ce que plus me tourmentoit, ny dire la cause de mon silence, ayant mieux brusler de desir sans manifester mô mal, que luy desplaire en parlant à son excellence. Vrayement, respond la Princesse, quiconque elle soit, elle merite blasme & chastiment, tant pour l'offense qu'elle nous fait, en nous priuant ainsi de vous, que pour affliger celuy qui à mon aduis, merite vn plus doux traitement, que de luy interdire la parole. Et puis que le secret de vostre desconuenue doit estre declairé à vne seule, & qu'elle peut vous rendre l'aïse perdu, & à nous vostre visage plus gay que n'est à present, je vous prie que ie sçache qui elle est, afin que, si faire se peut, elle vous tire de peine, & nous de soucy, qui ne desirons que vous voir ausly joyeux que de coutume. Le Prince cognoissant la subtile dissimulation de sa Dame, & qu'elle prenoit plaisir d'estre seruite & caressée, luy respondit. Las ! ma Dame, comme vous sçaez & occir, & viuifier les cœurs des passionnez qui me ressemblent, dissimulant si accortement ce qu'il ne faut tant vous declairer, veu que vostre bô esprit le cognoist assez par les signes extérieurs qui apparoissent en celuy, lequel ne peut auoir longue durée, si de vostre grace il ne vous plaist le secourir, & l'accepter pour vostre loyal seruiteur, veu que de ceste seule faueur depend sa vie, & honneur. Je sçay bien ma Dame que j'estends trop haut mon vol, & que la gloire de mes pensemens est trop auantageuse, mais si vous mesurez le desir que j'ay de vous faire seruire, avec vostre grandeur, vous cognoistrez que si ie n'approche par merite de ce bien, que la bonne volonté & deuotion mienne suppléent à tel defaut. Qu'il vous plaïse donc, ma Dame, auoir compassion de celuy, le defaïtre duquel vous est assez cogneu par sa peine, & luy rédez celle gayeté de parole que luy auez oité, lors que par

le rebat

Le rebat de vostre celeste beauté vous luy auez tellement offusquez les yeux de l'esprit, que les sens extérieurs en sentét l'effort, ont cessé de faire leur de uoir, afin que l'ame vaquast plus librement à la contemplation de chose si parfaite que vous ma Dame, laquelle j'ay choisie pour seule Dame & maïtresse, s'il vous vient à gré de ne refuser le seruice que ie vous voué, & lequel ie vous feray tant que l'ame me résidera au corps.

Je ne pensois point, respond la Damoiselle, estre la cruelle qui me faisois mesme ce tort, que de me priuer de voz gayetez, ny n'eusse iamais estimé qu'un si accôply gentil-homme que vous se tourmentast ainsi pour chose de si peu que moy, qui ne peux vous satis-faire pour vostre trop vehemente affection que d'un souhait, que Dieu vous face la grace d'oster ces fantasies de vostre teste, & de chasser ceste refuerie de vostre esprit. Pluïst, respondit il, m'enuoie Dieu la mort, que telle faueur, car si ie perdois la seule souuenance d'un jour de ceste mienne seruitude vers vous, ie penserois estre le plus miserable Gentilhomme qui viuie, qui ayme & honore la plus belle, gentille & courtoise Dame de la terre. Pource vous supplie ne trouver mauuaise mon affection, ny estrange si ie vous prie de me recompenser avec vne amitié reciproque, d'autant que ceste vnion causera vn tel accomplissement en nous deux, que moy estant vostre, & vous cœuertie en moy, le plaisir de l'un augmentera l'aïse de l'autre, tellemét que ce sera vn comble de felicité en ce que les corps peuent d'esperer d'heur en ce monde. Monsieur, dit la Princesse, je voy bien que voz merites sont grans, & que l'Amour que me portez est sans fiction, & laquelle m'oblige, & à vous vouloir bien, & à satisfaire à ceste vostre bonne volonté, avec vne affectiō pareille: mais vous sçaez ce que je peux, & ignorés & vous & moy

qu'est-ce que le Roy a delibéré de faire sur mon mariage. Quoy ma Dame, respond le jeune seigneur, estimez vous que le Roy trouue mauuais l'affinité d'entre nous? ny le mariage de vous & moy? Ne suis-ie pas d'autre maison que celuy qui a espousé ma Dame vostre tante, le Duc de Suffort? Si suis & d'autre calibre, & ie m'assure que le Roy, sans vous faire tort, ne scauroit vous trouver mari plus sortable que moy, qui suis tel qu'on scait, & vostre allié & sorty d'une des plus anciennes & illustres maisons de toute l'Angleterre. A ceste cause ne faut que prenez vostre excuse là dessus, d'autant qu'il n'y a rien qui empesche nostre mariage. La fille vaincue par ces propos, & plusieurs autres que l'amant discou: ut sur l'heure pour l'inquire à suyre son conseil, fut contraincte de luy dire: Et bié, que voulez vous que ie vous die? Je vous aime plus que toutes les choses de ce monde, & ne souhaite tant nié que soit que de voir accomply mon desir par le mariage de nous deux. Estes vous content de ce que ie vien de vous dire? Ouy Madame, respondit il, pourueu que l'effect s'en ensuyue, & que dés ceste heure vous me promettiez la foy que ne prendrez iamais autre mary que moy: & ie vous jure, que plustost ie mourray de mille morts, qu'autre que vous porte le nom de mon espouse. Tant sceut faire & dire le jeune seigneur, & si bien caressa & prescha sa nouvelle amie, qu'elle lui promist la foy de mariage. Qui fut cause que de là en auât ils se hantoyent plus familièrement que de coustume, & s'appriuoiserent si bien, au grand dommage de l'un & de l'autre: qu'apres plusieurs protestations d'une part & d'autre, & reiteratiõ de leur promesse ia faite, ils donnerét fin à leurs desirs, & cõsommation au mariage de tât plus desâtré & peu heureux, cõme il estoit clandestin & secret, jouyssans d'un aise, qui puis apres leur tourna en grad malaise. Voila iusques ou s'estend

la

la furie des appetiz sensuels: ces deux amans estoient heureux en leurs amours auant la jouyssance, & ne se foucioyent que de rire, esperans tousiours que le Roy ne feroit difficulté aucune de les cõioindre ensemble: mais ont il fait la faute, ilz commencent à se deffier de leur cause; & craindre que chascun ne soit abbreuue de leur folie, tant grande est la force du ver de la conscience. Ils cherchent les cachettes & secrets pour parler ensemble, & faire à couuert ce que puis apres fut à leur grand regret descouuert à tout le monde. Aussi telles fautes, d'autant qu'elles sont preiudiciables, & portent de nuissance à plusieurs, d'autât aussy y a il plus d'yeux qui y prennent garde, & seruent pour esclaire ceux qui les commettent sans esgard ny consideration de leur renommée, comme aduint à ces deux amans, ainsi qu'entendrez cy apres. Or d'autât que toute chose se outrepassant sa mesure, & se desbordant de ses limites n'a rien plus de durée qu'un Soleil trop chaüt en l'yuer, l'Amour commecé sans raison, guidé d'une sensualité, & gouverné sans reigle, ne peult estre manié si dextremét, qu'à la fin n'en sorte ou feu, ou fumée, veu que cest appriuoisement si doux & attrayant engendre pour le plus tant de priuauté, que ceux qui au commement y sont sages & veillãs, s'assottent en leurs fantaisies, & s'endorment tellement en leurs aises, que les moins cauts & speculatifs voyét à l'œil à quoy tendēt ces caresses. Aussi l'Amour & la folie sont de mesme, & se descouurent d'elles mesmes ces deux passions, & a on beau celer ce qui est, qu'à la fin les personnes qui en sont attaintes sont les premieres qui font apparoir quelles sont leurs humeurs. ¶ Ces deux amâts donc, comme fort ieunes qu'ils estoient, ne scauēt gouverner leurs affaires si discrettement, que ceux qui auoyent l'œil bon, & le nés long, ne s'apperceussent fort bien qu'il y auoit autre chose entre eux que

simples amouraischemens & paroles, & commencent apres le soupçon de croire la chose telle qu'elle estoit, voire furent si diligens espions, qu'ils cogneurent par l'experience qu'ilz ne soupçonnoyent rien que la verité. Cецy fut teu pour quelque temps, d'autant que les vns craignoyent la fureur du Roy, qui estoit fort chatouilleux & difficile à manier: d'autres ne vouloyent se rendre ennemis de la maison & famille du Duc de Nolsoc: & les autres plus courtois, & ressentans que c'est que de l'infirmité des hommes, & que ceste faute estoit vne imperfection de nature, plus-toit qu'un peché commis par malice, ne vouloyent le publier, ayans compasison de la jeunesse des deux amas, & aussy ne desirans point leur troubler ny empescher cest aise. Toutesfois estoit il impossible, qu'en vne si grande troupe de courtisans, tous fussent si sobres de leurs langues, & que l'enuie s'en fust vollée de là, pour aller semer quelque discorde entre les saintes personnes: veu que c'est l'oiseau le plus priué, qui soit en la court des grands, que ceste Harpie & Montstre venimeux d'enuie: laquelle seule a causé tout tant que iamais il y eut de malheuretez & ruines sur la terre. De ceste poison abbrueuez, quelques courtisans, s'en allerent au Roy, quelque mois apres auoir esté assurez de la trop estroite alliance de nos jouyssans amoureux. C'est au Roy à qui ilz font le discours de ceste pratique & s'excusent s'ils parlent si auant, d'autant que le deuoir leur commande de ne faire chose qui preiudicie tant à son honneur, & que sans faire faute ils ne pouuoient laisser passer souz siléce telle folle. Qu'il pleust à sa maiesté leur pardonner, & qu'au reste ilz n'auoyent rien dit qui ne fust tresueritable, & que bien aisément ne se peult prouuer par vne infinité de tesmoings. Si le Roy fut estonné de ces nouvelles, ie le laisse à estimer à ceux qui ont des filles & nieces qu'est-ce qu'ilz feroient

royent si vn tel malheur aduenoit en leur maison, & par homme qui leur deust foy & obeissance, telle que le jeune seigneur deuoit à son Prince souuerain & naturel. Or cestui-cy, quoy que fust fort addonné aux femmes, & homme qui n'auoit esgard comme que ce fust, pourueu qu'il accomplist sa volente, & rassasiast l'effrenné desir de sa lubricité, si commença il à detester sa niece, & accuser son immodestie & peu de chasteté, proposant en son esprit de si bié temperer son ardeur, & refroidir les chaleurs du jeune seigneur, que iamais ils n'auoyent loisir de luy jouer vne telle faute que celle qui ne pouuoit estre satisfaitte que par la loy ancienne de la grande Bretagne, iadis abolie par le grad Roy Artus: mais qu'il renouelleroit sur ces deux malheureux amans. A ceste cause il commanda à ceux qui luy en auoyent fait le rapport, qu'ils prissent soigneuse garde à surprendre les paillards ensemble (car de ce beau titre les auoit-il honorez) & les mettre entre les mains des chefs de la garde de son corps. Les surueillans qui veirent bien que s'ils failloyent à ce coup, que le Roy penseroit qu'enuie plus-toit que verité leur auroit fait tenir ce langage, feirent si bié leur deuoir, ayans la garde du Roy avec eux, que deux jours apres ils prindrent les deux amans en vne chambre, où ils faisoient autre chose qu'enfiler des perles.

¶ Le seigneur Thomas, qui n'eust iamais pensé que les Gétilhommes, encor qu'ilz sceussent les menées, luy eussent ioué vn tel tour, fut tout esbahy se voyant surpris, & soudain fait & constitué prisonnier de par le Roy. A quoy il respondit, qu'il estoit content que le Roy, & non autre, fust le iuge de sa cause, s'assurant qu'ayât ouy son discours, & presté l'oreille à son dire, il seroit aussy courtois à luy pardonner, comme les meschans estoient enuieux, qui luy auoyent causé vn tel scandale. La fille estoit encor plus assurée, disant qu'el

le sentoit sa conscience si nette de toute faute, fors vne, qu'elle esperoit que Dieu, qui cognoissoit son innocéce, seroit que le Roy ne fouillerait point son nom par la cruauté commise sur ceux qui luy seroyent parents de si pres. C'est pourquoy, Madame, (ditt le Capitaine des gardes) il faut que veniez parler à luy, afin que ie soye quitte de ma charge, qui ne pensoye pas à ce matin estre employé en chose si peu plaisante, que là où il faut que s'offense, & vous & monsieur le Prince: mais il s'en faut prendre à ceux qui vous ont esclairez de trop pres, & non à moy, qui ne fay sinon ce que le Roy m'a commandé d'executer. Ie le sçay bien, respond le Prince, & m'assure tant de vous, que ne voudriez nuire à la noblesse: mais ie voy que ce sont des trames de ceux qui n'ont autre desir que de paracheuer la ruine commencée de tout tant qu'il y a de Gentilshommes par toute Angleterre.

¶ Aduerty que le Roy est de ceste prise, il ne voulut point qu'on lui amenast, soit qu'il craignist de s'oublier tant sur l'heure, que de les faire despescher sans ouyr leurs defences & iustificatiōs: ou bien qu'il se doutast que leurs raisons ne l'esmeussent à quelq̄ compassion: & il auoit delibéré desia de les faire mourir to<sup>u</sup> deux. Ils furent donc emprisonnez à Londres, séparément, chacun en sa tour, & donna le Roy charge au seigneur Thomas Cremonel, Conestable d'Angleterre, de faire le proces à sa niece, & à celuy qui l'auoit subornée. Ils sont interrogez, & confessent, ce qu'aussy ils ne pouuoient nier: mais disent que tout ce qui s'est passé en tr'eux, est comme de l'espoue avec sa femme legitime. Cecy est rapporté au Roy, lequel combien q̄ cogneust que sa niece n'eust sçeu trouuer guere meilleur party que celuy qu'elle auoit choisi à sa poste, si ne voulut pourtant accorder ceste alliance, ains persista en son opiniō de les faire mourir, à ce le mouuât & incitant

le Conestable: lequel de son naturel estoit l'ennemy commun & capital de toute la noblesse. A ceste cause le conseil estât assemblé, le Conestable comme ayant expres commandement du Roy, condamna le jeune Prince à perdre la teste, & que la Damoiselle seroit confinée en prison iusques à la fin de sa vie.

¶ Ces nouvelles sont soudain diuulgüées par toute la ville de Lédres, & n'estoit petit ny grand qui n'eust grâde cōpassion du malheur de ce beau couple, & sur tout du Prince: à cause que le peuple estoit fort affectionné à ceste maison de Nolfoc, comme à ceux qui ne s'estoyét onc montrez que courtois & debonnaires. Le Duc de Nolfocoyant la rigoureuse sentence iettrée contre son neueu, & sachant bien que cela ne procedoit pas tāt du Roy, que de la malice & haine enuieillie du Conestable contre la noblesse, s'en alla au Chasteau bien accompagné, avec intention de faire quelque beau coup si la sentencen'estoit addoucie. Au palais qu'il est, chacun luy fait place, tant pour sa grâdeur & autorité, que pour le desir qu'on auoit que son neueu fust deliuré des mains du Conestable. Il vient à la châtre du Roy, dās laquelle introduit qu'il fut, apres auoir fait la reueréce à son Prince, tout esmeu de malta lent, & trāsporté de courroux, il parla au Roy en ceste sorte: ¶ Comment, Sire, ne verrōs nous iamais la fin de tant de meurtres & saccagemés qui se font de iour à autre en vostre Royaume? Auez vous proposé de souffrir qu'on defface ainsi la noblesse, qu'il n'est iour que la place de Lédres ne voye quelque Gentilhōme despesché, sans raison ou equité quelconque? Voulez vous ruiner ceux mesmes desquels vous estes issu, afin de laisser vn jour vostre filz, Mésieur le Prince, suiuy seulement de vilains, & gens desquelz la race soit incogneue? Et quelle estränge façō de faire est ceci, q̄ ceux qui sont nuict & iour prests, à mourir en vostre seruice, foyent

soyent deffaitz par la main d'un bourreau, & condé-  
nez par la sentence du plus iniutte & meschât qui vi-  
ue pour le jourd'huy entre les hommes ? Le Roy qui  
seignoit ne scauoit rien de ce qui s'estoit passé au Cō-  
seil, quoy que tout eust esté fait suyuant sa volonté,  
dist au Duc: Et quoy, mon cousin, à qu'elle fin me te-  
nez vous ce langage? Qu'y a-il de nouveau qui vous  
eust esmeu à venir si coléré vers moy, & me faire ha-  
rangue si mal à propos? Vous a lon fait quelque tort ou  
offense, de quoy il vous faille faire raison? car ie vous  
asseure que je ne le vous denieray pas. Le Duc qui co-  
gnoissoit l'humeur du pelerin, & scauoit bien que le  
Roy conuiuoit à tout ce que le Conestable executoit,  
luy respondit auant franchement comme la chose lui  
fouchoit de pres, voyant son nepueu en tel danger de  
sa vie: Sire, il me semble fort estrange & mal à propos  
que Cremonel vostre Conestable, estant tel qu'il est  
vilain, fils de vilain, & duquel les parents sont presque  
incogneuz à tout le monde, se laue ainsi les mains dās  
le sang de la noblesse, & dresse vne boucherie sanglā-  
te en ceste ville de ceux desquelz il n'est point digne  
d'approcher qu'avec reuerence, veu que tout ce qu'il  
en fait estant esloigné de tout droit & iustice, ne tend  
ailleurs que pour establir en grandeur sa race poltron-  
ne, auillissant, ou destruisant du tout les anciennes mai-  
sons de ceste Isle. Ie dy cecy, Sire, pource qu'il a con-  
demné mon neueu à estre decapité aujourd'huy en la  
place publique, commē s'il estoit quelque larron & as-  
sassin, & comme s'il auoit attenté de trahir le Roy-  
aume, ou empoisonner vostre Royale maiesté. Quel  
crime a-il commis pour en porter vne si dure & cruel-  
le penitence? Quelle est sa faute, qu'il faille que l'ex-  
ecuteur de haute iustice le face mourir ainsi honteuse-  
ment? Et bien, il a fait l'amour à vostre niece, & celle  
qui est fille de ma Dame vostre sœur, iadis Roine d'E-

scosse,

scosse, est-ce vn crime capital que de voir deus amans  
esgaux en fortune, & pareils de sang, se promettre ma-  
riage, & en pourfuyure la consommation? Que feroit  
on plus à vn rauisseur, ou celuy qui auroit fouillé la  
couche du Prince? Ne scauez vous pas, Sire, que les  
mariages sont libres, & que les enfans peuuent pren-  
dre party sans que les peres leur puissent interdire?  
Quelle loy ou ordonnance auez vous fait à ce cōtra-  
ire, pourquoy ceux qui suyuent leur liberté doyuent  
receuoir mort, sans l'auoir meritē? Mon neueu est il in-  
digne de la fille d'un tel cheualier q̄ celuy qui a espou-  
sé ma Dame? Nostre maison est-elle moindre que la  
siēne, que puis qu'il a espousé la sœur d'un Roy si grād  
que vous, que mon neueu ne puisse prendre pour fem-  
me la niece? Ie confesse que mon neueu a tort d'auoir  
fait ce mariage sans vous en aduertir: mais que pour  
cela il merite la mort. Pardonnez moy, Sire, ce feroit  
aller trop rudement en besongne, & montrer qu'il  
y a plus de transport que d'equité, & de malice que de  
iustice, & que le iuge deputé en la cause, est plus par-  
tie que bon president, & deuorateur du sang des ius-  
tes, que defendeur de la cause des Innocens: le proces  
desquels a esté vuydé bien soudainement, & la cause  
en a esté trop mal decidée. Pource vous supplie, Sire,  
qu'il soit vostre bon plaisir, de mesurer les faitz plus  
meurement, & ne permettre desormais que ce villain,  
indigne du tiltre qu'il porte, procedē plus à faire tant  
de meurtres, voire & volz publics sur vostre nobles-  
se, afin que voz subiectz ne soyent à la fin contrains de  
se reuolter contre vous, & s'asprir cruellement contre  
voz officiers. La voye y est des-jā toute preste, le peu-  
ple murmure, les nobles ne peuuent plus souffrir les  
cruautez de celuy qui s'arme de vostre nom, pour cou-  
rir sa meschanceté. Ayez pitié des vostres, & laissez  
le nom de vostre maiesté plus orné de clemence, que

ne



ne rasche celui qui voudroit vous voir ruiné, pourueu qu'il peust establir sa puissance par vostre deffaitte, Souuuerne vous, Sire, que les despenfiers de la memoire de nos peres, firent mesme essay que cestui-cy, & induirent les Rois à s'aigrir contre la noblesse : mais ilz euserent leur propre malheur, avec l'infortune de leur Roy : Dieu vueille que ce gallant soit seul en sa perdition, & que Dieu conserue vostre maiesté en honneur, los & prosperité : & que vous fassiez droit à vn chacun ne permettez plus que ce Tiran nous afflige, ains continuant la douceur qu'avez monstrée dès vostre enfance, nous faciez aussy sentir quel est le soing qu'avez de faire droit à chacun, & sans acception de personnes. Le Roy ayant ouy ainsi parler le Duc, quoy qu'il fust marry de cette harangue, si pensa-il à quoy tendoyent ces mots, & ne meist point en sours oreille, ce qu'o luy auoit ramentu touchant les despenfiers : desquelz les Annales, tant de France que d'Angleterre, font mention, qui fut cause que pensant à sa conscience, & continuant sa dissimulation, il enuoya querir son Conestable, auquel il dist, present le Duc. Monsieur le Conestable, voila le Duc de Nolfoc mô cousin, lequel se plaint de vous à cause de l'emprisonnement & condemnation de son neueu, ie voudroye bien que vous purgeassiez de ce qu'il dit, & luy monstriez si à bon droit le prisonnier doit receuoir la punition qu'on dit auoir esté ordonnée. Le Conestable oyant le Roy vser de ce langage, cogneut aussy tost qu'il falloit dissimuler & paistre d'eau beniste de court, le Duc esmeu de trop de coleure, pource respondit, disant : Ie ne pense point, Sire, q si le Duc de Nolfoc estoit iuge delegué en ceste cause, & ayant ouy la confesion des acculez, tel qu'il est, & si bõ iusticier, qu'il voulust pardonner ny à l'vn ny à l'autre, veu la faute commise en la maison Royale, où lon doit autant auoir de respect, que iadis lon a eu aux tē-

ples.

ples. Ah ! paillard, respond le Duc, si les crimes qui se commettent tous les jours en la maison du Roy estoient puniz avec telle rigueur, il y a long temps que tu n'eusses plus de telle sur les espauls, veu les inhumanitez que tu as exercées sur tous ceux que tu pensois qui te pouoyent faire teste, & empescher tes detestables complots : & ne faut que tu dises quel respect lon doit auoir ny aux tēples ny aux maisons des Rois noz Princes souuerains, veu que tu n'as esgard ny à ce qui est consacré à Dieu, ny à la maiesté reuerée de nos Princes : seulement aduise les moyens de renuerfer tout ce dessus deffous, afin de mettre le Roy en trouble, & le Royaume en necessité, & que toy peschant (cōme on dit) en eau trouble, puisses te preualoir de la ruine des vns, & abaissement de l'autre. Tanty a, qu'il ne faut tant vser de lāgage, ains mettre fin à ce dequoy lō traire : Puis que c'est toy qui as condemné mon neueu, donne toy garde que ton arrest ne sorte son effect : car ie te jure Dieu, que si pour l'effect de ce mariage il s'en suit la mort de mon neueu, tu peux bien dire qu'il ne mourra pas seul, & qu'il sera accompagné de plus grande compagnie qu'il n'eust eu de suite espousant la niece du Roy, lors qu'on les eust menez au temple. Ayant dit cecy, le Duc s'en alla, sans autrement prendre congé du Roy : qui causa que le Roy commença se douter de luy, & fut fort marry de telle retraite, pensant qu'il ne dressast quelque sedition en la ville, y estât aimé sur tout autre : mais le Duc estoit trop sage, & homme de bien, & n'eust voulu pour mourir attēter rien contre le salut de son Prince : quant au Conestable, il ne s'en fist pas beaucoup soucié pource qu'il voyoit bien que ce qu'il faisoit procedoit plus de l'inimitié qu'il portoit à la noblesse, que pour satisfaire au deuoir de son estat. Voila pourquoy le Roy, qui craignoit l'esmotion du peuple, ne voulut souffrir que le Conestable for-

tit du

rist du chasteau, enuoyé cependant à heure à autre voir qu'est-ce que le Duc faisoit, & s'il assémbloit poit gens pour luy liurer l'affaut, ou forcer le chasteau, afin d'en deliurer son neueu, pour la liberté duquel il auoit si bien harangué l'apresdisnée.

¶ Mais entendant qu'il se tenoit cōy, & attendoit qu'on executast son neueu, luy feist mander que la sentence estoit reuocquée, & que son neueu ne mourroit point honteusement: tant y a, que le Roy ne pouuoit le deliurer à pur & plein, à cause qu'il se tenoit grandement intéressé, en ce que le seigneur Thomas auoit fait à l'endroit de sa niece, & en sa maison: & par ainsi les deux amants tiendroyent prison iusqu'à ce que le Roy eust cogneu la iustice de leur cause: & que le Duc sur sa vie ne s'enquist plus outre, car aussy bien il n'y perdroit que le tēps. Ceste sentence addoucit le Duc, esperant qu'avec le temps les choses prendroyent vne autre fin, & que le Roy cognoistât quelles sont les forces de l'Amour, les deliurant, permettroit qu'ils se mariaissent ensemble. Mais l'esperance tant du Duc que des deux amants captifs, estoit plus que vaine, entant que le Roy ne pensoit plus à leur deliurance, ains les auoit fait enfermer, sous condition qu'ilz y passeroient le reste de leurs jours. Or estans les amants si pres l'un de l'autre en leur prison, que s'entreuoyans ils pouuoient parler ensemble par vne fenestre, respōdāt sur vn escalier, où souuent le seigneur Thomas passoit pour se pourmener dans vne gallerie assez proche. Là se consoloyent l'un l'autre, & se païssoient de ceste attente, que le Roy auoit vn jour pitié d'eux. Et que ceste longue souffrance & cruel martyre seruiroit d'un aiguillon pour les inciter à s'aimer d'auantage, encor que leur amitié fust si bien baillie & fondée, qu'il n'y auoit rien souz le Ciel qui peust l'esbrānler, ny luy donner diminution. Durant ces visitations de l'Amant, & que

que l'esperoir appattoit ce beau couple, le seigneur Thomas, fauorit de sa garde, eut encre & papier, & composa la complainte qui s'en suit:

¶ Complainte du Prince de Nolfoc,  
prisonnier à Londres.

*J'ay ia remply l'air de gemissemens  
Pour l'effort dur de mes soufferts tourmens,  
Et ay baigné tous mes habits en pleurs,  
Me souuenant de mes aises & beurs:  
Et en sentant le malheur qui m'accable  
En ce destroit, & prison miserable,  
Mon cerueau plus des larmes ne distille,  
Et decouler ne les fait file à file  
En ruissebant le long de mon visage:  
Larmes ne sont propres à tel vsage,  
Et n'ont pouuoir d'allegier le martyre,  
Qui les souspirs du creux de mon pis tire,  
Et qui les pleurs fait ruisseler souuent  
Lors que le cœur est esineu de son vent:  
Mais ces souspirs n'allegent ma souffrance,  
Ny ne pourroyent luy donner allegeance.  
La seule mort ou la douceur d'un Roy  
Peuuent tel heur & bien causer en moy:  
La mort m'ostant de ceste vie obscure,  
Et un bon Roy de ceste prison dure:  
Non pour seul viure, & separé d'icelle  
Qui est mon ame, & cœur, tant que sans elle  
Non plus ie vis que les fleurs, qui honorent  
Les champs & prez, & les iardins decorent  
Viuent sans l'eau, & sans la chaleur viue*

D'un clair soleil, qui les paist & auue.

Vne seule est la cause de ma vie,

Pour elle aussy de viure i'ay enuie:

D'elle esloigné, i'approche de la mort:

D'elle i'approche, pres suis de mon support:

Tant que ce mal qu'ores ie sens captif

Ne met en moy ny esmoy ny estrif,

D'autant que voy celle proche de moy,

Qui a souffert pour moy l'ire d'un Roy.

Ab Roy! qui as essrouué tant de fois

Les fors assauts & encore les vois,

Que fait Amour au cœur de la ieunesse,

Pourquoy as tu avec telle rudesse

Traité deux cœurs vniz de telle sorte,

Que rien ne peut de ceste vnion forte

Faire en vn coup la separation?

Pourquoy veux-tu de nostre affection

Rompre l'effect, & de ceste alliance

Les nœuds vniz avec telle puissance,

Que nul cousteau scauroit partir en deux?

Separer, ah! les corps certes tu peux:

Mais les espritz vniz ainsi qu'ilz sont,

Ainsi aussy à iamais demourront:

Car nostre amour n'est lascif ne vilain,

Et ne le peult toucher profane main:

Vn vil peché n'a conioint nos courages,

Ny n'a par fait noz amoureux ouurages:

C'est la vertu qui nous a faitcz esgaux

En passetemps, en plaisirs pleurs & maux,

Las! ie me deuls que les lascifz iouyissent

De leurs plaisirs, & les chastes perissent:

L'Adultere

L'Adultere est fauorisé de tous,

Le mary sent la colere & courroux

De celuy là qui deust punir le vice,

Pour establir la vertu & iustice.

Ab ah! Madame, & que ma faute est grande!

Qui vous conduit, sans que point le demande

En tel desroy, que ie crain que la mort

Soit mon dernier & soulas & support,

Et falloit-il que ceste grand' beauté

Sentist l'effort d'une grand' cruauté?

Que pour aimer ell' void son ennemy,

Celuy qui deust pour ce luy estre amy?

Et falloit-il qu'un Roy trouuaist estrange,

Si comme luy à bien aimer me renge?

Et si ie suy la chose plus parfaite

Qu'onc ny le Ciel ny nature ayent faite?

Et quand i'auroys failli en poursuyuant,

Encor deuroit pardonner vn seruant,

Lequel succombe aux loix vniuerselles

Qui ont pouuoir sur les ames mortelles,

Bon Roy Artus, qui n'as eu ton pareil,

Si ma moitié eust contemplé ton œil,

S'il eust prins garde à nostre ferme foy,

Iamais ie n'eusse entendu que la Loy

M'eust condemné à prison ny à more

Pour bien aimer, & pour chercher support

En celle là où reposent mes heurs,

Et qui a peu estancher mes ardeurs.

Mais que me sert repeter la memoire

De ce grand Roy, dequoy dire la gloire

De vrayz amants, qui de son temps suyrirent

Leurs

*Leurs passions, & des belles iouyrent,  
A qui leur cœur & à qui leur pensée  
Ils presentoyent ? Puis que la commencée  
Est l'achouison qui ma fin causera,  
Et la fin mesme ou mon cœur s'en ira.*

*Piaise au haut Dieu que ma Dame ne sente  
Mal ny douleur, & que la mort cuisante  
Seul me rauisse, afin qu'un Roy la voye  
Hors de prison, & remplie de ioye:  
Et que moy seul visite les manoirs  
Sales, obscurs, & profonds & tres-noirs,  
Où les amants recherchent leur moitié,  
Lors qu'ils sont morts par trop grand' amitié:  
Car ie voy bien qu'il faut qu'icy ie fine  
Mes tristes iours, & qu'icy ie termine  
Non mon amour, qui tousiours durera:  
Mais l'union des corps qui faillira  
Lors que perdant l'espoir de plus iouyr,  
L'apperceuray mon ame s'enfouyr  
Triste & pensue, en celle onde, où pensif  
Charon rameine, & conduit son esquif.*

*Ie voy & sen, & le cognoist mon ame  
Qu'on ne veut plus me deliurer ma Dame,  
Et que le fer n'ayant outre ma vie  
A la prison elle est si affermie,  
Que là il faut que ie fine mes iours,  
Et le plaisir qu'ay eu en mes amours.*

¶ Le jeune Prince enuoya ceste elegie à sa Dame, laquelle pensoit que ce fust quelque lettre pour la consoler, ou chançon pour la resiouyr: mais voyant le pronostic de

nostic de sa mort, quoy qu'encor elle n'eust ouy rié dire des desseins du Roy, ne peut tenir ses larmes, & moins se garder qu'elle ne s'asseurast de tout ce qu'il son amant luy mandoit par sa complainte. Lequel feist tant avec les gardes, qu'il sceut à la fin quelle estoit la deliuration du Roy, & que là il pretendoit les laisser mourir, sans qu'il en voulust ouyr parler à homme du monde, disant leur auoir fait trop de grace d'auoir ain si respité leur vie, & d'auoir reuocqué la sentence iettée sur eux. Ce qu'aussy fut déclaré à la Princesse, laquelle fortifiant son ame contre tout effort de Fortune, s'armoit de patience, esperant tousiours quelque changement pour se voir deliurée, & iouyr de celuy qu'elle auoit choisi pour mary. Mais telle esperance fut trop froide, & de peu d'effect, veu que le Seigneur Thomas un jour qu'ils se veirent à la fenestre, luy vint de tel ou semblable propos, en disant: Vous sçavez, ma Dame & parfaicte amie, que jamais ie n'ay commencé à vous porter l'affection pour l'effect de laquelle nous sentôs ceste prison, pour à la longue discontinuer l'amitié, & esteindre ce feu d'Amour, qui nous brusle encore les mouëlles, quoy qu'on s'essaye les amortir en nous separant: ains a esté ma volonté tousiours vne, & moy ferme en mô opinion de vous aimer, & honorer tout le temps de ma vie: & d'autant qu'un des principaux indices d'une vraye & loyale affection est celuy, ou celuy qui aime fuyt toute occasion de desplaire à la chose aimée, ie n'eu de ma vie (que ie sache) desir de faire, non de penser rien qui vous tournast à ennuy ou desplaisir. Qui est cause que vous voyâz par mô moy captiue, sans moyen de liberté, sinon par la fin de ma vie, laquelle ne peult estre que triste & malheureuse étant icy confiné: ie voy que le plus expedient, c'est que j'oste mô corps de peine, le Roy de soucy, & vous de ceste captiuité: car ie suis seur que si des à present

le Roy vostre oncle estoit certifié de ma mort, que vous ne seriez guere longuement en ceste geole: & puis que ma mort peult soulager vostre vie, & que mon allegeance depend d'elle, & la fin de nos trauaux y gist du tout, Ne seroy-ie pas ingrat enuers vous, & cruel à moy mesme de vous oster la voye de liberté, & à moy la seure façon de ne voir plus vos fâcheries, lesquelles certes me pesent plus que si l'estoye seul à souffrir ceste dure & cruelle penitence, pour faute qu'on deuit punir vn peu plus legerement. Or de perséuerer en ceste prison, mon cœur ne le peult souffrir, veu mesmement que toute esperance m'est ostée de voir la fin du courroux du Roy, lequel punist nostre peché qui n'est de guere grand importance, & se confit luy mesme en fautes cent fois plus detestables. Mais ce n'est pas à moy à corriger les monarques: bié me peut plaindre que la Loy soit si inique, qu'un legislateur ne soit assuierty à ce qu'il impose sur vn peuple: en somme ie propose (& l'executeray) de mourir, tant pour vous deliurer de seruitude, qu'oster mon esprit de ce martyre, qui m'afflige nuit & iour, & qui m'est cent fois plus insupportable que la mesme mort. Par ainsi quád vous ne me verrez plus en fenestre, ou me pourmener par la galerie, aisez vous q̄ vostre loyal amy & fidelle mary a payé la commune rançon que tous hommes doyuent à nature, & que vous estes vesue de celuy qui s'esioyra en mourant, sachant que vous sortirez de peine. Et que me sert-il de viure pres de vous, & esloigné des faueurs & caresses qui m'ont tât donné d'aïse en vostre compagnie? Que me profite-il de voir melâcolique, & captiue, & ie ne puis vous esioyrr, ny deliurer, sinó en ceste sorte? Nô nô, ie mouray, & aura le cruel & Tyrâ Roy le passeréps qu'il souhaite, & son ministre le Conestable verra sortir à effect la ruine du plus grand ennemy qu'il eust au monde.

La

La Princeſſe l'oyant ainsi parler, si elle fut estonnée ne faut s'en esbahir, veul'extreme amitié qu'elle luy portoit: & pource avec larmes & souſpirs & treshumblés requestes, elle s'essaya de rōpre ceste deliberation de son mary, luy mettant deuant les yeux ores l'addouciſemēt du Roy, tantost l'effort de ses parens & amis, qui n'endureroyent ceste captiuité si longue: & en fin l'exhortoit à patience, attendâs la mort du Roy, laquelle le donneroit aussi fin à leurs malaises, luy remonſtrant le peché detestable que cōmet celuy lequel vie de force contre soy mesme, veu q̄ si le meurtrier: qui occist vn autre est condenné par la Loy: à plus forte raison celuy qui haïeux de foy, violente ce qu'il doit auoir le plus cher. Concluant que s'il ne vouloit addoucir son courage pour son esgard mesme, qu'il eust compaſſiō d'elle, qui ne vouloit ny pouuoit viure, s'il estoit vne fois decedé. Mais tout cela ne profitoit en rien: car il satisfait à tout ce qu'elle luy auoit proposé par raisons telles quelles, persiſtant tousiours en ce qu'il estoit necessaire qu'il mourust, afin qu'elle fust mise hors de prison, sachant que sa mort seroit le salut d'elle, & que le Roy ne desiroit que cela: qui auoit delayé le faire mourir, cognoissant son cœur si bon, qu'il ne souffriroit longuement telle captiuité, sans faire voye à son ame, n'à vne vie plus libre & sans passion. Or esleut-il vn genre de mort plus estrange que celuy du Duc de Clarence, veu que cestuy ci choisit la faim pour estouper ses conduicts, & lentement susſoquer ses forces, lesquelles causent en nous la vie. Il luy sembloit aduis qu'ainsi faisant il n'offensoit pas Dieu, comme si le glaïue en la main il eust outre sa vie, ou s'il se fust pendu comme vn desesperé, ou donné comme vn forcené de la teste contre le mur. De s'empoisonner n'y auoit ordre, d'autât qu'il n'auoit moyé de recouurer drogues pour

tel effect. Sotte fantasie d'homme, & propre pour vray à la pafsion qui le conduisoit: car tout ainsi que follement il s'estoit amouraisché de sa Dame, & que indiffrettement l'auoit poursuiuie, & sans raison espoufée, n'y ayant aucun des parés qui y eust consenty, sans sagesse, discretion, ny raison quelconque, il se donna la mort, se mettant en danger de perdre l'ame avec le corps, pour la seule opinion d'estre priuë d'une volupté lasciuë, & qui à la fin degoute ceux mesmes qui en font les plus frians. Quelque sot philosophe loueroit ce genre de mort, comme procedant d'un cœur magnanime: mais telle force de courage dōne plustost signifiante de folie ou desespoir, que de quelque prudence ou acte illustre: & qu'ils me louent tant qu'ils voudront ceux d'entre les Grecz ou Romains, voire des nōtres qui ont suyuy ceste voye, si ne confesseray-je jamais qu'un bon esprit les ait conduits, & que ce ne soit le fait d'un homme sage d'eiter la mort tant, comme il peult, & de la souffrir en patience, alors qu'elle luy est présentée. Ce peu discret seigneur donc, ayant dit le dernier à Dieu à sa Dame, ouura si bien, que partie de faim, partie saisi de tristesse & de la mesme apprehension de la mort qu'il auoit choisie, dans sept ou huit jours apres le congé prins de sa Dame, il deceda, non sans estre regretté de ceux mesmes qui l'auoyent en garde. Mais ce ne fut rien au pris de la Damoiselle, laquelle ne voyant plus son mary se pourmener ainsi haue & descoulouré qu'il estoit les deux iours auant sa mort, se douta tout aussy tost du desastre: & n'eust esté que les gardes l'empeschent, elle eust choisi vne voye plus courte se lançant par les fenestres dās la court du chasteau: estant donc empeschée de mourir ainsi, elle determine d'vser de mesme diette que le Prince, & s'affoiblir tellement par ieiunie, que le corps defaillant à faute de substance, laisseroit aussy l'ame s'en voler en

ier en l'autre monde. Lon s'aduise de ceste deliberation, & en est le Roy aduertuy, lequel joyeux de la mort d'un jeune Amant, feist mettre sa niece en liberté, la contraignant de manger, & la faire viure en dispit qu'elle en eust: toutes-fois à la longue, elle fuyant les compagnies, ne voulant plus ouyr parler d'autre mary que celui que la cruauté Royale luy auoit tollu: elle consomma sa vie en pleurs, & gemissant tousiours celui qu'elle auoit aimé sur toute chose. Elle fut plus discrete à la fin que luy, d'autant que la seule loyauté la tint en haleine: & la tristesse la mināt luy osta ce qu'elle vouloit perdre, demeurant tous-jours seule pour auoir perdu celui auquel elle auoit donné sa foy & le gage precieux de sa pudicité. Foy louable d'une femme pudique, & en si grande ieunesse, mais le desespoir y est à vituperer: car les choses perdues ne pouuāt estre recouuertes, il ne faut point ietter le mātche apres la coignée, ains pillans patience, remercier Dieu aussy bien de l'infortune comme de la prosperité. Voila la clemence naïue de ce Roy Anglois, la vie duquel a esté si monstrueuse, que ie pense qu'à l'aduenir lon l'esgalera avec un Neron & Caligule sur le fait de ses cruautés, & ses paillardises ne seront moins vituperées que les gestes lascifz d'un effeminé Heliogabale. C'est luy, qui ayant espoufé Catherine fille de Ferdinand, & d'Isabeau, Roy de Castille & d'Arragon, laquelle auoit esté promise & fiancée à son frere aîné, la repudia pour espoufer celle Anne de Boloigne, laquelle depuis il feist decoler, comme la plus paillarde & lubrique femme qui ait esté de nostre temps. De ce diuorse, d'autant que le Pape n'y voulut point consentir, comme celui qui auoit approuué le premier mariage, aduint le changement de Religiō en l'Isle des Anglois, lors que ce Roy inconstant qui auoit escrit cōtre les erreurs de Luther, embrasse puis apres sa doctrine, & ne se contēta point

de chasser le clergé de ses terres, ains s'asprit fagement contre les prelatz, que ce bon & saint personnage l'euesque Rossense y perdit la vie, la sainteté duquel laisse si bon tesmoignage à l'Eglise, qu'avec la doctrine il peut estre esgalé à ces premiers martyrs, qui ont espendu leur sang pour la confession de la verité. Par mesme destroit passa le Cardinal de Diorth, lequel auoit au-parauant gouverné toute l'Isle (& peut estre à bon droit) car lon dit q̄ ce tout luy qui causa le diuorce fait avec la Royne Catherine, fille d'Espagne. Quoy qu'il en soit, ce Cardinal craignât de tomber entre les mains de ce Roy Tyran, se feist empoisonner allant à Londres, où le Roy l'auoit commandé venir: en quoy il monstra le peu de cōstance qu'il auoit, estant appellé pour la cause de la Religion, de laquelle tant de bons Euesques se declarâs protecteurs & tesmoings, finerēt heureusement leur vie. Mais aucun ne peut taire de quelle cruauté il feist decapiter ce grand & excellēt en tout sçauoir, Thomas Morus son Chancelier, pource qu'il contredisoit aux cruantez & ribaudises de son Prince: lequel estoit si corrompu, q̄ viuant sa femme, il tenoit pour espouse Anne, plus belle que chaste, & qui ne se contenta point des embrassemens d'un Gentilhomme Anglois, nommé Bricton, ny de ceux du seigneur Nioris, qu'encor à l'adultere elle adiousta vn abominable inceste, vsant trop familièrement, mais diray detestablement, avec son propre frere, que le Roy à sa faueur auoit fait vn des plus grands Milourds de sa terre. Et pour plus descouurir sa meschanceté & pailardise, elle attira à sa couche vn ioueur d'instrumens, homme de basse condition, lequel accorδοit sa harpe sur le corps de la Royne, avec pareille mesure, & venāt à mesme cadēce que les fusdicts seruiteurs de couche de ceste belle Louue. Mais toutes ces folles pratiques furent descouuertes par vne autre des concubines du

Roy,

Roy, sœur d'un Medecin, nommé Antoine Bruy: laquelle ayant commandement de par le Roy, de se retirer de court, a cause qu'elle se prestoit à d'autres qu'à ce Bouc Royal, fut si marrie, qu'elle dist à celuy qui luy porta ceste nouvelle, qui estoit ce medecin son frere, que le Roy feroit mieux de prendre garde à sa femme, que d'estre si curieux de celles qui ne luy touchēt pas de si pres. Henry, qui aimoit Anne de tout son cœur, & qui iamais n'eut pensé qu'elle se fust oubliée iusques à là, que de l'enuoyer en Cornuaille sans bouger de Londres, fut extremement marry, & voulut sçauoir tout le discours de ceste farce. La Dame luy dist, que Marc (ainsi s'appelloit le joueur d'instrumens) & vne des Damoiselles de la Royne, nommée Marguerite, l'en feroient assez certain, qui en sçauoyent plus que persone qui fust.

Le Roy enuyré d'amour de sa Dame, s'appasta alors d'un tel despit, que soudain il commanda à ce gētil Connestable Thomas Cremonel (vray ministre de ses cruantez, & qui apres le deces du Cardinal de Diorths, gouuernoit & manioit toutes les affaires du Royaume) de surprendre ce gallāt Musicien, qui visitoit ainsi les basses marches de la Royne, & que sans faire autre semblāt, il sceut de luy tout ce qui se faisoit, le Roy absent, en la chābre de sa femme. Et afin de mieux venir à bout de son emprise, il ordonna vn Tournoy au premier iour de May, où le Roy mesme estoit des tenans: & nomma, sans qu'il pensāt à ce qui estoit, pour ses cōpagnons, le frere de la Royne, le seigneur Huestō, Bricrō & Noeris, lesquels quatre estoēt les piqueurs de la Roine, lors que le Roy passoit son tēps ailleurs. Le iour des ioufftes, comme les tenans entrent en lice, le Connestable manda venir à luy le Musicien Marc, comme s'en voulant aller passer le temps à vn chasteau assez pres de Londres: & là, apres l'auoir bien traité, le feist prendre

prendre & constituer prisonnier. Le poltron Menestrier, oyant la cause de son emprisonnement, n'attendit point qu'on le geinast : ains confessa franchement tous les adulteres de la Roynie, sans s'oublier en estre l'un : qui fut cause que le Conestable s'en retournant à Londres, recita au Roy ce que Marc luy auoit reuelé. Le Roy, qui ne se fust iamais doubté de ces barons qui auoyent iouste en sa compagnie, les feist saisir la nuict ensuyuant, & là Roynie encor fut faite prisonniere, d'où s'ensuyuit la mort de tous en peu de iours. Vne, & peut estre seule fut ceste-cy des queitez & faitz iustes de ce Roy : mais en ce estoit-il iniuste, qu'il ne cõttemplast le tort qu'il faisoit à sa femme, de changer si souuent de pasture, non qu'elle fust excusable de peché. Et iceluy abominable, estant montée en si haut degré, que ses mœurs & honnesteté ne correspondissent à la grandeur de son estat. Mais quoy ! est difficile de desaccoustumer les choses esquelles on a esté nourry, & à grãd peine que la femme qui a oublié vne fois son honnesteté, se tienne si sagement, que souuent elle ne reprenne ses erres, & ne reuiène à son vomissement. Le Roy, qui estoit plus addonné aux femmes que la defuncte ne desiroit les masles, espousa derechef vne Dame Angloise, nommée Ieanne de Semer, laquelle mourut en trauail d'enfant, & ce fut la mere du Roy Edouard decedé, & par la mort duquel vint à la couronne Marie fille de Catherine d'Arragon. Ceste despeschée, Henry espousa la sœur du Duc de Cleues, laquelle aussy tost il repudia, pource qu'elle luy dist vn soir, qu'ils estoient couchez ensemble, qu'elle auoit promis mariage à vn seigneur de son pays, elle estant encor en enfance (occasion certes fort legere de laisser son espouse.) Mais quoy ? ce Monstre de lubricité auoit desia ietté l'œil dessus la niece du Duc de Nolfoc, duquel le neueu estoit mort en prison, & s'en estoit

estoit si bien coiffé, qu'elle qui estoit promise à vn Gëtilhôme fort fauorit du Roy, nommé Colpeper, fut le jour de ses nopces vsurpée, & ostée à son legitime mary, par le Roy iniuste, qui l'espousa publiquement, celle de Cleues estant en vie. Qui ne s'esbahira des actes tragiques & des folies si estranges de ce Prince, qui au commencement auoit donné telle esperance de soy, qu'on l'estimoit vn des plus accóplis Roys de la Chrestienté ? Mais Salomon plus sage & puissant solia aussy bien que luy : toutes fois cestuy surpassant l'autre, fouilla son renom avec la tache d'vne cruauté trop bestiale, suyuant par trop le naturel sauuage & cruel des hommes insulaires, esquelz la foy est glissante, & la courtoisie sans douceur, & là vie sans amitié.

Henry n'auoit pas jouy vn an des embrassemens de ceste Dame, quand il entendit qu'elle abusoit de sa couche, & que Colpeper vsurpoit la place du Roy, lors qu'il estoit absent : & certes il estoit impossible que deux amans qui d'vne bonne & loyale affection s'estroyent carezsez si long temps, & qui fiancez ensemble, & sur le point d'espouser, auoyent esté descouplez, il estoit, dy-ie, impossible qu'ils oubliassent ceste apprehension premiere de leurs amours, & qu'ils ne se souuinssent du tort que le Roy leur auoit fait, les priuant de l'aïse qu'ils attendoyent l'un de l'autre, & eussent esté excusables, si le Roy n'eust demandé à Colpeper ceste faueur, & si luy l'ayant ottroyée n'eust recogneu, la Dame pour l'espouse legitime de son Price. Il est vray que le fait du Roy estoit tyrannique, veu que Colpeper l'auoit espousée à l'Eglise, & toute solennité paracheuée, lors qu'il pésoit entrer au liect avec son espouse, il void que le Roy la luy demande : & luy n'osant refuser ce qu'il scauoit que le Roy eust prins par force, l'accorda, avec telle volonté que fait celuy qui se despoillé deuant vn volleur pour sauuer sa vie. Ceste



hantise de Colpeper avec la Royne estant descouuerte, fut occasion de la mort & de l'un & de l'autre : car le tyran accoustumé à meurtres, & adextré à n'aimer que son plaisir, & qui respectoit par trop sa grandeur, feist decapiter & Colpeper & la Royne. De sorte, qu'on peut dire de luy, comme Auguste Cesar disoit de ce luy Roy Herode, qui feist tuer les innocens, qu'il eust esté meilleur d'estre son pourceau que son filz, d'autant que Herode feist mourir ses enfans propres, pour le soupçon qu'il auoit qu'ils conspirassent contre son salut : & cestuy faisoit mourir ses femmes, & ceux qu'il vouloit qu'on soupçonast, afin qu'il eust tous les iours nouvelle pasture pour ses lubricitez. Et ne faut plus s'esbahir si de son temps l'Euangile falsifié de Luther a prins racine au Royaume d'Angleterre : car ne pouant luy desfédre ses folies par raison, & les faire auouër par le Clergé, il n'auoit voye plus aisée pour effectuer ses desseins, qu'en deniant l'obeissance qu'il deuoit à l'Eglise, & violant le droit duquel vsent toutes nations sur le fait des mariages. Et feist sagemét pour la defense de son peché, que de prendre Luther pour patron, de l'escole duquel sont sortis les Libertins, & ames voluptueuses, lesquelles comme pourceaux se veurent dans l'ordure de paillardise. Aussi a il monstré la leçon qu'il auoit apprinse souz tel docteur, ayant telle fois deux femmes espousées viuantes, & vn nombre infiny de concubines en mesme temps, & desquelles il abusoit plus impudemment que ne fait le Turc, auquel l'Alcoran de son faux profete permet l'accointance de plusieurs femmes. Durant ce temps que le Roy Anglois arrouisoit la cité de Londres du sang de ses subiectz, & fouilloit son ame de mille sortes de paillardise. Le Pape fut getté de son siege, la grand cité pillée par ceux qui en deuoient estre les conseruateurs, & les deux grans pilliers de la Chrestiente, Charles

Empereur,

Empereur, & le Roy treschrestien ne s'amusoyét qu'à se ruiner l'un l'autre, lors que le Turc, par iuste iugement de Dieu entra sur les Chrestiens, & conquist Belgrade sur le Roy de Hongrie, & Rhodes sur les cheualiers saint Jean de Hierusalé delaissez de tout le monde. C'est le discours que j'auoy à faire de ce Roy Chrestien, & abusé de sa propre folie, pour le mettre en iuste comparaison avec ce Saich, lequel vsa de si grande courtoisie à l'endroit de son ennemy : & voir si cest insulaire est digne qu'on l'esgaille aucunement avec l'autre, quelque Affricain ou Barbare qu'il fust. Mais quoy? depuis qu'un homme, secouft le ioug à l'Eglise, & oublie l'obeissance qu'il doit aux choses sacrées, les payens & Barbares ne sont pas si chofes & farouches, que ces faiseurs de Banqueroute à l'Euangile. Et d'autant que les exemples en sont si notoires, & que lon les touche si clairement au doigt, ie n'ay affaire à m'amuser d'en faire le discours, me contentant que la diuersité de ces histoires donnent quelque recreation au lecteur, sans m'arrester à chose qui touche la conscience de quelqu'un. Or ay-ie fuyuy comme en l'autre partie de ces histoires la verité, & recherché ce qui peut seruir d'instruction à la jeunesse, n'ayant affaire de ce qui redonde au plaisir, d'autant que le propos du Chrestien, à quelque but qu'il tende, faut que soit vne pierre propre pour le bastiment auquel tous sommes posez cōme ouuriers, & est besoing qu'il resente chose meilleure, que ce qui sert pour le chatouillemét de la chair. Ie quitte dōc icy les armes, & laisse desormais ces subiects qui peuent estre tournez à toutes mains, & desquels les vns prennent enseignement, & les autres exemples pour s'en feruir en leurs folies, & ieunesses. Car ce que j'en ay fait à ceste fois, a esté plus pour gratifier à quelque mien amy, que de desir que j'eusse que tel ceuvre sortist de ma boutique. Non que l'aage

me

me dispense de parler de ce qui est joyeux, & gaillard, mais le temps est diuers à ces gaillardises, quelque chose qui soit cachée dessous, & qui puisse coulurer les delicateſſes trop molles que les amours requierent lors que lon en discours: & auſſy que j'ay des deſſeins d'autre conſequence que les hiſtoires du Bandel, ny les amours de ceux qui par leur exemple nous deuſſent degouſter de ſuyure tant nos ſenſuels appetits, qu'à la fin nous ſeruions de compte à la poſterité par la memoire de noſtre ſortife.

¶ Ce Roy donc ſermera le pas à noſtre courſe, & donnera fin à ce que d'icy en auant ie pretens de faire qui ſoit profane, ſi quelque-fois vne hiſtoire plus ſolide ne me fait elueiller l'Esprit, & vn discours plus lóg ne faiét que ie ſonge plus longuemét que ie n'ay fait à ſuyure aitéz ſimplement les pas de l'auther, que l'ay plus orné & amplifié, que ſuyuy, ny imité. Que ces hiſtoires donc ſeruent à chaſcun côme fait le poiſon donne contre vn venin eſpars dás le corps, & que reſſemblant la mouche à miel, le Chreſtien en ramaffe la douceur & bôté, laiſſant le poiſon & amertume pour ceux qui ſont du tout enſeuelis aux deſirs de la chair, & plâtez dans vn terroir de toute immondice. Et qu'aucun ne blaime ce que j'en fais, comme diuagant du ſacré au profane, car ie penſe que toute eſcriture ſainement receue ſert pour enſeigner, & pour vituperer le vice, & que les ſimples pluſieurs-fois s'eſmouét plus avec tels exemples, que par les ſeueres ſentences de quelque grand Philoſophe, ou reformé Theologien. Te ſuiſſant que ie deſcriſ les Amours non comme laſcif, ains comme celuy qui me moque des ſolz, & me ris de ceux qui ſe transportent à credit, & ſe laiſſent vaincre par leurs concupiſcences: & accuſe les adulteres, deteſte les infames, abhorre les meurtriers, & ſuis marry que le monde voye des hommes ſi inſenſez, qui ſe laiſſent

ſe laiſſent mourir pour vn plaisir ſi peudurable, que l'aife du corps. En ſomme ie louè la vertu & accuſe le peché, ſouhaitant que moy changé en mieux par ceſte lecture, ie voye auſſy les autres ſentir la fin de leur folie, avec l'ameliorement de leur vie. Que ſi quelqu'un prend plus de plaisir aux comptes joyeux qui ſont dans le Bandel, qu'il ſ'y deduiſe à ſon aife: quand à moy (comme j'ay dit) ie luy en quitte ma part, & de meſme luy laiſſe l'heur & gloire qu'il en rapportera, ayant enrichy & ceſt auteur ſterile, & noſtre langue avec la douceur nayue de ſon loqueuce.

*Fin de la xxxvi. Hiſtoire.*

P p x

ODE EN FAVEUR DES  
histoires Tragiques de mon-  
fieur de Belle-forest.

PAR P. TAMISIER.

**D**Esoubz l'oblique ceinture  
Ou luit le flambeau des cieux,  
Ne se voit en la nature  
Ouurier plus industrieux  
Que celuy qui se reuenge  
Par vne viuue louange  
De l'outrage de la mort,  
Et mourant ne craint la Parque,  
Ny sa nautonniere barque,  
Ny son fleuue, ny son port.

Qui par son braue artifice,  
Et la force de sa vois  
Faiët à l'oubly sacrifice  
Du vieil langage François:  
Et saiët naitre de sa cendre  
Vn Phenix qui se peut rendre  
Immortel contre les ans,  
Et les courses empanées  
Que les seures destinées  
Donnent aux ailes du temps.

Qui par sa tragique prose  
Peut engrauer en nos cueurs  
L'c' strange metamorphose

Des passageres saueurs:  
Et la mal-heureuse yssue  
De l'amour qui n'est conceue  
Au sein de la chasteté:  
Comme touf-iours est suyuyé  
Nostre miserable vie  
De l'hydre d'aduersité.

C'est d'une Forest plus belle  
Ou sont cueilliz ces rameaux  
Que n'estoit pas de Cybelle  
L'Ide celebre en ruisseaux,  
Et la grace Comingeoise  
(Ornement de la Françoisé)  
Nous fait voir en ses escritz  
Ce qui fait mettre en arriere  
De la Grece mensongere  
Les plus excellentz espritz.

Ne soit ores si hardie  
De Donner los immorel  
La grossiere Lombardie  
A son tragique Bandel:  
Si avec tresgrande vsure  
A nostre race future  
Elle ne va tesmoignant,  
Que nostre France la passe  
Plus que sur la terre basse  
L'Olimpe n'est eminent.

Si sur nous elle se vante

D'un suieſt d'elle emprunté,  
On voit la phrase apparante  
De l'un & l'autre coſté:  
L'un ce n'eſt que ſimple eſcorce,  
Et l'autre ayant plus de force,  
Semble l'or pres de l'airain,  
Et ſa grace naturelle  
Mille & mille fois excelle  
L'art de l'auteur primerain.

Auſſy la diuine Memoire  
A ia deſeré le choiſ  
Du parangon de ſa gloire  
Au nourriſſon Comingeoiſ,  
Et ne voulant que ſa terre  
Son nom dans ſes bras enſerre  
Veue d'honneur & de pris,  
En l'un & en l'autre pole:  
Sur l'aide de ſa parole  
Fera voler ſes eſcrius.

SVR LES HISTOIRES TRA-  
giques du Seigneur de Belle-foreſt.

Sonnet.

PAR P. TAMISIER.

**L**E plus rare Phenix de la Muſe tragique  
Qui a l'Athenien par ſes vers decoré,  
Et qui a de ſon los mille fois entouré  
Les deux poles diuers, & le double tropique.  
Par vn eſchange fait à la Pithagorique  
Errant ſelon le temps du deſtin meſuré,  
A choiſi, à la fin vn repos aſſuré,  
Pour y faire tonner ſa phrase magnifique:  
Mais ainſi que le temps peut changer toute choſe:  
On void auſſy en luy quelque metamorphoſé,  
Car il a delaiſſé la meſure des vers,  
Et ſon Grec naturel: Et prenant en leur place  
La proſe, & le François, d'une nouvelle grace,  
Vn Sophocle nouveau faiſt bruire en l'uniuers.

AV SEIGNEVR DE  
Belle-foreſt.

Sonnet.

Bandel ſi tu eſtois comme tu fus en vie,  
Tu ne cognoiſtrois pas ta propre inuention:  
Ou bien tu traduirois ceſte traduction,  
A qui la France doit toy, & ton Italie.

I. MOYSSON.

TABLE DES HISTOIRES CON-  
TENUES AV PRESENT LIVRE.

- L'**Infortuné mariage du seigneur Antoine Boloig  
ne avec la Duchesse de Malfi, & la mort piteu-  
se de tous les deux. Histoire xix. feuillet. 6.  
Vie desordonnée de la Comtesse de Celant, & côme  
elle ayât fait meurtir le Comte de Malsine, fut de-  
capitée à Milan. Histoire xx. feuillet. 32.  
**A**cte genereux d'un Gentilhomme Sienois, lequel de-  
liura son ennemy de la mort, & l'autre qui luy feist  
present de sa propre sœur, de laquelle il le scauoit  
estre amoureux. Hist. xxi. feuillet. 53.  
**D**e deux amans, lesquels se trouuans la nuict ense-  
mble, l'un mourut de ioye, & l'autre est suffoqué de  
douleur. Hist. xxij. feuillet. 78.  
**D**es grandes cruauitez aduenues pour l'adultere d'un  
des seigneurs de Nocere avec la femme du Chaste-  
lain du fort de ladicte cité. Hist. xxiiij. feuillet. 103.  
**D**e quelle courtoisie vsa le Roy de Marocco enuers vn  
pauvre pescheur sien subiect, qui l'auoit logé, luy  
s'estant esgaré à la chasse. Hist. xxiiij. feuillet. 121.  
**M**ort pitoyable de Iulie de Gazuolo, laquelle se noya  
de despit, se voyant auoir esté violée. Hist. xxv. 130.  
**A**ccidens diuers aduenus à vn Gentilhomme Milan-  
nois, pour l'amour d'une sienne fauorite. Hist. xxvi.  
feuillet. 142.  
**V**n ieune homme Napolitan, la nuict de ses nopces,  
estant couché avec sa femme, fut foudroyé apres  
auoir souffert beaucoup pour celle qu'il espousa.  
Hist. xxvij. feuillet. 161.  
**A**cte meschant d'un Abbé à Naples, voulant rauir vne  
fille, & le moyen comme elle se despestra des mains  
du paillard. Hist. xxviii. feuillet. 171.  
**A**cte iuste, mais par trop cruel, de Iean Maria, Duc de  
Milan,

TABLE.

- Milan, à l'endroit d'un Curé trop auare. Hist. xxix.  
feuillet. 183.  
**E**milie Damoiselle Romaine, vaincue d'impatiëce, oc-  
cist Fabio son amy, afin qu'il n'en espoulast vne au-  
tre qu'on luy auoit donnée, puis elle mesme si tua.  
Hist. xxx. feuillet. 190.  
**V**n esclau More, ayant esté battu de son maistre, s'en  
vengea avec vne cruauté grande & fort estrange.  
Hist. xxxi. feuillet. 199.  
**V**n escolier à Boloigne, pensant faire quelque enchan-  
tement, mourut de peur, estant dans vn tombeau au  
Cimitiere. Hist. xxxij. feuillet. 221.  
**V**n Gentilhomme Vicentin perd sa Dame la faisant  
tirer au vis, d'autât qu'elle s'enamoura de celuy qui  
la pourtrayoit. Hist. xxxiiij. feuillet. 136.  
**G**rande continence de Luchin, Gentilhomme Gene-  
uois, lequel estât amoureux extrememēt d'une fem-  
me: & depuis l'ayant en sa puissance, la laissa libre,  
& sans en iouyr. Hist. xxxiiij. feuillet. 251.  
**C**ourtoisie fort grāde de Saich, Roy de Fez, à l'endroit  
de Mahometh, seigneur de Dubdu en Afrique, le-  
quel ayant fait vn passedroit au Roy, se rendit à luy  
lors qu'il se veid assiegé, sans espoir de pououir  
eschapper. Hist. xxxv. feuillet. 265.  
**M**ort piteuse de deux ieunes amans, ausquelz Henry  
Roy d'Angleterre defendit & empescha le mariage  
commencé: & autres plusieurs discours sur la vie  
dudict Roy. Hist. xxxvi. feuillet. 279.

F I N.

